UBFC
UNIVERSITÉ
BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

PRÉPARÉE À L'UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ

École doctorale n° 594

ED Sociétés, Espaces, Pratiques, Temps (SEPT)

Doctorat d'histoire ancienne

Par

M. Daniel BATTESTI

Alcibiade entre *hybris* et *tolma* (entre démesure et audace) chez Thucydide ?

Approche critique des sources

Thèse présentée et soutenue à Besançon, le mardi 15 janvier 2019

Devant un jury composé de :

M. Patrice BRUN	Professeur d'histoire ancienne Université Bordeaux 3	Président
Mme Emmanuèle CAIRE	Professeur de langue et littérature grecques Université Aix-Marseille	Rapporteur
M. Jean-Christophe COUVENHES	Maître de conférences en histoire ancienne Université Paris-Sorbonne	Membre
M. Ugo FANTASIA	Professeur d'histoire ancienne Université de Parme	Rapporteur
Mme Marie-Rose GUELFUCCI	Professeur de langue, littérature et civilisation grecques Université de Fanche-Comté	Directeur de thèse
M. Jean-Marie KOWALSKI	Maître de conférences en histoire ancienne Université Paris-Sorbonne / École navale (Brest)	Membre

Dans les premières pages de cette thèse, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance :

à Madame le professeur Marie-Rose Guelfucci, sans elle cette thèse ne serait pas ;

à Monsieur Olivier Battistini, le premier à m'avoir parlé de Thucydide ;

aux membres de mon jury de thèse, Madame Emmanuèle Caire, Messieurs Ugo Fantasia et Patrice Brun, Jean-Christophe Couvenhes et Jean-Marie Kowalski, pour m'avoir fait l'honneur d'accepter d'être présents à cette soutenance et d'examiner ce travail de recherche ;

à Monsieur le professeur Antonio Gonzales, directeur de l'ISTA, et à tous les membres de cette équipe où cette recherche a été accueillie aussi bien que son auteur ;

aux professeurs et aux chercheurs qui m'ont encouragé et apporté des critiques en différentes occasions, et en particulier à Mesdames Sylvie Pittia et Gabriella Ottone, et Messieurs Ugo Fantasia, David Bouvier, Thomas Schmidt, Eugenio Amato, Pierre Sarr, Laurent Gourmelen, Philip de Souza, Bertrand Lançon, Guy Labarre et Georges Tirologos, sans oublier Jean-Yves Guillaumin et Thomas Guard qui n'ont jamais cessé de me soutenir et de me ranimer, avec fermeté et bienveillance, dans les moments de découragement ;

aux bibliothèques – aux personnels et aux institutions – où j'ai eu la chance de travailler, et tout particulièrement à celles de l'université de Franche-Comté et de l'ISTA, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et à la Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne ouvertes jusque dans les premières heures de la nuit, et à celle de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm dont j'ai profité dans les dernières semaines de rédaction ;

à mes collègues de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, pour leur compréhension dans les semaines qui ont précédé la remise de ce manuscrit ;

à celles et ceux qui m'ont relu (Jean-Yves Guillaumin, Marie-Odile, Sevim, Sophie qui ont relu des parties, et enfin Odile qui a relu la totalité), ils n'ont eu que peu de temps, les erreurs qui demeurent ou que j'ai faites en reportant les corrections m'incombent ;

enfin, à ma famille et à mes proches, sans jamais oublier celles et ceux qui ne sont plus là.

Avertissements

Le lecteur trouvera un sommaire présentant la structure de la thèse (parties et chapitres) au début du volume, et une table des matières précise à la fin.

Les références au texte de Thucydide sont données sans mention de l'auteur.

Sauf mention contraire, les traductions françaises des sources antiques proviennent toutes de la « Collection des Universités de France » (CUF) aux Belles Lettres. Les références de ces éditions sont données en fin de volume. Les traductions personnelles ont été revues par M.-R. Guelfucci.

Les références bibliographiques sont présentées selon le type « Harvard » dans les notes infrapaginales, afin d'éviter les mention *loc. cit.* et *op. cit.*

Nous avons suivi les usages et les habitudes du français pour la transcription des noms propres et du grec.

Les cartes présentées en appui de la démonstration ont été produites à partir d'images satellites, et non pas à partir de fonds vierges, afin de conserver l'impression des reliefs. La localisation des sites et des structures archéologiques est issue du projet Pleiades (https://pleiades.stoa.org/) qui reprend en grande partie le *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*. Nous avons aussi pris en compte les indications plus précises dans les travaux que nous avons consultés et dont nous indiquons les références dans notre bibliographie.

Enfin, toutes les dates concernant l'Antiquité sont, sauf mention explicite, avant notre ère.

Sommaire

Introduction et prolégomènes à l'étude 9

Première partie.
Alcibiade et le prisme des sources :
La construction d'une figure

Prismes littéraires, réception moderne et historiographie

Chapitre 1. Les sources contemporaines et les sources proches 69

Chapitre 2. Les sources postérieures 111

Chapitre 3. La construction d'une figure. Esquisse de la réception littéraire moderne et d'historiographie. 139

Deuxième partie
Le citoyen et sa cité : Alcibiade en démocratie

Chapitre 4. La description du citoyen : un portrait ambivalent. 181

Chapitre 5. Le jeu des ambitions au service d'une cité prise dans les bouleversements 219

Chapitre 6. Amplification, rumeurs et indices à interpréter 271

Troisième partie
Conduire la guerre : stratégie, tactiques et économie

Chapitre 7. L'impérialisme d'Alcibiade : automatisme et représentation de l'*archè*. . 303

Chapitre 8. Les modes d'action et les moyens 333

Chapitre 9. Les finances militaires 377

Conclusion en forme de synthèse d'étape. 425

Annexe 1. *Hybris* chez Thucydide 431

Annexe 2. Éléments biographiques et *exempla* dans les *Moralia* 433

Annexe 3. Principales sources antiques citées à la Renaissance 435

Annexe 4. Livrets d'opéra dédiés à Alcibiade 437

Abréviations 439

Bibliographie. 441

Index 463

Introduction

De son vivant, Alcibiade était un personnage polémique. Pour la postérité, il est depuis l'Antiquité même une personnalité contrastée qui interroge. Un « être contestable et contesté, tour à tour adoré et abhorré, [qui] continue à intriguer et à séduire l'historien et l'humaniste en quête non seulement de saints et de héros, mais aussi de types originaux d'une humanité haute en couleurs et en relief »[1]. Sa vie, riche en rebondissements, contient à la fois tous les éléments d'une tragédie, d'un roman d'aventures ou encore d'une réflexion politique ou philosophique. Cette multiplicité des facettes d'Alcibiade se reflète généralement dans les sous-titres des ouvrages qui lui ont été consacrés depuis les années 1990. Ainsi, Jacqueline de Romilly réfléchissait sur *Les dangers de l'ambition* et le rôle de l'opinion publique ; Peter John Rhodes s'est attaché à décrire un *Athenian Playboy, General and Traitor* ; enfin, il y a quelques mois, David Stuttard plaçait la vie d'Alcibiade sous le signe de la *Némésis*.

Lorsque nous avons nous-même commencé cette étude, notre sujet de thèse était sur Thucydide, la source première. Nous avions, nous aussi, fait le choix de l'*hybris* pour aborder Alcibiade, et nous entendions alors ce mot dans son sens le plus habituellement utilisé et exploité de *démesure*, celle de l'impérialisme d'Alcibiade, pour qui la cité ne doit jamais rester en repos et sans cesse conquérir. À cette *hybris*, nous avions adjoint la *tolma*, l'*audace*, celle de l'expédition de Sicile qui provoque le *thambos* (l'étonnement, la stupeur ou la fascination) et à laquelle Hermocrate veut répondre par la même audace[2]. Avec ce choix, nous souhaitions considérer les aspects démesurés des projets d'Alcibiade en les inscrivant dans une étude pratique des faits militaires. Dans notre titre, nous avons cependant choisi

1 Delaunois 1978, p. 126.

2 Voir VI, 31, 6 ; 33, 4 et 34, 9. Sur les liens entre τόλμα et γνώμη, voir Huart 1973, p. 76-77.

de translittérer les mots grecs en caractères latins pour indiquer que la traduction en reste réductrice et pour signifier leur ambivalence[3]. Celle-ci s'est confirmée au fur et à mesure de notre recherche avec l'apparition d'autres acceptions et d'autres mots. À l'*hybris*-démesure est venue s'ajouter l'*hybris* dans son sens premier et juridique, la violence, les outrages et les atteintes à la personne. Alcibiade en est un célèbre exemple depuis l'Antiquité. Ce sens a fait ressortir du texte de Thucydide le champ lexical de la recherche des honneurs (*philotimia*), de celle de la victoire (*philonikia*) se doublant d'une ardeur passionnée (*to prothumon*), du non-respect des lois et des usages (*paranomia*). Causes ou effets tous liés à l'*archè* par Thucydide lui-même, dans l'analyse des raisons de toute *stasis* dans la cité[4]. En lisant les autres sources, nous avons pu constater la permanence de ces mots dans les portraits successifs d'Alcibiade, tandis que leurs sens pouvaient varier ou changer. Ces textes se faisaient écho parfois de manière inattendue. Parallèlement, des dissonances importantes apparaissaient dans le corpus des sources, sans avoir fait l'objet d'études approfondies jusqu'à présent. Enfin, en analysant les actions d'Alcibiade dans le domaine de la guerre, nous avons pu constater l'existence d'une qualité certaine , et généralement peu mise en valeur, de la pensée stratégique ou des choix tactiques d'Alcibiade dans son action même, mais également par rapport aux autres stratèges athéniens. Ces principales étapes dans l'élaboration de notre sujet ont modifié en profondeur la forme que nous souhaitions donner à notre analyse. En premier lieu, il était nécessaire d'abandonner le genre biographique, c'est-à-dire une étude chronologique de la vie d'Alcibiade. Une biographie permettait de suivre sa vie, mais elle ne permettait ni de montrer l'élaboration littéraire de sa figure historique, ni de mettre en lumière, à côté de ses différences affichées ou de ses écarts et manquements, les aspects structurants de sa personnalité d'homme d'État, dans ses actions diplomatiques, politiques ou ses commandements militaires.

Cependant, avant d'indiquer précisément l'organisation et la structure de notre texte, un état des lieux bibliographique est nécessaire ; dans cette introduction, il ne peut être que bref. Étudier la bibliographie relative à Alcibiade pourrait constituer un essai d'historiographie en soi. Nous ne présentons donc pas l'intégralité de la bibliographie consultée et utilisée, mais les principaux travaux antérieurs qui ont contribué à alimenter aussi bien notre réflexion que la construction même de notre sujet.

3 Afin de mieux rendre explicites les traditions différentes présentes dans le corpus des sources littéraires à propos de l'*hybris* et de la *tolma* d'Alcibiade, nous avons ajouté un point d'interrogation à notre titre. Cet ajout s'accorde avec les conseils et les observations des membres du jury.

4 III, 82, 8.

L'ouvrage de référence sur Alcibiade, en France comme à l'étranger, reste celui de Jean Hatzfeld[5], *Alcibiade : Étude sur l'histoire d'Athènes à la fin du Ve siècle*, dont la première édition remonte à 1940. Il s'agit d'une étude universitaire sous la forme d'une biographie. Bientôt quatre-vingts ans se sont écoulés depuis sa parution, mais son auteur se distingue toujours par une maîtrise du corpus des sources littéraires et épigraphiques. Son analyse est précise, toujours juste aujourd'hui. Néanmoins, l'émergence de nouvelles thématiques dans le domaine des sciences de l'Antiquité, les découvertes faites et les travaux menés depuis, permettent d'envisager aujourd'hui une approche renouvelée.

Après Jean Hatzfeld, le genre biographique a été reproduit à plusieurs reprises, en français, en anglais et en allemand. Pour les anglophones, Walter Ellis[6] écrivait un *Alcibiades* en 1989, puis en 2011, Peter John Rhodes[7] faisait de même sous le titre de *Alcibiades. Athenian Playboy, General and Traitor*. Toujours en 2011, paraissait en allemand le *Alkibiades Staatsmann und Feldherr* d'Herbert Heftner[8]. Enfin, peu de temps avant que nous achevions la rédaction de cette thèse, David Stuttard[9] est venu ajouter sa contribution à l'édifice. Ces biographies ne sont pas identiques à celle de Jean Hatzfeld – leur plan diffère parfois –, mais elles en sont toutes des héritières. Malgré des mises à jour, elles n'ont pas remis en cause la prépondérance de l'étude de l'helléniste français. Elles sont toutes le fruit de travaux universitaires, mais leurs auteurs les ont composées pour un public qui rassemble à la fois les universitaires et les amateurs éclairés[10].

---

5 Hatzfeld 1951. Nous ne commentons pas les principaux travaux qui ont précédé l'ouvrage de J. Hatzfeld. Pour ceux en langue allemande, ce dernier en fait une critique sévère dans son introduction (p. XI-XII). À propos de F. Taeger qui, en 1925, voyait en Alcibiade un Führer, outre la note de J. Hatzfeld, voir Delaunois 1978, p. 126. Nous ajoutons simplement les deux volumes de H. Houssaye (1873[I] et 1873[II]) que J. Hatzfeld ne mentionne pas. Il s'agit du premier ouvrage en langue française citant et utilisant les sources littéraires.

6 Ellis 1989.

7 Rhodes 2011.

8 Heftner 2011. Nous avons peu consulté l'ouvrage de H. Heftner. Pour un compte rendu mettant en parallèle la biographie de P. J. Rhodes avec celle de H. Heftner voir Nývlt 2014. Ce livre est lui aussi destiné à un public large.

9 Stuttard 2018. Nous n'avons pu consulter cet ouvrage que tardivement. Nous ne pouvons donc en faire une critique complète et juste. Néanmoins, par son titre et le découpage de ses chapitres, l'auteur s'inscrit dans une lecture traditionnelle d'Alcibiade victime de la démesure (*hybris*) le conduisant à un juste châtiment (*nemesis*). Son titre reprend celui de l'ouvrage de G. F. Hertzberg parue en 1853.

10 Voir les choix et les explications de J. de Romilly (1995, p. 13) qui se retrouvent dans les principales biographies faites après celle de J. Hatzfeld. Ces ouvrages sont documentés et font toujours référence aux sources ; en revanche, « les discussions de détail » sont souvent abrégées, tels les problèmes d'édition, les difficultés méthodologiques ou encore les sources peu connues.

Pour les travaux sous la forme biographique, celui de Jacqueline de Romilly[11], *Alcibiade ou les dangers de l'ambition*, est lui aussi héritier du travail de Jean Hatzfeld, mais il mérite d'être considéré à part en raison de l'influence majeure qu'a eue son auteur sur les études thucydidéennes et la vision d'Alcibiade au XX^e^ siècle[12]. Avant tout, Jacqueline de Romilly a analysé Alcibiade à travers le prisme de l'impérialisme athénien qu'elle a fait apparaître dans le texte de Thucydide. Nous ne remettons évidemment pas en cause l'implication d'Alcibiade dans ce thème d'étude, et les conclusions de Jacqueline de Romilly sont toujours instructives et précieuses. Mais, sur certains points, elles peuvent être prolongées en adoptant une nouvelle approche. C'est le cas du livre V où Jacqueline de Romilly a dû accorder davantage d'attention à la seconde préface de Thucydide et au dialogue des Athéniens et des Méliens, travaillant ainsi moins en profondeur le difficile contexte diplomatique des années de paix (421/15). Au-delà de cette réserve mineure, il faut noter que la place accordée à l'*hybris* dans le sens tragique marque profondément la lecture que Jacqueline de Romilly fait d'Alcibiade. Enfin, et c'est là souvent le risque en histoire, le moment où Jacqueline de Romilly exprima sa théorie de l'impérialisme athénien – c'est-à-dire à la fin des années 1930 – a indiscutablement permis de donner un nouveau regard sur le texte de Thucydide, et d'en dégager durablement une nouvelle compréhension et de nouvelles approches, mais il l'a parfois elle-même conduite à des analogies historiques trop hâtives et malheureuses[13].

Ces biographies mises à part, l'essentiel de la littérature scientifique sur Alcibiade est constitué d'articles en nombre et de quelques monographies. Ce serait une gageure ici de tenter de dresser une liste exhaustive. Nous présentons donc uniquement les cas les plus typiques de l'évolution bibliographique.

Outre les travaux cités plus haut, quelques noms se dégagent dans la bibliographie par leurs positions opposées et le conflit qui s'ensuit.

On citera tout d'abord Malcolm F. McGregor[14] qui publie en 1965 un texte prononcé trois ans auparavant. De l'aveu même de l'auteur, il s'agit d'une « dangerous speculation ». McGregor tente de définir la pensée d'Alcibiade pour approcher ses

11 Romilly 1995.

12 Voir notamment Romilly 1951, p. 168-195 et 277 et 2005, p. 147-156.

13 Pour exemple, nous en citons une. En décrivant le retour d'Alcibiade en 407, J. de Romilly écrit : « En fait, l'histoire a connu des retours glorieux de héros vainqueurs. Nous nous sommes tous précipités pour apercevoir de Gaulle, fût-ce de loin. Nous avons tous pleuré d'émotion dans les fastes des Champs-Élysées redevenus français. Nous aurions voté tout au monde pour dire merci à celui qui la veille encore, était un rebelle. Mais attention ! Le héros que nous fêtions n'avait pas été condamné par un tribunal populaire. Il n'avait jamais trahi son pays. Il n'avait pas été trouver Hitler, pour l'aider à vaincre la France. Il n'avait pas été aux États-Unis suggérer que ceux-ci devaient aider l'Allemagne… » (Romilly 1995, p. 201-202).

14 McGregor 1965.

motivations. En une vingtaine de pages, il présente un Alcibiade qui a la faculté de prévoir le cours des événements et agit par conséquent délibérément – il ne s'agit aucunement là de *pronoia* politique, tactique ou stratégique.

Les travaux d'Édouard Delebecque suivent de peu l'article de Malcolm F. McGregor. Sa monographie *Thucydide et Alcibiade* paraît tout d'abord en 1965 , et deux ans plus tard une édition commentée du livre VIII de Thucydide, *Thucydide Livre VIII*[15]. Ces deux livres forment une paire indissociable. Le second contient le texte du huitième livre de Thucydide réordonné selon les principes qui ont conduit l'auteur à écrire son premier livre. Édouard Delebecque retrace le parcours d'Alcibiade tel qu'il est décrit par Thucydide du livre V au livre VIII. Son point de départ n'est pas l'apparition d'Alcibiade dans le récit, mais la seconde préface de l'œuvre[16]. Ce découpage est révélateur du choix d'Édouard Delebecque de montrer comment Thucydide construit son histoire. À travers la méthode de Thucydide, Édouard Delebecque recherche et expose les indices de contacts et d'échanges entre Thucydide et Alcibiade. La principale thèse d'Édouard Delebecque se résume ainsi[17] : Alcibiade, pour le livre VIII, a été un des principaux informateurs de Thucydide, ce qui explique un changement d'opinion de l'historien à son égard. Si les travaux de Malcolm F. McGregor et d'Édouard Delebecque diffèrent autant par leur méthode, ils se rejoignent pourtant dans une lecture positive d'Alcibiade.

À l'opposé de ces deux lectures, il faut mentionner deux auteurs. En premier lieu, Peter A. Brunt qui propose en 1952 – donc avant les travaux de Malcolm F. McGregor et d'Édouard Delebecque – de voir Alcibiade comme un informateur suivi par Thucydide pour des faits rapportés aux livres V, VI et VIII. L'auteur, à travers un nouvel examen de Thucydide, identifie une certaine connivence entre l'historien de la guerre du Péloponnèse et le stratège de l'expédition de Sicile. Selon lui, le jugement de Thucydide « may have been warped by the charm and brilliance of Alcibiades' personality, or again he may not always have been able to check from other sources the estimates of his own influence which were implicit in the information that Alcibiades gave him »[18]. Thucydide serait alors élogieux et grandirait le rôle d'Alcibiade – par

15 Delebecque 1965 ; 1967a. On verra également Delebecque 1975, cette fois sur Alcibiade dans les *Helléniques*.

16 V, 26.

17 L. Séchan, un an après la parution, a fait un compte rendu long et précis des principaux apports de Delebecque 1965. Voir Séchan 1966.

18 Brunt 1952, p. 95-96. Précisons que l'auteur remarque les aspects négatifs du portrait d'Alcibiade par Thucydide, mais il les limite à l'intérêt personnel qui, selon lui, n'impliquerait pas une diminution de l'admiration de Thucydide envers Alcibiade.

exemple dans les négociations diplomatiques du livre V –, tandis qu'il diminuerait ses erreurs – comme l'expédition de Sicile – et son mauvais comportement – par exemple l'adultère avec Timaia.

Edmund F. Bloedow ne suit pas la même méthodologie que Peter A. Brunt. Ses travaux se caractérisent par une méfiance envers toutes les sources antiques traitant d'Alcibiade. Ainsi, il publie un long article en 1973[19], *Alcibiades reexamined* dans lequel il décrit Alcibiade comme un mystificateur. Selon lui, le rôle d'Alcibiade n'a pas été aussi important que celui que, non seulement la bibliographie, mais surtout les sources lui accordent. Plus qu'une lecture négative d'Alcibiade, Edmund F. Bloedow tente de retirer à Alcibiade son statut de figure majeure de la seconde moitié de la guerre du Péloponnèse. Si l'on considère les comptes rendus qui en ont été faits, son travail a été très négativement accueilli par la communauté scientifique[20]. Au début des années 1990, Edmund F. Bloedow défendra les mêmes théories par la parution quasi-simultanée de cinq articles : un compte rendu négatif de l'ouvrage de Walter Ellis[21] ; un article présentant Alcibiade comme la représentation de l'irrationnel pour Thucydide[22] ; un article sur le début de carrière d'Alcibiade[23] ; un article sur le stratagème de Phrynichos en 411[24] ; et enfin un dernier article sur le degré d'intelligence que Thucydide concéderait à Alcibiade[25].

Nous avons dressé à grands traits les principales contributions de la bibliographie directement liée à Alcibiade dans ses aspects polémiques. Il reste à signaler encore quelques contributions importantes qui montrent l'étendue et la diversité des travaux à prendre en considération. Très liés à Alcibiade, mais sous un angle différent, il faut mentionner les travaux qui se sont intéressés à la construction et à la représentation littéraire du personnage

19 Bleodow 1973.

20 Pour les francophones, voir M. Daubies (1975, p. 344) qui conclut par ces mots « J'ai quelque regret à émettre un jugement aussi négatif mais c'est là la rançon de l'esprit de système qui anime l'étude unilatérale de Bloedow. Je gage que les réactions ne tarderont guère et appréhende pour l'auteur un retour de flamme… ».
Pour les anglophones, consulter Ch. Fornara (1975) pour qui l'objection peut se résumer en quelques mots « Bloedow goes much too far » ; ou encore A. E. Raubitschek (1975) qui commence son compte rendu par « This book should never have been written, let alone published; if it is reviewed here, it is to save others from wasting their time ».

21 Bloedow 1991a.

22 Bloedow 1991b.

23 Bloedow 1991c.

24 Bloedow 1991d.

25 Bleodow 1992.

par les sources. La contribution la plus importante est celle de David Gribble[26], *Alcibiades and Athens. A Study in Literary Presentation*. À la même époque, Jean-Marie Giraud faisait paraître une étude comparative, plus restreinte, d'Alcibiade chez Thucydide et Xénophon[27]. Enfin, dans un genre différent, il faut citer les travaux de Michael Vickers[28]. Plus que la construction littéraire du personnage, ce sont les allusions cachées d'Alcibiade dans la littérature de son époque qui ont retenu l'attention du chercheur. L'approche de Michael Vickers est originale et contribue très certainement à éclairer le personnage d'Alcibiade[29]. Toutefois, nous ne nous inscrivons pas dans la même démarche que lui et avons préféré privilégier les sources où Alcibiade est explicitement présent, lesquelles contiennent déjà bon nombre de difficultés à résoudre et de points à discuter.

Enfin, pour clore cet état des lieux bibliographique, nous tenons à mentionner encore quelques travaux et leurs auteurs. Tout d'abord, il faut signaler les travaux d'Henry Dickinson Westlake et d'Olivier Aurenche : le premier pour sa monographie dédiée aux individus chez Thucydide[30], à laquelle s'ajoute l'ensemble de ses recherches thucydidéennes ; le second pour son essai sur *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros. Remarques sur la vie politique athénienne en 415 av. J.-C.* dont la démarche se distingue des travaux que nous venons de citer. Nous nommons également Édmond Lévy[31] et Philippe Lafargue[32]. En effet, la thèse d'Édmond Lévy contient au sujet d'Alcibiade des pistes essentielles et encore peu exploitées aujourd'hui, tandis que Philippe Lafargue a mené un nouvel examen d'un autre personnage de la guerre du Péloponnèse : Cléon, que les sources et la bibliographie associent parfois à Alcibiade, lui opposent plus souvent. Enfin, les commentaires d'Arnold Gomme – poursuivis et complétés à partir du livre V par Antony Andrewes et Kenneth J. Dover –, ainsi que ceux de Simon Hornblower constituent une ressource précieuse.

Notre étude vient s'ajouter à la liste de ces travaux. Elle s'inscrit dans leur continuité pour certains points, les nuance pour d'autres, apporte parfois des nouveautés. Il reste maintenant à exposer l'organisation qui la régit, ainsi que la méthode que nous y suivons.

---

26 Gribble 1999. On pourra consulter également une thèse italienne qui s'inscrit dans la même démarche. Voir Pacini 2005-2008.

27 Giraud 1998.

28 Dans l'importante production de l'auteur, on pourra consulter rapidement Vickers 1987 [sur Sophocle et Euripide] ; 1989a [sur Aristophane et Euripide] ; 1989b [sur Aristophane] ; 1993 [sur Aristophane] ; 1994 [sur Platon] ; 1995 [sur Aristophane] ; 1999 [sur Thucydide] ; 2000 [sur Euripide] ; 2008 [sur Sophocle].

29 Ce type d'approche avait déjà été menée au sujet d'Alcibiade, voir Delebecque 1967c.

30 Westlake 1968, voir pour Alcibiade le chap. 12 p. 212-260.

31 Lévy 1976, en particulier l'annexe p. 281-282.

32 Lafargue 2013.

Dans un premier temps, cette introduction se poursuit dans une analyse préliminaire et nécessaire intitulée « Prolégomènes à l'étude : les données thucydidéennes sur Alcibiade ». Nous y présentons les événements historiques dans un tableau synoptique où nous mettons en regard le texte de Thucydide, qui est notre source première, avec les principales sources qui le complètent, le confirment ou s'opposent à lui. Cette introduction nous permet également de poser les problèmes méthodologiques qu'implique Thucydide pour notre étude. En contrepoint, nous présentons le corpus archéologique.

La première partie de la recherche répond ensuite à la nécessité que nous avons perçue d'une étude critique détaillée du corpus des sources littéraires ; celui-ci influence et modifie, en effet, la réception que chaque époque a du personnage jusqu'à avoir un effet de prisme déformant. Les sources littéraires relatives à Alcibiade n'avaient jamais fait l'objet d'une étude synthétique dans laquelle se côtoieraient les auteurs du V^e^ siècle et leurs successeurs, tel Plutarque. Cette partie constitue les fondements sur lesquels notre étude s'établira par la suite et se compose de trois chapitres. Le premier est une étude dédiée aux sources contemporaines, Thucydide excepté, et aux premières sources du IV^e^ siècle. Le deuxième analyse les sources postérieures, c'est-à-dire de la moitié du IV^e^ siècle à Plutarque. Dans le troisième chapitre, nous approfondissons cette étude critique des sources par un examen de leur réception littéraire et une première tentative d'historiographie.

La deuxième et la troisième partie de la thèse sont une analyse plus serrée du texte de Thucydide construites sur la dichotomie entre comportement privé et conduite de la guerre établie par l'historien lui-même comme nous le montrons dans nos prolégomènes. Ainsi, la deuxième partie s'attache à l'étude du citoyen et de sa cité. Dans un premier temps (chapitre 4), nous montrons la méthode avec laquelle Thucydide élabore le portrait d'Alcibiade et les échos de cette description dans le reste du corpus des sources littéraires. Ensuite, au chapitre 5, nous étudions trois instants de la vie d'Alcibiade que Thucydide met en valeur : il s'agit de ses débuts lors de l'alliance argienne, de la trahison en 415, et enfin de son retour dans le camp athénien à Samos en 411. Au chapitre 6, nous poursuivons le portrait d'Alcibiade en étudiant les exagérations postérieures qui viennent s'ajouter à la lecture des sources contemporaines, et nous éclairons l'épisode du retour à Athènes en 407 par une étude critique des sources littéraires et d'une inscription méconnue dans les études dédiées à Alcibiade.

La troisième partie sur la conduite de la guerre se déroule en trois temps. Le chapitre 7 présente la question de l'impérialisme. Il s'appuie sur les travaux de Jacqueline de Romilly et propose une lecture nuancée de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade, ainsi que le commentaire d'un passage de Plutarque. Au chapitre 8, nous étudions les

commandements militaires d'Alcibiade selon une approche thématique en examinant les opérations dans l'est du Péloponnèse, puis l'utilisation des détroits, et enfin trois remarques sur des pratiques militaires. Notre dernier chapitre est dédié aux actions d'Alcibiade dans le domaine des finances militaires.

Paradoxalement, en choisissant de ne pas écrire une biographie, nous avons pu faire émerger, dans les chapitres que nous venons de décrire, des éléments biographiques méconnus ou ignorés par la bibliographie.

Prolégomènes à l'étude : les données thucydidéennes sur Alcibiade

Au commencement de notre étude, un état des lieux spécifique à Thucydide est nécessaire. En effet, l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* est le seul récit historique contemporain d'Alcibiade à nous être parvenu dans une forme non fragmentaire. En outre, chaque action de l'Athénien en particulier est inscrite par Thucydide dans le contexte général des événements de la cité en guerre. À ce titre, elle est la première des sources sur Alcibiade pour l'historien moderne, mais elle ne peut être une source unique. Malgré sa qualité, un examen critique et une confrontation avec le reste du corpus restent indispensables.

Pour ce faire, nous commençons par dégager ici les caractéristiques propres au récit de Thucydide.

Il faut tout d'abord faire un constat général. Outre la *pentécontaétie*, Thucydide a fait le récit des vingt et une premières années de la guerre du Péloponnèse, soit de 431 à 411. Mais pour notre sujet, son récit ne couvre que dix années de la vie d'Alcibiade, soit de 421/0 à 411, et cela de manière discontinue. Ce ne sont parfois que quelques mois de sa vie que nous trouvons chez Thucydide, avant de le voir disparaître pendant de longues périodes. Cela n'est pas étonnant. Dans son sujet principal, comme dans ses propos secondaires, l'historien choisit les événements qu'il rapporte en fonction de leur pertinence avec son projet global. La biographie que l'on peut en tirer est donc loin d'être exhaustive. Ainsi, notre source contemporaine la plus substantielle est également partielle et incomplète.

Ce rappel établi, le rapprochement, simplement factuel, fait dans ces prolégomènes avec les autres sources littéraires et une première lecture de la bibliographie nous conduisent à faire trois remarques préliminaires :

- Le portrait d'Alcibiade par Thucydide n'est pas monolithique. Si certains traits de caractère persistent, l'historien en accentue ou en retranche en fonction des

circonstances. Or, les commentateurs ont souvent eu la tentation de fixer un portrait définitif.

- Malgré son influence sur les sources littéraires qui ont suivi, ce portrait possède des caractéristiques propres que nous ne retrouvons pas toujours chez les autres auteurs. Ces derniers peuvent faire référence à l'historien, le citer, mais assez fréquemment, ils réinterprètent Alcibiade[33], parfois en s'opposant à Thucydide, d'autres fois en ne le comprenant pas.
- Enfin, pour ce qui est de la bibliographie, depuis la moitié du XX^e^ siècle, et en particulier les travaux de Jacqueline de Romilly sur l'impérialisme athénien chez Thucydide, les études dédiées à Alcibiade se sont focalisées sur la notion d'empire. Ces thèses étaient nouvelles et sont toujours d'une profondeur et d'une exactitude précieuses. Néanmoins, elles se sont parfois développées au détriment d'autres lectures de la source thucydidéenne qui mettent en lumière des aspects différents d'Alcibiade.

Ces prolégomènes répondent donc au besoin d'expliciter ces premières remarques tout en proposant une synthèse nécessaire des faits permettant d'établir le récit chronologique auquel nous nous adosserons par la suite. Ainsi, nous exposons ici brièvement chacun des faits que nous appellerons ensuite dans notre étude. Ce résumé appauvrit bien souvent le texte de Thucydide, mais une étude thématique serait inintelligible sans ces repères chronologiques placés à son commencement. Cette chronologie est structurée en neuf périodes[34] :

- les débuts en politique ;
- le projet d'expédition en Sicile ;
- la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères ;
- les premières opérations en Sicile ;
- le rappel et le début de la vie de transfuge (représentant quelques mois seulement de la vie d'Alcibiade) ;
- à Sparte, le rôle de conseiller utile, mais suspecté ;
- en Ionie, le rôle d'un commandant sur le théâtre des opérations ;
- auprès de Tissapherne, un jeu trouble entre Perses et Athéniens ;
- et enfin, la négociation d'un retour.

33 Sur ce point, l'élaboration de la figure d'Alcibiade diffère de la fabrication de la légende noire d'Hyperbolos, où Philochore et Plutarque reproduisent Thucydide, sans apporter de tradition alternative. Voir Brun 1987, p. 185-186. Voir également à propos de la légende noire de Cléon, Lafargue 2013, p. 26-28.

34 Sur le découpage chronologique de la vie d'Alcibiade et son influence sur l'interprétation du personnage, voir *infra* p. 56.

Pour l'établir et donner des repères précis, nous nous sommes fondés sur le découpage thucydidéen en années de guerre. Pour chacune d'entre elles, ou pour chaque période lorsque ces périodes sont brèves, nous indiquons dans un encadré, selon l'ordre alphabétique, les principales sources alternatives. Elles peuvent confirmer ou nuancer le récit de Thucydide, ou bien proposer une lecture différente des événements. De cette manière, davantage qu'une biographie résumée, nous voulons proposer un tableau chronologique synoptique accompagné, lorsque cela est nécessaire, de commentaires concis des principales variantes introduites par ces sources.

Dans un deuxième temps, à l'issue de cette chronologie thucydidéenne d'Alcibiade, nous présentons les principaux faits rapportés par d'autres sources et absents du texte de Thucydide. Ils sont antérieurs à 420 ou postérieurs à 411.

Enfin, pour clore ce chapitre, nous dressons un bilan provisoire des sources alternatives, des caractéristiques et des problèmes méthodologiques propres à Thucydide. Ces prolégomènes s'achèvent par la présentation d'un contrepoint dédié aux sources archéologiques mentionnant explicitement Alcibiade.

1. La vie d'Alcibiade par Thucydide

1.1. Débuts en politique

Alcibiade apparaît au livre V de Thucydide, au cours de l'été de la **douzième année de la guerre (mars 420-février 419)**. La paix de Nicias a été conclue l'année précédente. Son application reste très partielle. Des tensions ne cessent de s'intensifier entre les Athéniens et les Spartiates, mais aussi au sein même de l'alliance péloponnésienne. L'historien situe le personnage immédiatement sur la scène politique athénienne : Alcibiade est de « ceux qui, à Athènes, [sont] pour la rupture du traité »[35]. Dans ce débat, il se distingue par son origine familiale « fils de Clinias ; son âge [fait] de lui encore un jeune homme, selon les critères admis ailleurs, mais le renom de ses ancêtres lui [vaut] de la considération ». La remarque de Thucydide à propos de la tentative d'Alcibiade de restaurer son statut de proxène[36] « en s'occupant des Lacédémoniens faits prisonniers dans l'île » – c'est-à-dire à Sphactérie – indique qu'il faut situer ses débuts en politique au moins entre la septième année de la guerre (mars 425-février 424) et la douzième.

35 V, 43, 2. Pour notre étude de ce passage, voir *infra* p. 196 chap. 4.

36 Sur la tentative d'Alcibiade de restaurer cette proxénie, voir aussi VI, 89, 2.

Une fois le personnage brossé, Thucydide rapporte le rôle qu'il joue dans les négociations entre Athéniens et Argiens. Nous apercevons un exemple des moyens et des manœuvres que les orateurs pouvaient déployer pour atteindre leurs objectifs. Le jeune Athénien utilise de sa propre initiative des réseaux privés et obtient ainsi l'envoi d'une ambassade argienne à Athènes, sans avoir reçu un quelconque mandat de la part de l'Assemblée[37]. Il recourt aussi à un stratagème qui reste assez obscur[38]. Trois Spartiates, Philocharidas, Léon et Endios, sont envoyés à Athènes. Leur mission, pour le moins ardue, a des objectifs multiples. Ils doivent empêcher l'alliance des Athéniens et des Argiens, obtenir la restitution de Pylos en échange de celle de Panacton et « s'excuser pour l'alliance béotienne » qui constitue une infraction au traité de paix en vigueur. Si l'on suit le récit de Thucydide, ces derniers déclareraient à la Boulé qu'ils ont les pleins pouvoirs. Ensuite, sur les conseils d'Alcibiade lors d'un entretien privé, ils choisissent d'infirmer l'existence de ces pleins pouvoirs devant l'Assemblée. L'épisode subit un retournement. La terre tremble, et la séance est suspendue. Nicias intervient à son tour lors de la suivante pour empêcher la réalisation de l'alliance argienne et rétablir le dialogue avec les Spartiates. Au-delà de l'anecdote, deux caractéristiques se dégagent de l'épisode. D'une part, Alcibiade est prêt à user d'un style oratoire offensif, comme en témoigne le verbe καταβοᾶω[39]. D'autre part, son opposition farouche à Nicias est antérieure à 421. Tous les deux s'affrontent tant dans les orientations stratégiques qu'ils pensent bonnes pour leur cité que pour des motifs personnels. À cette occasion, Nicias échoue, tandis qu'Alcibiade réalise tous ses projets. Les Athéniens s'allient aux Argiens, et lui-même reçoit bientôt de nouvelles responsabilités et de nouveaux honneurs[40].

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XII, 77 : Alcibiade est absent du récit.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 14.
—, *Vie de Nicias*, 9-10.

37 Pour notre commentaire de cette intervention à titre privée replacée dans son contexte, voir *infra* p. 222-238 chap. 5.

38 Sur cet épisode, voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 14, 7-11. Sur l'interprétation de ce passage, voir Hatzfeld 1951, p. 87-93 pour lequel la ruse d'Alcibiade consiste à faire reconnaître aux Spartiates que leurs pleins pouvoirs sont inexistants et inopérants.

39 Le mot est rare chez Thucydide. Outre V, 45, 4, voir I, 73, 1 ; VIII, 85, 2 et 87, 3.

40 Dans toute cette affaire, Alcibiade n'occupe aucune magistrature. Selon toute vraisemblance, il n'est pas stratège en 420/19, et nous ne souscrivons donc pas à la lecture de R. Develin. Voir *AO* p. 142.

L'été suivant (**treizième année de la guerre, soit mars 419-février 418**), Alcibiade devient stratège pour la première fois. Ce mandat lui permet de mettre en œuvre son programme de reprise du conflit. Il passe ainsi dans le Péloponnèse pour organiser la nouvelle alliance en deçà de l'isthme. On le voit parcourir la péninsule et passer d'une cité à une autre[41]. À ceux qui vivent près de la mer, il conseille la construction de longs murs pour s'attacher à l'empire des Athéniens. On sait aussi qu'il médite l'établissement de fortifications sur le Rhion d'Achaïe et coordonne une opération argienne contre Épidaure[42]. Son projet pour le Rhion est compromis par l'intervention armée des Corinthiens et des Sicyoniens, tandis que l'opération à l'encontre d'Épidaure se limite à deux invasions argiennes et au pillage du tiers du territoire épidaurien. Si le coup contre Épidaure s'avère limité, les Athéniens se montrent déterminés à ne pas abandonner leurs alliés dans le cas d'une intervention lacédémonienne. Ainsi, un corps de 1 000 hoplites athéniens[43] est envoyé sous le commandement d'Alcibiade. L'échec de l'opération n'est dû qu'à l'intervention diplomatique des Corinthiens qui fait cesser la première invasion ; tandis que la non-intervention des Athéniens s'explique par l'immobilité des Spartiates qui par deux fois s'avancent jusqu'à leurs frontières sans les franchir, en raison des funestes présages en ce mois de Carneios. Cette inaction est d'ailleurs toute relative, car si aucune bataille rangée ne se produit pendant l'été, les Lacédémoniens installent une garnison à Épidaure au cours de l'hiver, preuve qu'ils ont pris la mesure des risques que le projet d'Alcibiade leur fait courir. L'année s'achève ainsi par une mesure votée sur proposition d'Alcibiade et en réponse à l'installation de la garnison lacédémonienne d'Épidaure. Une inscription est ajoutée sur le décret de la paix de Nicias afin de prendre acte du non-respect des Spartiates. Ce constat entraîne *de facto* la réinstallation à Pylos des hilotes de Cranies[44].

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XII, 78-79 : Alcibiade participe à la bataille de Mantinée comme simple soldat.
Isocrate, *Sur l'attelage*, 15.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 15 : Alcibiade persuade également les Argiens de construire des longs murs et de s'attacher à la mer. Cf. V, 82-83.

41 Pour Thucydide (V, 52, 2), il est à la tête « de quelques hoplites et archers athéniens » rejoints par des troupes alliées sur place. Isocrate (*Sur l'attelage*, 15) parle de deux cents hoplites.
42 V, 53. Les Argiens tentent une nouvelle fois de prendre Épidaure à la fin de l'hiver, voir V, 56, 5.
43 Il s'agit du premier envoi d'hoplites en grand nombre depuis le début de la paix de Nicias.
44 VI, 51, 3.

L'année suivante (**quatorzième année de la guerre, soit mars 418-février 417**), les Spartiates décident de réagir aux bouleversements que connaît le Péloponnèse depuis deux années déjà. Agis conduit une expédition contre les Argiens. Alors que les troupes athéniennes n'ont pas encore rallié les Argiens, un nouveau rebondissement intervient. Deux Argiens, un stratège et un proxène de Sparte, agissant de leur propre chef et sans autorisation du peuple, proposent une trêve qu'Agis accepte lui aussi sans l'approbation des « hautes autorités participant à l'expédition »[45]. Alors que les Argiens se retirent en direction de leur cité, le corps expéditionnaire athénien de mille hoplites et trois cents cavaliers les rejoint. Alcibiade les accompagne « comme ambassadeur »[46]. Thucydide ne dit rien d'une quelconque stratégie, et nous ne pouvons que supposer qu'Alcibiade n'a pas été réélu cette année-là. Quoi qu'il en soit, il parle de concert avec les autres représentants athéniens, au rang desquels les deux stratèges de l'expédition, Lachès et Nicostratos[47], et son rôle n'est pas des moindres comme l'attestera sa crainte lorsqu'il demandera asile à Sparte en 415[48]. Leur action conjointe décide les alliés à reprendre l'offensive. La première cible est Orchomène, puis Tégée[49]. Cette campagne aboutit à la bataille de Mantinée qui, remportée par les Spartiates et leurs alliés, restaure la réputation des Lacédémoniens[50]. Après le combat, les Argiens et leurs alliés se portent au secours d'Argos, attaquée par les Épidauriens. Fort de la présence de nombreux alliés, le camp des Argiens prend l'avantage, et l'opération se transforme en une invasion du territoire d'Épidaure et une tentative d'investissement de la ville. Toutefois, à l'exception de la partie confiée aux Athéniens, aucun des travaux d'investissement ne sera réalisé. En revanche, une garnison, composée par tous les alliés, est laissée dans l'ouvrage athénien sur les hauteurs de l'Héraion.

Dès l'hiver, les Spartiates accentuent leur action à l'encontre d'Argos en fomentant la chute de la démocratie. À cet effet, Lichas[51], proxène des Argiens à Sparte, vient à Argos et présente une proposition dans « le cas où Argos voudrait la guerre, et l'autre

45 V, 60, 1.
46 V, 61, 2 : πρεσβευτοῦ παρόντος.
47 V, 61, 1-2.
48 VI, 88, 9.
49 Cet épisode met en lumière la nature de l'alliance athénienne dans le Péloponnèse. La proposition d'attaquer Tégée est faite par les Mantinéens, auxquels les Athéniens et les Argiens se rallient. Les Éléens, qui préfèrent mener une action contre Lépréon, se retirent et ne participeront pas à la bataille de Mantinée. Ainsi, les alliés ne sont pas contraints d'obéir, et les Athéniens ne dominent pas cette alliance. Malgré le retrait des Éléens au moment du choix de la cible, ils enverront un renfort de trois mille hoplites éléens une fois l'action commencée, mais ce dernier arrivera après la bataille de Mantinée.
50 V, 75, 3. Pour une interprétation de cette bataille par Alcibiade lui-même, voir VI, 16 et notre commentaire *infra* p. 194-195 chap. 4.
51 À propos de Lichas, voir *infra* p. 397-398.

l'hypothèse où elle voudrait la paix »[52]. Les débats sont vifs. Alcibiade, lui aussi, est à Argos, déployant toute son énergie à maintenir les Argiens dans l'alliance athénienne. Malgré ses efforts, les Argiens favorables aux Spartiates s'imposent dans les débats. Un traité est conclu avec les Spartiates, et la décision est prise de « ne pas accepter de hérauts et d'ambassadeurs venant de chez les Athéniens, si ceux-ci ne se [retirent] pas du Péloponnèse en quittant leurs ouvrages fortifiés ». Cette résolution est motivée par la présence d'une garnison athénienne sur le territoire d'Épidaure. L'hiver s'achève par la fin de la grande alliance athénienne dans le Péloponnèse, après seulement deux années[53].

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XII, 80 : Alcibiade est absent du récit.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 15 : Plutarque regroupe la treizième et la quatorzième année de la guerre. Dans les paragraphes 13 et 14, le biographe fait une synthèse des deux années dans laquelle les événements ne sont pas rapportés par ordre chronologique. Par exemple, l'assemblée relative à l'alliance argienne (419/8) est rapportée après la participation aux Jeux Olympiques et la proposition faite par Hyperbolos d'ostraciser Nicias ou Alcibiade (418/7). Enfin, il affirme plus clairement que Thucydide – au livre V – le rôle d'Alcibiade dans la bataille de Mantinée.
—, *Gloire des Athéniens,* 351b : Pour une lecture postérieure de la gloire acquise par l'alliance argienne et la bataille de Mantinée.

La **quinzième année de guerre (mars 417-février 416)** est synthétisée en quelques paragraphes seulement par Thucydide[54]. Durant l'été, de nouvelles défections se produisent en Chalcidique, tandis que les Lacédémoniens interviennent en Achaïe. Thucydide consacre l'essentiel de son récit au retour des démocrates à Argos qui, non seulement veulent reformer l'alliance athénienne, mais souhaitent renforcer le lien avec les Athéniens par la construction de longs murs. L'historien ne dit rien sur le rôle qu'Alcibiade peut jouer dans ces nouvelles relations avec Argos[55]. Le récit de l'année se conclut par l'expédition avortée des Athéniens contre la Chalcidique et Amphipolis[56].

52 V, 76, 3.
53 V, 81, 1.
54 V, 82-83.
55 Les décisions prises par le parti démocratique d'Argos présentent pourtant des similarités avec l'action d'Alcibiade pendant la treizième année de la guerre, en particulier la construction de longs murs. Il y a peut-être à cette occasion une erreur chronologique de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 15, 4).
56 V, 83, 4. À propos de l'abandon de ce projet, voir *infra* p. 311-312 chap. 7.

Il faut attendre l'été de la **seizième année de la guerre (mars 416-février 415)** pour voir Alcibiade reparaître. Depuis le printemps 417, les renversements de régime se sont multipliés à Argos. Thucydide ne dit pas explicitement qu'il est stratège, mais nous pouvons le déduire, car il part, au début de l'été, avec vingt navires pour Argos dans le but de s'emparer des Argiens suspects et pro-Spartiates. Ces derniers sont placés en résidence surveillée dans les îles voisines, soit dans un périmètre proche d'Athènes. La décision d'envoyer trente navires contre les Méliens est prise conjointement[57].

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XII, 81 : La chronologie de Diodore n'est pas claire. Il place ces événements à la fin de la quinzième année. Voir la note de M. Casevitz (Diodore de Sicile, *Livre XII* [CUF], p. 131).
Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 22 : Alcibiade jouerait un rôle important dans les débats qui conduisent à l'expédition contre Mélos.

*

En 415, Alcibiade est un acteur majeur de la scène politique athénienne depuis environ six années, et sa carrière a débuté dix ans auparavant. À ce moment du conflit, le cours des événements s'accélère, et l'influence d'Alcibiade s'intensifie. Cela nous contraint à abandonner un compte rendu année par année, pour lui préférer des périodes chronologiques ou thématiques dont la durée varie, mais qui correspondent à des changements soudains dans la vie d'Alcibiade. À partir du livre VI, nous proposons d'en voir huit : le projet d'expédition en Sicile, la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères, les premières opérations en Sicile, la trahison, le rôle de conseiller utile mais suspecté à Sparte, la guerre en Ionie du côté des Péloponnésiens, la présence auprès de Tissapherne, et enfin la négociation d'un retour. Nous continuons toutefois à indiquer le changement d'année par une parenthèse en caractères gras.

1.2. Projet d'expédition en Sicile

À la même époque que l'expédition contre les Méliens, le projet de « passer de nouveau en Sicile »[58] apparaît de nouveau à Athènes. Ici, Thucydide inverse sciemment l'ordre de son récit. Avant même de détailler le processus qui conduit à la décision de partir en Sicile, il expose sans détour son véritable objectif. Les Athéniens veulent soumettre l'île. Puis, il juge les conditions dans lesquelles se déroule ce débat. Selon lui, un manque

57 Thucydide ne nomme aucun Athénien, ni stratège, ni représentant, pour cette expédition. Nicias dirige une première expédition contre les Méliens en 426. Voir III, 91. Cf. Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 22.
58 VI, 1.

d'informations vérifiées règne. Ainsi, alors qu'il vient de dire la volonté des Athéniens, il intercale dans son récit une digression géographique et historique à propos de la Sicile. Puis, il commente les causes de l'expédition en distinguant la cause véritable (τῇ ἀληθεστάτῃ προφάσει), le désir de soumettre[59], du prétexte (ἅμα εὐπρετῶς)[60], l'assistance due aux alliés et aux frères de race. Une fois ces éléments établis, l'historien rapporte enfin la présence d'envoyés Ségestains à Athènes qui conduit, après plusieurs assemblées, à l'envoi d'une ambassade athénienne en Sicile. Thucydide conclut alors la seizième année de guerre par le récit synthétique de toutes les opérations, en Grèce et en Macédoine, juste avant d'aborder les discussions à propos de l'expédition au printemps et à l'été suivant. Par ces procédés littéraires et son étude attentive et documentée du contexte, l'historien révèle à son lecteur les nombreuses difficultés ignorées par les Athéniens. Il présente aussi l'expédition comme une évidence. Dans les faits, les débats commencèrent pendant l'hiver, et ce n'est qu'au printemps de la **dix-septième année de guerre (mars 415-février 414)**, avec le retour des ambassadeurs athéniens[61], que la décision est votée. Le récit factuel de Thucydide s'étoffe à partir de cet instant. D'après lui, une première assemblée se tient. Là encore, les interventions des Athéniens et des Ségestains en faveur de l'expédition sont fondées sur des « renseignements, séduisants mais peu véridiques » – ἐπαγωγὰ καὶ οὐκ ἀληθῆ. Néanmoins, l'expédition est débattue et votée, et les stratèges sont désignés. Alcibiade, Nicias et Lamachos conduiront soixante navires « avec les pleins pouvoirs »[62]. Leur ordre de mission est à plusieurs niveaux. Le premier est de secourir Ségeste. Cela fait, ils pourront rétablir les Léontins. Plus généralement, ils régleront « les affaires de Sicile au mieux de ce qu'ils [jugeront] l'intérêt d'Athènes ». La consigne est plus floue que celle exposée par Thucydide dans la première phrase du livre VI.

Sans entrer pour l'instant dans une analyse détaillée de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade[63], il faut dire quelques mots de cet affrontement dialogique. Il s'agit de la première prise de parole au style direct d'Alcibiade. Son discours est une réponse, point par point, au premier discours de Nicias, qui prendra la parole une seconde fois ensuite. La séance est probablement longue et mouvementée puisque d'autres discours

59 VI, 6, 1.

60 Ici, comme en I, 23, 6, πρόφασις désigne la cause profonde, opposée au prétexte spécieux, dans son plein sens étymologique. L'accent est fortement mis sur ce qui est donné à voir, (εὐπρεπῶς ici et αἱ δ' ἐς τὸ φανερὸν λεγόμεναι αἰτίαι, I, 23, 6).

61 Alcibiade ne semble pas faire partie de ces ambassadeurs. C'est en tout cas l'impression que produit le récit de Thucydide en VI, 46.

62 VI, 8, 2.

63 Sur le portrait d'Alcibiade dans l'antilogie, voir *infra* p. 192-195 chap. 4 ; pour les propos sur l'impérialisme, voir *infra* p. 309-315 chap. 7.

s'intercalent entre les trois discours rapportés par Thucydide. L'antilogie nous révèle une opinion publique partagée et instable. Certes, le parti favorable à l'expédition est majoritaire. Pourtant, il subsiste encore une minorité déterminée à faire avorter le projet. D'autres orateurs parlent dans le sens de Nicias[64], et contestent une décision déjà actée lors de la première assemblée.

La digression faite par Thucydide en introduisant le discours d'Alcibiade renforce l'idée de lutte qui ronge la vie publique athénienne[65]. L'expédition contre la Sicile n'est pas la seule ligne de fracture de la société athénienne. À travers elle, des oppositions personnelles s'expriment. En premier lieu celle d'Alcibiade et de Nicias qui s'affrontent déjà depuis une dizaine d'années[66]. Mais au-delà de cette opposition de deux hommes politiques issus des hautes classes athéniennes, Thucydide introduit une nouvelle fracture dont Alcibiade est au moins en partie responsable : une partie de l'opinion publique (les πολλοί) le soupçonne d'aspirer à la tyrannie, mais vote pourtant en faveur de l'expédition de Sicile[67]. Pour l'historien, il est évident qu'Alcibiade poursuit des intérêts personnels lorsqu'il propose de conquérir la Sicile. De même, Alcibiade est responsable de son comportement qui laisse penser aux πολλοί qu'il a des ambitions tyranniques. Toutefois, tout en affirmant ces aspects négatifs, l'historien nuance son portrait par une dichotomie : la vie personnelle est condamnable, mais les décisions prises pour la conduite de la guerre sont « les meilleures » (δημοσίᾳ κράτιστα διαθέντι τὰ τοῦ πολέμου)[68].

Par la même occasion, cet Alcibiade dichotomique permet à Thucydide de décrire le corps civique athénien qui est travaillé par des passions multiples et partagé par des intérêts contraires qui peuvent se rejoindre temporairement. À côté des groupes d'orateurs favorables ou opposés à l'expédition, il faut surtout prendre en compte ces πολλοί qui, d'une part, penchent en faveur de l'expédition sans pour autant en connaître la portée[69], et d'autre part, se méfient de celui qui est le grand artisan de cette expédition. Ils le soutiennent et développent simultanément une hostilité sourde

64 VI, 15, 1.
65 VI, 15, 2-5. Pour notre commentaire de ce complément du portrait d'Alcibiade, voir *infra* p. 196-198 chap. 4.
66 Voir V, 43, 2.
67 Le thème de la tyrannie est récurrent dans la vie politique athénienne. Le corps civique se montre toujours suspicieux envers les dirigeants qui montrent au grand jour leur ambition. Sur les raisons de ce soupçon et son exploitation par les adversaires d'Alcibiade, voir VI, 28 et *infra* p. 243-244 chap. 5.
68 VI, 15, 4.
69 VI, 1, 1.

à son égard. La décision de confier le commandement à Alcibiade avant de le lui retirer quelques mois plus tard nous montre bien à quel point la majorité bascule facilement[70].

Dans ce contexte complexe, le second discours de Nicias donne un résultat différent de celui recherché par son orateur. Loin d'inquiéter les Athéniens et de les faire revenir en arrière, Nicias donne à l'expédition un caractère plus réfléchi. Il en montre les difficultés et les moyens à prendre pour les surmonter. Le grand nombre se trouve conforté dans son choix de partir, tandis que ceux qui désapprouvent l'expédition n'osent pas le montrer publiquement. Nicias lui-même se retrouve acculé[71].

Sources alternatives

Cornélius Népos, *Alcibiade*, 3, 1.
Diodore de Sicile, XII, 82-84 : la chronologie de Diodore rejoint désormais celle de Thucydide.
Justin, *Histoire universelle*, IV, 1-4, 2 : Justin introduit longuement la seconde expédition (IV, 1 : géographie de la Sicile ; 2 : histoire de la Sicile ; 3 : rappel de la première expédition athénienne), mais la traite très succinctement en elle-même.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 17-18, 3 : Plutarque nomme le dernier orateur de l'antilogie, Démostratos.
—, *Vie de Nicias*, 12.

1.3. Mutilation des Hermès et parodie des Mystères

Les préparatifs débutent immédiatement après cette assemblée et se poursuivent jusqu'au milieu de l'été. Le contexte démographique et économique, désormais plus favorable[72], les facilite. Cette situation est bien vite perturbée par la mutilation de la plupart des Hermès en une seule nuit. Cet acte d'impiété (ἀσέβημα) fait une grande impression dans la société athénienne. Dans le contexte que nous venons de décrire, cette affaire cristallise rapidement toutes les angoisses des Athéniens. Certains y voient un mauvais présage pour l'expédition, tandis que d'autres l'interprètent comme l'œuvre d'un groupe de conspirateurs agissant contre la démocratie. Les premières mesures prises montrent l'importance de l'affaire et le climat suspicieux qui règne.

70 Dans ce travail de sape, Nicias joue un rôle incontestable, mais les adversaires les plus redoutables d'Alcibiade ne sont pas mentionnés par Thucydide au cours de l'antilogie. Il faut attendre la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères pour apprendre que Thucydide pense aux démagogues (VI, 28), et l'historien n'en nomme qu'un, et encore de manière rétrospective (VIII, 65).

71 Sur l'identité du citoyen qui prend la parole, voir Plutarque, *Vie de Nicias*, 12 et Aristophane, *Lysistrata*, v. 391-396, ainsi que *infra* p. 305. Contre Cléon, Nicias avait usé d'un procédé similaire qui s'était finalement retourné contre lui à l'issue de l'expédition de Sphactérie. Voir IV, 28 et 39.

72 VI, 26, 2.

De fortes récompenses sont offertes en échange d'informations sur la mutilation, tandis qu'un appel est lancé pour rendre public tout acte de sacrilège en garantissant la sécurité du témoin, qu'il soit citoyen, étranger ou esclave.

L'affaire occupe les chapitres 27 à 29, et Thucydide y revient aux chapitres 53 et 60 à 61[73]. Les faits essentiels sont présents dans son récit, même s'il ne permet pas de comprendre le déroulement exact des faits. Sur l'instant[74], l'historien se contente de rapporter une seule dénonciation, « venue de métèques et de gens de service », dont le sujet n'est pas la mutilation des Hermès, mais d'autres actes de vandalisme[75] et surtout la parodie des Mystères. Parmi les noms cités, celui d'Alcibiade figure en bonne position. Que ces accusations soient véridiques ou non, ajoutées au comportement *paranomique*[76] d'Alcibiade, elles servent les ambitions de ceux que Thucydide désigne par l'expression « les gens à qui ce même Alcibiade [porte] particulièrement ombrage en les empêchant de prendre eux-mêmes solidement la direction du peuple »[77]. Ce groupe agit de manière planifiée. Dans un premier temps, il instille un lien entre la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères. Puis, dans un second temps, alors qu'Alcibiade se défend de toute implication et demande avec insistance un procès immédiat, ses ennemis, par l'intermédiaire « d'autres orateurs [soutiennent] que, pour le moment, il [doit] prendre la mer et ne pas faire obstacle au départ : à son retour, on le [jugera] dans un délai déterminé. On [veut] qu'il [n'affronte] les débats que ramené à Athènes sur un rappel, à la suite d'un redoublement de calomnies, qui [sera] plus facile à provoquer, lui absent. On [décide] donc qu'Alcibiade [partira] »[78].

L'affaire se poursuit en l'absence d'Alcibiade, et Thucydide y revient donc *a posteriori* lorsqu'il indique l'arrivée de la Salaminienne en Sicile avec pour mission de ramener Alcibiade à Athènes. Son récit factuel reste succinct, mais objectif[79]. Les souvenirs de la tyrannie ont entraîné une vague d'arrestations parmi des personnages renommés

73 Les chapitres 53 et 60 sont séparés par une longue digression sur les tyrannoctones dont le souvenir influence, d'après Thucydide, l'opinion athénienne en cette circonstance. Pour un résumé récent, voir Hamel 2012.

74 C'est-à-dire dans le fil du récit, VI, 27-29.

75 Ces actes de vandalisme sont antérieurs. Ils sont le « fait de jeunes gens qui s'amusaient et avaient bu ». Toutefois, la mutilation des Hermès a un caractère organisé et généralisé qui ne fait pas penser à un banal vandalisme de fin de soirée. Voir Weil 1893.

76 Le terme n'est pas fréquent en français. Nous l'employons en référence à Thucydide qui caractérise Alcibiade par le mot *paranomia*. Voir *infra* p. 209-214 chap. 4.

77 VI, 28, 2.

78 VI, 29, 3.

79 Nous nous rangeons à l'avis de G. Dalmeyda (Andocide, *Discours* [CUF], p. VIII) pour qui Thucydide « constate que, sur la vérité ou la fausseté des révélations, "les avis sont partagés", et il est vrai qu'en pareille affaire il devait rester de l'obscurité ».

(ἀξιόλογοι ἄνθρωποι). L'un d'entre eux[80] produit des aveux qui entraînent la fin de l'affaire de la mutilation. Tous les individus dénoncés dans cette dernière liste, à l'exception du dernier témoin, sont condamnés. La sentence est exécutée pour ceux présents à Athènes, tandis qu'une récompense est promise à ceux qui tueront les absents. La justice athénienne s'intéresse maintenant à la parodie des Mystères. En l'absence d'Alcibiade, ses ennemis parviennent à imposer l'idée qu'il était à l'initiative de la parodie et surtout que cette impiété était motivée elle aussi par un complot antidémocratique. Ainsi, avant même le rappel d'Alcibiade, on ne peut pas avoir de doute sur le verdict de l'affaire.

Enfin, il faut insister sur un détail que Thucydide fournit également *a posteriori*. Cette affaire ne se résume pas à une question de politique intérieure propre à Athènes, mais a bien une dimension internationale. D'une part, les Athéniens redoutent une trahison qui aurait pour but de livrer la ville aux Lacédémoniens. D'autre part, alors que la crainte d'un renversement oligarchique à Athènes apparaît, le même sentiment refait surface à Argos, cette fois à l'encontre des hôtes d'Alcibiade, « soupçonnés de menées antidémocratiques ». Thucydide n'explique pas dans le détail la situation d'Argos. Il note simplement que « les Athéniens [livrent] alors aux démocrates argiens, pour qu'ils en finissent avec eux, ceux de leurs compatriotes qu'Athènes [a] relégués en otages dans les îles »[81]. Or, comme nous l'avons dit, c'est précisément Alcibiade qui était intervenu à Argos pour rétablir la démocratie et prendre des otages parmi le parti oligarchique[82]. La mutilation des Hermès est donc utilisée à Athènes, mais également à Argos, pour éliminer une partie de la classe politique.

80 Andocide, que Thucydide ne nomme pas.

81 VI, 61, 3. L'intervention des Athéniens s'explique en partie par la peur de voir Argos mettre un terme à son alliance avec les Athéniens et donc se retirer de l'expédition de Sicile. En effet, dans l'effectif total du premier corps expéditionnaire de cette expédition (VI, 43-44), les Argiens semblent bien être le deuxième effectif d'hoplites le plus important en nombre. Thucydide donne un total de 5 500, dont, par ordre d'importance : 1 500 hoplites athéniens, 700 thètes équipés comme troupes de bord, 500 hoplites argiens ; 250 Mantinéens. Viennent ensuite 2 500 hoplites fournis par plusieurs alliés de l'empire.

82 Voir *supra* p. 24.

Sources alternatives

Andocide, *Discours sur les mystères* : L'orateur ne rapporte pas moins de quatre dénonciations successives et contradictoires pour la parodie des Mystères. Il fournit également nombre de détails sur le déroulement de l'enquête sur la mutilation, à commencer par le nom de deux instructeurs, Pisandre et Chariclès. Le premier sera membre des Quatre-Cents, le second sera l'un des Trente.
Cornélius Népos, *Alcibiade*, 3, 2-4.
Diodore de Sicile, XIII, 2, 2-4 : Diodore consulte probablement le *Sur les mystères* d'Andocide lorsqu'il cite l'éclipse de lune.
Isocrate, *Sur l'attelage*, 5-7 : Selon l'orateur ce ne sont pas les démagogues, mais ceux qui soutiendront l'oligarchie en 411 qui organisent la propagande contre Alcibiade dans cette affaire de sacrilège.
Justin, *Histoire universelle*, IV, 4, 4 et V, 1, 1 : Justin ne dit rien de la mutilation des Hermès, rapportant tout d'abord un rappel d'Alcibiade pour être jugé, avant d'indiquer la parodie des Mystère comme la cause de ce rappel.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 18, 4-21, 7 : Comme Thucydide, Plutarque dissocie l'affaire en deux temps, séparés par les premières opérations en Sicile (20, 1-3). On notera quelques différences. Tout d'abord, il rapporte une autre cause alléguée à la mutilation des Hermès (un coup fomenté par les Corinthiens), issue de Cratippe (*BNJ* 64 F 3 = Plutarque, *Vies des dix orateurs*, 834c-d) et Philochore (*BNJ* 328 F 133 = Scholies à Aristophane, *Lysistrata*, 1094). Puis, il annonce la dénonciation de Thessalos, qu'il ne rapporte en fait qu'en 22, 4. Son récit des dénonciations diffère de celui d'Andocide. Pour lui, c'est Androclès qui dénonce le premier Alcibiade, et cela pour les deux affaires en même temps. Plutarque dispose ici de nombreuses sources : Thucydide, Andocide, Dioclidas, Teucros, le poète comique Phrynichos, ou encore le texte de l'acte d'accusation de Thessalos.

*

L'épigraphie fournit des renseignements indirects sur le déroulement de l'affaire. En effet, nous n'y trouvons que la conclusion judiciaire. Ce corpus épigraphique se compose de onze stèles pour lesquelles on se reportera à l'édition et au commentaire de K. Pritchett (1953) qui reste la référence. Les dix premières stèles correspondent aux *IG* I³ 421 à 430 dans l'édition de D. Lewis.

1.4. Premières opérations en Sicile

La participation d'Alcibiade à l'expédition de Sicile est brève. Il quitte Athènes au milieu de l'été avec la flotte athénienne et les alliés encore présents à Athènes. Cette flotte rejoint la plupart des alliés, l'armement et les troupes logistiques déjà regroupés à Corcyre. Dans son récit du voyage vers la Sicile, Thucydide décrit tour à tour la situation des deux camps. Ces événements se produisent entre le départ d'Alcibiade et l'arrivée de la Salaminienne en Sicile. Ils sont donc contemporains de la partie de l'affaire de la parodie et de la mutilation qui a lieu après le départ de la flotte.

Une nouvelle antilogie[83], à trois voix (Hermocrate, Athénagoras et un stratège syracusain), décrit la situation des Syracusains. Sa conclusion est opposée à celle de l'antilogie athénienne. Alors que deux partis s'affrontent, Hermocrate[84] en faveur des préparatifs contre les Athéniens et Athénagoras[85] opposé à ces derniers, l'intervention d'un troisième homme[86] clôt les débats par une mesure sage : les Syracusains prendront toutes les dispositions pour la guerre, de cette manière ils seront prêts en cas d'attaque.

Thucydide revient ensuite sur les Athéniens qui s'apprêtent à traverser le golfe d'Ionie. Pour l'heure, rien ne vient perturber les projets athéniens, même si l'importance des effectifs entraîne rapidement des difficultés dans l'approvisionnement. Pour remédier à cela, chaque stratège prend le commandement d'un tiers du corps expéditionnaire, tandis que trois navires sont dépêchés pour établir la liste des cités qui ouvriront leurs portes tout le long de la route de la Sicile, puis sur l'île même. Si la traversée se fait en bon ordre, l'arrivée dans la péninsule italique est moins heureuse. Aucune cité n'autorise l'approvisionnement en vivres, n'offrant que l'aiguade et le mouillage. Deux cités, Tarente et Locres, refusent l'approvisionnement en eau et l'ancrage. La décision de Locres n'est pas surprenante, la cité ayant combattu du côté des Syracusains lors de la première expédition. Le choix des Rhégiens de n'ouvrir qu'un marché à l'extérieur de la ville est plus inattendu. D'autant plus que la raison invoquée est de se conformer « aux décisions prises en commun par les autres Grecs d'Italie »[87]. Alors que les Athéniens stationnent sur le territoire de Rhégion, ces premières difficultés ne remettent pas en cause l'expédition, mais la question de son financement se pose en des termes plus précis. Pendant que les Athéniens attendent le retour des éclaireurs partis à Ségeste pour vérifier l'existence des sommes promises, les préparatifs syracusains s'intensifient dans la cité, mais aussi à l'extérieur par l'envoi d'ambassades auprès des Grecs et des Barbares de l'île.

Le retour des trois navires partis en éclaireurs à Ségeste porte un premier coup au moral des Athéniens, aux soldats comme aux trois stratèges. Il appert que les Ségestains ne disposent plus que de trente talents[88] à donner aux Athéniens. La première surprise passée, la vague de mécontentement[89] qui s'installe dans l'armée semble avoir fait se

83 VI, 32, 3 à 41.
84 VI, 33-34.
85 VI, 36-40.
86 VI, 41, 2-4.
87 VI, 44, 3.
88 Les Ségestains ont déjà fourni 60 talents d'argent non monnayé qui correspondaient à la solde pour un mois des 60 navires initialement prévus. Mais il s'agissait là d'un premier acompte pour l'expédition. Voir VI, 8, 1-2.
89 Les cibles de ce mécontentement sont les Athéniens qui, envoyés en Sicile au printemps, étaient intervenus au moment des débats pour défendre la capacité financière de Ségeste à

poser sérieusement la question du devenir du corps expéditionnaire en Sicile. C'est en tout cas une nouvelle occasion pour Nicias de remettre en question l'expédition. Les trois stratèges tiennent un conseil et décident de conserve la conduite à tenir. Thucydide rapporte à tour de rôle les positions défendues par chacun. Nicias, parlant le premier, propose de circonscrire l'expédition au règlement du conflit qui oppose Ségeste et Sélinonte. Pour cela, il préconise de mettre en demeure les Ségestains de payer l'entretien de soixante navires. Une fois le conflit territorial réglé, le reste de l'expédition devient une parade militaire, suivie d'un prompt retour à Athènes. Pour lui, toute action est conditionnée par l'obtention préalable de fonds et l'absence de danger pour les Athéniens[90]. Lamachos, parlant le dernier, préconise une action vive et immédiate contre Syracuse. L'objectif serait soit d'investir la ville, soit de prendre fermement position devant elle. Ainsi, les Siciliens viendraient plus aisément du côté des Athéniens. En outre, il recommande, une fois les troupes débarquées, d'établir la flotte à Mégare, position proche de Syracuse, mais déserte et sûre. Pour lui, la question économique ne se pose pas en tant que telle, puisqu'elle sera résolue par le ralliement des Siciliens dans le camp des Athéniens. Alcibiade, prenant la parole après Nicias, exclut toute inaction[91]. Contre Nicias, il maintient la nécessité d'agir, mais son plan est plus lent que celui de Lamachos. Avant toute action, il est primordial d'éclaircir la situation tant vis-à-vis des Grecs que des Sikèles. Pour lui, il est nécessaire de remédier à l'isolement des Athéniens en s'assurant des alliés qui fourniront des troupes et l'approvisionnement nécessaire. Mais avant même d'en arriver là, il faut s'établir à Messine qui fournira un port et une προσβολή[92]. L'objectif reste inchangé, et la détermination inaltérée.

À l'issue du conseil, Lamachos se rallie à Alcibiade qui devient le principal stratège jusqu'à son départ. Les premières opérations portent toutes sa marque. Il obtient tout d'abord l'ouverture d'un marché à l'extérieur de la ville de Messine. Puis, avec ses deux collègues, il envoie soixante navires à Naxos. De là, une mission d'observation est menée contre Syracuse. C'est encore lui qui permet la prise de Catane, tout en évitant un siège. Pendant ces premières opérations, chaque camp possède des informateurs et des soutiens dans celui de son adversaire. Ainsi, Alcibiade est en contact avec des gens de Messine. De son côté, le camp syracusain pratique la désinformation comme l'épisode rapporté au

subvenir aux besoins de l'expédition. Comme nous l'avons dit, il est probable qu'aucun des trois stratèges n'en faisait partie.

90 En mettant autant de conditions préalables à toute action, Nicias ne propose rien de moins qu'un retour à Athènes.

91 Le reproche fait ici à Nicias poursuit celui fait au moment de l'antilogie, voir *infra* p. 312-315 chap. 7.

92 Voir VI, 48. Pour notre étude du conseil des trois stratèges et du rôle du détroit de Messine dans les deux expéditions athéniennes en Sicile, voir *infra* p. 351-366 chap. 8.

chapitre 52 l'atteste[93]. Toutefois, il faut souligner le caractère bicéphale de l'expédition. La stratégie commune des Athéniens, et ses premiers résultats, ne tient qu'à l'adhésion de Lamachos au programme d'Alcibiade ; tandis que le camp des Syracusains s'unit.

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XIII, 3-4.
Justin, *Histoire universelle*, IV, 4 : Seule la prise de Catane est mentionnée.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 20, 2-3 : Le conseil des trois stratèges est mentionné, puis la prise de Catane.
—, *Vie de Nicias*, 20-21 : Le conseil des trois stratèges est davantage détaillé que dans la *Vie d'Alcibiade*, mais cette fois la prise de Catane n'est pas signalée. En revanche, Plutarque décrit un combat devant Syracuse.

1.5. Rappel et début de la vie de transfuge

Les opérations en Sicile en sont à ce point lorsqu'Alcibiade est rappelé pour comparaître devant la justice athénienne. Ce sont ici quelques mois de sa vie qu'il faut tenter d'appréhender. Ils débutent avec le départ d'Alcibiade qui suit la Salaminienne à la fin de l'été 415 et s'achèvent par sa prise de parole à Sparte au cours de l'hiver, fin 415 ou début 414. Après avoir annoncé le rappel et fait une longue digression sur les tyrannoctones, Thucydide écrit une phrase brève et sobre pour décrire la situation d'Alcibiade.

> Ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης ἤδη φυγὰς ὢν οὐ πολὺ ὕστερον ἐπὶ πλοίου ἐπεραιώθη ἐς Πελοπόννησον ἐκ τῆς Θουρίας· οἱ δ' Ἀθηναῖοι ἐρήμῃ δίκῃ θάνατον κατέγνωσαν αὐτοῦ τε καὶ τῶν μετ' ἐκείνου.
>
> Alcibiade [est] dès lors un exilé. Peu après il [passe], sur un vaisseau marchand, du territoire de Thourioi dans le Péloponnèse, et les Athéniens le [condamnent] à mort par contumace, ainsi que ses compagnons.[94]

Il est nécessaire de prendre ici quelques instants pour commenter l'interprétation de Jean Hatzfeld. Selon l'helléniste, « en échappant aux commissaires chargés de le ramener à Athènes, Alcibiade n'[a] sans doute aucun plan »[95]. Cette interprétation est, nous semble-t-il, trop favorable à Alcibiade. Certes, ce dernier ne connaît sans doute pas encore sa destination ni où il pourra se réfugier, et donc l'ampleur de ses actions futures.

93 Les Athéniens sont informés de l'équipement d'une flotte dans le port de Syracuse et d'un ralliement de Camarine à leur cause. Une fois dans le grand port, puis devant Camarine, il apparaît qu'il n'en est rien.
94 VI, 61, 7.
95 Hatzfeld 1951, p. 206.

L'itinéraire qui le conduit à Sparte est d'ailleurs indirect. Toutes les sources s'accordent sur une première étape à Thourioi, où il fausse compagnie aux émissaires athéniens. Pour la suite, Thucydide rapporte que lui et ses compagnons accostent à Cyllène en Élide avant d'aller à Lacédémone[96]. D'après Isocrate[97], Alcibiade est à Argos lorsqu'il prend contact avec les Spartiates. En fait, il est probable qu'il ne peut se fixer nulle part. D'une part, tout séjour long dans une cité membre de l'alliance athénienne est exclu, pour lui comme pour les autres accusés. D'autre part, ils ne peuvent pas non plus se présenter immédiatement aux Spartiates. Auparavant, il faut laisser le temps à la nouvelle de leur rappel de se diffuser. Il faut surtout établir les contacts nécessaires pour l'obtention d'un sauf-conduit. Séjourner temporairement à Argos leur permet d'être à la fois proches de Sparte et d'Athènes, de dialoguer avec les Spartiates tout en s'informant de la tournure des événements à Athènes. Mais ce séjour ne peut être que provisoire, car la position d'Alcibiade y est nécessairement affaiblie par les mesures prises à l'encontre de ses hôtes. Parallèlement, la procédure d'extradition entamée par les Athéniens[98] ne peut que les précipiter vers Sparte. Ainsi, si l'itinéraire qui le conduit à Sparte est indirect, il ne constitue pas selon nous une preuve de la non-préméditation de la trahison.

Outre la lucidité d'Alcibiade pour jauger la situation dans laquelle il se trouve[99], nous souhaitons avancer un argument que nous expliquerons en détail par la suite[100]. Selon nous, si le plan n'est pas décidé dans ses moindres détails, Alcibiade sait qu'un passage à l'ennemi constitue sa seule possibilité de survie. C'est donc consciemment, qu'il endosse, avant même de quitter l'île, le costume de transfuge[101]. À Catane, tous les accusés embarquent sur le navire personnel du stratège et non pas sur la Salaminienne[102]. Auparavant, Alcibiade révèle aux gens de Messine le prochain coup de force que les

96 Thucydide, VI, 88. Diodore (XIII, 5) ne précise pas le lieu du débarquement.
97 Isocrate, *Sur l'attelage*, 9 qui est suivi par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 1.
98 *Ibid*.
99 Avant le départ de la flotte, Alcibiade est déjà conscient de la gravité des faits reprochés et du profit que ses adversaires feront de son absence. Voir VI, 29. Une fois en exil, il est informé du mécontentement populaire qui se déchaîne contre lui. Voir Isocrate, *Sur l'attelage*, 9. Sur la versatilité des Athéniens bien connue par les stratèges, voir par exemple en III, 98, 5, le choix de Démosthénès de ne pas rentrer à Athènes après son échec, ou encore les propos de Diodote en III, 43, 5, sur le peuple qui n'assume jamais ses choix, mais punit les orateurs lorsque leurs propositions, adoptées par l'assemblée, échouent.
100 Sur le rôle essentiel du détroit dans les expéditions en Sicile, voir *infra* p. 312-315 chap. 8.
101 En faveur de cette lecture, voir Romilly 1995, p. 125, mais avec d'autres arguments que les nôtres.
102 Thucydide, VI, 61, 6 ; Diodore, XIII, 6 ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 22, 1.

Athéniens projettent avec l'appui d'un parti favorable à l'intérieur de la cité[103]. Pour Jean Hatzfeld, il s'agit là d'un simple « geste de vengeance [...] qui rendait simplement le retour impossible au camp athénien »[104]. De notre côté, nous pensons qu'Alcibiade compromet sciemment l'ensemble de l'expédition, et ce faisant, se ménage la possibilité de passer à l'adversaire par une preuve des services qu'il peut rendre[105].

Sources alternatives

Cornélius Népos, *Alcibiade*, 4, 3-5 : Alcibiade quitte la Sicile avec l'intention de se rendre à Athènes. C'est une fois à Thourioi qu'il prend la décision de ne pas rentrer.
Diodore de Sicile, XIII, 5 : Diodore ne tranche pas sur les motivations d'Alcibiade d'échapper à la Salaminienne. Il passe de l'Italie au Péloponnèse où il se rend à Sparte.
Isocrate, *Sur l'attelage*, 9 : L'orateur présente une version très positive du début de l'exil d'Alcibiade. Il reste inactif et prend soin de ne rien faire contre sa patrie. Ce n'est que poussé par la nécessité qu'Alcibiade se rend à Sparte. Cette vision s'explique par la nature de son texte, un plaidoyer en faveur du fils d'Alcibiade et une apologie du père.
Justin, *Histoire universelle*, V, 1 : Justin rapporte *a posteriori* les causes de l'exil volontaire d'Alcibiade. Il reproduit la même hésitation que Diodore sur les motifs de cette décision.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 22-23 : Alcibiade dénonce les conjurés de Messine, mais ne se rend à Sparte qu'après s'être réfugié dans le Péloponnèse et avoir perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie.

1.6. À Sparte, un conseiller utile, mais suspecté

Comme Thémistocle avant lui, Alcibiade demande l'asile à ceux qu'il a combattus et propose de se mettre à leur service. Thucydide rapporte un discours qu'il tient devant l'assemblée lacédémonienne en présence d'ambassadeurs corinthiens et syracusains. Il est probable qu'Alcibiade a déjà exprimé ses vues, soit à l'assemblée, soit dans les milieux qui l'ont accueilli, car avant ce discours, les Lacédémoniens ont déjà décidé l'envoi d'une ambassade. C'est pour les encourager à prendre des mesures plus importantes – l'envoi d'un secours armé – qu'il parle à nouveau.

---

103 Seul Cornélius Népos (*Alcibiade*, 4, 3) donne une autre version : Alcibiade quitte la Sicile avec l'intention de se rendre à Athènes. Cette version peut être rapprochée d'une remarque de Plutarque (*Alcibiade*, 22, 3). Nous n'accordons pas foi à cette version qui, si elle est acceptée, ne s'accorde pas avec les révélations d'Alcibiade à propos de Messine que nous mettons en avant.
104 Hatzfeld 1951, p. 206. À l'opposé voir Delebecque 1965, p. 216-217.
105 Une autre explication pourrait être avancée. En faisant échouer la prise de Messine, Alcibiade chercherait à mettre en pause l'expédition. Ainsi, dans le cas d'un acquittement, il reviendrait et reprendrait le cours des événements là où il l'avait laissé. Par là même, il mettrait en évidence l'inaction et l'incapacité de Nicias pendant son absence. Cette hypothèse s'accorderait avec l'exposé des faits d'Isocrate, et en partie avec le texte de Plutarque. Toutefois, elle est difficilement soutenable, car le coup porté à la position des Athéniens en Sicile est bien trop important.

Il s'agit de la seconde prise de parole d'Alcibiade au style direct dans l'ensemble de l'œuvre. Elle occupe les chapitres 89 à 92 du livre VI[106]. Son contenu a conduit Jacqueline de Romilly à intituler le chapitre dans lequel elle le décrit : « En exil : l'apologie de la trahison »[107]. Les propos sont connus, nous les décrivons donc sommairement.

Dans le chapitre 89, Alcibiade justifie son action passée, à savoir son opposition à Sparte manifestée dans l'alliance argienne ; ainsi que l'adhésion ancestrale de sa famille au régime démocratique. Dans le chapitre suivant, il présente l'étendue du projet de l'expédition de Sicile, c'est-à-dire une conquête au moins partielle de la Méditerranée occidentale dans le but d'affronter les Péloponnésiens avec des forces supérieures. De 91 à 92, 1, Alcibiade donne des conseils pratiques : en Sicile, une intervention militaire rapide est nécessaire pour éviter la chute de Syracuse. À cette occasion, il ne révèle pas les difficultés athéniennes, et tout particulièrement celles qui sont dues au caractère hésitant de Nicias. Par ailleurs, dans son explication, il lie la nécessité d'intervenir à la fois là-bas et en Grèce pour le bien du Péloponnèse. En d'autres termes, il conseille aux Spartiates de créer deux fronts et, en Grèce, de concentrer leur action sur l'approvisionnement des Athéniens en fortifiant Décélie. Dans la dernière partie de son discours (92, 2-5), Alcibiade se livre à un véritable plaidoyer. Toute son action se trouve justifiée par l'amour de sa patrie. C'est parce qu'il est φιλόπολις[108] qu'Alcibiade peut prendre les armes contre sa cité, combattre avec les ennemis de l'extérieur, dans le but de la reconquérir et de vaincre ses ennemis de l'intérieur. Nous citons les dernières phrases du discours qui ne laissent planer aucune ambiguïté sur le rôle exact qu'Alcibiade souhaite désormais jouer à Sparte :

> Οὕτως ἐμοί τε ἀξιῶ ὑμᾶς καὶ ἐς κίνδυνον καὶ ἐς ταλαιπωρίαν πᾶσαν ἀδεῶς χρῆσθαι, ὦ Λακεδαιμόνιοι, γνόντας τοῦτον δὴ τὸν ὑφ' ἁπάντων προβαλλόμενον λόγον, ὡς εἰ πολέμιός γε ὢν σφόδρα ἔβλαπτον, κἂν φίλος ὢν ἱκανῶς ὠφελοίην, ὅσῳ τὰ μὲν Ἀθηναίων οἶδα, τὰ δ' ὑμέτερα ᾑκάζον· καὶ αὐτοὺς νῦν νομίσαντας περὶ μεγίστων δὴ τῶν διαφερόντων βουλεύεσθαι μὴ ἀποκνεῖν τὴν ἐς τὴν Σικελίαν τε καὶ ἐς τὴν Ἀττικὴν στρατείαν, ἵνα τά τε ἐκεῖ βραχεῖ μορίῳ ξυμπαραγενόμενοι μεγάλα σώσητε καὶ Ἀθηναίων τήν τε οὖσαν καὶ τὴν μέλλουσαν δύναμιν καθέλητε, καὶ μετὰ ταῦτα αὐτοί τε ἀσφαλῶς οἰκῆτε καὶ τῆς ἁπάσης Ἑλλάδος ἑκούσης καὶ οὐ βίᾳ, κατ' εὔνοιαν δὲ ἡγῆσθε.
>
> Ainsi je demande, en ce qui me concerne, que vous usiez de moi, Lacédémoniens, pour tous dangers et tâches pénibles, sans appréhension, en reconnaissant, comme tous, je crois, l'avancent, que si vraiment comme ennemi je vous portais de rudes coups, je puis, comme ami, vous servir assez bien, d'autant que pour Athènes je sais les choses, alors que j'en étais, pour vous, réduit aux conjectures. Et quant à vous, aujourd'hui conscients de délibérer sur les intérêts les plus hauts, que l'envoi d'une double expédition en Sicile et en Attique ne vous fasse pas reculer – cela afin que, tout en assurant là-bas, par le concours d'un faible contingent, des intérêts considérables, vous

106 Pour notre commentaire du discours d'Alcibiade, voir *infra* p. 239-252 chap. 5.

107 Voir Romilly 1995, p. 125-142.

108 En cinq phrases, Alcibiade répète φιλόπολις à deux reprises et emploie une fois τό φιλόπολι.

ruiniez radicalement, présente et à venir, la puissance d'Athènes, et qu'après cela vous puissiez vivre vous-mêmes en sécurité chez vous et voir la Grèce tout entière se ranger librement, et non par force, mais de bonne amitié, sous votre hégémonie.[109]

Deux premières remarques doivent être faites. Tout d'abord, son argument sur les renseignements dont il dispose à propos des Athéniens est sans aucun doute réel. En Sicile, il sait qu'il dispose de temps : la position des Athéniens n'est pas encore solide, et Nicias ne souhaite pas mener une action efficace. À Athènes, il connaît les dissensions internes et les luttes de partis dont il vient de faire les frais. En outre, après plusieurs stratégies, il est renseigné sur les voies de ravitaillement vitales pour les Athéniens. Ensuite, en se mettant ainsi à leur service, Alcibiade offre aux Lacédémoniens rien de moins que de prendre la place des Athéniens. Il leur propose un rôle de libérateurs qui les conduira à l'hégémonie sur la Grèce[110].

Son objectif de stimuler l'ardeur et l'énergie des Lacédémoniens est atteint[111]. Par sa rhétorique, il réveille[112] les Spartiates coutumiers des décisions lentes[113] et emporte leur consentement :

Ο μὲν Ἀλκιβιάδης τοσαῦτα εἶπεν, οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι διανοούμενοι μὲν καὶ αὐτοὶ πρότερον στρατεύειν ἐπὶ τὰς Ἀθήνας, μέλλοντες δ' ἔτι καὶ περιορώμενοι, πολλῷ μᾶλλον ἐπερρώσθησαν διδάξαντος ταῦτα ἕκαστα αὐτοῦ καὶ νομίσαντες παρὰ τοῦ σαφέστατα εἰδότος ἀκηκοέναι· ὥστε τῇ ἐπιτειχίσει τῆς Δεκελείας προσεῖχον ἤδη τὸν νοῦν καὶ τὸ παραυτίκα καὶ τοῖς ἐν τῇ Σικελίᾳ πέμπειν τινὰ τιμωρίαν. Καὶ Γύλιππον τὸν Κλεανδρίδου προστάξαντες ἄρχοντα τοῖς Συρακοσίοις ἐκέλευον μετ' ἐκείνων καὶ τῶν Κορινθίων βουλευόμενον ποιεῖν ὅπῃ ἐκ τῶν παρόντων μάλιστα καὶ τάχιστά τις ὠφελία ἥξει τοῖς ἐκεῖ.

Tel fut en substance le discours d'Alcibiade. Les Lacédémoniens, qui songeaient d'eux-mêmes auparavant à faire une expédition contre Athènes, mais qui hésitaient encore et interrogeaient l'horizon, furent grandement renforcés dans leur intention par ces explications détaillées qu'il leur donna, et par l'idée qu'elles leur venaient de l'homme le plus sûrement informé. Ils s'attachèrent donc dès lors au projet de fortifier Décélie, et, en outre, d'envoyer, dans le moment même, quelque soutien aux gens de Sicile. Gylippe, fils de Cléandridas, fut désigné pour prendre le commandement des Syracusains ; et on le chargea de s'entendre avec eux et les Corinthiens pour

109 VI, 92, 5.

110 Ici les propos ne sont pas que rhétoriques. Il y a une réelle ambition lacédémonienne d'accéder à l'hégémonie sur la Grèce. Pour preuve, voir la difficile conciliation des intérêts lacédémoniens et perses dans la guerre en Ionie. Voir *infra* p. 393-400 chap. 9.

111 VI, 88, 10 : « mais ils [les Lacédémoniens] manquaient d'empressement pour fournir l'aide : Alcibiade, se présentant à la tribune, stimula l'ardeur des Lacédémoniens et leur énergie, en leur adressant en substance ce discours » (βοηθεῖν δὲ οὐ προθύμων ὄντων, παρελθὼν ὁ Ἀλκιβιάδης παρώξυνέ τε τοὺς Λακεδαιμονίους καὶ ἐξώρμησε λέγων τοιάδε).

112 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 2.

113 Voir le discours des Corinthiens opposant Athéniens et Spartiates : I, 70, 2-71, 7.

> voir selon les circonstances à faire parvenir un secours aux forces de là-bas, dans les conditions les meilleures et les plus rapides.[114]

Néanmoins, il faut aussi souligner qu'Alcibiade ne remporte pas une adhésion pleine et entière des Lacédémoniens à son projet. D'un point de vue individuel, il n'obtient pas le rôle qu'il souhaite. Les Spartiates ne l'emploieront pas sur le terrain avant l'hiver 413/2, et jusque-là, il n'est qu'un conseiller. D'un point de vue général, les hostilités en Grèce ne reprennent pas immédiatement. Dans la seule mention d'Alcibiade pour la **dix-huitième année de la guerre (été 414-février 413)** – et de tout le livre VII en fait –, il répète « la nécessité de fortifier Décélie et de ne pas faire languir les hostilités »[115]. La mise en œuvre de ses conseils est lente pour ce qui est de la guerre en Grèce. Cela s'explique en partie par les préparatifs importants qu'elle nécessite[116], mais également par une prise de conscience longue des Spartiates qui ne réalisent pas avant l'hiver 414/3 les avantages d'une guerre menée en Sicile et en Grèce continentale[117]. Décélie n'est fortifiée qu'au **printemps de la dix-neuvième année de la guerre (mars-octobre 413)**[118], et Alcibiade est de nouveau actif à partir de l'hiver de la même année.

Sources alternatives

Cornélius Népos, *Alcibiade*, 4, 7 : Seule la fortification de Décélie et l'intervention en Ionie sont rapportées.

Diodore de Sicile, XIII, 7-9 : La chronologie est identique à celle de Thucydide, mais est plus compliquée à suivre. On retrouve chez Diodore le conseil d'intervenir en Sicile (7) et de fortifier Décélie (9), mais l'historien y intercale les premières actions de Gylippe en Sicile. Décélie n'apparaît qu'au moment effectif de la fortification. Deux détails importants distinguent Diodore de Thucydide : 1° ce sont les Lacédémoniens qui rompent la trêve ; et 2° Alcibiade participe en personne à l'occupation et à la fortification de Décélie.

Justin, *Histoire universelle*, V, 1 : Le récit de Justin est condensé sous la forme d'une introduction à son livre V. Justin ne dit rien des conseils d'Alcibiade pour la Sicile et Décélie, et il le fait intervenir, après les défaites athéniennes en Sicile, c'est-à-dire à partir de l'été 413.

Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23 : Les deux conseils sont donnés par Alcibiade, et Plutarque note leur importance pour la suite des événements. Le biographe intègre, comme à son habitude, des anecdotes qui lui permettent d'illustrer, d'une part, la bonne intégration d'Alcibiade parmi la population lacédémonienne, et d'autre part, l'adultère de la femme d'Agis avec Alcibiade.

114 Thucydide, VI, 93, 1-2. Sur le verbe ἐπιρρώννυμι, voir Frazier 1997, p. 247.

115 VII, 18, 1 : καὶ ὁ Ἀλκιβιάδης προσκείμενος ἐδίδασκε τὴν Δεκέλειαν τειχίζειν καὶ μὴ ἀνιέναι τὸν πόλεμον.

116 Sur les difficultés de fortifier Décélie, voir Adcock 1947 contre Salmon 1946.

117 VI, 18, 2-4.

118 VII, 19, 1-2.

1.7. En Ionie, un commandant sur le théâtre des opérations

À partir de l'**hiver de la dix-neuvième année de guerre (octobre 413-février 412)**, Alcibiade prend un rôle de premier plan dans le récit de Thucydide. Son allégeance va toujours du côté des Péloponnésiens. Mais cette fois, son action ne se limite plus à celle d'un conseiller qui reste à Sparte. Il va de nouveau exercer, sur le terrain, ses talents pour la diplomatie et pour la guerre. L'accroissement de son influence sur la politique spartiate s'explique en partie par l'élection cette année-là d'Endios parmi les cinq éphores[119]. Il faut noter qu'à Sparte, plusieurs partis se disputent la conduite des opérations. Agis, basé à Décélie, souhaite soutenir la défection de Lesbos. À Sparte, un parti soutenu par Alcibiade, appuie la demande d'une intervention à Chios et dans la satrapie de Tissapherne. Enfin, d'autres sont favorables à une intervention dans l'Hellespont, sur le territoire de Pharnabaze. Dans ce débat, des motivations personnelles entrent en jeu, et Alcibiade les utilise, par exemple pour convaincre Endios[120], et il ne va pas tarder à s'attirer l'inimitié de Lacédémoniens parmi « les plus puissants et les plus ambitieux »[121], au nombre desquels il faut compter le roi Agis.

Au cours de l'hiver, une expédition en Ionie est décidée avec pour destination Chios et la satrapie de Tissapherne. Au printemps de la **vingtième année de la guerre (mars 412-février 411)**, le projet est légèrement modifié. Une flotte de 26 navires part, en deux convois. Une fois la mer traversée, elle aura pour objectif Chios, puis Lesbos, et enfin l'Hellespont. Pour chacune des destinations, l'expédition reçoit un commandant différent : Chalcideus pour Chios, Alcamène, choisi par Agis pour Lesbos, et enfin Cléarchos[122]. Surpris par une escadre athénienne, le premier convoi se replie et subit un blocus à Spéraïon. Face à ce revers inattendu[123], les Spartiates sont prêts à rappeler tous leurs navires, et c'est Alcibiade qui parvient à maintenir l'expédition à laquelle il participe sur les 5 bâtiments de Chalcideus.

Une fois en route, puis en Ionie, son action dépasse clairement celle d'un conseiller militaire ou d'un observateur. Si Chalcideus a été désigné pour commander, Thucydide

119 VIII, 6, 3.

120 Voir VIII, 12 où Alcibiade joue sur la rivalité entre Agis et Endios.

121 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 3.

122 Cette expédition dans sa forme finale tente de concilier les trois partis et leurs objectifs militaires.

123 Les Athéniens montrent ici une capacité à réagir malgré le récent désastre en Sicile. Pour preuve, l'envoi de 27 navires (VIII, 13) pour intercepter les 16 bâtiments qui reviennent de Sicile, en même temps que la flotte mobilisée pour contrer les Péloponnésiens en partance pour l'Ionie.

lui associe Alcibiade dans toutes les actions aux chapitres 14 et 17[124]. Il ne joue pas de double jeu et agit réellement du côté péloponnésien, même s'il souhaite s'attribuer les mérites de l'opération[125]. Dans un premier temps, les projets d'Alcibiade sont tous couronnés de succès. Il agit vite, ne montre pas d'hésitation.

Le théâtre des opérations est concentré dans une zone qui va de Chios à Milet, tant dans les îles que sur le continent. À peine arrivé, après une traversée menée promptement, Alcibiade provoque la défection de Chios et d'Érythrées, immédiatement suivie par celle de Clazomènes. On notera des mesures prises pour fortifier des places où se retirer, ainsi que la reconstruction de remparts dans chacune des villes faisant sécession. L'intensité du coup porté aux Athéniens se mesure par leur réaction qui occupe tout le chapitre 15. La réserve du trésor est utilisée pour équiper de nouveaux navires. Deux escadres sont envoyées en Ionie. Les équipages fournis par Chios sont emprisonnés. Malgré cela, la situation ne s'inverse pas immédiatement. L'escadre athénienne conduite par Strombichidès est mise en échec et doit se replier sur Samos ; et l'arrivée de la seconde flotte athénienne sous les ordres de Thrasyclès n'empêche pas Alcibiade et Chalcideus de se rendre à Milet et de la détacher des Athéniens. Il faut attendre l'arrivée d'une troisième flotte menée par Diomédon pour assister à un premier recul du camp péloponnésien.

À partir de ce moment, la situation devient plus confuse, et les Athéniens restaurent en partie leur position. Du côté de ces derniers, outre les opérations militaires menées avec succès par Diomédon, les Samiens se révoltent contre l'aristocratie ce qui procure aux Athéniens une position plus solide à Samos et entraîne une évolution du statut de cette île dans la ligue athénienne. Du côté des Péloponnésiens, la stratégie est désormais moins ferme. Chalcideus semble stationner à Milet, tandis qu'un nouveau navarque, Astyochos, est parti de Lacédémone pour le relever. Après la défection de Milet, ce sont les gens de Chios qui mènent les opérations, avec à leur tête des Lacédémoniens. En témoigne, l'expédition contre Lesbos où la flotte de Chios est conduite par le périèque Deiniadas, soutenu par les troupes terrestres péloponnésiennes et alliées sous les ordres du Spartiate Évalas.

Pendant ce laps de temps, il est impossible de connaître les actions et la zone géographique où se trouve Alcibiade. Le binôme qu'il forme avec Chalcideus cesse

124 Au chapitre 16, Alcibiade n'est pas mentionné, et seul Chalcideus poursuit les troupes commandées par Strombichidès jusqu'à Samos. Pourtant, dans le chapitre suivant, il est de nouveau associé à Chalcideus, revenant de la même poursuite. Sur la composition de VIII, 16 qui a pour objectif de faire ressortir la simultanéité des faits, voir Delebecque 1965, p. 56-57.
125 VIII, 17, 2. À ce sujet, voir Westlake 1968, p. 234.

d'exister avec la mort de ce dernier dans une escarmouche sur le territoire de Milet. C'est à la fin de l'été que l'on peut de nouveau le localiser, toujours sur le territoire de Milet, dans un combat qui oppose 2 500 hoplites athéniens (1 000) et argiens (1 500), sous les ordres de Phrynichos, Onomaclès et Skironidès, aux Milésiens ainsi qu'aux 800 Péloponnésiens de Chalcideus, soutenus par des mercenaires et la cavalerie de Tissapherne. Alcibiade combat aux côtés de Tissapherne, avant de rejoindre la nouvelle flotte péloponnésienne de Thériménès pour l'appeler au secours de Milet. À ce moment, la situation d'Alcibiade est elle aussi plus confuse. Thucydide précise qu'il a combattu « aux côtés des Milésiens et de Tissapherne ». Il semble s'être éloigné des commandants spartiates, mais son implication dans le camp péloponnésien et sa détermination à agir pour lui restent inchangées. Au cours de ces quelques mois, où Alcibiade « [a détaché] lui-même d'Athènes presque toute l'Ionie ; il [accompagne] fréquemment les généraux spartiates, et ne [cesse] de faire du mal aux Athéniens »[126], la méfiance des Lacédémoniens semble s'accroître, mais la rupture n'est pas consommée.

Sources alternatives

Diodore de Sicile, XIII, 37 : La chronologie de Diodore est une nouvelle fois différente de celle de Thucydide. En 412, Diodore introduit la révolte de l'Ionie et place déjà l'oligarchie des Quatre-Cents. Une partie de son récit concerne toujours la Sicile, et il ne donne que peu de détails sur l'Ionie. Tissapherne est absent du récit, au profit de Pharnabaze. La participation d'Alcibiade est très brièvement résumée à la fin de l'année, mais Diodore, très vite, en vient à l'époque suivante où Alcibiade devient le conseiller des Perses. Pour Diodore, Alcibiade cherche déjà à rentrer à Athènes.

Justin, *Histoire universelle*, V, 2, 1-3 : Chalcideus n'apparaît pas, mais les effectifs de départ sont identiques à ceux de Thucydide.

Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 1-4 : Plutarque note l'animosité grandissante des Spartiates, mais la constance des actions d'Alcibiade en leur faveur, qui se garde simplement de tomber entre leurs mains. La jalousie des Spartiates est due aux succès obtenus grâce à Alcibiade.

1.8. Auprès de Tissapherne, un jeu trouble

Thucydide indique la rupture entre Alcibiade et les Péloponnésiens dans une séquence qui est rapportée en dehors du « cadre des saisons »[127], mais située par rapport aux événements que l'historien vient de décrire. Elle se produirait entre, d'une part, la mort de Chalcideus et la bataille de Milet, et d'autre part, le départ des Péloponnésiens pour

126 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 2.

127 VIII, 44-46. Delebecque 1967a, p. 63. Pour une édition du livre VIII avec des commentaires chronologiques précis, se reporter à cette étude d'É. Delebecque. Voir également les remarques de R. Weil (Thucydide, *Livre VIII* [CUF], p. XII-XVI).

Rhodes. Les conseils d'Alcibiade relatifs à la solde[128], rapprochés de l'annonce faite par Tissapherne d'une réduction à venir de la solde[129], semblent avoir été donnés à la fin de l'été ou au début de l'hiver 412/1. Nous voyons ici apparaître une des difficultés du livre VIII de Thucydide pour notre étude. L'historien n'y suit plus une chronologie rigoureuse et rapporte désormais des faits *a posteriori* dans des proportions bien supérieures à ce que nous avons déjà signalé pour le livre VI[130]. Nous ne pouvons donc pas situer avec plus de précision le moment où Alcibiade quitte le camp des Péloponnésiens. En fait, il s'agit probablement d'une progression lente, plutôt que d'un changement soudain. Nous comprenons donc les précisions chronologiques de Thucydide comme un cadre général et un *terminus post quem* au revirement d'Alcibiade.

Ainsi, les Lacédémoniens décident de faire assassiner Alcibiade avant l'hiver 412/1, pour des motifs personnels et politiques. Les événements qui ont conduit à cette situation sont expliqués en VIII, 45-53. Pour Thucydide, la volonté d'Alcibiade de rentrer à Athènes est claire. Cependant, pour parvenir à ses fins, il mène un jeu trouble dans une séquence complexe : tout en étant auprès de Tissapherne, il prend contact avec les forces navales athéniennes basées à Samos, mais poursuit des échanges avec le navarque Astyochos. En ce qui concerne les Perses et les Athéniens, Alcibiade identifie les intérêts de chacun : les Perses ont intérêt à user les Grecs les uns contre les autres ; les Athéniens ont besoin du soutien financier des Perses. Ainsi, il utilise les deux camps à des fins personnelles, tout en leur donnant aussi les meilleurs conseils pour leur situation particulière. Les échanges épistolaires qu'il a avec Astyochos s'inscrivent dans une tentative d'élimination politique de Phrynichos. Cette première étape auprès de Tissapherne conduit et prépare à la dernière période de la vie d'Alcibiade chez Thucydide : son retour parmi les Athéniens basés à Samos.

Sources alternatives

Cornélius Népos, *Alcibiade*, 5, 2.
Justin, *Histoire universelle*, V, 2, 4-14.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 3-25, 2 : Plutarque ajoute un portrait de Tissapherne. Les conseils sont identiques à ceux présents dans le texte de Thucydide, mais de manière résumée. Ainsi, la question financière est présente, mais sans mentionner les modalités de la solde.

128 VIII, 45. Pour notre étude de la question de la solde, voir *infra* p. 403-417 chap. 9.
129 VIII, 29.
130 Sur les conséquences de cette difficulté dans une étude sur Alcibiade, voir *infra* p. 52-54.

1.9. Négociation d'un retour

Alcibiade prend contact avec les Athéniens de Samos alors qu'il est aux côtés de Tissapherne. Ainsi, les premières étapes de la négociation de son retour sont contemporaines des événements que nous venons de décrire brièvement à la cour du satrape.

Les premiers contacts sont établis à l'initiative de ceux qui souhaitent renverser la démocratie : « les triérarques et les plus considérables – δυνατώτατοι – des Athéniens de Samos »[131]. À ces derniers, opposés à la démocratie, Alcibiade se montre comme un partisan de l'oligarchie, ce dont Phrynichos et Thucydide doutent, probablement avec raison[132]. De cet épisode naissent l'opposition entre Alcibiade et Phrynichos[133], ainsi qu'une alliance temporaire et stérile entre le parti oligarchique et Alcibiade[134]. Deux éléments doivent être soulignés : 1° pour ce qui est de l'oligarchie, la rupture est très vite consommée par Alcibiade lui-même[135], puis par les oligarques[136] : 2° avant son retour dans le camp des Athéniens, la situation militaire est stabilisée par l'action des stratèges Léon et Diomédon[137].

Dans le récit du renversement de la démocratie à Samos et à Athènes, Thucydide ne rapporte aucune action d'Alcibiade. Son nom est cité par ses adversaires, mais nous ne connaissons rien de ses activités. Il faut attendre la réinstallation des démocrates à Samos pour apprendre que Thrasybule poursuit « toujours son même projet de faire revenir Alcibiade »[138]. À partir de ce moment, Alcibiade est rappelé par une ἐκκλησία constituée par les marins athéniens basés à Samos. Dès lors, Alcibiade est le stratège d'une armée qui se désolidarise de ses concitoyens vivant sous l'oligarchie et se revendique comme étant Athènes. Jusqu'à la chute des Quatre-Cents[139], il est essentiel d'insister sur le double risque auquel il doit faire face : d'une part, une *stasis* qu'il évite à deux reprises ; et d'autre part, les opérations militaires en Ionie.

---

131 VIII, 47, 2.
132 VIII, 48, 4. Sur les liens d'Alcibiade à la démocratie et à l'oligarchie, voir *infra* p. 264-269 chap. 5.
133 VIII, 50-51 et 68, 3.
134 VIII, 53-54.
135 VIII, 56.
136 VIII, 63, 4. Le meurtre d'Androclès (VIII, 65), adversaire d'Alcibiade, semble être antérieur à cette décision des oligarques. L'opposition est manifeste après la prise de pouvoir par les Quatre-Cents qui décident de ne pas rappeler « les exilés, à cause d'Alcibiade » (VIII, 70).
137 VIII, 55, 1
138 VIII, 81, 1.
139 VIII, 97-98.

L'ultime fait rapporté par Thucydide à son propos est à la fois une opération de propagande et une expédition militaire. Alcibiade prétend avoir empêché l'arrivée de la flotte phénicienne, puis il exige une somme d'argent d'Halicarnasse et fortifie Côs[140].

Sources alternatives

Cornélius Népos, Alcibiade, 5, 3-5 : Alcibiade prend contact avec Pisandre qui partage les mêmes sentiments que lui et, plus tard, l'abandonne. Cornélius Népos remarque ensuite la proximité entre Alcibiade, Thrasybule et Théramène.
Diodore de Sicile, XIII, 38 ; 41-42 : Chez Diodore, Alcibiade ne joue aucun rôle dans le renversement de la démocratie, ni en intention, ni en action. Son récit ne suit pas un ordre chronologique strict : il annonce des évènements dans son introduction et revient ensuite sur eux au fur et à mesure qu'ils se produisent. Pour lui, Théramène est à l'origine de son rappel. Diodore remarque la fin du récit de Thucydide, mais il n'est pas certain qu'il l'ait utilisé comme source pour ces événements.
Justin, *Histoire universelle*, V, 3 : Les propositions d'oligarchie sont faites par Alcibiade, mais ce dernier est ensuite rappelé par les marins de Samos pour mettre fin à l'oligarchie. Justin remarque toutefois le service rendu en empêchant la guerre civile.
Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 25, 3-26 : Pour Plutarque, Alcibiade contacte les Athéniens de Samos et propose le renversement des institutions démocratiques. Plutarque tire son récit de Thucydide. Le biographe reproduit les grandes étapes de la fin du livre VIII, mais il les condense. La vision d'Alcibiade est positive, y compris dans l'épisode de la flotte phénicienne que Plutarque lit au premier degré.

2. Les faits présents dans les autres sources et absents chez Thucydide

Le récit de Thucydide n'est pas exhaustif, et d'ailleurs là n'est pas le dessein de son auteur. Plusieurs facteurs évidents expliquent l'aspect incomplet en ce qui concerne Alcibiade. En premier lieu, Alcibiade n'est pas le sujet de Thucydide. Il est donc normal que l'historien choisisse, retranche ou encore accentue certains épisodes en fonction de l'analyse historique qu'il compose. Cette raison explique, au moins en partie, les faits manquants antérieurs à 420. Dans un second temps, la fin brutale et involontaire nous prive de l'exposé par Thucydide des faits postérieurs à 411. Nous devons donc rechercher des compléments nécessaires chez d'autres auteurs anciens, certains contemporains, d'autres plus éloignés. Nous les étudierons en détail dans les deux chapitres suivants, mais dans l'immédiat, avant d'exposer les caractéristiques du récit thucydidéen relatif à Alcibiade, nous résumons brièvement les principaux faits absents de son œuvre.

140 VIII, 108, 1-2. Sur l'importance de cette collecte d'argent, voir *infra* p. 418-422 chap. 9.

2.1. Avant l'été 420

Nous l'avons dit, mis à part la tentative de restaurer la proxénie, Thucydide ne dit rien concernant des faits antérieurs à 420. C'est à l'historien moderne d'évaluer les pertes en cherchant ces renseignements chez d'autres auteurs du corpus. Nous relevons trois points à mettre en avant pour cette période : l'enfance et la jeunesse, la première magistrature et les cercles socratiques.

2.1.1. De la naissance au citoyen-soldat

S'il ne nomme jamais explicitement le *génos* d'Alcibiade, Thucydide n'en signale pas moins dès la première apparition le « renom de ses ancêtres »[141]. À quatre reprises, il nomme son père selon la formulation habituelle[142], et il indique de manière implicite les Alcméonides[143], sans indiquer la position exacte d'Alcibiade dans cette famille. Ce faisant, il pointe là un lien familial entre Périclès et Alcibiade. Les autres sources sont plus directes et précisent qu'Alcibiade est un Eupatride du côté de son père et un Alcméonide du côté de sa mère. Néanmoins, ces sources ne donnent pas pour autant une vue claire de sa généalogie, entraînant ainsi des conséquences significatives[144]. Les silences de Thucydide ne sont donc pas majeurs sur cet aspect.

Pour l'enfance et l'éducation[145], le manque est également minime selon nous, dans la mesure où il n'affecte pas notre connaissance du personnage adulte. Qu'Alcibiade, encore enfant, perde son père au combat ne fait certainement pas de lui un cas isolé de l'aristocratie athénienne du V^e^ siècle. Qu'il soit placé sous la tutelle d'un ou de plusieurs hommes de la famille non plus. Certes, l'un de ces hommes est Périclès, mais sans information précise sur la nature exacte et les implications d'une tutelle, il est impossible de déduire le degré de proximité et d'influence du tuteur sur son pupille. La relation entre Périclès et Alcibiade doit, en outre, être abordée avec prudence. Elle apparaît tout d'abord chez les auteurs socratiques qui l'inscrivent dans une démarche de justification des actes de Socrate par une réinterprétation du personnage

141 V, 43, 2.
142 Voir V, 43, 2 ; 52, 2 ; VI, 8, 2 ; 15, 2.
143 V, 43 peut être mis en relation avec : I, 126-127 (à propos de la souillure des Alcméonides) ; VI, 53-60 (sur les tyrannoctones, et en particulier 59, 4) ; et VI, 89 (sur les liens entre sa famille et la démocratie).
144 Pour la synthèse des sources et le problème généalogique qu'elles véhiculent, voir notre synthèse prosopographique *infra* p. 128-138 chap. 2.
145 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1-2.

d'Alcibiade. Elle est ensuite utilisée par les sources qui contiennent un discours sur les responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre du Péloponnèse[146].

La perte nous semble plus importante à partir de la *docimasie*. Les premières campagnes d'Alcibiade, en tant que simple soldat, sont celles du début de la guerre du Péloponnèse. Sa vie civique et militaire commence alors que la cité et son empire connaissent de profonds changements. Pour un jeune homme ambitieux et observateur, il est déjà plus probable que de participer à un siège comme celui de Potidée (de 432 à l'hiver 430/29)[147] puisse influer sur son évolution future. Sa présence à la bataille de Délion (en 424)[148], qui s'inscrit dans une tactique qui tente de coordonner une double attaque contre la Béotie, terrestre à Délion et maritime à Siphes, est également à relever selon nous. Toutefois, nous minorons de nous-même le constat que nous faisons ici. Si ce sont d'autres auteurs qui nous renseignent sur les débuts militaires d'Alcibiade, c'est bien le récit de Thucydide qui nous permet de les situer dans un contexte précis et par conséquent de faire des liens avec le stratège qu'il devient à compter de 419.

2.1.2. Première magistrature : la réévaluation du tribut de 425/4

Le Pseudo-Andocide[149] rapporte une première magistrature dans une procédure d'augmentation du tribut de la ligue de Délos. Nous lui consacrons plusieurs pages, de fait nous nous contentons ici de brèves remarques.

Cette augmentation est confirmée par l'épigraphie[150]. En revanche, la participation d'Alcibiade à la réévaluation proposée par le décret de Thoudippos n'est pas toujours admise, encore aujourd'hui, et la datation même de cette procédure est parfois contestée. De notre côté, nous admettons la date de 425/4, c'est-à-dire l'année où Alcibiade tente de restaurer son rôle de proxène et combat à la bataille de Délion. Sa participation nous semble vraisemblable, et nous l'argumenterons dans le dernier chapitre de cette étude[151].

2.1.3. Entourage et cercles socratiques

Le dernier manque de *La Guerre du Péloponnèse* à propos d'Alcibiade concerne son entourage, et en particulier Socrate. Le philosophe est intégralement absent du texte

146 Sur Platon et Xénophon, voir *infra* p. 93-109 chap. 1 ; sur le discours postérieur à propos des causes de la guerre, voir *infra* p. 277-290 chap. 6.
147 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3-5.
148 Platon, *Banquet*, 221a-c ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 6.
149 Voir Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 11.
150 *IG* I³ 71.
151 Voir *infra* p. 379-388 chap. 9.

de Thucydide, sans que cela soit étonnant. Socrate ne joue aucun rôle dans la conduite de la guerre, et il faut attendre la bataille des Arginuses pour avoir connaissance d'une intervention dans les affaires publiques. Néanmoins, Socrate, et les cercles socratiques, sont des données déterminantes pour aborder la construction littéraire d'Alcibiade. De ce milieu sortent Xénophon et Platon, deux auteurs dont les œuvres marquent durablement le corpus des sources et, pour Platon, la réception littéraire moderne. Plus âgés que ces deux derniers, plusieurs proches de Socrate sont des acteurs de l'oligarchie de 411 et de la tyrannie de 404, au premier rang desquels nous trouvons Critias, ou encore Charmide. Ici, comme dans le cas de la réévaluation du tribut, l'absence de données chez Thucydide porte davantage à conséquence pour l'historien moderne.

2.2. Après 411 : l'exposé des faits par Xénophon

Dans l'avant dernier chapitre du livre VIII, Alcibiade commande une flotte qu'il conduit de Samos à Halicarnasse pour prélever de l'argent, puis à Côs, avant de retourner à son point de départ. Le récit de Thucydide s'interrompt là en ce qui le concerne. Pour les événements postérieurs à 411, Xénophon prend la place de Thucydide et devient la source principale, mais toujours incomplète. À compter de cette époque, les déplacements sont nombreux, rapprochés et sur des distances importantes.

Dans un souci de clarté, nous résumons ici les événements postérieurs à Thucydide que l'on trouve chez Xénophon. Ce dernier ne suit pas exactement le même système chronologique que Thucydide, hors les exceptions du livre VIII. Nous intégrons à notre résumé de Xénophon les mêmes repères par année de guerre que nous avons utilisés jusqu'à présent.

Le premier chapitre du livre I des *Helléniques* commence à l'**automne 411**, là où s'arrête le récit de Thucydide, dans la **vingt-et-unième année de la guerre**. Alcibiade, toujours établi à Samos, secourt les Athéniens dans la région d'Abydos[152]. Les événements qui suivent ne semblent pas appartenir à la même année, mais Xénophon n'indique pas ce changement, contrairement à son habitude par la suite[153]. C'est donc **en 410**, dans la **vingt-deuxième année de la guerre**, que Tissapherne s'empare d'Alcibiade dans l'Hellespont[154]. Après une captivité de trente jours à Sardes, Alcibiade rejoint Clazomènes, et de là Cardia où il retrouve la flotte athénienne partie de Sestos. En route pour cette ville, il forme, avec les forces de Théramène et de Thrasybule, une flotte de

152 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 5-8.
153 Xénophon, *Helléniques Livres I-III*, (CUF) p. 159 n. de la page 30 ligne 25. Voir également l'appendice p. 153-158.
154 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 9-10.

96 navires qu'il conduit jusqu'à Proconnèse en face de Cyzique. Il prend Cyzique aux Péloponnésiens et à Pharnabaze et stationne pendant vingt jours dans la région, où il prélève des contributions. On voit là se reproduire un fait que Thucydide mentionnait : la taxation de tous les territoires qui repassent sous l'autorité athénienne[155].

Dans une première phase, Alcibiade continue de commander aux forces athéniennes présentes en Ionie, avant d'être rappelé par les Athéniens. C'est la partie la plus documentée du récit de Xénophon. Elle est traitée du premier chapitre au paragraphe 8 du quatrième chapitre du livre I des *Helléniques*. Dans une deuxième phase, il exerce toujours un commandement, mais cette fois en étant élu stratège par les Athéniens de la ville, et non plus seulement par les marins de Samos. Cette période est très courte. L'élection se produit au paragraphe 10 du quatrième chapitre et la dernière action rapportée a lieu au paragraphe 23. La dernière phase de sa vie qui conduit à un second exil commence la même année. Malgré un ultime rebondissement, Alcibiade ne jouera plus aucun rôle dans la guerre, et Xénophon ne mentionnera même pas sa mort.

En 409 (**soit la vingt-troisième année de la guerre**), rejoint par Thrasylle à Lampsaque, Alcibiade remporte une victoire face à Pharnabaze, avant de faire un raid contre Abydos où le satrape est une nouvelle fois mis en fuite par l'Athénien[156]. Ces opérations se produisent en hiver.

En 408 (**soit la vingt-quatrième année de la guerre**), les opérations se poursuivent en Chalcédoine[157]. Alcibiade s'empare des biens mobiliers des Chalcédoniens avant d'investir leur ville. Pendant le combat, Pharnabaze soutient toujours le camp péloponnésien. Après le combat, et le départ d'Alcibiade pour aller collecter des fonds en Chersonèse et dans l'Hellespont, le satrape passe dans le camp des Athéniens. Il intervient en faveur des gens de Chalcédoine qui envoient des ambassadeurs au Roi et il fournit 20 talents aux Athéniens en leur nom. Cette négociation se produit en l'absence d'Alcibiade et aboutit à la restauration du tribut habituel de la cité. De son côté, Alcibiade assiège Sélymbria. L'épisode est troublant, car Pharnabaze exige que les serments soient prononcés une seconde fois en présence d'Alcibiade qui, selon le texte de Xénophon, jure, avec Pharnabaze, « au nom de leurs États ». Or, Alcibiade est un stratège proclamé par l'armée de Samos, et officiellement il est toujours un exilé. L'année se poursuit avec la prise de Byzance.

155 Sur l'importance de cette pratique, voir *infra* p. 418-422 chap. 9.
156 Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 15-17.
157 Xénophon, *Helléniques*, I, 3, 2-14.

L'année 407 (**soit la vingt-cinquième année de la guerre**) est charnière pour les Péloponnésiens et les Athéniens. Du côté péloponnésien, les Perses renversent la situation générale en prenant définitivement leur parti. Le Roi envoie Cyrus comme commandant en chef de toutes les forces d'Asie Mineure avec pour mission de faire la guerre à leurs côtés. Si la décision est prise, sa mise en œuvre ne semble pas immédiate[158]. Du côté athénien, la cité rappelle officiellement Alcibiade[159]. Après son rappel officiel, le commandement d'Alcibiade est de courte durée. Il se résume à une rapide opération à Andros[160], il mène une dernière action à Phocée. Immédiatement après la défaite de Notion, Xénophon témoigne du mécontentement des Athéniens qui pousse Alcibiade à choisir encore une fois l'exil[161]. Mis à part qu'il se retire en Chersonèse, dans une place forte personnelle, Xénophon ne précise rien à ce propos.

Sources alternatives

Pour l'année 407, nous avons cinq inscriptions mentionnant Alcibiade, et le témoignage d'une sixième.

Dans le domaine militaire :

- *IG* I³ 117 : une commande de bateau et un hommage au roi macédonien. Toutefois, la restitution du nom n'est pas toujours admise. En faveur, voir par exemple Meritt 1936 ; Brun 2005, p. 71-72 (inscr. n° 29). Contre, voir Fornara, n° 161.
- *IG* I³ 118 : ratification par les Athéniens d'un traité d'alliance avec Sélymbria.
- *IG* I³ 119 : traité d'alliance avec Clazomènes.
- *IG* I³ 120 : une proposition venant d'Alcibiade et votée à l'assemblée. L'inscription est très lacunaire.

Dans le domaine civique :

- *IG* I³ 386 : don de bois de construction au sanctuaire d'Éleusis. Sur l'interprétation de cette inscription, voir *infra* p. 295-298.
- Une inscription relevée par le polygraphe Polémon et mentionnée par Athénée de Naucratis (VI, 234e), à propos de la réglementation du culte d'Héraclès.

De 406 à 404 (**soit de la vingt-sixième à la vingt-huitième année de la guerre**), Alcibiade n'est plus mentionné par Xénophon jusqu'à la bataille d'Aïgos-Potamos. Il est loin des affaires à l'époque des Arginuses. Il ne réapparaît qu'à Aïgos-Potamos dans un rôle qui renforce la dimension tragique – dans le sens d'un événement catastrophique qui n'est pas évité malgré les avertissements – de la défaite athénienne et du personnage d'Alcibiade.

158 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 1-7.
159 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 8-20.
160 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 21-23. Le rôle d'homme providentiel que Xénophon donnerait à Alcibiade à ce moment est à relativiser selon nous. Voir *infra* p. 104 chap. 1.
161 Xénophon, *Helléniques*, I, 5, 11-17.

3. Bilan provisoire des sources

Cette première lecture, strictement factuelle, des sources permet de dresser un bilan provisoire. Son objectif n'est pas de fixer des conclusions, mais bien de mettre en lumière les spécificités du corpus littéraire, pour les sources alternatives comme pour Thucydide. Ces constats transitoires nous serviront de base pour établir ensuite notre analyse.

3.1. Sources alternatives

Tout au long de ce tableau synoptique des sources, nous avons relevé les principales sources alternatives sans analyser sur l'instant les nuances à apporter en fonction du genre, à l'exception d'une remarque au sujet du *Sur l'attelage* d'Isocrate. Ces nuances sont étudiées dans notre première partie, mais nous présentons ici un premier bilan provisoire. La brève confrontation factuelle avec le texte de Thucydide que nous venons de faire permet de dégager trois constats : 1° elles introduisent des lectures différentes du personnage ; 2° mais elles produisent également des distorsions chronologiques importantes ; et enfin 3° tout en enrichissant le témoignage de Thucydide, elles sont elles aussi lacunaires.

En effet, nous l'avons vu avec Isocrate, Diodore de Sicile ou Plutarque, les sources alternatives témoignent de l'existence de plusieurs lectures du personnage qui s'additionnent et se superposent. Ces apports ne sont pas toujours utiles pour éclairer et compléter la biographie d'Alcibiade, en revanche ils nous renseignent tous sur le processus d'élaboration littéraire qui se produit dès la fin du V^e^ siècle. Dès lors, ces sources doivent toutes être lues dans une démarche critique qui prend en compte le contexte de chacune d'entre elles. C'est le cas par exemple de Diodore qui reproduit un discours plus ancien sur le déclenchement de la guerre du Péloponnèse. D'autres auteurs présentent des problèmes plus ardus. Isocrate, par exemple, attribue aux oligarques la propagande anti-Alcibiade faite après la mutilation des Hermès. Il joue sans aucun doute avec le souvenir encore récent de l'oligarchie et de la tyrannie dans les années qui suivent la défaite de 404. Mais sa version n'en est pas moins à prendre en compte que celle de Thucydide, pour qui ce sont les démagogues qui sont responsables de l'exil d'Alcibiade.

De plus, ces sources alternatives produisent des distorsions chronologiques importantes par rapport au récit de Thucydide. Nous en avons montré quelques-unes trouvées chez Diodore de Sicile. D'autres peuvent être constatées chez Plutarque qui condense souvent les faits. De telles distorsions sont inévitables lorsque l'on compare un récit détaillé et organisé selon les saisons à d'autres écrits qui n'ont pas pour objectif

d'inscrire des faits dans une chronologie, mais plutôt dans un cheminement logique. Cette spécificité des sources alternatives constitue une difficulté dans leur utilisation, car les variantes qu'elles introduisent ne sont pas toujours intelligibles sans recourir à Thucydide. Ainsi, même lorsque l'historien moderne tente de remettre en cause le récit de Thucydide, il ne peut s'en affranchir. Dans le cas précis d'Alcibiade, nous sommes face à un paradoxe : la source principale ne peut être que Thucydide, alors même que son récit ne couvre qu'une dizaine d'années de sa vie, et encore de manière discontinue.

Enfin, malgré ses manques, le texte de Thucydide reste sur certains points notre seule et unique source. Nous l'avons montré en ce qui concerne les premiers commandements d'Alcibiade dans le Péloponnèse, ainsi que – et le constat porte d'autant plus à conséquence dans ce cas précis – pour ce qui est des premières opérations menées par les Athéniens en Sicile avant le départ d'Alcibiade.

3.2. Caractéristiques du portrait thucydidéen d'Alcibiade

Nous souhaitons également faire trois réflexions préliminaires à propos du texte de Thucydide en ce qui concerne Alcibiade. La première correspond aux propriétés intrinsèques du portrait dressé par Thucydide, tandis que la deuxième relève des problèmes méthodologiques que l'historien moderne peut rencontrer, et enfin la troisième est liée à une interprétation moderne induite.

3.2.1. Propriétés intrinsèques

Le portrait d'Alcibiade par Thucydide s'articule autour de trois passages dans lesquels Thucydide se prononce personnellement à propos de son compatriote. Il s'agit de la première apparition d'Alcibiade (V, 43), du préambule de son discours sur l'expédition de Sicile (VI, 15), et enfin du jugement par l'historien de l'action d'Alcibiade en 411, lorsqu'il empêche une expédition des Athéniens de Samos contre le Pirée (VIII, 86). La littérature scientifique leur a donné une position prépondérante dans le portrait thucydidéen d'Alcibiade. Toutefois, leur analyse ne va pas sans difficulté.

Tout d'abord, au moins un de ces trois passages (VI, 15) est le produit d'une rédaction qui prend en considération des événements postérieurs d'au moins un an par rapport à l'instant du récit dans lequel le jugement de Thucydide est intégré. Comme il s'agit du texte où Thucydide élabore une dichotomie entre comportement privé et décisions publiques d'Alcibiade, il convient de s'interroger sur les décisions auxquelles Thucydide fait allusion. Thucydide ayant attribué peu de faits relatifs à la conduite de la guerre au livre V, il serait facile de voir ici un jugement *a posteriori* qui ne fait pas référence aux qualités d'Alcibiade

de 415, mais davantage aux décisions qu'il prendra dans la guerre en Ionie. De notre côté, cela ne nous semble pas évident, et nous démontrerons que, selon nous, il s'agit bien d'un jugement qui s'accorde avec les décisions prises par Alcibiade avant 415.

Ensuite, le jugement émis au livre VIII est sans aucun doute un éloge d'Alcibiade. Toutefois, la place exacte qu'il faut lui accorder dans la vision générale de Thucydide n'est pas évidente. À la première lecture, il ne semble pas s'accorder avec le jugement de Thucydide du livre VI. Or, l'édition de VIII, 86 n'est pas assurée, et les commentateurs modernes se sont saisis des différentes leçons des manuscrits pour appuyer leurs interprétations du personnage d'Alcibiade. Nous souhaitons donc dresser un état des lieux de ce problème spécifique et proposer une lecture renouvelée.

Enfin, s'il est vrai que ces trois passages occupent une place importante dans l'analyse de Thucydide, dans la mesure où il s'y prononce personnellement, le portrait d'Alcibiade n'est pas élaboré, nous semble-t-il, d'une manière figée, et le réduire à ces trois passages conduit à une lecture trop partielle, voire partiale. Nous proposerons, au contraire, un portrait en mouvement et en évolution dans une période elle-même mouvante et contrastée. Ainsi, avant d'étudier plus précisément les analyses personnelles de Thucydide, nous nous attacherons à mettre en lumière les méthodes de construction du personnage d'Alcibiade employées par l'historien, mais dans cette perspective et ce cadre général, moins réducteurs que ne le serait une étude plus biographique, limitée à un individu et plus axée par nature sur sa psychologie.

3.2.2. Problèmes méthodologiques

En dehors d'une apparition marginale au livre VII, Alcibiade n'est présent que dans les livres V, VI et VIII de Thucydide. Pour deux d'entre eux, Thucydide adopte soit une forme – pour le livre V –, soit une méthode différente – pour le livre VIII.

a. Chronologie du livre VIII

Le cas du livre VIII est le plus connu. Comme nous l'avons déjà mentionné, Thucydide abandonne la méthode du récit chronologique pour lui préférer un compte rendu des opérations en fonction du théâtre des opérations. Cette nouvelle méthode contraint l'historien à faire des retours en arrière pour exposer[162], et aussi préciser, des faits qui doivent être compris comme simultanés à une action antérieure. Ces

162 Sur les théories du livre VIII comme état de rédaction intermédiaire, voir *infra* p. 54. Lors de la soutenance, U. Fantasia a discuté cette vision de Thucydide abandonnant la méthode chronologique en rappelant les autres exemples antérieurs au livre VIII et la complexification du récit pour les années 413-411.

insertions ont été identifiées et étudiées par Ulrich von Willamowitz, Louis Bodin et Édouard Delebecque[163]. Le passage d'Alcibiade auprès de Tissapherne et son rapprochement des Athéniens de Samos correspond précisément au retour en arrière qui a été mis en lumière par Édouard Delebecque.

Nous avons déjà signalé la première conséquence de ce changement de méthode pour notre étude : il est impossible de placer dans une chronologie précise les étapes du changement de camp d'Alcibiade en 411. Il nous reste à signaler les conséquences plus étendues de ce problème méthodologique. Pour nombre d'événements de la période 412/1, Thucydide est en réalité notre seule source. C'est le cas, par exemple, dans l'épisode pourtant fondamental de la réduction de la solde par Tissapherne. Xénophon fournit la suite de cette affaire, mais à une époque où elle est devenue une question entre les Perses et les Péloponnésiens uniquement, sans aucune intervention d'Alcibiade. Plutarque reproduit quant à lui le récit général de Thucydide. Il montre l'influence d'Alcibiade auprès du satrape, mais il efface toute l'intervention d'Alcibiade dans l'épineuse question du paiement des financements perses promis. Nous n'en trouvons aucune trace chez Diodore de Sicile, Cornélius Népos et ou encore Justin. Ainsi, au moment même où Thucydide cesse de construire un récit chronologiquement ordonné, il devient aussi notre seule et unique source, et tous les raisonnements des commentateurs dépendent de son analyse sans qu'elle puisse être confrontée à une autre source.

En l'absence d'autres sources, et pour rendre intelligible la succession des événements, nous sommes obligés de recomposer nous-mêmes le texte de Thucydide. Le découpage et la recomposition les plus aboutis et les plus satisfaisants restent ceux d'Édouard Delebecque. Sans les remettre en cause, nous souhaitons rappeler que cette recomposition de la chronologie ne va pas sans constater des contradictions internes au texte de Thucydide. Ainsi, dans le cas de VIII, 45-54, Édouard Delebecque situe la première scène grâce à trois indices chronologiques donnés à l'intérieur de cette même scène : 1° cette scène se situe avant le **départ des Péloponnésiens pour Rhodes** ; 2° les Péloponnésiens suspectent Alcibiade depuis la **mort de Chalcideus** et la **bataille de Milet**. Ces éléments lui font placer les conseils d'Alcibiade comme étant contemporains des événements du chapitre 29 où Tissapherne avertit les Péloponnésiens de son intention de diminuer la solde à trois oboles à l'avenir. Nous souscrivons à cette hypothèse. Les analogies sont trop nombreuses entre les deux passages pour la rejeter. Toutefois, cette recomposition a également une conséquence fâcheuse. D'une part, elle accentue le rôle d'Alcibiade, et

163 Éd. Delebecque (1965, p. 77-78) fait une synthèse claire des travaux de ses prédécesseurs. Nous donnons les références des textes de U. von Willamowitz (*Thukydides*, Berlin, 1908, p. 578-618) et de L. Bodin (« Thucydide et la genèse de son œuvre, *REG*, 14, 1912, p. 1-40).

d'autre part, elle donne à la décision de Tissapherne de ne plus payer la solde un caractère définitif et tranché qui ne s'accorde pas avec le cours des événements rapportés en VIII, 36 où Thucydide signale que la solde est toujours payée de manière suffisante et que les Péloponnésiens possèdent encore de nombreuses ressources financières (butin…). Que ces excursus chronologiques aient été voués à être intégrés dans le récit après des étapes de relecture et de transformation par Thucydide, ou bien qu'ils aient simplement vocation à donner des explications supplémentaires rétrospectivement, il faut rappeler que le livre VIII est avant tout une construction dont l'appréhension n'est pas aisée. Nous y reviendrons précisément dans notre dernière partie.

b. Sujet et densité du livre V

Le problème méthodologique posé par le livre V est causé par deux facteurs : 1° le sujet de Thucydide, et 2° la densité chronologique du livre.

Tout d'abord, rappelons schématiquement la structure générale de ce livre :

Structure du livre V de Thucydide

Références	Fonction
V, 1-20	Dixième année de la guerre : la trêve est reconduite jusqu'aux jeux Pythiques ; reprises des hostilités et bataille d'Amphipolis.
V, 21-24	Onzième année de la guerre : paix de Nicias.
V, 25	Transition : les Corinthiens cherchent à perturber la paix
V, 26	Seconde préface de Thucydide.
V, 27-84	Récit condensé de la douzième à la quinzième année de la guerre : échanges diplomatiques et opérations dans le Péloponnèse.
V, 84-114	Dialogue des Méliens et des Athéniens, intégré à la quinzième année de la guerre.
V, 115-116	Épilogue du livre : retour sur la situation d'Argos et de Mélos.

Dans son récit condensé de la douzième année à la quinzième année incluse, Thucydide continue de marquer le déroulement des saisons et la fin de chaque année. Il ne change par conséquent pas de méthode ; toutefois, son sujet évolue comme il prend soin de le préciser dans sa seconde préface. Ces années de guerre sont des années de paix qu'il interprète comme une continuation de la guerre. Nous sommes ici dans la configuration inverse de la célèbre phrase de Carl von Clausewitz : ce n'est pas la guerre qui est la continuation des relations politiques[164] ; ce sont les relations politiques, et plus exactement la diplomatie dans notre cas, qui poursuivent la guerre d'Archidamos.

164 Voir C. von Clausewitz, *De la guerre*, VIII, 5 « Définition plus précise du but de la guerre (suite) », B. « La guerre est un instrument de la politique ».

Dès lors, quoi d'étonnant de voir Thucydide abréger son récit et lui donner en peu d'espace une densité telle que les événements sont souvent obscurs ?

Dans le récit abrégé de ces années, il est important de distinguer deux phases qui permettent de mieux comprendre la structure interne de Thucydide. La première phase débute en V, 25 et s'achève en V, 48. Thucydide l'ouvre ainsi :

> οἱ δὲ Κορίνθιοι καὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ πόλεών τινες διεκίνουν τὰ πεπραγμένα, καὶ εὐθὺς ἄλλη ταραχὴ καθίστατο τῶν ξυμμάχων πρὸς τὴν Λακεδαίμονα.
>
> Mais les Corinthiens et certains États du Péloponnèse cherchaient à secouer le nouvel état de choses et d'autres troubles ne tardèrent pas à se manifester, mettant Sparte aux prises avec ses alliés.[165]

Puis la clôture :

> Κορίνθιοι δὲ Ἀργείων ὄντες ξύμμαχοι οὐκ ἐσῆλθον ἐς αὐτάς, ἀλλὰ καὶ γενομένης πρὸ τούτου Ἠλείοις καὶ Ἀργείοις καὶ Μαντινεῦσι ξυμμαχίας, τοῖς αὐτοῖς πολεμεῖν καὶ εἰρήνην ἄγειν, οὐ ξυνώμοσαν, ἀρκεῖν δ' ἔφασαν σφίσι τὴν πρώτην γενομένην ἐπιμαχίαν, ἀλλήλοις βοηθεῖν, ξυνεπιστρατεύειν δὲ μηδενί. Οἱ μὲν Κορίνθιοι οὕτως ἀπέστησαν τῶν ξυμμάχων καὶ πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους πάλιν τὴν γνώμην εἶχον.
>
> Quant aux Corinthiens, bien qu'alliés aux Argiens, ils n'y adhérèrent pas ; et même, lorsque avait été conclue, avant cela, une alliance défensive et offensive entre Éléens, Argiens et Mantinéens, prévoyant que ces derniers seraient soit en guerre soit en paix avec les mêmes peuples, ils ne s'y étaient pas associés : ils avaient déclaré se contenter de l'alliance défensive conclue primitivement et prévoyant l'envoi de secours mutuels, mais pas d'entreprises communes contre personnes ; c'est ainsi que les Corinthiens s'étaient détachés de leurs alliés ; et ils inclinaient de nouveau vers Sparte.[166]

La seconde phase est donc constituée par un retour à la normale. Chacun des deux camps s'est reconstitué, les alliances naturelles se sont reformées.

Ainsi, les premières actions d'Alcibiade ne sont que la conclusion d'échanges diplomatiques dans lesquels les Athéniens et les Lacédémoniens sont au second plan dans un premier temps.

De cette évolution du sujet, découle un problème méthodologique. Au livre V, la diplomatie n'est pas qu'officielle. Cela vient justement du fait qu'à l'intérieur des alliances, comme à l'intérieur des cités, les avis sont partagés. Chaque parti tente d'influencer la politique, tout naturellement par des réseaux privés lorsqu'ils ne sont pas les plus influents dans leur cité ou leurs alliances. Les cités, comme les individus se livrent à ce type d'action.

---

165 V, 25, 1.
166 V, 48, 2.

3.2.3. Problèmes d'interprétation

Le portrait d'Alcibiade est lié à l'analyse de l'impérialisme athénien, mais dans le même temps, il est ambivalent. Or, si le lien avec l'analyse de Thucydide est certes indiscutable, il a conduit la critique moderne à surtout considérer Alcibiade comme l'auteur d'un tournant impérialiste.

La vie d'Alcibiade chez Thucydide se décompose en quatre périodes. Nous trouvons les débuts quand Alcibiade tente de poursuivre, pendant la paix de Nicias, l'encerclement du Péloponnèse par des voies diplomatiques. Pendant ces six années, Alcibiade apparaît comme un fervent défenseur de la politique de conquête prônée par une partie de la classe politique athénienne. Le projet échouant, arrive en 415 l'expédition de Sicile que Jean Hatzfeld appelle « le grand dessein ». Vient ensuite la période du conseiller des Lacédémoniens qui évolue en celle de l'homme de terrain. Thucydide amorce alors l'avant dernière période de la vie d'Alcibiade, celle de son retour, que Xénophon poursuit avant de rapporter le second exil. C'est selon cette approche de Thucydide, suivi par Xénophon, que nous structurerons notre étude en fonction des quatre grandes périodes de la vie d'Alcibiade, qui témoignent de son évolution comme, dans une certaine mesure, de celle de Thucydide à son égard.

Le découpage chronologique de la vie d'Alcibiade dans le récit de Thucydide est une chose complexe, et il a des conséquences. Celui qu'a choisi Jean Hatzfeld a influencé la plupart des travaux biographiques, et peut-être l'édition française de la *Vie d'Alcibiade* par Robert Flacelière et Émile Chambry. Pour les biographies, l'influence est certaine chez Walter Ellis, Jacqueline de Romilly et Peter. J. Rhodes. Le plan général est le suivant :

- l'enfance ;
- les débuts en politique : l'alliance argienne ; les premières années de stratégie ;
- le grand dessein : l'expédition de Sicile ;
- le rappel et la trahison : le conseiller des Spartiates et les opérations en Ionie ;
- le retour : récit amorcé par Thucydide et continué par Xénophon ;
- le second exil : après la bataille de Notion, rapportée par Xénophon.

Cependant, il s'agit là d'un découpage qui prend uniquement en compte la chronologie, et qui peut en ce sens être critiqué. Ainsi, les débuts en politique et l'expédition de Sicile, peuvent tout à fait être réunis en une seule et même période thématique : celle de la tentative d'accroissement de l'empire athénien par l'acquisition de nouvelles

forces orientées contre les Péloponnésiens[167]. Suivraient ensuite les périodes de la trahison, du retour et de la tentative de restauration de l'*archè* athénienne, et enfin le second exil. Cette question du découpage que nous soulevons ici est importante, car elle conditionne, au moins dans la forme, le sens que l'on attribue à l'expédition de Sicile dans l'évolution de l'impérialisme athénien. En outre, nous rappelons que le découpage de la vie d'Alcibiade en périodes chronologiques, et l'interprétation qu'il contient, est fondé sur des sources partielles. En effet, dans le cas de Thucydide, il est nécessaire d'insister sur l'inégale présence d'Alcibiade dans les quatre derniers livres de *La Guerre du Péloponnèse*. Introduit au livre V, son rôle s'accroît jusqu'à son discours à Sparte, mais les opérations dans le Péloponnèse, c'est-à-dire la période qui va de son apparition à l'expédition de Sicile, restent peu détaillées comme nous l'avons montré. Il disparaît ensuite du récit et est quasi absent du livre VII, dédié exclusivement aux opérations en Sicile. Cela ne signifie pas qu'il reste inactif, mais plutôt que Thucydide concentre son récit sur un seul front, et pour cela choisit de ne pas rapporter les événements à Sparte[168]. Nous avons donc un vide de trois années, où Alcibiade poursuit son action sans que Thucydide ne donne davantage de détails.

3.3. L'archéologie : une autre source contemporaine

Les sources archéologiques constituent un corpus numériquement très inférieur à celui des sources littéraires. Bien qu'elles soient les seuls documents contemporains d'Alcibiade que nous possédons, elles ne font jamais l'objet d'une présentation spécifique. Il nous semble important d'en dire quelques mots entre cette analyse préliminaire des données thucydidéennes et l'étude du corpus littéraire qui va suivre. Peu nombreux, ces documents n'en restent pas moins uniques et essentiels pour approfondir notre connaissance d'Alcibiade. Ils peuvent être répartis en deux catégories : les inscriptions et les *ostraca*[169]. L'existence de plusieurs Athéniens nommés *Alcibiade*, dont deux *fils de Clinias du dème de Scambonide*, contraint à établir une critique préliminaire de ces documents.

167 Voir *infra* p. 322-328 chap. 7. Selon nous, il n'y a pas de tournant théorique entre l'alliance dans le Péloponnèse et l'expédition de Sicile. C'est l'envergure du projet qui diffère.

168 Voir VII, 18, où Thucydide précise qu'Alcibiade poursuit son action à Sparte pendant ce laps de temps.

169 Nous mettons de côté la statuaire. D'une part, aucune statue contemporaine ne nous est parvenue. D'autre part, étudier les représentations statuaires antiques serait un travail en soi.

3.3.1. L'épigraphie

Le nom *Alcibiade* apparaît ou est restitué à vingt reprises dans la documentation épigraphique attique antérieure à 403 av. J.-C. Parmi ces vingt mentions, une désignerait un *Alcibiade de Phégonte*[170], lui aussi condamné en 415 dans la double affaire des Hermès et des Mystères et cousin d'Alcibiade, le stratège de la guerre du Péloponnèse. Les dix-neuf autres occurrences, réparties en douze inscriptions, seraient en rapport avec ce dernier. Le nom *Alcibiade* se lit distinctement dix fois, et neuf restitutions ont été proposées, dont au moins une est fortement contestée.

Quatre formules onomastiques sont employées : le nom d'Alcibiade apparaît seul à neuf reprises, dont quatre restitutions ; huit fois accompagné par un démotique ; une fois suivi par Clinias, le nom du père. Enfin, il n'existe qu'un unique exemple de la formule onomastique complète, nom suivi du nom du père et du démotique. Toutefois, l'étude de la formule onomastique est un critère de différenciation insuffisant, dans la mesure où deux Athéniens se nommèrent Alcibiade fils de Clinias du dème de Scambonide. Seuls le contexte et les datations de chaque inscription permettent donc d'attribuer ces inscriptions à l'Alcibiade stratège de la guerre du Péloponnèse.

170 *IG* I³ 428.

Formule onomastique pour Alcibiade dans l'épigraphie attique antérieure à 403 av. J.-C.

Inscr.	Datation des *IG*	Nom	Nom + démotique	Nom + père	Nom + père + démotique
IG I³ 117 l. 4	407/6	[Ἀλκιβιαδες]			
IG I³ 118 l. 31	407	[Ἀλ]κιβ[ιαδες]			
IG I³ 119 l. 3	407	Ἀλκιβιάδης			
IG I³ 120 l. 4	407	Ἀλκι[β | ιάδης]			
IG I³ 227 bis l. 7	ad a.c. 400	Ἀλκιβιάδης			
IG I³ 370 l. 17	418/7		[Ἀλκιβιαδες Σκαμβονί]δει[a]		
l. 49	416/5				[Ἀλκιβιάδει Κλειν]ί[ο Σκαμβονίδει]
l. 52	416/5	Ἀλκιβιάδει			
l. 54	416/5	Ἀλκιβιάδει			
l. 56	416/5	Ἀλκιβιάδει			
IG I³ 386 l. 134	408/7	Ἀλκιβιάδο			
IG I³ 421 l. 12[b]	apr. 415			[Ἀλκιβιάδο τ]ο Κλεινίο	
IG I³ 422 l. 193			Ἀλκιβιάδο | [Σκαμβονίδ]ο		
IG I³ 424 l. 10			Ἀλκιβιάδο | [Σκαμβον]ίδο		
IG I³ 426 l. 108			[Ἀλκιβιάδο Σ]καμβονίδ[ο]		
IG I³ 430 l. 6			Ἀλκιβιάδο Σκ[αμβονίδο]		
l. 8			Ἀλκιβιάδο [Σκαμβονίδο]		
l. 25			[Ἀλκιβιάδο Σκαμβονίδο]		
l. 33			Α[λκιβιάδο Σκαμβονίδο]		
TOTAUX		9	8	1	1

a. La restitution est proposée par H. T. Wade-Gery (1930, p. 34 n. 2) et suivie par B. D. Meritt (1932, p. 164-169). Elle est rejetée par D. Lewis dans l'édition des *IG* I³. | **b.** Les *IG* I³ 421 à 430 sont toutes des stèles concernant la confiscation et la vente au profit de la cité des biens des accusés dans les affaires de la mutilation des Hermès et de la parodie des Mystères.

Parmi ces douze inscriptions, cinq concernent la conduite de la guerre, deux décrivent des actions civiques et publiques d'Alcibiade, et cinq sont directement en rapport avec la condamnation d'Alcibiade dans la parodie des Mystères et la mutilation des Hermès. Sept de ces inscriptions auraient été gravées pendant la période de la guerre du Péloponnèse décrite par Thucydide, soit entre 431 et 411. Les cinq dernières inscriptions sont datées de 408/7 et décrivent par conséquent des événements rapportés par Xénophon, et non plus par Thucydide.

La plus ancienne contient un décret honorifique proposé par Alcibiade en 422, période à laquelle Thucydide fait entrer en scène Alcibiade pour la première fois. Viennent ensuite un décret sur les comptes athéniens, et surtout les cinq inscriptions relatives aux démêlés judiciaires de l'année 414.

Classification des inscriptions attiques mentionnant Alcibiade

Datation	Conduite de la guerre	Actes civiques et publics[a]	Mutilation des Hermès et parodie des Mystères
422		*IG* I³ 227 bis (l. 7) : décret honorifique pour Polypeithes de Siphnos, proposé par Alcibiade (réactualisé en 403)[b]	
416/5	*IG* I³ 370 (l. [17], [49], 52, 54, 56) : paiement du tribut d'Athènes et liste des stratèges		
414			[*IG* I³ 421 (l. 12)] : confiscation des biens des Hermocopides
			IG I³ 422 (l. 193) : confiscation des biens des Hermocopides
			IG I³ 424 (l. 10) : confiscation des biens des Hermocopides
			[*IG* I³ 426 l. 108] : confiscation des biens des Hermocopides
			IG I³ 430 (l. 6, 8, [25], 33) : confiscation des biens des Hermocopides
408/7		*IG* I³ 386 (l. 134) : inventaire des dons faits au sanctuaire d'Éleusis	
407	*IG* I ³ 117 (l. 4) : commande de bateau et hommage au roi macédonien (407/6)		
	IG I³ 118 (l. 31) : alliance de Sélymbria		
	IG I³ 119 (l. 3) : alliance avec Clazomènes		
	IG I³ 120 (l. 4) : proposition d'Alcibiade		

a. Un autre décret honorifique est attribué à Alcibiade par Démosthène (*Contre Leptine*, 115). Il concerne des biens et des gratifications – cent plèthres de plantations en Eubée, cent de terre arable, plus cent mines d'argent et quatre drachmes d'allocation journalière – accordés à Lysimachos. | **b.**Voir le commentaire de P. Brun (2005, inscr. 161) qui permer de resituer l'action d'Alcibiade dans le contexte général de la politique intérieure athénienne.

Les signes [ ] indique les inscriptions restituées.

Le témoignage épigraphique de décrets proposés par Alcibiade est très limité. Nous avons ici un bel exemple du caractère lacunaire de nos sources : l'ampleur de l'activité d'orateur d'Alcibiade se perçoit à peine dans le corpus épigraphique.

3.3.2. Les *ostraca*

Le patronyme Alcibiade apparaît ou est restitué sur vingt *ostraca* athéniens. Toutefois, la participation de deux Alcibiade, tous les deux fils de Clinias et originaires du dème de Scambonide, à des procédures d'ostracisme ne permet pas d'attribuer avec certitude ces 20 *ostraca*, en totalité comme en partie, au seul Alcibiade de la guerre du Péloponnèse. Eugène Vanderpool[171], suivi par Mabel L. Lang[172], en attribue cinq, trouvés sur l'Agora, à celui de la guerre du Péloponnèse. Quatre d'entre eux auraient une graphie caractéristique de la fin du V^e^ siècle, en particulier le lambda, le êta, le sigma à quatre barres et la diphtongue epsilon iota qui se substitue au iota. Sur le cinquième, le nom est inscrit à l'accusatif, ce qui semble être davantage caractéristique de la première moitié du V^e^ siècle, mais la céramique semblerait être des années 420.

Si l'on accepte leur attribution à Alcibiade le Jeune, ces cinq *ostraca* confirment la "candidature" d'Alcibiade à l'ostracisme que les sources littéraires mentionnent. Il en est de même pour Nicias (1 *ostracon* sur l'agora), Phéax (5 *ostraca*, dont 4 sur l'agora) et Hyperbolos (4 *ostraca* sur l'agora), cités par les mêmes sources littéraires. Par ailleurs, le corpus d'*ostraca* de Mabel L. Lang permettrait d'ajouter à la liste des participants de la dernière ostracophorie Hippoclès (3 *ostraca*, dont 2 sur l'agora), Cléophon (8 ostraca sur l'agora), Philinos (1 *ostracon* sur l'agora), Charias (1 *ostracon* sur l'agora) et Myrrhinikos (1 *ostracon* sur l'agora).

Enfin, étudiés avec ceux d'Alcibiade l'Ancien, ils ont permis à Eugène Vanderpool de compléter la généalogie des Eupatrides[173]. De plus, les *ostraca* P 29373 et P 29374, en tout point similaires, semblent fournir un exemple de préparation et de distribution des *ostraca* avant un vote.

Pour conclure ces prolégomènes thucydidéens, avec lesquels nous avons souhaité montrer la nécessité d'un nouvel examen critique des sources littéraires, nous produisons une chronologie abrégée de la vie d'Alcibiade. Elle est établie à partir de la vue synoptique des sources que nous venons de faire.

171 Vanderpool 1952 ; 1974.

172 Lang 1990 p. 33.

173 Sur l'apport des *ostraca* de l'ancien et du jeune Alcibiade dans notre connaissance de la généalogie des Eupatrides voir Vanderpool 1952. Voir également notre synthèse prosopographique, *infra* p. 128-138 chap. 2.

Repères chronologiques de la vie d'Alcibiade

Période	Date	Faits relatifs à Alcibiade
447 : mort de Clinias à la bataille de Coronée		
432 : siège de Potidée		
	Entre 425 et 421	Tente de réactiver le rôle, traditionnel pour son *génos*, de *proxène* des Spartiates
	425/4	*Taktas* lors de la réévaluation du tribut
424 : bataille de Délion		
Été de la douzième année de la guerre	420	Intervient à l'Assemblée pour défendre le projet d'alliance avec les Argiens.
Treizième année de la guerre	419/8	Stratège : passe dans le Péloponnèse pour organiser la nouvelle alliance athénienne
		Organise avec les Argiens une tentative de prise d'Épidaure.
Hiver de la treizième année de la guerre		Convainc les Athéniens de constater la rupture du traité par les Spartiates, et donc de réinstaller les hilotes de Cranies à Pylos
Été de la quatorzième année de la guerre	418/7	Envoyé à Argos comme ambassadeur avec le corps expéditionnaire commandé par Lachès et Nicostratos
Bataille de Mantinée		
Hiver de la quatorzième année de la guerre	417	Toujours présent comme ambassadeur à Argos
Été de la seizième année de la guerre	416/5	Stratège : part pour Argos avec 20 trières
Siège de Mélos		
Printemps de la dix-septième année de la guerre	415	Antilogie de Nicias et d'Alcibiade
Été de la dix-septième année de la guerre	415	Mutilation des Hermès Départ de la flotte Rappel d'Alcibiade Discours de Sparte
Dix-huitième année de la guerre	414/3	Toujours à Sparte au début de l'été
Dix-neuvième année de la guerre	413/2	Soutient une expédition péloponnésienne en Ionie
Vingtième année de la guerre	412/1	Participe à l'expédition en Ionie. Provoque la défection de plusieurs villes Se rapproche de Tissapherne

Vingt-et-unième année de la guerre	411/0	Avec les Athéniens de Samos : secourt Abydos
Vingt-deuxième année de la guerre	410/09	Prise de Cyzique Est élu stratège par l'ensemble des Athéniens
Vingt-troisième année de la guerre	409/8	Jonction avec Thrasylle
Vingt-quatrième année de la guerre	408/7	Opérations en Chalcédoine Alliance avec Pharnabaze
Vingt-cinquième année de la guerre	Printemps 408 (ou printemps 407)	Rentre à Athènes
Printemps 407 (ou printemps 406) : Défaite de Notion ; second exil		
405 : Défaite d'Aïgos-Potamos		
a. Nous indiquons ici les deux datations, haute et basse, impliquées par le récit de Xénophon, en prenant en compte les remarques faites par U. Fantasia le jour de la soutenance.		

Première partie
Alcibiade et le prisme des sources : La construction d'une figure

Prismes littéraires, réception moderne et historiographie

Oui, dit-elle [Mme Dacier], Monsieur, votre crainte est peut-être assez bien fondée ; car, à coup sûr, je ne vous aurois pas passé un vers, où l'on dit que vous noircissez la réputation du plus saint personnage de la Grèce. Comment avez-vous osé avancer que Socrate étoit
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade ?
Je vous prouverois par vingt autorités, qu'il n'y eut jamais de plus noire calomnie. Et moi, répliqua Monsieur Despréaux, je vous prouverois le contraire par vingt autres autorités.[1]

1 *Bolæana, ou Bons Mots de M. Boileau, avec les poesies de Sanlecque, &c.*, Amsterdam, Lhonoré, 1742. On trouvera un échange antérieur et comparable dans B. Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, III, p. 382 de l'édition française de 1680.

Lignes directrices

Parmi les grandes figures athéniennes du Ve siècle, Alcibiade a fait l'objet d'une importante postérité littéraire. Une simple recherche du mot Ἀλκιβιάδης dans le *Thesaurus Linguae Graecae* fournit plus de 2 000 occurrences, réparties entre 174 auteurs. Certes, quelques homonymes sont à écarter, et des auteurs comme Thucydide, objet premier de la thèse, et Plutarque représentent à eux seuls une part importante du corpus. Le nombre n'en est pas moins important, et l'ensemble de ces sources forme un groupe disparate. Ce matériau de recherche est inépuisable, mais aussi inexploitable en l'état. Chacun de ces textes a été composé dans un contexte historique précis et appartient à un registre littéraire différent. Tous entretiennent des relations entre eux par des jeux de citations ou de réponses. Ils se différencient de Thucydide et lui sont des contrepoints indispensables. C'est l'histoire des sources, et des exemples de leur réception, que nous traitons dans cette première partie. Notre objectif est de dégager, comme en archéologie, les strates qui se superposent dans la vision d'Alcibiade dont nous avons hérité. Pour mener à terme ce travail, il nous a fallu faire des choix. Pour qu'il soit lisible, nous avons dû adopter des catégories et une classification. Nous les présentons ici, avant de commencer l'étude.

Dans le premier chapitre, nous traitons les sources littéraires contemporaines ou proches d'Alcibiade. Parmi les contemporaines, nous nous limitons à celles qui mentionnent Alcibiade explicitement et qui présentent un intérêt évident pour son étude. Nous mettons en revanche de côté les sources qui peuvent être rapprochées d'Alcibiade par des analogies ou l'interprétation d'allusions implicites. Par exemple, nous ne traitons pas le cas du *Philoctète* de Sophocle considéré comme un discours favorable au rappel d'Alcibiade en 409[2]. Pour les sources proches, nous entendons les textes écrits dans les cinquante années qui suivent la guerre du Péloponnèse et dans lesquels Alcibiade n'est pas qu'un exemple d'un temps ancien que l'on invoque pour soutenir une argumentation. Pour la plupart, leurs auteurs ont vécu au moins les dernières années de la guerre du Péloponnèse. Ils disposent de sources contemporaines et ont un lien encore fort avec ces événements et leurs conséquences.

2 Pour cette interprétation, voir Vickers 2008, p. 59-81. Plus généralement sur les allusions à Alcibiade, on regardera cette dernière référence qui reprend l'essentiel des publications passées de M. J. Vickers. Sur le thème du rappel d'Alcibiade chez Euripide, consulter Bearzot 1999.

Dans le deuxième chapitre, nous considérons les sources postérieures. Elles débutent environ autour des années 350 et ont pour caractéristique de ne plus entretenir un lien direct avec la guerre du Péloponnèse. Ce corpus est très hétérogène. Il va de l'auteur faisant une simple allusion – Alcibiade devient un *exemplum* – jusqu'à une œuvre biographique et morale comme celle de Plutarque, en passant par un historien universaliste comme Diodore. Plusieurs compilateurs auraient leur place dans ce chapitre, mais cela nous éloignerait de notre sujet. Par exemple, nous n'étudions pas les choix faits par Constantin VII Porphyrogénète dans ses *Excerpta de legationibus*[3] et ses *Excerpta de virtutibus et vitiis*[4].

Dans le troisième chapitre, nous esquissons une étude de la réception littéraire moderne et de l'historiographie de la fin du XIX^e^ siècle au début du XX^e^ siècle. Ici, moins encore que dans les deux premiers chapitres, nous avons la prétention d'être exhaustif, ni même de donner une vue complète de cette problématique. Nous ne sommes pas spécialiste des auteurs et des périodes que nous traitons ici. Néanmoins, il nous semble essentiel de montrer, d'une part, comment le corpus antique vit et se transmet jusqu'à notre époque, et d'autre part, comment les auteurs modernes reconstruisent Alcibiade en mêlant ce que les sources véhiculent à ce que chaque époque met en relief selon son propre intérêt.

Pour la réception littéraire, nous avons fait le choix de nous concentrer sur cinq auteurs de la Renaissance, avant d'aborder rapidement le personnage érotique et sensuel des écrits du XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Nous avons mis de côté des écrits connus comme *Les Lettres athéniennes extraites du portefeuille d'Alcibiade* (1771) de Claude-Prosper Jolyot de Crébillon ou encore *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire* (1788) de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy. Tous deux ont déjà été partiellement étudiés[5]. Nous leur avons préféré quelques auteurs des Lumières et une œuvre de Chateaubriand moins connue des antiquisants, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*.

3 *Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta*, vol. 1 : *Excerpta de legationibus*, parties 1 et 2, éd. par C. de Boor, Berlin, 1903. Voir partie 1 p. 274, 282 et 287.

4 *Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta*, vol. 2 : *Excerpta de virtutibus et vitiis*, parties 1 et 2, éd. par T. Büttner-Wobst et A. G. Roos, Berlin, 1910. Voir partie 1 p. 232-233, partie 2 p. 33, 40-45.

5 Voir par exemple Orfanos 2010.

Pour l'historiographie, nous ne faisons pas une critique de toute la bibliographie du XX^e^ siècle relative à Alcibiade. Elle est appelée et commentée au fur et à mesure de notre étude dans les deux parties suivantes, et nous en avons déjà donné un tableau dans notre introduction. Nous ne considérons pas non plus les écrits et les dissertations universitaires du XIX^e^ siècle[6]. Nous nous sommes restreint à deux exemples : tout d'abord deux historiens qui mentionnent Alcibiade à l'occasion d'une démonstration, et deux autres qui composent des œuvres que l'on peut qualifier, sans mauvaise part, d'*Histoire ancienne générale*.

6 Pour les dissertations philologiques en langue allemande, J. Hatzfeld donne un bref aperçu. Voir Hatzfeld 1951, p. XI-XII.

Chapitre 1.
Les sources contemporaines et les sources proches

Nous réunissons dans ce chapitre les sources littéraires écrites par des contemporains d'Alcibiade ou dans les années qui suivent immédiatement la guerre du Péloponnèse. À quelques rares exceptions – Antiphon ou le *Sur l'attelage* d'Isocrate, par exemple – leur sujet principal n'est pas Alcibiade, mais l'Athénien y est un acteur politique contemporain ou d'un passé encore très proche. En conséquence, son personnage est encore mouvant, sa construction n'est pas achevée. Thucydide n'a pas été intégré à cette étude dans la mesure où nous avons déjà détaillé ses caractéristiques dans l'introduction.

1. Les sources contemporaines

Nous étudions deux groupes de sources contemporaines. Le premier est composé par les auteurs de la comédie attique, le second réunit Antiphon et Critias. Pour les auteurs comiques, nous replaçons les mentions faites d'Alcibiade dans le contexte de l'œuvre et la situation historique afin de dégager les traits constants, et les quelques divergences, transmises par ces textes au sujet d'Alcibiade. Avec Antiphon et Critias, nous présentons deux acteurs de la vie publique contemporains d'Alcibiade. Le premier en est un adversaire, le second prend des positions changeantes à son égard. Ils offrent un exemple vivant des pratiques politiques du V^e^ siècle.

1.1. La comédie attique : entre critique politique et caricature

Le théâtre comique attique constitue un groupe de sources à part entière. Toutes contemporaines d'Alcibiade, leur genre littéraire, la comédie politique, les différencie en tout du texte de Thucydide. Néanmoins, elles proviennent non pas d'un, mais de quatre auteurs identifiés : Aristophane, Eupolis, Phérécrate et Archippos. Du premier, nous possédons des pièces entières et des fragments, tandis que les trois autres sont uniquement fragmentaires. À ces quatre comiques, trois fragments anonymes sont à ajouter. Tous caricaturent et commentent la vie politique contemporaine, mais ils ne sont pas exploitables avec le même bénéfice par la critique moderne. La date et le contexte de composition, éléments essentiels pour les étudier, demeurent souvent flous, voire inconnus.

1.1.1. Aristophane

Aristophane est le seul auteur comique de notre corpus pour lequel nous disposons d'œuvres intégrales. Alcibiade apparaît ou est cité dans cinq de ses pièces, dont deux fragmentaires. En voici la liste, selon l'ordre chronologique de composition[1] :

- en 427, *Détaliens* (*CAF* Aristophane fr. 198 = Handerson fr. 205) ;
- en 425, *Acharniens* (v. 713-716) ;
- en 422, *Guêpes* (v. 42-47) ;
- en 410, *Triphalès* (*CAF* Aristophane fr. 554) ;
- en 405, *Grenouilles* (v. 1422-1432).

Vingt-deux années séparent la première occurrence (*Détaliens*, 427 av. J.-C.) de la dernière (*Grenouilles*, 405 av. J.-C.). Aristophane livre ainsi un aperçu d'Alcibiade aux deux extrêmes de sa vie publique. Avec les *Détaliens*[2], sa toute première composition, il le présente parmi les "dandys" de la jeunesse dorée d'Athènes. Sept années avant son apparition chez Thucydide (en 420/19)[3], il est déjà suffisamment connu du public athénien pour provoquer le rire. En 425, l'attaque se précise, et sa violence s'accroît. Dans les *Acharniens*, Alcibiade est, selon la traduction de Hilaire Van Daele, « un infâme prostitué, un bavard »[4], archétype des

1 Seules quatre de ces cinq pièces peuvent être datées avec précision, à savoir les *Détaliens*, les *Acharniens* (aux Lénéennes de 425), les *Guêpes* (aux Lénéennes de 422) et les *Grenouilles* (aux Lénéennes de 405). Voir la notice de V. Coulon (Aristophane, *Comédies* I [CUF], p. V-VI). Sur la datation de *Triphalès*, voir Carrière 1983, p. 77 n. 23.

2 *CAF* Aristophane, fr. 198 (= fr. 208 de l'édition des fragments d'Aristophane par J. Henderson [Loeb]).

3 V, 43.

4 Aristophane, *Acharniens*, v. 713-716. H. Van Daele traduit ainsi l'expression εὐρύπρωκτος καὶ λάλος, plus littéralement *un large anus et un bavard*.

jeunes belliqueux qu'Aristophane oppose aux vieux pacifiques. Trois années après, dans les *Guêpes*, Aristophane témoigne une nouvelle fois de l'activité d'orateur d'Alcibiade. Cette fois, il ne fait pas d'allusion à son comportement ou à ses orientations sexuelles, mais il raille sa prononciation *lolotante*[5]. Avec *Triphalès*[6], Aristophane renoue avec les plaisanteries sexuelles. Alcibiade serait né l'année de Phalénias, c'est-à-dire du sexe. La dernière occurrence est la plus connue[7], et aussi la plus problématique. À la fin des *Grenouilles*, Dionysos, voulant départager Eschyle et Euripide, leur demande de se prononcer au sujet d'Alcibiade.

{ΔΙ.} [...] Ὁπότερος οὖν ἂν τῇ πόλει παραινέσειν
μέλλῃ τι χρηστόν, τοῦτον ἄξειν μοι δοκῶ.
Πρῶτον μὲν οὖν περὶ Ἀλκιβιάδου τίν' ἔχετον
γνώμην ἑκάτερος; Η πόλις γὰρ δυστοκεῖ.
{ΕΥ.}Ἔχει δὲ περὶ αὐτοῦ τίνα γνώμην;
{ΔΙ.} Τίνα;
Ποθεῖ μέν, ἐχθαίρει δέ, βούλεται δ' ἔχειν.
Ἀλλ' ὅ τι νοεῖτον εἴπατον τούτου πέρι.
{ΕΥ.} Μισῶ πολίτην, ὅστις ὠφελεῖν πάτραν
βραδὺς φανεῖται, μεγάλα δὲ βλάπτειν ταχύς,
καὶ πόριμον αὑτῷ, τῇ πόλει δ' ἀμήχανον.
{ΔΙ.} Εὖ γ', ὦ Πόσειδον. Σὺ δὲ τίνα γνώμην ἔχεις;
{ΑΙ.} [Οὐ χρὴ λέοντος σκύμνον ἐν πόλει τρέφειν.]
Μάλιστα μὲν λέοντα μὴ 'ν πόλει τρέφειν·
ἢν δ' ἐκτραφῇ τις, τοῖς τρόποις ὑπηρετεῖν.
{ΔΙ.} Νὴ τὸν Δία τὸν σωτῆρα, δυσκρίτως γ' ἔχω·
ὁ μὲν σοφῶς γὰρ εἶπεν, ὁ δ' ἕτερος σαφῶς.

Dionysos. — [...] Par conséquent, celui de vous deux qui à la cité donnera un conseil salutaire, c'est celui-là que je décide d'emmener. Et d'abord au sujet d'Alcibiade quel est votre sentiment à l'un et à l'autre ? Car la cité a du mal à enfanter.
Euripide. — Et quelle opinion a-t-elle de lui ?
Dionysos. — Quelle ?
Elle l'aime et le hait et le veut posséder
Mais ce que tous deux vous pensez de lui, dites-le.
Euripide. — Je hais un citoyen qui pour servir sa patrie est lent, mais pour lui faire de grands maux se montre prompt, inventif pour lui-même, mais pour la cité à court de moyens.
Dionysos. — Fort bien, ô Poséidon. *(À Eschyle)* Et toi, quel est ton avis ?
Eschyle. — Surtout de n'aller pas nourrir un lion dans une cité ; sinon, une fois élevé, il faut se prêter à ses façons.
Dionysos. — Par Zeus sauveur, me voilà bien embarrassé. L'un a dit « sagement » et l'autre « nettement ».[8]

5 Aristophane, *Guêpes*, v. 44-46 (τραυλίσας ; ἐτραύλισεν).
6 Les fragments de cette pièce ne permettent pas de commenter le rôle exact qu'Alcibiade y jouait. Voir Carrière 1983, p. 56.
7 Aristophane, *Grenouilles*, v. 1427-1429.
8 Aristophane, *Grenouilles*, v. 1420-1434.

Le texte doit être vu dans son contexte historique et en étroite relation avec la structure de la pièce. Après avoir plaidé, dans la parabase, en faveur de l'amnistie des citoyens qui avaient été favorables aux Quatre-Cents et prôné l'union de toute la cité pour reconstituer la thalassocratie athénienne, Aristophane, par l'intermédiaire de Dionysos, compare Euripide et Eschyle. Le dieu fonde son choix non pas sur leur talent littéraire, mais plutôt sur leurs réponses à des questions bien plus pragmatiques, dont la première est celle du texte cité. Une année après la bataille des Arginuses, et deux années après le second exil d'Alcibiade, la question du rappel est encore un sujet d'actualité pour les Athéniens. C'est à un public partagé qu'Aristophane donne une réponse sage, celle d'Euripide, et une réponse nette, celle d'Eschyle, dont l'interprétation n'est pas évidente[9]. Aristophane pose en termes clairs la question du retour d'Alcibiade, mais, selon nous, il l'élude rapidement au profit d'une question plus importante à ses yeux :

> Ἀλλ' ἔτι μίαν γνώμην ἑκάτερος εἴπατον περὶ τῆς πόλεως ἥντιν' ἔχετον σωτηρίαν.
>
> Dionysos. — [...] Dites-moi l'un et l'autre votre avis sur la cité ; quel moyen avez-vous de la sauver ?[10]

Tandis qu'Euripide propose un changement total de politique, Eschyle rappelle ce qui fonde la puissance athénienne : « Qu'ils [les Athéniens] considèrent le pays ennemi comme leur, et le leur comme de l'ennemi, comme ressource leur flotte, et comme un embarras leurs ressources »[11]. Cette fois la préférence de Dionysos va à Eschyle, même si le dieu modère son propos par une pique à l'encontre de la pratique du dicaste qu'il juge néfaste. Si le retour d'Alcibiade préoccupe l'opinion athénienne, il nous semble qu'Aristophane ne le considère pas comme la solution aux problèmes athéniens[12]. Pour lui, ce sont bien les institutions des Athéniens qui sont tout à la fois le cœur des

9 Pour preuve, l'ambiguïté qui règne dans l'édition française de la CUF (Aristophane, *Comédies* IV [CUF]). H. Van Daele écrit dans sa notice : « Dans ces graves conjonctures, alors que l'existence même d'Athènes était en jeu, Aristophane met de côté tout esprit de parti, toute prévention personnelle, pour ne songer qu'à l'intérêt général, au salut de la Cité : à ses yeux, un seul homme, malgré ses trahisons et ses sentiments ambitieux, était capable de rétablir la situation d'Athènes, Alcibiade » (p. 78). En note de bas de page, V. Coulon commente : « Les deux poètes sont défavorables au retour d'Alcibiade : Euripide le déclare, par son esprit comme par son caractère, incapable de faire du bien à la cité ; Eschyle craint chez Alcibiade un tyran possible, dont il faudrait subir les caprices. Il semble bien que par leur bouche Aristophane a donné sa propre opinion, à en juger par le jugement de Dionysos (v. 1434) Alcibiade, à ses yeux, n'est qu'un pis-aller » (p. 152, n. 4).

10 Aristophane, *Grenouilles*, v. 1435.

11 Aristophane, *Grenouilles*, v. 1463-1465.

12 Pour J.-Cl. Carrière (Carrière 1983, p. 56), le jugement politique d'Aristophane « est plus résigné que favorable ».

difficultés athéniennes et la solution à ce problème. Ce sont des institutions modérées, où les citoyens ne perçoivent pas de rémunérations pour leur activité civique, et la flotte qui peuvent mener à un dénouement heureux[13].

Aristophane apporte des indices sur la vie publique d'Alcibiade, sept années avant son apparition chez Thucydide. Son avis évolue avec le temps. Les scandales sexuels disparaissent. Aristophane n'use plus de ce procédé simple et facile pour attaquer un personnage public. Alcibiade n'est plus en 405 le jeune débauché dont on rit. Acteur majeur de la fin de la guerre du Péloponnèse, il n'est pas pour autant – et surtout pas à Athènes – un homme providentiel.

1.1.2. Les comiques fragmentaires

Les fragments d'Eupolis, de Phérécrate et d'Archippos, comme les trois fragments anonymes[14], offrent une exploitation plus ardue. Seul un passage d'Eupolis est datable, tandis que le contexte des autres demeure obscur. Là encore, le thème des débauches sexuelles occupe une place majeure.

1. Eupolis est un adversaire acharné d'Alcibiade. Plus violent qu'Aristophane. Selon certains témoignages, il lui aurait dédié une pièce entière, les *Baptai*, aujourd'hui perdue. Toutefois, il est raisonnable d'accepter les modérations apportées à cette thèse par Ian C. Storey[15], et de ne retenir que les deux fragments présentés ici. Le premier appartient aux *Flatteurs*, pièce composée probablement en 421. Eupolis y raille lui aussi la sexualité du jeune Athénien :

> {A.} Ἀλκιβιάδης ἐκ τῶν γυναικῶν ἐξίτω. {B.} Τί λῃρεῖς; / οὐκ οἴκαδ' ἐλθὼν τὴν σεαυτοῦ γυμνάσεις δάμαρτα;
>
> A. Il faut vraiment qu'Alcibiade arrête avec les femmes ! B. Non, mais tu divagues ? Va plutôt chez toi entraîner et fatiguer ta femme ![16]

---

13 Plutôt que dans le jugement d'Euripide et d'Eschyle à propos d'Alcibiade, l'opinion d'Aristophane semble se trouver dans la remarque de Dionysos au vers 1466 au sujet du dicaste qui absorbe toutes les ressources des Athéniens, et dans l'avertissement lancé par Pluton aux vers 1500-1514 qui concerne les agissements de citoyens qu'il nomme (Cléophon, Myrmex, Nicomachos, Archénomos et Adimante), ainsi que les « pourvoyeurs du trésor ». À propos de Cléophon, voir Lysias, *Contre Nicomachos*, 10-13. Sur Adimante, collègue d'Alcibiade en 407 à Andros, voir Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 30-32.

14 Trois fragments d'auteur(s) inconnu(s) : *CAF Adespota* fr. 3-4-5 = Storey III *Adespota* fr. 123 (= Athénée de Naucratis, 574d) ; Storey III *Adespota* fr. 233 (= Harpocration p. 22, 16) ; Storey III *Adespota* fr. 695 (= Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 10, 4).

15 Storey 2003 p. 103-105.

16 *CAF* Eupolis fr. 158 = Storey II Eupolis fr. 171 (= Athénée de Naucratis, 535a-b), trad. D. Battesti. On notera la remarque de I. C. Storey p. 143 qui voit la possibilité de lire γυμνάσει au lieu de

Le texte en lui-même ne fait allusion à aucun fait historique, ni à aucune référence au parcours politique du protagoniste. Toutefois, si la datation de 421 est admise[17], ce fragment montre la virulence des attaques que subit Alcibiade alors qu'il est désormais l'un des principaux orateurs du parti favorable à la guerre. Le second fragment d'Eupolis traite une nouvelle fois des débauches d'Alcibiade et de son goût pour le luxe, avec un ton plus ironique encore :

{ΑΛΚΙΒ.} Μισῶ λακωνίζειν, ταγηνίζειν δὲ κἂν πριαίμην.
{Β.} Πολλὰς δ' .. οἶμαι νῦν βεβινῆσθαι ....
{Α.} .... ὃς δὲ πρῶτος ἐξεῦρεν τὸ πρῲ 'πιπίνειν;
{Β.} Πολλήν γε λακκοπρωκτίαν ἡμῖν ἐπίστασ' εὑρών.
{Α.} Εἶεν. Τὶς εἶπεν 'ἀμίδα παῖ' πρῶτος μεταξὺ πίνων;
{Β.} Παλαμηδικόν γε τοῦτο τοὐξεύρημα καὶ σοφόν σου.

Alcibiade : Je déteste le régime spartiate, je voudrais acheter de quoi faire des grillades.
L'interlocuteur : Mais leurs femmes, je crois que tu en as consommé beaucoup.
Alcibiade : N'est-ce pas normal puisque c'est moi qui ai inventé de boire dès le matin ?
L'interlocuteur : Oui, nombreuses sont les débauches que nous devons à ton esprit inventif, sache que nous en sommes conscients.
Alcibiade : Vrai. Qui a dit le premier au cours des beuveries : "Esclaves, le pot de chambre !" ?
L'interlocuteur : Oui, c'est de toi cette découverte savante et digne de Palamède.[18]

La mention des femmes spartiates séduites par Alcibiade place nécessairement la composition de ce texte entre 415, date de son exil, et 411, date de la mort d'Eupolis. À côté de cette nouvelle moquerie sur les débauches, Eupolis se montre plus incisif, limitant le seul apport positif d'Alcibiade à des inventions de débauché.

2. Le fragment de Phérécrate provient d'une pièce inconnue et a été transmis par Athénée. Le ressort comique est aussi fondé sur les mœurs d'Alcibiade : « Alcibiade, qui autrefois, semble-t-il, n'était pas un homme, est maintenant l'homme de toutes les femmes »[19]. La plaisanterie incite à le placer à une date à laquelle la carrière d'Alcibiade est déjà bien avancée.

γυμνάσεις, et par conséquent de traduire : « What are you saying? Won't *he* go home and exercise *your* wife? ».

17 En faveur de cette datation, voir Storey II Eupolis T xiii c (p. 37). Voir également Carrière 1983, p. 232-233.

18 *CAF* Eupolis fr. 351 = Storey II Eupolis fr. 388 (= Athénée de Naucratis, 17d-e).

19 La traduction est de J.-Cl. Carrière (Carrière 1983, p. 250-251). Storey II Phérécrate fr. 164 (= *CAF* I fr. 155; Athénée de Naucratis, 535b). À propos des adultères d'Alcibiade, voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 8, 4-6 ; et surtout 23, 7-9 où le moraliste rappelle le mot selon lequel à Sparte, malgré les apparences, Alcibiade est « bien la même femme aujourd'hui qu'autrefois » (cf. Euripide, *Oreste*, v. 129).

3. Le texte d'Archippos[20] mentionnant Alcibiade était connu de Plutarque. Il est postérieur à 404, car il fait référence au fils d'Alcibiade qui imitait son père en tout. Il date probablement des années 395, période durant laquelle Alcibiade fils est impliqué dans plusieurs affaires judiciaires[21]. D'après le comique, Alcibiade père est assez maniéré dans son port et dans ses discours.

4. Les trois fragments anonymes ne sont pas non plus exploitables. Le premier, même s'il n'est pas attribué, ne peut avoir été composé avant la guerre de Décélie, puisqu'Alcibiade y est décrit comme un adultère désiré par Lacédémone[22]. Le second rapporte simplement l'existence d'un cousin d'Alcibiade[23], information utile pour une étude du groupe familial d'Alcibiade et de son implication dans l'affaire de la parodie des Mystères, mais de peu d'importance dans le sujet traité ici. Enfin, le troisième fait écho à la puissance oratoire d'Alcibiade, mais sa date de composition est inconnue[24].

*

Avec ces extraits d'Aristophane et d'Eupolis, nous obtenons des témoignages à propos d'Alcibiade antérieurs à 420, soit la date à laquelle Thucydide l'introduit. Malgré leur aspect succinct et leur caractère propre, ces sources comiques précisent l'image d'Alcibiade. Tout d'abord, il est incontestablement un personnage public avant les négociations de la paix de Nicias, ce qui ne fait pas de lui un acteur majeur de la vie politique. Sa vie privée et ses mœurs sont connues du public athénien, suffisamment pour être critiquées ou raillées dans plusieurs comédies. Les allusions d'Aristophane au bavardage d'Alcibiade, puis à un défaut de prononciation constituent un argument crédible pour le voir comme un orateur connu à partir de 425. Toutefois, Alcibiade ne semble pas être déjà un personnage de premier plan entre 425 et 420. Il n'est pas au cœur de toutes les affaires de la cité, contrairement à un citoyen comme Cléon qu'Aristophane attaque plus souvent et violemment. Pour autant, ces sources ne contredisent pas les propos de Thucydide. Ce dernier rapporte la première action importante devant l'assemblée pour ce qui est de la conduite de la guerre[25], Aristophane et Eupolis sont, quant à eux, les témoins du début de sa carrière, mais n'en précisent pas le déroulement.

---

20 Archippos fr. 48 (= Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 8). Le fragment décrit l'allure nonchalante d'Alcibiade, attitude que son fils imitait après sa mort.

21 Voir *infra* p. 89-90.

22 *CA* 123 (= Athénée de Naucratis, 574d).

23 *CA* 233 (= Harpocration, p. 22.16). Ce cousinage serait confirmé par l'*IG* I³ 428. À propos d'Alcibiade de Phégonte, cousin d'Alcibiade, voir *APF* 600 VI.

24 *CA* 695 (= Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 10, 4). Voir également Démosthène, 21, 145.

25 On notera également que la tentative rapportée par Thucydide de renouer la proxénie se place dans les années 425-424, après la victoire de Sphactérie.

En revanche, si les comiques qui moquent la sexualité du personnage forment un groupe homogène, il n'en est pas de même pour ce qui est de l'art oratoire. Les moqueries d'Aristophane, et dans une moindre mesure celle d'Archippos, ne s'accordent pas avec le troisième fragment anonyme dont l'avis est partagé par Démosthène et Théophraste.

D'une manière générale, ces auteurs comiques ne sont pas favorables à Alcibiade. Pourtant, il ne fait pas l'objet du même traitement que Cléon par exemple[26]. En outre des disparités existent entre ces auteurs. Aristophane ne partage probablement pas ses idées politiques et ses envies de conquêtes, il ne l'attaque pourtant pas avec la même virulence qu'il applique aux démagogues. Eupolis est plus tranché. Selon Jean-Claude Carrière[27], il semble être un partisan de Nicias, ce qui explique la violence de ces attaques. Une tradition a voulu voir Alcibiade comme ennemi personnel d'Eupolis et l'a rendu responsable de sa mort. L'anecdote est sans aucun doute fausse et ne s'accorde en aucun cas avec la chronologie connue, elle mérite toutefois d'être étudiée[28].

1.2. Les fragments d'Antiphon et de Critias

1.2.1. Antiphon, oligarque et auteur d'un pamphlet

Nous connaissons par Plutarque et Athénée[29] l'existence d'un ouvrage intitulé Ἀλκιβιάδου λοιδορίαι écrit par un Antiphon. Le biographe en cite deux passages, tandis qu'Athénée en donne un fragment à peine plus long. La première anecdote de Plutarque concerne un épisode de l'enfance d'Alcibiade. La seconde est difficilement datable. Le fragment présent chez Athénée rapporte des faits légèrement postérieurs à sa δοκιμασία.

Dans les trois cas, l'auteur des Ἀλκιβιάδου λοιδορίαι axe son propos sur les tendances dépravées et violentes, manifestes dès la jeunesse d'Alcibiade. Encore enfant (παῖς), et sous la tutelle de Périclès et d'Ariphron[30], il se serait enfui pour rejoindre un de ses amants (ἐραστῶν). Toujours selon lui, si Périclès ne sut pas inverser cette tendance, ses conseils permirent néanmoins de sauvegarder son honneur en évitant le scandale. Ce goût pour la débauche se serait intensifié avec les années. À peine majeur, Alcibiade

26 Pour une étude récente sur la relation entre Cléon et Aristophane, voir Lafargue 2013, p. 21-26.

27 Carrière 1983, p. 56.

28 Nous lui consacrons un commentaire détaillé. Voir *infra* p. 273-277 chap. 6.

29 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 3 ; Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 525b.

30 Seules les Ἀλκιβιάδου λοιδορίαι mentionnent cet Ariphron. Cf. Platon, *Premier Alcibiade*, 104b.

serait parti à Abydos dans l'unique objectif d'être instruit par les femmes d'Abydos, apprenant ainsi des pratiques en accord avec son goût pour l'*ἀκολασία* (la luxure venue de l'intempérance) et la *παρανομία* (l'irrespect des usages et des lois)[31]. Enfin, il tua d'un coup de bâton un de ses esclaves (*τῶν ἀκολουθούντων τινά* – littéralement, un de ceux qui l'accompagnaient) à la palestre de Sibyrtios.

L'attribution de ces *Invectives* demeure incertaine depuis l'Antiquité, plusieurs auteurs nommés Antiphon étant connus[32]. Ainsi, Robert Flacelière et Émile Chambry, dans leur édition de la *Vie d'Alcibiade*, considéraient comme peu probable l'attribution de ces invectives à « l'orateur Antiphon (480-411) qu'admirait Thucydide ». Au contraire Louis Gernet, dans son édition des discours d'Antiphon « suivis des fragments d'Antiphon le sophiste », attribuait la paternité à cet orateur[33]. Plus récemment, l'éditeur anglais des fragments d'Antiphon le sophiste, Gerard J. Pendrick, s'inscrivait dans la tradition de Louis Gernet[34]. À notre tour, nous suivons l'attribution de Louis Gernet et les remarques de Gerard J. Pendrick.

En effet, le peu que nous savons d'Antiphon de Rhamnonte ne laisse aucun doute sur son opposition à Alcibiade. Il est d'après Thucydide l'un des principaux acteurs de la proposition instaurant l'oligarchie en 411[35]. Parmi les Quatre-Cents, il est, avec Phrynichos, Aristarque et Pisandre, l'un des plus opposés à la tendance favorable à la mise en place du régime des Cinq-Mille. Il participe avec Phrynichos à l'ambassade auprès des Lacédémoniens qui a pour « mission de traiter avec Lacédémone à toute condition qui fût tant soit peu acceptable »[36]. Le Pseudo-Plutarque fait se croiser les vies d'Antiphon et d'Alcibiade à deux reprises supplémentaires. Tout d'abord, ce dernier aurait reçu l'enseignement du père d'Antiphon, mais la référence à Xénophon semble indiquer qu'il

31 L'auteur insinue une accusation de prostitution.

32 Pour le V^e^ siècle, trois Antiphon (Antiphon l'orateur du dème de Rhamnonte, le sophiste et le poète) ont été identifiés par certains commentateurs, tandis que d'autres réunissent l'orateur et le sophiste en une seule et même personne. Outre le problème de l'identité d'Antiphon, se pose la question de l'attribution à chacun d'eux des œuvres transmises sous ce nom. Pour une synthèse arrêtée au milieu des années 90 voir *DPhA* I, p. 225-244.

33 Avec L. Gernet, voir Luria 1926 et Nestle 1942.

34 G. J. Pendrick (Antiphon, *Antiphon the Sophist. The Fragments*, 2002, p. 47-49) réfute l'hypothèse avancée par U. von Wilamowitz pour identifier le Πολιτικός d'Antiphon le sophiste à des parties des Ἀλκιβιάδου λοιδορίαι d'Antiphon l'orateur. En 2009, M.-L. Desclos (dans *Les Sophistes*. I, sous la direction de J.-Fr. Pradeau, p. 163-172) opte pour une hypothèse « unitariste »(p. 167), attribuant toutes les œuvres à l'oligarque Antiphon de Rhamnonte.

35 VIII, 68, 1-2.

36 VIII, 90, 2. Cette ambassade reviendra sans « aucune perspective d'accord pour l'ensemble des Athéniens » (VIII, 91, 1). La frange extrême des Quatre-Cents a également ordonné la fortification d'Eétiôneia qui, selon Théramène, permettra de livrer le Pirée aux Spartiates.

s'agit ici du sophiste. Par ailleurs, Antiphon l'orateur aurait été le premier à rédiger des discours pour ses concitoyens, en cela Alcibiade, Critias, Lysias et Archinos seraient ses successeurs. La première anecdote doit selon toute vraisemblance être écartée.

Plutarque met en doute la véracité des anecdotes, car l'inimitié (ἔχθρα), de l'aveu de l'auteur des Ἀλκιβιάδου λοιδορίαι, avait motivé cette rédaction. Les faits sont peut-être inventés ou exagérés, mais le comportement *paranomique* est lui attesté par les comiques, et surtout par Thucydide. Ce n'est pas le contenu des *Invectives* qui est marquant, mais bien le fait qu'Antiphon l'oligarque en est l'auteur. Celui qui prônait la paix avec Sparte, programme fondé sur une « illusion de doctrinaire » selon les mots de Luciano Canfora[37], utilisa son adroite éloquence pour assister ses amis, mais aussi pour attaquer au moins un de ses ennemis avec une rare violence. Au IVe siècle, d'autres suivront son exemple et attaqueront Alcibiade par les mêmes moyens[38]. Nous constatons ici une caractéristique constante de la réaction que suscite Alcibiade, au comportement trop marginal pour un régime démocratique.

1.2.2. Critias, allié temporaire

Plusieurs témoignages associent Critias et Alcibiade comme les mauvais disciples de Socrate[39]. Critias était probablement un peu plus âgé qu'Alcibiade[40]. Sa carrière politique et son œuvre littéraire révèlent un personnage « particulièrement contradictoire » pour reprendre l'expression de Luc Brisson. Le savant canadien le rapproche d'Alcibiade expliquant l'allure discordante du personnage par « la volonté d'un aristocrate de faire une carrière brillante en restant fidèle à une culture traditionnelle dans une cité qui avait profondément changé ».

Membre de l'aristocratie athénienne, son parcours croise maintes fois celui d'Alcibiade. En 415, il fait partie des parents d'Andocide mis en cause dans l'affaire des Hermès par le propre cousin d'Alcibiade[41]. Avec son père Callaischros, membre influent des

37 Canfora 1994, p. 471.

38 À propos du pamphlet de Polycrate et de Lysias, voir *infra* p. 82-83.

39 Il s'agit bien sûr d'un moyen de disculper Socrate. Voir *infra* p. 93-108 Xénophon et Platon.

40 Critias le tyran serait né autour de 460 av. J.-C. Il était le cousin de Charmide et l'oncle de Platon, mais aussi le cousin du père d'Andocide. Il fréquenta probablement le cercle socratique à la même époque qu'Alcibiade, toutefois Platon pourrait avoir mis en scène deux Critias différents (le tyran, dans le *Charmide*, le *Protagoras* et l'*Eryxias* [écrit apocryphe] ; le grand-père du tyran dans le *Timée* et le *Critias*). Sur ces hypothèses et pour une notice biographique complète, voir *DPhA* I, p. 512-520 rédigée par L. Brisson (complétée dans *Les Sophistes*. I, sous la direction de J.-Fr. Pradeau, p. 393-397).

41 Andocide, *Sur les mystères*, 47.

Quatre-Cents, Critias fait partie de la frange radicale des oligarques en 411[42], mais se rallie probablement à Théramène lors de la chute du régime. En 406, dans l'année qui suit le second exil d'Alcibiade, Critias quitte Athènes et se réfugie en Thessalie[43]. Entre 411 et 407, il est à l'origine d'un décret rappelant Alcibiade dans sa patrie, fait qu'il rappelle dans une élégie dédiée au bénéficiaire du décret[44]. Enfin, rentré à Athènes en 404, il participe à la mise en place de l'oligarchie par les Trente. Allié un temps à Théramène, c'est finalement Critias qui provoque la chute du chef des modérés qui conduit à sa condamnation à mort. D'après une tradition transmise par Plutarque[45], Critias est à la même époque hostile à Alcibiade, exigeant de Lysandre la mort de l'exilé.

L'apport de Critias dans le corpus biographique d'Alcibiade est à première vue faible. Du point de vue factuel, la mesure proposée par Critias n'atteint pas son objectif. Alcibiade refuse de rentrer sans redorer son image et ainsi être sûr des dispositions du peuple[46]. La prudence est de mise face à de tels renversements d'alliance. Ce fragment de Critias est un bel exemple de la complexité du jeu politique athénien et de l'opportunisme de ses acteurs. On pense aux paroles de Théramène lors de son procès : « toi [Critias], et moi, pour nous concilier la faveur de la cité, nous avons fait et dit bien des choses »[47]. En outre, il révèle aussi les qualités de Plutarque qui dispose, exploite et confronte plusieurs sources pour écrire la vie de l'Athénien. Pour cet épisode, outre Critias, il cite Xénophon, Théopompe, Éphore ou encore Douris de Samos. Il fait preuve d'un véritable esprit critique à l'égard de ses sources, modérant la version de Douris de Samos[48], et reste lucide à propos des intentions de Critias qui, dans ses *Élégies*, rappelle les services rendus à un personnage qui occupe désormais le premier rang.

Conclusion partielle

Les sources contemporaines étudiées dans les pages qui précèdent sont toutes l'expression d'idées politiques appartenant à des mouvances opposées à celle d'Alcibiade. Elles complètent le récit de Thucydide en enrichissant nos connaissances biographiques. Elles

42 Voir Ps.-Démosthène, *Contre Théocrinès*, 67.

43 Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 15 ; *Mémorables*, I, 2, 24. Cléophon est probablement à l'origine du départ de Critias, voir Aristote, *Rhétorique*, 1375b.

44 Le fragment est rapporté par Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 33, 1). Cette élégie est également attestée par le grammairien Héphestion (*Manuel de métrique*, 9, l. 9-15). Voir aussi Cornélius Népos, *Alcibiade*, 5, 4, selon qui, Critias propose ce décret en accord avec Théramène.

45 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 38.

46 Voir Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 11 ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 27.

47 Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 15.

48 Sur le retour d'Alcibiade en 407, voir *infra* p. 291-298.

illustrent également des notions qui sont présentes chez l'historien, en particulier le comportement *paranomique* indiqué par Thucydide sans exemple précis[49]. Ces sources mettent toutes l'accent sur la luxure et les mœurs dissolues d'Alcibiade. Avec Critias et Antiphon, ces sources montrent les usages de la vie politique athénienne. Les invectives étaient courantes pour discréditer un adversaire et souvent violentes. Elles pouvaient être le fait de personnages dont les sources nous transmettent un portrait élogieux, tel Antiphon chez Thucydide[50]. Avec Critias en particulier, nous percevons également le jeu des alliances et leur retournement en fonction des intérêts des individus. En période de guerre, un durcissement de la vie politique dû à la complexité et aux moments contrastés de la période n'est pas surprenant. Ainsi, tout en étant fondée sur les actions d'Alcibiade, ces accusations contiennent probablement une part d'exagération.

2. Les sources proches

Les révolutions oligarchique et tyrannique, comme les restaurations démocratiques qui les suivent, marquent profondément les sources littéraires à partir de 410. Chaque parti a pratiqué des exécutions ou des confiscations une fois au pouvoir. À chaque restauration, des exilés tentent d'obtenir de la justice athénienne la condamnation de ceux qu'ils estiment coupables, soit de la mort de leurs proches, soit des spoliations subies. Le temps est aux règlements de comptes politiques comme personnels. Il est donc logique de voir les sources judiciaires prendre une place importante dans le corpus littéraire. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les premières sources de la fin du V^e^ et du début du IV^e^ siècle. Lysias et Isocrate témoignent des nombreux procès qui suivent la défaite athénienne de 404. Andocide, les auteurs socratiques et, pour son récit historique des événements, Diodore de Sicile complètent ce tableau.

49 Nous analysons en détail cet élément du portrait thucydidéen d'Alcibiade. Voir *infra* p. 209-211 chap. 4.

50 VIII, 68, 1-2 : « un homme qui, parmi les Athéniens de son temps, ne le cédait à personne en valeur et excellait tant à concevoir qu'à exprimer ses idées ; sans doute il ne parlait pas devant le peuple ni dans aucun autre débat s'il n'y était forcé, et il était suspect à la foule à cause de sa réputation d'éloquence ; toutefois il n'avait pas son pareil pour aider, dans les débats des tribunaux aussi bien que de l'assemblée, quiconque venait lui demander un conseil. Et lorsque dans la suite les Quatre-Cents renversés furent traités rudement par le peuple, c'est lui encore qui, poursuivi précisément de ce chef, pour avoir contribué à établir ce régime, présenta certainement la meilleure défense qu'on ait jamais entendue dans une affaire capitale jusqu'au jour où je suis ».

Liste des affaires judiciaires identifiables

Dates	Affaires	Sources
410	Affaire Polystratos, chargé d'établir la liste des Cinq-Mille	(Ps.-)Lysias, *Pour Polystratos défense contre une accusation de renversement de la démocratie*
408	**Affaire de l'attelage, tentative de procès privé par Diomédès contre Alcibiade**	**Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 26** **Diodore de Sicile, XIII, 74** **Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 12, 3**
403	Affaire Phormisios, à la suite de sa proposition de n'accorder la citoyenneté qu'aux propriétaires fonciers après le retour des exilés	Lysias, *Contre une proposition tendant à détruire à Athènes le gouvernement transmis par les ancêtres*
Fin 403	Affaire Ératosthène, membre des Trente et responsable de la mort de Polémarque	Lysias, *Contre Ératosthène*
403/402	**Affaire anonyme**	**Lysias, *Défense d'un anonyme accusé de corruption***
403/402	Affaire Euthynous, procès privé à la suite d'une restitution financière incomplète	Isocrate, *Contre Euthynous*
402/401	Affaire Callimachos, à propos d'une somme confisquée (10 000 drachmes) pendant le rétablissement de la démocratie	Isocrate, *Contre Callimachos*
Peu après 400	Affaire anonyme, d'un citoyen modéré partisan des Trente à leurs débuts	Lysias, *Pour un citoyen accusé de menées contre la démocratie*
400/398	Affaire Agoratos	Lysias, *Contre Agoratos*
399	Affaire Socrate	Isocrate, *Busiris*Platon, *Apologie de Socrate*Xénophon, *Mémorables*
399	**Affaire Andocide**	**Andocide, *Sur les mystères*** **Lysias, *Contre Andocide***
396/395	**Affaire de l'attelage, procès privé posthume intenté par Teisias et visant Alcibiade père représenté par son fils**	**Isocrate, *Sur l'attelage***
Avant 395	Affaire Eucratès, procès posthume contre le frère de Nicias, précédemment accusé par les Trente et la démocratie restaurée, et représenté par ses enfants	Lysias, *Sur la confiscation des biens du frère de Nicias, Péroraison*
395/394	**Affaire Alcibiade fils, pour désertion**	**Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste* ; *Contre Alcibiade pour refus de servir***
392/390	Affaire Mantithéos, soupçonné, lors de son accession au Conseil, d'accointance avec les Trente	Lysias, *Pour Mantithéos, défense à un examen devant le Conseil*
388/387	**Affaire héritage d'Aristophane, contre le beau-frère d'Aristophane à propos de la captation d'un héritage saisi par la justice athénienne**	**Lysias, *Sur les biens d'Aristophane défense contre le Trésor***
Inconnue	**Affaire Alcibiade fils, au sujet d'une maison**	**Lysias, *Contre Alcibiade [au sujet d'une maison]* = Athénée, 534f.**

Nous indiquons en caractères gras les affaires judiciaires dans lesquelles Alcibiade est mentionné, sans obligatoirement être partie prenante dans la chose jugée.

Ces affaires sont aussi politiques que privées. Certaines ont pour objet de juger les responsables des dérives politiques de la cité, du moins ceux qui sont encore en vie et présents. C'est le cas du *Contre Ératosthène* de Lysias. Des citoyens de second plan sont également visés, comme Polystratos ou Phormisios. On voit aussi des affaires plus privées dans lesquelles des citoyens demandent la restitution de sommes confisquées par un régime ou confiées à un proche pendant la tyrannie.

Dans le cas d'Alcibiade, nous connaissons au moins une affaire privée, celle de l'attelage dans laquelle, semble-t-il, deux protagonistes interviennent à treize années d'écart[51]. Le nom d'Alcibiade apparaît dans d'autres affaires. L'une concerne directement son fils, et Lysias en rédige le plaidoyer de l'accusation. Il est plus que probable qu'à travers le fils, c'est aussi la mémoire du père qui est visée. Dans les autres affaires, le nom d'Alcibiade est invoqué, tantôt pour le blâmer, tantôt pour revendiquer son héritage. Ces affaires s'inscrivent, après 399, dans un débat plus large sur l'opportunité de restaurer l'empire des Athéniens. La présence d'Alcibiade n'a rien d'étonnant dans cette discussion. Il est l'un des exemples parfaits pour le parti de l'empire, comme pour celui qui lui est opposé.

2.1. Les pamphlets, sources des orateurs (Polycrate ; Lysias, Πρὸς Ἀλκιβιάδην ὑστέρῳ)

Avant de traiter les différentes affaires judiciaires dans lesquelles Alcibiade est impliqué, il faut dire quelques mots d'un genre littéraire qui n'a laissé aucune œuvre intégrale, mais a pourtant profondément influencé les auteurs dont il va être question ici. Le genre des invectives, déjà abordé avec Antiphon, se poursuit en ce début de IV^e^ siècle, et Alcibiade n'échappe pas à ces attaques. À la différence du pamphlet d'Antiphon, ceux-ci sont postérieurs et ne s'inscrivent donc pas dans le même contexte. Il ne s'agit pas de salir la réputation d'un acteur de la vie politique, mais plutôt d'attaquer la mémoire d'un homme mort. Ce dernier peut être la cible principale de ces pamphlets, mais il peut également être une cible secondaire. De cette littérature essentielle, seuls des témoignages subsistent, et il est difficile de saisir l'articulation précise que ces écrits entretenaient avec les sources judiciaires. Le *Lexique de Patmos*[52] attribue à Lysias un Πρὸς Ἀλκιβιάδην ὑστέρῳ. Le court fragment ne dit que peu de choses en fait[53]. Le fragment rapporté par Athénée pour le Πρὸς Ἀλκιβιάδην περὶ οἰκίας[54] de Lysias évoque

51 Voir *infra* p. 88-89.

52 Voir Sakkélion 1877, p. 153.

53 « Va-t-en à la male heure, va-t-en à Abydos : car je suis las d'invectiver conte toi (Ἔρρε εἰς ὄλεθρόν τε καὶ Ἄβυδον· ὡς ἀπειρηκὼς ἤδη σοι τυγχάνω λοιδορούμενος) ».

54 Athénée de Naucratis, 534f.

également Abydos et les débauches qu'Alcibiade y pratiquait. Louis Gernet proposait de rassembler ces deux fragments au sein d'un même écrit qu'il décrivait comme un « pamphlet apocryphe contre Alcibiade le père, analogue à celui d'Antiphon ou du Pseudo-Antiphon »[55]. Mais à ce propos, nous en sommes réduits aux hypothèses.

Le cas du pamphlet de Polycrate est plus documenté. Il s'agit d'une source fondatrice pour toutes les apologies de Socrate, dont nous n'avons pourtant aucun fragment. Ce pamphlet nous est connu grâce aux différentes réponses faites par Isocrate, Platon et Xénophon. À l'inverse de l'accusation d'Anytos qui ne nommait pas Alcibiade et se contentait de reprocher la corruption de la jeunesse athénienne, Polycrate se montrait plus direct en citant Alcibiade et Critias comme élèves de Socrate. À cela, Isocrate, Platon et Xénophon apportent chacun une réponse différente. Alors qu'Isocrate nie l'existence d'un lien entre Socrate et Alcibiade[56], Platon et Xénophon le reconnaissent et s'en expliquent chacun à leur manière.

2.2. Les affaires judiciaires

2.2.1. Des affaires de second plan qui s'étalent sur quinze années

a. Lysias, *Défense d'un anonyme accusé de corruption*

En 403/402, Lysias écrit pour un citoyen resté anonyme une défense dans une affaire de corruption et de détournement des fonds publics[57]. Le discours contient essentiellement des lieux communs. L'accusé rappelle les sommes dépensées pour la Cité à l'occasion de liturgies, son engagement sans faille dans les combats, et sa conduite privée irréprochable. La ligne de défense est habituelle, claire et simple : « dans toute ma vie, privée et publique, j'ai toujours été, je pense, un bon citoyen,

55 Lysias, *Discours* II (CUF), p. 246.

56 Isocrate, *Busiris*, 5 : Σωκράτους δὲ κατηγορεῖν ἐπιχειρήσας, ὥσπερ ἐγκωμιάσαι βουλόμενος Ἀλκιβιάδην ἔδωκας αὐτῷ μαθητὴν, ὃν ὑπ' ἐκείνου μὲν οὐδεὶς ἤσθετο παιδευόμενον, ὅτι δὲ πολὺ διήνεγκε τῶν Ἑλλήνων, ἅπαντες ἂν ὁμολογήσειαν. « Tu avais entrepris d'accuser Socrate ; et comme si tu voulais faire son éloge, tu lui as donné pour disciple Alcibiade dont nul n'a jamais vu qu'il ait fait l'éducation, mais qui du commun accord de tous était de beaucoup supérieur aux autres Grecs ».
L'intention générale du *Busiris* est à signaler. Isocrate précise les règles de l'éloge et du blâme. Dans le cadre d'un éloge, le devoir d'un orateur est de ne faire qu'un éloge au risque de déformer les faits. Il doit agir inversement dans le cas d'un blâme. Ainsi, Isocrate reproche à Polycrate un discours d'accusation dans lequel il se contredit. Selon Isocrate, Polycrate ne peut pas accuser Socrate et, en même temps, faire d'Alcibiade son disciple.

57 La corruption est clairement indiquée au § 21-22, le vol au préjudice de l'État est suggéré au § 16.

et je suis assez connu de vous pour n'avoir pas besoin de me justifier là-dessus »[58]. Pour autant, le discours est particulièrement documenté, et son auteur fournit une liste précise des liturgies, sommes à l'appui pour chacune d'entre elles. Prononcé peu de temps après la défaite d'Aïgos-Potamos, ce discours éclaire le contexte judiciaire et économique des Athéniens. Avec franchise, l'accusé rappelle à ses juges les mesures partiales prises peu de temps auparavant par la justice athénienne. Présent à Aïgos-Potamos comme triérarque, il a ramené deux navires, le sien et celui d'un certain Nausimachos[59]. Or, selon lui, le désastre n'a pas été reproché aux stratèges mêmes, mais bien aux triérarques[60]. À ce reproche, l'accusé ajoute une critique à propos de ceux qui sont en charge des finances athéniennes. À l'heure où il parle, les revenus athéniens sont « médiocres » et, d'après lui, « pillés par ceux qui y sont préposés »[61]. Pour le prévenu, il semble évident, ou il veut rendre évident, que son accusation est orchestrée par des magistrats qui détournent l'argent public à leur profit[62].

L'identité de l'accusé reste inconnue. Il s'agit sans nul doute d'un Athénien fortuné. Nous ne savons rien de ses idées politiques. D'après ses dires, il a côtoyé la plupart des stratèges de la fin de la guerre du Péloponnèse, mais cette proximité n'était pas recherchée. Elle s'expliquait, d'après l'orateur, par ses qualités de triérarque reconnues par tous[63]. Alcibiade, rentré à Athènes et nommé *stratègos autokratôr*, choisit son navire. Après lui, Thrasylle, Archestratès et enfin Erasinidès se succéderont à bord. Pour ce qui est d'Alcibiade, l'accusé précise : « J'aurais donné beaucoup pour ne pas l'avoir avec moi, et il n'était ni mon ami, ni mon parent, ni de ma tribu »[64]. La franchise générale qui caractérise le reste des propos incline à penser que la déclaration est sincère, même s'il est probable que, dans le contexte où se tient le procès, peu d'Athéniens auraient pris le risque de revendiquer une amitié avec Alcibiade. L'accusé ne lui reconnaît pas de valeur particulière en tant que stratège, si ce n'est celle, par lien de cause à effet, d'avoir su reconnaître en lui le meilleur triérarque.

58 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 18.
59 Selon Lysias (*Défense d'un anonyme*, 11), seuls douze navires sont rentrés à Athènes. Xénophon (*Helléniques*, II, 29) en dénombre neuf : le vaisseau de Conon, sept navires et la Paralienne.
60 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 9.
61 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 13.
62 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 14.
63 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 6 : « pendant le temps que je fus triérarque, c'est mon vaisseau qui était le mieux équipé de toute la flotte ».
64 Lysias, *Défense d'un anonyme*, 6.

b. Lysias, *Sur les biens d'Aristophane défense contre le Trésor*

Cette défense concerne une affaire postérieure à la guerre du Péloponnèse et sans rapport avec elle. Le procès se tient en 388 ou 387 av. J.-C. et intervient après une première décision de justice antérieure de deux ou trois années. Aristophane et son père Nicophèmos avaient été condamnés à mort et à la confiscation de leurs biens. Toutefois, les sommes perçues s'étaient révélées bien inférieures à celles espérées. Ici encore, les finances athéniennes sont au plus bas, et comme dans la précédente affaire on voit que les citoyens étaient prompts à ordonner des confiscations pour alimenter le trésor de la cité. Cette seconde procédure visait tout d'abord le beau-père d'Aristophane, puis le fils de ce dernier à la suite du décès de son père. Soupçonné d'avoir capté les « biens non apparents » (meubles, argents), l'accusé ne remet pas en cause les condamnations précédentes. Lysias concentre l'essentielle de la défense qu'il rédige à démontrer que les attentes des Athéniens ne correspondaient pas à la réalité de la fortune d'Aristophane. Pour cela, il convoque plusieurs exemples du passé, aux rangs desquels se trouve Alcibiade.

Lysias dresse la liste des erreurs athéniennes à propos des fortunes privées de certains citoyens du § 45 au § 54 : « bien des gens paraissent riches de leur vivant qui, après leur mort, ont démenti l'opinion que vous en aviez »[65]. Pour cela il dresse une liste d'exemples anciens[66], c'est-à-dire de citoyens morts, puis donne le cas plus récent de Diotimos au § 50. L'exemple d'Alcibiade est fourni en dernier. Les éditeurs ont parfois suspecté une erreur de positionnement, le transposant après le § 47, le supprimant ou proposant d'y voir un ajout postérieur qu'ils ne datent pas[67]. En fait, la nature des propos est plus surprenante que leur position dans le texte.

> Ἔπειτ' οἴομαι ὑμᾶς εἰδέναι ὅτι Ἀλκιβιάδης τέτταρα ἢ πέντε ἔτη ἐφεξῆς ἐστρατήγει ἐπικρατῶν καὶ νενικηκὼς Λακεδαιμονίους, καὶ διπλάσια ἐκείνῳ ἠξίουν αἱ πόλεις διδόναι ἢ ἄλλῳ τινὶ τῶν στρατηγῶν, ὥστ' ᾤοντο εἶναί τινες αὐτῷ πλεῖν ἢ ἑκατὸν τάλαντα. Ὁ δ' ἀποθανὼν ἐδήλωσεν ὅτι οὐκ ἀληθῆ ταῦτα ἦν· ἐλάττω γὰρ οὐσίαν κατέλιπε τοῖς παισὶν ἢ αὐτὸς παρὰ τῶν ἐπιτροπευσάντων παρέλαβεν.
>
> Encore un exemple : vous savez, j'imagine, qu'Alcibiade fut stratège quatre ou cinq ans de suite, maître de la mer et victorieux des Lacédémoniens : les villes, alors, ne marchandaient pas à lui donner deux fois plus qu'à n'importe quel autre stratège, en sorte que certains lui attribuaient plus de cent talents ; c'était faux, on le vit bien à sa mort, il laissa à ses enfants une fortune moindre que celle qu'il avait reçue de ses tuteurs.[68]

65 Lysias, *Sur les biens d'Aristophane*, 45.

66 Lysias cite au § 46 Ischomachos (à son propos, voir probablement Xénophon, *Économique*), § 47 Nicias et au § 48 Callias et Cléophon.

67 Voir Lysias, *Discours* II (CUF), p. 51 n. 3.

68 Lysias, *Sur les biens d'Aristophane*, 52.

L'expression « victorieux des Lacédémoniens » place nécessairement l'épisode après 411. Toutefois, la durée de la stratégie indiquée donne une vision très floue et inexacte du personnage comme du contexte historique. De 411 à 407, Alcibiade exerce bien des commandements militaires, mais sans toujours être véritablement mandaté pour cela[69]. L'orateur ne dit rien de la flotte à Samos, des oligarques à Athènes, du retour, puis du second exil. Il ne dit rien non plus de la prodigalité d'Alcibiade, bien connue de ses contemporains comme par les sources postérieures[70], et qui expliquerait aussi bien le faible patrimoine laissé à ses héritiers[71]. Si le passage est authentique, il montre surtout comment en 388, l'histoire d'Alcibiade pouvait déjà être évoquée uniquement à des fins argumentatives, et sans un réel souci d'exactitude[72].

2.2.2. Des affaires anciennes qui ressurgissent

a. Andocide, la parodie des Mystères et la mutilation des Hermès

Dans cette étude, nous n'avons pas traité la parodie des Mystères et la mutilation des Hermès avec comme objectif de décrire les événements en eux-mêmes. L'affaire était obscure au moment des faits, et les sources ne permettent pas d'établir avec certitude les responsabilités de chacun des protagonistes. Le discours *Sur les Mystères* d'Andocide n'échappe pas à ce constat.

En 399, l'affaire est de nouveau portée devant la justice en raison d'une *endeixis* intentée contre Andocide pour avoir participé de nouveau à la cérémonie des Mystères[73]. Ce dernier présente alors une défense au cours de laquelle il revient sur les faits et la procédure judiciaire de 415. Sans entrer dans un commentaire de l'affaire personnelle d'Andocide, il est important de remarquer que son discours fournit un récit et de nombreuses précisions par rapport au texte de Thucydide. Andocide donne plusieurs fois lecture des listes successives d'accusés dont deux pourraient provenir d'une

69 Alcibiade est élu stratège par l'assemblée des marins de Samos (VIII, 82), avant d'être associé à la direction des affaires une fois les Quatre-Cents renversés.

70 Pour les contemporains, voir entre autres Thucydide (VI, 12 ; 15, 3) ; pour les postérieures, voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16.

71 Lysias est d'ailleurs le seul à parler de plusieurs enfants légitimes (τοῖς παισίν). Voir Lysias, *Contre Alcibiade*, 28.

72 L'opinion de l'orateur semble néanmoins négative, car les sommes données par les alliés sont des contributions pour la guerre en Ionie. En remarquant le faible patrimoine d'Alcibiade à sa mort, il tient donc pour acquis que les sommes prélevées chez les alliés étaient en partie détournées par Alcibiade et dépensées à des fins personnelles.

73 Pour le contexte général de l'affaire, voir la notice de G. Dalmeyda dans l'édition de la CUF (Andocide, *Discours*, p. 9-13).

documentation officielle dont nous ne disposons plus aujourd'hui[74]. Les troisième et quatrième dénonciations ne sont pas lues, mais mentionnées directement par l'orateur[75]. Agaristé, femme d'Alcméonidès, à l'origine de la troisième dénonciation est présente lors du procès d'Andocide. Ainsi, même s'il parle environ quinze ans après les faits et en l'absence de plusieurs coaccusés disparus depuis, il est probable qu'Andocide donne une retranscription fidèle de la procédure judiciaire de 415.

Dans son discours, l'orateur traite en premier l'affaire de la parodie des Mystères – sujet principal de son procès –, tandis que la mutilation des Hermès vient ensuite[76]. Au sujet d'Alcibiade lui-même, l'orateur n'est pas prolixe : il ne le mentionne qu'au début de l'affaire des Mystères, lors de la première dénonciation dont le texte est confirmé en 399 par Diognétos, un des enquêteurs de 415. En dehors des protestations d'Alcibiade à l'instant où l'affaire éclate, Andocide ne dit rien de son comportement et se contente de le présenter uniquement comme en fuite comme tous les citoyens nommés lors de la troisième dénonciation. À ce titre, le discours *Sur les mystères* nous en apprend davantage sur le cadre général de ces deux affaires, par exemple sur les enquêteurs ou encore les liens de parenté qui existent entre certains protagonistes, que sur le rôle exact d'Alcibiade et les conséquences de cette affaire dans sa vie.

b. Des affaires de famille : Alcibiade, père et fils, devant la justice

Le fils d'Alcibiade nous est connu principalement à travers les sources judiciaires[77]. Il fut mis en accusation au moins deux fois. La première fois en 396 ou 395, il représentait son père, et Isocrate rédigea sa défense. La seconde fois, il était visé directement. Lysias rédigea deux discours contre lui dans cette affaire. Alcibiade fils entreprit probablement une action en justice à une date inconnue. Il y était question d'une maison, et Lysias aurait rédigé la réponse de l'accusé[78].

---

74 Andocide, *Sur les mystères*, 13 (dénonciation de l'esclave Andromachos) ; 15 (dénonciation de Teucros).

75 Andocide, *Sur les mystères*, 16-17.

76 Andocide, *Sur les mystères*, 34.

77 Une remarque de Xénophon (*Mémorables*, I, 3, 8) à propos de sa beauté et deux mentions de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 1, 8 [= Archippos fr. 48] ; 12) sont les deux seuls autres témoignages à son propos. Sur les enfants d'Alcibiade, voir Lysias, *Sur les biens d'Aristophane*, 52 que nous venons de citer.

78 Voir Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 534f ; Harpocration, παρακαταβολή. Voir également la notice par L. Gernet et M. Bizos dans Lysias, *Discours* II (CUF), p. 246. De cette troisième affaire, nous ne connaissons qu'un discours intitulé Πρὸς Ἀλκιβιάδην περὶ οἰκίας et attribué à Lysias.

Les deux affaires, celle de l'attelage et celle de l'abandon de poste, n'ont aucun rapport direct. Toutefois, l'accusation de Lysias répond à la défense d'Isocrate sur bien des points. Ainsi, le refus de servir dont le fils est accusé, devient pour Lysias une réfutation de l'éloge d'Alcibiade par Isocrate.

Réponses de Lysias à Isocrate

	Isocrate, *Sur l'attelage* (396/5)	**Lysias, *Contre Alcibiade* (395/4)**
Fortification de Décélie, révolte des îles, renseignements donnés à l'ennemi	10 : accusation fausse	30 : accusation avérée
Récompenses accordées à Alcibiade à son retour d'exil	11 : ces récompenses ne peuvent être suivies d'une sanction du fils	31 : ces récompenses étaient une erreur sur laquelle les Athéniens doivent revenir
Alcibiade a marché contre sa patrie	12-14 : comme les démocrates à l'époque des Trente	32-34 : Alcibiade était un banni qui marchait avec des étrangers, les démocrates rentraient dans leur cité occupée

1. L'affaire de l'attelage

Une fois majeur, Alcibiade fils peut représenter son père dans une procédure judiciaire. C'est l'occasion pour d'éventuels créanciers de se manifester et de demander les réparations auxquelles ils estiment avoir droit. C'est ce qui se produit en 396 ou 395 av. J.-C. pour une affaire ancienne, et même antérieure à la naissance d'Alcibiade fils. Les faits remontent à 416 av. J-C., et deux versions en sont connues. D'après le Pseudo-Andocide et Diodore[79], un certain Diomédès prêta un attelage à Alcibiade, lequel refusa de le rendre après la victoire. Selon Plutarque[80], Diomédès demanda à Alcibiade d'acheter l'attelage à l'État argien, et ce dernier l'aurait gardé pour lui. Quels que soient les causes de cette affaire et le nombre de protagonistes impliqués[81], nous savons que Teisias, beau-frère de Chariclès, est l'accusateur du fils d'Alcibiade[82].

Dans le texte tel qu'il nous est parvenu, l'affaire de l'attelage est en fait au second plan. La partie qui contenait les réfutations à propos de l'attelage manque. Il reste un

79 Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 25 ; Diodore de Sicile, XIII, 74.

80 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 12.

81 G. Mathieu (*Isocrate. Discours* I [CUF], p. 47-48) propose de lier les deux affaires. Alcibiade aurait eu deux créanciers dont l'un aurait intenté un procès dès 408, l'autre plusieurs années après.

82 À propos des enfants qui subissent les conséquences des charges qui pesaient sur leurs pères, voir Lysias, *Sur les biens d'Aristophane*, 8.

éloge d'Alcibiade père, prononcé par son fils qu'Isocrate[83] place dans la situation d'une victime[84]. En effet, dans les trois premiers paragraphes, Isocrate déplace avec habileté le centre de gravité du débat. Alcibiade fils est mis en cause dans une affaire privée, mais c'est en calomniant l'action publique d'Alcibiade père que l'accusation entend obtenir gain de cause. Le parcours politique de l'accusateur facilite également cette translation. Son parent Chariclès avait été l'un des Trente, et pas le plus modéré[85], tandis que Teisias avait siégé au Conseil pendant la tyrannie[86].

Pour les besoins de la cause, le *Sur l'attelage* induit une erreur chronologique permanente. L'auteur entretient un flou volontaire sur le départ d'Alcibiade et l'abolition de la démocratie qui ne s'accorde avec aucun des deux exils dans la réalité. Quoi qu'il en soit, l'argumentation d'Isocrate devait être convaincante, ou l'accusation de Teisias bien faible, car Alcibiade fils fut acquitté.

2. Le fils devant la justice

En 395 ou 394, Alcibiade fils est de nouveau face à un tribunal. L'affaire le concerne directement cette fois et est d'ordre militaire[87]. Un citoyen nommé Archestratidès intente l'action en justice[88], rejoint par deux amis qui prononcent les deux discours de Lysias aujourd'hui conservés (*Contre Alcibiade pour abandon de poste* [Κατ' Ἀλκιβιάδου λιποταξίου] ; *Contre Alcibiade pour refus de servir* [Κατ' Ἀλκιβιάδου ἀστρατείας]). Ces deux co-accusateurs se déclarent d'eux-mêmes des ennemis personnels d'Alcibiade père et fils[89]. Alors que le premier discours de Lysias s'attache à décrire Alcibiade fils[90], dans des termes peu flatteurs, le second discours s'applique à rejeter les interventions favorables à l'accusé[91].

---

83 G. Mathieu (*Isocrate. Discours* I [CUF], p. 49) estime possible une publication de cet éloge par Isocrate, mais sans nécessairement une réécriture *a posteriori*.

84 Isocrate, *Sur l'attelage*, 1 : « [...] c'est de la même manière que tous ont coutume de m'accuser sans motif ».

85 Isocrate, *Sur l'attelage*, 42. Voir également Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 2 ; *Mémorables*, I, 2, 31 [dans un entretien où, avec Critias, il s'oppose à Socrate] ; Lysias, *Contre Ératosthène*, 55 ; Andocide, *Sur les Mystères*, 101 ; Aristote, *Politique*, 1305b.

86 Isocrate, *Sur l'attelage*, 43. Voir également le § 50.

87 Sur la qualification juridique du procès et son origine, voir Lysias, *Discours* I (CUF), p. 219-221.

88 Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste*, 3.

89 Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste*, 2 ; *Contre Alcibiade pour refus de servir*, 12.

90 Isocrate ne dit que peu de choses à propos du fils.

91 Le premier discours mentionne déjà le soutien de ses parents au § 20 et, aux § 16 et 21, l'intervention de certains magistrats en souvenir du père.

Citoyen bien en vue, Alcibiade fils n'est pas un ami du plus grand nombre[92], mais il bénéficie de soutiens dans la cité. Marcel Bizos remarquait le manque de vraisemblance de certaines anecdotes, mais estimait qu'Alcibiade fils était « réellement un assez triste sire : [car] le fils de l'homme le plus célèbre de son époque devait être connu de tout le monde à Athènes, et il était difficile de lui composer un personnage de pure fantaisie »[93]. Certaines accusations peuvent être vraies, comme celle de servir dans la cavalerie et ainsi d'éviter la position plus risquée d'hoplite, mais nous ne souscrivons pas à l'argumentation de Marcel Bizos[94]. Si la critique est fondée, elle n'en reste pas moins largement amplifiée et exagérée par Lysias. Les parallèles entre le père et le fils peuvent d'ailleurs laisser penser à une reproduction sur le fils des critiques qui ont été faites sur le père, et à propos desquelles en fait nous ne savons rien[95].

3. Isocrate et Lysias : deux portraits antagonistes

Le portrait d'Alcibiade père dans le discours *Sur l'attelage* est nettement apologétique[96]. Alcibiade y est un homme « fort entreprenant et fidèle à la majorité du peuple » (§ 5), qui « avait un tel souci de ne commettre même en exil aucune faute contre l'État qu'il alla à Argos et s'y tint en repos » (§ 9) lorsqu'il quitta la Sicile. Selon l'orateur, le destin de cet homme et celui du régime démocratique étaient liés. Alcibiade avait choisi la démocratie plutôt que l'oligarchie (§ 36) ou la tyrannie (§ 38). Ainsi, « les mêmes hommes qui ont causé la destruction de la démocratie » ont été à l'origine du premier bannissement d'Alcibiade (§ 4). Dès les premiers paragraphes de son exposé, Isocrate établit une chronologie trouble et entremêle deux épisodes de la guerre du Péloponnèse pourtant séparés par quatre années. Car, d'après lui, ce sont bien « les premiers qui conspirèrent contre la démocratie et établirent les Quatre-Cents » qui organisèrent une campagne de propagande dans l'affaire de la parodie des Mystères en liant une affaire religieuse à un prétendu complot antidémocratique (§ 5-6). Thucydide voyait également dans l'enquête sur la parodie des Mystères des manœuvres politiques dirigées par les ennemis d'Alcibiade, mais Isocrate est le seul à les désigner comme étant les futurs membres

92 Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste*, 10.

93 Lysias, *Discours* I (CUF), p. 218.

94 La vision d'une Athènes « communauté de face-à-face » où, d'une part, tous les citoyens se connaissent, et d'autre part, les personnages publics sont parfaitement connus de tous, est aujourd'hui remise en cause avec raison. Voir Couvenhes, Milanezi 2007, p. 10-11 et, pour le IVe siècle, Bertrand 2007.

95 Nous pensons ici à l'accusation d'inceste qui n'est pas attestée par les sources contemporaines.

96 La nature du discours – un plaidoyer en faveur du fils d'Alcibiade – explique ce ton apologétique en partie. Néanmoins, ce discours est aussi une réponse à celui de l'accusation qui, d'après Isocrate, faisait la part belle à des accusations particulièrement outrancières envers Alcibiade père.

des Quatre-Cents. De cette manière, l'orateur place l'*hybris*[97] du côté des ennemis d'Alcibiade, et la justice de son côté[98]. Il réduit son argumentation à un principe : « il ne faut pas commencer par examiner quel citoyen était [Alcibiade] quand il était exclu de la cité ; il faut regarder le temps antérieur, voir ce qu'il était pour le peuple avant son exil ». Il n'est donc pas nécessaire de parler du rôle qu'il joua auprès des Péloponnésiens dont la responsabilité est rejetée sur « ceux qui l'ont chassé ». En revanche, les services rendus dans l'espoir de rentrer dans sa patrie doivent être portés à son crédit.

Isocrate écarte également les prodigalités et le comportement *paranomique* d'Alcibiade, pourtant connus et rapportés par Thucydide. Il les assimile à « une liberté de langage [posthume] qu'on eût craint d'avoir de son vivant »[99]. Ce subterfuge lui permet de concentrer son discours sur l'origine familiale d'Alcibiade, prestigieuse et tout acquise à la démocratie. Héritier des grandes familles de tradition démocratique, Alcibiade est ambitieux, car il rivalise avec ses ancêtres[100]. Cette ambition le guide dans toutes ses actions : ses premières campagnes militaires (§ 29-30), son mariage avec la fille d'Hipponicos (§ 31), son goût pour l'élevage des chevaux, les courses d'attelages ou les liturgies (§ 32-35), et enfin dans sa conduite comme citoyen (§ 36-38). Le point d'orgue de cette apologie se trouve au § 41, lorsqu'Isocrate achève sa description sur un Alcibiade souffrant avec la démocratie, avant de décrire Teisias et ses sympathies oligarchiques.

2.3. Les auteurs socratiques et le procès de Socrate

2.3.1. Hétérogénéité du corpus des Socratiques

Trois auteurs composent ce que nous appelons le corpus des Socratiques : Antisthène, Xénophon et Platon. Ils ont en commun d'avoir suivi l'enseignement de Socrate. Cette particularité marque profondément la relation qu'ils entretiennent, à travers leurs écrits, avec Alcibiade, lui aussi disciple du philosophe[101]. Cela s'explique par le

97 Voir Isocrate, *Sur l'attelage*, 10.
98 Voir Isocrate, *Sur l'attelage*, 11.
99 Isocrate, *Sur l'attelage*, 22.
100 Isocrate, *Sur l'attelage*, 29. Sur cette notion de rivalité étendue par Alcibiade à tous ceux qui l'ont précédé, voir Proclus, *Commentaire sur le Premier Alcibiade*, 147-148.
101 Le phrase d'Isocrate (*Busiris*, 5 : ὥσπερ ἐγκωμιάσαι βουλόμενος Ἀλκιβιάδην ἔδωκας αὐτῷ μαθητὴν, ὃν ὑπ' ἐκείνου μὲν οὐδεὶς ἤσθετο παιδευόμενον) participe peut-être à cette question. Isocrate pourrait vouloir dire, non pas qu'Alcibiade et Socrate ne sont pas proches, mais plutôt que le philosophe n'a pas fait la *paideia* d'Alcibiade au sens théorique que Socrate donne à ce mot (« accouchement » des êtres pour qu'ils poursuivent leur propre chemin, voir Platon, *Phédon*, 77d-78b).

rôle qu'Alcibiade a joué *a posteriori* dans les accusations portées contre Socrate en 399, et en particulier celle de corrompre la jeunesse. Toutefois, le corpus socratique est en fait hétérogène. Les trois auteurs appartiennent à deux générations différentes. Alors qu'Antisthène était probablement un contemporain d'Alcibiade, Platon et Xénophon sont tous les deux nés après 430. S'il est vraisemblable qu'Antisthène et Alcibiade ont fréquenté le cercle socratique dans la même période, cela l'est beaucoup moins pour Platon et Xénophon. Les premières années de la guerre d'Archidamos ont été vécues par Antisthène et Alcibiade comme de jeunes hommes, participant à la vie publique et à l'effort de guerre. Pour Platon et Xénophon, il s'agit de leur enfance.

2.3.2. Les fragments d'Antisthène

Antisthène aurait composé une soixantaine d'œuvres[102], dont une intitulée Ἀλκιβιάδης. Contrairement à Platon et Xénophon, Antisthène a probablement connu Alcibiade[103]. Les deux hommes sont des contemporains, et leur différence d'âge est minime[104]. De tous ses écrits, il ne subsiste aujourd'hui que des fragments. Selon Plutarque, ils contenaient des détails biographiques précis, comme le nom de la nourrice d'Alcibiade[105]. Toutefois, il est difficile d'évaluer l'ampleur de la perte subie pour l'objet de notre étude[106]. Outre l'anecdote rapportée par Plutarque, quatre autres fragments peuvent être cités. Tout d'abord, dans son *Second Cyrus*[107], Antisthène fait écho à des relations incestueuses qu'Alcibiade aurait entretenues avec sa mère, sa sœur et sa fille, « à la mode des Perses ». Un autre fragment témoigne de sa beauté physique[108]. Un troisième

102 Diogène Laërce, VI, 1, 18.

103 Athénée de Naucratis, 534c : διὸ καὶ Ἀντισθένης ὁ Σωκρατικὸς ὡς δὴ αὐτὸς αὐτόπτης γεγονὼς τοῦ Ἀλκιβιάδου ἰσχυρὸν αὐτὸν καὶ ἀνδρώδη καὶ ἀπαίδευτον καὶ τολμηρὸν καὶ ὡραῖον ἐφ' ἡλικίας <πάσης> γενέσθαι φησίν.

104 Pour des éléments biographiques, voir *DPhA* I, p. 245-248. M.-Chr. Hellmann y propose de placer la naissance du philosophe « au plus tard dans les années 450-445 ». On sait par Diogène Laërce (VI, 1, 1) qu'Antisthène se distingua à la bataille de Tanagra, en 426 av. J.-C.

105 Une Laconienne nommée Amycla. Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 3.

106 Si l'origine de la nourrice est intéressante pour illustrer les liens anciens qui unissaient la famille d'Alcibiade à la Laconie, elle est en fait inutile pour les démontrer. Le passage de Thucydide (V, 43) à propos de la proxénie de la famille d'Alcibiade est plus significatif à cet égard.

107 Athénée de Naucratis, 220c. Le fragment est trop court et surtout hors de tout contexte. Rien de sûr ne peut en être déduit quant à l'opinion d'Antisthène à propos de ces pratiques incestueuses. Étaient-elles supposées ? L'auteur les utilisaient-elles pour illustrer un propos sur les rumeurs ? Pour une interprétation de cette accusation comme une allusion à Aspasie, voir Vickers 2000. Les accusations d'inceste semblent liées, pour les Athéniens, à des accointances avec l'étranger. Voir le cas de Cimon, où l'inceste accompagne l'accusation de philolaconisme comme l'explique P. Schmitt-Pantel (2007, p. 65).

108 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 114 : « Si Achille ne lui ressemblait pas, c'est qu'il n'était pas vraiment beau ».

fragment ajoute qu'il conserva une beauté physique à tous les âges et donne de lui une image plus positive[109]. Il cumulait la force, la virilité, et l'audace. Toutefois, ce fragment pose un problème d'édition, car il attribue également à Alcibiade le qualificatif de ἀπαίδευτον[110], c'est-à-dire « sans instruction, sans éducation » (littéralement ici, un adulte qui n'a pas reçu la παιδεία dans son enfance), que les éditeurs ont parfois corrigé par εὐπαίδευτον[111], « bien élevé, instruit, cultivé ou poli ».

Le quatrième et dernier fragment confirme un événement présent chez Platon. À l'issue de la bataille de Délion, Socrate concède à Alcibiade le prix pour la valeur que les Athéniens veulent lui décerner[112]. Ainsi, Alcibiade serait toujours un membre du cercle socratique autour de l'année 424, c'est-à-dire l'année même de l'augmentation du tribut à laquelle il participe.

2.3.3. Le cas de Platon et de Xénophon

Dans le cadre de notre recherche, les textes de Xénophon et de Platon s'inscrivent dans une controverse scientifique plus large à propos de la dimension apologétique des écrits de ces deux auteurs. Tous les deux répondent par leurs écrits aux accusations d'Anytos, ainsi qu'au pamphlet de Polycrate. Avant eux, Isocrate avait répondu au pamphlet de Polycrate également, mais il l'avait fait en niant les liens qui avaient existé entre Socrate et Alcibiade. Platon et Xénophon au contraire les reconnaissent, ce qui leur permet de les définir, de les minorer. Intimement liés dans cette entreprise de rétablissement de Socrate, les deux auteurs diffèrent non seulement pour ce qui est du genre littéraire et surtout pour ce qui est des moyens qu'ils déploient et de l'auditoire qu'ils se choisissent. Si tous les deux souhaitent démontrer l'innocence de Socrate dans les dérives politiques d'Alcibiade, leur méthode diffère. Platon élabore une défense tournée vers les générations futures visant à démontrer qu'Alcibiade n'a pas tenu compte des avertissements de Socrate ; Xénophon s'adresse aux accusateurs du philosophe, tentant de leur répondre point par point par « une argumentation plutôt laborieuse, et guère convaincante » en ce qui concerne Alcibiade, pour reprendre les mots de Michèle Bondini et Louis-André Dorion[113]. Le cas de Xénophon se complexifie encore. Car outre ce projet apologétique dans lequel Alcibiade et Critias sont de mauvais élèves qui profitent de l'enseignement

109 Athénée de Naucratis, 534c.

110 Le mot est présent sur les manuscrits ACE et a été conservé dans l'édition Teubner d'Athénée de Naucratis par G. Kaibel.

111 La correction est de J. Dalechamp au XVI[e] siècle et a été suivie par D. Olson dans la dernière édition de la Lœb.

112 Athénée de Naucratis, 216b-c.

113 Xénophon, *Mémorables* I (CUF), p. LXVII.

du maître, mais refusent son idéal de modération, Xénophon est aussi l'auteur d'un écrit historique, *Les Helléniques*, que la critique dissocie de ses écrits socratiques.

a. Platon

Platon entre dans le cercle de Socrate en 407, à une époque où Alcibiade ne fait plus partie depuis longtemps de ce groupe. L'intérêt de Platon ne se situe pas dans l'historicité des faits qu'il rapporte. Plusieurs de ces dialogues, comme son *Gorgias* ou son *Banquet*, sont des compositions littéraires et philosophiques, construites sur des événements historiques et des questions de société, plus que des transcriptions fidèles d'entretiens réels, dont certains auxquels il n'aurait pu assister. À ce titre, la véracité des faits n'est donc pas la première chose à considérer en ce qui concerne les dialogues platoniciens. Que le banquet d'Agathon ait eu lieu, qu'il ait rassemblé dans une même pièce Socrate, Alcibiade et Aristophane, n'a, en fin de compte, que peu d'importance. Mais, même si la scène est irréelle, les propos que Platon tient au sujet des personnages, en particulier en ce qui concerne Alcibiade, ne sont pas pour autant dénués de vérité pour notre sujet. Il faut en premier lieu se concentrer sur les raisons qui ont conduit Platon à écrire sur Alcibiade. Le fondateur de l'Académie a composé un dialogue éponyme[114] et il donne la parole ou mentionne Alcibiade dans quatre autres dialogues. Dans chacune de ces œuvres (le *Protagoras*, le *Banquet*, l'*Euthydème*, le *Premier Alcibiade* et le *Gorgias*), le rôle d'Alcibiade est clairement apologétique. Platon l'utilise pour disculper Socrate. Dans un premier temps, l'argumentation de Platon pourrait se résumer ainsi : malgré les avertissements répétés et la prévenance de Socrate, Alcibiade n'a pas poursuivi sur la voie de la philosophie. Le jeune homme a été happé par la vie publique et s'est éloigné de l'influence positive de son maître. Toutefois, Platon inscrit cette défense dans une critique plus large de la démocratie athénienne. Ainsi, dans un second temps, la défense du maître peut se lire comme une défense à demi-mot du disciple. Platon ne le disculpe pas, mais il ne le condamne pas non plus. Plus qu'un coupable, Alcibiade est une sorte de complice. Héritier d'un empire, il n'a fait que poursuivre les politiques commencées par Thémistocle, Cimon et Périclès qui sont eux les véritables coupables.

Reste à savoir comment il faut ordonner les cinq dialogues platoniciens dans notre étude. Les dates de composition sont ardemment discutées depuis le XIX^e^ siècle. Choisir ce critère produirait une construction nécessairement instable, chaque nouvelle hypothèse de datation pouvant remettre en cause tel ou tel ordre. En outre, l'Antiquité ne semble pas avoir accordé beaucoup d'importance à cette question,

114 Le caractère apocryphe du *Second Alcibiade* ne fait aujourd'hui plus de doute. Par ailleurs, le sujet de ce dialogue est bien trop éloigné de celui qui nous préoccupe.

s'intéressant davantage, à l'instar de Proclus, à une approche progressive des discours qui permet au lecteur d'entrer peu à peu dans la pensée du maître. Par ailleurs, s'il ne faut pas toujours chercher des faits réels dans les dialogues de Platon, les cinq dialogues qui nous préoccupent ici ne sont pas pour autant dénués de tout contexte historique indiqué par leur auteur. Toutefois, les organiser selon la chronologie des instants de la vie d'Alcibiade nous semble peu cohérent. Nous avons donc fait le choix de les regrouper en fonction de la manière qu'a Platon de traiter la question de la responsabilité d'Alcibiade dans les dérives athéniennes

1. Une défense classique : Alcibiade s'est éloigné de Socrate

Le *Protagoras*

Dans le *Protagoras*, Alcibiade n'est plus un enfant, mais est à l'âge de sa première barbe. Sa relation avec Socrate dure déjà depuis quelque temps comme l'ami du philosophe le sous-entend dans l'introduction du dialogue[115]. Avec Callias, Alcibiade joue un « rôle effacé », principalement « pour remettre les interlocuteurs aux prises, au moment où Protagoras semble vouloir abandonner. Alcibiade est vif et péremptoire, Callias est courtois et persuasif »[116]. Cette remarque pourrait également s'étendre au rôle qu'il joue dans sa relation avec Socrate. Car malgré ses interventions favorables à Socrate dans la discussion, le maître, de son propre aveu, a oublié sa présence plusieurs fois au cours de la conversation[117]. Le maître ne ménage d'ailleurs pas son ami rappelant la mauvaise influence que Périclès redoutait de le voir exercer sur son jeune frère Clinias[118].

Dans sa première intervention, Alcibiade se montre un ardent défenseur de Socrate, témoignant de son excellence dans l'art du dialogue ainsi que de sa mémoire qui lui permet de savoir l'objet initial d'un long discours de Protagoras lorsque l'ensemble de l'assistance l'a déjà oublié[119]. À travers la réponse de Critias, on voit apparaître une description d'Alcibiade, « toujours ambitieux de victoire pour la cause qu'il embrasse »[120].

---

115 Un peu trop longtemps puisque l'ami de Socrate le désigne comme étant déjà un homme (ἀνήρ).

116 Voir la notice d'A. Croiset et L. Bodin dans Platon, *Œuvres complètes* III-1 (CUF), 1955, p. 5. Au début du discours Socrate parle d'interventions nombreuses. En fait, Platon n'en rapporte que deux (336b-d et 348b-c). Platon l'emploie également (347b) pour rappeler à l'ordre Hippias qui souhaite interrompre le dialogue entre Socrate et Protagoras, contrevenant ainsi aux règles décidées et acceptées par les deux personnages principaux.

117 Platon, *Protagoras*, 309b.

118 Platon, *Protagoras*, 320a-b. Ailleurs (*Premier Alcibiade*, 108e), Platon dit de ce jeune frère qu'il était un μαινόμενον ἄνθρωπον.

119 Platon, *Protagoras*, 336b-d.

120 Platon, *Protagoras*, 336e : Ἀλκιβιάδης δὲ ἀεὶ φιλόνικός ἐστι πρὸς ὃ ἄν ὁρμήσῃ.

Le *Banquet*

Athénée de Naucratis situe le *Banquet* de Platon en 416 av. J.-C., l'année de l'archonte Euphème[121]. L'historicité de la scène est sujette à caution comme nous l'avons évoqué. Léon Robin situe la composition du *Banquet* vers 385 av. J.-C. et l'interprète comme une réponse de Platon au pamphlet de Polycrate[122]. La justification de l'innocence de Socrate dans les dérives causées par Alcibiade sous-tend l'ensemble du dialogue. Dans le *Banquet*, Platon nous montre Alcibiade sous les traits d'un homme ivre et impudent, dont le franc-parler est artificiel[123].

*2. L'*Euthydème *: la responsabilité des mauvaises influences*

L'un des principaux personnages de l'*Euthydème* n'est autre qu'un certain Clinias dont le père est « Axiochos, fils d'Alcibiade l'ancien, [...] cousin germain de l'Alcibiade aujourd'hui vivant ». C'est la seule évocation d'Alcibiade dans ce dialogue qui aurait peut-être eu lieu autour de l'année 405 selon Louis Méridier[124]. De Clinias lui-même, nous ne savons que peu de choses en réalité. La présentation qu'en fait Socrate présente un parallèle intéressant avec les propos du philosophe à la fin du *Premier Alcibiade*.

> [...] ce jeune homme (τὸν νεανίσκον) que voici, persuadez-le qu'il faut aimer la science et cultiver la vertu : vous nous ferez plaisir, à moi et à toute cette assistance. Tel est en effet le cas de ce garçon, moi-même et toutes les personnes présentes, nous souhaitons le voir devenir un homme accompli. [...] Or il est jeune ; nous avons donc pour lui les craintes qu'inspire la jeunesse ; nous tremblons qu'on ne nous prévienne en tournant son esprit vers d'autres soins et qu'on nous le gâte.[125]

Le thème est courant chez Platon. Socrate se montre toujours prévenant envers la jeunesse d'Athènes que sa fréquentation élève, tandis que les mauvaises fréquentations la corrompent. Le propos de Platon a bien évidemment une visée apologétique s'opposant aux accusations portées contre le philosophe pendant et après son procès. Mais le choix de faire figurer le cousin d'Alcibiade ici est pour le moins un heureux hasard. D'autant plus, qu'on le voit progresser avec fulgurance grâce à l'enseignement de Socrate[126].

---

121 Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 217a.

122 Voir la notice par L. Robin dans Platon, *Œuvres complètes* IV-2, p. X-XII.

123 Pour le rôle d'Alcibiade dans le *Banquet*, nous renvoyons à l'étude de P. Pontier (2006, p. 124-128).

124 Voir la notice de l'*Euthydème* par L. Méridier dans Platon, Platon, *Œuvres complètes* V (CUF), 1964, p. 139. L'établissement de la date exacte de la scène ne présente qu'un faible intérêt en réalité pour notre commentaire.

125 Platon, *Euthydème*, 275a-b.

126 Voir Platon, *Euthydème*, 288d-290d. La remarque de Criton en 291a attribue les propos de Clinias à un être supérieur qui ne serait autre que Socrate en réalité : Ναὶ μὰ Δία, ὦ Σώκρατες· τῶν κρειττόνων μέντοι τις ἐμοὶ δοκεῖ, καὶ πολύ γε.

3. La critique de l'Athènes démocratique

Le *Premier Alcibiade*

L'authenticité du *Premier Alcibiade* n'a jamais été remise en cause par les auteurs antiques[127]. Nous n'en faisons pas ici une étude d'ensemble détaillée, mais nous rappelons, en nous fondant sur un commentaire du V^e^ siècle apr. J.-C., l'importance et les caractéristiques de cet écrit platonicien.

Lire et citer Proclus pour étudier Alcibiade est inhabituel. Pourtant, tout au long de son commentaire, le successeur de Platon aborde à plusieurs reprises le caractère du personnage[128]. Selon lui, « Platon se propose dans ce dialogue [...] de manifester notre nature, de saisir au moyen de raisonnements scientifiques et irréfutables de la philosophie l'essence entière par laquelle chacun de nous est défini, et de dévoiler, au moyen des méthodes démonstratives, ce que veut dire le célèbre précepte delphique : *Connais-toi toi-même* »[129]. À ce titre, Proclus remarque que le *Premier Alcibiade* est souvent un dialogue introductif à la philosophie de Platon, car il s'adresse aux jeunes gens qui s'orientent vers la vie publique. Pour nous guider vers cette connaissance, Platon use d'Alcibiade, exemple parfait d'un homme doué qui choisit la politique, tout en ayant les dispositions nécessaires à la philosophie.

Dans le *Premier Alcibiade*, les questions de Socrate révèlent au jeune homme son essence. Or, cet Alcibiade vu à travers le prisme de Platon et expliqué par Proclus est en accord avec l'Alcibiade de Thucydide ou celui de Plutarque[130]. Proclus disserte sur la nature que Platon décrit. Alcibiade est *philotimon*. À cette recherche d'honneurs, s'ajoute celle du commandement. Alcibiade est *philarchos*. Pour Proclus, ces deux notions sont liées à la *génésis*. Alcibiade aime l'honneur et le commandement plus que tout autre, car sa famille lui en fournit d'illustres exemples. Il ne peut se contenter d'égaler ses ancêtres. S'il veut rendre immortel son nom, il doit les dépasser[131].

Dans ces conditions, il pourrait sembler difficile d'expliquer la présence d'Alcibiade aux côtés de Socrate. Or, toujours selon Platon expliqué par Proclus, c'est justement la recherche de la *timè* et de l'*archè* qui unit le jeune homme et le philosophe :

---

127 À ce propos, voir la notice par A. Ph. Segonds dans Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon* I (CUF), 1985, p. X-XIII. Consulter également Pacini 2005-2008, p. 139-143. Contre l'attribution de ce dialogue à Platon, voir Gribble 1999, p. 261.

128 Proclus semble avoir disposé de nombreuses sources. Il cite notamment un passage de l'oraison funèbre de Thucydide. Voir Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 115, 3.

129 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 19, 13-18.

130 Nous détaillerons cette analyse. Voir *infra* p. 198-203 chap. 4.

131 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 147-148.

> Εἰ τοίνυν ἡ πρώτη τῶν ψυχῶν κάθοδος ἡ φιλότιμός ἐστι ζωή, δῆλον ὡς οὐκ ἔστιν ἡ ἔφεσις αὕτη τῶν εἰς βάθος πεσόντων, ἀλλ' ἐν προθύροις τοῦ λόγου στρεφομένων. Διὸ δὴ καὶ ὁ Σωκράτης ἀξιέραστον εἶναι τὸ τοιοῦτον ἦθος ὑπείληφεν ὡς ὑπερανέχον τῆς γενέσεως καὶ τῷ λόγῳ συγγενέστερον· ἐγγυτέρω γάρ ἐστιν ὁ θυμὸς ἡμῶν ἤπερ ἡ ἐπιθυμία. Διὰ ταύτας μὲν οὖν τὰς αἰτίας τὴν φίλαρχον καὶ φιλότιμον ζωὴν ὁ Σωκράτης ἀξίαν ἐρωτικῆς ὑπέλαβεν εἶναι κηδεμονίας.
>
> Si donc la première descente des âmes est constituée par la vie d'ambition (*philotimos*), il est clair que le désir d'honneurs n'appartient pas aux êtres qui sont tombés au fond de l'abîme, mais à ceux qui séjournent *dans le vestibule* de la raison. C'est justement pour cela que Socrate a estimé que cet habitus méritait l'amour, en tant qu'il domine la *génésis* et qu'il est très apparenté à la raison ; car le courage chez nous est plus voisin de la raison que le désir.
> C'est donc pour ces raisons que Socrate a estimé qu'une âme amie des charges et des honneurs était digne de sollicitude amoureuse.[132]

Socrate attire à lui le jeune homme avide d'honneurs et de commandements. Il le questionne sur la nature de la puissance, « car Alcibiade [est] bien l'amant de la puissance » – ἦν γὰρ δὴ ὁ Ἀλκιβιάδης δυνάμεως ἐραστής[133]. Or, le philosophe dispense un enseignement – le beau, le bien et le juste –, par des arts différents en fonction de la nature de son interlocuteur[134]. Par l'*érotique*, Socrate élève Alcibiade vers le beau et lui apprend aussi un art de persuader. Pour Proclus, la question de la responsabilité de Socrate dans les actions futures d'Alcibiade se pose alors. Il y répond en commentateur de Platon :

> Ainsi édifié par Socrate, Alcibiade n'a pas reçu là, je pense, un mince accroissement dans la perfection de ses qualités naturelles. Que si, maintenant, il a aussi accompli quelques actions vicieuses, rendons-en responsable le caractère imparfait et non totalement redressé de la vie qui est en lui. Car nous ne voulons pas dire que la fréquentation de Socrate l'ait rendu vertueux, mais simplement qu'il a tiré profit <des> entretiens.[135]

À la même question, Platon apporte une réponse qui nous semble plus historique. Ayant vécu la fin de la guerre du Péloponnèse et la chute de l'hégémonie athénienne,

132 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 139.

133 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 84. Ce passage est à rapprocher du discours d'Alcibiade en VI, 16, où Alcibiade justifie sa recherche de l'*archè*. Pour Proclus commentant le *Premier Alcibiade*, Socrate dit à Alcibiade que la puissance n'est pas « dans le fait de commander de nombreux pauvres hommes, et que, selon lui, l'homme plein d'orgueil (τὸν μεγαλόφρονα) doit être l'amant (ἐραστὴν) de cette extraordinaire puissance (ἐκείνης τῆς δυνάμεως), et non de la puissance existante. Car celle-ci est mêlée de faiblesse (αὕτη μὲν γὰρ ἀσθενείᾳ συμμιγής ἐστι). Le *mégalophrôn* décrit par Proclus est l'homme « plein d'orgueil », mais aussi celui « qui a de la grandeur d'âme ».

134 Proclus (*Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 28-29) cite en exemple l'érotique, la maïeutique et la dialectique qui permettent à Socrate d'unir « chacun à une réalité différente : les uns au beau-en-soi, les autres à la sagesse toute première, les autres au Bien ».

135 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 89.

le philosophe athénien connaît le caractère imparfait d'Alcibiade, mais aussi celui de la cité dans laquelle il a fait carrière :

> [...] ὀρρωδῶ δέ, οὔ τι τῇ σῇ φύσει ἀπιστῶν, ἀλλὰ τὴν τῆς πόλεως ὁρῶν ῥώμην, μὴ ἐμοῦ τε καὶ σοῦ κρατήσῃ.
>
> [...] j'ai grand'-peur, non que je n'aie pas confiance en ton naturel, mais en constatant quelle puissance possède notre Cité, que cette puissance ne nous subjugue, toi aussi bien que moi-même ![136]

Le *Gorgias*

En 427, Gorgias de Léontinoi participe à l'ambassade envoyée par sa cité pour demander l'assistance des Athéniens. Le *Gorgias* de Platon oppose à Socrate trois interlocuteurs successifs : Gorgias, Polos et Calliclès. C'est au cours du dernier dialogue que Socrate mentionne à deux reprises Alcibiade. Or, certains commentateurs ont voulu voir en Calliclès un prête-nom qui ne serait autre qu'Alcibiade lui-même[137]. La thèse est séduisante, mais il est inutile de découvrir qui se cacherait derrière Calliclès pour affirmer que ce personnage représente à lui seul toutes les ambiguïtés du régime démocratique athénien de l'époque de la guerre du Péloponnèse. Calliclès prend des positions contradictoires, défendant successivement le pouvoir du nombre au sein de la cité, puis le pouvoir du plus fort au sein de la Ligue de Délos.

Si l'on suit Platon, Alcibiade est encore à l'époque du dialogue un proche de Socrate[138]. Or, quelle que soit la date de la scène[139], il semble évident qu'Alcibiade s'est déjà lancé en politique. L'avertissement que Platon fait prononcer à Socrate est à rapprocher de celui qui conclut le *Premier Alcibiade*. Toujours à demi-mots, le philosophe disculpe Alcibiade :

> Καὶ σὺ νῦν, ὦ Καλλίκλεις, ὁμοιότατον τούτῳ ἐργάζῃ· ἐγκωμιάζεις ἀνθρώπους, οἳ τούτους εἰστιάκασιν εὐωχοῦντες ὧν ἐπεθύμουν. Καί φασι μεγάλην τὴν πόλιν πεποιηκέναι αὐτούς· ὅτι δὲ οἰδεῖ καὶ ὕπουλός ἐστιν δι' ἐκείνους τοὺς παλαιούς, οὐκ αἰσθάνονται. Ἄνευ γὰρ σωφροσύνης καὶ δικαιοσύνης λιμένων

136 Platon, *Premier Alcibiade*, 135e.

137 Voir, par exemple G. Glotz, que nous citons au chap. 3 p. 171. Nous émettons des réserves sur cette identification. P. Pontier (2006, p. 127-128) a montré certaines similitudes entre eux, tout en rappelant qu'ils ne peuvent être confondus. Sur cette question, se reporter à la bibliographie fournie dans la p. 53 n. 82 de l'édition du *Gorgias* par St. Marchand et P. Ponchon parue en 2016 et présente dans notre bibliographie.

138 Platon, *Gorgias*, 481d.

139 La construction de Platon n'est en fait pas incompatible avec la chronologie que nous avons établie. D'une part, Aristophane permet d'établir que les ambitions politiques d'Alcibiade étaient déjà connues en 427 av. J.-C. D'autre part, le seul témoignage que nous avons d'une rupture nette entre Socrate et Alcibiade au début de la vie publique de ce dernier est celui de Xénophon (voir *infra* p. 105). Or le témoignage de Xénophon reste sujet à caution sur ce point.

καὶ νεωρίων καὶ τειχῶν καὶ φόρων καὶ τοιούτων φλυαριῶν ἐμπεπλήκασι τὴν πόλιν· ὅταν οὖν ἔλθῃ ἡ καταβολὴ αὕτη τῆς ἀσθενείας, τοὺς τότε παρόντας αἰτιάσονται συμβούλους, Θεμιστοκλέα δὲ καὶ Κίμωνα καὶ Περικλέα ἐγκωμιάσουσιν, τοὺς αἰτίους τῶν κακῶν· σοῦ δὲ ἴσως ἐπιλήψονται, ἐὰν μὴ εὐλαβῇ, καὶ τοῦ ἐμοῦ ἑταίρου Ἀλκιβιάδου, ὅταν καὶ τὰ ἀρχαῖα προσαπολλύωσι πρὸς οἷς ἐκτήσαντο, οὐκ αἰτίων ὄντων τῶν κακῶν ἀλλ' ἴσως συναιτίων.

Or toi, Calliclès, tu fais ici la même chose : tu fais l'éloge d'hommes qui ont nourri les citoyens en les régalant de ce qu'ils désiraient. Certes les citoyens disent que ceux-ci ont agrandi la cité, mais que la cité s'enfle de pus et ne soit saine qu'en apparence à cause de ces fameux anciens, ils ne le savent pas. Sans tempérance ni justice, ces hommes ont rassasié la cité de ports, d'arsenaux, de remparts, de tributs et autres sottises semblables. Qu'elle subisse cependant un accès de faiblesse, et ils accuseront ceux qui les conseillent à ce moment-là, mais Thémistocle, Cimon et Périclès, les responsables de ces maux, ils continueront de les encenser. Et peut-être même s'en prendront-ils à toi si tu ne fais pas attention, et à Alcibiade, mon bien-aimé, lorsqu'ils auront perdu leurs anciennes possessions en plus de celles qu'ils ont acquises récemment, bien que vous ne soyez pas responsables mais complices tout au plus.[140]

Il faut apprécier ici l'ironie avec laquelle Platon joue. Les propos de Socrate font référence aux revers des Athéniens et à la perte de l'empire en 404. L'avertissement est adressé à quelqu'un dont nous ne savons rien, Calliclès, et qui représente la nature ambitieuse reprochée à Alcibiade.

b. Xénophon

Alcibiade paraît à onze reprises dans les *Mémorables* et en vingt-neuf occasions dans les *Helléniques*[141]. Les deux œuvres obéissent à des objectifs différents. La première est un écrit socratique, où Alcibiade n'apparaît qu'à travers le prisme du projet apologétique de Socrate. Xénophon le décrit comme un ambitieux fréquentant Socrate pour acquérir des capacités oratoires et réussir en politique. Dans les *Helléniques*, au contraire, écrit historique qui semble poursuivre celui de Thucydide, l'auteur évite de se prononcer sur la personnalité du stratège et n'émet pas de jugement explicite, délivrant un récit factuel des dernières années de la guerre du Péloponnèse. On a parfois tenté d'expliquer cette différence de traitement par une évolution de l'auteur[142]. Toutefois, toute datation précise étant peu probable, en tout cas en ce qui concerne les *Mémorables*[143], cette hypothèse doit de toute façon être écartée. De la même manière, il faut rejeter

140 Platon, *Gorgias*, 518e-519b.

141 Une trentième occurrence concerne Alcibiade de Phégonte, cousin d'Alcibiade. Voir Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 13.

142 Delebecque 1975 est favorable à cette théorie, tandis que Weil 1983 se prononce en faveur d'une position mitigée.

143 L.-A. Dorion (voir la notice de Xénophon, *Mémorables* I (CUF), p. CCXLVIII-CCXLIX) accepte la date de la bataille de Leuctres, soit 371 av. J.-C., comme *terminus post quem*, mais il réfute toute hypothèse de datation précise des *Mémorables*, dans leur ensemble comme par livres.

la question de la supériorité d'un des écrits sur l'autre pour établir un portrait d'Alcibiade. En effet, les deux portraits ne se contredisent pas. Dans les *Mémorables*, Xénophon tente de disculper Socrate, mais il ne montre pas pour autant un Alcibiade dénué de qualités et de compétences oratoires et sophistiques. Le personnage n'y est jamais décrit dans une situation militaire[144], principale situation dans laquelle il est mis en scène dans les *Helléniques*, du fait même de la nature du récit. Outre cet objectif apologétique de Socrate, les écrits de Xénophon sont marqués – c'est une évidence qu'il faut néanmoins rappeler – par laconophilie[145]. Étudier Alcibiade chez Xénophon ne peut s'envisager qu'en rappelant ces deux spécificités.

1. Helléniques

Les vingt-neuf occurrences d'Alcibiade sont toutes concentrées dans la première partie des *Hellénique* qui s'étend du premier livre au chapitre deux du deuxième livre inclus[146]. Cette partie constitue des Παραλειπόμενα Θουκυδίδου, un *Complément à (l'Histoire) de Thucydide*, dont la rédaction semble remonter au début de la carrière littéraire de Xénophon. Jean Hatzfeld la situe autour de 390, tandis que la suite des *Helléniques* aurait été composée après l'*Anabase* et jusqu'en 355[147]. Dans cet écrit de jeunesse[148], l'auteur accorde une place importante à Alcibiade, mais il n'en fait pas non plus un modèle. Les informations biographiques transmises par Xénophon sont de deux natures, à quoi s'ajoute une esquisse moins explicite. Outre deux précisions sur le groupe familial d'Alcibiade, l'historien concentre en effet l'essentiel de son discours sur les capacités militaires d'Alcibiade. En cela, il émet pourtant un jugement implicite. L'ambition d'Alcibiade et son désir de peser sur la politique athénienne ne

144 Sur les compétences militaires d'Alcibiade selon Xénophon, voir *infra* p. 102-104.

145 Sur la laconophilie de Xénophon et un parallèle avec Alcibiade, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 149-151.

146 D'une manière générale, le problème d'Alcibiade dans les *Helléniques* peut être lié à celui de Socrate et du socratisme dans le le premier livre de la même œuvre. À ce propos, voir Weil 1983 dont nous résumons l'argumentation et la conclusion : Xénophon ne pratique pas le mélange des genres dans ses écrits. Il ne se livre pas vraiment malgré son emploi de la première personne. Il parle tout de même de Socrate au moment des Arginuses, et peut-être les commentateurs modernes espèrent trop de sa part : les indices du socratisme sont présents, mais nous en attendons toujours plus.

147 Voir la notice de J. Hatzfeld dans Xénophon, *Helléniques* I (CUF), p. 9. L'argumentation de l'éditeur repose sur l'évolution stylistique et linguistique de l'auteur. Nous acceptons cette thèse.

148 Notre expression ne désigne pas la date de composition, mais la période de la vie de Xénophon. Nous l'entendons dans le sens de R. Weil (1983, p. 465) : « Le début des *Helléniques* tient de l'autobiographie. Les deux premiers livres retracent une période que Xénophon a dû vivre avec l'intensité et la fraîcheur d'impression d'un tout jeune homme entrant dans l'existence, et quelle existence, alors qu'Athènes livrait ses derniers combats et traversait les mois cruels de la révolution oligarchique ».

sont pas décrits à la manière de Thucydide. Xénophon les fait néanmoins apparaître en filigrane et se contente de les traiter par touches.

Pour les informations purement biographiques, Xénophon, dans son récit de l'année 409, nomme un Alcibiade d'Athènes, cousin d'Alcibiade et banni en même temps que lui[149]. Jean Hatzfeld l'identifie à Alcibiade de Phégonte dont l'existence est attestée par Andocide[150]. Mis en cause lors de l'affaire de la mutilation des Hermès, et présent à Athènes, Alcibiade de Phégonte avait pris la fuite. Il ne faisait donc pas partie du groupe d'Athéniens partis en Sicile et rappelés avec Alcibiade. Or, c'est comme ennemi des Athéniens et parmi des troupes syracusaines qu'il ressurgit dans le récit de Xénophon. Aucune source ne permet de connaître son parcours, quoi qu'il en soit Thrasylle ne le traite pas comme les autres prisonniers, mais ordonne sa lapidation[151]. Xénophon cite un autre cousin, Euryptolémos, fils de Peisianax, qui sert d'escorte à Alcibiade lors de son retour en 407[152].

Concernant l'essentiel de son propos sur les actions militaires d'Alcibiade, certains thèmes déjà présents chez Thucydide se poursuivent dans les *Helléniques*. C'est le cas de la question économique sur laquelle Xénophon insiste à de nombreuses reprises. Elle est au cœur de l'action du stratège, et on le voit sans cesse se déplacer et agir pour assurer des revenus aux Athéniens afin de mener à bien leurs opérations militaires. La dégradation des finances athéniennes explique en partie cette insistance, mais cette préoccupation et des compétences dans ce domaine avaient déjà été signalées par Thucydide à propos d'Alcibiade. Xénophon lui reconnaît aussi des qualités militaires indéniables. Alcibiade sait se porter au secours des troupes et ainsi emporter la victoire, mais Xénophon ne fait pas de lui l'archétype du commandant idéal. L'épisode de l'amalgame raté entre ses troupes et celles de Thrasylle montre les limites que Xénophon voit à ses capacités de chef[153]. Alors qu'Alcibiade veut réunir toutes les forces dont il dispose, il se montre incapable de convaincre les hommes, et l'amalgame se fait finalement dans un mouvement naturel venant des troupes elles-mêmes à la suite d'un combat. L'épisode de Notion montre un autre aspect du personnage : il ne

149 Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 13.

150 Andocide, *Sur les mystères*, 65. Voir également l'*IG* I³ 428. Selon les restitutions de J. K. Davies (*APF* 600 VI), la mère d'Alcibiade de Phégonte aurait été la sœur de Clinias, père d'Alcibiade.

151 Il est impossible de déterminer si Thrasylle exécute la sentence prononcée dans le cadre de l'affaire de la mutilation des Hermès ou bien applique une peine réservée au traître capturé aux côtés d'un ennemi. Selon G. Dalmeyda (Andocide, Discours [CUF], p. 136), « on le relâcha, sans doute pour complaire à Alcibiade ». Nous n'avons trouvé aucune mention dans les sources antiques de cette version. Sur Alcibiade de Phégonte, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 129-131.

152 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 19.

153 Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 15.

sait pas s'entourer et déléguer son commandement à des personnes fiables. Xénophon insiste sur ce point en précisant qu'Antiochos est « son propre officier-pilote » (τὸν αὑτοῦ κυβερνήτην)[154]. La bataille de Notion s'achève par la perte d'une quinzaine de trières, tandis que la majorité des équipages parvient à se sauver. Les conséquences sont plus importantes pour Alcibiade. Le mécontentement à son égard sévit à Athènes, mais aussi au sein même de l'armée qui avait permis son rappel et l'avait porté au commandement. Le jugement de Xénophon, exprimé à demi-mots, s'avère donc mitigé. En cela, il se distingue de Thucydide qui avait instauré une dichotomie claire entre le comportement d'Alcibiade et les (bonnes) décisions prises pour la conduite de la guerre.

L'ambition d'Alcibiade de jouer un rôle dans la vie politique athénienne est elle aussi exprimée en filigrane. Les motivations qui le poussent à agir avant son rappel sont claires, et Xénophon diffère là encore de Thucydide en ne les commentant pas. À partir de son second exil, Xénophon efface très rapidement Alcibiade de son récit. Exilé volontaire, retiré dans une forteresse de Chersonèse, Alcibiade disparaît jusqu'à la bataille d'Aïgos-Potamos[155]. Aucune autre source ne permet de compléter ce vide long de trois années. Xénophon ne précise pas l'objectif poursuivi en intervenant auprès des stratèges athéniens peu de temps avant la bataille. On ne peut pas dire dans quelle mesure ce geste est désintéressé, et le caractère d'Alcibiade pourrait laisser penser à une nouvelle tentative pour revenir dans les affaires athéniennes. Éconduit par les stratèges, Alcibiade se retire à nouveau dans sa forteresse et s'évapore littéralement du récit de Xénophon. Des deux occurrences suivantes, seule la dernière apporte un élément nouveau[156]. Dans sa défense, Théramène précise qu'il était opposé au bannissement de Thrasybule, d'Anytos et d'Alcibiade par les Trente. Il désigne ces trois bannis comme des chefs potentiels et capables de l'opposition du parti populaire et des individus qui « aspirent au pouvoir »[157]. La remarque permet d'appuyer l'hypothèse d'une réelle volonté d'Alcibiade de revenir aux affaires en 404, mais elle soulève un problème auquel il est impossible de répondre : Xénophon ne dit rien des circonstances de la

154 Xénophon, *Helléniques*, I, 5, 11.

155 Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 25-26.

156 En II, 2, 1, Xénophon précise que les citoyens de Byzance qui avaient livré la place à Alcibiade en I, 3, 18-22 se réfugient à Athènes et y obtiennent la citoyenneté.

157 Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 42 : ᾔδειν γὰρ ὅτι οὕτω γε τὸ ἀντίπαλον ἰσχυρὸν ἔσοιτο, εἰ τῷ μὲν πλήθει ἡγεμόνες ἱκανοὶ προσγενήσοιντο, τοῖς δ' ἡγεῖσθαι βουλομένοις σύμμαχοι πολλοὶ φανήσοιντο. Le passage indique dans des termes clairs (τὸ ἀντίπαλον) le risque d'une force d'opposition qui fasse contrepoids.

mort d'Alcibiade ; or une tradition transmise par Plutarque le montre cheminant pour intervenir auprès du Roi en faveur des Athéniens vaincus[158].

Enfin, le passage sur le retour d'Alcibiade à Athènes constitue cependant une légère exception, car il reprend des éléments passés et synthétise le discours de l'opinion publique depuis 415. En aucun cas, Xénophon ne nous semble décrire ici un homme providentiel dont le retour rétablirait la puissance d'Athènes ; la chute des Athéniens apparaît comme inéluctable dans le récit. Davantage qu'Alcibiade, c'est Lysandre que Xénophon met en valeur. Son arrivée coïncide avec les premières difficultés athéniennes et conduit, au moins indirectement, au second exil d'Alcibiade[159]. Si le renversement de la situation en faveur des Péloponnésiens est effectif après la bataille de Notion, il se produit en fait dès l'arrivée de Lysandre en Ionie, alors même qu'Alcibiade est resté à Athènes[160].

2. Mémorables

Hormis deux occurrences qui désignent son fils[161], toutes les mentions d'Alcibiade se situent dans le deuxième chapitre du premier livre[162]. Le troisième chapitre du premier livre sépare cette partie introductive des *Mémorables* des fameux entretiens que Xénophon souhaite transmettre. Plus précisément, Alcibiade est présent entre les sections 12 et 46 du deuxième chapitre qui appartiennent à la défense « contre les accusations posthumes contenues dans le pamphlet de Polycrate (= I, 2, 9-61), que l'on date d'environ 393 »[163]. Dans cette réfutation, Alcibiade est toujours associé à Critias qui, lui aussi, est absent du reste des *Mémorables*. Cette similitude nous oblige à les considérer ensemble dans notre analyse.

158 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 37.

159 Xénophon, *Helléniques*, I, 5. Lysandre rétablit la situation financière des Péloponnésiens et sait retarder le combat pour le livrer dans des conditions plus favorables. Pour une interprétation proche sur ce point, voir Giraud 1998, p. 400. Pour une vision plus récente et opposée, voir McBrayer 2017.

160 Sur le choix d'Alcibiade de rester à Athènes, voir *infra* p. 291-298 chap. 6.

161 Xénophon, *Mémorables*, I, 3, 8 et 10.

162 Certains commentateurs ont identifié Euthydème au livre IV comme étant Alcibiade. L.-A. Dorion (Xénophon, *Mémorables* I [CUF], p. CCXI) a réfuté cette hypothèse, et nous souscrivons à son argumentation selon laquelle Xénophon oppose d'une part Alcibiade et Critias, mauvais élèves, et d'autre part, Euthydème, « un élève animé des mêmes ambitions politiques, mais qui souscrit pleinement à l'idéal de modération que lui propose Socrate ».

163 Xénophon, *Mémorables* I (CUF), p. CLXXXIV. L.-A. Dorion discute longuement l'unité et le plan des *Mémorables* dans son introduction (Xénophon, *Mémorables* I [CUF], p. CLXXXIII-CCXL). Il ne voit pas une coupure aussi nette entre les deux parties des *Mémorables* et démontre que Xénophon continue à réfuter les accusations dans la seconde partie également.

L'introduction des deux protagonistes est soignée. Avant de les nommer, Xénophon s'applique à définir ceux qui usent de la violence qu'il oppose à ceux qui pratiquent la sagesse comme Socrate :

> Οὔκουν τῶν φρόνησιν ἀσκούντων τὸ βιάζεσθαι, ἀλλὰ τῶν ἰσχὺν ἄνευ γνώμης ἐχόντων τὰ τοιαῦτα πράττειν ἐστίν. Ἀλλὰ μὴν καὶ συμμάχων ὁ μὲν βιάζεσθαι τολμῶν δέοιτ' ἂν οὐκ ὀλίγων, ὁ δὲ πείθειν δυνάμενος οὐδενός· καὶ γὰρ μόνος ἡγοῖτ' ἂν δύνασθαι πείθειν.
>
> Le recours à la violence n'est donc pas le fait de ceux qui pratiquent la sagesse : un tel comportement est plutôt le propre de ceux qui possèdent une force qui n'est pas secondée par l'intelligence. Sans compter que celui qui ose recourir à la violence a besoin d'alliés, et d'alliés nombreux, tandis que celui qui a les moyens de convaincre n'a besoin de personne, car même seul il s'estimerait en mesure de convaincre.[164]

Le ton de ce qui va suivre est bien évidemment apologétique pour Socrate, tandis que le texte est à charge pour Critias et Alcibiade, « tous deux ont fréquenté Socrate [et] ont causé les plus grands torts à la cité »[165]. L'argumentation de Xénophon s'articule autour de deux points : d'une part, les fautes commises par Critias et Alcibiade ne peuvent être attribuées à Socrate ; d'autre part, on ne peut reprocher au philosophe d'avoir enseigné à deux jeunes gens qui, lorsqu'ils ont causé des maux à leurs concitoyens, ne fréquentaient plus Socrate. Le champ lexical désignant les deux disciples s'oppose en tout point à celui choisi pour le maître[166], tandis que la relation qui les unissait est qualifiée de *symmachia* dans l'acception que Xénophon vient de donner. Critias et Alcibiade sont parvenus, pendant un temps, à dominer (κρατεῖν) leurs désirs indignes (τῶν μὴ καλῶν ἐπιθυμιῶν) « en usant de lui [Socrate] comme d'un allié »[167]. Leur objectif en fréquentant Socrate est d'acquérir « la plus grande compétence en vue des discours et de l'action »[168]. Leur relation n'est pas sincère puisque, aussitôt cette compétence acquise, ils choisissent la politique (τὰ πολιτικά)[169]. Ils ont pour but affiché « dès le départ de diriger la cité »[170]. En cela, Xénophon diffère de Platon qui sous-entend que la relation entre Socrate et Alcibiade était toujours vive alors que ce dernier faisait ses premiers pas en politique[171].

---

164 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 11.

165 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 12.

166 Le portrait de Socrate est construit en opposition avec celui de ses deux disciples dévoyés : I, 2, 14 : ἀπ' ἐλαχίστων μὲν χρημάτων αὐταρκέστατα ζῶντα ; I, 2, 15 : τοῦ βίου τοῦ Σωκράτους ἐπιθυμήσαντε καὶ τῆς σωφροσύνης, ἣν ἐκεῖνος εἶχεν.

167 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 24.

168 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 15.

169 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 16.

170 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 39 : ἀλλ' εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς ὡρμηκότε προεστάναι τῆς πόλεως.

171 Voir notre commentaire du *Gorgias supra* p. 99-100. Voir également le *Banquet*, où Alcibiade s'est éloigné de Socrate, mais éprouve des remords parfois.

Dans un premier temps, Xénophon brosse un portrait personnalisé de chacun des deux élèves. Ils ont pour traits communs la violence et l'ambition poussée à l'extrême. À cela s'ajoutent la cupidité et le goût du meurtre pour Critias, la débauche et l'insolence pour Alcibiade.

Double portrait de Critias et d'Alcibiade dans les *Mémorables*

	Critias	Alcibiade
I, 2, 12	βιαιότατος le plus **violent** des oligarques	le plus **violent** des démocrates
	πλεονεκτίστατος le **plus cupide**	ἀκρατέστατός le **plus débauché** [littéralement le moins maître – *a-kratein* – de ses passions]
	φονικώτατος le **plus meurtrier**	ὑβριστότατος le **plus outrageant**
I, 2, 14	φύσει **φιλοτιμοτάτω** πάντων Ἀθηναίων par nature les **plus ambitieux** de tous les Athéniens	

Ces caractéristiques sont dépeintes avec moins de violence par Thucydide qui parle de son ambition et de son genre de vie[172]. Les qualificatifs employés par l'historien d'Erchia apparaissent plus violents. Ils sont, chez le fils d'Oloros, des mots rares et jamais associés à Alcibiade. Dans *La Guerre du Péloponnèse*, seul Cléon est décrit comme βιαιότατος, non pas parmi les démocrates, mais parmi l'ensemble des citoyens[173]. Les deux seules occurrences d'ἀκρατής et d'ἄκρατος sont réservées à la description des effets de la maladie pendant la peste d'Athènes (διαρροία) et de l'un des comportements humains pendant la *stasis* de Corcyre (φύσις… ἀκρατὴς μὲν ὀργῆς). Quant aux mots de la famille d'*hybris*, nous les discuterons de manière approfondie dans notre quatrième chapitre. Xénophon se rapproche ici des orateurs attiques qui fournissent des exemples précis de ce que pouvait être le comportement *paranomique* d'Alcibiade. Toutefois, contrairement aux orateurs, Xénophon donne une dimension plus politique et idéologique à ces mots. C'est parmi les démocrates qu'Alcibiade est le plus violent. Le premier portrait des deux élèves est aussi l'occasion pour Xénophon de critiquer les extrêmes de la démocratie et de l'oligarchie athéniennes de la fin de la guerre du Péloponnèse.

Quelques paragraphes plus loin, Xénophon complète ce portrait et montre comment des fréquentations néfastes ont amplifié les défauts de Critias et d'Alcibiade une fois la relation avec Socrate finie.

172 Voir *infra* p. 209-210 chap. 4.
173 III, 36, 6.

Critias et Alcibiade après leur rupture avec Socrate dans les *Mémorables*

Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 24	
Critias	**Alcibiade**
Καὶ Κριτίας δὴ καὶ Ἀλκιβιάδης, ἕως μὲν Σωκράτει συνήστην, ἐδυνάσθην ἐκείνῳ χρωμένω συμμάχῳ τῶν μὴ καλῶν ἐπιθυμιῶν κρατεῖν· ἐκείνου δ' ἀπαλλαγέντε Il en fut de même avec Critias et Alcibiade : aussi longtemps qu'ils ont fréquenté Socrate, ils sont parvenus, en usant de lui comme d'un allié, à dominer leurs désirs indignes ; mais une fois qu'ils se furent éloignés de lui,	
Κριτίας μὲν φυγὼν εἰς Θετταλίαν ἐκεῖ συνῆν ἀνθρώποις ἀνομίᾳ μᾶλλον ἢ δικαιοσύνῃ χρωμένοις Critias, banni en Thessalie, y fréquenta des hommes qui pratiquaient plus volontiers l'illégalité que la justice ;	Ἀλκιβιάδης δ' αὖ διὰ μὲν κάλλος ὑπὸ πολλῶν καὶ σεμνῶν γυναικῶν θηρώμενος, διὰ δύναμιν δὲ τὴν ἐν τῇ πόλει καὶ τοῖς συμμάχοις ὑπὸ πολλῶν καὶ δυνατῶν [κολακεύειν] ἀνθρώπων διαθρυπτόμενος, ὑπὸ δὲ τοῦ δήμου τιμώμενος καὶ ῥᾳδίως πρωτεύων, ὥσπερ οἱ τῶν γυμνικῶν ἀγώνων ἀθληταὶ ῥᾳδίως πρωτεύοντες ἀμελοῦσι τῆς ἀσκήσεως, οὕτω κἀκεῖνος ἠμέλησεν αὑτοῦ. Alcibiade, de son côté, dut à sa beauté d'être traqué par une foule de femmes nobles, et son influence, dans la cité, et chez les alliés, fut cause de son amollissement entre les mains d'une multitude d'hommes experts en flatteries ; comme il était honoré par le peuple et qu'il occupait facilement le premier rang, il en vint à se négliger, exactement comme les athlètes qui, parce qu'ils obtiennent haut la main la première place lors des compétitions gymniques, finissent par négliger l'entraînement.

Cette description d'Alcibiade présente des similitudes avec l'épisode de la bataille de Notion rapporté par Xénophon dans les *Helléniques*. On pourrait aussi penser à la pièce perdue d'Eupolis les *Flatteurs*[174]. Toutefois, le jugement de Xénophon se situe sur un plan moral. L'amollissement dont il parle ne se reflète pas dans les faits. On sait qu'Alcibiade avait montré dans toute sa carrière politique une vivacité et une vigueur, y compris pendant son exil. C'est dans sa capacité à être mesuré, à agir avec sagesse que l'esprit d'Alcibiade s'est amolli.

Après avoir exposé les défauts et les mauvaises influences de Critias et d'Alcibiade, le jugement de Xénophon est sans appel :

174 Remarquons toutefois que le mot κολακεύειν est un ajout justifié par l'idée suggérée par Xénophon.

> Τοιούτων δὲ συμβάντων αὐτοῖν, καὶ ὠγκωμένω μὲν ἐπὶ γένει, ἐπηρμένω δ' ἐπὶ πλούτῳ, πεφυσημένω δ' ἐπὶ δυνάμει, διατεθρυμμένω δὲ ὑπὸ πολλῶν ἀνθρώπων, ἐπὶ δὲ πᾶσι τούτοις διεφθαρμένω καὶ πολὺν χρόνον ἀπὸ Σωκράτους γεγονότε, τί θαυμαστὸν εἰ ὑπερηφάνω ἐγενέσθην ;
>
> Vu la nature de ce qui leur est arrivé, et comme ils étaient tous deux fiers [enflés d'orgueil] de leur naissance, enivrés de leur richesse, enflés de leur pouvoir, [brisés et] amollis par une foule d'hommes, et qu'ils étaient corrompus par tout cela et éloignés de Socrate depuis longtemps, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils soient devenus arrogants ?[175]

Les deux anecdotes qui concluent ce double portrait doivent ôter au lecteur ses derniers doutes sur l'innocence de Socrate, car, même pour ce qui est de l'art oratoire, les deux disciples n'ont pas réussi, selon Xénophon, à acquérir les compétences qu'ils recherchaient. L'anecdote au sujet de Critias se déroule en deux temps. Tout d'abord, Xénophon rapporte des mots désobligeants tenus par Socrate à propos de son élève à une époque où ce dernier le fréquentait encore[176]. Dans un second temps, Xénophon rapporte un dialogue entre, d'une part, Critias et Chariclès, et d'autre part, Socrate. Sans entrer dans un commentaire détaillé, l'entrevue est motivée par des propos hostiles aux Trente tenus par Socrate en public. L'ancien maître s'y distingue par une maïeutique ironique, tandis que les deux tyrans apparaissent ridicules et impatients. L'entretien s'achève par une menace de mort sans ambiguïté. L'anecdote concernant Alcibiade ne met pas en scène Socrate. Il s'agit là aussi d'un dialogue, cette fois entre Alcibiade et Périclès[177]. On notera toutefois une légère différence entre Critias et Alcibiade : seul le tyran a fait l'objet de moqueries de la part de Socrate. Il est aussi le seul a menacer de mort le maître. Xénophon tourne la page des mauvais disciples de Socrate en citant ceux qui n'ont jamais rien fait de mal et dont les accusateurs du philosophe ne parlent jamais : Criton, Chairéphon, Chérécrate, Hermogène, Simmias, Cébès, Phédondès de Cyrène (Phédon), par exemple[178].

175 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 25.

176 Voir Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 31. Xénophon précise qu'il ne les a pas entendues, ce qui sous-entend qu'il peut attester la suite de l'anecdote à l'époque des Trente.

177 Voir Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 40-46. À propos du mauvais usage de l'*elenchos* par Alcibiade dans cet entretien, voir le commentaire fait par les éditeurs dans la notice de Xénophon, *Mémorables* I (CUF), p. CLX-CLXIX.

178 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 48.

Conclusion partielle

Les sources proches sont avant tout des écrits judiciaires et des œuvres socratiques. Alcibiade n'y joue pas toujours le rôle principal, mais il occupe une place privilégiée. Le débat à son sujet reste vif, car les répercussions de la guerre du Péloponnèse forment encore l'actualité des auteurs de ce corpus.

Les sources judiciaires postérieures sont plus précises que les sources contemporaines – Thucydide et les comiques – pour illustrer le comportement d'Alcibiade dans la cité, mais leur apport ne se limite pas à cet aspect. Elles témoignent également d'une certaine exagération et de la persistance d'un souvenir positif dans l'opinion publique.

Une fois la première phase judiciaire passée, la discussion au sujet d'Alcibiade est poursuivie par les socratiques dans le domaine de la philosophie. Ces derniers présentent des similitudes avec l'analyse de Thucydide, par exemple le portrait de la nature d'Alcibiade chez Platon. Xénophon poursuit indirectement la dichotomie thucydidéenne entre comportement privé et action publique : dans les *Mémorables* il est question de son genre de vie qui exaspère ; dans les *Helléniques*, de ses actions militaires. Toutefois, en ce qui concerne ces dernières, nous pensons que le jugement de Xénophon est beaucoup moins positif que celui de Thucydide. Platon ne reprend pas cette division, choisissant d'opposer le jeune politique prometteur et les excès du régime démocratique qui déforme et perd les individus.

Chapitre 2.
Les sources postérieures

Dans ce deuxième chapitre, nous poursuivons notre étude critique préliminaire des sources littéraires en considérant celles qui peuvent être qualifiées de postérieures. Ce qualificatif rend compte de la coupure qui se produit dans notre corpus à partir du milieu du IVe siècle. En effet, si Alcibiade est toujours présent, son image est désormais plus lointaine et indirecte. Il n'est plus un sujet d'actualité, ou d'un passé encore proche dont les répercussions sont toujours vivaces dans le présent. Précisons cependant que cette catégorie n'implique pas un jugement de valeur négatif. Si ces sources n'ont pas Alcibiade comme sujet principal, elles sont souvent bien renseignées et apportent des variantes à la lecture thucydidéenne.

Les sources que nous étudions ici appartiennent à des genres très différents et s'intéressent à des thématiques diversifiées. En outre, leur rédaction s'étale entre le IVe siècle av. J.-C. et le IIe apr. J.-C. Nous avons été obligé de réunir certains auteurs chronologiquement éloignés, mais proche par leur méthode, leur démarche vis-à-vis d'Alcibiade ou encore leur genre littéraire. Nous indiquons dès à présent la progression que nous suivons dans ce chapitre :

- le cas particulier du Pseudo-Andocide ;
- l'utilisation d'Alcibiade comme *exemplum* : chez les orateurs (Isocrate, Démosthène et Eschine) et par Aristote ;
- trois historiens postérieurs à partir d'Éphore (Diodore de Sicile, Aristodème de Nysa et Polybe) ;
- et enfin le cas unique qu'est Plutarque.

Pour conclure ce chapitre, nous produisons une synthèse prosopographique dont l'objectif est, d'une part, de rappeler l'ascendance d'Alcibiade, et d'autre part, d'illustrer les confusions qui règnent dans le corpus des sources littéraires.

1. Un cas d'école : le Pseudo-Andocide

Nous avons brièvement présenté le principal apport du Pseudo-Andocide dans nos prolégomènes[1]. Il est nécessaire maintenant de détailler la nature de ce discours et de dégager les autres intérêts que nous pouvons y trouver.

L'attribution et la datation du *Contre Alcibiade* sont incertaines depuis l'Antiquité[2]. Trois hypothèses ont été émises par la critique moderne. Nous les résumons brièvement. Tout d'abord, le discours pourrait être un écrit du V^e^ siècle, composé en 418/7 pour ou par l'un des "candidats" à l'ostracisme en même temps qu'Hyperbolos[3]. L'hypothèse qui a été la plus suivie attribue l'œuvre à un orateur attique entre 396 et 380[4], époque à laquelle Alcibiade est un sujet littéraire récurrent. Davantage qu'un discours, il s'agirait en fait d'un exercice réalisé dans une école de rhétorique. Enfin, selon David Gribble, le *Contre Alcibiade* pourrait bien être un écrit plus tardif de la période hellénistique[5].

Quelle que soit la date de rédaction du *Contre Alcibiade*, les éléments biographiques qu'il transmet se situent tous durant la guerre d'Archidamos et la paix de Nicias[6]. Le fait le plus récent rapporté explicitement concerne une captive mélienne qui donne un enfant à Alcibiade[7]. L'épisode est à situer probablement en 416/415 av. J.-C., entre la reddition de Mélos et le départ d'Alcibiade pour la Sicile[8]. Aucune allusion n'est faite à l'expédition de 415, ni aux affaires d'impiété qui l'accompagnèrent, et encore moins à

1 Voir *supra* p. 46.

2 Les sources antiques véhiculent trois hypothèses : 1° Andocide par Ps.-Plutarque, *Vie des dix orateurs*, 835a ; Harpocration s.v. *Ἔμποδον*, *Εὐανδρία* ; Photios, *Bibliothèque*, 488a ; 2° Lysias par Athénée, 408c ; enfin 3° Phéax selon Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 13, 3.

3 Pour la défense la plus récente de cette hypothèse, voir Furley 1989. Sur le débat concernant la datation de l'ostracisme d'Hyperbolos, voir dans la bibliographie récente Rhodes 1994 et Heftner 2000.

4 L'hypothèse a été défendue par G. Dalmeyda, éditeur d'Andocide et du Ps.-Andocide à la CUF. Voir la notice du *Contre Alcibiade* (CUF), p. 108-110.

5 Gribble 1997, renforcé dans Gribble 1999 p. 154-158, références qui pourront servir comme synthèse de la bibliographie antérieure à 2000.

6 À ce propos, voir *infra* p. 379-381.

7 Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 22-23. Repris par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 5.

8 Le détail est important, car l'événement pourrait être postérieur à l'ostracisme qui sert de cadre historique au discours.

la guerre de Décélie. L'orateur se présente lui-même comme ayant subi quatre procès[9], pour des sentiments et un comportement antidémocratique. Il aurait été acquitté dans chacun d'eux. Son objectif est simple à établir : il souhaite convaincre les Athéniens d'ostraciser Alcibiade[10], plutôt que lui. Pour cela, il rappelle la mauvaise conduite d'Alcibiade et ce qu'il a commis « contre la Cité, contre ses parents, contre ceux des citoyens et des étrangers qui se sont trouvés sur son chemin »[11]. Dans le domaine public, la chose reprochée est l'augmentation du tribut que nous discuterons en détail dans notre dernier chapitre. Notons simplement pour l'instant qu'elle est, selon l'orateur, la cause d'un affaiblissement des cités alliées dont les citoyens seraient partis pour s'installer à Thourioi. Puis, il s'attache à décrire le comportement antidémocratique d'Alcibiade par le rappel d'actions commises contre ses proches, dans le cadre privé, et plus généralement contre des citoyens, en privé comme au cours de cérémonies civiques. Le vocabulaire utilisé est précis et relève du lexique juridique[12]. À ce titre, il illustre parfaitement la description d'Alcibiade par Thucydide[13]. Les similitudes avec Thucydide ne s'arrêtent pas là. L'orateur montre en détail les différentes manières dont Alcibiade se défend lorsque de tels faits lui sont reprochés : Alcibiade parle alors de ses victoires à Olympie, dans lesquelles l'orateur voit encore la marque des actions antidémocratiques[14]. Enfin, avant de conclure, l'orateur rappelle deux ancêtres d'Alcibiade qui auraient été ostracisés : Mégaclès, le père de sa mère, et son grand-père nommé aussi Alcibiade[15].

Malgré les incertitudes qui persistent quant à son attribution ou à sa date de composition, le Pseudo-Andocide est une source majeure à propos d'Alcibiade. Aux conclusions d'Antony E. Raubitschek[16] qui présentait l'auteur du discours comme étant bien renseigné, mais mal disposé à l'égard d'Alcibiade, nous souhaitons ajouter un commentaire. Les mauvaises intentions de l'auteur du Pseudo-Andocide n'empêchent en rien son texte d'être aujourd'hui la représentation, bien que postérieure, la plus détaillée et peut-être la plus proche du ressenti des contemporains d'Alcibiade dans les moments où ils cessent de le soutenir.

---

9 Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 8.

10 Nicias est également concerné par ce vote comme l'orateur le précise dans son préambule. Toutefois, il ne dit rien à son propos dans la suite du discours où toutes ses attaques visent Alcibiade. Voir Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 2.

11 Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 10.

12 Par exemple, voir le substantif ὑβριστὴς et le verbe ὑβρίζειν qui illustrent les actes violents et les atteintes à la personne commis par Alcibiade. Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 14 ; 15 ; 21 ; 29.

13 Sur le mécanisme de ce portrait et les détails du jugement de Thucydide, voir *infra* p. 186-188 chap. 4.

14 Ps.-Andocide, *Contre Alcibiade*, 25-27.

15 La généalogie indiquée par le Ps.-Andocide est confirmée par les travaux prosopographiques les plus récents, fondés sur une lecture des sources littéraires et archéologiques. Voir *infra* p. 128-138.

16 Raubitschek 1948, en particulier les p. 198-199 sur la question de la réévaluation.

2. Alcibiade, comme *exemplum*

Le IVe siècle permet d'illustrer l'utilisation d'Alcibiade comme un *exemplum* dans des registres différents. D'une part, les orateurs attiques font référence à lui dans le débat panhellénique, comme dans des conflits entre hommes politiques. D'autre part, les philosophes continuent de l'employer comme une figure historique permettant d'expliquer un discours philosophique sur les différentes âmes.

2.1. Chez les orateurs (Isocrate, Démosthène, Eschine)

Isocrate, après avoir participé au débat judiciaire centré sur Alcibiade dans les dix années qui suivent la guerre du Péloponnèse, utilise Alcibiade, avec Conon et Denys de Syracuse, dans son *Philippe* (publié en 346)[17]. Les trois exemples qu'il cite ont pour dessein de prouver à Philippe de Macédoine la faisabilité du projet panhellénique qu'Isocrate propose. Sans entrer dans le débat sur l'influence réelle d'Isocrate sur le roi macédonien, il faut signaler que le portrait qu'il dresse désormais d'Alcibiade n'est pas aussi orienté que celui du discours *Sur l'attelage*. L'orateur ne défend plus ici un membre de la famille d'Alcibiade face à la justice peu de temps après la restauration de la démocratie. Ainsi, il ne le présente plus contraint à la guerre contre Athènes par ses ennemis de l'intérieur[18], mais il explique qu'« il jugea qu'il devait tenter de revenir de force »[19]. Malgré cette nuance, la vision d'Isocrate reste positive dans l'ensemble comme l'énoncé des maux causés par l'Athénien le montre :

> Εἰς τοσαύτην δὲ ταραχὴν κατέστησεν οὐ μόνον τὴν πόλιν, ἀλλὰ καὶ Λακεδαιμονίους καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, ὥσθ' ἡμᾶς μὲν παθεῖν ἃ πάντες ἴσασιν, τοὺς δ' ἄλλους τηλικούτοις κακοῖς περιπεσεῖν ὥστε μηδέπω νῦν ἐξιτήλους εἶναι τὰς συμφορὰς τὰς δι' ἐκεῖνον τὸν πόλεμον ἐν ταῖς πόλεσιν ἐγγεγενημένας, Λακεδαιμονίους δὲ τοὺς τότε δόξαντας εὐτυχεῖν εἰς τὰς νῦν ἀτυχίας δι' Ἀλκιβιάδην καθεστάναι· πεισθέντες γὰρ ὑπ' αὐτοῦ τῆς κατὰ θάλατταν δυνάμεως ἐπιθυμῆσαι, καὶ τὴν κατὰ γῆν ἡγεμονίαν ἀπώλεσαν, ὥστ' εἴ τις φαίη τότε τὴν ἀρχὴν αὐτοῖς γίγνεσθαι τῶν παρόντων κακῶν ὅτε τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης ἐλάμβανον, οὐκ ἂν ἐξελεγχθείη ψευδόμενος. Ἐκεῖνος μὲν οὖν τηλικούτων κακῶν αἴτιος γενόμενος κατῆλθεν εἰς τὴν πόλιν, μεγάλης μὲν δόξης τυχών, οὐ μὴν ἐπαινούμενος ὑφ' ἁπάντων.
>
> En tout cas Alcibiade a mis un tel trouble, non seulement dans notre pays, mais aussi chez les Lacédémoniens et les autres Grecs, que nous avons souffert ce que chacun sait, que les autres sont tombés dans de tels maux que cette guerre a causés aux États, que les Lacédémoniens dont on vantait alors le bonheur, sont arrivés à leur infortune présente par le fait d'Alcibiade : en effet c'est

17 Pour la date de composition, voir la notice du discours dans l'édition de la CUF (Isocrate, *Discours* IV, 1962, p. 3-8).

18 Isocrate, *Sur l'attelage*, 9.

19 Isocrate, *Philippe*, 58. Notons également la seconde nuance qui conlut la citation du passage que nous faisons dans le corps du texte.

> en se laissant persuader par lui de viser à dominer sur mer qu'ils ont perdu même leur hégémonie continentale[20] ; aussi celui qui dirait que leur situation commençait à empirer au moment où ils prenaient l'empire de la mer, ne pourrait être convaincu de mensonge. Alcibiade, donc, après avoir causé de si grands maux, revint dans sa patrie, avec beaucoup de gloire, mais non pas avec des éloges unanimes.[21]

Les maux causés par Alcibiade contre sa patrie sont une allusion à la fortification de Décélie et à la perte du corps expéditionnaire en Sicile puisque l'orateur les arrête au retour d'Alcibiade. L'orateur ne pense pas à la défaite finale des Athéniens. Cette distinction est importante car, presque à la même époque, Éphore produit un portrait d'Alcibiade bien différent en lui attribuant une responsabilité individuelle dans le déclenchement de la guerre d'Archidamos, et par conséquent dans la chute de l'hégémonie athénienne[22].

*

Démosthène et Eschine appellent de leur côté la figure d'Alcibiade dans des conflits entre politiciens athéniens postérieurs à 350.

Chez le premier, il est un référentiel que l'orateur donne aux Athéniens pour qu'ils condamnent Midias dans une affaire qui se produit en 348[23]. Alcibiade est invoqué pour rappeler aux Athéniens que la démocratie ne doit supporter « ni l'éclat de la naissance, ni la richesse, ni le prestige personnel, s'ils s'accompagnent de violence »[24]. Le passage est longtemps apparu comme suspect en raison des erreurs biographiques – principalement généalogiques – qu'il contient[25]. Gênantes pour établir une biographie du personnage, ces ambiguïtés ne soulèvent pas de problèmes internes dans le texte de Démosthène. Il n'est pas certain que son auditoire ait encore un souvenir très précis des actions d'Alcibiade, et encore moins de sa généalogie. L'orateur fait ici appel à une mémoire collective des Athéniens dans laquelle Alcibiade est tout à la fois un homme qui se comportait mal dans la cité, mais celui qui avait sauvé la démocratie

20 Isocrate reprend ici la teneur des propos du discours d'Alcibiade à Sparte. Voir VI, 92.
21 Isocrate, *Philippe*, 59-61.
22 Voir *infra* p. 277-288.
23 Pour le contexte et la datation de l'affaire ainsi que du discours, voir la notice dans l'édition de la CUF (Démosthène, *Plaidoyers politiques* II, 1959, p. 3-7).
24 Démosthène, *Contre Midias*, 143.
25 Nous citons la note des éditeurs français (Démosthène, *Contre Midias* [CUF], 1959, p. 66 n. 1) : « Tout ce passage sur Alcibiade était suspecté par les éditeurs anciens. Il contient des erreurs sur ce personnage, ainsi que des obscurités. C'était par sa mère Deinomachè qu'Alcibiade était un Alcméonide, et non du côté paternel ; il n'était qu'allié, par sa femme Hipparète, à la riche famille où les Callias alternaient avec les Hipponicos. On voit mal comment Alcibiade a pu à Samos bien mériter deux fois de la démocratie ».

et illustre, à l'époque du *Contre Midias*, la grandeur passée. Pour preuve, il se défend immédiatement du rapprochement osé qu'il s'apprête à faire : « si j'évoque son nom, ce n'est pas, bien sûr, pour comparer Midias à Alcibiade – je ne suis pas tellement dénué de bon sens ni de raison »[26]. Le portrait est ensuite organisé selon les besoins rhétoriques du discours[27]. Démosthène s'affranchit de toute chronologie. Les aspects positifs sont rapportés en premier et mélangent l'origine familiale, les services rendus à la démocratie en 411 et en 407[28], et les victoires olympiques. Puis, l'orateur fait la liste des méfaits civiques[29]. S'il les atténue, il n'émet pas un jugement positif[30]. Là encore, ce procédé est lié, d'une part, à la comparaison toute rhétorique qu'il fait avec Midias, et d'autre part, au souvenir en partie positif que les Athéniens qui écoutent le plaidoyer ont d'Alcibiade. Démosthène ne cherche pas à disculper Alcibiade, simplement à ne pas indisposer son auditoire.

Ce témoignage d'un souvenir positif se retrouve dans le discours *Sur l'ambassade infidèle* d'Eschine. Répondant aux accusations de Démosthène, Eschine assimile l'action entreprise contre lui à une « mesure dont il [Démosthène] userait pour juger un Alcibiade ou un Thémistocle, ces hommes illustres entre tous les Grecs »[31]. Ainsi, alors même que dans son procès contre Timarque[32], Eschine reprochait à son adversaire des actes proches de (pour ne pas dire similaires à) ceux qui provoquèrent la méfiance des Athéniens en 415, dans sa défense personnelle en 343[33], il invoque Alcibiade en des termes élogieux. Au moins pour une partie d'entre eux, les Athéniens

---

26 Démosthène, *Contre Midias*, 143 : καὶ οὐκ ἀπεικάσαι δήπου Μειδίαν Ἀλκιβιάδῃ βουλόμενος τούτου μέμνημαι τοῦ λόγου (οὐχ οὕτως εἴμ' ἄφρων οὐδ' ἀπόπληκτος ἐγώ).

27 Les nécessités du discours peuvent expliquer en partie les erreurs de Démosthène qui ne dispose pas toujours de sources aussi peu sûres comme le *Contre Leptine* (115) le prouve. Démosthène y mentionne un décret d'Alcibiade concernant des honneurs accordés à Lysimachos. L'orateur est alors notre seule source à ce propos.

28 La remarque de J. Humbert et L. Gernet à propos de Samos va contre le texte de Thucydide (VIII, 82 et 86) où Alcibiade empêche effectivement à deux reprises une expédition des marins de Samos contre les oligarques. Le service rendu « pour la troisième fois ici-même » pourrait être une allusion à la restauration de la procession d'Éleusis qui a lieu en situation de guerre et en présence de l'ennemi. Sur cet épisode, voir *infra* p. 291-298.

29 Démosthène, *Contre Midias*, 147. Le vocabulaire de Démosthène est ici entièrement négatif, et l'on retrouve les mêmes anecdotes que celles rapportées par le Ps.-Andocie (*Contre Alcibiade*, 20).

30 À en croire Plutarque (*Vie de Démosthène*, 27), l'orateur aurait dit qu'il était rentré à Athènes par la persuasion, tandis qu'Alcibiade serait revenu par la force.

31 Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 9.

32 Pour une synthèse récente voir Guelfucci 2018, en particulier la description de Timarque p. 170-172 ; 192-216.

33 À propos de la date du procès et du probable remaniement du discours par Eschine, voir la notice dans l'édition de la CUF (Eschine, *Discours* I, 1927, p. 89 ; 106-108).

du IVe siècle semblent se souvenir avant tout des actions d'Alcibiade après 411. Dans le cas d'Eschine, cela pourrait même s'expliquer par son histoire familiale. Son père, comme d'autres Athéniens, était rentré à Athènes en 403 avec Thrasybule qui avait été en 411 l'un des fervents partisans d'Alcibiade.

2.2. Avec Aristote

Nous trouvons chez Aristote quatre mentions d'Alcibiade. Elles ne sont pas toutes du même intérêt pour notre étude. Deux d'entre elles sont plus anecdotiques. Dans l'une, le philosophe consigne un détail biographique[34] – le lieu de la mort d'Alcibiade –, dans l'autre, Alcibiade sert à une définition restée célèbre : « le "particulier", c'est ce qu'a fait Alcibiade ou bien ce qui lui est arrivé »[35]. Les deux autres sont plus instructives, car elles s'inscrivent dans une discussion philosophique commencée par Platon[36] où Alcibiade sert d'*exemplum*. Pour le Stagirite, l'Athénien représente « les familles bien douées [qui] dégénèrent en des caractères plus exaltés »[37], mais surtout, il illustre les hommes fiers :

> Οἷον λέγω, εἰ τί ἐστι μεγαλοψυχία ζητοῖμεν, σκεπτέον ἐπί τινων μεγαλοψύχων, οὓς ἴσμεν, τί ἔχουσιν ἓν πάντες ἢ τοιοῦτοι. Οἷον εἰ Ἀλκιβιάδης μεγαλόψυχος ἢ ὁ Ἀχιλλεὺς καὶ ὁ Αἴας, τί ἓν ἅπαντες; Τὸ μὴ ἀνέχεσθαι ὑβριζόμενοι· ὁ μὲν γὰρ ἐπολέμησεν, ὁ δ' ἐμήνισεν, ὁ δ' ἀπέκτεινεν ἑαυτόν.
>
> Si nous avons à chercher l'essence de la fierté, il faut porter notre attention sur quelques hommes fiers, bien connus de nous, et considérer quel élément ils ont en commun, en tant que tels ; par exemple, si Alcibiade était fier, ou Achille et Ajax, on se demandera quel élément leur est commun à tous : c'est de ne pouvoir supporter un affront ; et, en effet, c'est là ce qui a conduit le premier à la guerre, le second à la colère, et le dernier au suicide.[38]

Qu'Alcibiade soit fier n'est pas étonnant, en revanche l'emploi du verbe ὑβρίζειν et l'assimilation d'Alcibiade à Achille et Ajax ont de quoi surprendre un lecteur moderne. Achille et Ajax ont subi l'*hybris* – au sens juridique – d'Agamemnon. Le premier

34 Aristote, *Histoire des animaux*, 578b.

35 Aristote, *Poétique*, 1451b. La phrase a inspiré Rhodes 2011.

36 À propos de l'âme *philotimique* représentée par Alcibiade, voir *infra* p. 199-200.

37 Aristote, *Rhétorique*, 1390b. La dégénérescence intervient à la génération suivante, et non pas à celle d'Alcibiade. Le philosophe fait donc allusion au fils d'Alcibiade dans des termes proches de ceux de Lysias (*Contre Alcibiade pour abandon de poste* ; *Contre Alcibiade pour refus de servir*).

38 Aristote, *Seconds analytiques*, 97b, trad. J. Tricot. La suite du passage mérite d'être cité en dehors du texte : « Nous examinerons à leur tour d'autres cas, Lysandre, par exemple, ou Socrate. Et alors, s'ils ont en commun l'indifférence à la bonne et à la mauvaise fortune, on prend ces deux éléments communs et on considère quel élément ont en commun l'égalité d'âme à l'égard des vicissitudes de la fortune et l'impatience à supporter le déshonneur. S'il n'y en a aucun, c'est qu'il y aura deux espèces de fierté ».

s'est vu prendre Briséis, tandis que le second a été désavoué publiquement lorsque les armes d'Achille ont été accordées à Ulysse. Aristote interprète donc ici le rappel et la condamnation d'Alcibiade comme un acte outrageant commis par les Athéniens. Cet *exemplum* est à rapprocher de la vision qu'Isocrate transmet de l'exil d'Alcibiade et que nous avons déjà décrite.

3. Le point de vue des historiens postérieurs : Diodore de Sicile, Aristodème de Nysa et Polybe

Nous avons limité notre étude des historiens postérieurs à trois auteurs. Deux d'entre eux nous transmettent des fragments d'Éphore. Il s'agit de Diodore de Sicile et d'Aristodème de Nysa. Tous les deux écrivent une *Histoire universelle*, mais seule celle de Diodore nous est parvenue dans sa quasi-intégralité. Le troisième historien est Polybe, dont le sujet n'est pas la guerre du Péloponnèse, mais qui commente une action d'Alcibiade. Bien qu'il soit antérieur aux deux autres, nous le traitons en dernier, son texte, plus technique, préfigurant les remarques des auteurs et penseurs militaires postérieurs.

3.1. Diodore et Aristodème : témoins d'Éphore

Les apports dus à Éphore de Cumes dans notre connaissance de la guerre du Péloponnèse ont été présentés dans la longue et précise synthèse d'Arnold Gomme[39]. Notre objet étant limité à Alcibiade, nous avons choisi de centrer notre propos sur un fragment d'Éphore transmis par Diodore de Sicile et, peut-être, par Aristodème de Nysa. Ce fragment fait l'objet d'une analyse détaillé dans notre sixième chapitre[40], nous présentons donc ici le contexte général de ces deux auteurs.

*

En dehors du fragment d'Éphore sur les causes de la guerre[41], l'apport de Diodore de Sicile est contrasté. Nous avons déjà signalé dans nos prolégomènes les apports, les manques et les erreurs chronologiques de Diodore de Sicile. En ce qui concerne Alcibiade, outre les fluctuations de chronologie, son récit n'a que peu d'utilité pour la période avant 415. Diodore occulte bien souvent Alcibiade. Son récit de l'alliance argienne est

39 *HCT* I, p. 39-84.
40 Voir *infra* p. 277-291 chap. 6.
41 Diodore de Sicile, XIII, 38-40.

peu détaillé. En revanche, il transmet des informations absentes de Thucydide, comme la participation d'Alcibiade à la bataille de Délion comme simple soldat[42]. Le texte de Diodore prend davantage d'importance pour les événements postérieurs à 411, mais cela est dû à l'arrêt du récit de Thucydide et à sa reprise par Xénophon.

*

Le cas d'Aristodème nécessite d'être traité plus en détail ici, car il est plus méconnu que celui de Diodore de Sicile[43]. Précisons avant tout la nature du texte en question. Il s'agit d'un fragment présent dans le *Codex Parisinus suppl. Graecus 607*[44], manuscrit copié à partir du Xe et relié au XVIe siècle[45]. Il occupe les feuillets 83v-85r ; 86v-87v[46] et semble appartenir à une *Histoire* en plusieurs livres comme Charles Wescher[47] l'a déduit à partir d'une étude des notes marginales, malheureusement coupées par le relieur. Trois hypothèses principales ont été émises quant à l'attribution du fragment. Charles Wescher[48], tout d'abord, attribue le fragment à « celui des deux Aristodème de Nysa qui composa l'ouvrage en plusieurs

42 Diodore de Sicile, XII, 78-79.

43 Le texte qui suit est en partie issu d'une communication intitulée « Un manuscrit problématique dans une recherche sur Thucydide », prononcée le vendredi 29 mai 2015 lors du XLVIIIe Congrès de l'APLAES *Manuscrits et aventures d'éditeurs* (Besançon, 29-30 mai 2015), organisé par Th. Guard (ISTA EA 4011).

44 Le fragment est également présent dans le *Supplément grec* 1253, mais ce dernier est une copie du Supp. 607 faite au XIXe siècle. Il peut être en partie rapproché d'un papyrus d'Oxyrinchos (27, 2469).

45 Le fragment appartient à un ancien manuscrit qui compose la partie centrale du *Supplément Grec 607* (f. 16-104). Ce manuscrit plus ancien aurait été le fruit de trois mains différentes, dont aucune n'est postérieure au Xe siècle, tandis que la numérotation grecque des feuillets paraît être du XIIIe siècle. Sur l'examen du manuscrit, voir Wescher 1867a.

46 Un texte de Philostrate sépare en deux le fragment d'Aristodème. Il s'agit d'un passage oublié précédemment par le copiste et réintégré au moment de cette découverte.

47 Au début du fragment, en haut du f. 83v, Ch. Wescher lisait καὶ τὸ σημεῖον τοῦτό ἐστι τὸ ζητούμενον τοῦ Ἀριστοδήμου. Une inscription similaire devait figurer à l'endroit où le fragment de Philostrate s'achève (f. 86v), mais elle a été coupée par le ciseau du relieur du XVIe siècle.
En haut du recto du f. 88r, Ch. Wescher voyait les vestiges d'une note rappelant la fin du fragment d'Aristodème. Sur la même page, on notera la présence d'un double signe indiquant un changement de partie, ainsi qu'une annotation aujourd'hui invisible.
Enfin, en bas du f. 84r et en haut du f. 84v, Ch. Wescher reconnaissait dans les deux annotations, elles aussi coupées par le relieur, les indices d'un découpage en livres. Il proposait de lire Τέλος τοῦ $\overline{\Delta}$ (= τέλος τοῦ τετάρτου [βιβλίου]) et Ἀρχὴ (= ἀρχὴ [τοῦ πέμπτου βιβλίου]). K. Müller (*FHG* V Aristodemus, p. 6) proposait de lire Τέλος τοῦ **, mais traduisait *Finis libri quinti* pour la première note.

48 Wescher 1867b, p. 349-366. Voir également Wescher 1867a où l'éditeur expose rapidement sa trouvaille, avant d'examiner 1° le manuscrit, 2° l'auteur et 3° la division de l'ouvrage. Enfin Wescher 1868 reste à ce jour la seule traduction française.

livres intitulé Ἱστορίαι. [...] Ces indices nous permettent de supposer que nous avons sous les yeux l'ouvrage d'un rhéteur grec d'Asie, contemporain de Strabon et de Pompée, qui s'inspira des compositions historiques antérieures, notamment de celles de Théopompe et d'Éphore »[49]. Plus récemment, Frances Pownall a proposé de le dater du IIe siècle apr. J.-C., en se fondant sur la langue et le style de l'auteur[50]. Enfin, Charlotte Schubert a vu dans ce fragment l'œuvre d'un atthidographe qui aurait été recopiée[51]. Quelle que soit la datation retenue, nous voulons de notre côté mettre en lumière la forte structuration du fragment et les variantes qu'il introduit par rapport au texte de Thucydide[52].

Les feuillets 83v à 84v rapportent la fin des guerres médiques. Ensuite, de 84v l. 1 à 87v l. 8, se trouve une introduction générale couvrant la période entre les guerres médiques et la guerre du Péloponnèse. Son rôle est de fournir un cadre chronologique et une explication de l'*archè* athénienne. Cette section contient par conséquent des événements qui ont été rapportés par Hérodote et Thucydide. Néanmoins, elle n'est pas une copie à l'identique des textes de l'historien d'Halicarnasse et de l'Athénien. La poursuite des Perses en Asie par les Grecs, et en particulier l'épisode de Sestos, figure dans cette partie introductive, et non pas dans la conclusion des guerres médiques qui précède. En cela, Aristodème semble adopter non pas le récit exact de Thucydide, mais en partie le prisme avec lequel il expliquait et introduisait la guerre du Péloponnèse. Sur d'autres points, Aristodème se distingue des choix de Thucydide. Par exemple, élément troublant, la construction des Longs Murs réalisée à l'époque de Périclès est intégrée à la description de la nouvelle enceinte d'Athènes édifiée sous l'impulsion de Thémistocle. En outre, Aristodème mentionne le transfert du trésor de la ligue de Délos sur l'Acropole d'Athènes en le situant dans son contexte. Les Athéniens procèdent ainsi après avoir reçu l'hégémonie du plein gré de leurs alliés. Le transfert du trésor est absent du récit de Thucydide, tandis que Diodore le rapporte, mais *a posteriori*. Malgré l'information absente chez Thucydide, il faut remarquer la similarité entre le texte d'Aristodème et la structure des chapitres 96 et 97 du livre I. À la section 96, les Athéniens reçoivent l'hégémonie et l'exercent sur des alliés autonomes. Au chapitre 97, Thucydide signale l'importance du changement de comportement des Athéniens qu'il s'apprête à décrire dans les pages suivantes.

Les événements qui suivent sont tous liés à la double trahison de Pausanias et de Thémistocle. Les prémisses de la trahison de Pausanias sont alors replacées dans la chronologie, tandis que Thucydide, pour les besoins de sa démonstration, les

49 Wescher 1867a, p. 367. Si l'on accepte cette datation et cette attribution, ce fragment serait antérieur de peu à Diodore de Sicile.

50 Voir la notice et les commentaires de Fr. Pownall dans *BNJ* 104 F 1.

51 Schubert 2014, dont nous avons consulté le compte rendu par l'*APh*.

52 Voir *infra* p. 288-289.

rapportait dans une digression placée avant la déclaration de guerre[53]. Aristodème intègre deux faits absents du récit de Thucydide : en premier lieu, l'épisode de la jeune fille tuée par Pausanias, que nous connaissons également par Plutarque ; et surtout, un désaccord relatif à l'ordre selon lequel les alliés grecs ayant combattu les Perses doivent être nommés dans une inscription, dont Aristodème est notre seule source. Dans les dernières lignes qu'il consacre à la *pentécontaétie*, les événements s'enchaînent rapidement et des lacunes apparaissent. Des faits, pourtant majeurs, manquent : ni les campagnes de Cimon en Thrace[54], ni la révolte thasienne et la guerre contre les gens de l'Ithôme[55] ne sont rapportées. Parallèlement, Aristodème transmet toujours des informations additionnelles, comme la paix de Callias[56]. Enfin, la chronologie se brouille dans les dernières lignes de cette section. La prise de Gythion par Tolmidès a lieu après Coronée, c'est-à-dire après la mort de ce stratège. Le siège et la prise de Samos ont lieu la quatorzième année de la paix de Trente ans, c'est-à-dire en 431, et l'expédition athénienne est conduite par Périclès assisté de Thémistocle.

À partir de f. 87v l. 8, commence une nouvelle section dont il subsiste trop peu d'éléments pour que l'on puisse se prononcer sur l'étendue de son contenu. Seule l'énonciation des quatre causes de la guerre[57] nous a été transmise. Elle est composée par : 1° la responsabilité personnelle de Périclès incité par Alcibiade, 2° l'affaire de Corcyre, 3° celle de Potidée, et enfin 4° la véritable cause, c'est-à-dire la montée de la puissance athénienne.

Dans son récit de la *pentécontaétie* et son exposé des causes de la guerre, Aristodème utilise des sources originales multiples, selon Charles Wescher probablement « analogues [à], mais sur quelques points différentes »[58] de celles utilisées par Diodore. Aristodème reproduit donc, et abrège, un récit chronologique du type de celui d'Hellanicos ou d'Éphore, ou bien recompose une chronologie à partir de plusieurs sources. Outre Éphore, Charles Wescher proposait d'identifier l'influence de

53 Le choix de Thucydide est causé par la nécessité d'expliquer au lecteur les demandes formulées au cours des dernières ambassades à propos des souillures athéniennes et spartiates. Voir I, 126-127.

54 I, 98-99.

55 I, 100-103.

56 Diodore de Sicile (XII, 4, 5-6) la rapporte également, mais sans faire aucune allusion au surnom de Λακκόπλουτος qui proviendrait des comiques attiques selon Plutarque (*Vie d'Aristide*, 5, 8).

57 Nous en faisons un commentaire détaillé, avec le fragment d'Éphore cité plus haut. Voir *infra* p. 277-291 chap. 6.

58 Wescher 1867a, p. 363.

Clitarque et de Stratoclès[59]. Nous souhaitons ajouter qu'une influence thucydidéenne est très probable. Certes, comme nous venons de le montrer, Aristodème ne reproduit pas à l'identique le texte de Thucydide. La première partie de son récit suit une chronologie stricte, tandis que l'historien athénien est volontairement erratique dans son premier livre. Toutefois, des similitudes existent en nombre suffisant : le récit de la *pentécontaétie*[60], de la mort de Pausanias[61] et de l'exil de Thémistocle[62]. Comme Thucydide, Aristodème marque bien la montée en puissance des Athéniens rendue possible par l'hégémonie que les Grecs leur confient devant Sestos. De même la structuration des causes de la guerre fait penser à une influence de Thucydide, sans qu'il soit pour autant une source unique.

3.2. Polybe

Nous signalons ici une mention d'Alcibiade par Polybe[63] qui commente l'installation d'un poste de douane dans la région de Cyzique en 410. Ce texte nécessite une brève remarque[64]. L'information est présente chez Xénophon[65], mais sans être attribuée à Alcibiade. Polybe utilise donc probablement une autre source. Le texte de Polybe atteste la permanence au IIe siècle av. J.-C. d'une lecture positive d'Alcibiade pour ce qui est de la conduite de la guerre.

3.3. Conclusion partielle

Polybe, Diodore et Aristodème offrent trois visions d'Alcibiade plusieurs siècles après sa mort. Polybe ne dit rien de sa personnalité qu'il connaît sans aucun doute. Il se contente d'un bref commentaire sur ses capacités de stratège, précisément sur un point que Xénophon n'attribuait pas à Alcibiade.

Le fragment d'Éphore rapporté par Diodore et celui d'Aristodème sont des témoins d'une tradition différente de celle de Thucydide. La responsabilité d'Alcibiade dans le déclenchement de la guerre d'Archidamos n'est attestée par aucune source

59 Clitarque et Stratoclès pourraient être la source d'Aristodème au sujet de la mort de Thémistocle. Voir Cicéron, *Brutus*, 11.
60 I, 88-117 et 129-138 cf. *Par. Supp. Grec* 607 f. 84v l. 1 à 87v l. 8 (= *FGrH* 104 F 1 4-15).
61 I, 128-134.
62 I, 135-138.
63 Polybe, *Histoires*, IV, 44.
64 Nous le commenterons plus en détail, voir *infra* p. 422 chap. 9.
65 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 22.

contemporaine, mais remonte au moins au IVe siècle. En raison de ses erreurs chronologiques et des invraisemblances sur lesquelles elle repose, elle n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie par les spécialistes d'Alcibiade. Pourtant, cette tradition n'est pas dénuée d'intérêt. Inutile dans une biographie, elle a toute sa place dans une approche critique des sources et une étude de la construction de la figure d'Alcibiade.

4. Plutarque, un cas à part

Plutarque est un cas unique dans notre corpus. Il est le premier biographe d'Alcibiade[66]. Il le cite également à de nombreuses reprises, dans ses *Vies* comme dans ses *Moralia*. Il dispose en outre d'une documentation importante[67] qu'il ne se contente pas de recopier[68]. Enfin, à travers toutes ses œuvres, il élabore un discours moral en suivant une méthode[69]. Pour toutes ces raisons, Plutarque est à la fois un témoin essentiel et un acteur de la tradition antique d'Alcibiade. Témoin, car il rapporte la survivance de l'image d'Alcibiade dans la culture romaine en mentionnant sa statue érigée par les Romains[70]. Acteur, car à travers son œuvre colossale, il interprète les faits anciens plus qu'il ne les raconte.

Nous étudierons dans notre quatrième chapitre comment le portrait moral qu'il brosse dans la *Vie d'Alcibiade* et sa *Comparaison avec Coriolan* fait écho à celui de Thucydide, mais également à celui de Platon. Nous nous limitons donc ici à une brève étude de la vision d'Alcibiade dans les *Vies*, considérées comme un ensemble, et dans les *Moralia*.

*

Outre la biographie qui lui est dédiée, Alcibiade est cité dans les *Vies* de ses contemporains (Périclès, Nicias et Lysandre), de ses prédécesseurs (Lycurgue), ou

66 Cornélius Népos le précède, mais son *Alcibiade* n'a pas l'ampleur de la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque, tant du point de vue quantitatif que pour ce qui est de la précision et de l'usage des sources.
67 Plutarque cite Thucydide, Aristophane, Eupolis ou encore Platon, mais il dispose également de sources socratiques très variées. À ce sujet, voir Alesse 2005.
68 Plutarque analyse les événements et ne reproduit pas toujours le regard de la source qu'il utilise. Par exemple, à propos de la flotte phénicienne qu'Alcibiade prétend avoir interceptée, Fr. Frazier (1996, p. 27) a montré que le biographe (*Vie d'Alcibiade*, 26, 7-9) fait preuve de moins de scepticisme que Thucydide (VIII, 87).
69 Nous renvoyons en premier lieu aux travaux de Fr. Frazier présents dans notre bibliographie, et tout particulièrement à Frazier 1996, p. 25-27 (sur la stylisation des faits par Plutarque et les différences chronologiques qu'elle implique) ; p. 46-48 (sur la tendance à l'exhaustivité).
70 Plutarque, *Vie de Numa*, 8, 10. Cf. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXIV, 26. À propos de ces statues, voir Humm 2005 qui situe l'érection à la fin du IVe ou au début du IIIe siècle et l'interprète comme une influence des modèles helléniques de Grande Grèce importée à Rome par les cités grecques d'Italie du sud.

de ses successeurs (Pélopidas, Démosthène, Flaminius et Antoine). Ses apparitions appartiennent à trois catégories : un rôle dans le déroulement des faits rapportés, c'est le cas dans les *Vies* des contemporains ; un simple détail biographique[71] ; ou encore une comparaison *a posteriori*. Nous détaillons le premier et le troisième cas.

Les *Vies* des contemporains nous permettent de préciser la biographie d'Alcibiade d'un point de vue factuel. Plutarque y répète certaines actions, les précise, en ajoute d'autres, et parfois contredit ce qu'il rapporte dans la *Vie d'Alcibiade*. Ainsi, la *Vie de Périclès* fait apparaître Alcibiade dans le cercle des intimes de Périclès, à la fois familiaux et politiques[72], même si le biographe reproduit le schéma thucydidéen qui oppose Périclès à tous ses successeurs[73]. Sans surprise, c'est dans la *Vie de Nicias* qu'Alcibiade est le plus présent. Plutarque le mentionne sans cesse des chapitres 9 à 15 qui couvrent la période qui va de la paix de Nicias (421/0) au début de l'expédition de Sicile de 415[74]. Plutarque lui accorde une telle importance qu'il s'écarte du cadre de la biographie de Nicias comme il le remarque lui-même[75]. Une impression générale positive se dégage du texte. Si Alcibiade est présenté dans la lignée de Cléon, il est un « démagogue moins effréné que lui »[76]. De même, les négociations de l'alliance argienne qui suivent sont rapportées exclusivement du point de vue d'Alcibiade, et Plutarque semble sensible à l'argumentation d'Alcibiade sur ce point. Toutefois, il ne faut pas donner trop d'importance à cet avis positif qui est davantage dû à une vision négative de Nicias qu'au jugement du biographe à propos d'Alcibiade[77]. À ce titre, la *Vie de Lysandre* illustre parfaitement l'ambiguïté qui peut régner chez Plutarque. Alcibiade y est présenté comme un homme d'action efficace[78], mais cette fois, le jugement est plus net. Alcibiade n'est plus comparé à Nicias, mais à Lysandre. Aux deux, Plutarque

71 Nous citons trois exemples :
- à propos de son adultère avec l'épouse d'Agis : *Vie d'Agèsilas*, 3 et *Vie de Lysandre*, 22.
- sur l'anecdote avec Timon d'Athènes à la veille de l'expédition de Sicile : *Vie d'Antoine*, 70.
- sur sa nourrice : *Vie de Lycurgue*, 16.

72 Plutarque, *Vie de Périclès*, 37. Nous commenterons en détail le rôle de ce passage dans la construction littéraire d'Alcibiade. Voir *infra* p. 283 chap. 6.

73 Plutarque, *Vie de Périclès*, 20.

74 Signalons que le récit de l'ostracisme d'Hyperbolos est sensiblement différent de celui rapporté dans la *Vie d'Alcibiade* (13). De même, les chapitres 12 à 15 qui concernent les débats et les débuts de l'expédition de Sicile sont plus détaillés que le même récit dans la *Vie d'Alcibiade*. Plutarque rapporte entre autres le conseil des trois stratèges qui provient probablement d'une lecture de Thucydide (VI, 47-49).

75 Plutarque, *Vie de Nicias*, 12, 1.

76 Plutarque, *Vie de Nicias*, 9.

77 Plutarque, *Comparaison entre Nicias et Crassus*, 2, 6.

78 Sa compétence pousse les Lacédémoniens à choisir Lysandre pour mener la guerre (Plutarque, *Vie de Lysandre*, 3, 1) ; lequel refuse sagement de le combattre (4-5). Au moment de la bataille

adresse des reproches, mais pour des raisons différentes : l'ὕβρις, la τρυφή et l'ἀϑάδεια à Alcibiade ; la χαλεπότης et la πλεονεξία mêlée à l'arrogance et à la morgue[79]. Ainsi, les jugements du moraliste sont multiples et sont limités au domaine qu'il considère à un instant précis. Pour l'action, Alcibiade est un exemple à suivre ; pour le caractère, Plutarque le désapprouve. Cette double vision apparaît plus nettement encore lorsque l'étude est étendue aux *Vies* de personnages postérieurs au V^e^ siècle et aux *Moralia*.

Dans le cas des *Vies* d'hommes des générations suivantes[80], Alcibiade est un exemple négatif, car Plutarque ne compare pas son action, mais son comportement civique. Par exemple, dans la *Vie de Pélopidas*, Nicias et Alcibiade sont, après Aristide et Thémistocle ou Cimon et Périclès, de parfaits exemples d'hommes qui ont passé leur temps à se quereller pour la prééminence[81]. Le jugement est précisé dans la *Vie de Flaminius* : « les Agésilas, et les Lysandre, les Nicias et les Alcibiade étaient capables de bien conduire une guerre, et de remporter des victoires sur terre et sur mer quand ils commandaient, mais ils n'ont pas su faire servir leurs succès à l'accomplissement d'une œuvre aussi belle, noble et généreuse »[82].

Dans les *Moralia*, nous retrouvons ces deux visions d'Alcibiade, auxquelles s'ajoutent des éléments biographiques et des *exempla* sans jugement de valeur. Nous présentons et nous commentons les éléments qui constituent ce double portrait dans les *Moralia*. Les éléments biographiques et les *exempla* figurent en annexe[83].

---

d'Aïgos-Potamos, il tente de prévenir le désastre des Athéniens et, congédié, soupçonne une trahison (10).

79 Plutarque, *Vie de Lysandre*, 19, 4.

80 Nous laissons de côté le mot de Démosthène (Plutarque, *Comparaison de Démosthène et de Cicéron*, 4, 3) se targuant de revenir à Athènes par la persuasion, quand Alcibiade l'avait fait par la force. Ici, le biographe cite Démosthène et ne se prononce pas lui-même.

81 Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 4, 3. Pour une autre comparaison avec Épaminondas, voir également l'opposition entre les formes d'ἀνδρεία d'Alcibiade et d'Épaminondas : Plutarque, *Vie de Phocion*, 3, 7.

82 Plutarque, *Vie de Flaminius*, 11, 5 : οἱ γὰρ Ἀγησίλαοι καὶ <οἱ> Λύσανδροι καὶ οἱ Νικίαι καὶ οἱ Ἀλκιβιάδαι πολέμους μὲν εὖ διέπειν καὶ μάχας νικᾶν κατά τε γῆν καὶ θάλασσαν ἄρχοντες ἠπίσταντο, χρῆσθαι δὲ πρὸς χάριν εὐγενῆ καὶ τὸ καλὸν οἷς κατώρθουν οὐκ ἔγνωσαν.

83 Voir *infra* p. 433-434.

Portrait négatif dans les *Moralia*

Anecdotes explicatives	
Apophtegmes de rois et de généraux, 186c	7 anecdotes, toutes négatives
Apophtegmes laconiens, 235a	Mot sur Alcibiade
De la tranquillité de l'âme, 467f	Adultère avec Timaia
Dialogue sur l'amour, 762c	Anecdote d'Anytos
Préceptes politiques, 799 d	Anecdote de la caille dans le cadre d'une comparaison entre Athéniens et Carthaginois
Comparaison à d'autres hommes illustres	
Moyens de distinguer le flatteur d'avec l'ami, 52e	Inconstance de caractère dans le cadre d'une comparaison avec Épaminondas, Agésilas et Platon

Dans les *Moralia*, la comparaison avec Épaminondas reprend les mêmes termes que celle faite entre Alcibiade et Pélopidas dans les *Vies*. Les anecdotes sont, quant à elles, identiques à celles présentes dans la *Vie d'Alcibiade*. Rappelons qu'elles participent au projet général de l'auteur. Il ne s'agit pas simplement de faits curieux et remarquables, mais plutôt d'histoires brèves dans lesquelles le caractère du personnage et sa relation aux Athéniens sont indiqués au lecteur[84]. Elles apparaissent le plus souvent en mauvaise part et donnent à voir les défauts d'Alcibiade : la recherche de l'intérêt personnel, la débauche, ou encore l'emportement.

Portrait positif de l'homme d'action dans les *Moralia*

Actions d'Alcibiade	
La gloire des Athéniens, 345d	Actions audacieuses d'Alcibiade dans l'Hellespont
Ibid., 349d	Alcibiade ranime la cité après l'échec en Sicile
Ibid., 351b	Alcibiade a soulevé les Argiens et les Mantinéens contre les Lacédémoniens
Si la politique est l'affaire des vieillards, 784c	Alcibiade représente la jeunesse et l'audace, prises en bonne part
Préceptes politiques, 804f	Gloire acquise par l'alliance péloponnésienne et la bataille de Mantinée
Comparaison à d'autres hommes illustres	
Sur les délais de la justice divine, 552b	Alcibiade a été traité plus sévèrement que Miltiade, Cimon et Thémistocle

84 L'entrée en politique d'Alcibiade racontée par l'anecdote d'une caille s'échappant de son manteau est désormais bien connue. Voir Salcedo Parrondo 2005 pour qui Plutarque souhaite montrer que la recherche de l'intérêt personnel marque toute la carrière d'Alcibiade. Sur la relation entre les Athéniens et Alcibiade décrite par le vocabulaire amoureux dans le même épisode, voir Schmitt-Pantel 2009, p. 9-10. Enfin, voir également Duff 2005 sur les cinq premières anecdotes de la *Vie d'Alcibiade*.

Dans les *Moralia*, le portrait positif d'Alcibiade est principalement composé par des actions appartenant au domaine militaire[85]. Plutarque accorde alors une place importante à l'alliance argienne et à la bataille de Mantinée, auxquelles s'ajoutent les victoires d'Alcibiade entre 411 et 407. Il est, nous semble-t-il, l'auteur qui insiste le plus sur la gloire acquise en 418 par les Athéniens dans le Péloponnèse, malgré cette défaite. Cependant, le portrait positif ne se réduit pas à une liste d'actions militaires. Le moraliste situe son personnage dans une perspective historique globale. Il le compare à ceux qui l'ont précédé à Athènes. L'analogie se fait désormais en faveur d'Alcibiade : les Athéniens toléraient les mœurs de Miltiade, de Cimon et de Thémistocle. Alcibiade n'a pas eu cette chance.

*

Cette brève analyse montre la complexité inhérente à une étude d'un personnage chez Plutarque. Il faut considérer la biographie et son parallèle[86], mais également les autres *Vies* et, comme Françoise Frazier l'a rappelé, les *Moralia*, où Plutarque non seulement précise ses personnages, mais également développe les notions qu'il met en œuvre dans les *Vies*[87]. Face à un personnage « caméléon » (χαμαιλέων)[88] comme Alcibiade, Plutarque n'adopte pas une attitude tranchée[89]. Cette ambivalence poursuit la dichotomie thucydidéenne qui distingue le comportement privé et la conduite de la guerre. À travers les critiques adressées aux hommes illustres du passé, Plutarque voit lui aussi le difficile exercice du pouvoir. Dès lors, il peut aussi se montrer indulgent envers un homme comme Alcibiade, certes aux mœurs corrompues, mais qui a été la proie de l'opinion publique de son époque :

> Car ce n'est pas une créature aisée à manier qu'une foule, ni qui se laisse facilement prendre par le premier venu d'une prise salutaire, et il faut s'estimer heureux si elle veut bien accepter l'autorité d'un homme sans être effarouchée par son air ou sa voix, comme une bête méfiante et capricieuse. Mais, si l'homme d'État ne doit pas négliger ces détails, ne doit-il pas, à plus forte raison, veiller à ce que sa vie et son caractère soient purs de tout reproche et de toute accusation ? Car non seulement on demande des comptes aux hommes d'États de leurs discours et de leurs actes publics, mais on est curieux de leurs repas, de leurs amours, de leur mariage, de toutes leurs occupations, frivoles ou sérieuses. Nul besoin de citer Alcibiade. Lui qui, dans les affaires publiques, était l'homme le plus efficace d'Athènes, et qui était invincible comme général, le dérèglement et l'audace de ses mœurs le perdirent et, par sa prodigalité et son intempérance, il empêcha la cité de profiter de tous ses dons. Citons seulement Cimon, à qui les Athéniens reprochaient de boire, et Scipion, à qui les Romains faute d'autre grief,

85 À propos de la valeur militaire d'Alcibiade chez Plutarque, voir Verdegem 2005.

86 Voir *infra* p. 201-202.

87 Fr. Frazier (1996, p. 107) donnait l'exemple de la *philotimia*.

88 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 4.

89 Frazier 1996, p. 88-89. Voir également Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 9 : οὕτως ἄκριτος ἦν ἡ δόξα περὶ αὐτοῦ διὰ τὴν τῆς φύσεως ἀνωμαλίαν. « C'est ainsi que l'opinion était divisée sur Alcibiade, à cause des contrastes de sa nature ».

> reprochaient de dormir. Le grand Pompée était insulté par ses ennemis parce qu'ils avaient observé qu'il se grattait la tête avec un seul doigt. Car de même qu'une tache ou une verrue sur le visage est plus choquante pour l'œil que des marques, des mutilations ou des cicatrices sur le reste du corps, de même les petits travers deviennent de grands défauts lorsqu'on les voit dans la vie de grands personnages et des hommes d'État, à cause de l'idée que les gens se font du pouvoir et de la politique ; pour eux, ce sont des activités élevées, qui doivent être pures de toute extravagance ou imperfection.[90]

5. La prosopographie : illustration de la confusion des sources littéraires

Toutes les sources s'accordent sur l'ascendance aristocratique et fortunée d'Alcibiade. Il est établi aujourd'hui qu'il appartient au γένος des Eupatrides[91] par son père et à celui des Alcméonides par sa mère[92]. Par son mariage, il est allié à la famille de Callias du γένος des Kérykes[93], et ses liens avec Périclès le rapprochent des Bouzyges. Toutefois, les mêmes sources littéraires véhiculent des ambiguïtés quant à la succession exacte des générations[94] et, plus grave, des difficultés pour définir précisément la nature des liens de parenté entre Alcibiade et les grandes figures des Alcméonides. Le premier chapitre de la biographie de Jean Hatzfeld[95] dressait une synthèse des principales tentatives de restitution antérieures à 1940. Il nous a semblé nécessaire de suivre cet exemple en produisant un état des lieux prosopographique prenant en compte les études plus récentes de John Kenyon Davies[96]. Pour une meilleure intelligibilité du discours, cette synthèse est accompagnée par des schémas généalogiques et un tableau de concordance.

---

90 Plutarque, *Préceptes politiques*, 800c-e. Nous reproduisons en note le texte grec se rapportant à Alcibiade : τί γὰρ δεῖ λέγειν Ἀλκιβιάδην, ὃν περὶ τὰ κοινὰ πάντων ἐνεργότατον ὄντα καὶ στρατηγὸν ἀήττητον ἀπώλεσεν ἡ περὶ τὴν δίαιταν ἀναγωγία καὶ θρασύτης, καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν αὐτοῦ τὴν πόλιν ἀνόνητον ἐποίησε διὰ τὴν πολυτέλειαν καὶ τὴν ἀκολασίαν.

91 Isocrate, *Sur l'attelage*, 25.

92 *Ibid.* ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 1.

93 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 8.

94 Par exemple, Isocrate, *Sur l'attelage*, 26 (Clisthène est le bisaïeul d'Alcibiade par sa mère) ; Démosthène, *Contre Midias*, 144 (Alcibiade est Alcméonide par son père et de la maison d'Hipponicos par sa mère) ; Diodore de Sicile, XII, 16 (Périclès est le frère du père d'Alcibiade) ; ou encore Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 1 (Alcibiade est Alcméonide par sa mère).

95 Hatzfeld 1951, p. 1-26.

96 Voir *APF*. Malgré la précaution de J. Hatzfeld, des travaux postérieurs ont reproduit des hypothèses fautives.

5.1. Les Eupatrides

L'appartenance d'Alcibiade au γένος des Eupatrides n'a jamais été remise en question. Toutefois, les reconstitutions de cette famille ont beaucoup évolué depuis les premières prosopographies attiques. Les principales avancées sur la généalogie des Eupatrides sont dues à Eugene Vanderpool et à John Kenyon Davies. En 1952, Vanderpool[97] a, grâce aux sources archéologiques, formulé une hypothèse permettant d'amender les propos d'Isocrate et de Plutarque et de les concilier avec les *ostraca* retrouvés sur l'agora d'Athènes. Davies[98] a développé plus en détail la généalogie d'Alcibiade, tant pour les Eupatrides que pour les Alcméonides. Sans reprendre intégralement les travaux de Vanderpool et de Davies, nous pouvons récapituler les principales hypothèses par la liste et les schémas suivants.

*

1. En 1901, dans le premier volume de sa *Prosopographia Attica*, Johannes Ernst Kirchner[99] situe Alcibiade à la troisième génération des Eupatrides et comme étant le deuxième du nom.

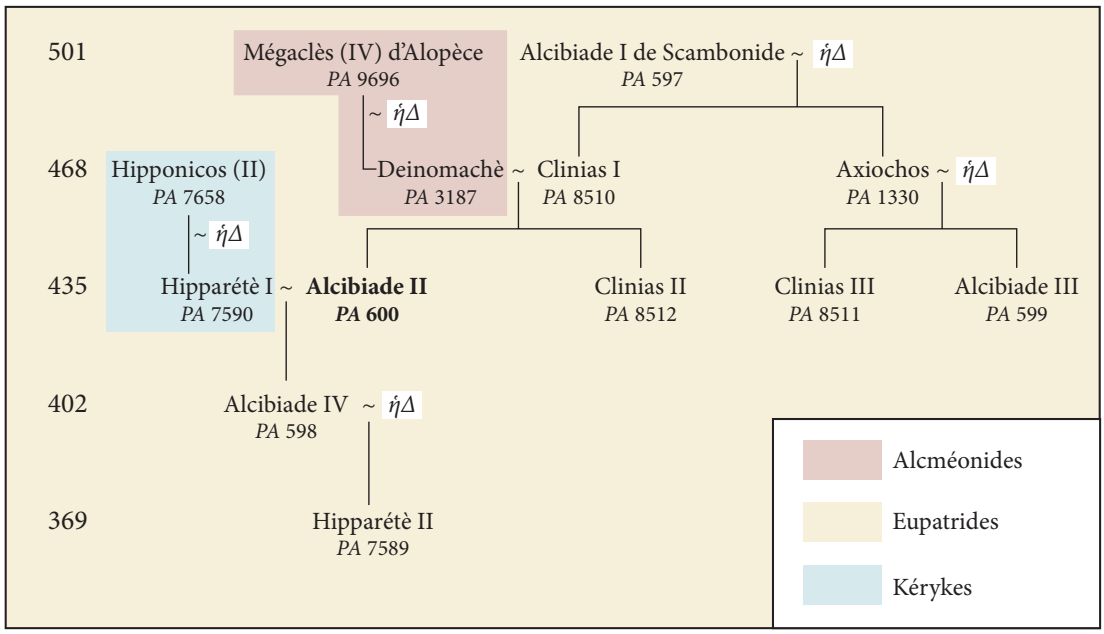


Figure 1. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon J. Kirchner

Les dates-repères proviennent de la généalogie des Alcméonides dressée par J. Kirchner, ce dernier n'en ayant pas indiqué pour les Eupatrides. Elles indiquent les principales unions selon lui.

97 Vanderpool 1952.
98 *APF* 600 (p. 9-22 ; table I).
99 *PA* 600.

Dans la reconstitution de Kirchner, Alcibiade I de Scambonide est celui que les sources désignent comme ὁ παλαίος, ayant combattu Pisistrate aux côtés de Clisthène, puis ayant été ostracisé, avant de renoncer à la proxénie spartiate.

*

2. Dès 1902, Wilhelm Dittenberger[100] corrigea l'hypothèse de Kirchner en ajoutant une génération intermédiaire, déplaçant Alcibiade à la quatrième génération des Eupatrides et le faisant troisième du nom. Kirchner abandonna son hypothèse au profit de celle de Dittenberger dès 1903[101], puis Jean Hatzfeld la suivit en 1940.

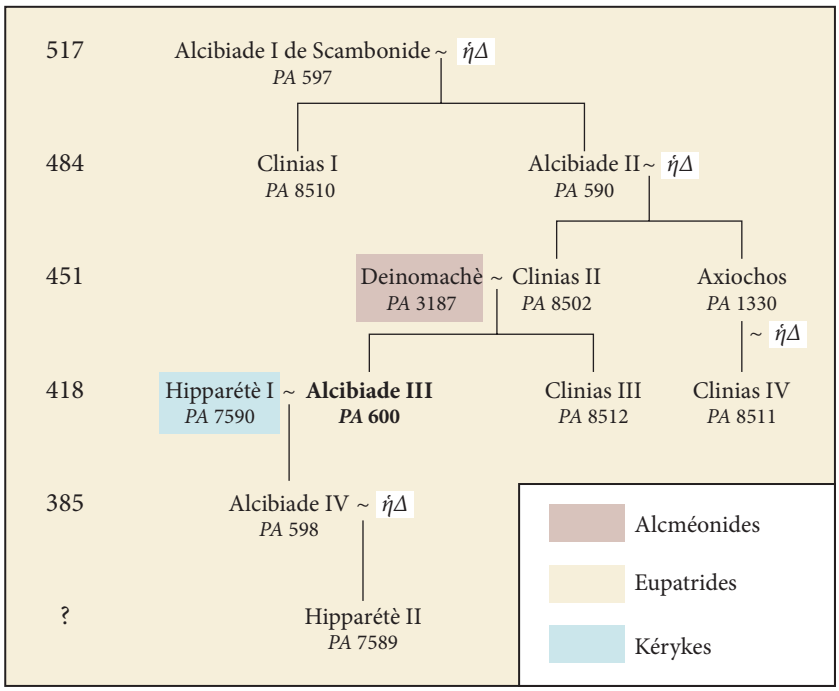


Figure 2. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon W. Dittenberger

Les dates-repères sont issues de la généalogie des Eupatrides réalisée par J. Kirchner, après qu'il a appliqué les corrections de Dittenberger.

Dans ce postulat, Alcibiade I reste l'allié de Clisthène, mais c'est désormais Alcibiade II qui est ὁ παλαίος et qui a renoncé à la proxénie. Le report des corrections de Dittenberger par Kirchner permet d'utiliser encore la numérotation de ce dernier.

*

100 Dittenberger 1902.
101 *PA* II p. 442.

3. En 1952, Eugene Vanderpool en étudiant les *ostraca* inscrits au nom d'Alcibiade ajouta à son tour une nouvelle génération, en procédant à une translation d'Alcibiade II et de sa descendance. Il plaça Alcibiade à la cinquième génération des Eupatrides, mais toujours comme étant le troisième du nom.

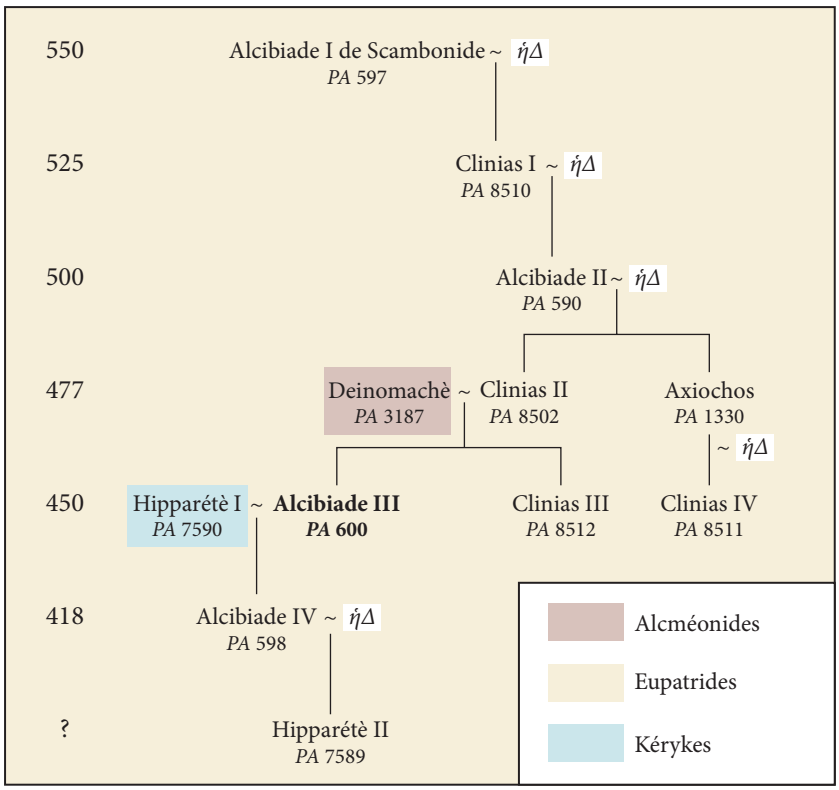


Figure 3. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon E. Vanderpool

Les dates-repères sont ici les dates de naissances approximatives proposées par E. Vanderpool, et leur but est, comme leur auteur le précisait, « to show that the stemma is not only chronologically possible but represents an easy and natural sequence » (1952, p. 6-7).

La translation de Vanderpool présente l'avantage de respecter les corrections de Dittenberger – en particulier l'ajout d'un Alcibiade II – tout en leur procurant une cohérence historique et chronologique. Cette modification s'accorde en effet avec l'existence d'*ostraca* datés de la première moitié du V^e^ siècle et portant la mention restituée Ἀλκιβιάδες Κλινίο[102] ou Ἀλκιβιάδες Κλινίο Σκαμβονίδες[103].

*

102 Inv. No. P 18537 et P 7134.
103 Inv. No. P 6794.

4. Enfin, John Kenyon Davies dans son *Athenian Propertied Families* a confirmé l'hypothèse de Vanderpool, en argumentant les erreurs commises par Isocrate et Plutarque. Les modifications proposées ne perturbent pas le schéma de Vanderpool pour ce qui est d'Alcibiade III, toutefois Davies intégrait les cousins germains paternels d'Alcibiade III, faisant ainsi du frère d'Alcibiade, Clinias, le quatrième du nom et non plus le troisième.

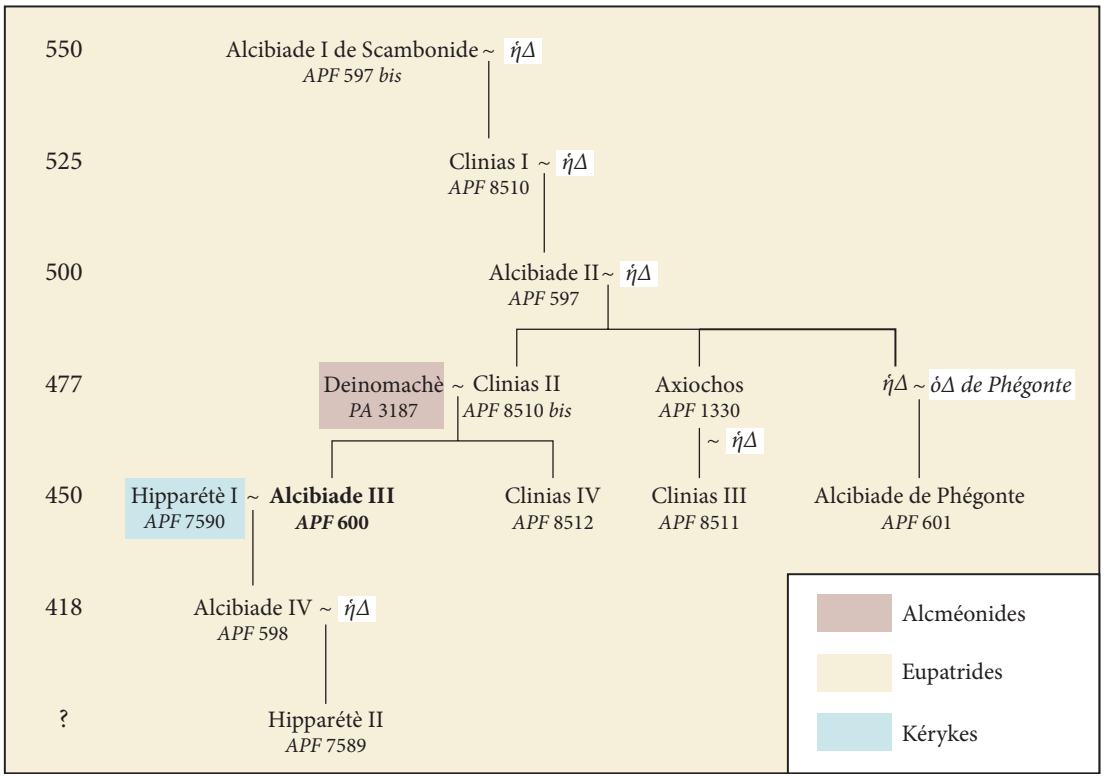


Figure 4. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon J. K. Davies

Nous soulignons que Davies a l'avantage de proposer une vue synthétique qui rassemble désormais toutes les branches des Eupatrides en leur appliquant, dans son catalogue, une nouvelle numérotation, exempte des premières erreurs de Kirchner.

5.2. Les Alcméonides

Dans le cas du γένος des Alcméonides, la question n'est pas de savoir à quelle génération exacte se situe Alcibiade, mais plutôt d'estimer le lien de parenté qui existe avec deux des figures emblématiques du parti démocratique, à savoir Clisthène l'Athénien et Périclès. Pour Isocrate[104], Clisthène était l'arrière-grand-père, πρόπαππος, maternel d'Alcibiade III. Selon Plutarque[105], Alcibiade était lié au γενός de Périclès, mais il ne précise pas le degré de parenté.

*

1. Kirchner suit le texte d'Isocrate et propose de voir Alcibiade comme l'arrière-petit-fils de Clisthène le réformateur, intercalant entre eux Mégaclès et sa fille Deinomachè. Dans ce cas, le degré de parenté avec le réformateur de la démocratie est étroit. Le cousinage avec Périclès est lui plus lointain, puisque selon le schéma de Kirchner, la mère de Périclès est la cousine germaine du Mégaclès, grand-père d'Alcibiade.

104 Isocrate, *Sur l'attelage*, 26.
105 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 2.

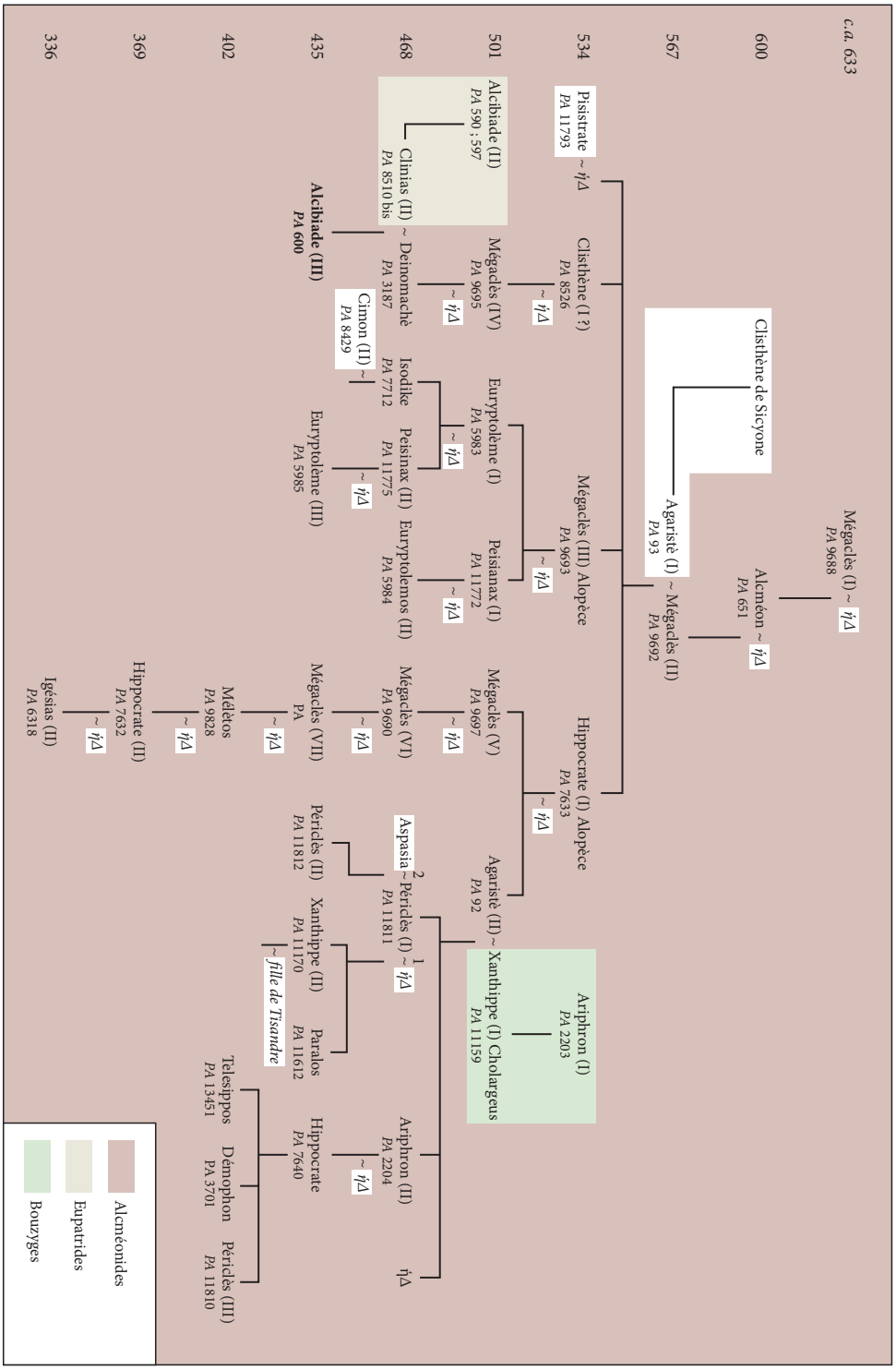


Figure 5. Ascendants Alcméonides d'Alcibiade, selon J. Kirchner

J. Kirchner n'a pas amendé la branche des Eupatrides dans son schéma des Alcméonides. Nous reproduisons ici les corrections qu'il applique dans les annexes de son second volume.

*

2. Dittenberger, à la suite d'Ulrich von Willamowitz, remarque l'erreur et rejete l'existence d'une filiation directe entre Clisthène et Alcibiade, qu'il estime être une invention tendancieuse d'Isocrate.

Malgré les observations de Dittenberger, défendues et argumentées par Jean Hatzfeld[106], nombre de travaux scientifiques[107] suivent l'affirmation d'Isocrate et reproduisent le schéma de Kirchner. De notre côté, nous suivons les corrections successives de Dittenberger et de Vanderpool. Elles sont acceptées dans la synthèse de Davies[108], la plus complète à ce jour. Notre schéma généalogique est donc tiré des travaux de Davies, mais nous l'expurgeons dans un souci de lisibilité.

106 Hatzfeld 1951, p. 18-23 en particulier.

107 Dans un ouvrage récent D. Stuttard (2018, p. 10-21, ainsi qu'un schéma en début de volume) suit une reconstitution différente de celle que nous présentons ici, tant pour les Eupatrides que pour les Alcméonides. Il place trois Clinias au-dessus d'Alcibiade, mais surtout, à partir d'une allusion de Plutarque (*Vie de* Périclès, 24), il fait de Deinomachè l'épouse d'Hipponicos, puis de Périclès, puis en troisièmes noces du père d'Alcibiade. Callias serait quant à lui le demi-frère d'Alcibiade, puis son beau-frère à la suite du mariage d'Hipparétè avec Alcibiade. Les deux fils de Périclès, Xanthippe et Paralos, seraient également les demi-frères d'Alcibiade. Plus important encore, le schéma de D. Stuttard laisse planer le doute sur une filiation directe entre Clisthène et Alcibiade. Ces hypothèses proviennent entre autres de P. Brulé, *Women of Ancient Greece*, Edinburgh, 2003, p. 118-119.
Pour les ouvrages plus anciens qui n'ont pas pris en compte les corrections que nous venons de présenter, voir Babelon 1935, p. 32 ; Lévêque, Vidal-Naquet 1964, p. 114 ; ou encore Aurenche 1974, p. 56-57.

108 *APF* 600.

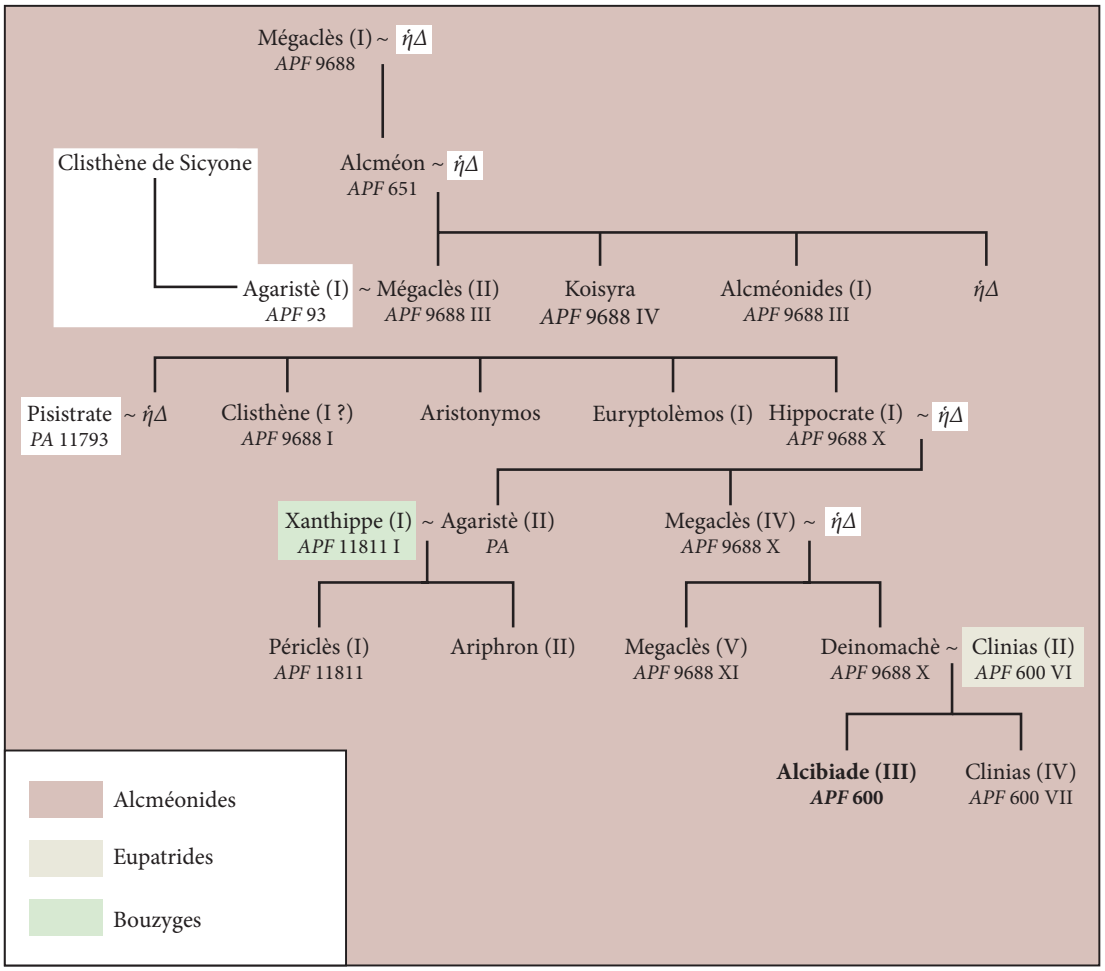


Figure 6. Ascendants Alcméonides d'Alcibiade, selon J. K. Davies

Afin de rendre plus aisée la lecture, nous faisons figurer dès à présent un tableau regroupant les individus du groupe familial proche en indiquant les correspondances des références des deux principaux ouvrages de prosopographie. Nous avons suivi les habitudes françaises dans la transcription des noms.

Table de correspondance (*PA* et *APF*)

Personnages	*PA*	*APF*	γένος paternel	γένος maternel
Agaristè (I)	93		[Sicyone]	?
Agaristè (II)	92		Alcméonide	?
Alcibiade (I) de Scambonide	597 bis	cf. 600, III-IV	Eupatride	?
Alcibiade (II)	590 et 597	cf. 600, V	Eupatride	?
Alcibiade (III)	**600[Alc. II, puis III]**	**600**	**Eupatride**	**Alcméonide**
Alcibiade (IV)	598	cf. 600, VIII	Eupatride	Kérykes
Alcibiade de Phégonte	599 et 601[Alc. III et Alc. Pheg.]	cf. 600, VI	?	Eupatride
Alcméon (I)	651	cf. 9688, II	Alcméonide	?
Alcméonide (I)	653	cf. 9688, III	Alcméonide	?
Aristonymos			Alcméonide	[Sicyone]
Axiochos	1330	cf. 600, VI	Eupatride	?
Callias (III)	7826		Kérykes	?
Clinias (I)	8510	cf. 600, V	Eupatride	?
Clinias (II)	8502 et 8510 bis[Clin. Clin.^{2}]	cf. 600, VI	Eupatride	?
Clinias (III)	8511	cf. 600, VI	Eupatride	?
Clinias (IV)	8512[Clin. II]	cf. 600, VII	Eupatride	Alcméonide
Clisthène (I ?)	8526	cf. 9688, VI	Alcméonide	[Sicyone]
Clisthène de Sicyone	-	-	[Sicyone]	?
Deinomachè	3187	cf. 9688, X	Alcméonide	
Euryptolème (III)	5985	cf. 9688, VIII		
Hipparétè (I)	7590	cf. 7826, IX	Kérykes	
Hipparétè (II)	7589	cf. 600, X	Eupatride	?
Hippocrate (I)	7633	cf. 9688, X	Alcméonide	[Sicyone]
Hippocrate (II)	-	cf. 9688, III	Alcméonide	?
Hippocrate (III)	7632[Hipp. II]	cf. 9688, XI		
Hipponicos (II)	7658	cf. 7826, IX	Kérykes	
Igésias	6318	cf. 9688, XI		
[Krois]os	-	cf. 9688, IV	Alcméonide	?
Mégaclès (I)	9688		Alcméonide	?
Mégaclès (II)	9692	cf. 9688, III	Alcméonide	?
Mégaclès (III)	9693	cf. 9688, VIII	Alcméonide	[Sicyone]
Mégaclès (IV)	9695	cf. 9688, X	Alcméonide	
Mégaclès (V)	9697	cf. 9688, XI	Alcméonide	
Mégaclès (VI)	9690	cf. 9688, XI		

Méletos	9828	cf. 9688, XI	Alcméonide	?
Paralos	11612	cf. 11811, III	Bouzyge	
Peisianax (II)	11775	cf. 9688, VIII		
Périclès (I)	11811		Bouzyge	Alcméonide
Périclès (II)	11812	cf. 11811, IV	Bouzyge	
Xanthippe (I)	11159	cf. 11811, I	Bouzyge	?
Xanthippe (II)	11170	cf. 11811, III	Bouzyge	

Chapitre 3.
La construction d'une figure. Esquisse de la réception littéraire moderne et d'historiographie

Les productions littéraires et scientifiques mentionnant Alcibiade représentent un corpus si vaste[1] que son étude constituerait une entreprise à part entière. Si notre recherche n'a pas été circonscrite à cet axe, elle ne peut pas faire l'économie d'un tableau des principaux aspects de la transmission et de la réception du personnage dans la littérature occidentale. En effet, après avoir étudié le corpus des sources anciennes et avant de proposer notre lecture critique de Thucydide, il est nécessaire de donner à voir par quels chemins l'image d'Alcibiade nous est parvenue. Ce chapitre répond à cet objectif en tentant de fournir un aperçu cohérent de la réception littéraire d'Alcibiade, c'est-à-dire catégorisé et limité, sans quoi l'étude des sources antiques aurait été impossible à mener en parallèle[2]. Les textes que nous présentons et étudions ici sont donc issus d'une sélection. Ils appartiennent

1 À titre d'exemple, le corpus Frantext (http://www.cnrtl.fr/corpus/frantext/) contient seulement 500 œuvres de langue française composées entre le XVIII^e^ et le XX^e^ siècle. Une recherche du mot « alcibiade » révèle 107 occurrences, réparties entre 28 auteurs et 31 œuvres ; « alcibiades », 3 occurrences appartenant à 3 auteurs et déjà présentes dans le premier résultat ; et « alkibiade », 1 occurrence. Or, si ce corpus est un outil utile, il est très incomplet. Des auteurs classiques comme A. Dumas père sont absents de ce corpus, et il en est de même pour des thucydidéens comme A. Thibaudet ou des historiens comme G. Grote et G. Glotz. Enfin, il est inutile de préciser que les travaux consacrés à Alcibiade sont également absents de ce corpus.

2 Une étude de la réception littéraire nécessite une édition sûre de chaque œuvre considérée, mais également des lectures bibliographiques spécifiques qui nous éloigneraient de l'Antiquité.

à des œuvres de nature différente, philosophiques, politiques, historiques, militaires, érotico-satiriques, ou encore théâtrales, composées entre la Renaissance et la première moitié du XIX^e^ siècle[3]. Pour chacun d'entre eux, nous ne réalisons pas d'analyse littéraire proprement dite, mais nous exposons successivement leurs rapports au corpus antique et les principaux traits d'Alcibiade qu'ils transmettent. Bien que partiel, ce chapitre permet d'imaginer l'ampleur du corpus à dominer tout en dressant un premier état de la réception et de la transmission du personnage d'Alcibiade[4]. Il sera ainsi possible de se faire, avec beaucoup de prudence, une idée des sources les plus utilisées à propos d'Alcibiade, ainsi que de son portrait historique selon les époques et les courants littéraires, philosophiques ou idéologiques.

Pour conclure le chapitre, nous nous écartons de la littérature pour réaliser une esquisse historiographique, axée autour des écrits de George Grote et de Gustave Glotz.

1. La Renaissance

Le Moyen Âge semble avoir délaissé Alcibiade[5]. Avec la Renaissance, les personnages et les thèmes antiques connaissent un nouvel essor et une nouvelle diffusion. Les auteurs antiques sont édités et traduits, et parmi eux la plupart des auteurs appartenant à notre corpus comme Thucydide[6], Platon[7] et Plutarque[8]. Pour cette période, nous avons relevé et étudié les mentions d'Alcibiade faites par cinq auteurs de langues et de styles

3 Parmi bien d'autres, nous signalons deux types de sources modernes qui n'ont pu être traités dans cette étude : d'une part, les livrets d'opéra et, d'autre part, les apparats critiques, les préfaces ou les commentaires qui accompagnent les éditions et traductions anciennes des sources antiques. Pourtant, une étude sur les notes marginales des éditeurs et traducteurs de la Renaissance serait précieuse, principalement pour éclairer certains problèmes d'édition toujours d'actualité. Sur ceux-ci, les notes et commentaires de L. Valla et d'H. Estienne apportent un éclairage différent de celui du XX^e^ siècle. Pour les livrets d'opéra, voir également en annexe p. 437.

4 Il faut signaler la tentative précédente de M. P. Loicq-Berger qui réalisa un dossier électronique sur la réception littéraire et iconographique d'Alcibiade, publié sur le site *Bibliotheca Classica Selecta* de l'université catholique de Louvain. Toutefois, cette tentative manque peut-être d'ampleur, et, surtout, la question des sources antiques y passe parfois au second plan, tandis qu'une synthèse finale serait utile. Voir Loicq-Berger 2005.

5 Alcibiade est toutefois présent dans la *Ballade des dames du temps jadis* (v. 3) de François Villon, mais sous les traits d'une femme répondant au nom d'Archipiada. Cette féminisation serait due à des traductions et des commentaires erronés du *De Consolatione Philosophia* de Boèce. Voir Langlois 1896 ; Thuasne 1911, p. 22-39 ; Loicq-Berger 2005.

6 Pour une liste des éditions et traductions de Thucydide par les humanistes, voir Maillard, Kecskeméti et Portalier 1995, p. 501.

7 Pour Platon, voir Maillard, Kecskeméti et Portalier 1995, p. 487-488.

8 Pour Plutarque, voir Maillard, Kecskeméti et Portalier 1995, p. 489-490.

différents. Le premier, Marsile Ficin, est un commentateur de Platon. Le deuxième, Nicolas Machiavel, est un penseur politique, sans dissociation du domaine militaire. Nous étudions ensuite deux humanistes, Érasme et Montaigne, qui maîtrisent un corpus de sources plus étendu. Enfin, nous avons choisi Shakespeare pour le théâtre parce qu'il est le dramaturge le plus représentatif de la réception et d'une lecture attentive de Plutarque, sauf pour Alcibiade.

1.1. Marsile Ficin, commentateur de Platon

Parmi les commentaires des dialogues de Platon composés par Marsile Ficin (1433-1499)[9], celui du *Banquet* fait figure d'exception. Il est « le seul auquel son auteur confère le statut de *livre* »[10]. Malgré cette observation sur la nature du *Commentarium in Convivium Platonis* (1469) de Ficin, les extraits dans lesquels Alcibiade est mentionné ne s'éloignent pas du style du commentaire. Ainsi, Ficin cite – ou paraphrase – Platon dans trois passages[11]. Puis, à deux reprises, il utilise Alcibiade comme un élément utile à une démonstration[12]. Bien entendu, il le nomme également au début du dialogue, lorsqu'il rapporte la distribution des rôles antiques à ses compagnons humanistes[13].

Avec ce banquet humaniste, Marsile Ficin s'inscrit dans la tradition des commentateurs de Platon[14]. Le personnage historique ne l'intéresse guère, et seul son statut d'élève de Socrate – qui reste le personnage principal du dialogue – retient son attention.

---

9 Outre le *Commentaire du Banquet*, Marsile Ficin a également traduit les passages majeurs du commentaire du *Premier Alcibiade* par Proclus. Voir Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon* I (CUF), p. CXXXV.

10 Laurens 2002 p. X. Voir également p. XI-XVI à propos du genre littéraire du banquet et de la pratique réelle des humanistes.

11 Ficin, *Commentarium in convivium platonis de amore*, VI, 10 (Platon, *Protagoras*, 309a, sur Socrate parti chasser Alcibiade) ; VII, 2 (Platon, *Banquet*, 213c ; 215b-c ; 220b-221c ; 222b ; cf. Diogène Laërce, II, 21, à propos de Socrate et de sa relation avec Alcibiade) ; VII, 16 (Platon, *Banquet*, 222b-c).

12 Ficin, *Commentarium in convivium platonis de amore*, VI, 12 (à propos de la nécessité de connaître ce que l'on recherche afin de le trouver) ; VI, 18 (sur la supériorité de la beauté de l'âme par rapport à la beauté du corps).

13 Ficin, *Commentarium in convivium platonis de amore*, I, 1. Le rôle échoit à Cristoforo Marsuppino.

14 Notamment en ce qui concerne le caractère aussi bien utile qu'agréable de la fréquentation de Socrate, raison pour laquelle « comme le dit Alcibiade, il fut aimé bien plus ardemment de tous ces adolescents qu'il ne les aima » (Ficin, *Commentarium in convivium platonis de amore*, VI, 16, trad. P. Laurens). D'autres humanistes répètent ce schéma, comme l'italien Baldassare Castiglione dans son livre *Il Cortegiano* (Venise, 1528) aux livres I et III. Cf. Platon, *Banquet*, 222c et Proclus, *Sur le Premier Alcibiade*, 89.

1.2. Machiavel, penseur politique et auteur militaire

À l'inverse, chez Nicolas Machiavel (1469-1527), Alcibiade est bien un personnage historique dont la vie et les actes peuvent servir d'exemple pour illustrer les réflexions du Florentin. Le choix des sources est d'ailleurs différent. Machiavel connaît Alcibiade grâce à Thucydide qu'il nomme et à Polyen qu'il paraphrase si précisément qu'aucun doute n'est permis[15].

Dans l'*Art de la guerre* (1521), livre VII chapitre VIII « De faire bon guet partout », (1521), Machiavel donne trois exemples antiques sur la nécessité pour les assiégés d'assurer une surveillance assidue de leur position : les oies du Capitole, un stratagème attribué par Polyen à Alcibiade[16] et une anecdote sur Iphicrate. Cet *exemplum* est répété plusieurs années après Machiavel dans la littérature des ingénieurs militaires italiens, par exemple chez Ascanio Centorio degli Ortensi[17].

Le *Discours sur la première décade de Tite-Live*[18], livre III chapitre 16 « Que la vraie vertu, c'est dans les temps difficiles qu'on va la chercher, et dans les temps paisibles ce ne sont pas les hommes vertueux qu'on recherche, mais ceux qui par les richesses ou la parenté ont plus de popularité », fournit un texte plus intéressant pour nous, dans la mesure où Machiavel interprète Thucydide. En effet, Machiavel illustre son propos sur la valeur des hommes en temps de paix ou de guerre par une référence au livre VI de Thucydide, et plus particulièrement à l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade. Le point de vue de Machiavel sur Alcibiade s'accorde avec les accusations de Nicias rapportées par Thucydide : il est motivé par son honneur personnel et souhaite l'expédition de Sicile afin de la diriger. Toutefois, Machiavel idéalise quelque peu Nicias et amplifie son importance dans la cité[19]. Dans le

15 Nous n'avons trouvé que ces deux occurrences. Toutefois, Diderot rapporte un troisième propos de Machiavel sur Alcibiade que nous n'avons pas trouvé dans l'œuvre du Florentin. Voir *infra* p. 158.

16 Voir Polyen, *Stratagèmes*, I, 40, 3. Selon Polyen, Alcibiade aurait imaginé une organisation permettant au chef d'une place assiégée de vérifier le bon fonctionnement de la surveillance des remparts depuis un point central. Cf. Énée le Tacticien, *Poliorcétique*, XXVI, 12-14, exemple comparable à celui de Polyen, mais dans un lieu théorique et sans la mention d'Alcibiade. Sur les ruses et stratagèmes attribués à Alcibiade par les auteurs militaires antiques voir *infra* p. 366-369.

17 Ascanio Centorio, *Discorsi di guerra*, IV, p. 74. Sur des exemples d'utilisation des sources anciennes par les ingénieurs militaires italiens de la Renaissance, voir Pretalli 2013.

18 Sur les hypothèses concernant la date de composition des *Discours* voir Fontana, Tabet 2004, p. 10-11.

19 Pour Machiavel, Nicias est « le premier parmi les citoyens les plus réputés d'Athènes » (*Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 16, trad. A. Fontana et X. Tabet). Dans un passage précédent, il est un « homme très grave et très prudent », tandis que l'expédition de Sicile est la cause de « la ruine complète d'Athènes » (*Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 53, trad. A. Fontana et X. Tabet). À propos de l'expédition de Sicile, Machiavel adopte un point de vue différent de

même passage, le Florentin semble comprendre la paix de Nicias comme une période de paix réelle et effective, ce qui ne correspond pas à l'exposé de Thucydide[20]. Enfin, après avoir résumé le contexte de l'antilogie composée par Thucydide, Machiavel s'éloigne de sa source et interprète désormais le texte de Thucydide. Par exemple, les motivations qu'il voit en Nicias sont davantage de lui que de l'historien athénien[21].

1.3. Érasme et Montaigne, deux humanistes multipliant les sources

Avec Érasme et Montaigne, la réception littéraire prend une nouvelle envergure. D'une part, ils nous offrent un corpus de recherche plus important, en particulier Érasme. D'autre part, les deux humanistes possèdent une connaissance étendue des sources. En effet, ils utilisent des sources qui n'ont pas été mobilisées et exploitées par leurs prédécesseurs.

Le corpus fourni par Érasme (1469-1536) est vaste. Il cite Alcibiade dans 18 des *Adages* (1500-1533) ainsi que dans d'autres écrits, tels que *Le Manuel du soldat chrétien* (*Enchiridion militis christiani*, 1504), *L'Exhortation au pieux lecteur* (*Paraclesis*, 1516), *La Préparation à la mort* (*De præparatione ad mortem*, 1534), *L'Éloge de la folie* (*Moriæ encominium*, 1546), ou encore dans sa correspondance.

L'humaniste hollandais connaît Alcibiade à travers plusieurs sources antiques, mais il accorde une importance particulière à Platon[22] – exclusivement au *Banquet* – ainsi

Thucydide (voir II, 65), comme c'est le cas au sujet de Périclès par ailleurs (voir les mentions de Périclès dans la même œuvre).

20 Voir V, 25.

21 Selon Machiavel, le principal argument de Nicias est le suivant : « en conseillant qu'on ne fît pas cette guerre, il conseillait quelque chose qui n'était pas à son avantage, car, tant qu'Athènes était en paix, il savait qu'il y avait d'innombrables citoyens qui voulaient le devancer ; mais si l'on faisait la guerre, il savait qu'aucun citoyen ne lui serait supérieur ou égal » (*Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 16, trad. A. Fontana et X. Tabet). Voir Fontana, Tabet 2004, n. 341 p. 456.

22 À propos d'Alcibiade, Érasme cite ou paraphrase six fois le *Banquet* de Platon : *Adages*, 101 (*Banquet*, 218e – Érasme commet une erreur en donnant le *Phèdre* pour sa source) ; 617 (*Banquet*, 217e) ; 1611 (*Banquet*, 215a *sq.*) ; 1973 (*Banquet*, 212d) ; 2201 (*Banquet*, 215a) ; 2753 (Banquet, 214b).

qu'à Plutarque[23] – davantage à la *Vie d'Alcibiade* qu'aux *Moralia*. Thucydide[24], Aristophane[25] et Athénée de Naucratis[26] sont présents, mais restent encore marginaux.

La mention la plus connue est celle de l'adage 2201, *Les silènes d'Alcibiade*, et a pour source le passage 215a du *Banquet* dans lequel Alcibiade compare Socrate aux silènes[27]. Hormis cette comparaison et quelques autres références à Platon, Érasme rapporte aussi des anecdotes biographiques à propos des facultés d'adaptation d'Alcibiade[28], de sa méfiance pour la justice[29], de son défaut de prononciation[30], de son refus de jouer de la flûte[31], de ses frasques à Abydos[32] et du vote d'ostracisme qu'il affronta[33].

À la lecture de ce corpus, le sentiment d'Érasme à propos d'Alcibiade est mitigé. L'humaniste reste indécis. S'il approuve sa fuite en 415[34], il lui reconnaît une faculté d'adaptation, mais remarque que « chez Alcibiade, on se demande si cette capacité est présentée comme louable ou condamnable »[35]. L'opinion d'Érasme se manifeste peut-être dans un adage qui lui est inspiré par le discours d'Alcibiade à Sparte rapporté par Thucydide :

---

23 Toujours au sujet d'Alcibiade, Érasme s'inspire au moins sept fois de la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque : *Adages*, 93 (*Vie d'Alcibiade*, 23, 3-5) ; 453 (*Vie d'Alcibiade*, 22, 2) ; 632 (*Vie d'Alcibiade*, 2, 5-6) ; 1126 (*Vie d'Alcibiade*, 4, 3) ; 1753 (*Vie d'Alcibiade*, 1, 6) ; 2148 (*Vie d'Alcibiade*, 2, 5-6 – avec, cette fois-ci, une mauvaise lecture du texte de Plutarque) ; 2398 (*Vie d'Alcibiade*, 5-6). L'adage 2398 possède une seconde source : Plutarque, *Apophtegmes des rois*, 186e. Enfin, l'adage 3106 proviendrait de la lecture de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 13 ; *Vie de Nicias*, 11), mais n'est pas assez proche du texte pour l'affirmer.

24 Voir *Adages*, 3440 (Thucydide, VI, 92, 5).

25 Voir *Adages*, 551 (Aristophane, *Guêpes*, v. 45-46).

26 Voir *Adages*, 693 (Athénée, 525b) ; 3009 (Athénée, 533e).

27 Cette image de Socrate en silène apparaît explicitement à cinq reprises chez Érasme. Voir Érasme, *Adages*, 1611 ; 2201 ; *Éloge de la folie*, 29 ; *Paraclesis* ; *Le Manuel du soldat chrétien*, 5e canon ; *Correspondance*, « À Lambert Grunnius (Londres, août 1516) ». Rabelais la reprendra dans le prologue de *Gargantua* (1532).

28 Voir *Adages*, 93 *Faire le poulpe*.

29 Voir *Adages*, 453 *Marquer d'une pierre blanche et autres métaphores similaires*.

30 Voir *Adages*, 551 *Hê pséllê ou pitteüeï* [= Ze ne zézaye pas !].

31 Voir Adages, 632 *Le joueur de flûte arabe*.

32 Voir *Adages*, 693 *Évite Abydos à la légère*.

33 Voir Érasme, *Éloge de la folie*, 36 qui reproduit le proverbe prononcé par Alcibiade (Platon, *Banquet*, 217e) sur le vin permettant de dire la vérité. Érasme mentionne également le *Premier Alcibiade* dans *Le Manuel du soldat chrétien*, 4e canon à propos d'une catégorisation platonicienne. Voir également *De l'aimable concorde de l'Église*, où Érasme, soit résume, soit imite des questions posées par Socrate sur l'individu et le groupe, sans qu'il soit possible d'identifier les références exactes.

34 Ainsi dans l'adage 3440 intitulé *Ne réclame pas de procès quand tu peux fuir*, Érasme déclare que « quiconque à l'expérience des procès sera de l'avis d'Alcibiade ».

35 Érasme, *Adages*, 93.

> § 3440. Qui a beaucoup nui
> Bien mentir ou dire la vérité procèdent du même talent ; il faut également le même pour se rendre extrêmement utile ou nuisible. Cette locution était jadis un proverbe répandu, c'est Thucydide qui l'atteste au livre 6, dans un discours d'Alcibiade : « Cette expression, que tout le monde emploie : "Si je vous ai, comme ennemi, causé de graves dommages, je pourrais aussi, en devenant votre ami, vous être d'une grande aide." »

Michel de Montaigne (1533-1592) rapporte lui aussi de nombreuses anecdotes biographiques qu'il trouve chez Plutarque[36] – dans la *Vie d'Alcibiade* comme dans les *Moralia* –, mais aussi chez Platon[37] et Diogène Laërce[38]. Cependant, contrairement à l'humaniste de Rotterdam, Montaigne adopte un point de vue plus tranché. Le rôle d'Alcibiade dans les *Essais* ne se limite pas à celui d'un simple *exemplum*[39]. L'Athénien est une des grandes figures antiques dont il faut s'inspirer et, plus exactement, le modèle par excellence du « galant homme »[40].

> Pour un homme non saint, mais que nous disons, galant homme, de mœurs civiles et communes : d'une hauteur modérée : la plus riche vie, que je sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dit : et estoffée de plus de riches parties et désirable, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiade à mon gré.[41]

Ce jugement laudatif s'explique par les hautes qualités que Montaigne reconnaît en Alcibiade : l'érudition[42] et le goût de la conversation[43], le courage physique et la valeur militaire[44], les facultés d'adaptation[45], un certain savoir-faire politique – plutôt

36 Pour les propos tirés de Plutarque, voir *Essais*, I, 25 (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 3) ; II, 36 (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 1 ; *Apophtegmes*, 186d).

37 Pour les propos provenant de Platon, voir *Essais*, III, 6 (Platon, *Banquet*, 221a-c) ; III, 13 (*Protagoras*, 347c-e, citation erronée).

38 Pour les propos pris chez Diogène Laërce, voir *Essais*, III, 13 (Diogène Laërce, II, 36).

39 Une seule occurrence semble n'être qu'un *exemplum* au service d'une démonstration de Montaigne. Voir *Essais*, III, 13 sur la remarque d'Alcibiade à Socrate à propos des nuisances causées par Xanthippe (Diogène Laërce, II, 36). Une seconde occurrence concerne davantage Socrate qu'Alcibiade, raison pour laquelle nous ne la traitons pas ici (*Essais*, III, 13 au sujet du courage de Socrate dans la fuite après la bataille de Délion, voir Platon, *Banquet*, 220c-221c).

40 C'est-à-dire *homme d'honneur* ou *gentilhomme* dans le vocabulaire de Montaigne.

41 Montaigne, *Essais*, II, 36.

42 Voir Montaigne, *Essais*, II, 36 où est rapportée l'anecdote de Plutarque sur Alcibiade et le maître d'école n'enseignant pas Homère.

43 Voir Montaigne, *Essais*, III, 13. En fait, Montaigne attribue ici à Alcibiade une réflexion de Socrate (conseillant de congédier les musiciens pour permettre les conversations approfondies, voir Platon, *Protagoras*, 347c-e).

44 Voir Montaigne, *Essais*, III, 6 avec le récit de la retraite de Délion (Platon, *Banquet*, 221a-c).

45 Voir Montaigne, *Essais*, I, 25. Voir également Montesquieu, *De l'esprit des lois*, V, 4 et *infra* p. 154.

pragmatique[46] –, ou encore l'attitude et l'ambition caractéristiques des hautes âmes[47]. Enfin, pour ce qui est de la fuite d'Alcibiade, l'avis de Montaigne s'accorde avec celui d'Érasme, même s'il semble le tirer de Plutarque plutôt que de Thucydide[48]. Dans l'essai « Sur l'expérience », Montaigne réfléchit sur la justice humaine, fondée sur des lois nécessaires, mais générales et codifiées, qui ne peut donc s'adapter à la complexité des situations réelles et des réactions ainsi générées. L'erreur judiciaire est ainsi toujours possible. L'Athénien a agi pour des raisons pragmatiques que l'humaniste comprend et reproduirait s'il devait être confronté à la perte de sa liberté.

> Il n'y a remede : J'en suis là, comme Alcibiades, que je ne me representeray jamais, que je puisse, à homme qui decide de ma teste : où mon honneur, et ma vie, depende de l'industrie et soing de mon procureur, plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle justice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict : où j'eusse autant à esperer, qu'à craindre. L'indemnité n'est pas monnoye suffisante, à un homme qui faict mieux, que de ne faillir point. Nostre justice ne nous presente que l'une de ses mains ; et encore la gauche : Quiconque il soit, il en sort avecques perte.[49]

1.4. Shakespeare et la recréation d'un personnage de théâtre

William Shakespeare (1564-1616) ne composa pas de pièce éponyme pour Alcibiade, toutefois ce dernier est un des personnages de la tragédie *La Vie de Timon d'Athènes*[50]. La pièce est peu connue, peu représentée, et nombre d'obscurités persistent autour d'elle[51]. Si Plutarque est d'ordinaire une source de prédilection pour Shakespeare[52], dans cette

46 Voir Montaigne, *Essais*, III, 3 avec l'anecdote de la queue du chien d'Alcibiade pour divertir l'opinion publique.

47 Voir Montaigne, *Essais*, II, 17 où la beauté d'Alcibiade transparaît dans son comportement corporel (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 1, 6-8) ; *Essais*, III, 10 une certaine forme d'ambition envisagée comme vertu (Platon, *Premier Alcibiade*, 105a). Voir également Montaigne, *Essais*, III, 6.

48 La traduction latine de Plutarque est à cette époque connue et méditée par les humanistes.

49 Montaigne, *Essais*, III, 13. Cf. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 22, 1.

50 Le titre original dans l'*in-folio* de 1623 est *The Life of Timon of Athens*.

51 Sa date de composition est inconnue. La plupart des commentateurs estiment qu'elle fut écrite entre 1604 et 1607, en raison de la proximité thématique avec deux autres tragédies de Shakespeare qui sont le *Roi Lear* (1605-1606) et *Coriolan* (1605-1610, probablement 1608). Voir Déprats 2002, p. 1453-1457. En fait, la pièce ne fut peut-être pas jouée du vivant de son auteur, mais est présente dans l'*in-folio* de 1623 (*Mr. William Shakespeares Comedies, Histories, & Tragedies*, London, *in-folio*, 1623). Il s'agit d'une édition posthume mise en œuvre par J. Heminges et H. Condell à partir d'éditions précédentes, mais aussi de brouillons de Shakespeare (*foul papers*) et de transcriptions de l'auteur ou d'un scribe (*fair copy*). Elle regroupait pour la première fois trente-six pièces de Shakespeare.

52 Shakespeare utilisait la traduction anglaise de Sir Th. North, réalisée à partir de la traduction française de J. Amyot (1559), et publiée une première fois en 1579, puis complétée en 1595. Le texte

tragédie, l'auteur ancien fournirait plus « une inspiration très générale »[53] au dramaturge anglais. Plutarque n'écrivit aucune *Vie* de Timon, mais il le fit apparaître dans la *Vie d'Alcibiade* et la *Vie d'Antoine*. Dans la première, Timon, bien que contemporain d'Alcibiade, n'intervient qu'au cours d'une brève anecdote[54], laquelle n'apporte aucun élément biographique à propos du misanthrope. Au contraire, dans la *Vie d'Antoine*, Plutarque se livre à une longue digression[55]. Shakespeare utiliserait donc davantage la *Vie d'Antoine*[56] que la *Vie d'Alcibiade*.

D'ailleurs, le protagoniste Alcibiade que Shakespeare construit est éloigné du personnage décrit par les sources antiques. Shakespeare exploite une trame générale de la vie d'Alcibiade : il est l'objet de fortes inimitiés politiques qui conduisent à son bannissement[57] ; son argumentation et son vocabulaire dévoilent un respect tout relatif des lois de la Cité[58] ; et enfin, une fois banni, il décide de se venger en combattant

---

de North inspira Shakespeare en 1599 pour son *Jules César*, puis pour *Antoine et Cléopâtre* (1606-1608) ou encore *Coriolan*, pièces dans lesquelles le dramaturge suit scrupuleusement sa source. Voir Déprats 2002, p. 1457-1458 ; 1488-1489 ; 1519-1523 ; 1553.

53 Déprats 2002, p. 1457.

54 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 9.

55 Voir Plutarque, *Vie d'Antoine*, 69, 7 - 71, 1.

56 Pour les faits puisés dans la *Vie d'Antoine*, voir Déprats 2002, p. 1487 n. 17 ; 1488 n. 28. Par ailleurs, contrairement à certains auteurs anglais de la Renaissance comme Dekker et Ben Jonson, Shakespeare n'aurait pas eu accès aux traductions d'autres sources anciennes mentionnant Timon, et en particulier à Lucien de Samosate. De même, il n'aurait pas non plus utilisé des œuvres écrites au XV^e^ et XVI^e^ siècles sur le même personnage. Voir Déprats 2002, p. 1457-1458.

57 Les deux premières répliques de la scène V de l'acte III exposent clairement la détermination des sénateurs à détruire Alcibiade, alors même que ce dernier s'apprête à entrer en scène.

— *First senator*. My lord, you have my voice to't. / The fault's bloody : / 'Tis necessary he should die : / Nothing emboldens sin so much as mercy. / — *Second senator*. Most true ; the law shall bruise 'em.

— *Le premier sénateur*. Mon seigneur, ma voix vous est acquise. / Le forfait est sanglant : / Il faut qu'il meure. / Rien n'enhardit le crime autant que la clémence. / — *Le deuxième sénateur*. Très juste ; la loi les brisera.

Le pluriel de la dernière phrase « désigne Alcibiade et l'ami pour lequel il vient plaider » (Déprats 2002, p. 1482). Cependant, Shakespeare transpose l'animosité des adversaires politiques d'Alcibiade dans un régime politique qui fait davantage penser à la république romaine, par conséquent, le parallèle ne peut être poursuivi, et il ne faut pas tenter de voir dans les « sénateurs » de la pièce un groupe précis d'Athéniens contemporains d'Alcibiade.

58 Alcibiade plaide pour un ami ayant commis un meurtre, mais outre cela, il fait des propositions peu honnêtes aux sénateurs dans le but d'obtenir l'acquittement de l'assassin.

— *Alcibiades*. In vain ? His service done / At Lacedaemon and Byzantium / Were a sufficient briber for his life. / — *First senator*. What's that ? / — *Alcibiades*. Why, I say, my lords, he's done fair service, [...]

— *Alcibiade*. En vain ? Les services qu'il a rendus / À Lacédémone et à Byzance / Suffiraient à racheter sa vie. / — *Le premier sénateur*. Qu'est-ce que vous dites ? / — *Alcibiade*. Je dis, mes

Athènes. Une fois ces trois fils directeurs établis, aucun aspect de la vie du personnage de Shakespeare ne rappelle les événements historiques vécus par Alcibiade[59]. Jusqu'à la scène III de l'acte IV, l'Athénien est, peut-être comme Coriolan, davantage un soldat qu'un citoyen[60], sans pour autant qu'il y ait une seule allusion à une campagne militaire ayant existé. Puis, une fois banni, il rencontre Timon qui lui offre or et conseils pour mettre en œuvre une destruction permanente du monde. Alcibiade accepte l'or et refuse certains de ses conseils. Enfin, alors que les portes d'Athènes vont s'ouvrir devant l'armée d'Alcibiade, la mort de Timon est annoncée ; Alcibiade lit son épitaphe avant d'instaurer un nouvel ordre – un équilibre entre guerre et paix – qui correspond davantage à « une idée courante à l'époque élisabéthaine »[61] qu'aux

---

seigneurs, qu'il a rendu de grands services [...]

« *Briber* connote l'idée de pot-de-vin et jette sur les juges, ou sur la demande d'Alcibiade, une lumière douteuse » (Déprats 2002, p. 1482 n. 23). Cette interprétation de Shakespeare pourrait être *a posteriori* rapprochée des anecdotes antiques. Voir notamment Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3 ; Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 407b-c.

59 Il est difficile de savoir si Shakespeare lut la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque. Il devait l'avoir à sa disposition puisqu'il utilisa avec attention la *Vie de Coriolan*, parallèle romain de celle d'Alcibiade. De plus, selon R. Marienstras, la réplique de Timon – « I am Misanthropos, and hate mankind. / Je suis Misanthropos, je hais le genre humain. » (Act. IV Sc. III, 54) – pourrait provenir de la *Vie d'Alcibiade* où « Shakespeare a pu lire le terme *Misanthropos* » (Déprats 2002, p. 1484 n. 20). L'hypothèse semble très probable, car si le terme *misanthropos* est également employé par Plutarque à propos de Timon dans la *Vie d'Antoine*, Th. North le traduisait toujours par des périphrases (70, 2 : κωμῳδεῖται γὰρ ἐν ἐκείνοις ὡς δυσμενὴς καὶ μισάνθρωπος – they mocked him, calling him a viper and malicious man unto mankind ; 70, 8 : Τίμων μισάνθρωπος ἐνοικέω – Here lie I Timon who alive all living men did hate). Au contraire, dans sa traduction de la *Vie d'Alcibiade*, North latinisait ce même terme et le définissait entre parenthèses (16, 9 : Τίμων ὁ μισάνθρωπος – Timon, surnamed Misanthropus [as who would say, Loup-garou, or the man-hater]). North reprenait en fait les choix faits précédemment par J. Amyot. Sur les liens étroits entre ces deux traductions voir *supra* n. 52 p. 146.

60 Le binôme est peut-être moins marqué chez Shakespeare que chez Plutarque. Certes, tous les deux sont plus soldats que citoyens (pour Alcibiade voir *Timon d'Athènes*, Act. I Sc. II, 75-82 ; 224-229 ; Act. III Sc. V, 42-43 ; pour Coriolan voir *Coriolan*, Act. III Sc. III, 52-57). Malgré ce rapprochement, Alcibiade déploie une argumentation pour défendre un accusé en invoquant les services rendus à la cité, démarche que Coriolan refuse catégoriquement lorsque son propre exil est en jeu (Voir *Coriolan*, Act. III Sc. III). Par ailleurs, bien que les répliques et les didascalies montrent un Alcibiade soldat, Shakespeare le met en scène « équipé en soldat », mais entouré de Phrynia et de Timandra, deux « prostituées, maîtresses d'Alcibiade ».

61 Voir Act. V Sc. IV, 70-86, et tout particulièrement 83-85 :

— Alcibiades. [...] And I will use the olive with my sword : / Make war breed peace, make peace stint war, make each / Prescribe to other, as each other's leech. / Let our drums strike.

— Alcibiade. [...] Au glaive je joindrai le rameau d'olivier : / Faisant que guerre engendre paix, que paix à guerre mette fin, / L'une guérissant l'autre, étant son médecin. / Que nos tambours battent.

Pour le commentaire du passage et le double sens de *leech* voir Déprats 2002, p. 1465.

idées politiques du personnage antique. Contrairement à *Coriolan*, *La Vie de Timon d'Athènes* est bien une œuvre de fiction, pour laquelle Shakespeare prend des libertés avec le texte de Plutarque. Le dramaturge crée ici une intrigue très librement inspirée de l'Antiquité, plus qu'une pièce historique.

1.5. Synthèse pour la Renaissance

La Renaissance fournit un corpus riche et varié à propos d'Alcibiade. Les œuvres qui le composent sont aussi bien des commentaires que des œuvres morales, philosophiques, politiques, et même fictionnelles avec Shakespeare. Malgré cette richesse, des faiblesses sont présentes. D'une part, la diffusion et l'assimilation des sources anciennes sont plus lentes que l'intense activité d'édition et de traduction des humanistes. Les sources antiques qu'ils utilisent pour écrire à propos d'Alcibiade sont réduites à un petit groupe qui s'élargit peu à peu. Quelle que soit l'époque, Plutarque et Platon dominent le corpus et en sont les principales sources. Pour les sources contemporaines, seuls Thucydide et Aristophane sont présents, mais ils restent marginaux. On note également l'apparition d'Athénée de Naucratis et de Diogène Laërce. En revanche, cela n'implique en aucun cas que ces sources ne sont pas connues à cette époque, par exemple Thucydide est édité et traduit. Ce constat indique simplement qu'elles ne sont pas passées dans un registre suffisamment "notoire" pour servir de source d'inspiration dans un processus d'écriture. D'autre part, l'utilisation d'Alcibiade reste majoritairement celle de l'*exemplum* (Machiavel), de la citation ou de la paraphrase (Ficin, Érasme et Montaigne) des sources anciennes. Érasme et Montaigne occupent une place légèrement à part, dans la mesure où ils semblent s'interroger réellement sur le personnage historique. Quant à Shakespeare, il illustre admirablement comment une époque peut projeter un récit fictionnel sur la vie d'Alcibiade.

2. Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles

Pour les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, nous concentrons notre étude sur deux cas. Dans un premier temps, nous abordons brièvement l'utilisation d'Alcibiade comme un personnage érotique et sensuel. Dans un second temps, nous étudions plus en détail les mentions d'Alcibiade dans une partie du corpus des Lumières.

2.1. Un personnage érotique et sensuel

Pour illustrer la littérature classique, nous avons choisi de présenter quatre œuvres. La première, *L'Alcibiade fanciullo a scola*, est en italien et appartient au genre érotico-satirique. Les trois autres, *Le Feint Alcibiade* de Philippe Quinault, *Les Amours des grands hommes* de Madame de Villedieu et *Alcibiade* de Jean-Galbert de Campistron, sont en français et représentent le théâtre et le style des lettres galantes de l'époque de Louis XIV. Nous avons déjà donné avec Shakespeare un exemple de la réception d'Alcibiade dans une œuvre littéraire fictionnelle. Nous ne produisons donc pas ici une étude aussi poussée, mais nous nous contentons de dégager les grandes lignes afin de montrer comment les auteurs imprègnent leur Alcibiade des attentes de leur époque.

2.1.1. Un exemple de littérature satirique

L'Alcibiade fanciullo a scola est une œuvre publiée clandestinement à Venise entre 1650 et 1652. Elle est restée anonyme jusqu'en 1888[62], date à laquelle elle a été attribuée à Antonio Rocco (1586-1653), un ecclésiastique vénitien, enseignant la philosophie et la rhétorique. Le sens même du texte et ses desseins demeurent obscurs encore aujourd'hui. Les spécialistes ont proposé d'y voir soit un éloge, soit une condamnation de la pédérastie, une dénonciation de l'enseignement des Jésuites, ou encore un texte purement rhétorique semblable à l'*Éloge d'Hélène* de Gorgias[63]. De notre côté, nous nous contentons de constater que le texte s'inspire d'un débat antique à propos de la relation entre Socrate et Alcibiade, sans pour autant reprendre strictement des sources anciennes. Il semble évident que le personnage d'Alcibiade n'est pas choisi au hasard, mais le rapport avec l'Antiquité s'arrête probablement très vite, sans que nous puissions dire exactement quand[64].

62 Nous avons trouvé peu d'éléments sur la diffusion de ce texte, en italien, comme en français. En 1850, G. B. Baseggio publia une dissertation intitulée *Disquisizione intorno il rarissimo libro intitolato Alcibiade fanciullo a scola* (Bassano, brochure in-8^{e}) qui sera traduite en français par G. Brunet en 1861 sous le titre *Dissertation sur l'Alcibiade fanciullo a scola* et édité à Paris.

63 Nous n'intervenons pas dans ce débat et renvoyons à la bibliographie spécialisée dont Cavaillé 2006 pour qui le texte est une défense de l'homosexualité dissimulée par une critique apparente.

64 L'auteur connaît probablement les sources anciennes et très certainement le vocabulaire grec. Nous en voulons pour preuve le nom du maître d'Alcibiade : Filotimo (traduit en français par Philotime). Le qualificatif de φιλότιμος pour Alcibiade se trouve chez Plutarque, ainsi que dans les commentaires du *Premier Alcibiade* par Olympiodore et Proclus. En revanche, Platon ne l'utilise pas pour Alcibiade.

2.1.2. Trois exemples de littératures galantes

Les trois œuvres françaises que nous présentons ont été écrites entre 1658 et 1685. L'une est un recueil de nouvelles ; les deux autres appartiennent au théâtre.

C'est en 1671 que Madame de Villedieu (1640-1683) fait paraître *Les Amours des grands hommes*[65], livre sur la galanterie des hommes illustres dédié à Louis XIV. L'auteur signale dans sa dédicace qu'elle ne se préoccupe pas des faits historiques, politiques ou militaires, mais uniquement des choses de l'amour :

> Les grands hommes n'ont été traduits à la postérité que sous des figures terribles. Les auteurs se sont imaginé les élever au-dessus de l'homme ; quand ils les ont dépouillés de tous les sentiments de la nature : ils nous représentent les philosophes insensibles, et les conquérants ne se montrent à nous que les armes à la main. Quant à moi, SIRE, qui suis persuadée que l'amour est aussi vieux que le monde, j'ai cru pouvoir le démêler dans les incidents, où il semble avoir le moins de part. Je n'ai pas été déçue dans cette opinion, les chroniques secrètes ont été plus fidèles que les histoires générales ; et voici quatre héros d'espèces différentes, qui plus contents d'avoir pratiqué la galanterie, que des actions héroïques qu'on leur attribue, viennent solliciter l'approbation de votre majesté.[66]

L'ouvrage se compose de quatre nouvelles construites autour de deux personnages grecs, Solon et Socrate, et de deux Latins, Jules César et Caton d'Utique. Alcibiade intervient dans celle des amours de Socrate. Il est difficile de trouver les sources antiques qui ont inspiré Mme de Villedieu, tant l'intrigue amoureuse qu'elle décrit en est éloignée. Le personnage de la Phrygienne Timandra pourrait venir de Plutarque[67], mais l'intégralité de l'intrigue est bien une création moderne.

*

65 Le texte de Mme de Villedieu a connu une certaine postérité. En 1731, Philippe Poisson (1682-1743) l'adapta pour le théâtre dans une comédie en trois actes intitulée cette fois *Alcibiade*, représentée le 23 février 1723 et publiée la même année. Il fut également intégré au tome III du recueil *Amusements de la campagne, de la cour et de la ville, ou Récréations historiques et galantes*, paru en 1739 à Amsterdam et attribué à tort à Eustache Le Noble (1643-1711). Voir la notice de ce recueil dans le catalogue de la BNF (Notice n° FRBNF33240758 / http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb332407586/PUBLIC). Ce même tome contient un récit galant intitulé *Histoire d'Alcibiade*, dont le sujet est différent de celui de Mme de Villedieu, et dont nous n'avons pas identifié l'auteur.
Pour la bibliographie, voir la thèse de M. Cuénin (Cuénin 1979, vol. II p. 92-100).

66 Mme de Villedieu, « Epistre au Roy » dans l'édition de 1671 des *Amours des grands Hommes*. La translitération est celle publiée en ligne par l'IHRIM (UMR 5317 – Université Lyon 2) et consultable à l'adresse suivante : https://madamedevilledieu.univ-lyon2.fr/les-amours-des-grands-hommes-1671-epistre-au-roy-privilege-532578.kjsp?RH=grac11.

67 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 39, 1-8.

Les mêmes caractéristiques se retrouvent dans les deux pièces de théâtre de Philippe Quinault (1635-1688) et de Jean-Galbert de Campistron (1656-1723).

Philippe Quinault compose en 1658 une tragi-comédie en cinq actes intitulée *Le Feint Alcibiade*. La pièce fut représentée pour la première fois à l'Hôtel de Bourgogne à la fin février 1658 ou dans les premiers jours de mars, puis publiée la même année avec une dédicace à Nicolas Fouquet. Avec *Le Mariage de Cambyse*, il s'agit d'une des deux tragi-comédies historiques de Quinault. Toutefois, le qualificatif « historique » est quelque peu excessif selon un spécialiste de la question[68]. Certes Quinault emprunte à Plutarque une donnée historique : l'épisode où Alcibiade se réfugie à Sparte en 415, mais il ne fait que s'en inspirer et le transforme dans son ensemble en amplifiant l'intrigue amoureuse, en ajoutant des quiproquos, et surtout en adjoignant de nouveaux personnages. Comme le titre l'indique, le protagoniste n'est pas Alcibiade, mais quelqu'un qui passe pour l'être : Cléone, la sœur jumelle de l'Athénien qui, travestie en homme, vient à Sparte pour retrouver Lysandre, son amant qu'Alcibiade lui refuse comme époux. Pendant ce temps, Alcibiade est à Athènes, travesti en Cléone. L'intrigue de la pièce est donc d'un faible intérêt pour notre sujet. Par ailleurs, si Quinault utilise probablement des sources antiques[69], il s'inspire également de lectures de son siècle[70]. Il est donc difficile de trouver des échos précis à des textes antiques dans ce *Feint Alcibiade*, même si la description d'Alcibiade par sa sœur[71] établit une similitude faussée avec Apollon et Artémis, Alcibiade n'aimant que la guerre, et reflète en partie l'histoire de l'Athénien, telle qu'elle peut être perçue à travers la lecture de Plutarque.

Jean-Galbert de Campistron est quant à lui le premier dramaturge français à choisir Alcibiade parmi les figures de l'Antiquité « combinant hauteur héroïque et penchant aux plaisirs de l'amour, éclat guerrier et raffinement »[72] pour lui consacrer une œuvre

68 Gros 1926, p. 277. L'ouvrage a été réédité en 1970 et fait encore autorité dans la bibliographie.

69 Des auteurs antiques comme Ovide ou Valère-Maxime ont inspiré Quinault, mais ce sont surtout les *Vies parallèles* de Plutarque qui semblent être, encore une fois, une source privilégiée. Outre *Le Feint Alcibiade*, ces biographies antiques ont très probablement fourni la matière historique du *Pausanias* de Quinault. Voir Gros 1926, p. 325-326 et 434.

70 Voir Gros 1926, p. 279-281.

71 Quinault, *Le Feint Alcibiade*, Act. II, Sc. III : « — Cléone : [...] Je ne suis que la sœur, mais l'image vivante, / De l'illustre banni qu'ici je représente : / Notre mère, pour prix d'un légitime amour, / D'un seul enfantement nous mit ensemble au jour ; / Et la nature en nous mit tant de ressemblance, / Que notre sexe seul en fut la différence. / Nous n'eûmes en deux cœurs qu'une inclination ; / Si la guerre lui plut, ce fut ma passion : / Dans l'ardeur d'imiter sa valeur sans seconde, / Je fis dans les forêts ce qu'il fit dans le monde, / Et contre les humains rien ne m'étant permis, / Des plus fiers animaux je fis mes ennemis : / Je n'aimais que la chasse [...] ».

72 Barbafieri 2004, p. 175. Auparavant, Alexandre et César lui avaient toujours été préférés.

éponyme. *L'Alcibiade* de Campistron, tragédie en cinq actes, est représentée pour la première fois le 28 décembre 1685 à la Comédie-Française, et publié en 1686. Il s'agit de la troisième tragédie sur l'Antiquité écrite par Campistron et de la première sur l'antiquité grecque. Dans sa préface, Campistron précise ses sources[73] :

> Le fujet eft tiré des *Vies de Plutarque*. Il eft aifé de voir ce que j'ay changé ou ajouté à l'Hiftoire. On remarquera feulement que le Perfonnage d'Artemife, lequel paroîtra peut-être épifodique, ne l'eft pas. C'eft Hérodote qui me l'a fourni, & on trouvera dans cet Auteur, que cette Princeffe étoit toute-puiffante dans le Confeil du Roy de Perfe.[74]

Cet avertissement s'avère rigoureusement exact. D'une part, la *Vie d'Alcibiade* contient la trame principale que Campistron réadapte pour mettre en scène la mort d'Alcibiade : le voyage d'Alcibiade pour rencontrer Artaxerxès II, dans le but de demander son soutien[75] ; l'amitié temporaire de Pharnabaze[76] ; la volonté de certains Grecs d'obtenir sa tête[77] ; et l'anecdote expliquant la mort de l'Athénien par une aventure amoureuse[78]. D'autre part, Hérodote[79] fournit Artémise d'Halicarnasse, un des personnages ajoutés par le dramaturge. Toutefois, cette préface montre également la liberté de Campistron à l'égard des faits historiques et de la chronologie[80]. Il fait ainsi d'Artémise, contemporaine de Thémistocle, une femme influente à la cour d'Artaxerxès II et éperdue d'Alcibiade. Si Campistron possède une certaine connaissance des sources antiques, le protagoniste qu'il construit n'est pas pour autant semblable au personnage historique. Certes, chez Campistron, Alcibiade fait montre de détermination, mais sa fidélité en amour allant jusqu'à refuser d'épouser Artémise (parce qu'il est éperdu de Palmis) peut surprendre à la vue des multiples amantes que Plutarque lui attribue. La référence à Hérodote et le brouillage chronologique présentent un autre intérêt pour la réception du personnage d'Alcibiade en montrant comment une idée reçue

---

73 Il faut préciser, sans entrer dans le débat, que des contemporains de Campistron l'accusèrent d'avoir plagié la tragédie *Thémistocle* de Pierre du Ryer, jouée au théâtre du Marais en 1646 et achevée d'imprimée le 20 mars 1648. Voir Loicq-Berger 2005.

74 J.-G. Campistron, « Préface », dans *Œuvres de Monsieur de Campistron* I, 1722, p. XIII.

75 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 37, 6.

76 *Ibid*.

77 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 38, 4-6.

78 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 39, 9.

79 Pour Artémise, mais aussi pour les allusions à Thémistocle (en particulier Act. I, Sc. II, v. 197-210), Hérodote est l'unique source de Campistron. Ainsi, pour le dramaturge, Thémistocle est accueilli par Xerxès I^{er}, version rapportée par Hérodote, tandis que pour Thucydide (I, 137, 3) et Plutarque (*Vie de Thémistocle*, 27) c'est Artaxerxés I^{er} qui reçoit l'exilé.

80 Ce rapprochement pourrait s'expliquer par le texte de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 37, 7-8) qui dresse un parallèle entre Alcibiade et Thémistocle, deux Athéniens exilés ayant demandé asile et soutien au Roi perse.

de la tradition peut fausser les analyses modernes : en commentant le passage, Carine Barbafieri interprète également le refus du protagoniste de livrer bataille à sa patrie, à la suite de la proposition d'Artaxerxès (Act. III, Sc. III), comme une « entorse historique [...] gênante en ce qu'elle contredit le caractère d'Alcibiade, qui a plusieurs fois combattu contre Athènes au cours de sa vie »[81]. Cette explication est à nuancer. La proposition faite par Artaxerxès chez Campistron non seulement n'existe pas chez Plutarque, mais surtout est diamétralement opposée aux motivations d'Alcibiade lorsqu'il se met en marche pour rencontrer le roi perse[82]. Le texte de Campistron correspond ici davantage au contexte des guerres médiques, qu'à celui de la fin de la guerre du Péloponnèse.

2.1.3. Synthèse

Ces quatre auteurs montrent que l'histoire d'Alcibiade est encore connue au XVII^e^ siècle, et de surcroît qu'elle contient tous les ressorts dramatiques pour la création littéraire. Il est un philosophe déchu, disciple de Socrate, un homme de guerre, aventurier et exilé, qui connaît une fin tragique. Surtout, il est un personnage avec un fort potentiel érotique, sensuel et amoureux. Il est ainsi une source d'inspiration idéale pour la littérature satirique ou galante du XVII^e^. Quant aux sources antiques, du fait de leurs genres littéraires, il est normal que ces quatre auteurs s'y intéressent peu. C'est donc toujours Plutarque qui domine ici.

2.2. Les Lumières

L'utilisation d'Alcibiade par les auteurs des Lumières au siècle suivant tranche avec celle de la littérature érotico-satirique ou galante du XVII^e^ siècle. Explorer l'ensemble de ce corpus nous était impossible, nous en donnons un aperçu en détaillant une œuvre individuelle, celle de Montesquieu, une œuvre collective, l'*Encyclopédie*, et enfin l'usage fait par Voltaire, principalement dans sa correspondance.

2.2.1. Montesquieu

Nous avons relevé deux occurrences chez Montesquieu (1689-1755). La première provient *De l'esprit des lois*, livre V, chapitre 4 – *Comment on inspire l'amour de l'égalité et de la frugalité*. Le philosophe y reprend l'image de la frugalité d'Alcibiade pour laquelle l'Athénien suscite, pour reprendre ses mots, « l'admiration de l'univers ».

81 Barbafieri 2004, p. 176.
82 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 37, 7-8.

L'épisode est tiré de Plutarque[83], en première main ou bien par l'intermédiaire de lectures modernes[84].

La seconde occurrence se trouve dans le *Spicilège* (§ 542). Par un court commentaire, Montesquieu consigne son interprétation des vers 109 à 114 de *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane. Selon lui, ils contiendraient une « raillerie sur Alcibiade »[85]. La remarque peut être exacte. Il y a bien une moquerie sur les hommes efféminés parlant à la tribune, ainsi que deux vers empruntés à une tragédie qui nous est inconnue. Toutefois, elle ne nous semble pas évidente dans la mesure où *L'Assemblée des femmes* a probablement été jouée en 392. Cette date nous paraît bien trop tardive pour qu'Aristophane fasse encore une allusion à Alcibiade, mort depuis douze années.

*2.2.2. L'*Encyclopédie

Nous avons relevé 30 articles de l'*Encyclopédie* contenant au moins une fois le nom d'Alcibiade[86]. Cinq auteurs sont identifiés, dont Denis Diderot (1713-1784)[87] et Louis de Jaucourt (1704-1779)[88]. Avant d'étudier les principaux traits d'Alcibiade dans l'*Encyclopédie*, nous donnons la liste complète des articles sous la forme d'un tableau :

83 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 3-6. Plus que la frugalité et « la manière laconienne » d'Alcibiade (τῇ διαίτῃ λακωνίζων), Plutarque remarque sa technique hors du commun pour « prendre les hommes » (μηχανὴ θήρας ἀνθρώπων), avec une métaphore cynégétique.

84 Nous avons vu que ce passage de Plutarque est déjà passé dans le corpus moderne avec Montaigne notamment. Voir *supra* p. 145.

85 Voir Desgraves 1991, p. 822 ; 1123. Il faut également prendre en compte la nature du *Spicilège*. Ce livre rassemble des pensées de Montesquieu aussi bien que des notes prises sur ses lectures. Le commentaire sur les vers d'Aristophane pourrait ne pas être du philosophe, mais d'un autre auteur.

86 Ce relevé a été fait grâce au moteur de recherche de l'*Édition Numérique Collaborative et Critique de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (1751-1772) : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/.

87 Deux articles semblent attribués sans certitude.

88 L'importance du chevalier de Jaucourt dans ce relevé n'est pas significative, dans la mesure où il est l'auteur principal de l'*Encyclopédie* avec environ 17 000 articles sur un total de 72 000.

Articles de l'*Encyclopédie* mentionnant Alcibiade

Titre de l'article	Auteur	Volume
Ceinture de la reine (*Hist. mod.*)	François Vincent Toussaint	II
Composition, en peinture	Denis Diderot	III
Cotyttées (*Mythologie*)	Denis Diderot	IV
Cyrénaïque (*Secte*)	Denis Diderot	IV
Excommunication (*Hist. anc.*)	Edme-François Mallet	VI
Frugalité (*Morale*)	Louis de Jaucourt	VII
Géographie (*Ordre encycl. Entend. Rais. Philosophie ou Sciences, Sciences de la Nature, Mathém. Mathem. mixtes, Astron. Cosmogr. Géograph.*)	Robert de Vaugondy	VII
Gymniques (*Littérat. grecq. & rom.*)	Louis de Jaucourt	VII
Hermès (*Antiq.*)	Louis de Jaucourt	VIII
Imprécation (*Antiq. grecq. & rom.*)	Louis de Jaucourt	VIII
Labdacisme (*Gram.*)	Louis de Jaucourt	IX
Lacédémone, république de (*Hist. de Grèce*)	Louis de Jaucourt	IX
Machiavélisme (*Hist. de la Philos.*)	[Denis Diderot]	IX
Melisse, *Melissa* (*Géog. anc.*)	Anonyme	X
Mystères (*Antiq. rom.*)	Louis de Jaucourt	X
Navire sacré (*Anti. égypt. grecq. & rom.*)	Louis de Jaucourt	XI
Officiers généraux (*Hist. mod.*)	Anonyme	XI
Ostracisme (*Polit. d'Athènes*)	Louis de Jaucourt	XI
Paris (*Géog. mod.*)	Louis de Jaucourt	XI
Peintres grecs (*Peint. antiq.*)	Louis de Jaucourt	XII
Périthœdœ (*Géog. anc.*)	Anonyme	XII
Plaisir (*Morale*)	Anonyme	XII
Proposition (Gram.)	Anonyme	XIII
Proxène (*Antiq. grecq.*)	Louis de Jaucourt	XIII
Scutari (*Géog. mod.*)	Louis de Jaucourt	XIV
Socratique	[Denis Diderot]	XV
Sparte, ou Lacédémone (*Géog. anc.*)	Louis de Jaucourt	XV
Temple de Minerve (*Antiq. grecq. & rom.*)	Louis de Jaucourt	XVI
Worcester (*Géog. mod.*)	Louis de Jaucourt	XVII
Xénélasie, de Lacédémone (*Hist. de Lacédémone*)	Louis de Jaucourt	XVII

Nombre de ces articles contiennent davantage des remarques ou des références érudites, que des interprétations du personnage antique[89]. C'est le cas par exemple de

89 Nous indiquons dans cette note les articles que nous n'étudions pas. Nous faisons figurer entre parenthèses un résumé de leurs propos au sujet d'Alcibiade.
Composition (commentaire sur le *Banquet* de Platon) ; Cotytées (mort d'Eupolis attribuée à Alcibiade) ; Cyrénaïque (relation de Socrate et d'Alcibiade vue par Bion le boristhénite) ;

l'article « Ceinture de la reine » qui est une allusion au *Premier Alcibiade* de Platon, ou bien l'entrée « Worcester » dans laquelle Louis de Jaucourt signale une traduction de Plutarque par Jean Somers. Cela fournit un renseignement sur la transmission du corpus des sources. D'autres articles nous apportent une matière plus substantielle, dans la mesure où leurs auteurs citent et commentent plus explicitement les sources antiques.

En premier lieu, il faut remarquer que les encyclopédistes disposent de nombreuses sources – dont Thucydide, Plutarque, Platon, Diodore de Sicile ou Athénée de Naucratis. Cependant, ils n'ont pas tous une vue d'ensemble de ce corpus. Ils ne confrontent pas les différents textes entre eux, et suivent soit la version de l'un, soit celle de l'autre, sans les critiquer. Ainsi, l'auteur anonyme de l'article géographique « Melisse » mentionne les conseils d'Alcibiade encore enfant à Périclès qui auraient conduit au déclenchement de la guerre du Péloponnèse. Selon lui, ce « trait qui le peint d'après nature » serait absent de la biographie de Plutarque tandis qu'il y est bien présent, mais dans un contexte différent[90]. De même, l'article « Gymniques » relate les victoires d'Alcibiade aux jeux olympiques. L'anecdote est connue, et deux versions sensiblement différentes sont rapportées depuis l'Antiquité. Ici, Louis de Jaucourt suit la version de Thucydide et non celle d'Isocrate et de Plutarque. Par ailleurs, si l'élargissement du corpus se poursuit, Plutarque conserve vraisemblablement un statut privilégié. Louis de Jaucourt, avec l'article « Ostracisme », rapporte les principaux traits de caractère

---

Excommunication (refus de la prêtresse Théano d'excommunier Alcibiade) ; Géographie (anecdote de la carte du monde montrée par Socrate à Alcibiade dans le *Premier Alcibiade*) ; Imprécation (culpabilité d'Alcibiade dans la parodie des Mystères et la mutilation des Hermès) ; Labdacisme (défaut de langue d'Alcibiade et de Démosthène, compensé par un art oratoire très développé) ; Lacédémone (référence à Amycla, la nourrice lacédémonienne d'Alcibiade) ; Navire sacré (envoi de la Salaminienne en Sicile) ; Officier (habitude des Athéniens de nommer un général en chef – commandement suprême – comme Conon, Alcibiade, Thrasybule ou encore Phocion) ; Paris (propos divers sur Alcibiade dans un portrait comparatif des Parisiens et des Athéniens) ; Peintres grecs (tableaux réalisés par Aglaophon) ; Périthœdœ (mention de la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque) ; Plaisir (avis négatif sur Alcibiade) ; Proposition (référence à un exemple d'Aristote) ; Proxène (proxénie d'Alcibiade) ; Scutari (instauration d'un droit de douane conseillé par Alcibiade) ; Socratique (relation d'Alcibiade avec Socrate) ; Sparte (défaite d'Antiochos, lieutenant d'Alcibiade) ; Temple de Minerve (paragraphe identique à celui de l'article « Sparte ») ; Xénélasie (lien particulier entre Alcibiade et Endios).

90 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3. Selon nous, la source suivie ici est Diodore de Sicile, XII, 38. Aristodème relate également la même anecdote, mais il est peu probable que l'encyclopédiste s'en soit inspiré. D'une part, le texte d'Aristodème est un fragment dont l'édition et la traduction *princeps* remontent au XIX^e^ siècle ; d'autre part, chez Aristodème, il est évident qu'il s'agit d'une anecdote qui n'a aucun fondement historique, ce qui n'est pas le cas chez Diodore. Voir *infra* p. 290.

et les comportements sociaux qui rendaient Alcibiade et Nicias insupportables aux Athéniens au moment du vote qui aboutit à l'ostracisme d'Hyperbolos[91]. Cette fois, il reprend très fidèlement le chapitre 11 de la *Vie de Nicias* de Plutarque[92] et décrit en outre la société athénienne divisée en deux classes d'âge : « les jeunes gens qui désiroient la guerre », soutenant Alcibiade, et « les vieillards qui aimoient la paix », partisans de Nicias.

En outre, l'avis des encyclopédistes est partagé à propos d'Alcibiade. Ainsi dans l'article « Hermès », Louis de Jaucourt le déclare [n'étant] « que trop coupable » de la mutilation des Hermès. Le même jugement est répété dans l'article « Mystères ». Pour autant, le même auteur loue sa frugalité dans l'article dédié à ce principe[93]. Enfin, dans l'article « Machiavélisme », Alcibiade se trouve placé parmi les grands hommes de l'Antiquité, avec Socrate, César et Pompée que Machiavel opposait aux « fondateurs du christianisme ».

2.2.3. Voltaire

Pour achever cette présentation des Lumières, nous avons choisi de présenter l'usage fait par Voltaire (1684-1778) du nom d'Alcibiade dans sa correspondance. Le philosophe l'utilise, par antonomase[94], pour désigner deux de ses contemporains, le duc de Richelieu[95] (1696-1788) et Frédéric II (1712-1786), ainsi que les Grecs de son

91 « On détestoit les mœurs dissolues d'Alcibiade, & l'on craignoit sa hardiesse ; on envioit à Nicias les grandes richesses qu'il possédoit, & on n'aimoit point son humeur austere ».

92 La description est moins poussée et légèrement différente dans la *Vie d'Alcibiade*, 13. Cf. Plutarque, *Vie d'Aristide*, 7, 3-4.

93 L. de Jaucourt commente ici, très probablement, le texte de Montesquieu cité plus haut. Voir *supra* p. 154.

94 Le surnom d'Alcibiade est également présent dans une œuvre historique de Voltaire – *Annales de l'Empire* – pour désigner Albert de Brandebourg (1490-1568). Voir Voltaire, *Annales de l'Empire*, « Charles-Quint », p. 511 ; 519 et 528 de l'édition Garnier de 1878.

95 D_{19198} (À Charles-Augustin Ferriol, comte d'Argental – 24 novembre 1774) : « Le marquis de Vence l'appelle [le duc de Richelieu] dans ses lettres l'*antique Alcibiade* ; c'est un nom que je lui avais donné dans mes goguettes, quand il n'était point antique. Le sarcasme retombe un peu sur moi, et cela me fâche encore ». Th. Bestermann note que cette partie de la lettre est absente du manuscrit I.

D_{19205} (À Louis-François-Armand Du Plessis, duc de Richelieu – 28 novembre 1774) : « Ce que je ne saurais pardonner à M. le marquis de Vence, c'est d'avoir profané le nom d'Alcibiade que je vous avais très justement donné il y a longtemps, quoique Alcibiade n'ait jamais rendu à la Grèce autant de services que vous en avez rendus à la France ».

Voir également les *Mémoires du maréchal duc de Richelieu* de Jean-Louis Giraud-Soulavie. Dans ces mémoires apocryphes, Voltaire, au cours d'une conversation, compare le duc de Richelieu à Alcibiade, comparaison que le duc accepte, car « [il a] mérité à la guerre comme en amour le titre d'Alcibiade français ».

époque. La comparaison à des figures historiques – antiques comme modernes – est fréquente dans la correspondance du philosophe. Il n'est d'ailleurs pas le premier à comparer un contemporain à Alcibiade[96].

En premier, à propos de Frédéric II, il faut d'ores et déjà relever qu'outre Alcibiade, l'Antiquité gréco-romaine fournit à Voltaire au moins quinze noms d'hommes illustres pour qualifier ou comparer le roi de Prusse : Achille[97], Alexandre le Grand[98], Auguste[99], César[100], Cicéron[101], Denys[102], Julien l'Apostat[103], Marc-Aurèle[104], Mécène[105], Mithridate[106], Pyrrhus[107], Salluste[108], Socrate[109], Titus[110] ou encore Trajan[111]. De son côté, Voltaire n'est pas en reste et reçoit lui aussi des hétéronymes flatteurs. Par exemple, au début de l'année 1737, le jeune Frédéric le compare à Socrate « le maître qui forma Alcibiade »[112]. Dans sa réponse, Voltaire refuse le parallèle, mais poursuit et prolonge la comparaison : Frédéric est « plus instruit qu'Alcibiade », il est un « Moderne Alcibiade, aimable et grand génie »[113]. Selon Christiane Mervaud, ce recours aux figures historiques s'inscrit en fait dans un échange de compliments entre les deux hommes : « Il [Voltaire] lui [Frédéric] propose, pour le conforter dans ses bonnes résolutions, de méditer les leçons de l'histoire. Elle lui offre de grandes figures auxquelles il lui faut se

96 Les comparaisons aux figures antiques dans la correspondance des Modernes abondent. Par exemple pour le XVII^e^, Pierre Bayle donne le surnom d'Alcibiade à son ami Vincent Minutoli (lettre du 24 juillet 1672 dans *Correspondance de Pierre Bayle*. I *(1662-1674)*, éditée et annotée par E. Labrousse, Ed. James, A. McKenna, M.-C. Pitassi et R. Whelan, Oxford). En revanche, les raisons de cette comparaison diffèrent en fonction des époques ou des auteurs. Si Bayle retient les facultés d'adaptation d'Alcibiade, la galanterie n'est pas présente dans son esprit.

97 Par exemple D_{1537} (lettre du 1^er^ juillet 1738). Voir également pour le duc de Richelieu, D_{3251} (lettre du 1^er^ novembre 1745).

98 Par exemple D_{1320} (lettre du 25 avril 1737).

99 Par exemple D_{3969} (lettre du 28 juillet 1749).

100 Par exemple D_{2478} (lettre du 5 mai 1741).

101 Par exemple D_{2771} (lettre du 15 juin 1743).

102 Par exemple D_{2074} (lettre du 20 septembre 1739).

103 Par exemple D_{1157} (lettre du 30 septembre 1736).

104 Par exemple D_{1468} (lettre du 8 mars 1738).

105 Par exemple D_{1444} (lettre du 5 février 1738).

106 Par exemple D_{9567} (lettre du 22 janvier 1761).

107 Par exemple D_{9083} (lettre du 23 juillet 1760).

108 Par exemple D_{4583} (lettre du 3 octobre 1751).

109 Par exemple D_{1289} (lettre du 20 février 1737).

110 Par exemple D_{2199} (lettre du 15 avril 1740).

111 Par exemple D_{1444} (lettre du 5 février 1738).

112 D_{1193} (lettre du 7 novembre 1736).

113 D_{1255} (*c.* 15 janvier 1737). Citons également un autre passage : « [...] un oracle des dieux / Ne s'avisa jamais de me déclarer sage / Et mon Alcibiade est trop loin de mes yeux ».

mesurer : les unes pour les imiter, [...] les autres pour tirer profit de leurs fautes »[114]. De la même manière, le choix des figures antiques s'explique : « Les références à l'Antiquité, garantie de noblesse et plaisir d'une culture commune, constituent l'inépuisable réservoir où s'alimente l'essentiel de ces compliments »[115]. Le même constat peut être fait en ce qui concerne le duc de Richelieu.

Outre pour cet usage, Voltaire utilise aussi le nom d'Alcibiade pour désigner les Grecs de son époque. Le philosophe appelle en effet à la libération de la Grèce du joug des Turcs qui « abrutissent le pays d'Alcibiade, d'Homère et de Platon »[116]. Sa correspondance en fournit deux autres exemples[117]. Mais là encore, Alcibiade n'est pas la seule figure antique qu'il invoque. Ainsi, en 1770, les Grecs sont « les descendants des Alcibiades et des Sophocles »[118]. Puis en 1772, le philosophe « [verrait] avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade et d'Anacréon, délivrée de son long esclavage.

114 Mervaud 1985, p. 36. L'auteur remarque également à propos de l'échange de termes laudatifs : « De l'admiration réciproque naissent les louanges, les offres de service, les protestations d'attachement dont il serait vain de vouloir mesurer la sincérité. Voltaire et Frédéric se laissent enfermer dans les pièges de leurs manœuvres séductrices, comblés par les satisfactions de ce narcissisme de couple » (p. 46).

115 Mervaud 1985, p. 442. À cette dernière observation, D. Bouvier ajoute : « Comme des politesses que l'on se fait, on s'échange des titres, des surnoms, des références antiques » (Bouvier 2010, p. 696).

116 D_{18589} (lettre du 15 octobre 1773).

117 Nous en citons ici trois :

D_{18538} (À Frédéric II, roi de Prusse – Ferney, 4 septembre 1773) : « Je suis toujours affligé de voir un pacha fouler aux pieds la cendre de Thémistocle et d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de Marc-Aurèle ».

D_{18589} (À Augustin-Louis, marquis de Ximenès – 15 octobre 1773, à Ferney) : « On me reproche d'être devenu un peu russe dans mes déserts, et d'avoir souhaité un peu de mal aux Turcs qui abrutissent le pays d'Alcibiade, d'Homère et de Platon. »

D_{19080} (À Frédéric II, roi de Prusse – 16 aug[uste] 1774) : « Que je gémisse ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hicarnie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chasser, et de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en sera ni plus ni moins, et les Turcs n'en sauront rien ».

Voltaire use du même procédé pour les Turcs, mais en mauvaise part, par exemple en les nommant « les circoncis du Budziak, tous descendants de Tamerlan et de Gengis-kan » (D_{16698}, lettre 12 octobre 1770). Néanmoins, le bellicisme de Voltaire envers les Turcs semble fluctuant, comme il l'avoue lui-même. Comparer la lettre à Catherine II que nous venons de citer à celle adressée au duc de Richelieu (D_{16584}, lettre du 15 août 1770).

118 D_{16584}, lettre du 15 août 1770. Voir également D_{16698} (lettre 12 octobre 1770) : « les enfants du galant Alcibiade ».

Il serait doux de souper dans Athènes libre avec Aspasie et Périclès, au sortir d'une tragédie de Sophocle »[119].

S'il est évident que les surnoms donnés par Voltaire aux puissants de son époque ne sont pas désintéressés, ils n'en révèlent pas moins la vision généralement positive que le philosophe a d'Alcibiade. Le philosophe s'en justifie d'ailleurs de lui-même dans une lettre au marquis de Plessis-Villette en septembre 1765 :

> Alcibiade peut avoir fait quelques sottises, mais Alcibiade a fait de belles choses. Aussi le préfère-t-on à tous les citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.[120]

2.2.4. Synthèse

Avec les Lumières, nous voyons un nouvel élargissement du corpus des sources littéraires. De nouveaux auteurs, comme Diodore de Sicile, font leur apparition dans la réception d'Alcibiade. Néanmoins, comme nous l'avons dit, sans une réelle critique des sources, les Lumières véhiculent certaines contradictions des sources littéraires. L'opinion que les auteurs se font de lui demeure partagée. Si Voltaire montre une certaine indulgence, il n'en va pas de même pour tous ses contemporains, comme Charles Bordes qui, dans un pamphlet intitulé *Lettre au docteur Jean Jacques Pansophe*[121], conseille à Jean-Jacques Rousseau d'apprendre la logique et de ne pas prendre, « comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux ».

3. Chateaubriand et l'analogie entre deux révolutions

Pendant la période révolutionnaire, Alcibiade continue à être une figure antique à laquelle on se réfère, parfois avec beaucoup d'approximations[122]. Pour conclure cette recherche sur la réception littéraire, nous avons choisi de mettre en lumière l'*Essai*

---

119 Voltaire, « Quelques petites hardiesses de M. Clair à l'occasion d'un panégyrique de saint Louis », dans *Œuvres complètes* VIII-2, 1817, p. 882.

120 D_{12864} (lettre du 1er septembre 1765).

121 Ce texte fut publié pour la première fois dans un ouvrage attribué à Voltaire : *Le docteur Pansophe, ou lettre de monsieur de Voltaire*, Londres, 1766, 12e 44 p. Il se compose de deux lettres. La première, *Lettre de M. de Voltaire à M. Hume* (p. 3-18), qui est datée « À Ferney, le 24 octobre 1766 » est véritablement de Voltaire. La seconde, *Lettre au docteur Jean Jacques Pansophe* (p. 19-44) est signée *V****, mais serait en réalité l'œuvre de Charles Bordes. Voir Gouhier 1983, p. 291-294 qui résume le débat commencé en 1766 sur l'identification de l'auteur de ce texte.

122 Voir l'intervention du citoyen Goupil de Préfeln qui déclare : « J'ai le courage de dire, comme Thémistocle à Alcibiade : Frappe !... mais écoute » au cours de la séance du 7 mai 1790 de l'Assemblée nationale. Voir Archives parlementaires de la Révolution

historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de François-René de Chateaubriand (1768-1848). Notre choix est motivé, d'une part, par la nature de cet écrit, et d'autre part, en raison de son anonymat relatif chez les Antiquisants[123]. Il s'agit d'un écrit de jeunesse. Chateaubriand en commence la rédaction en 1793. Il l'achève en 1796 et fait paraître l'ouvrage, « dédié à tous les partis », l'année suivante à Londres. Claude Mossé en a fait une présentation générale à laquelle nous renvoyons. Dans notre étude, nous nous sommes intéressé tout particulièrement au chapitre II du livre I seconde partie intitulé « Athènes. Les Quatre Cens »[124].

Dans la première note du chapitre, Chateaubriand précise qu'il « [suit] ici absolument le huitième livre de Thucydide ». Cela est très probable, et nous pensons avec Claude Mossé que la rigueur des notes de bas de page indique que Chateaubriand « a lu les sources [Thucydide et Xénophon] avec beaucoup d'attention et de précision »[125]. Néanmoins, Chateaubriand fait des choix. Il interprète Thucydide et exprime sa sympathie pour un des camps. Claude Mossé a souligné qu'il « résume le récit de Thucydide, mais plus nettement que l'historien athénien, il prend parti pour les soldats révoltés. Quant aux oligarques, il les identifie aux hommes de 93, et l'assassinat de Phrynichos renvoie à celui de Marat. Théramène devient le restaurateur de la démocratie, et, ne faisant aucune allusion au régime des Cinq Mille, dont Thucydide disait qu'il était le meilleur qu'Athènes ait jamais connu, il [Chateaubriand] résume ainsi la fin de la révolution oligarchique : "l'abolition du tribunal des Quatre-Cents est prononcée par acclamation ; les conjurés épouvantés s'échappent de la ville et la constitution populaire se rétablit au milieu des bénédictions et des cris de joie de la foule" »[126]. Quant à Alcibiade, considéré lui aussi à travers le prisme des événements d'une autre époque, il subit le même traitement orienté. Ainsi, Chateaubriand néglige le service rendu à sa patrie lorsqu'il évite une expédition contre les oligarques[127]. Il ne s'agit probablement pas d'un simple oubli, mais plutôt d'un choix volontaire

française, t. XV, p. 417 (consultée à l'adresse suivante : https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1883_num_15_1_6792_t1_0416_0000_2.

Il s'agit d'une confusion avec l'épisode de l'altercation de Thémistocle et d'Eurybiade chez Hérodote, VIII, 59. On trouve une erreur similaire dans une édition annotée des *Scythes* de Voltaire qui attribue cette fois la réplique à Alcibiade envers Eurybiade. Voir Voltaire, *Œuvres de* Voltaire, t. VIII, préfaces, avertissements et notes par M. Beuchot, 1831, p. 272.

123 La seule référence bibliographique antiquisante que nous avons trouvée est Mossé 1995.

124 Voir dans l'édition de 1797, p. 401-407. Toutes les citations qui suivent viennent de ces sept pages.

125 Mossé 1995, p. 38.

126 Mossé 1995, p. 43. Pour un portrait des oligarques, voir p. 405 de l'édition de 1797.

127 Voir VIII, 86.

s'accordant avec la vision d'Alcibiade qu'il transmet. Car Chateaubriand ne lui reproche pas réellement les événements antérieurs à 411 ; au début de son chapitre, Alcibiade est un « fugitif depuis la malheureuse expédition de Sicile, après avoir dirigé quelque temps la ligue du Péloponnèse contre son pays ». Retiré auprès de Tissapherne, il est « touché des malheurs dont il fut en partie l'instrument » et tourne maintenant son regard vers Athènes. C'est davantage son comportement pendant la révolution oligarchique que Chateaubriand estime condamnable. Son analyse du chapitre 48 du livre VIII est pour le moins partiale et éloignée du texte de Thucydide. Selon nous, il surestime le rôle et les objectifs d'Alcibiade, car de sa tentative de rapprochement avec le parti oligarchique, il déduit que « le tyran voulait faire sa couche avant de s'y reposer ». En fait, pour lui, Alcibiade est un homme tenté par l'expérience tyrannique, mais aux convictions politiques et idéologiques fluctuantes. Désormais, négligé par les tyrans, il « ne se [soucie] ni de la démocratie, ni de l'aristocratie, & [n'entretient] pour les hommes qu'un profond mépris ».

Malgré cette lecture très idéologique d'Alcibiade, nous voyons la prééminence de Thucydide s'affirmer peu à peu dans le corpus des sources littéraires.

4. Esquisse d'historiographie

Nous avons choisi de conclure ce chapitre sur la réception moderne d'Alcibiade par une brève étude historiographique. Ici encore, ce thème pourrait constituer un sujet de recherches en lui-même. Nous l'avons limité à deux exemples types : 1° Jules Michelet et Fustel de Coulanges, deux historiens qui mentionnent simplement Alcibiade ; 2° George Grote et Gustave Glotz, deux historiens qui composent des *Histoires grecques*.

4.1. Comparaisons et exemples historiques

Jules Michelet (1798-1874) et Numa Denis Fustel de Coulanges (1830-1889) ne sont pas exactement contemporains. Leurs travaux dans le domaine de l'histoire antique ne peuvent être comparés sans préciser que seul le second est un spécialiste de l'Antiquité. En revanche, tous les deux ne font que mentionner Alcibiade, sans s'arrêter très longtemps sur sa personne et ses actions. En cela, ils illustrent bien la même catégorie d'écrits dans notre étude.

Nous n'avons trouvé que deux occurrences dans l'*Histoire romaine* de Jules Michelet, parue pour la première fois en 1831. Le peu d'importance d'Alcibiade dans cette œuvre s'explique par le sujet même qui n'est pas l'époque classique à Athènes. Ainsi,

il est naturel de voir Alcibiade comme une simple référence invoquée par l'historien pour illustrer ou renforcer son argumentation. La première citation est une note de bas de page : « Entre mille exemples du pouvoir de l'éloquence chez les Grecs, voyez dans Thucydide comment Alcibiade se rendit maître de Catane »[128]. Ensuite, lorsqu'il rapporte les projets de conquête de Pyrrhus, il rappelle que « tous ses projets sur la Grande Grèce et sur Carthage, se trouvent déjà dans le discours que Thucydide met dans la bouche d'Alcibiade avant la guerre de Syracuse »[129]. Les deux passages sont d'un intérêt mesuré. Ils nous montrent que, d'une part, Thucydide devient l'auteur de référence des historiens, et d'autre part, l'image d'Alcibiade reste celle d'un orateur, mais devient un peu plus celle d'un conquérant et d'un militaire.

La figure d'Alcibiade intéresse peu Fustel de Coulanges, mais cela s'explique par le sujet même de son ouvrage qui est d'exposer l'origine religieuse des institutions de la cité. Dans *La Cité antique*, parue pour la première fois en 1864, il n'est mentionné qu'une seule fois, au chapitre XVII (Le Romain et l'Athénien) du livre III[130]. Alors qu'il décrit longuement l'importance de la religion pour les Athéniens, et en particulier pour Nicias, Fustel de Coulanges relativise l'objectivité des devins :

> Quelque temps après, le peuple Athénien délibère sur l'expédition de Sicile. Nicias monte à la tribune et déclare que ses prêtres et son devin annoncent des présages qui s'opposent à l'expédition. Il est vrai qu'Alcibiade a d'autres devins qui débitent des oracles en sens contraire.

Ici, Fustel de Coulanges fait un résumé des sources antiques, et sa chronologie n'est pas très rigoureuse. Il place les débats sur l'expédition de Sicile « quelque temps après » une expédition contre Corinthe commandée par Nicias. Dans les références en notes de bas de page, l'historien renvoie à Plutarque (*Vie de Nicias*) et au livre VI de Thucydide. En fait, l'ensemble du paragraphe sur Nicias est tiré de Plutarque[131], et la mention de Thucydide s'entend comme une référence générale sur l'expédition de Sicile.

128 Michelet 1833, p. 104.

129 Michelet 1833, p. 237-238. Deux autres exemples antiques suivent : le Lacédémonien Cléonyme, et Alexandre-le-Molosse

130 Fustel de Coulanges 1927, p. 263. N. D. Fustel de Coulanges cite également deux sources relatives à Alcibiade, mais il les exploite pour d'autres sujets. Voir p. 99 n. 126 (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23) et p. 382 n. 2 (les deux parties du *Contre Alcibiade* de Lysias : I, 7 et II, 8).

131 Seul le renvoi à Plutarque est donné dans des termes précis.

4.2. Les *Histoires grecques* de George Grote et de Gustave Glotz

George Grote (1794-1871) appartient à la même génération que Jules Michelet, mais son œuvre historique est intégralement dédiée à l'Antiquité. Pour cette raison, nous le rapprochons de Gustave Glotz (1862-1935), même si ce dernier lui est postérieur d'un peu plus de soixante-dix ans. Avec leurs spécificités respectives, ils ont tous les deux écrits ce que l'on pourrait appeler une histoire générale de la Grèce.

*4.2.1. George Grote (*Histoire de la Grèce*)*

Le cas spécifique du traitement d'Alcibiade par George Grote, et l'importance qu'il lui accorde dans son récit, nécessite une étude détaillée. Dans son *History of Greece*[132], il dresse le portrait d'Alcibiade en compilant toutes les sources à sa disposition[133]. Il tente de retracer ainsi toutes les étapes de la vie de l'Athénien, de sa naissance à sa mort[134]. Pour ce qui est de sa jeunesse, l'historien britannique rappelle sa participation comme soldat au siège de Potidée, puis à la campagne de Délion[135], mais aussi l'enseignement socratique[136].

Pour George Grote, la carrière d'Alcibiade débute en 420, conformément au texte de Thucydide[137]. Ainsi, lorsqu'il analyse les événements du début de la paix de Nicias, il

132 La guerre du Péloponnèse occupe cinq tomes de l'œuvre monumentale qu'est l'*History of Greece* de G. Grote. Le tome VIII expose la *pentécontaétie* et les années de guerre jusqu'à la *stasis* de Corcyre, le IX les événements de Corcyre à la 90e Olympiade, le X la période de ces jeux au désastre athénien en Sicile, le XI celle de la mort de Nicias au procès des stratèges des Arginuses, et enfin les deux premiers chapitres du tome XII, celle des Arginuses au rétablissement de la démocratie et à la mort d'Alcibiade.

133 G. Grote multiplie les sources littéraires dans ses démonstrations, mais il en rejette certaines. Or, dans le cas d'Alcibiade, certains de ses choix sont à discuter comme nous le ferons plus loin.

134 La possibilité d'écrire une biographie très détaillée d'un protagoniste de la guerre du Péloponnèse n'est pas une évidence, et le mot de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 1, 3) rappelle bien le cas exceptionnel qu'est Alcibiade à ce titre.

135 G. Grote (1866 IX, p. 137 et 293) rappelle la bravoure d'Alcibiade dans ces deux batailles.

136 G. Grote (1866 IX, p. 294-299) adopte le point de vue de Xénophon pour expliquer la relation entre Socrate et Alcibiade. Comme Critias, il fréquente Socrate par intérêt, sans rechercher une élévation morale qui, si elle peut parfois se produire, n'est en aucun cas le but à atteindre pour le jeune homme. L'historien conclut donc : « Toute la vie d'Alcibiade atteste combien le sentiment d'obligation, publique ou privée, s'établit faiblement dans son esprit ; – combien les fins qu'il poursuivait étaient dictées par une vanité impérieuse et par un amour d'agrandissement » (p. 298). Sur les sources socratiques et les différences entre Platon et Xénophon, voir *supra* p. 91.

137 G. Grote rejette donc le Pseudo-Andocide et ne prend pas en compte les comiques. Nous discutons le cas particulier du Pseudo-Andocide, voir *infra* p. 170.

anticipe quelque peu sur la chronologie[138] et annonce les caractéristiques principales s'appliquant à l'ensemble de la vie d'Alcibiade telle qu'il l'interprète :

> Ses passions violentes, son amour de jouissances, son désir ambitieux de supériorité, et son insolence à l'égard d'autrui, se manifestèrent de bonne heure, et ne l'abandonnèrent jamais pendant tout le cours de sa vie[139].

Ce portrait est issu en grande partie d'anecdotes, « et bien que, par rapport aux histoires particulières, il faille sans doute faire la part du scandale et de l'exagération, cependant [pour George Grote] le type général du caractère est clairement marqué et suffisamment établi dans toutes »[140]. Le ton est donné : Alcibiade n'est pas une figure que George Grote juge positive, même s'il lui reconnaît quelques qualités :

> [Dès le début de sa vie publique,] il ne tarda pas à déployer son énergie, sa décision et son talent pour le commandement, qualités qu'il possédait à un degré peu ordinaire. Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie politique si remplie d'événements, il montra une combinaison de hardiesse dans le dessein, de ressources dans l'organisation de ses projets et de vigueur dans leur exécution, – que ne surpassa aucun des Grecs de son temps ; et ce qui le distinguait entre tous, c'était sa souplesse extraordinaire de caractère et son art achevé de s'adapter à de nouvelles habitudes, à de nouvelles nécessités et à de nouvelles personnes toutes les fois que les circonstances l'exigeaient[141].

Toutefois, ces qualités ne peuvent ni compenser les vices d'Alcibiade, ni renverser le jugement que George Grote porte sur lui. Cette attitude de l'historien anglais s'explique, en partie du moins, par l'objectif qu'il se fixe en écrivant son *History of Greece*. Ce dernier a été étudié avec précision par Pierre Pontier que nous citons :

> L'orientation générale de l'œuvre tend par suite à infléchir l'image consensuelle d'un Thucydide rationaliste, objectif et impartial. Grote juge l'historien grec de façon relativement critique : en cherchant à restaurer la réputation des sophistes et de certains hommes politiques (Cléon en particulier), il remet en cause l'objectivité de l'historien, reprenant le reproche bien connu, selon

138 Grote 1866 IX, p. 301 : « En mentionnant actuellement Alcibiade pour la première fois, j'ai un peu anticipé sur des chapitres futurs, afin de donner une idée générale de son caractère, qui sera expliqué ci-après. Mais au moment où nous sommes parvenu (mars, 420 av. J.-C.), le lionceau était encore jeune et n'avait pas encore acquis toute sa force ni montré ses griffes entièrement poussées. »

139 Grote 1866 IX, p. 289-290.

140 Grote 1866 IX, p. 290-291.

141 Grote 1866 IX, p. 299. Immédiatement après cet extrait, G. Grote compare Alcibiade à Thémistocle, ce qui ne s'entend pas uniquement en bonne part, car, selon lui, les deux hommes se ressemblent par « l'habileté et la vigueur » aussi bien « que par le manque de principe public et par l'indifférence quant aux moyens ».

> lequel Thucydide ne pouvait pardonner à Cléon son implication dans sa condamnation à l'exil après son échec militaire à Amphipolis[142].

La réhabilitation de Cléon débute dès la première apparition de son nom[143]. George Grote décrit son caractère d'après Thucydide et Aristophane, des sources qu'il approche de manière critique, et avec un *a priori* négatif dans ce cas précis. Cette première description se conclut par le premier reproche à l'encontre d'Alcibiade :

> Des hommes de la classe moyenne, tels que Cléon et Hyperbolos, qui parlaient sans cesse dans l'assemblée et tâchaient d'y prendre un rôle dominant, contre des personnes qui avaient de plus grandes prétentions de famille qu'eux, devaient être assurément des hommes d'une audace plus qu'ordinaire. Sans cette qualité, ils n'auraient jamais triomphé de l'opposition qui leur était faite. Il est assez probable qu'ils la possédaient à un degré choquant, – et même, s'ils ne l'avaient pas eue, la même mesure d'arrogance que le rang et la position d'Alcibiade faisaient supporter en lui, eussent passé chez eux pour une impudence intolérable[144].

Le corollaire de son examen de Cléon est une entreprise de dénigrement des hommes politiques athéniens qui n'appartiennent pas à « la classe moyenne ». Alcibiade n'est pas la seule cible dans cette entreprise. George Grote s'en prend au parti des aristocrates – entendu comme ceux qui ont des origines aristocratiques –, dont il voit les plus éminents représentants en Nicias et Alcibiade[145]. L'historien anglais propose alors une lecture atypique de ces deux Athéniens. Tout en commentant leur opposition, George Grote voit en eux les deux responsables de l'affaiblissement de la puissance athénienne, tandis qu'il attribue à Cléon la clairvoyance, vertu traditionnellement péricléenne. Par exemple, à propos de la perte d'Amphipolis et des décisions athéniennes, prises ou à prendre, à cet égard, il note :

> Elle n'avait été perdue que par une négligence impardonnable de la part de leurs généraux [aux Athéniens] ; et une fois perdue, nous nous serions attendu à voir Athènes déployer sa plus grande énergie pour la recouvrer, d'autant plus que, si elle était une fois recouvrée, on pouvait la rendre sûre et la conserver comme possession dans l'avenir. Cléon est le seul homme influent qui déclare

142 Pontier 2010 p. 635. P. Pontier rappelle en outre que G. Grote écrit son *History of Greece* à partir de 1846, « en réaction à l'*History of Greece* du conservateur Mitford hostile à la démocratie athénienne ».

143 Grote 1866 VIII, p. 293-297.

144 Grote 1866 VIII p. 298. Cette occurrence est absente de l'entrée *Alcibiade* de l'index général de l'édition française de Grote. Nous avons francisé la graphie des noms propres cités par G. Grote.

145 À ce propos, voir Pontier 2010 p. 638 qui cite Mérimée (*Mélanges historiques et littéraires*, 1855, p. 184) à propos de l'imparfaite impartialité de G. Grote, « spectateur de la lutte qui partage l'Europe entre la démocratie et l'aristocratie ». Sur la réhabilitation de Cléon par G. Grote, voir Lafargue 2013, p. 31-33.

> immédiatement à ses compatriotes cette importante vérité, à savoir qu'elle ne peut jamais être recouvrée que par la force[146].

Dans son analyse, il note l'échec de Cléon devant Amphipolis, mais il en partage la responsabilité entre l'« incapacité comme commandant » de Cléon et l'« antipathie » d'une partie de l'armée pour ce chef. Quelques lignes plus loin, il poursuit en rejetant les actions de Nicias et d'Alcibiade, tandis qu'il met en lumière la juste prédiction de Cléon.

> Mais après une série d'actes diplomatiques qui montrent autant de crédulité niaise de Nicias que de perfidie égoïste dans Alcibiade, le résultat sur lequel Cléon avait insisté devient évident, à savoir que la paix ne leur rendra pas Amphipolis, et qu'ils ne peuvent la ravoir que par la force[147].

Les années 421 et 420 sont pour George Grote les prémices de « la déplorable catastrophe qui sera développée dans le volume suivant [le tome XI], – où elle [Athènes] est amenée à deux doigts de sa perte par les défauts combinés de Nicias et d'Alcibiade ; car, par un singulier malheur, elle ne recueille le bénéfice des bonnes qualités ni de l'un ni de l'autre »[148]. Une fois la supériorité de Cléon démontrée, il établit une hiérarchie dans les responsabilités qu'il a assignées aux deux aristocrates lorsqu'il rapporte le second exil d'Alcibiade après la défaite de Notion :

> Nicias, à le considérer comme serviteur de l'État, fut beaucoup plus funeste à son pays qu'Alcibiade. Le tort fait à Athènes par ce dernier consista surtout dans les services qu'il rendit à ses ennemis[149].

Nous entrons ici dans la seconde partie de l'interprétation de George Grote. Si Alcibiade est un personnage négatif auquel il oppose Cléon, il juge Nicias plus

146 Grote 1866 X, p. 51. L'attaque à l'encontre de Thucydide, un de ces deux « généraux » responsables de la perte d'Amphipolis, est à peine voilée.

147 Grote 1866 X, p. 51. Notons que, si elle est orientée, l'entreprise de G. Grote n'implique pas une interprétation erronée de tous les faits historiques. Dans le cas précis d'Amphipolis, l'impossibilité de recouvrer la place autrement que par la force est exacte. Toutefois, G. Grote simplifie le problème. Les Athéniens n'ont jamais réussi à maintenir la région sous leur autorité pendant une longue période, encore moins sans faire appel à des alliés locaux, ce qu'il interprète comme une demi-mesure manquant d'énergie.

148 Grote 1866 X, p. 52. G. Grote détaille ces défauts précédemment : Nicias est un homme de « caractère inerte et incapable d'un effort décidé et énergique » ; pour Alcibiade « les défauts de son caractère politique, [sont] plus dangereux encore que ceux de Nicias, – la passion pour des nouveautés brillantes, précaires, infinies et même périlleuses ».

149 Grote 1866 XI, p. 245-246. G. Grote rejoint ici l'avis de Plutarque, *Comparaison entre Nicias et Crassus*, 2.

sévèrement encore[150]. Ce dernier est de « la plus triste incapacité publique », ce que les Athéniens ne perçoivent pas puisqu'« elle [est] couverte par la piété, le décorum, de bonnes intentions et une haute position ». Pour illustrer son jugement, l'historien anglais produit même une "fausse" citation dans une note de bas de page, « dans le dessein de jeter du jour sur le contraste entre Alcibiade et Nicias »[151] :

> καὶ δημοσίᾳ **κάκιστα** διαθέντα τὰ τοῦ πολέμου, ἰδίᾳ ἕκαστοι **τὰ** ἐπιτηδεύματα αὐτοῦ **ἀγασθέντες**, καὶ **αὐτῷ** ἐπιτρέψαντες, οὐ διὰ μακροῦ ἔσφηλαν τὴν πόλιν.

La traduction en serait :

> et, bien que, pour la cité, il eût pris **les plus mauvaises** décisions relatives à la guerre, comme, dans le privé, ils **admiraient** chacun ses façons, ils ne tardèrent pas à perdre la cité en **lui** confiant les affaires[152].

Nous voyons ici le classement général que George Grote applique aux trois adversaires que sont Cléon, Alcibiade et Nicias. Malgré les nuances que la comparaison avec Nicias introduit, la vision d'Alcibiade reste négative dans son ensemble. Il est, pour l'historien anglais, « essentiellement un homme d'action », dépourvu d'éloquence : « un exemple mémorable de brillantes qualités, tant pour l'action que pour le commandement, ruinées et transformées en instruments de mal par l'absence complète de moralité publique et privé »[153].

*

Pour conclure cette étude du portrait d'Alcibiade par George Grote, resitué dans l'entreprise globale de l'auteur, il est nécessaire de faire quelques remarques sur la

150 Sur ce point précis, les analyses de G. Grote sont intéressantes et présentent des similitudes avec des lectures récentes de Thucydide.

151 Grote 1866 XI, p. 245 n. 1. G. Grote précise bien que « ces derniers mots grecs *ne* sont *pas* une citation réelle, mais une transformation des mots réels de Thucydide » qu'il a cité à la page précédente. Il s'agit du passage VI, 15, 4 dont voici le texte exact de Thucydide, cité précédemment par Grote : καὶ δημοσίᾳ κράτιστα διαθέντι τὰ τοῦ πολέμου ἰδίᾳ ἕκαστοι τοῖς ἐπιτηδεύμασιν αὐτοῦ ἀχθεσθέντες, καὶ ἄλλοις ἐπιτρέψαντες, οὐ διὰ μακροῦ ἔσφηλαν τὴν πόλιν. Dans la citation du corps de texte, nous indiquons en gras les modifications faites par G. Grote.

152 Nous avons repris la traduction de Thucydide (CUF) par L. Bodin et J. de Romilly et l'avons modifiée en suivant les transformations de G. Grote.
Il faut également noter que la comparaison entre Nicias et Alcibiade fournit à G. Grote l'occasion de formuler quelques critiques à l'égard de la démocratie athénienne. Défenseur de ce régime, il adopte néanmoins une attitude critique envers le respect pour l'incapacité lorsqu'elle est accompagnée de piété.

153 Grote 1866 IX, p. 299-300.

méthodologie de l'historien anglais. Son érudition est incontestable. Il connaît et manie bien les sources littéraires. En revanche, s'il leur applique une lecture critique, sa méthodologie est parfois incohérente. D'une manière générale, il suspecte toujours les sources postérieures, au point de parfois les écarter en leur refusant toute utilité. C'est l'attitude qu'il adopte par exemple à l'encontre du Pseudo-Andocide. À juste titre, George Grote reconnaît le *Contre Alcibiade* comme un discours composé plus tardivement au IVe siècle, dans une école de rhétorique. De ce constat, il déduit que le texte n'est ni fiable, ni exploitable, n'étant pas contemporain :

> Je pense que la duplication alléguée du tribut par Alcibiade, que Thucydide ne mentionne nulle part, n'est appuyée par aucune bonne preuve, et je ne puis croire non plus qu'il soit jamais parvenu à la somme de douze cents talents.[154]

Dans ce cas précis, la méthode et l'argumentation de George Grote sont contestables. S'il critique l'impartialité de Thucydide à propos de Cléon, pour la réévaluation du tribut il utilise le silence de l'historien afin de prouver qu'un fait n'a pas existé, et ainsi rejeter les autres sources qui le rapportent. Dans une longue note de bas de page, il étend ce raisonnement à Andocide et à Eschine. Son argumentation reste fondée sur l'éloignement temporel de ces orateurs par rapport au fait historique. Pourtant, il conclut sa réfutation en utilisant une « assertion de Plutarque, empruntée probablement à Eschine, disant que les démagogues élevèrent *graduellement* (κατὰ μικρὸν) le tribut jusqu'à 1,300 talents (Plutarque, Aristeid. c. 24). » Le paradoxe est étrange : Eschine n'est pas une source sûre pour étudier le Ve siècle, contrairement à Thucydide – pourtant partial au sujet de Cléon –, mais Plutarque citant Eschine est assez crédible pour confirmer les hypothèses de l'historien moderne. Cet exemple permet de voir que, lorsqu'il ne s'applique pas à réhabiliter Cléon, George Grote accorde une confiance supérieure à Thucydide jusque dans ce qu'il considère comme des silences significatifs.

*4.2.2. Gustave Glotz (*La Cité antique *;* Histoire grecque*)*

Dans son *Histoire grecque (Deuxième partie, tome II)* parue en 1931, Gustave Glotz – et avec lui Robert Cohen – démontre bien l'importance croissante d'Alcibiade dans la guerre du Péloponnèse. Bien que Gustave Glotz fasse référence à de nombreuses sources, tant littéraires[155] qu'épigraphiques, son interprétation historique reste très influencée par

154 Grote 1866 VIII, p. 9-10. Précisons que G. Grote écrit avant la découverte de l'*IG* I³ 71 qui a permis de réviser l'opinion scientifique au sujet du discours du Pseudo-Andocide. Néanmoins, G. Grote se montre méfiant envers l'épigraphie. Voir Pébarthe 2011, p. 61.

155 G. Glotz (1948, p. 562) évoque les anecdotes de jeunesse d'Alcibiade transmises par de nombreuses sources postérieures, par exemple celle du peintre Agatharcos rapportée, selon l'ordre

le texte de Thucydide. Ainsi, il traite très rapidement les actions d'Alcibiade antérieures à l'année 421/0[156], date de son apparition dans *La Guerre du Péloponnèse*, et évoque les difficultés que l'historien moderne rencontre à partir de l'année 411, « parce que les derniers chapitres de Thucydide laissent une impression de confusion, d'inachèvement, et qu'aucun continuateur du grand historien n'a su reconstituer la trame des événements »[157]. Gustave Glotz dépeint Alcibiade, « l'illustre aventurier [qui périra] les armes à la main »[158], de manière colorée et vivante et lui consacre un portrait d'une page qui résume les passions qui, selon lui, animent l'Athénien, ainsi que ses qualités, ses vices, ses mœurs ou encore sa relation avec les Athéniens. En voici un extrait :

> Ses origines, son éducation, ses goûts l'inclinaient vers les aristocrates. Il avait leurs vertus et leurs vices, poussés à un degré exceptionnel par une nature indomptable. Sa beauté lui attirait ces hommages que les Grecs ne réservaient pas aux seules femmes. Son intelligence, naturellement pénétrante et subtile, avait encore été aiguisée par de libres entretiens avec Socrate. À la fortune, il joignait l'éloquence, le courage, le génie du commandement : tous les dons, relevés par une séduction irrésistible, mais gâtés par un égoïsme fondamental. Il était adulé à tel point qu'on l'imitait en tout : les jeunes gens à la mode grasseyaient comme lui, laissaient traîner à son exemple leurs vêtements flottants, adoptaient ses parfums et sa façon de s'enivrer. Athènes tout entière applaudissait aux fantaisies de son favori, à ses impertinences, à ses prodigalités, à ses débauches[159].

Selon lui, Alcibiade est un adepte de la morale « des lions » que Platon expose dans son *Gorgias*[160] : « en philosophie, Calliclès est sans doute un personnage fictif ; en histoire, il a un nom Alcibiade ou Critias »[161]. Les sentiments et les passions qui dirigent ses actions sont, à Athènes en 422/1, l'ambition – il « enrageait de n'avoir aucun rôle à jouer »[162] – ; à Sparte en 415, la « haine » et la « rancune traîtresse du stratège exilé »[163]. À cette liste

---

chronologique, par le Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 17 ; Démosthène, *Contre Midias*, 147 (et scholies), ainsi que Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16.

156 G. Glotz (1948, p. 664) fait allusion aux « libres entretiens avec Socrate » et à sa participation aux campagnes de Potidée et de Délion (p. 618 ; 664), mais ne traite pas la question de la réévaluation du tribut votée par les Athéniens en 425, rapportée par le Pseudo-Andocide (*Contre Alcibiade*, 11) et attestée par l'*IG* I³ 71 déjà publiée et présente à cette époque dans le *Corpus Inscriptionum Atticarum* édité par A. Kirchhoff.

157 Glotz 1948, p. 712.

158 Glotz 1948, p. 56.

159 Glotz 1948, p. 664.

160 Platon, *Gorgias*, 483e.

161 Glotz 1948, p. 485.

162 Glotz 1948, p. 654. Pour les événements de la paix de Nicias, G. Glotz (p. 663) remarque à juste titre le rôle essentiel des luttes internes qu'Alcibiade utilise pour se hisser au premier rang de la scène politique athénienne.

163 Glotz 1948, p. 694. Déjà en 1928, G. Glotz parlait du « désir de vengeance ». Voir *infra* p. 222-239.

de vices, Gustave Glotz ajoute l'empressement[164], la versatilité en amitié politique alliée à une constance dans l'égoïsme[165] et enfin la velléité dans ses entreprises[166].

Malgré ce tableau noir, l'historien français note par touches les nombreuses qualités d'Alcibiade, en particulier dans les domaines diplomatique, stratégique et militaire. À propos des négociations qui conduisent à l'alliance argienne en 421/0, il apprécie « la souplesse de son jeu, une hardiesse non exempte de machiavélisme »[167] ainsi que sa capacité à anticiper et à prévoir les actions de ses adversaires. De même, son plan de conquête de la Sicile[168] est celui d'un « diplomate de haute volée »[169]. Pour ce qui est de la stratégie et des actions militaires, il remarque les choix judicieux, la capacité à financer par des moyens nouveaux – et peut-être plus radicaux, mais aussi plus efficaces que les anciens – une guerre qui est de plus en plus onéreuse, ou encore l'énergie qu'il insuffle dans une lutte.

Outre ce portrait, où vices et vertus se côtoient et s'opposent, l'analyse de Glotz est particulièrement intéressante lorsqu'il expose les choix idéologiques changeants d'Alcibiade. S'il explique toujours ses renversements d'alliance par des intérêts conjoncturels, il voit également en Alcibiade les indices d'une tentation tyrannique. Ainsi, il conclut par un jugement sévère son analyse des conditions – le renversement de la démocratie – fixée en 411 par Alcibiade pour revenir à Athènes : « comme Pisistrate, il [revient] d'exil pour dominer la démocratie »[170]. Le rapprochement est peut-être excessif. Pisistrate a détenu

164 Glotz 1948, p. 664. Pour G. Glotz (p. 667), l'empressement d'Alcibiade dans la guerre d'Épidaure cause son échec aux élections de 418.
165 Glotz 1948, p. 716.
166 Glotz 1948, p. 741. G. Glotz juge très sévèrement le retour d'Alcibiade à Athènes. Pour lui, ce retour est dû au caractère indéterminé d'Alcibiade, qui ne désire pas suffisamment le bien de sa cité pour le réaliser. Ainsi, les quatre mois qu'il passe à Athènes permettent aux Péloponnésiens de reformer leurs forces, et son rejet de la paix le place sur le même plan que Cléophon.
167 Glotz 1948, p. 665.
168 G. Glotz (1948, p. 684-685 et 674) ne semble pas très critique à l'égard du projet de conquête et de ses causes. Au contraire, il en souligne la faisabilité et compare l'opposition entre les politiques de Nicias et d'Alcibiade à un choix sur l'avenir de la cité analogue à celui qui avait sévi entre Cimon et Thémistocle.
169 Glotz 1948, p. 688. G. Glotz attribue aux stratèges de l'expédition un caractère particulier : Nicias est le « politique circonspect », Alcibiade le diplomate et Lamachos « le soldat ». Cette catégorisation est juste, dans la mesure où le plan d'Alcibiade contient bien une importante phase diplomatique préliminaire. Toutefois, elle néglige peut-être trop le domaine militaire en ce qui concerne Alcibiade et donne à son plan un aspect trop passif. En effet, si Alcibiade souhaite négocier des alliances, il prévoit aussi de forcer les cités en cas de refus, c'est le cas à Catane, mais aussi pour Messine qu'un parti pro-Athéniens doit livrer à Alcibiade. Voir *infra* p. 365-366.
170 Glotz 1948 p. 718. Ici, G. Glotz produit un portrait qui se rapproche de celui de Chateaubriand. Voir *supra* p. 161-163.

plusieurs fois la tyrannie[171], contrairement à Alcibiade, seulement soupçonné par certains de ses contemporains, de vouloir la restaurer à son profit[172] – et encore ce jugement doit être réétudié en profondeur[173]. En outre, Alcibiade refuse et empêche une guerre civile entre Athéniens lorsque le risque se présente[174]. Pisistrate, dans le but de recouvrer son pouvoir personnel, mena une expédition militaire depuis Érétrie contre Athènes[175].

Cette comparaison est à rapprocher d'un autre écrit de Gustave Glotz. En effet, dans *La Cité grecque*[176], parue trois ans avant la première édition de l'*Histoire grecque*, il développait déjà un parallèle entre Alcibiade et les tyrans athéniens. Dans le chapitre II « Transformation de la vie sociale et politique » de la troisième partie « La cité au déclin », il traitait la question de la « lutte des classes », entendue comme la lutte entre les factions politiques – principalement oligarchique et démocratique – d'une même cité. Nous le citons :

> Ce qu'il y a de plus grave au IVe siècle pour le régime de la cité, c'est que l'esprit de parti se place au-dessus du patriotisme. On avait déjà vu fréquemment des bannis chercher un appui à l'étranger pour rentrer dans leur patrie et y reconquérir le pouvoir. Athènes en avait fait la cruelle expérience par deux fois au cours du Ve siècle, quand le désir de vengeance et l'ambition avaient fait du Pisistratide l'allié du grand roi et poussé Alcibiade à se mettre successivement au service des Spartiates et des Perses. Le fait nouveau, c'est que des individus qui n'ont aucune injure à venger s'arment contre leur cité natale par pure sympathie pour les institutions d'une autre cité, c'est que des factions préfèrent la perte de l'indépendance nationale au triomphe de la faction adverse[177].

171 Hérodote, I, 59-64.
172 Voir VI, 15 et 28.
173 Sur les suspicions de tyrannie, voir *infra* p. 265-268.
174 Voir VIII, 82 ; 86. G. Glotz (1948 p. 726) remarque pourtant que « l'armée brûlait de mettre le cap sur le Pirée, sans souci de l'ennemi, et d'en finir d'abord avec les Quatre-Cents. Alcibiade use d'autorité pour empêcher cette folie ». Voir notre commentaire du texte de Thucydide *infra* p. 253-264 chap. 5.
175 Hérodote, I, 62-63.
176 Glotz 1928. Afin d'éviter une interprétation erronée d'Alcibiade chez G. Glotz, il faut signaler une erreur minime commise par l'auteur dans l'introduction de *La Cité grecque*. En effet, il assigne à Alcibiade des propos qui appartiennent à Phrynichos : « Pendant la guerre du Péloponnèse, on vit tour à tour les démocrates et les oligarques d'Athènes soutenir partout le régime qui leur était cher ; rien n'y faisait : quand une ville sujette se révoltait, toutes les factions marchaient d'accord. Cléon était dans le vrai, lorsqu'il disait ne connaître qu'un moyen de maintenir l'empire : la terreur, qu'un régime efficace : la tyrannie ; et Alcibiade voyait juste, lorsqu'il pensait que toute cité, plutôt que d'être libre asservie sous le régime préféré, aimerait mieux être libre sous n'importe lequel » (p. 38). Or, Glotz renvoie ici à Thucydide, VIII, 48 qui expose les agissements des conjurés à Samos et l'opposition de Phrynichos aux propositions d'Alcibiade. Il s'agit très certainement d'une erreur involontaire, puisque G. Glotz cite correctement ce même passage à la page 334.
177 Glotz 1928, p. 381-382.

Si cette interprétation de Gustave Glotz – les actions d'Alcibiade à Sparte et en Perse sont des trahisons, causées par une vengeance explicable par des causes réelles – s'accorde avec une certaine tradition des sources littéraires[178], la comparaison est encore une fois à nuancer. Ici, le « Pisistratide » décrit par Gustave Glotz est Hippias, parti se réfugier auprès de Darius après l'assassinat d'Hipparque et la déposition des tyrans, et faisant, selon Hérodote, débarquer les barbares à Marathon[179]. Or, aussi mince qu'elle soit, il existe une différence fondamentale avec Alcibiade. Hippias fit alliance avec les Perses par vengeance et pour retrouver un pouvoir personnel, tyrannique[180]. Alcibiade fait alliance par vengeance, mais rien ne laisse penser que les Spartiates ou les Perses victorieux lui concéderaient une quelconque autorité sur les Athéniens vaincus. Ces analogies sur la tyrannie proviennent, selon nous, d'une lecture des sources antiques faite par Gustave Glotz dans le but d'argumenter sa théorie de l'évolution du modèle de la *polis* grecque, depuis son élaboration jusqu'à ce qui s'apparenterait à une dégénérescence. Dans cette démonstration, Alcibiade occupe une place intermédiaire. Il représente ces hommes de la fin du V^e^ siècle qui, selon Glotz, annoncent la déficience du sentiment patriotique du IV^e^ siècle. Les Pisistratides et Alcibiade ne sont que des étapes – les premières – de l'évolution croissante du sentiment individualiste dont Glotz voit l'apogée au IV^e^ siècle. Ainsi, « la froide indifférence d'un Xénophon [vis-à-vis des institutions de sa cité] est plus significative encore que le ressentiment d'un Alcibiade »[181].

*

Comme George Grote avant lui, Gustave Glotz nous semble écrire un portrait d'Alcibiade qui répond à un dessein plus vaste. Alcibiade n'est pas un objet d'étude en lui-même, mais un exemple qui permet d'argumenter et d'illustrer la lecture de l'Antiquité que proposent ces deux historiens, laquelle peut être fortement imprégnée de l'époque contemporaine de l'historien comme Pierre Pontier l'a montré à propos de George Grote[182]. De même, avec Gustave Glotz, le recours à l'épigraphie devient plus fréquent. Néanmoins, nous voyons également le corpus des sources être peu à peu dominé par Thucydide.

178 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 22, 3 ; *Apophtegmes*, 186e, 6 et 7.
179 Hérodote, VI, 102 ; 107.
180 Hérodote, VI, 109 ; 121.
181 Glotz 1928, p. 382.
182 Pontier 2010.

5. Conclusion générale sur l'influence des sources

Du tableau de la réception littéraire d'Alcibiade et de la brève étude historiographique que nous venons de réaliser, nous souhaitons mettre en lumière quelques caractéristiques sur la transmission des sources.

En premier lieu, il faut souligner la difficulté liée à l'accès aux textes grecs en raison de la langue. Nous ne savons pas toujours quels auteurs lisaient le grec. Si Érasme le maîtrisait, Machiavel semble lire Thucydide en latin. Ainsi, les sources grecques sont avant tout connues à travers des traductions latines, puis françaises ; et la tradition de Thucydide est à l'origine moins établie. Ensuite, chaque époque applique au personnage le prisme d'une réception qui reflète les préoccupations contemporaines plus que les informations transmises par les sources. Enfin, jusqu'à l'époque de l'*Encyclopédie*, Plutarque est de loin la source la plus représentée et la plus suivie. Davantage que les *Moralia* ce sont les *Vies* – et naturellement la *Vie d'Alcibiade* – qui sont citées ou bien qui inspirent les auteurs. Cette différence entre *Moralia* et *Vies* s'explique par le genre biographique, mais est également due à la traduction française des *Vies* par Jacques Amyot[183] dont l'influence s'étend bien au-delà de la Renaissance[184]. Sans être absent du corpus de la Renaissance, Thucydide ne prend de l'importance qu'à partir des Lumières. Son influence s'accroît au XVIII^e^ siècle, comme nous l'avons vu avec l'exemple de Chateaubriand, plus encore avec l'essor de l'histoire ancienne à partir du XIX^e^ siècle. Pour ce qui est des auteurs socratiques, Platon est pendant longtemps le seul à être lu et suivi, tandis que Xénophon, y compris pour ses écrits historiques, est peu présent.

Ces conclusions restent néanmoins provisoires, et il faut rester prudent dans le domaine des études de la réception littéraire antique en l'absence de travaux plus amples. Nous avons voulu dégager les premiers indices de l'utilisation des sources antiques. Ce faisant, il faut aussi signaler la faiblesse de certains d'entre eux et les dangers qui subsistent dans la tentation d'écrire des conclusions trop générales. Par exemple, l'emploi de Thucydide dans l'*Encyclopédie* est certes supérieur à celui des périodes précédentes, mais d'une part, Thucydide nous semble garder une place très marginale dans le corpus d'Alcibiade, et d'autre part, il ne permet pas d'établir si les encyclopédistes ont lu Thucydide ou bien l'ont cité en seconde main.

183 Aulotte 1965, p. 254-260.
184 Aulotte 1965, p. 267.

Deuxième partie
Le citoyen et sa cité : Alcibiade en démocratie

Casuistique.
Il est une alternative particulièrement amère que l'audace et le caractère ne permettent pas à tout homme d'affronter : découvrir, comme passager d'un bateau, que le capitaine et le pilote commettent des fautes périlleuses et qu'on leur est supérieur en connaissances nautiques, – et se poser alors la question : Comment faire ! Si tu suscitais une mutinerie contre eux et les faisais tous les deux emprisonner ? Ta supériorité ne t'en fait-elle pas un devoir ? Et de leur côté, n'ont-ils pas le droit de te faire enfermer pour avoir sapé la discipline ? – Cette image s'applique à des situations plus importantes et plus difficiles : où l'on peut toujours se demander, en fin de compte, ce qui nous garantit notre supériorité, notre confiance en nous, dans des cas semblables. Le succès ? Mais alors il faut justement *accomplir* déjà l'action qui recèle tous ces dangers, – dangers non seulement pour nous, mais aussi pour le bateau.[1]

1 F. Nietzsche, *Aurore*, livre V, § 436, trad. J. Hervier.

Lignes directrices

Thucydide qualifie le comportement d'Alcibiade de *paranomique*. Il reste en marge des *nomoi* de la cité démocratique. Néanmoins, l'historien ne donne jamais d'exemple précis de ce comportement en marge de la loi ou des usages. Pour les sources contemporaines, seuls Antiphon et les comiques illustrent ce que pouvait être Alcibiade sur ce point, et comme nous l'avons vu, la nature de ces textes incite à la plus grande prudence. C'est uniquement à partir de la génération suivante que les auteurs expliquent, illustrent et analysent cette *paranomia* d'Alcibiade qui devient très vite *hybristique*, au sens juridique du mot.

Dans le chapitre quatre, nous revenons à la source première, Thucydide, et nous la confrontons aux écrits postérieurs. Nous étudions la méthode avec laquelle Thucydide élabore le portrait d'Alcibiade et nous montrons le prisme qu'il semble choisir : la volonté d'*archè*, liée à la *philotimia* et la *philonikia* doublées de *to prothumon*, ainsi que la *paranomia*. Tout au long de cette analyse, nous confrontons le texte de Thucydide aux sources postérieures, montrant ainsi les permanences et les évolutions de la figure d'Alcibiade. Platon, Plutarque et Proclus reproduisent en partie cette lecture axée sur l'*archè*. Au contraire, le terme *hybris* pour décrire Alcibiade apparaît après Thucydide et ne se réduit pas non plus au sens de *démesure*. Il se trouve chez Xénophon et les orateurs du IV^e^ siècle, dans son sens premier et juridique. À la fin du chapitre, nous introduisons les éléments paradoxaux du portrait d'Alcibiade par Thucydide.

Dans le chapitre cinq, nous étudions le thème de la lutte pour la première place à laquelle Alcibiade participe de 420 à 411 chez Thucydide. Nous avons choisi d'analyser trois instants particulièrement mis en valeur par Thucydide : l'apparition d'Alcibiade dans son récit en 420/19 (V, 43) ; le discours de Sparte en 415 (VI, 89-92) ; et la réponse d'Alcibiade aux envoyés des Quatre-Cents lors de l'assemblée des marins à Samos en 411 (VIII, 86). Nous resituons ces trois événements dans leur contexte historique et dans l'économie générale de l'œuvre de Thucydide, tout en signalant les difficultés d'édition qui demeurent. Dans un premier temps, nous étudions son action au cours des négociations de l'alliance argienne, mêlant sphère privée et sphère publique, et que Jacqueline de Romilly qualifiait de confuse. Ensuite, nous commentons le discours de Sparte dont l'argumentation, certes orientée, est un indice des idées politiques d'Alcibiade. Enfin, nous analysons le texte de Thucydide en VIII, 86, dont l'édition

est fortement liée à l'interprétation d'Alcibiade par les commentateurs modernes. Une conclusion partielle sur la question de la tyrannie et de l'oligarchie clôt ce chapitre.

Dans le chapitre six, nous traitons tout d'abord deux exemples méconnus des dérives des sources antiques sur l'interprétation du comportement *paranomique* et *hybristique* d'Alcibiade. Il s'agit tout d'abord d'une prétendue censure de la comédie votée sur la proposition d'Alcibiade, et dans un second temps du discours des historiens postérieurs sur les responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre du Péloponnèse. Enfin, pour achever cette deuxième partie, nous rapprochons une inscription intéressante du retour d'Alcibiade, afin de montrer que, malgré les lacunes documentaires, il nous semble que le tournant amorcé chez Thucydide à partir de 411 se trouve concrétisé par des mesures de communication mises en œuvre en 407 et rapportées par Xénophon.

Chapitre 4.
La description du citoyen : un portrait ambivalent

Établir le portrait d'Alcibiade à partir du texte de Thucydide n'est pas chose aisée. Comme nous l'avons signalé dans nos prolégomènes, certains passages semblent se contredire, en particulier le portrait des livres V et VI qui ne s'accorde pas avec l'éloge du livre VIII. Pour Jean Hatzfeld, cette ambivalence s'explique parce que « Thucydide lui-même laisse certaines questions sans réponses [et qu'il semble] n'avoir pas su se défaire d'une sympathie secrète pour un homme de grande famille et de grande classe »[1]. Édouard Delebecque a avancé une autre hypothèse[2]. Selon lui, les incertitudes et les contradictions que nous trouvons dans le texte sont dues à une évolution de l'avis de Thucydide à propos d'Alcibiade. Il y aurait donc deux portraits qui cohabiteraient. Le premier aurait été composé à partir d'une documentation extérieure et serait plutôt hostile. Au contraire, le second aurait été écrit après une rencontre entre les deux hommes, et Thucydide deviendrait alors plus indulgent envers Alcibiade, car ce dernier lui aurait expliqué, de l'intérieur, ses motivations et les événements. Jacqueline de Romilly reprenait, au moins en partie, cette idée d'un Alcibiade présenté sous un meilleur jour au livre VIII lorsqu'elle écrivait que « l'exemple politique que donne Alcibiade [au livre VIII] est d'une rigueur logique exemplaire, et se prête fort bien à l'analyse d'un Thucydide ; mais à sa personne s'attachent toujours les contradictions de l'affectivité et l'intensité de la passion »[3]. Toutefois, comme Emma

1 Hatzfeld 1951, p. X.
2 Delebecque 1965, voir les conclusions sur les deux Alcibiade de Thucydide p. 223-228.
3 Romilly 1995, p. 220.

Luppino-Manes l'a montré, les critiques de Thucydide qui subsistent au livre VIII ne se limitent pas au champ de l'affect et de la passion[4].

Sur ces difficultés inhérentes au texte de Thucydide sont venues se greffer les lectures modernes. L'une d'entre elles – l'*hybris* d'Alcibiade – est devenue une évidence quasi-dogmatique, aussi bien dans le milieu universitaire que dans celui des amateurs éclairés. Alcibiade, par sa démesure, entraînerait les Athéniens dans une politique impérialiste à outrance. Dans cette interprétation, l'*hybris* d'Alcibiade est la cause de la défaite athénienne qui deviendrait une manifestation de la juste *némésis*, religieuse ou non. Il s'agit là d'une acception tragique du mot, qui pourtant ne correspond pas en tout point à l'utilisation qui en est faite dans le corpus des sources littéraires contemporaines comme postérieures.

Avec ce chapitre (dont nous précisons ci-après la méthode), nous souhaitons donc revenir autrement sur ce portrait problématique d'Alcibiade. Pour l'établir, dans toute sa complexité et son ambivalence, il nous semble primordial d'en étudier la méthode de construction par Thucydide. Mais pour pouvoir faire une analyse précise, il nous paraît nécessaire, au lieu de suivre, comme à l'habitude, le cours chronologique du récit de Thucydide, de présenter, en préalable indispensable à toute étude, le corpus thucydidéen relatif au portrait d'Alcibiade Notre objectif en cela n'est pas de produire une simple anthologie, mais plutôt de dégager, grâce à une classification, la méthode et les principes qui régissent l'élaboration littéraire du personnage d'Alcibiade par Thucydide.

Ce corpus ainsi établi nous permettra de bâtir notre analyse de la figure d'Alcibiade chez l'historien. Nous la considérerons dans ce chapitre sous l'angle du citoyen qui nous semble être l'un des principaux angles d'approche de Thucydide lorsqu'il parle d'Alcibiade[5]. Trois caractéristiques se dégagent, selon nous, dans ce thème du citoyen : la recherche de l'*archè* ; l'*hybris* et la *paranomia* ; et enfin la hâblerie. Elles constitueront

4 Luppino-Manes 1999, p. 108, que nous prenons le temps de citer : « mi pare che la nota *mancanza di credibilità* (ἄπιστος / οὐ πιστός) attribuita ad A. in modo constante e ripetitivo soprattutto nel libro VIII, debba riguardare non solo la sfera affettiva, come pensa l'autrice, ma anche quelle intellettiva, cioè la stabilità culturale e la fedeltà alle idee ». Ces propos demandent une précision par rapport à la théorie d'Éd. Delebecque. Le passage sur lequel E. Luppino-Manes s'appuie (VIII, 45) fait précisément partie des ajouts tardifs identifiés par Éd. Delebecque. Cela ne remet pas en cause la théorie d'une rencontre entre les deux hommes, ni même l'existence d'un second portrait d'Alcibiade, qui serait dû à l'obtention de nouvelles informations. En revanche, cela montre que dans ce second portrait, des éléments négatifs, issus de la première description d'Alcibiade, subsistent.

5 La conduite de la guerre est, nous l'avons dit, un autre aspect d'Alcibiade présent chez Thucydide. Nous lui consacrons une étude à part entière en dernière partie, voir *infra* p. 333-424 chap. 8 et 9.

donc naturellement les trois étapes de notre étude. Pour chacune d'elles, nous analyserons en premier lieu Thucydide, puis nous lui comparerons les autres sources qui abordent les mêmes thématiques. Pour conclure le chapitre, nous introduirons les nuances positives que signale Thucydide au sujet d'Alcibiade.

1. Recension et classification des passages de Thucydide

Pour montrer la méthode de Thucydide, il apparaît nécessaire de déconstruire son récit au moins pour ce qui est de la chronologie[6]. Cela implique également de prendre en considération : en premier lieu, la perspective générale dans laquelle Thucydide inscrit lui-même le portrait d'Alcibiade ; et ensuite la fonction et la nature des passages dans lesquels Thucydide le brosse.

Comme celle de tous les autres hommes politiques athéniens post 429, l'image d'Alcibiade est construite par comparaison au référentiel thucydidéen qu'est Périclès. Pour l'historien, seul Périclès savait maintenir le calme dans la société athénienne, tandis que ses successeurs y font entrer « le désordre de leurs luttes » à force de pratiquer « les intrigues personnelles » (II, 65, 11). Ce thème de la lutte est également décrit en des termes précis, quasi cliniques, dans l'analyse de la *stasis* de Corcyre. Thucydide y rapporte tous les facteurs qui conduisent, selon lui, aux *staseis*[7] :

> Πάντων δ' αὐτῶν αἴτιον **ἀρχὴ** ἡ διὰ **πλεονεξίαν** καὶ **φιλοτιμίαν**· ἐκ δ' αὐτῶν καὶ ἐς τὸ **φιλονικεῖν** καθισταμένων τὸ **πρόθυμον**. Οἱ γὰρ ἐν ταῖς πόλεσι προστάντες μετὰ ὀνόματος ἑκάτεροι εὐπρεποῦς, πλήθους τε ἰσονομίας πολιτικῆς καὶ ἀριστοκρατίας σώφρονος προτιμήσει, **τὰ μὲν κοινὰ** λόγῳ θεραπεύοντες **ἆθλα ἐποιοῦντο**, παντὶ δὲ τρόπῳ ἀγωνιζόμενοι ἀλλήλων περιγίγνεσθαι ἐτόλμησάν τε τὰ δεινότατα ἐπεξῆσάν τε τὰς τιμωρίας ἔτι μείζους, οὐ μέχρι τοῦ δικαίου καὶ τῇ πόλει ξυμφόρου προτιθέντες, ἐς δὲ τὸ ἑκατέροις που αἰεὶ ἡδονὴν ἔχον ὁρίζοντες, καὶ ἢ μετὰ ψήφου ἀδίκου καταγνώσεως ἢ χειρὶ κτώμενοι τὸ κρατεῖν ἑτοῖμοι ἦσαν **τὴν αὐτίκα φιλονικίαν** ἐκπιμπλάναι.
>
> La cause de tout cela, c'était le **pouvoir** voulu par **cupidité** et par **ambition** ; de ces deux sentiments provenait, quand les **rivalités** s'instauraient, une **ardeur passionnée**. En effet, les chefs des cités, pourvus dans chaque camp d'un vocabulaire spécieux, qui leur faisait exalter davantage l'égalité de tous les citoyens devant la loi ou bien la sagesse de l'aristocratie, **traitaient les intérêts de l'État**, qu'ils servaient en parole, **comme un prix à remporter** ; et dans cette joute où tous les moyens leur étaient bons pour triompher les uns des autres, ils osèrent le pire, et poussèrent plus loin encore leurs vengeances, car ils ne les exerçaient pas dans les limites de la justice et de l'utilité publique, mais ils les fixaient selon le plaisir qu'elles pouvaient comporter en l'occurrence pour chaque camp ; et que ce fût par une condamnation issue d'un vote injuste ou en se saisissant par force du pouvoir, ils étaient prêts à satisfaire **leurs rivalités immédiates**.

6 Nous réintégrons la dimension chronologique du portrait d'Alcibiade dans le chapitre suivant, voir *infra* p. 219-270.

7 Sur les *staseis* utilisées par Thucydide comme des moments structurants du récit, voir Price 2001, p. 289-303 ; également Romilly 2005, p. 133-146.

Notre choix de reconnaître dans ce passage une clef de lecture du portrait d'Alcibiade s'appuie sur la proximité lexicale entre, d'une part, la description des passions qui conduisent à la *stasis*, et d'autre part, les passions constitutives d'Alcibiade.

Pour ce qui est des passages dans lesquels Thucydide dépeint Alcibiade, ils sont de nature différente et répondent également à des besoins conjoncturels de l'auteur. Quatre catégories peuvent être dégagées :

- le portrait dressé par Nicias et l'autoportrait d'Alcibiade : il s'agit de discours où Thucydide intervient, mais qui ont également une fonction dans le récit des événements ;
- les deux avertissements de Thucydide : ils précèdent l'introduction et le premier discours d'Alcibiade ;
- l'analyse et le jugement de l'historien dans le cas particulier d'une situation de *stasis* : il s'agit de l'éloge du livre VIII qui ne peut être considéré en dehors de son contexte historique propre ;
- et enfin, les compléments d'analyse personnelle de Thucydide dans le cours du récit : à l'exception d'un passage, ils appartiennent tous au livre VIII, à ses parties anciennes comme aux ajouts plus tardifs étudiés par Édouard Delebecque.

Nous citons le texte de Thucydide pour les passages fondamentaux que nous analysons plus loin dans le corps de ce chapitre. Ceux qui font l'objet d'une analyse plus approfondie dans le chapitre suivant ne sont que résumés ; il en est de même pour ceux dont l'apport est moindre.

1.1. Portrait par un adversaire et autoportrait

1. VI, 12, 2 à 13 : Alcibiade par Nicias.

> Εἴ τέ τις ἄρχειν ἄσμενος αἱρεθεὶς παραινεῖ ὑμῖν ἐκπλεῖν, τὸ ἑαυτοῦ μόνον σκοπῶν, ἄλλως τε καὶ νεώτερος ὢν ἔτι ἐς τὸ ἄρχειν, ὅπως θαυμασθῇ μὲν ἀπὸ τῆς ἱπποτροφίας[8], διὰ δὲ πολυτέλειαν καὶ ὠφεληθῇ τι ἐκ τῆς ἀρχῆς, μηδὲ τούτῳ ἐμπαράσχητε τῷ τῆς πόλεως κινδύνῳ ἰδίᾳ ἐλλαμπρύνεσθαι, νομίσατε δὲ τοὺς τοιούτους τὰ μὲν δημόσια ἀδικεῖν, τὰ δὲ ἴδια ἀναλοῦν, καὶ τὸ πρᾶγμα μέγα εἶναι καὶ μὴ οἷον νεωτέρῳ βουλεύσασθαί τε καὶ ὀξέως μεταχειρίσαι.
> Οὓς ἐγὼ ὁρῶν νῦν ἐνθάδε τῷ αὐτῷ ἀνδρὶ παρακελευστοὺς καθημένους φοβοῦμαι, [...]
>
> Que si enfin, quelqu'un, tout joyeux d'avoir été choisi pour commander, vous conseille de faire l'expédition – en ne considérant que son seul avantage, d'autant qu'il est trop jeune encore pour exercer le commandement : ce qu'il veut, c'est étonner par le luxe de son écurie et trouver dans l'exercice de sa charge de quoi l'aider à couvrir ses énormes dépenses – à celui-là non plus, n'allez

8 À propos de la pratique de l'*hippotrophia* par les ancêtres d'Alcibiade, voir le commentaire de S. Hornblower (*CT* III, p. 333-334).

pas fournir l'occasion de se donner du lustre en son privé au péril la cité, mais dites-vous que les gens de cette sorte font tort à l'intérêt de l'État et ruinent leur situation personnelle, qu'au surplus l'affaire est grave et n'admet pas que des jeunes décident d'elle en la conduisant hâtivement.
Pour ma part, quand je vois cette jeunesse siéger ici aujourd'hui sur l'appel de ce même personnage, je m'effraie ; [...]

1bis. VI, 16 : autoportrait d'Alcibiade.

Καὶ προσήκει μοι μᾶλλον ἑτέρων[9], ὦ Ἀθηναῖοι, ἄρχειν (ἀνάγκη γὰρ ἐντεῦθεν ἄρξασθαι, ἐπειδή μου Νικίας καθήψατο), καὶ ἄξιος ἅμα νομίζω εἶναι. ὧν γὰρ πέρι ἐπιβόητός εἰμι, τοῖς μὲν προγόνοις μου καὶ ἐμοὶ[10] δόξαν φέρει ταῦτα, τῇ δὲ πατρίδι καὶ ὠφελίαν. οἱ γὰρ Ἕλληνες καὶ ὑπὲρ δύναμιν μείζω ἡμῶν τὴν πόλιν ἐνόμισαν τῷ ἐμῷ διαπρεπεῖ[11] τῆς Ὀλυμπίαζε θεωρίας, πρότερον ἐλπίζοντες αὐτὴν καταπεπολεμῆσθαι, διότι ἅρματα μὲν ἑπτὰ καθῆκα, ὅσα οὐδεὶς πω ἰδιώτης πρότερον, ἐνίκησα δὲ καὶ δεύτερος καὶ τέταρτος ἐγενόμην καὶ τἆλλα ἀξίως τῆς νίκης παρεσκευασάμην. νόμῳ μὲν γὰρ τιμὴ τὰ τοιαῦτα, ἐκ δὲ τοῦ δρωμένου καὶ δύναμις ἅμα ὑπονοεῖται. καὶ ὅσα αὖ ἐν τῇ πόλει χορηγίαις ἢ ἄλλῳ τῳ λαμπρύνομαι, τοῖς μὲν ἀστοῖς φθονεῖται φύσει, πρὸς δὲ τοὺς ξένους καὶ αὕτη ἰσχὺς φαίνεται. καὶ οὐκ ἄχρηστος ἥδ' ἡ ἄνοια, ὅς ἂν τοῖς ἰδίοις τέλεσι μὴ ἑαυτὸν μόνον ἀλλὰ καὶ τὴν πόλιν ὠφελῇ. οὐδέ γε ἄδικον ἐφ' ἑαυτῷ μέγα φρονοῦντα μὴ ἴσον εἶναι, ἐπεὶ καὶ ὁ κακῶς πράσσων πρὸς οὐδένα τῆς ξυμφορᾶς ἰσομοιρεῖ· ἀλλ' ὥσπερ δυστυχοῦντες οὐ προσαγορευόμεθα, ἐν τῷ ὁμοίῳ τις ἀνεχέσθω καὶ ὑπὸ τῶν εὐπραγούντων ὑπερφρονούμενος, ἢ τὰ ἴσα νέμων τὰ ὁμοῖα ἀνταξιούτω. οἶδα δὲ τοὺς τοιούτους, καὶ ὅσοι ἔν τινος λαμπρότητι προέσχον, ἐν μὲν τῷ καθ' αὑτοὺς βίῳ λυπηροὺς ὄντας, τοῖς ὁμοίοις μὲν μάλιστα, ἔπειτα δὲ καὶ τοῖς ἄλλοις ξυνόντας, τῶν δὲ ἔπειτα ἀνθρώπων προσποίησίν τε ξυγγενείας τισὶ καὶ μὴ οὖσαν καταλιπόντας, καὶ ἧς ἂν ὦσι πατρίδος, ταύτῃ αὔχησιν ὡς οὐ περὶ ἀλλοτρίων οὐδ' ἁμαρτόντων, ἀλλ' ὡς περὶ σφετέρων τε καὶ καλὰ πραξάντων. ὧν ἐγὼ ὀρεγόμενος[12] καὶ διὰ ταῦτα τὰ ἴδια ἐπιβοώμενος[13] τὰ δημόσια σκοπεῖτε εἴ του χεῖρον μεταχειρίζω. Πελοποννήσου γὰρ τὰ δυνατώτατα ξυστήσας ἄνευ μεγάλου ὑμῖν κινδύνου καὶ δαπάνης Λακεδαιμονίους ἐς μίαν ἡμέραν κατέστησα ἐν Μαντινείᾳ περὶ τῶν ἁπάντων ἀγωνίσασθαι· ἐξ οὗ καὶ περιγενόμενοι τῇ μάχῃ οὐδέπω καὶ νῦν βεβαίως θαρσοῦσιν.

Plus que tout autre, j'ai des droits, Athéniens, à exercer le commandement – force m'est bien de commencer par là, puisque Nicias m'a pris à partie – et j'estime en même temps que j'y ai des titres, puisque les actes qui valent tant de bruit à mon nom, s'ils nous procurent, à mes ancêtres et à moi-même, de la gloire, ont de plus, pour ma patrie, leur utilité.
Devant l'éclat exceptionnel de ma participation aux fêtes olympiques, les Grecs se sont même exagéré la puissance de notre cité, qu'auparavant ils croyaient anéantie par la guerre : j'avais lancé sept chars dans l'arène – plus qu'aucun particulier encore jusque-là ; – j'avais eu, avec la victoire, et la seconde

9 L'emploi d'ἑτέρων, plutôt qu'ἄλλων (d'autres), instaure deux catégories : « les autres par rapport à moi ».

10 Le mot μου est à peine utile ici ; l'article τοῖς suffirait pour traduire le possessif. Thucydide met donc en valeur la première personne avec ce rapprochement.

11 L'adjectif διαπρεπής, ici au datif neutre, est subtantivé (« par ma magnificence »). L'expression est rare et soulignée par le possessif. Toutefois, le terme a d'autres sens, tous présents ici. Le verbe πρέπειν chez Homère se traduit par « se distinguer » ; πρέπειν veut dire aussi : « briller de tout son éclat » (ou au pluriel) pour un objet (voir *infra* λαμπρύνομαι dans le même texte ; ou dans la généralisation : « tous ceux qui ont surpassé les autres par leur éclat en quelque domaine » : ὅσοι ἔν τινος λαμπρότητι προέσχον) ; et enfin « montrer par son apparence extérieure » (importance de l'image). Les trois sens définissent la personnalité ou les motivations d'Alcibiade.

12 « Désirer plus que tout », mais surtout « avoir faim de ». Voir *infra* p. 200.

13 Voir ἐπιβόητος au début du discours.

> et la quatrième place ; j'avais enfin, pour tout le reste, pris des dispositions qui répondaient à cette victoire. Si l'usage peut ne voir là que des titres d'honneur, la manifestation de fait laisse aussi, du même coup, transparaître la puissance. D'un autre côté, tout ce que, dans la cité, je me donne de lustre par mes chorégies ou autrement peut bien être par nature objet de jalousie pour mes compatriotes, les étrangers, eux, voient là encore la force. Elle est loin d'être inutile, la folie de qui, à ses propres dépens, sert non seulement ses intérêts, mais aussi la cité ; et ce n'est pas non plus un crime, quand on a de soi une haute opinion, que de se refuser à l'égalité avec autrui, puisque aussi bien celui qui ne réussit pas ne rencontre personne pour partager sa disgrâce. Maltraités de la fortune, on nous tourne le dos : qu'on ne trouve donc pas mauvais pareillement d'être méprisé par ceux qui réussissent, ou bien qu'on fasse d'abord part égale, si l'on prétend à la réciproque. Je sais de reste que les hommes de cette sorte, comme tous ceux qui, en quelque domaine, ont brillé hors du commun, si, de leur vivant, ils sont à charge aux autres – à leurs pareils avant tout, mais à tous ceux aussi avec qui ils se trouvent en relations – n'en laissent pas moins, parmi les générations suivantes, à quelques-uns la prétention, même inexacte, de leur être apparentés, et à la patrie qui fut la leur la fierté de les revendiquer comme étant non pas des étrangers ou des gens fourvoyés, mais des hommes à elle, dont les actes furent grands.
> Voilà ce que j'ambitionne et qui vaut tant de bruit à ma conduite privée ; voyez si j'en suis, pour conduire la politique, inférieur à personne : en groupant, sans grands risques ni dépenses pour vous, ce qu'il y a de plus puissant dans le Péloponnèse, j'ai amené les Lacédémoniens à jouer en un jour, à Mantinée, le tout pour le tout, et il est résulté de là que, victorieux pourtant dans la bataille, ils n'ont pas encore, aujourd'hui même, une confiance assurée.

Ces deux passages forment une paire indissociable. Ils appartiennent à deux discours qui se répondent et dans lesquels les propos des orateurs sont orientés. Toutefois, malgré son évidente subjectivité, le discours de Nicias constitue sans doute le jugement le plus objectif sur Alcibiade lorsque Nicias affirme que tout ce qu'Alcibiade recherche est d'exercer et de détenir l'*archè*. Nous commentons, plus loin, ce double portrait sous le prisme de la volonté d'*archè* .

*

2. VI, 89 et 92 : nouvel autoportrait à Sparte dans la position d'un exilé.

Nous commentons ce passage dans le chapitre suivant. Nous n'en donnons donc pas le texte ici. Il vient compléter le portrait d'Alcibiade pour ce qui est de la tradition familiale invoquée et de l'importance de l'honneur.

1.2. Avertissements de Thucydide

3. V, 43 : premier avertissement de Thucydide, au moment de l'alliance argienne.

> Κατὰ τοιαύτην δὴ διαφορὰν ὄντων τῶν Λακεδαιμονίων πρὸς τοὺς Ἀθηναίους, οἱ ἐν ταῖς Ἀθήναις αὖ βουλόμενοι λῦσαι τὰς σπονδὰς εὐθὺς ἐνέκειντο. Ἦσαν δὲ ἄλλοι τε καὶ Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου, ἀνὴρ ἡλικίᾳ μὲν ἔτι τότε ὢν νέος ὡς ἐν ἄλλῃ πόλει, ἀξιώματι δὲ προγόνων τιμώμενος· ᾧ ἐδόκει μὲν καὶ ἄμεινον

εἶναι πρὸς τοὺς Ἀργείους μᾶλλον χωρεῖν, οὐ μέντοι ἀλλὰ καὶ φρονήματι φιλονικῶν[14] ἠναντιοῦτο, ὅτι Λακεδαιμόνιοι διὰ Νικίου καὶ Λάχητος ἔπραξαν τὰς σπονδάς, ἑαυτὸν κατά τε τὴν νεότητα ὑπεριδόντες καὶ κατὰ τὴν παλαιὰν προξενίαν ποτὲ οὖσαν οὐ τιμήσαντες, ἣν τοῦ πάππου ἀπειπόντος αὐτὸς τοὺς ἐκ τῆς νήσου αὐτῶν αἰχμαλώτους θεραπεύων διενοεῖτο ἀνανεώσασθαι. Πανταχόθεν τε νομίζων ἐλασσοῦσθαι τό τε πρῶτον ἀντεῖπεν, οὐ βεβαίους φάσκων εἶναι Λακεδαιμονίους, ἀλλ᾽ ἵνα Ἀργείους σφίσι σπεισάμενοι ἐξέλωσι καὶ αὖθις ἐπ᾽ Ἀθηναίους μόνους ἴωσι, τούτου ἕνεκα σπένδεσθαι αὐτούς, καὶ τότε, ἐπειδὴ ἡ διαφορὰ ἐγεγένητο, πέμπει εὐθὺς ἐς Ἄργος ἰδίᾳ, κελεύων ὡς τάχιστα ἐπὶ τὴν ξυμμαχίαν προκαλουμένους ἥκειν μετὰ Μαντινέων καὶ Ἠλείων, ὡς καιροῦ ὄντος καὶ αὐτὸς ξυμπράξων τὰ μάλιστα.

Alors qu'un tel différend opposait les Lacédémoniens aux Athéniens, ceux qui, à Athènes, étaient pour la rupture du traité montrèrent à leur tour une soudaine insistance. Parmi eux, il y avait, entre autres, Alcibiade, fils de Clinias ; son âge faisait de lui encore un jeune homme, selon les critères admis ailleurs, mais le renom de ses ancêtres lui valait de la considération. Et sans doute était-ce bel et bien son avis qu'il valait mieux se rapprocher d'Argos ; mais une ambition, due à l'orgueil, lui dictait aussi son opposition : car les Lacédémoniens avaient négocié le traité en passant par Nicias et Lachès : ils l'avaient négligé, lui, à cause de sa jeunesse, et ne lui avaient pas accordé une considération en rapport avec l'ancienne proxénie du passé, à laquelle son grand-père avait renoncé, mais que lui-même songeait à renouveler en s'occupant des Lacédémoniens faits prisonniers dans l'île. Jugeant donc, à tous égards, sa place méconnue, il avait dès le début émis des protestations, déclarant que Sparte n'était pas sûre : elle voulait, grâce à son traité avec eux, abattre Argos, pour se retourner ensuite contre une Athènes isolée, et ne traitait, selon lui, que pour cela ; de même alors, une fois le différend intervenu, il s'empressa d'envoyer un message privé à Argos, invitant les gens de cette ville à se présenter au plus tôt avec des Mantinéens et des Éléens pour offrir leur alliance : le moment, disait-il, était bon et lui-même servirait leur cause de toutes ses forces.

Le passage en question contient trois thèmes à étudier. Le premier est une description des motivations et du caractère d'Alcibiade. Nous le traitons ici même dans ce chapitre. Le deuxième permet d'appréhender les méthodes d'action d'Alcibiade au début de sa carrière. Nous l'étudierons dans le chapitre suivant. Le dernier thème concerne la conduite de la guerre et fera l'objet d'une analyse dans notre troisième partie.

*

3bis. VI, 15, 2-4 : second avertissement de Thucydide, au moment de l'expédition de la Sicile.

Ἐνῆγε δὲ προθυμότατα τὴν στρατείαν Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου, βουλόμενος τῷ τε Νικίᾳ ἐναντιοῦσθαι, ὢν καὶ ἐς τἆλλα διάφορος τὰ πολιτικὰ καὶ ὅτι αὐτοῦ διαβόλως ἐμνήσθη, καὶ μάλιστα στρατηγῆσαί τε ἐπιθυμῶν καὶ ἐλπίζων Σικελίαν τε δι᾽ αὐτοῦ καὶ Καρχηδόνα λήψεσθαι καὶ τὰ ἴδια ἅμα εὐτυχήσας χρήμασί τε καὶ δόξῃ ὠφελήσειν. Ὧν γὰρ ἐν ἀξιώματι ὑπὸ τῶν ἀστῶν, ταῖς ἐπιθυμίαις μείζοσιν ἢ κατὰ τὴν ὑπάρχουσαν οὐσίαν ἐχρῆτο ἔς τε τὰς ἱπποτροφίας καὶ τὰς ἄλλας δαπάνας· ὅπερ καὶ καθεῖλεν ὕστερον τὴν τῶν Ἀθηναίων πόλιν οὐχ ἥκιστα. Φοβηθέντες γὰρ αὐτοῦ οἱ πολλοὶ τὸ μέγεθος τῆς τε

14 Littéralement : « cherchant à l'emporter par l'orgueil ». Thucydide souligne l'inconséquence égoïste par des termes forts qu'il met en valeur : place centrale, même nombre de syllabes, allitération en φ.

> κατὰ τὸ ἑαυτοῦ σῶμα παρανομίας ἐς τὴν δίαιταν καὶ τῆς διανοίας ὧν καθ' ἓν ἕκαστον ἐν ὅτῳ γίγνοιτο ἔπρασσεν, ὡς τυραννίδος ἐπιθυμοῦντι πολέμιοι καθέστασαν, καὶ δημοσίᾳ κράτιστα διαθέντι τὰ τοῦ πολέμου ἰδίᾳ ἕκαστοι τοῖς ἐπιτηδεύμασιν αὐτοῦ ἀχθεσθέντες, καὶ ἄλλοις ἐπιτρέψαντες, οὐ διὰ μακροῦ ἔσφηλαν τὴν πόλιν.
>
> Le plus ardent à soutenir l'expédition était Alcibiade, fils de Clinias. Il obéissait au désir de combattre Nicias, dont il était, d'une façon générale, l'adversaire en politique, et qui, de plus, l'avait attaqué en passant ; mais avant tout, il aspirait à exercer le commandement, se flattant par là, tout à la fois, de conquérir la Sicile, puis Carthage, et, si la fortune le favorisait, de servir ses intérêts privés sous le rapport de l'argent et de la réputation. En grand crédit auprès de ses compatriotes, ses goûts le portaient au-delà de ce que lui permettaient ses ressources, tant pour l'entretien de son écurie que pour ses autres dépenses. Ce ne fut pas, justement, ce qui, dans la suite, contribua le moins à la ruine d'Athènes. Effrayés de l'extrême indépendance qu'il affectait personnellement dans sa manière de vivre, comme de la portée des vues qui se manifestaient successivement dans chacune des entreprises où il s'employait, les gens formant la masse, se persuadant qu'il aspirait à la tyrannie, se firent ses ennemis ; et, bien que, pour la cité, il eût pris les meilleures dispositions relatives à la guerre, comme ils ne pouvaient, dans le privé, supporter ses façons, ils ne tardèrent pas à perdre la cité en confiant les affaires à d'autres.

Nous l'avons dit dans nos prolégomènes thucydidéens, ce nouveau portrait, ou plutôt ce complément de portrait, est à l'origine de la dichotomie action publique / conduite privée qui régit toute la vision d'Alcibiade par Thucydide. Il s'agit d'une analyse de l'historien tant du personnage que de la manière dont il est perçu par ses contemporains.

1.3. Analyse et jugement de l'historien dans le cas particulier d'une situation de *stasis*

4. VIII, 86 : service rendu à la cité à Samos.

En 411, élu stratège par les marins de Samos, Alcibiade empêche une expédition armée contre les Quatre-Cents qui sont au pouvoir à Athènes. Thucydide signale alors le service rendu à la cité dans des termes élogieux. L'édition du texte est difficile, et nous lui consacrons une étude à part entière dans le chapitre suivant[15].

1.4. Compléments du jugement personnel au fil du récit

5. VI, 28 : conduite privée d'Alcibiade et sa perception par les Athéniens.

Dans cette section, Thucydide rapporte comment les affaires d'impiétés sont utilisées par les adversaires politiques d'Alcibiade qui, utilisant la conduite privée d'Alcibiade

15 Voir *infra* p. 253-264 chap. 5.

connue de tous, le montrent comme un adversaire de la démocratie. Dans ce même chapitre, nous commentons deux notions présentes dans ce texte : l'*hybris* commise lors de la mutilation des Hermès et de la parodie des Mystères, ainsi que la *paranomia* d'Alcibiade.

*

5bis. VIII, 45, 1 : conduite privée d'Alcibiade à Sparte.

[...] (ἦν γὰρ καὶ τῷ Ἀγιδι ἐχθρὸς καὶ ἄλλως ἄπιστος ἐφαίνετο) [...].

[...] (outre qu'il était l'ennemi d'Agis, on avait d'autres raisons de le trouver indigne de confiance) [...].

Cette phrase ne nécessite pas un long commentaire, cependant elle doit être remarquée, car elle est une allusion de Thucydide à la conduite privée d'Alcibiade à Sparte. En effet, si l'historien ne traite pas dans les détails l'affaire de l'adultère de Timaia, il ne l'ignore pas[16].

*

6. VIII, 17, 2 : recherche des honneurs personnels et τὸ ἀγώνισμα, le prix de la lutte[17].

ἐβούλετο γὰρ ὁ Ἀλκιβιάδης, ὢν ἐπιτήδειος τοῖς προεστῶσι τῶν Μιλησίων, φθάσαι τάς τε ἀπὸ τῆς Πελοποννήσου ναῦς προσαγαγόμενος αὐτοὺς καὶ τοῖς Χίοις καὶ ἑαυτῷ καὶ Χαλκιδεῖ καὶ τῷ ἀποστείλαντι Ἐνδίῳ, ὥσπερ ὑπέσχετο, τὸ ἀγώνισμα προσθεῖναι, ὅτι πλείστας τῶν πόλεων μετὰ τῆς Χίων δυνάμεως καὶ Χαλκιδέως ἀποστήσας.

Alcibiade en effet, qui était lié avec les principaux des Milésiens, voulait rallier cette ville avant l'arrivée des vaisseaux du Péloponnèse ; ainsi les gens de Chios, lui-même, Chalcideus et, selon sa promesse, Endios qui les avait envoyés recueilleraient le mérite de l'exploit, s'il arrivait à obtenir le plus de défection possible, avec l'aide des gens de Chios et de Chalcideus.

7. VIII, 47-48 : omniprésence des intérêts personnels dans chaque action.

(VIII, 48, 4) καὶ τοῖς μὲν ἄλλοις ἐφαίνετο εὔπορα καὶ πιστά, Φρυνίχῳ δὲ στρατηγῷ ἔτι ὄντι οὐδὲν ἤρεσκεν, ἀλλ' ὅ τε Ἀλκιβιάδης, ὅπερ καὶ ἦν, οὐδὲν μᾶλλον ὀλιγαρχίας ἢ δημοκρατίας δεῖσθαι ἐδόκει αὐτῷ οὐδ' ἄλλο τι σκοπεῖσθαι ἢ ὅτῳ τρόπῳ ἐκ τοῦ παρόντος κόσμου τὴν πόλιν μεταστήσας ὑπὸ τῶν ἑταίρων παρακληθεὶς κάτεισι, σφίσι δὲ περιοπτέον εἶναι τοῦτο μάλιστα, ὅπως μὴ στασιάσωσιν·

Tous [les chefs du mouvement oligarchique à Samos] les trouvèrent pleines d'avantages et dignes de confiance [les propositions d'Alcibiade], sauf Phrynichos, qui était encore stratège, et à qui elles

16 Pour un récit plus détaillé, voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 7.

17 Cf. III, 82, 8, équivalent à traiter les intérêts de la cité comme des ἆθλα, « des prix à remporter » ; d'un ἆθλον ici.

> n'agréaient en rien ; il pensait qu'Alcibiade – et c'était bien vrai – ne désirait pas[18] plus l'oligarchie que la démocratie, et que son seul but[19] était, d'une façon ou d'une autre, de changer l'ordre établi dans la cité pour y rentrer à l'appel de sa faction, tandis qu'eux-mêmes devaient se préoccuper avant tout de prévenir les luttes civiles [...].

Nous ne citons pas intégralement le passage de Thucydide ici, mais seulement le jugement de Phrynichos partagé par Thucydide lui-même. Dans le texte qui précède, l'historien rappelle qu'Alcibiade agit toujours dans l'intérêt de ceux qu'il conseille, mais n'oublie jamais son intérêt personnel[20].

*

8. VIII, 52 : ardeur dans toutes les actions, y compris la flatterie.

> Καὶ ὁ μὲν Ἀλκιβιάδης, ἅτε περὶ μεγάλων ἀγωνιζόμενος[21], προθύμως τὸν Τισσαφέρνην θεραπεύων[22] προσέκειτο[23]· [...].
>
> Tandis donc qu'Alcibiade, vu la grandeur de l'enjeu, faisait la cour à Tissapherne avec une ardeur inlassable [...].

Pour Thucydide, l'*ardeur passionnée* (τὸ πρόθυμον) caractérise sans cesse Alcibiade, quelles que soient les époques et les actions. Nous commenterons l'évolution de ce qualificatif au livre VI.

*

9. VIII, 56, 3 : une forfanterie (parfois) politique et une volonté de paraître.

> Δοκεῖ δέ μοι[24] καὶ ὁ Τισσαφέρνης τὸ αὐτὸ βουληθῆναι, αὐτὸς μὲν διὰ τὸ δέος, ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης, ἐπειδὴ ἑώρα ἐκεῖνον καὶ ὡς οὐ ξυμβησείοντα, δοκεῖν τοῖς Ἀθηναίοις ἐβούλετο μὴ ἀδύνατος εἶναι πεῖσαι, ἀλλ' ὡς πεπεισμένῳ Τισσαφέρνει καὶ βουλομένῳ προσχωρῆσαι τοὺς Ἀθηναίους μὴ ἱκανὰ διδόναι.
>
> Je crois que Tissapherne avait pour sa part la même intention, mais c'était par peur, alors qu'Alcibiade, qui le voyait de toute façon hostile à un accord, voulait faire croire aux Athéniens que lui-même n'était pas impuissant à persuader Tissapherne, qu'au contraire celui-ci était tout persuadé et désireux d'un arrangement, mais qu'Athènes lui offrait trop peu.

---

18 δεῖσθαι : « ne semblait pas plus *demander, avoir besoin de* », plus exactement.

19 σκοπεῖσθαι : « semblait plutôt, *examiner comment* ».

20 Pour notre commentaire du rôle d'Alcibiade auprès de Tissapherne, voir infra p. 401-402 chap. 9.

21 « Luttant » : parce qu'il luttait pour.

22 « En le servant avec zèle ».

23 « S'attachait à lui » : lui était tout dévoué.

24 L'expression δοκεῖ δέ μοι semble indiquer un avis personnel, très critique, de Thucydide. Voir Lévy 2009, p. 418.

Thucydide voit en Alcibiade une volonté incessante de paraître : il veut sans cesse donner l'impression d'un pouvoir et se soucie continuellement de son image.

*

9bis. VIII, 81-82 : hâblerie d'Alcibiade et manipulation de l'image.

> (VIII, 81, 2) Il y eut une assemblée, où Alcibiade se plaignit et se lamenta du malheur que l'exil avait été pour lui personnellement et traita longuement des affaires publiques, offrant pour l'avenir des espoirs considérables et vantant à l'excès son influence sur Tissapherne (καὶ ὑπερβάλλων ἐμεγάλυνε τὴν ἑαυτοῦ δύναμιν παρὰ τῷ Τισσαφέρνει, ἵνα…), à plusieurs fins : à Athènes, il voulait intimider les maîtres de l'oligarchie et favoriser la désagrégation des sociétés de conjurés ; à Samos, accroître son propre prestige et renforcer la confiance ; chez les ennemis enfin, il voulait provoquer contre Tissapherne l'hostilité la plus vive qu'il pourrait et les précipiter du haut de leurs espérances. Alcibiade en tout cas faisait une promesse qui était bien le comble de la hâblerie (μέγιστα ἐπικομπῶν ὡς) : Tissapherne, disait-il, lui avait juré, tant qu'il lui resterait quelque chose à lui-même, et s'il pouvait donner sa confiance aux Athéniens, de ne pas les laisser manquer de subsides, dût-il à la fin vendre son propre lit ; les navires phéniciens qui étaient déjà à Aspendos seraient remis aux Athéniens, non aux Péloponnésiens ; mais il ne se fierait aux Athéniens que si Alcibiade en personne, revenu sain et sauf, s'en portait garant auprès de lui.
> […]
> (VIII, 82, 3) Aussitôt après cette assemblée, il y partit, pour donner ainsi le sentiment (ἵνα δοκῇ) d'une association totale avec lui et en même temps parce qu'il voulait accroître son propre prestige aux yeux de l'autre, lui montrer qu'on (καὶ ἐνδείκνυσθαι ὅτι) l'avait maintenant nommé stratège, qu'il était donc maintenant en mesure de lui faire du bien ou du mal. Il se trouvait ainsi qu'Alcibiade cherchait à intimider les Athéniens au moyen de Tissapherne, et celui-ci au moyen des Athéniens.

9ter. VIII, 88 et 108 : propagande politique et personnelle.

> (VIII, 88) Mais quand Alcibiade apprit que Tissapherne se rendait à Aspendos, il en fit autant et partit avec treize navires, en promettant aux gens de Samos de leur rendre un service sûr et considérable (ὑποσχόμενος τοῖς ἐν τῇ Σάμῳ ἀσφαλῆ καὶ μεγάλην χάριν) ; car de deux choses l'une : ou il amènerait, lui, la flotte phénicienne aux Athéniens, ou du moins il l'empêcherait d'aller chez les Péloponnésiens. Il connaissait, probablement, depuis longtemps l'intention de Tissapherne de ne pas amener la flotte, et il voulait le compromettre le plus possible aux yeux des Péloponnésiens comme étant son ami et celui des Athéniens : cela obligerait Tissapherne à pencher davantage pour Athènes. Alcibiade mit donc le cap vers l'est, droit sur Caunos et Phasélis.
>
> (VIII, 108, 1) Vers cette même époque Alcibiade, de son côté, avait ramené ses treize navires de Phasélis et Caunos à Samos, avec la nouvelle qu'il avait empêché la flotte phénicienne de rejoindre les Péloponnésiens et que maintenant, grâce à lui, Tissapherne avait plus d'amitié qu'auparavant pour Athènes (καὶ τὸν Τισσαφέρνην ὅτι φίλον πεποιήκοι μᾶλλον Ἀθηναίοις ἢ πρότερον).

Les extraits 9bis (VIII, 81-82) et 9ter (VIII, 88 ; 108) illustrent ce souci permanent de l'image de soi. Il peut être politique, mais également personnel : Alcibiade en joue et le manipule. Pour les trois textes, nous ne donnons que les passages essentiels et indiquons le texte grec entre parenthèses.

2. La volonté d'*archè* d'Alcibiade : indices de *pleonexia* et *philonikia*

2.1. Alcibiade selon Nicias, Alcibiade par lui-même : VI, 12 et 16

Il est de coutume de commencer la description d'Alcibiade en citant son introduction dans le récit (V, 43), ainsi que le complément d'analyse que fait Thucydide (VI, 15). Ces deux passages sont fondamentaux, et nous ne dérogerons pas à l'usage d'en faire le commentaire. Néanmoins, il nous semble opportun de commencer l'étude du portrait d'Alcibiade par les deux premiers discours de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade. Notre choix s'explique par la distinction qui doit être faite entre ces deux discours et les passages du récit dans lesquels Thucydide analyse la figure d'Alcibiade. En effet, s'ils sont recomposés par Thucydide – comme tous les discours de *La Guerre du Péloponnèse* –, ils contiennent également une représentation d'Alcibiade conforme à la pensée des deux orateurs[25]. La base de ces deux discours reste, avant tout, les propos – orientés et subjectifs – de deux adversaires politiques ; le premier dressant un portrait négatif du second pour l'attaquer, le second se décrivant lui-même pour se défendre. Ainsi, malgré leurs arguments politiciens[26], leur rhétorique[27] et leurs omissions ou leurs déformations[28], les deux discours délivrent une image réelle d'Alcibiade, et revendiquée par l'intéressé.

Nicias dresse le portrait d'Alcibiade en VI, 12, 2, avant sa conclusion générale dans laquelle il fait une dernière allusion à son adversaire[29]. Alcibiade lui répond dès ses premiers mots et décrit son comportement civique plus longuement que ne l'a fait son adversaire (VI, 16).

---

25 Sur l'intervention de Thucydide qui ne modifie pas le fond des discours de cette antilogie, voir la brève, mais précise, synthèse de M. Menu (1994, p. 132).

26 Par exemple la mention du trop jeune âge d'Alcibiade par Nicias. Pour le problème proprement biographique lié à l'âge d'Alcibiade, voir Hatzfeld 1951, p. 27, 62-66. De notre côté, nous rappellons qu'Alcibiade a déjà été stratège, en 419/8 et 416/5. Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre l'argumentation de Nicias sur l'âge d'Alcibiade. En fait, les propos sur l'âge s'inscrivent dans une tactique, employée par les deux orateurs, dans l'objectif de mobiliser les générations les unes contre les autres. Voir Romilly 2005, p. 147-156. Voir également *infra*, p. 193 n. 33 sur l'interprétation du processus de décision par les jeunes gens.

27 Alcibiade ne réfute pas l'argumentation de Nicias dans son ensemble. Il la reprend et la redéfinit afin de lui donner une valeur positive à son égard.

28 Nicias reproche la prodigalité intéressée d'Alcibiade dans ses dépenses publiques et passe sous silence la sienne, se montrant par conséquent comme indifférent aux avantages de sa position dans la cité. Sur la somptuosité intéressée des liturgies de Nicias, voir Plutarque, *Vie de Nicias*, 3. Pour la bibliographie lire Queyrel 2007, p. 81.

29 Nicias désigne de nouveau Alcibiade indirectement par l'expression τῷ αὐτῷ ἀνδρὶ (VI, 13, 1) et le rend responsable du δυσέρως des Athéniens pour les choses lointaines.

L'attaque de Nicias[30] se résume à une destruction en règle de l'image d'Alcibiade. L'argumentation est scandée par le verbe ἄρχειν et le substantif ἀρχή. Pour Nicias, Alcibiade est antinomique avec l'*archè*, chose grave et sérieuse selon lui. Ainsi, Alcibiade est « tout joyeux » (ἄσμενος) de commander, « trop jeune » (νεώτερος) pour commander et enfin son désir de commander est intéressé[31]. Jeune homme peu sérieux, il veut commander pour se rembourser de ses liturgies[32] et faire de nouveaux gains aux dépens de ses concitoyens[33]. L'énonciation des défauts de la jeunesse et leurs conséquences néfastes qui suivent participent alors au portrait d'Alcibiade, et les termes négatifs que Nicias emploie pour le conflit de générations s'appliquent à son adversaire[34].

Dans sa réponse, Alcibiade reprend à son compte toutes les accusations de Nicias. Ce procédé rhétorique n'enlève pas à son discours un accent de sincérité lorsqu'il revendique ses droits à l'*archè* : Καὶ προσήκει μοι μᾶλλον ἑτέρων [...] ἄρχειν [...] καὶ ἄξιος ἅμα νομίζω εἶναι. Commander lui revient plus qu'*à tous les autres*, en raison d'une *axia*, personnelle et familiale. Cela établi, Alcibiade peut réfuter Nicias en affirmant que : 1° s'il se soucie de sa δόξα, personnelle et familiale, il n'oublie pas l'intérêt de la patrie (τῇ δὲ πατρίδι καὶ ὠφελίαν) ; 2° sa jeunesse n'est pas « une folie contre nature » (ἄνοια παρὰ φύσιν).

La première des deux affirmations est la plus détaillée (VI, 16, 2-6). Elle constitue le cœur de la justification de la recherche de l'*archè* par Alcibiade. Avec habileté, l'orateur alterne les propos sur la politique extérieure et la politique intérieure. En effet, alors que Nicias critique son comportement dans la cité, dans sa réponse, Alcibiade élargit le spectre en parlant de ses victoires aux jeux olympiques. De cette manière, il donne un sens à sa *philotimia*. Νόμῳ μὲν γὰρ τιμὴ τὰ τοιαῦτα, ἐκ δὲ τοῦ δρωμένου καὶ δύναμις ἅμα ὑπονοεῖται. Tout en étant personnelle, sa recherche des honneurs est aussi d'utilité

30 Notons que Nicias n'est pas exempt d'ambition politique, voir *infra* p. 227 chap. 5.

31 A. Gomme (*HCT* IV, p. 237) commente la formulation ambiguë de l'expression διὰ δὲ πολυτέλειαν ἐκ τῆς ἀρχῆς qui peut signifier « as his expenditure necessitates, gain (sc. in money) » et/ou « by means of expenditure (sc. in command) gain (sc. in political prestige) ».

32 On trouve une remarque générale similaire chez Lysias, *Sur les biens d'Aristophane défense contre le Trésor*, 56-57.

33 Pour compléter ce portrait, voir l'analyse fine et intéressante de Fr. Frazier (1997, p. 251) de l'emploi du moyen βουλεύσασθαί par Nicias (VI, 12, 2) et de l'actif βουλεύοντες par Alcibiade (VI, 18, 6) dans le débat sur la jeunesse. Pour l'auteur, « l'on peut même se demander si le moyen ici ne tendrait pas plus vers la réflexion personnelle que la délibération collective : il faudrait alors entendre que les jeunes gens ne consultent qu'eux-mêmes et aussitôt s'attaquent à la réalisation de leur projet avec une dangereuse précipitation ».

34 VI, 13, 1.

publique puisqu'elle prouve la puissance de sa cité aux yeux des étrangers[35]. Cela étant établi, il peut revenir sur la critique de Nicias qu'il convertit en une manifestation du *phtónos* (τοῖς μὲν ἀστοῖς φθονεῖται φύσει) auquel il oppose encore une fois les conséquences positives pour l'image extérieure de la cité. Ses manières et les dépenses qu'il fait pour la cité ne sont donc ni illégales, ni contre les usages[36]. Telles qu'elles sont présentées par Alcibiade, ses manières font penser à l'idéal aristocratique de la *doxa*.

Dans la suite de son argumentation (VI, 16, 4-5)[37], Alcibiade ne reprend plus les propos de Nicias, il va au-delà avec insolence en revendiquant ouvertement sa supériorité. Le fait qu'il ait une haute opinion de lui (ἐφ' ἑαυτῷ μέγα φρονοῦντα) et qu'il réussisse dans ses entreprises lui permet de se savoir supérieur[38], et par conséquent de mépriser ceux qui parmi les Athéniens ne sont pas ses ὅμοιοι, sans qu'il y ait pour autant une *adikia* de son côté. Pour justifier cette position aristocratique, Alcibiade procède encore une fois en deux temps. Tout d'abord, il distingue les conséquences présentes et futures pour sa personne. Aujourd'hui, il assume l'animosité de ceux qui l'envient, car son véritable objectif n'est pas d'obtenir des honneurs sur l'instant, mais une postérité qu'il ambitionne. Puis, il revient sur l'intérêt de la cité, toujours considérée du point de vue de la politique extérieure, en invoquant la bataille de Mantinée et l'alliance athénienne dans le Péloponnèse de 419/8. D'un point de vue factuel, sa vision de la bataille est juste. Il reconnaît la défaite des Athéniens et la victoire des Lacédémoniens. Ce sont les conclusions qu'il en tire qui sont

35 Le lien entre prestige et avantage pour la cité n'est pas inhabituel et se retrouve dans plusieurs discours chez Thucydide, voir Romilly 2005, p. 176 et 187. Cependant, cette fois c'est la *timè* personnelle qui devient utile à la cité. En outre, Alcibiade met en parallèle l'usage (*nomos*) et son action : νόμῳ μὲν γὰρ τιμὴ τὰ τοιαῦτα, ἐκ δὲ τοῦ δρωμένου καὶ δύναμις ἅμα ὑπονοεῖται. Il ne se contente pas de l'honneur "usuel".

36 Éd. Lévy (2009, p. 414) a fait un commentaire précis de la syntaxe et du vocabulaire de VI, 16, 3-4. Pour lui, la double négation οὐκ ἄχρηστος (ἥδ' ἡ ἄνοια) « permet de retrouver le terme χρηστός » qu'Alcibiade revendique donc pour lui. On remarquera aussi la force de la litote et le démonstratif employé, renvoyant à la personne de l'orateur.

37 S. Bocksberger (1981) proposait de voir en VI, 16, 4-5 un ajout tardif de Thucydide dont l'objectif était de « hausser son analyse des causes de la chute d'Athènes au-dessus des querelles partisanes et de lui donner une vérité universelle. Cette démarche est bien de l'écrivain qui se voulait avant tout l'historien impartial de la guerre du Péloponnèse » (p. 53). Selon lui, le passage s'intègre mal dans l'antilogie pour deux raisons principales : 1° il ne réfute pas les accusations de Nicias ; 2° Alcibiade n'a pas encore été soupçonné de vouloir la tyrannie, puisque la mutilation des Hermès ne s'est pas encore produite. L'auteur pense donc qu'Alcibiade ne peut pas soutenir un discours sur l'inégalité dans la cité en 415. Nous ne souscrivons pas à cette thèse dont les arguments sont, nous semble-t-il, trop fragiles. Il est évident que les soupçons des Athéniens n'apparaissent pas *ex nihilo* avec la mutilation. Par son comportement, et de tels propos, Alcibiade contribue lui-même à donner cette image, comme l'avertissement de Thucydide en VI, 15 le rappelle.

38 Alcibiade exprime cette idée par μὴ ἴσον εἶναι pour laquelle nous suivons les remarques d'Éd. Lévy (2009, p. 415).

orientées. Selon lui, le maintien de la paix est dû à la démonstration de puissance des Athéniens qu'il a orchestrée à Mantinée. Ainsi, il passe sous silence ceux qui, à Athènes – c'est-à-dire Nicias entre autres – comme à Sparte, ont œuvré et sont toujours favorables au maintien de la paix. Le coup porté contre Nicias est double, car, comme l'a montré Michel Menu, « le jeune aristocrate, pour jouer à la tête de sa cité le rôle politique qu'il ambitionne de jouer, sait faire des concessions à l'idéologie d'une démocratie à la Nicias : une efficacité pragmatique ἄνευ μεγάλου ὑμῖν κινδύνου καὶ δαπάνης [sans grands risques ni dépenses pour vous] – le contraire même de l'idéal aristocratique –, dans les limites plus modestes et raisonnables de l'utilité (ὠφελία) »[39].

De ce portrait, dressé à la fois par Nicias et par Alcibiade, ressortent donc les principaux aspects de la personnalité d'Alcibiade. Le premier met en lumière la *philotimia* et l'espoir d'un gain financier dans la recherche d'*archè* d'Alcibiade. Le second reconnaît la *philotimia* en lui donnant une valeur positive, écarte la *pleonexia* et justifie un comportement à la marge des usages par une argumentation sans cesse fondée sur l'utilité[40]. En outre, son interprétation de la bataille de Mantinée donne à voir la facilité déconcertante avec laquelle Alcibiade attribue, en toutes circonstances, les bénéfices d'une situation à ses propres actions, fussent-elles un échec dans les faits. Nous apercevons déjà ici les sentiments qui, selon Thucydide, ont conduit à la *stasis* de Corcyre, ainsi qu'une faim permanente de gloire, Alcibiade étant en concurrence avec les hommes du présent et ceux du passé.

Enfin, avant de poursuivre la description d'Alcibiade par Thucydide, il reste à préciser la portée des propos de Nicias et d'Alcibiade dans le cours des événements. L'objet principal de l'antilogie est l'expédition de Sicile. Pour l'empêcher, Nicias use d'arguments sur l'impérialisme athénien, la personnalité d'Alcibiade et la difficulté de la conquête de la Sicile dans son second discours. Aucun d'entre eux n'atteint l'objectif principal de Nicias, et Alcibiade sort vainqueur du débat de ce point de vue. En revanche, pour ce qui est de la guerre d'images, Nicias supplante Alcibiade. Sa dénonciation de la recherche d'*archè* et de la *philotimia* d'Alcibiade prépare l'opposition des Athéniens à l'encontre d'Alcibiade. Certes, Nicias n'est pas le seul responsable de ce revirement dans lequel d'autres adversaires d'Alcibiade – et Alcibiade lui-même en revendiquant ouvertement sa supériorité – interviennent, mais il n'y participe pas moins pour autant.

---

39 Menu 1994, p. 135-136. Voir également les pages suivantes, où M. Menu montre la logique de l'argumentation qui se poursuit dans la suite du discours qu'il résume ainsi ἡ ἐμὴ νεότης = λόγοις πρέπουσιν = ὠφελίᾳ.

40 Alcibiade use sans cesse du sens traditionnel de la *timè* qui conduit à des effets positifs pour lui et la cité.

2.2. Deux avertissements de Thucydide : V, 43 et VI, 15

Les premières actions d'Alcibiade et le portrait qu'il fait de lui-même ne sont pas rapportés par Thucydide sans quelques précautions. En tête de chacun d'eux, Thucydide place une analyse personnelle du personnage qui a vocation à avertir le lecteur de sorte qu'il soit apte à interpréter les propos d'Alcibiade selon la perspective voulue par l'auteur. Ainsi, avant de faire le compte rendu au style indirect des débats relatifs à l'alliance argienne, Thucydide intègre un premier portrait (V, 43, 2-3). Puis l'historien ajoute à ce dernier un complément (VI, 15, 2-4) qu'il intercale entre le premier discours de Nicias et la prise de parole d'Alcibiade à propos de l'expédition de Sicile. Tout en reprenant le thème de la *philotimia*, revendiqué par Alcibiade comme nous l'avons vu, Thucydide ajoute la *philonikia* comme indice de la *pleonexia* d'Alcibiade. Ces deux passages, révélateurs de l'analyse personnelle de Thucydide, ne sont pas pour autant identiques, car si Thucydide montre la *pleonexia* d'Alcibiade dans les deux, il donne également au second une fonction d'analyse historique.

Dans la première partie du portrait (V, 43, 2-3), Thucydide annonce dès la première phrase les thèmes de la jeunesse, de l'*axia* personnelle et de la *timè* familiale. La recherche des honneurs est présentée sous un jour négatif, contrairement à la définition donnée par Alcibiade, mais le portrait pris dans son ensemble est ambigu. Comme Simon Hornblower le signale, Thucydide indique deux causes au choix d'Alcibiade en articulant sa phrase par la construction ᾧ ἐδόκει μὲν καὶ ἄμεινον [...] οὐ μέντοι ἀλλὰ καὶ [...][41]. La première cause est une conviction sincère et profonde : Alcibiade juge l'alliance argienne préférable pour les Athéniens. Toutefois, si nous rejoignons Simon Hornblower dans sa recommandation de ne pas négliger cette première cause de l'opposition d'Alcibiade, nous ne pensons pas comme lui que seules les motivations personnelles sont développées par Thucydide dans le passage. Les arguments politiques sont bien présents en V, 43, 3 et s'accordent tout à fait avec l'attitude d'une partie des Lacédémoniens[42]. La seconde cause est personnelle : Alcibiade, froissé par les Lacédémoniens, Nicias et Lachès, s'oppose aux Lacédémoniens en raison de ce que Thucydide désigne par l'expression φρονήματι φιλονικῶν, mise en valeur dans la phrase comme nous l'avons précisé[43].

41 *ACT* III, p. 101.

42 Voir *infra*, p. 232-235.

43 Voir *supra* p. 187. Il serait également utile de commenter l'édition et la traduction de ce passage, car elles ont connu des variations importantes selon les époques. Le *consensus codicum*, formé par les six manuscrits les plus anciens (ABCEFM), contient la leçon οὐ μέντοι ἀλλὰ καὶ φρονήματι φιλονεικῶν ἠναντιοῦτο. Le texte a été établi ainsi dans les éditions de L. Valla (1527) et d'H. Estienne (1588 et 1594), ou encore au XIX^e^ siècle par A. Firmin-Didot (1833) et F. Haas (1840). Cependant, les principales éditions modernes – C. Hude pour la Teubner, H. S. Jones et J. E. Powell pour la Lœb, ou encore J. de Romilly pour la CUF – admettent la correction de φιλονεικῶν en φιλονικῶν faite par Stahl en 1873.

L'expression de Thucydide est ici ambiguë. Elle pourrait ici s'entendre en bonne part : un désir de vaincre dû à la conscience de sa valeur ; comme en mauvaise part : un désir de victoire dû à l'orgueil ou la présomption. C'est le contexte général du passage, dont l'adjonction du verbe φιλονικεῖν, qui semble donner la préférence à une interprétation négative du φρόνημα d'Alcibiade[44]. Il doit être entendu, comme Arnold Gomme et Simon Hornblower le soulignent, de la même manière que le φρόνημα dont les Argiens faisaient preuve peu de temps auparavant vis-à-vis des Péloponnésiens : comme les Argiens qui « ne prétendaient à rien moins qu'à l'hégémonie dans le Péloponnèse »[45], Alcibiade ne prétend à rien moins qu'à l'emporter face à ses adversaires politiques dans Athènes. Thucydide continue ici de développer le thème de la lutte pour l'hégémonie, à l'échelle des cités et des individus. Pour les cités, le φρόνημα des Argiens est un symptôme de l'impossibilité de la paix et de la stabilité. À Athènes, il reconnaît en Alcibiade des attitudes et un comportement qui pourraient être propices au développement d'une *stasis*.

Dans le complément (VI, 15, 2-4) qu'il apporte au portrait d'Alcibiade fait au livre V, Thucydide poursuit cette analyse et fournit une vision plus fouillée et complexe. Cette fois encore, la politique proposée par Alcibiade a toujours deux causes, que l'historien décompose en sous-catégories[46]. D'une part, il veut s'opposer (ἐναντιοῦσθαι) à Nicias « dont il était, d'une façon générale, l'adversaire en politique, et qui, de plus, l'avait attaqué en passant ». D'autre part, il désire le commandement (στρατηγῆσαι) « se flattant (ἐλπίζων) par là, tout à la fois (ἅμα), de conquérir la Sicile, puis Carthage, et, si la fortune le favorisait (εὐτυχήσας), de servir ses intérêts privés (τὰ ἴδια ὠφελήσειν) sous le rapport de l'argent (χρήμασί) et de la réputation (δόξῃ) ». La première cause reprend la description de la *philonikia* d'Alcibiade. Sans la minorer, Thucydide lui trouve également une justification conjoncturelle dont Nicias est en partie responsable. Ses attaques conduisent logiquement Alcibiade à s'opposer à lui. En revanche, la seconde cause n'est pas liée à un souci sincère de l'intérêt de la cité comme dans le cas de l'alliance argienne. Thucydide envisage ici la conquête de la Sicile et de Carthage uniquement sous l'angle de la gloire et de l'argent.

---

44 À l'opposé, φρόνημα a un sens positif de « conscience de sa valeur » face à l'ennemi, « fierté » (II, 43, 6 ; II, 61, 3), voire « orgueil » dans le dernier discours de Périclès. Καταφρόνημα et καταφρόνησις y prennent paradoxalement cette même valeur positive, car la distinction faite par Périclès entre αὔχημα et καταφρόνησις, dont le καταφρόνημα est la manifestation, y est fondée sur la γνώμη (un dédain justifié). Voir II, 62, 3-4. Comparer à Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 1 où le mot φρόνημα est pris en bonne part (« intelligence »).

45 V, 40, 3. Voir *HCT* IV, p. 49 et *ACT* III, p. 95 et 101.

46 À propos de la construction βουλόμενος A τε B τε ἐπιθυμῶν par laquelle Thucydide explique les motivations d'Alcibiade, voir *HCT* IV, p. 240-241.

Ainsi, avec ce portrait en deux parties, Thucydide décrit Alcibiade en proie à la *pleonexia*, sans jamais user du mot[47], mais par l'évocation claire de ses éléments constitutifs : la *philonikia*, un sens exacerbé de la *timé*, et enfin la recherche d'un intérêt privé, tant pour la renommée que pour l'argent. Dans le laps de temps qui sépare V, 43 de VI, 15, la *pleonexia* d'Alcibiade s'est intensifiée, dans le regard de Thucydide du moins. Nous en voulons pour preuves l'ajout des raisons financières, mais également l'évolution de Thucydide dans sa manière de qualifier l'intensité que met Alcibiade dans son action. En 420, l'historien reprend les mots d'Alcibiade lui-même : « invitant les gens de cette ville à se présenter au plus tôt avec des Mantinéens et des Éléens pour offrir leur alliance : le moment, disait-il, était bon et lui-même servirait leur cause de toutes ses forces »[48]. En 415, Thucydide emploie le superlatif προθυμότατα ; or « l'ardeur passionnée » (τὸ πρόθυμον) est bien le résultat de la *pleonexia* et de la *philotimia* lorsque la *philonikia* domine. Dans ce complément qu'apporte Thucydide au portrait fait dans le livre précédent (V, 43, 2-3), l'action d'Alcibiade, comme Françoise Frazier le remarquait, est désormais présentée « dans les mêmes termes que celle de Cléon »[49].

2.3. Échos de ce portrait : Platon lu par Proclus, Plutarque, la *philotimia*

Le portrait ainsi dressé par Thucydide peut être rapproché, d'une part, de celui fait ensuite par Platon dans le *Premier Alcibiade*, et d'autre part, de celui de Plutarque dans sa *Vie d'Alcibiade*.

*

1. Si dans le *Protagoras*, Platon présente lui aussi Alcibiade comme *philonikos* pour les causes qu'il embrasse, c'est avec le *Premier Alcibiade* qu'il se rapproche le plus de

47 L'absence du mot n'est pas surprenante. Le substantif πλεονεξία est utilisé quatre fois seulement : trois fois dans le récit à propos de la *stasis* de Corcyre (III, 82, 6, 8 et 84, 1) et une fois dans le discours de Diodote (III, 45, 4). Le verbe πλεονεκεῖν est employé sept fois, toujours dans des discours (I, 40, 1 par les Corinthiens ; I, 77, 3 et 4 par les Athéniens ; IV, 61, 5 et 62, 3 par Hermocrate ; IV, 86, 6 par Brasidas ; VI, 39, 2 par Athénagoras). Ils ne décrivent jamais un individu identifié, mais des cités, des groupes de citoyens ou des comportements humains dans un raisonnement généralisé.

48 V, 43, 3 : κελεύων ὡς τάχιστα ἐπὶ τὴν ξυμμαχίαν προκαλουμένους ἥκειν μετὰ Μαντινέων καὶ Ἠλείων, ὡς καιροῦ ὄντος καὶ αὐτὸς ξυμπράξων τὰ μάλιστα.

49 Comparer IV, 21, 3 (μάλιστα δὲ αὐτοὺς ἐνῆγε Κλέων ὁ Κλεαινέτου, ἀνὴρ δημαγωγὸς κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὢν καὶ τῷ πλήθει πιθανώτατος) à VI, 15, 2 (ἐνῆγε δὲ προθυμότατα τὴν στρατείαν Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου). Voir Frazier 1997, p. 246-247.

Thucydide. Comme l'historien, il montre un jeune homme fier de sa lignée[50] et de ses richesses[51], plein de mépris pour ses concitoyens comme pour ses adversaires[52] et animé par une ambition sans limite[53]. Le commentaire du *Premier Alcibiade* par Proclus accentue ces aspects du dialogue de Platon[54]. Sans faire une digression trop longue pour notre étude, nous nous contentons de signaler que Proclus scande, bien naturellement, son commentaire par le terme φιλότιμος[55], et les thèmes de l'amour de la querelle[56], de l'amour de l'*arché*[57], ou encore les champs lexicaux du mépris[58], du commandement et de la puissance[59]. Pour le Diadoque, Platon reconnaît en Alcibiade

50 Platon, *Premier Alcibiade*, 120e-122b. Socrate raille les ancêtres héroïques d'Alcibiade et oppose à l'ascendance prestigieuse l'éducation.

51 Platon, *Premier Alcibiade*, 122b-123a. Socrate ramène la richesse d'Alcibiade à sa juste place en la comparant à celle de ceux qu'il reconnaît comme ses adversaires, à savoir les Lacédémoniens et le Grand Roi.

52 Platon, *Premier Alcibiade*, 119a-120e. Le mépris est lié à un sentiment de supériorité en partie fondé. Après Platon, Aristote réfléchira sur la situation des citoyens d'exception dans une cité démocratique comme celle d'Athènes. Pour le Stagirite, de tels citoyens ne peuvent que se refuser à l'égalité, comme les lions dans la fable d'Antisthène. Voir *Politique*, 1284a.

53 Platon, *Premier Alcibiade*, 104e-106a.

54 Comme celui d'Olympiodore, le commentaire de Proclus est une exégèse platonicienne enrichie par l'apport de sources historiques ou biographiques. Par exemple, Proclus cite dans le même passage (*Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 114), un fragment d'Antisthène et une phrase de Thucydide (II, 65, 9). Les mêmes citations se retrouvent dans le commentaire d'Olympiodore, pour Antisthène en 28, 18-20 et pour Thucydide en 19, 6-8 et 137, 1-3. En 110-111, le diadoque rapporte également deux anecdotes que l'on trouve chez Plutarque, mais sans le mentionner : sur sa première contribution publique d'un montant de dix talents (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 10, 1) ; sur de l'argent public donné à l'un de ses amants (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 5, 1-5). La première est également reprise par Olympiodore en 33, 6-8 ; 115, 4-5 et 231, 26-28. Sur les différences importantes de la seconde entre Plutarque et Proclus, voir Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, I (CUF), p. 183, n. 3 de la p. 91.

55 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon* : 13 occurrences de φιλότιμος à propos d'Alcibiade (23, 13 et 20 ; 24, 12 ; **115, 6** ; 139, 9 ; 146, 19 ; 148, 3 ; 156, 5 ; **160, 4** ; 210, 17 ; 219, 2 ; 243, 9 ; 306, 12) ; et 8 dans une analyse (76, 8 ; 137, 15 et 16 ; 138, 9 **; 139, 4** ; 154, 19 ; 162, 7 ; 186, 11). Pour φιλοτιμία, voir 138, 13 et 18 ; 147, 20.

56 A. Ph. Segonds édite toujours φιλόνεικος, et non pas φιλόνικος. Nous n'avons pas pu vérifier la même ambiguïté que celle constatée dans les manuscrits de Thucydide. Pour φιλόνεικος, Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 23, 14 ; 194, 11 ; 306, 9. Pour φιλονεικία, voir 23, 16.

57 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon* : 6 occurrences de φιλαρχος à propos d'Alcibiade (139, 9 ; **148, 3 et 5** ; 156, 5 ; **166, 20** ; 167, 5) ; 8 dans une analyse (136, 18 ; 137, 16 ; 150, 17 ; 151, 6 ; 152, 18 ; 154, 13 et 19 ; 216, 15). Pour φιλαρχία, voir 150, 4.

58 Voir entre autres, Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 97, 10 à 99, 4 ; 156, 6 (καταφρονεῖν).

59 Un relevé précis ne peut être donné ici en raison de ses dimensions : ἀρχή est répété 70 fois, et δύναμις à 190 reprises.

l'âme *philotimique* par excellence[60]. Toutefois, ce constat du philosophe n'implique pas une vision négative de l'individu de prime abord, car si la *philotimia* cause la chute de l'âme, elle « n'appartient pas à ceux qui sont tombés au fond de l'abîme, mais à ceux qui séjournent dans le vestibule de la raison »[61].

S'il s'agit là d'une réinterprétation philosophique du personnage, il ne faut pas exclure trop hâtivement les similitudes qui peuvent être établies entre Thucydide, Platon et Proclus. En effet, chez l'historien, Alcibiade invoque sans cesse son ascendance et méprise ses contemporains, car il se compare à ceux qui l'ont précédé, et vise une renommée non sur l'instant, mais bien dans la postérité. Cette ambition ou cet « appétit », selon le terme même de l'historien (ὧν ἐγὼ ὀρεγόμενος)[62], de les égaler dans leurs exploits et leur renom, n'est jamais rassasié. Non seulement ce thème se retrouve chez Platon, mais, selon Proclus, ce sont justement les exemples familiaux qui l'ont précédé qui excitent chez lui son désir d'honneur et d'*archè*. Alcibiade est démesuré, car il adopte un mauvais modèle : il rivalise, pour les surpasser, non seulement ses contemporains – c'est-à-dire ses concitoyens, mais aussi Périclès –[63], mais encore avec la terre entière et tous ceux qui l'ont précédé[64]. Ainsi, dans le portrait que Thucydide dresse d'Alcibiade en 420, puis en 415, se trouvent déjà tous « les pâtirs de la génération » qui font obstacle à la

60 La chose lui apparaît clairement en raison du verbe οἴομαι dans la première phrase de Socrate. Proclus donne trois raisons à ce choix de Platon : 1° Socrate veut ramener Alcibiade à un examen de lui-même ; 2° le philosophe coordonne son discours à son objet d'étude, son sujet étant ici « une nature instable et qui connaît le changement » il n'affirme pas une connaissance ; 3° Socrate prend en compte l'âme de son interlocuteur, étant φιλότιμος, Alcibiade serait prompt à tomber dans la querelle (*philoneikia*). Voir Platon, *Premier Alcibiade*, 103a, et Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 18-24.

61 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 139. Nous reviendrons à la fin de ce même chapitre sur la position que Platon semble adopter vis-à-vis d'Alcibiade selon nous. Voir *infra*, p. 215-217.

62 VI, 16, 6.

63 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 115 : « Périclès excitait son ambition parce qu'il avait conquis l'Eubée, envoyé une clérouquie à Samos, cinglé autour de Naxos et de la Chersonèse et parce qu'il avait construit les Longs Murs ».

64 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 147-148 : « Que si ce n'est pas seulement contre Périclès mais aussi contre ses prédécesseurs qu'il lutte, comment ne pas voir que la passion de l'ambition qui est en lui, est insatiable, puisqu'il ne tient pas compte de ces mots du sage Ulysse : *Avec les héros d'autrefois, lutter point ne veux*. Car, pour le dire en général, toute passion qui n'est pas contrôlée par la raison est sans limite et sans mesure, car la raison est limite, tandis que la passion est irrationnelle et illimitée. En outre, le fait que le désir de puissance s'étende d'Athènes à la Grèce, de celle-ci à l'Europe et de l'Europe à l'Asie et à toute l'humanité, qu'est-ce que cela peut montrer sinon le caractère démesuré de la vie qui aime le pouvoir. Car de même que son amour d'honneurs ne se borne pas à vouloir dépasser en honneurs Périclès, mais l'entraîne à rivaliser également avec tous les hommes du passé, de même aussi son amour du pouvoir lui fait sans arrêt mépriser l'espèce de pouvoir qui lui est offerte, pour en choisir une plus compréhensive ; et ainsi, il procède à l'infini ».

connaissance de la vérité : « oubli (λήθην), prétention (οἴησιν), fausses représentations (φαντασίας ψευδεῖς) et désirs sans mesure (ὀρέξεις ἀμέτρους) »[65].

*

2. Dans la *Vie d'Alcibiade*, Plutarque ne présente pas non plus la recherche des honneurs et l'amour de la victoire d'Alcibiade comme intrinsèquement négatifs[66]. Même lorsqu'elle est intéressée et fait appel à des calculs politiques, la *philotimia* d'Alcibiade n'est pas condamnée par le biographe[67]. Ce ne sont que l'excès[68] ou son mélange avec un caractère inapproprié[69] qui transforment l'amour des honneurs en une attitude nuisible, chose qui ne se produit jamais dans le cas d'Alcibiade selon Plutarque. Malgré ce sens positif, Plutarque émet, nous semble-t-il, un jugement réservé dans l'ensemble. Le biographe ne condamne pas les dépenses publiques excessives et les frasques habituelles de l'Athénien :

> Ἐπιδόσεις γὰρ καὶ χορηγίαι καὶ φιλοτιμήματα πρὸς τὴν πόλιν ὑπερβολὴν μὴ ἀπολείποντα καὶ δόξα προγόνων καὶ λόγου δύναμις καὶ σώματος εὐπρέπεια καὶ ῥώμη μετ' ἐμπειρίας τῶν πολεμικῶν καὶ ἀλκῆς πάντα τἄλλα συγχωρεῖν ἐποίει καὶ φέρειν μετρίως τοὺς Ἀθηναίους, ἀεὶ τὰ πραότατα τῶν ὀνομάτων τοῖς ἁμαρτήμασι τιθεμένους, παιδιὰς καὶ φιλοτιμίας. Οἷον ἦν καὶ τὸ Ἀγάθαρχον εἶρξαι τὸν ζωγράφον, εἶτα γράψαντα τὴν οἰκίαν ἀφεῖναι δωρησάμενον· καὶ Ταυρέαν ἀντιχορηγοῦντα ῥαπίσαι, φιλοτιμούμενον ὑπὲρ τῆς νίκης· [...]
>
> À la vérité, ses dons à l'État, ses chorégies, sa munificence sans égale envers la cité, la gloire de ses aïeux, le pouvoir de son éloquence, sa beauté, sa vigueur physique, son expérience de la guerre et sa bravoure faisaient que les Athéniens passaient sur tout le reste et supportaient sans trop de peine ses incartades, auxquelles ils donnaient toujours les noms les plus doux, n'y voyant

65 Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, 212, 14.

66 Sur l'importance de la *philotimia* et de la *philonikia* dans l'analyse psychologique et morale de Plutarque, voir Frazier 1996, p. 109.

67 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 34, 3 : rentré à Athènes, Alcibiade y reste pour rétablir la procession d'Éleusis. Dans ce cas, il fait preuve d'une φιλοτιμία οὐκ ἀγεννὴς. Pour une interprétation de ce passage voir Frazier 1993, p. 55-56.
Pour les autres épisodes où la *philotimia* est positive, voir les emplois dans la *Vie d'Alcibiade* de :
- φιλοτιμία : 11, 2 ; 12, 1 et 2 [toutes les trois à propos des victoires olympiques d'Alcibiade] ;
- φιλότιμον : 7, 5 [Socrate veut accroître le désir d'honneur pour les belles actions] ;
- φιλότιμος : 39, 7 [obsèques d'Alcibiade].

68 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 3 et l'emploi du superlatif à propos des Spartiates « les plus ambitieux et les plus puissants » qui jalousent Alcibiade et donc s'opposent à lui. Voir également le verbe φιλοτιμεῖσθαι en 27, 6, cette fois à propos d'Alcibiade : le stratège se vante auprès de Tissapherne.

69 C'est le cas de Coriolan dont la *philotimia* est négative, car elle s'ajoute à « son caractère insociable, orgueilleux et arrogant à l'excès » et donne naissance alors à un caractère « sauvage et implacable ». Cela ne se produit pas chez Alcibiade puisqu'il s'efforce d'être aimé par ceux qui sont à ses côtés. Voir Plutarque, *Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan*, 4, 7 à 5, 1.

> qu'enfantillage et désir de se faire remarquer. On lui pardonnait par exemple quand il séquestra le peintre Agatharchos jusqu'à ce qu'il eût décoré sa maison, après quoi il le paya et le renvoya ; quand, dans sa passion d'obtenir la victoire, il souffleta Tauréas, qui était chorège en même temps que lui et lui disputait le prix [...][70]

Toutefois, lorsqu'il décrit Alcibiade « victime de sa propre renommée »[71], il ne faut pas oublier, comme Françoise Frazier le remarquait, que le biographe a pris soin de préciser le rôle actif et volontaire qu'Alcibiade joue lui-même dans les bruits qui se répandent à son propos[72].

La *philonikia* d'Alcibiade semble prendre une valeur moins positive dans l'échelle des valeurs du biographe[73], mais cela s'explique, d'une part, par la force de son intensité, et d'autre part, en raison du désir de primer (τὸ φιλόπρωτον) qui l'accompagne[74]. En revanche, dans un contexte militaire, l'amour de la victoire est vu en bonne part, car il conduit Alcibiade à emporter justement la victoire, même en situation d'infériorité[75].

Malgré les aspects positifs de la *philotimia* et de la *philonikia* d'Alcibiade[76], le biographe considère le rôle qu'elles jouent dans sa chute :

> Οὐ μὴν ἀλλὰ μᾶλλον αὐτοῦ τῆς φιλοτιμίας ἐπιλαμβανόμενοι καὶ τῆς φιλοδοξίας οἱ διαφθείροντες ἐνέβαλλον οὐ καθ' ὥραν εἰς μεγαλοπραγμοσύνην, ἀναπείθοντες ὡς ὅταν πρῶτον ἄρξηται τὰ δημόσια πράττειν, οὐ μόνον ἀμαυρώσοντα τοὺς ἄλλους στρατηγοὺς καὶ δημαγωγοὺς εὐθύς, ἀλλὰ καὶ τὴν Περικλέους δύναμιν ἐν τοῖς Ἕλλησι καὶ δόξαν ὑπερβαλούμενον.

---

70 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 4-5. Sur la fonction de la réaction de la foule des Athéniens comme conclusion d'une séquence de la carrière d'Alcibiade, voir Frazier 1996, p. 112.

71 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 35, 3 : ἔοικε δ' εἴ τις ἄλλος ὑπὸ τῆς αὑτοῦ δόξης καταλυθῆναι καὶ Ἀλκιβιάδης.

72 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 9, qui contient la célèbre anecdote du chien d'Alcibiade. Voir Frazier 2001, p. 239, n. 18.

73 Sous ce rapport, Plutarque accorde ici encore sa préférence à Alcibiade par rapport à Coriolan. Les maux causés par Alcibiade s'expliquent par sa *philonikia* et « une lutte ou une rivalité politique », tandis que c'est par colère (ὀργή) que Coriolan a fait du tort à sa patrie. Voir Plutarque, *Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan*, 2, 5.

74 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 2, 1 : φύσει δὲ πολλῶν ὄντων καὶ μεγάλων παθῶν ἐν αὐτῷ τὸ φιλόνικον ἰσχυρότατον ἦν καὶ τὸ φιλόπρωτον (« la plus forte des passions nombreuses et violentes que la nature avait mises en lui était le désir de vaincre et de primer »).

75 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 30, 7. Ce n'est pas la *philonikia* qui a créé la situation d'infériorité. Le défaut de *kairos* ne vient pas entièrement d'Alcibiade. Il est en premier lieu dû aux complices à l'intérieur de la ville qui n'ont pas respecté l'heure convenue, par crainte d'être découverts. Ici, Alcibiade agit dans l'urgence, car son armée n'est pas encore prête, et s'il prend une décision trop hâtive, sa *philonikia* renverse la situation à son avantage.

76 Pour comprendre les *Vies* de Plutarque, il ne faut pas oublier de les mettre en relation avec les traités politiques de Plutarque. Voir ainsi, Fr. Frazier (1996, p. 106-107) « les *Préceptes* dénoncent cette passion apparemment noble qu'est l'ambition (*philotimia*), rabaissée au rang de l'amour du gain (*philokerdia*) ». Voir Plutarque, *Préceptes politiques*, 27, 819e-f.

> Cependant, c'est plutôt par son ambition et son amour de la gloire que ses corrupteurs le prirent et le jetèrent prématurément dans les grandes entreprises, en lui persuadant que, dans ses débuts dans la carrière politique, il éclipserait tout de suite non seulement les autres généraux et les autres orateurs, mais qu'il surpasserait même la puissance et la renommée dont Périclès jouissait en Grèce.[77]

3. *Hybris* et *paranomia*

Nous en venons maintenant à la question de l'*hybris* d'Alcibiade que nous ne posons plus de la même manière qu'au moment d'entreprendre notre recherche. Nous l'avons dit, l'association d'idées entre *hybris* et démesure est aujourd'hui devenue courante, pourtant la définition de ce concept, pour une grande partie de la bibliographie, relève davantage de l'interprétation que du texte de Thucydide lui-même. Il est donc utile de définir les acceptions de ce mot en étudiant les passages dans lesquels il est en relation avec Alcibiade dans *La Guerre du Péloponnèse*.

Précisons d'ores et déjà qu'un autre mot apparaît pour qualifier Alcibiade. Il s'agit de *paranomia*. Il est utilisé par Thucydide dans la seconde partie du complément qu'il apporte au portrait d'Alcibiade (VI, 15, 4), ainsi qu'une fois en VI, 28 en relation avec le mot ὕβρις.

3.1. *Hybris* : outrage, violence et démesure

Le mot ὕβρις est rare chez Thucydide, tout comme ses dérivés[78]. Seuls trois emplois sont en lien direct avec Alcibiade. À ces trois occurrences, il faut ajouter celles qui sont en lien avec le projet de conquête de la Sicile, duquel Alcibiade ne peut être dissocié, ainsi que les passages où le mot est employé pour décrire les dérives de l'impérialisme athénien. Nous étudions, dans un premier temps, le mot lorsqu'Alcibiade est présent en contexte, puis, dans un second temps nous décrivons les emplois plus indirects pour lesquels l'interprétation est plus complexe. Pour présenter le concept d'*hybris*, nous nous appuyons, d'une part, sur les travaux de Nick Fisher, et d'autre part, sur ceux de Jacqueline de Romilly, et tout particulièrement sa théorie de la « loi de l'*hybris* »[79].

---

77 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 6, 4.

78 Le substantif ὕβρις est présent à 6 reprises (I, 38, 5 ; II, 65, 9 ; III, 39, 4 ; 45, 4 ; 84, 1 ; IV, 98, 5 ; VI, 28, 2), et le verbe ὑβρίζειν 7 fois également (I, 38, 2 ; 68, 2 : IV, 18, 2 ; VI, 57, 3 ; VIII, 45, 2 ; 74, 3 ; 86 ; 3). N. Fisher (1992, p. 386-411) leur a consacré un chapitre dans sa monographie. Il ne dénombre que 13 emplois, car il réunit probablement en un seul les deux de I, 38. Les dérivés ἐξυβρίζειν, avec l'intensification jusqu'à l'excès donnée par le préverbe (I, 84, 2 et III, 39, 5) et ἐφυβρίζειν (VI, 63, 3) peuvent également être ajoutés à ce relevé.

79 Romilly 1951, p. 268-274.

*3.1.1. L'*hybris *chez Thucydide : les acceptions en rapport avec Alcibiade*

a. Le viol

En VIII, 86, le verbe ὑβρίζειν est employé en présence d'Alcibiade, mais ne désigne pas une action commise ou subie par l'Athénien. En fait, Alcibiade intervient dans un rôle de médiateur entre deux camps dont l'un reproche des actes *hybristiques* à l'autre[80]. Le passage n'est donc pas utile pour décrire le personnage, mais présente un intérêt pour expliquer une des acceptions du concept d'*hybris*.

La scène se déroule à Samos en 411. Des représentants des Quatre-Cents parlent devant une assemblée constituée de marins et défendent l'oligarchie : « les familles des soldats n'étaient victimes ni d'outrages (οἵ τε οἰκεῖοι αὐτῶν οὔθ' ὑβρίζονται), comme Chairéas l'avait affirmé calomnieusement, ni d'aucun mauvais traitement (οὔτε κακὸν ἔχουσιν οὐδέν), chacun demeurant sur place en pleine possession de ses biens »[81]. Il s'agit là, comme le rappelle Thucydide, d'une réponse faite aux propos de Chairéas tenus en VIII, 74, 3. Revenu à Samos, après un passage à Athènes juste après la prise de pouvoir des Quatre-Cents, il avait notamment prétendu « que les femmes des soldats et leurs enfants étaient outragés (καὶ ὅτι αὐτῶν καὶ γυναῖκες καὶ παῖδες ὑβρίζονται) »[82]. Dans ce cas précis, l'*hybris* désigne un outrage sexuel, un viol, et Nick Fisher classe logiquement ces occurrences parmi les « sexual offences »[83].

Chez Thucydide, Alcibiade n'est jamais identifié comme l'auteur d'un outrage sexuel. De même, si les comiques et Antiphon critiquent et raillent sa sexualité, ils ne rapportent pas non plus de tels actes. En fait, Plutarque est le seul auteur à mentionner un épisode que l'on pourrait rapprocher de cette définition de l'*hybris*[84]. Alors que le biographe explique les causes de la mort d'Alcibiade, il rapporte une tradition alternative :

> Ἔνιοι δὲ τὰ μὲν ἄλλα περὶ τῆς Ἀλκιβιάδου τελευτῆς ὁμολογοῦσι τούτοις, αἰτίαν δέ φασιν οὐ Φαρνάβαζον οὐδὲ Λύσανδρον οὐδὲ Λακεδαιμονίους παρασχεῖν, αὐτὸν δὲ τὸν Ἀλκιβιάδην γνωρίμων τινῶν διεφθαρκότα γύναιον ἔχειν σὺν ἑαυτῷ, τοὺς δ' ἀδελφοὺς τοῦ γυναίου τὴν ὕβριν οὐ μετρίως

80 À propos du rôle d'Alcibiade dans cette assemblée à Samos, voir *infra* p. 253-264.

81 VIII, 86, 3.

82 Les propos de Chairéas semblent bien être de la propagande. Avant même sa venue, les Quatre-Cents envoient ces dix représentants à Samos pour rassurer les soldats basés à Samos et leur faire part de leurs bonnes intentions à l'égard de la cité et des citoyens. Voir VIII, 72.

83 Fisher 1992, p. 104-111. Pour la fréquence de cette définition d'*hybris*, se reporter aux nombreux exemples fournis par l'auteur.

84 Alcibiade est également connu pour avoir vécu avec plusieurs captives choisies, dont une de Mélos (Ps.-Andocide, 22 ; repris par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 5) et une d'Hyccara (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 39, 8). Toutefois, dans ces deux cas, il n'y a pas d'*hybris*.

φέροντας ἐμπρῆσαί τε τὴν οἰκίαν νύκτωρ, ἐν ᾗ διαιτώμενος ἐτύγχανεν ὁ Ἀλκιβιάδης, καὶ καταβαλεῖν αὐτόν, ὥσπερ εἴρηται, διὰ τοῦ πυρὸς ἐξαλλόμενον.

Mais quelques écrivains, tout en racontant la mort d'Alcibiade comme je viens de le faire, prétendent que ce n'est ni Pharnabaze, ni Lysandre, ni les Lacédémoniens qui en furent cause, mais Alcibiade lui-même. Il avait séduit une jeune femme de bonne famille et la gardait avec lui, et ce sont les frères de cette femme qui, exaspérés par cet outrage, mirent pendant la nuit le feu à la maison où il vivait et l'abattirent, comme je l'ai dit, au moment où il sautait au travers du feu pour sortir.[85]

Les sources du biographe ne sont pas identifiables. Davantage qu'un fait vérifiable – le fait est plutôt suspect –, cette anecdote nous semble remplir une autre fonction. Comme les premières anecdotes de la *Vie d'Alcibiade* ont pour vocation de montrer les traits de caractère qui égareront Alcibiade dans sa carrière politique, cette version alternative attribue sa mort à son caractère outrancier. Ainsi, alors même qu'il est en route pour demander aux Perses d'intervenir en faveur des Athéniens, Alcibiade serait rattrapé par son mauvais comportement et subirait un juste châtiment.

b. L'insubordination et l'indiscipline des soldats

En VIII, 45, l'emploi du verbe ὑβρίζειν place cette fois Alcibiade dans le rôle de celui qui agit pour éviter l'*hybris*. Il s'agit d'un conseil que l'Athénien donne à Tissapherne à propos de la solde des marins péloponnésiens. Nous commentons en détail ce passage dans le chapitre dédié à l'économie et aux finances militaires[86]. Nous nous limitons donc ici à de brefs commentaires.

Pour Nick Fisher, il s'agit là d'un cas très spécifique d'*hybris* qui appartient au domaine politique, et plus précisément à la chose militaire[87]. Dans ce contexte, *hybris* désigne la désobéissance et la mauvaise discipline qui se manifestent par la débauche, la violence alcoolisée ou encore la désertion.

Dans le passage en question, Alcibiade rappelle au satrape l'habitude athénienne de payer une solde limitée à 3 oboles. Selon lui, c'est en partie en limitant les ressources financières des soldats que la discipline militaire est maintenue au sein d'une troupe. L'épisode est rarement mis en avant dans les biographies d'Alcibiade[88], pourtant

85 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 39, 9.

86 Voir *infra* p. 408-409.

87 Sur cette catégorie, voir Fisher 1992, p. 125-126.

88 J. Hatzfeld (1951, p. 228-230) fait un récit condensé de l'affaire, mais n'étudie pas l'argumentation d'Alcibiade, ni ses connaissances dans le domaine des finances militaires. Il en est de même chez Ellis 1989, p. 71 et Rhodes 2011, p. 60. Enfin, J. de Romilly (1995, p. 152-153) ne commente pas la réduction de la solde, mais l'englobe dans ses remarques sur la stratégie de l'usure des Grecs.

il démontre les qualités de chef d'Alcibiade soucieux, dans le domaine militaire, d'empêcher les dérives *hybristiques*.

c. Le crime d'impiété

Enfin, Thucydide emploie le substantif ὕβρις pour décrire un épisode plus célèbre que les deux exemples précédents. Cette fois, Alcibiade est désigné comme celui qui commet l'acte outrageant : la parodie des Mystères. Cet emploi appartient à la catégorie que Nick Fisher nomme « *Hybris* and Religion »[89].

> Μηνύεται οὖν ἀπὸ μετοίκων τέ τινων καὶ ἀκολούθων περὶ μὲν τῶν Ἑρμῶν οὐδέν, ἄλλων δὲ ἀγαλμάτων περικοπαί τινες πρότερον ὑπὸ νεωτέρων μετὰ παιδιᾶς καὶ οἴνου γεγενημέναι, καὶ τὰ μυστήρια ἅμα ὡς ποιεῖται ἐν οἰκίαις ἐφ' ὕβρει· ὧν καὶ τὸν Ἀλκιβιάδην ἐπηιτιῶντο.
>
> Là-dessus, une dénonciation, venue de métèques et de gens de service, sans rien révéler au sujet des Hermès, apprend qu'il y avait eu précédemment d'autres mutilations de statues, du fait de jeunes gens qui s'amusaient et avaient bu, et que, de plus, dans quelques demeures privées, on parodiait outrageusement les mystères. Ces accusations atteignaient entre autres Alcibiade.[90]

Sans entrer dans un commentaire détaillé de cette affaire judiciaire[91], il faut rappeler à la suite de Nick Fisher que Thucydide associe l'*hybris* non pas à la mutilation des Hermès[92], mais à la parodie des Mystères. En revanche, l'historien témoigne bien de la dimension politique et antidémocratique donnée à ce vandalisme par l'opinion publique. Dans la mutilation des Hermès comme dans la parodie des Mystères, ce sont des membres de la classe aisée qui sont sacrilèges. Toutefois ces derniers ne forment pas un groupe homogène. Certains sont des adversaires déclarés de la démocratie, tandis que d'autres comme Alcibiade appartiennent, au moins publiquement, au camp des démocrates[93]. Le rôle exact d'Alcibiade demeure flou dans le récit de Thucydide. L'historien ne dit jamais qu'il a commis la mutilation des Hermès. Il rapporte des accusations concernant la parodie des Mystères, puis l'action des ennemis d'Alcibiade qui ont lié les deux affaires à un complot antidémocratique[94].

89 Fisher 1992, p. 142-148.

90 VI, 28, 1.

91 Nous intégrons son étude à notre commentaire du discours d'Alcibiade à Sparte, voir *infra* p. 247-249.

92 Démosthène (*Contre Midias*, 147) cite la mutilation des Hermès parmi les exemples d'*hybris* d'Alcibiade, tout en le modérant ; tandis que Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 18) décrit la mutilation des Hermès comme un acte d'*hybris*.

93 Avec toutes les réserves nécessaires, O. Aurench (1974, p. 121) a montré les liens qui unissent ceux qui ont parodié les Mystères avec l'ancien parti des Alcméonides.

94 Pour une synthèse récente des hypothèses concernant la parodie des Mystères, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 122-123 et surtout p. 351 n. 71.

Dans le cas de la parodie des Mystères, l'expression ἐφ' ὕβρει souligne, selon Nick Fisher, la volonté délibérée de se moquer non seulement des croyances religieuses, mais également d'une pratique cohésive de la société athénienne[95]. Cette analyse permet de mieux comprendre l'intensité de la réaction des Athéniens, dont la communauté politique est bien outragée par les sacrilèges. Elle illustre également le sentiment d'impunité et l'excès de confiance d'individus qui se sentent supérieurs – et peut-être l'influence des enseignements des sophistes qui conduisent les jeunes Athéniens à se montrer comme des esprits supérieurs, au point de faire offense, certes en privé, à la société athénienne dans son ensemble.

3.1.2. Hybris *et* archè *: allusion à Alcibiade et interprétation*

Nous en venons maintenant à une forme *d'hybris* qui n'est pas commise par un individu, ni même par un groupe, mais par une cité impérialiste. Nick Fisher la nomme « Outrages committed by Imperial Powers »[96] et la définit comme « the indignities that dominant powers inflict on their subjects »[97], avant de préciser que « the shame of being dominated for free communities, are regularly presented in terms of *hybris* in Greek historians, orators and pamphleteers, and few notable empires or hegemonies remain unscathed ».

Thucydide n'emploie qu'une seule fois le mot ὕβρις pour décrire une violence commise par une cité impérialiste[98]. Il s'agit d'une analyse personnelle de l'historien à propos de Périclès et de ses successeurs. À ce titre, cette occurrence doit nécessairement être considérée dans notre étude.

> Ὁπότε γοῦν αἴσθοιτό τι αὐτοὺς παρὰ καιρὸν ὕβρει θαρσοῦντας, λέγων κατέπλησσεν ἐπὶ τὸ φοβεῖσθαι, καὶ δεδιότας αὖ ἀλόγως ἀντικαθίστη πάλιν ἐπὶ τὸ θαρσεῖν. Ἐγίγνετό τε λόγῳ μὲν δημοκρατία, ἔργῳ δὲ ὑπὸ τοῦ πρώτου ἀνδρὸς ἀρχή.
>
> En tout cas, chaque fois qu'il les voyait se livrer mal à propos à une insolente confiance, il les frappait par ses paroles en leur inspirant de la crainte ; et, s'ils éprouvaient une frayeur déraisonnable, il les ramenait à la confiance. Sous le nom de démocratie, c'était en fait le premier citoyen qui gouvernait.[99]

95 Sur le rôle de cohésion des communautés dans le culte d'Éleusis, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 95.
96 Fisher 1992, p. 131-135.
97 Pour un exemple, voir Hérodote, I, 106, 1, à propos du pouvoir des Scythes qui conservèrent 28 ans l'empire d'Asie.
98 Le verbe ὑβρίζειν est utilisé à deux reprises dans ce sens, mais avec moins de netteté. Voir I, 84, 2 et IV, 18, 2.
99 II, 65, 9.

Le contexte dans lequel se situe ce passage peut conduire à y voir une allusion, entre autres, à Alcibiade. En II, 65, 7, Thucydide a rappelé les conseils de Périclès relatifs à la conduite de la guerre. Puis, en II, 65, 10-12, l'historien annonce le mauvais comportement de ceux qui ont conduit les Athéniens jusqu'à la défaite finale de 404. Avec l'expression παρὰ καιρὸν ὕβρει θαρσοῦντας, Thucydide décrit une manière d'agir inappropriée et excessive de l'impérialisme athénien. Comme Nick Fisher le démontre, le mot ὕβρις n'est pas employé par Thucydide uniquement pour souligner l'excès de confiance des Athéniens, mais il sous-entend l'intention de mener une action violente, agressive et outrageante envers une autre cité.

Avant Nick Fischer, Jacqueline de Romilly avait vu dans le terme *hybris*, tel qu'il est employé par Thucydide, une démesure qui participerait de l'entraînement psychologique de l'impérialisme des Athéniens : « telle qu'elle [l'*hybris*] apparaît chez Thucydide, elle peut se formuler ainsi : la nature humaine est ainsi faite que l'homme se laisse entraîner par le succès à concevoir des désirs immodérés »[100]. Dans sa « loi de l'*hybris* » tirée de son analyse du texte de Thucydide, l'helléniste voyait l'*hybris*-démesure comme un mécanisme conduisant à une faute politique. Dans son interprétation, elle lisait donc Alcibiade comme un individu appartenant à la « catégorie d'hommes portés par l'*hybris* » et représentant d'une « jeunesse immodérée »[101].

*3.1.3. Définition de l'*hybris

Les trois exemples que nous venons de donner sont insuffisants à eux seuls pour établir une définition précise et exhaustive de l'*hybris*. Néanmoins, ils contiennent bien toutes les caractéristiques de l'*hybris* décrites par Démosthène et Aristote[102]. Dans chacun d'eux, il est possible d'identifier une volonté délibérée d'attenter à l'autre, qui peut être un individu comme un groupe, ainsi que le plaisir recherché et obtenu par celui qui commet l'*hybris*.

Dans le cas précis d'Alcibiade et de la parodie des Mystères, nous sommes clairement face à un cas d'*hybris* des classes élevées d'Athènes. Le crime n'est pas commis par un désir d'argent, mais bien en raison d'un excès de supériorité – de moyens financiers, de confiance en soi, de jeunesse etc. À l'origine de leur *hybris* se trouvent l'excès de passion (*thumos*), l'amour des honneurs (*philotimia*) et l'amour de la victoire (*philonikia*).

100 Romilly 1951, p. 268.
101 Romilly 1951, p. 277. Pour une lecture différente de l'*hybris* de l'expédition de Sicile, voir Fisher 1992, p. 408.
102 Se référer aux travaux de N. Fisher, et tout particulièrement Fisher 1992, p. 11-21.

Nous retrouvons encore une fois les passions que Thucydide reconnaît en Alcibiade dans son analyse personnelle.

Néanmoins, nous apportons une nuance à cette définition : le comportement d'Alcibiade et des Athéniens qui participent à la parodie des Mystères est probablement lié, en partie du moins, à l'influence des enseignements des sophistes : ils veulent paraître des esprits forts ou supérieurs ; cette nuance n'est pas contradictoire avec le sentiment d'impunité ressenti par les individus.

3.2. *Paranomia* : en marge des lois et des usages

Comme nous venons de le voir, hormis pour la parodie des Mystères, Thucydide n'emploie jamais un mot de la famille d'ὕβρις pour décrire l'action d'Alcibiade. L'historien lui préfère un terme différent, l'abstrait παρανομία qu'il utilise à deux reprises à propos de l'Athénien[103]. Cette particularité s'explique selon nous par le prisme choisi par Thucydide. Plutôt que de détailler les actions *hybristiques* d'Alcibiade, l'historien analyse le comportement du personnage et ses conséquences sur la vie politique et le cours des événements. En d'autres termes, Thucydide ne s'intéresse pas aux mauvaises actions commises par Alcibiade, car il se préoccupe de définir de manière plus générale les rapports de ce dernier avec les Athéniens. Notre impression nous semble confirmée par les acceptions précises des mots de la famille d'ὕβρις, comme Nick Fisher l'a démontré. Ils impliquent la volonté de commettre un acte précis, de nature violente et outrageante ; la *paranomia* revêt au contraire un sens moins restrictif. Ainsi, dans le portrait d'Alcibiade par Thucydide, ὕβρις et παρανομία se complètent : le premier est utilisé pour caractériser l'unique exemple précis d'infraction rapporté par Thucydide, tandis que le second conduit à une analyse générale[104].

Il convient désormais d'étudier plus en détail la fonction du mot παρανομία dans le portrait d'Alcibiade. Thucydide l'utilise une première fois en introduisant le discours d'Alcibiade à propos de l'expédition de Sicile, puis une seconde fois lorsqu'il rapporte la parodie des Mystères. Les deux passages sont des analyses personnelles de Thucydide qui explique et commente la relation qui existe entre, d'une part, Alcibiade, et d'autre

103 Thucydide n'emploie que trois fois l'abstrait παρανομία. Outre les deux occurrences pour Alcibiade, on le trouve pour Pausanias et « sa façon de ne pas respecter les usages et d'imiter les barbares » (παρεῖχε τῇ τε παρανομίᾳ καὶ ζηλώσει τῶν βαρβάρων), révélatrice de son ambition, de son désir d'avoir plus. Voir I, 132, 2.

104 On notera également la formulation de la *graphè hybreôs* où, nous semble-t-il, *hybris* et *paranomia* s'articulent de manière similaire. Voir Démosthène, *Contre Midias*, 46.

part, les Athéniens. L'historien ajoute à cette équation les ennemis d'Alcibiade, troisième partie de cette relation. La seconde occurrence est la plus claire des deux et reflète parfaitement l'intention de Thucydide :

> ἐμεγάλυνον καὶ ἐβόων ὡς ἐπὶ δήμου καταλύσει τά τε μυστικὰ καὶ ἡ τῶν Ἑρμῶν περικοπὴ γένοιτο καὶ οὐδὲν εἴη αὐτῶν ὅτι οὐ μετ' ἐκείνου ἐπράχθη, ἐπιλέγοντες τεκμήρια τὴν ἄλλην αὐτοῦ ἐς τὰ ἐπιτηδεύματα οὐ δημοτικὴν παρανομίαν.
>
> [...] ils [les ennemis d'Alcibiade à Athènes] grossissaient les choses et s'en allaient criant que parodie des mystères et mutilation des Hermès visaient également au renversement de la démocratie, et qu'il n'y avait rien de tout cela à quoi il n'eût été mêlé. Comme dernier argument, ils alléguaient le mépris de la loi, qui marquait, de façon peu démocratique, toute sa conduite.[105]

Le sacrilège commis (*hybris*) illustre le comportement d'Alcibiade en marge des lois, mais aussi des usages (*paranomia*) qui, parce qu'il est justement de notoriété commune, permet à ses adversaires de monter le peuple contre sa personne en lui attribuant des projets contre la démocratie. Cette analyse est déjà exprimée quelques pages plus haut par Thucydide, avec toutefois un sens plus complexe à définir pour le terme παρανομία :

> Φοβηθέντες γὰρ αὐτοῦ οἱ πολλοὶ τὸ μέγεθος τῆς τε κατὰ τὸ ἑαυτοῦ σῶμα παρανομίας ἐς τὴν δίαιταν καὶ τῆς διανοίας ὧν καθ' ἓν ἕκαστον ἐν ὅτῳ γίγνοιτο ἔπρασσεν, ὡς τυραννίδος ἐπιθυμοῦντι πολέμιοι καθέστασαν [...].
>
> Effrayés de l'extrême indépendance qu'il affectait personnellement dans sa manière de vivre, comme de la portée des vues qui se manifestaient successivement dans chacune des entreprises où il s'employait, les gens formant la masse, se persuadant qu'il aspirait à la tyrannie, se firent ses ennemis [...][106].

Dans ce passage, l'expression τὸ ἑαυτοῦ σῶμα donne au substantif παρανομία un double sens où se mêlent politique et érotique. Cette dualité a été remarquée et commentée dès l'Antiquité, par Plutarque et dans les *Scholies à Thucydide*. Ainsi, le biographe voit dans les propos de Thucydide une allusion aux débauches sexuelles d'Alcibiade et les intègre par conséquent aux anecdotes politico-érotiques qu'il rapporte pour expliquer l'influence positive de Socrate sur Alcibiade[107]. De même, le scholiaste qui commente Thucydide en VI, 15, 4 indique les deux acceptions qui cohabitent dans le texte de Thucydide :

> <τῆς τε κατὰ τὸ ἑαυτοῦ σῶμα ...>
> τὸ παρανόμως διαιτᾶσθαι, ἢ τὸ παρανόμως τῷ ἑαυτοῦ σώματι χρῆσθαι κατὰ τὰς διατριβάς [...]

105 VI, 28, 2.
106 VI, 15, 4.
107 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 6, 3 : ἡ γὰρ ὑπὸ Θουκυδίδου λεγομένη παρανομία κατὰ τὸ σῶμα τῆς διαίτης ὑποψίαν τοιαύτην δίδωσιν. « Thucydide en parlant du dérèglement de sa vie privée, le laisse assez entendre ».

> À propos de [l'ampleur de la *paranomia*] concernant « sa propre personne / son propre corps » : avoir un genre de vie [par trop] en marge des lois et des usages, ou maltraiter son propre corps en passant tout son temps bien trop en marge des lois et des usages [...][108]

En ajoutant à son portrait cette *paranomia*, entendue à la fois dans un sens politique (la perception de ses concitoyens quant à un désir de tyrannie) et la preuve des abus personnels (débauches et sacrilèges dans l'espace privé), Thucydide montre Alcibiade sujet à des plaisirs violents et sans limite[109], mais également à la marge des usages et des lois. En procédant ainsi, l'historien affirme la responsabilité d'Alcibiade dans sa propre chute. Mais ici, le jugement n'est pas moral, il est pragmatique : Alcibiade se situe lui-même en dehors, d'une part, des lois puisqu'il refuse l'égalité des citoyens en démocratie, et d'autre part, des usages car il « estime que les actes de sa vie privée n'ont pas de répercussion négative, bien au contraire, sur ses actes à l'égard de la cité »[110]. Ce faisant, il ne prend pas en compte la force de l'opinion publique. Pour Thucydide, si l'*hybris* – le sacrilège – est un coup orchestré par les ennemis d'Alcibiade, la *paranomia*, reconnue par Alcibiade lui-même et affirmée par Thucydide dans son analyse, est responsable du changement, voire du revirement des Athéniens à son égard.

3.3. *Hybris* et *paranomia* d'Alcibiade chez les autres auteurs

Si Thucydide a décrit avec précision et longuement le caractère *philotimique* d'Alcibiade, nous avons vu en revanche qu'il mentionne le comportement *hybristique* et *paranomique* d'Alcibiade sans en donner d'exemple précis. L'historien se contente de dire qu'il agit en marge des usages et des lois. Par son comportement, Alcibiade porte atteinte à son propre corps, à ses concitoyens, et donc à la cité, tout au moins est-ce ainsi que ses actions sont perçues par les Athéniens. Le reste du corpus est plus prolixe en exemples. Nous ne pouvons tous les rappeler ici, et d'ailleurs ces faits sont souvent les plus connus en ce qui concerne Alcibiade. Nous rappelons donc rapidement les grandes lignes de l'évolution de ce thème.

Antiphon et Antisthène évoquent les débauches d'Alcibiade avec le même vocabulaire que Thucydide, dans un texte qui a des fins politiques comme nous l'avons dit auparavant. Pour le sophiste, Alcibiade s'instruit auprès des femmes d'Abydos

108 Scholie à Thucydide, VI, 15, 4, trad. M.-R. Guelfucci.
109 Cette description est à rapprocher de l'*éros paranomique* de Platon.
110 Queyrel 2007, p. 107.

car il est sujet à l'*akolasia* et à la *paranomia*[111]. De son côté, Antisthène rapporte le comportement *paranomique* d'Alcibiade dans ses relations avec les femmes[112]. Avec Thucydide et les auteurs comiques, tous deux sont peut-être les seuls témoignages de première main, et dans le cas d'Antiphon nettement orienté.

Xénophon de son côté prend la suite du débat judiciaire autour d'Alcibiade[113]. Comme Platon, il est déjà dans une réinterprétation d'Alcibiade. Sa lecture est à l'opposé de celle de son condisciple. Nous retrouvons chez lui la *philotimia* et l'*hybris*, auxquelles il ajoute la violence et la faiblesse de volonté[114]. Parmi les démocrates, Alcibiade est celui qui excelle dans tous ces domaines négatifs. Le jugement est sans appel : contrairement à Thucydide et à Platon, aucun élément positif ne vient le nuancer ou faire contrepoids. Alors que Platon voit en Alcibiade un type d'âme intermédiaire, qui peut donc s'élever, Xénophon ne voit que celui qui n'est pas modéré[115].

À partir du milieu du IV^e^ siècle, Alcibiade devient la figure que l'on invoque pour illustrer l'*hybris*, c'est-à-dire les atteintes à la personne, les outrages et les violences qu'un orateur invoque pour éliminer un adversaire politique. Démosthène en fournit un exemple avec son *Contre Midias*. Il n'y a plus ici de dimension interprétative du personnage, mais davantage une utilisation. Démosthène ne cherche pas à décrire Alcibiade ; aussi, commet-il des anachronismes, des incohérences historiques. Il se contredit. Qu'importe, car Alcibiade n'est désormais plus le sujet. Son souvenir est allégué pour l'effet qu'il produit dans l'inconscient collectif. Mais si l'évocation est négative dans le *Contre Midas*, d'autres sont positives à la même époque, avec Eschine par exemple, preuve qu'une tradition positive existe en parallèle, même si elle n'est pas la plus fréquente. À Démosthène et à Eschine, s'ajoute le Pseudo-Andocide, témoignage d'un exercice d'école plus tardif, dont nous signalons les occurrences, sans les étudier ici[116].

---

111 Le texte joue ici avec la vision d'Abydos comme lieu de prostitution. Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 3 ; Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, 525b. L'auteur porte, nous semble-t-il, une double accusation contre Alcibiade : il est un débauché qui aime la luxure, et il s'est instruit auprès de prostituées pour en devenir un lui-même. L'épisode se situe après la *docimasie*, c'est-à-dire au moment où Alcibiade accède au statut de citoyen. Ce type d'accusation est similaire aux procédés que l'on retrouvera au IV^e^ siècle pour exclure un orateur. À propos d'Antiphon, voir *supra* p. 76-78.

112 Athénée de Naucratis, V, 63, 220c. À propos d'Antisthène, voir *supra* p. 92-93.

113 Nous avons en partie traité ce débat, et le rôle de Lysias et d'Isocrate dans ce dernier. Voir *supra* p. 89-90.

114 Voir *supra* p. 106-107.

115 Ce jugement est sans nul doute lié à l'importance que Xénophon accorde à la modération. À propos de la convergence d'idées modérées à Athènes au IV^e^ siècle chez Xénophon, Isocrate ou Eschine, voir Romilly 1954.

116 Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade* :
- pour la *paranomia* : παρανομεῖν en 21, 6 et 40, 2 ; παρανομία en 10, 5 ; 30, 6 et 33, 3 ; παράνομος

Enfin, la dernière étape identifiable pour l'Antiquité est celle des compilateurs. Leurs objectifs sont composites et multiples, et ces auteurs forment un groupe hétérogènes. Par exemple, Plutarque n'est pas à proprement parler un compilateur de sources : il rédige des biographies en suivant un dessein philosophique et moral, néanmoins, pour atteindre son objectif, il est obligé de compiler des sources. Il se distingue, peut-être, d'Athénée de Naucratis en étant plus critique envers ses sources et en les expliquant. Le biographe emploie peu le terme *paranomia* pour décrire Alcibiade. Il semble même éprouver quelques difficultés à comprendre le choix de Thucydide. Une première fois, il tente d'expliciter l'expression κατὰ τὸ ἑαυτοῦ σῶμα παρανομίας en lui ôtant son contexte politique, pour la rapprocher d'anecdotes sur les plaisirs sexuels[117]. Plutarque défend, avec un peu d'ironie, Alcibiade de toute *paranomia* en ce qui concerne les violences conjugales qui lui sont reprochées. Selon lui, lorsqu'Alcibiade frappe son épouse en public, alors qu'elle marche vers l'agora pour aller jusqu'à l'Odéon déposer une requête auprès de l'archonte éponyme et demander le divorce, cette violence est tolérée par la loi qui, si elle « prescrit à la femme qui veut quitter son mari de se présenter elle-même au magistrat, c'est pour donner au mari l'occasion de se réconcilier avec elle et de la garder »[118]. En fait, la seule fois où Plutarque utilise le terme *paranomia* dans le même sens que Thucydide, c'est-à-dire avec une vision globale et un sens politique, le biographe donne lui aussi le sentiment général provoqué par le comportement d'Alcibiade sur certains de ses contemporains.

> Ἀριστοφῶντος δὲ Νεμέαν γράψαντος ἐν ταῖς ἀγκάλαις αὐτῆς καθήμενον Ἀλκιβιάδην ἔχουσαν, ἐθεῶντο καὶ συνέτρεχον χαίροντες· οἱ δὲ πρεσβύτεροι καὶ τούτοις ἐδυσχέραινον ὡς τυραννικοῖς καὶ παρανόμοις.
>
> Aristophon ayant peint Néméa tenant Alcibiade assis entre ses bras, tout le monde accourut pour voir ce tableau, qui eut un grand succès. Mais les plus vieux des Athéniens s'indignaient de tout cela, et disaient que ces façons sentaient la tyrannie et le mépris des lois [...][119].

Ainsi, chez Plutarque, la *paranomia* prend, nous semble-t-il, un rôle secondaire par rapport à la *philotimia* et la *philodoxia*. En revanche, les exemples d'*hybris* sont plus nombreux chez lui, en raison de la forme biographique qu'il choisit, propice aux anecdotes. Nous en présentons le relevé sous la forme d'un tableau.

---

en 22, 8 ; 23, 11 ; 40, 2.
- pour l'*hybris* : ὑβριστὴς en 14, 3 ; ὑβρίζειν en: 15, 8 ; 21, 7 et 29, 2.

117 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 6, 3, déjà cité plus haut. Voir *supra* p. 210.

118 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 8, 6.

119 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 7. À propos de ce tableau, voir Athénée de Naucratis, XII, 534d-e.

Actions hybristiques dans la *Vie d'Alcibiade* et la *Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan* de Plutarque[120]

	ὕβρις	ὕβρισμα	ὑβριστικός
Débauches sexuelles		16, 1 : liste des défauts au début de sa carrière	
Atteinte à l'honneur (adultère et rapt)	23, 8 : adultère avec l'épouse d'Agis 39, 9 : déshonneur des frères d'une femme séduite par Alcibiade		
Mutilation des Hermès	18, 8 : liée aux excès de boisson chez les jeunes gens	20, 5 : dégradation	
Atteinte à l'honneur d'un Athénien	37, 1 : Tydée se montre insolent envers Alcibiade [C.] 3, 2 : insolence d'Alcibiade[a]		4, 6 : anecdote dans la maison d'Anytos

a. R. Flacelière traduit ici ὕβρις par « débauche », mais un sens juridique nous semble préférable (l'atteinte à autrui).

Le signe [C.] indique les passages de la *Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan*.

4. La « hâblerie »

Il nous reste désormais à décrire le dernier aspect négatif de la personnalité d'Alcibiade chez Thucydide. Nous l'avons déjà vu apparaître en partie dans l'analyse de Thucydide (VI, 15) et dans l'autoportrait d'Alcibiade. Il s'agit de la hâblerie et de la déformation des faits dont nous faisons ici un très bref commentaire.

Dès le livre VI, l'introduction géographique et historique de Thucydide sur la Sicile permet de voir dans le discours d'Alcibiade avec quelle facilité le stratège modifie les faits. Au livre VIII, alors même que l'historien donne un rôle important à Alcibiade, et que son avis semble évoluer – comme nous le verrons dans le chapitre suivant –, Thucydide n'en demeure pas moins lucide sur la personnalité de l'exilé qui tente de revenir à Athènes, et cela même lorsqu'il redresse la situation des Athéniens à Samos. Selon Édouard Delebecque, la forfanterie d'Alcibiade à propos de la flotte

120 Il faut ajouter à ce relevé l'emploi du verbe ὑβρίζειν à propos de l'insolence du *dèmos* qu'Alcibiade veut faire cesser lorsqu'il se rapproche des oligarques (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 25, 5) et des Lacédémoniens qu'un rappel d'Alcibiade rabattrait (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 38, 3.). Voir plus accessoirement, le verbe ἐξυβρίζειν à propos du pilote d'Alcibiade (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 35, 6).

phénicienne est en partie politique et s'explique par les promesses de Tissapherne[121]. S'il est parfois utilisé à des fins politiques[122], ce trait de caractère reste révélateur de la personnalité excessive d'Alcibiade, telle qu'elle est décrite par Thucydide. Il participe de la volonté d'*archè* d'Alcibiade, prêt à toutes les exagérations, aux conflits ouverts avec ses adversaires, par exemple Nicias, ou encore à la délation, lors de sa tentative d'élimination de Phrynichos[123].

5. Conclusion partielle : éléments paradoxaux du portrait d'Alcibiade et nouvelle approche

Il est probable que des sources contemporaines comme les comiques, ou plus encore comme Antiphon, amplifient les actions *hybristiques* d'Alcibiade ; tandis que ce trait de caractère est renforcé par les sources postérieures. Néanmoins, Thucydide, s'il ne les décrit pas en détail, y fait, comme nous l'avons montré, des allusions implicites. Ce manque de précision de Thucydide n'est pas dû, nous semble-t-il, à une volonté d'excuser Alcibiade ou de défendre un homme issu des classes élevés, mais s'explique par le projet général de l'historien. Avec Alcibiade, il décrit le comportement-type propice au dévelopement d'une *stasis* dans la cité : l'excès d'individualisme et d'ardeur, le besoin et le souci maladif de l'image de soi, et enfin le goût exacerbé pour les honneurs, la victoire et l'argent.

En revanche, si Thucydide ne cherche pas à atténuer ce portrait négatif, il lui oppose les qualités individuelles d'Alcibiade, et les espoirs placés en un homme aussi talentueux. Chez Thucydide, Alcibiade est aussi un homme issu d'une grande famille de tradition démocratique et modérée[124], possédant l'intelligence et la hauteur de vue, et prenant « les meilleures dispositions relatives à la guerre »[125]. Un parallèle est possible, mais soumis à examen, pour expliquer ce paradoxe d'Alcibiade (conséquences de la conduite privée ; talent de l'individu pour la guerre et la politique) : Thucydide pourrait adopter un raisonnement que l'on retrouvera plus tard chez Platon. En fait, comme Émile Chambry le remarquait dans ses annotations du livre VI de *La République*, le portrait d'Alcibiade présente des similitudes avec celui du naturel philosophe qui a été gâté[126].

121 Delebecque 1967b.
122 Voir *infra* p. 369 chap. 8.
123 VIII, 50-51.
124 Voir *infra* p. 268-269 chap. 5.
125 VI, 15, 4.
126 Platon, *La République*, VI, 494c-d : « Dès lors, dis-je, que veux-tu qu'un homme comme lui fasse au milieu de gens de cette sorte, surtout si le hasard l'a fait naître dans un État puissant,

Ainsi, en reconnaissant en Alcibiade l'ambition, mais aussi les dons naturels, Platon voit en lui, nous le pensons, le philosophe égaré, perverti par un mauvais régime[127]. De la même manière, Thucydide voit en Alcibiade, selon nous, un homme doué par la naissance et doté de talents personnels, mais en proie à la passion, au besoin d'image, désirant l'*archè*, considérant les affaires publiques comme « le prix de la lutte » (τὸ ἀγώνισμα) et accordant – presque toujours – la priorité à ses intérêts, plutôt qu'à ceux de la cité. Cette ambivalence est présente dès le premier portrait d'Alcibiade (V, 43). Le sens d'*orgueil froissé* est explicitement présent : Alcibiade agit par orgueil, mais un orgueil fondé sur des droits familiaux, la *proxénie*[128] qu'il assume de nouveau depuis l'affaire de Pylos, et un orgueil fruit d'une *intelligence de la situation*, d'un *kairos*, comme l'indique la fin de ce premier portrait : « le moment, disait-il, était bon (ὡς καιροῦ ὄντος) et lui-même servirait leur cause de toutes ses forces (καὶ αὐτὸς ξυμπράξων τὰ μάλιστα) »[129]. Dès lors, il nous semble nécessaire, d'une part, de conserver dans les traductions, l'ambivalence du texte de Thucydide[130] ; et d'autre part, de resituer

---

riche et noble, beau de visage et haut de taille ? Ne se gonflera-t-il pas de folles espérances, jusqu'à s'imaginer qu'il sera capable de gouverner les Grecs et les Barbares ? et là-dessus ne s'élèvera-t-il pas jusqu'aux nues, s'abandonnant au faste et au vain orgueil, sans laisser place à la raison ? ». Voir la note d'É. Chambry qui renvoie au portrait d'Alcibiade dans Platon, *Premier Alcibiade*, 104a-b. Voir également l'avertissement final de Socrate à propos des risques pour un individu d'être emporté (κρατεῖν) par une cité puissante. Lire également le commentaire d'A. Larivée (2005, p. 192-193) qui fait le même parallèle entre Alcibiade et le naturel philosophe considéré comme « à la croisée des chemins ».

127 Outre les similitudes signalées par É. Chambry, nous rapprochons d'Alcibiade deux passages du livre VI de *La République* qui nous semblent contenir l'opinion que Platon s'en fait finalement :

- 494a-b : « Voilà, mon admirable ami, l'exacte et vraie manière dont le plus beau naturel est perdu et gâté pour la meilleure des professions, naturel bien rare d'ailleurs, comme nous l'avons dit. C'est du nombre de ces hommes que sortent ceux qui causent les plus grands maux aux États et aux particuliers, et ceux qui leur font le plus de bien, quand la fortune les entraîne de ce côté ; mais jamais homme d'un naturel médiocre ne fait rien de grand à l'égard de personne, soit particulier, soit État ».
- et 497a : « Certes, dit-il, ce ne serait pas avoir gagné le dernier lot que d'en sortir comme lui. / Ce ne serait pas non plus avoir gagné le premier, repris-je, que d'avoir manqué le gouvernement qui lui convenait. Qu'il le rencontre, il deviendra lui-même plus grand et avec son propre salut il assurera celui de l'État ».

128 Daux 1937.

129 V, 43, 3.

130 Par exemple, pour V, 43, la traduction de la CUF admet en partie ce double sens : en français, l'orgueil recouvre tant la « fierté, [le] sentiment noble inspiré par une juste confiance, l'estime légitime de soi ou des autres », que la « présomption, [l']estime exagérée, [l']amour excessif de soi-même, qui fait que l'on est persuadé de sa propre excellence, que l'on se juge supérieur aux autres » (voir le *TLFi*). Ambition signifie le « désir d'accomplir, de réaliser une grande chose,

la description de la figure d'Alcibiade par Thucydide dans une analyse plus vaste et générale, permettant de le considérer en mouvement dans une cité en proie aux bouleversements de la guerre.

en y engageant sa fierté, son honneur » et la « recherche immodérée de la domination et des honneurs » (voir le *TLFi* également). Voir *supra* p. 187, notre commentaire sur le *phronèma*.
Pourtant, l'interprétation de J. de Romilly (1951, p. 169) privilégie un sens négatif des propos de Thucydide : « on peut constater en effet qu'il [Thucydide] laisse de côté tout ce qui pourrait la justifier [l'alliance des Athéniens et des Argiens] ; par contre, il précise les motifs qui poussent Alcibiade à la suivre, par une parataxe qui laisse à son ambition personnelle une place prépondérante : 43. 2 = ᾧ ἐδόκει μὲν καὶ ἄμεινον εἶναι πρὸς τοὺς Ἀργείους μᾶλλον χωρεῖν, οὐ μέντοι ἀλλὰ καὶ φρονήματι φιλονικῶν ἠναντιοῦτο… : autant de particules, autant de façons de souligner que l'intérêt d'Athènes n'est point en cause. ».

Chapitre 5.
Le jeu des ambitions au service d'une cité prise dans les bouleversements

Nous avons étudié dans le chapitre 4 les principes qui sous-tendent l'action d'Alcibiade chez Thucydide et la manière dont il est perçu dans la cité. Le présent chapitre analyse trois instants de la vie d'Alcibiade mis en relief par Thucydide[1]. Il s'agit de ses premières actions dans les échanges diplomatiques des années 420, du moment où il justifie son action violente contre les Athéniens et propose son aide aux Péloponnésiens en 415[2], et enfin de sa prise de commandement de la flotte athénienne à Samos en 411. Ce choix s'explique en premier lieu par le traitement spécifique que Thucydide fait de ces trois instants. L'historien consacre quatre chapitres de récit aux négociations d'Alcibiade (V, 43-46), où il fait une analyse de la psychologie et des actions du personnage, suivis de la copie du décret d'alliance (V, 47)[3] entre les

1 Nous avons choisi de ne pas traiter ici le projet de conquête de la Sicile, et donc l'antilogie que Thucydide lui dédie, car car il relève plutôt de la problématique de l'impérialisme que nous traitons dans le septième chapitre.

2 En français, nous désignons l'action d'Alcibiade par le mot « trahison » ; en anglais par « treason ». Toutefois, les auteurs athéniens n'emploient pas le mot προδοσία, mais πονηρία (voir par exemple Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste*, 37, 2). Sur les nuances entre *prodosia* antique et trahison moderne, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 14-15 et 140-149 pour une analyse complète.

3 R. Weil (1974, p. 26) remarque que le texte de Thucydide est très proche de l'*IG* I³ 83 (ancien *IG* I² 86).

Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens. Pour la trahison d'Alcibiade, il compose un discours (VI, 89-92) des plus travaillés d'un point de vue stylistique et rhétorique. Enfin, pour l'épisode de 411, Thucydide écrit un compte rendu au style indirect (VIII, 86) d'une assemblée des Athéniens de Samos dans laquelle il émet un jugement à propos d'Alcibiade.

Ces trois instants forts de la vie d'Alcibiade sont tous liés, au sein même de l'œuvre de Thucydide, à son analyse *a posteriori*, mais inscrite dès le livre II, de la vie politique athénienne après la mort de Périclès. Nous citons dès à présent ce passage qui constitue le fil directeur de ce chapitre :

> Οἱ δὲ ὕστερον ἴσοι μᾶλλον αὐτοὶ πρὸς ἀλλήλους ὄντες καὶ ὀρεγόμενοι[4] τοῦ πρῶτος ἕκαστος γίγνεσθαι ἐτράποντο καθ' ἡδονὰς τῷ δήμῳ καὶ τὰ πράγματα ἐνδιδόναι. Ἐξ ὧν ἄλλα τε πολλά, ὡς ἐν μεγάλῃ πόλει καὶ ἀρχὴν ἐχούσῃ, ἡμαρτήθη καὶ ὁ ἐς Σικελίαν πλοῦς, ὃς οὐ τοσοῦτον γνώμης ἁμάρτημα ἦν πρὸς οὓς ἐπῆσαν, ὅσον οἱ ἐκπέμψαντες οὐ τὰ πρόσφορα τοῖς οἰχομένοις ἐπιγιγνώσκοντες, **ἀλλὰ κατὰ τὰς ἰδίας διαβολὰς περὶ τῆς τοῦ δήμου προστασίας** τά τε ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἀμβλύτερα ἐποίουν καὶ τὰ περὶ τὴν πόλιν πρῶτον ἐν ἀλλήλοις ἐταράχθησαν. Σφαλέντες δὲ ἐν Σικελίᾳ ἄλλῃ τε παρασκευῇ καὶ τοῦ ναυτικοῦ τῷ πλέονι μορίῳ καὶ **κατὰ τὴν πόλιν ἤδη ἐν στάσει ὄντες ὅμως** † τρία † μὲν ἔτη ἀντεῖχον τοῖς τε πρότερον ὑπάρχουσι πολεμίοις καὶ τοῖς ἀπὸ Σικελίας μετ' αὐτῶν, καὶ τῶν ξυμμάχων ἔτι τοῖς πλέοσιν ἀφεστηκόσι, Κύρῳ τε ὕστερον βασιλέως παιδὶ προσγενομένῳ, ὃς παρεῖχε χρήματα Πελοποννησίοις ἐς τὸ ναυτικόν, καὶ οὐ πρότερον ἐνέδοσαν ἢ **αὐτοὶ ἐν σφίσι κατὰ τὰς ἰδίας διαφορὰς** περιπεσόντες ἐσφάλησαν.
>
> Au contraire, les hommes qui suivirent [Périclès] étaient, par eux-mêmes, plus égaux entre eux, et ils aspiraient chacun à cette première place : ils cherchèrent donc le plaisir du peuple dont ils firent dépendre la conduite même des affaires. Il en résulta toutes les fautes que l'on peut attendre d'une cité importante placée à la tête d'un empire, et entre autres l'expédition de Sicile ; en elle, il faut dénoncer, moins une erreur de jugement par rapport aux peuples attaqués, que l'attitude de ceux qui l'avaient ordonnée : au lieu de seconder, dans leurs décisions ultérieures l'intérêt des troupes en campagne, **ils pratiquèrent les intrigues personnelles, à qui serait chef du peuple** ; ainsi, ils affaiblirent le ressort des armées et, pour la première fois apportèrent dans l'administration de la ville le désordre de leurs luttes. Mais, malgré l'échec de Sicile, qui atteignit, avec d'autres ressources, le principal de la flotte, et malgré **les dissensions régnant désormais dans la ville**, ils tinrent pourtant dix ans contre leurs ennemis antérieurs, augmentés de ceux venant de Sicile ainsi que de la majorité de leurs alliés, entrés en défection, à quoi il faut ajouter le concours, plus tard, de Cyrus, le fils du grand roi, qui fournissait de l'argent aux Péloponnésiens pour leur flotte : les Athéniens ne cédèrent qu'aux coups qu'ils se portèrent eux-mêmes, **du fait de leurs conflits privés**.[5]

Chacun à leur manière, ces trois épisodes (le début de carrière en 420, la trahison en 415 et la prise effective du commandement à Samos en 411) font écho à ce texte où Thucydide annonce les querelles privées pour devenir le chef du peuple et la *stasis* de 411. Chacun à leur manière, car Alcibiade, ainsi que la situation des Athéniens, évolue durant les neuf années qui séparent 420 de 411, et dans des situations elles-mêmes en mouvement. En 420,

4 Voir *supra* p. 200 chap. 4.

5 II, 65, 10-12.

quatre années après la mort de Cléon, Alcibiade est un homme pressé. Il a déjà une vision et un programme pour les Athéniens, néanmoins ces derniers sont engagés dans une paix instable avec les Péloponnésiens, à l'exclusion des Thébains et des Mégariens[6]. Descendant d'une grande famille liée à la démocratie, il possède – ou estime posséder –, nous l'avons vu dans le précédent chapitre, tous les talents nécessaires pour occuper la meilleure place dans la cité. Âgé d'environ 30 ans, il n'est pas prêt à attendre pour accéder aux hautes sphères de la politique athénienne. Si cet empressement et ce sentiment de mériter la première place sont des constantes dans la vie d'Alcibiade, en 415 la situation est différente. Alors que l'empire des Athéniens s'est relevé difficilement de la guerre d'Archidamos, Alcibiade a tenté, entre 420 et 415, une audacieuse politique athénienne dans le Péloponnèse et a brillé au cours des premiers jeux olympiques organisés en temps de paix[7]. En 415, il n'est donc plus un novice pour ce qui est de la conduite de la guerre. À l'assemblée, il est désormais un orateur influent. Pourtant, bien qu'il remporte le suffrage de la majorité des citoyens pour partir en Sicile, en quelques mois, Alcibiade perd la faveur des citoyens présents à Athènes[8] au point de se retrouver rappelé à comparaître, condamné à mort par contumace, et finalement transfuge par choix. En 411, ce n'est qu'après avoir soulevé l'Ionie en faveur des Péloponnésiens, puis donné aux Perses des conseils ambivalents, qu'il revient dans le camp des Athéniens où une *stasis* est sur le point d'être décidée.

À travers ces trois moments, nous analysons chez l'historien une appréhension, tantôt négative, tantôt positive, d'Alcibiade. Pour chacun d'eux, nous nous attachons à réinscrire les actions d'Alcibiade dans leur contexte afin d'établir dans quelle mesure il constitue un cas spécifique de l'histoire d'Athènes. Ainsi, dans un premier temps, en analysant son mode d'action dans les négociations de 420, nous démontrons qu'il est loin d'être, à cette époque du moins, un cas unique. Ses méthodes sont identiques à celles de ses contemporains, et Alcibiade ne s'en distingue que par un usage différent, plus habile et plus intense. Dans un deuxième temps, nous étudions le discours à Sparte. Davantage qu'un commentaire factuel de la trahison[9], nous souhaitons prolonger ici l'analyse de Jacqueline de Romilly sur le double rôle de ce discours dans l'œuvre de

6 V, 17, 2.

7 Le faste déployé par Alcibiade provoque réellement chez les Grecs une impression de puissance des Athéniens.

8 Une partie de la cité est en Sicile.

9 Nous avons déjà présenté dans les prolégomènes thucydidéens les faits relatifs à la trahison (voir *supra* p. 33-35). Nous ne répétons donc pas ce propos ici. Néanmoins, il est impossible de ne pas commenter ici le passage d'Alcibiade du côté des Péloponnésiens. D'une part, si nous le laissions de côté, ce chapitre prendrait les allures d'une apologie subjective d'Alcibiade. D'autre part, le discours d'Alcibiade sur sa trahison a ici toute sa place en raison de la justification qu'il en fait.

Thucydide : une justification personnelle d'Alcibiade et, en même temps, une analyse de l'historien sur l'aggravation des luttes internes. Enfin, dans un troisième temps, nous procédons à une lecture, nouvelle et différente, de VIII, 86 que nous interprétons non pas comme un jugement définitif de Thucydide à propos d'Alcibiade, mais plutôt comme une analyse et un jugement personnel d'une action déterminée dans le processus de *stasis* qui s'est engagé à Athènes. Pour ce passage, comme pour les deux autres, nous tenons compte du fait qu'il ne s'agit pas d'une période homogène, mais de moments contrastés, avec de nombreux bouleversements (guerre, changements ou renversements politiques).

1. Pendant une paix trouble, agir par des réseaux privés[10]

Chez Thucydide, Alcibiade apparaît dans le cadre d'un conflit diplomatique. Ces désaccords trouvent leur origine, d'une part, dans le non-respect des clauses de la paix de 421 par le camp péloponnésien, et d'autre part, dans la volonté d'une partie des Athéniens de s'allier avec les Argiens, malgré l'interdiction qui leur en est faite par les clauses de la même paix. Nous venons de commenter le caractère d'Alcibiade que Thucydide dégage de cet épisode. Nous souhaitons désormais étudier une particularité du mode d'action d'Alcibiade dans cette circonstance. En effet, au cours de ces négociations, le non-officiel et le privé occupent une place majeure et un rôle important. Cette question a été abordée partiellement par les commentateurs[11]. Par exemple, Jacqueline de Romilly la note à propos d'Alcibiade : « de toute manière, le rôle d'Alcibiade au livre V n'est pas très bien dégagé. Il agit tantôt à titre privé, tantôt officiellement, sans que tout cela soit commenté[12]. » Ce constat, certes exact, doit être précisé. Alcibiade n'est pas un cas isolé, mais fait partie de tous ceux qui agissent comme lui, « tantôt à titre privé, tantôt officiellement ».

10 Le texte qui suit est en partie issu d'une communication intitulée « Intervenir à titre privé dans la diplomatie de sa cité : l'exemple de la paix de Nicias chez Thucydide », prononcée lors du colloque international *SoPHIA 1 « Le point de vue de l'autre : relations culturelles et diplomatiques dans le monde méditerranéen »* (Mulhouse, 30-31 mars 2012), organisées par A. Gonzales (ISTA EA 4011 – UFC) et M.-T. Schettino (UMR 7044 – UHA). Pour la version publiée voir Battesti 2013. Celle-ci a été reprise et augmentée dans le cadre de la thèse.

11 À l'inverse de la seconde préface et du dialogue des Méliens, les échanges diplomatiques des années 421-419 n'ont pas suscité une bibliographie importante. Nous avions commenté la bibliographie dans Battesti 2013, p. 41. Nous signalons ici seulement les principales références. Consulter en premier lieu Westlake 1940 ; 1971 ; Kagan 1960 ; 1962 et Kelly 1972 ; 1974. En dernier lieu Seager 1976. Outre ces articles, on pourra consulter l'étude plus généraliste Legon 1969 et la monographie Kagan 1981, ainsi que les passages correspondants des commentaires *HCT* et *CT*.

12 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* III (CUF), p. IV* (notice du livre V).

Il faut tout d'abord préciser le contexte de la paix dite de Nicias, en suivant Thucydide qui interprète cette paix, conclue en 421 pour une durée de cinquante ans (V, 17-19), comme une « trêve instable – ἀνοκωχῆς οὐ βεβαίου » (V, 25, 3) au cours de laquelle la guerre se poursuit sous d'autres formes. Nous considérons ainsi les trois premières années de cette paix comme des années de guerre larvée. Durant cette période, les faits militaires sont peu nombreux et souvent périphériques, mais ils ne sont pas pour autant absents, et cela même après la conclusion de la paix, comme le montre le relevé suivant :

- Avant le traité de paix : défaite des Athéniens face aux Spartiates à Amphipolis (V, 2-10) ; mouvements de troupes lacédémoniennes et mesures prises pour consolider les positions péloponnésiennes à Héraclée Trachinienne (V, 12-13).
- Après le traité : capitulation de Skionè face aux Athéniens et début d'une guerre opposant les Phocidiens aux Locriens (V, 32) ; expédition lacédémonienne en Arcadie (V, 33) ; prise de Thyssos par les gens de Dion (V, 35) ; les Olynthiens prennent Mèkyberna tenue par une garnison athénienne (V, 39), bataille à Héraclée Trachinienne opposant les Lacédémoniens et leurs alliés locaux aux populations limitrophes (V, 51).

Si les Athéniens et les Lacédémoniens ne s'affrontent qu'à Amphipolis, les manœuvres et les combats "locaux" sont importants pour comprendre les enjeux stratégiques de chacune des deux grandes cités. Les échanges diplomatiques, eux, sont intenses. Outre les Athéniens et les Spartiates, les Corinthiens, les Argiens, les Béotiens, les Chalcidiens, les Mantinéens, les Éléens ou encore les Tégéens envoient ou reçoivent des ambassades, dialoguent et négocient. Ce jeu diplomatique foisonnant, rapporté au style indirect[13], pose des problèmes ardus aux commentateurs. Événements historiques, motivations personnelles, intérêts publics, calculs diplomatiques, ou encore négociations officielles et officieuses s'imbriquent, parfois au point de former un imbroglio. Par ailleurs, les acteurs les plus prompts à entamer des pourparlers ne sont pas les premiers à concrétiser et à contracter de nouvelles alliances. Tous hésitent, tergiversent et parfois se rétractent. Ainsi, si les Corinthiens refusent d'adhérer au traité de paix[14] et sont les premiers à prendre contact avec les Argiens[15], ils sont les derniers des Péloponnésiens à s'allier à eux[16], et leur ardeur à constituer une nouvelle ligue s'épuise rapidement[17]. À l'inverse,

13 Le chapitre 9 contient le seul discours du début du livre V. Il s'agit d'une harangue avant un combat, la dernière de Brasidas, et non d'un discours politique. Cette harangue et le dialogue des Athéniens et des Méliens sont les seuls discours du livre V.

14 Voir V, 17, 2.

15 Voir V, 27, 2.

16 Voir V, 31, 6.

17 Voir V, 32, 4.

les Mantinéens et les Éléens votent la paix[18], puis se retournent contre les Spartiates[19] et deviennent les premiers alliés des Argiens[20]. Certaines négociations aboutissent même à des actions avortées[21]. Ces trois années de la guerre du Péloponnèse se révèlent anarchiques si bien que le récit de Thucydide en pâtit. Dans sa notice, Jacqueline de Romilly signale ces obscurités et ces maladresses caractéristiques du livre V. Pour l'helléniste, le lire ne va pas sans un sentiment de gêne lors de nombreux épisodes. Selon elle, cette perception est liée à la « nature de la matière traitée » : des années de paix au cours desquelles « règnent l'hésitation, l'hypocrisie et l'incohérence »[22]. Seuls deux passages du livre V échapperaient à ce constat : la seconde préface (V, 25-26) et le dialogue des Athéniens et des Méliens (V, 85-114)[23].

1.1. Actions et intérêts privés chez Thucydide

Les notions d'action et d'intérêt privés[24] sont présentes à plusieurs reprises chez Thucydide[25]. Par exemple, au cours de la *pentécontaétie*, Pausanias, relevé de son commandement, « ne reçut plus officiellement de mission au dehors, mais lui-même, à titre privé – ἰδίᾳ δὲ αὐτὸς… –, indépendamment des Lacédémoniens, prit une

18 Voir V, 17, 2.

19 Voir V, 25, 1.

20 Voir pour les Mantinéens V, 29, 1 ; pour les Éléens V, 31, 1. Sur les conséquences du choix mantinéen de contracter une nouvelle alliance, voir V, 29, 2.

21 Voir V, 36-38 et *infra*, p. 232-235.

22 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* III (CUF), p. II* (notice du livre V).

23 L'organisation du récit de Thucydide en livres augmente peut-être les difficultés inhérentes au livre V. En effet, la seconde préface, apparaissant au chapitre 25, semble casser le rythme du récit. En revanche, considéré année par année, le même texte est le produit d'un travail minutieux et d'une mise en scène soignée. Thucydide indique en même temps les causes qui conduisent à la paix (V, 14-19) et celles qui empêcheront cette dernière d'être efficiente (V, 17, 2 ; 21-22). La dixième année de guerre s'achève. Avec la nouvelle année (V, 25), la seconde partie de l'œuvre de Thucydide débute. L'historien insère donc une seconde préface. Puis, trois phases successives se distinguent : 1° le mécontentement et les défections des Péloponnésiens, ainsi que le jeu argien et les désordres internes du Péloponnèse (V, 27-35) ; 2° les tentatives spartiates de réunification et d'élargissement de l'alliance péloponnésienne (V, 36-39) ; et 3° le retour des Athéniens dans les négociations et leur alliance avec les Argiens (V, 40-47). Enfin, Thucydide met un terme aux bouleversements qu'il vient d'exposer et conclut au chapitre 48 : « c'est ainsi que les Corinthiens s'étaient détachés de leurs alliés [argiens, mantinéens et éléens] ; et ils inclinaient de nouveau vers Sparte. »

24 Sur la notion de « privé », voir Schmitt-Pantel, Polignac 1998 ; Macé 2012.

25 Voir la catégorisation intéressante des termes *idios*, *dêmosios* et *koinos* chez Thucydide par A. Roman (2012). Néanmoins, cette étude se concentre sur le corpus des discours au détriment du récit, et certaines occurrences, par exemple celles qui concernent les deux éphores spartiates et Alcibiade, sont absentes. Nous proposons ici une perspective différente, puisque nous envisageons la sphère privée comme un espace et un moyen d'action politique.

trière d'Hermionè et arriva dans l'Hellespont »[26] afin d'y poursuivre ses projets personnels entrepris avant son premier rappel. Au début de la guerre, alors que sa cité était tenue par un traité de paix avec les Spartiates et resterait neutre pendant les dix premières années du conflit, « l'Argien Pollis (qui agissait à titre privé) – Ἀργεῖος ἰδίᾳ Πόλλις »[27] accompagna les ambassadeurs spartiates afin d'obtenir de l'argent du roi de Perse[28]. Ou encore, les habitants de Skionè décernèrent à Brasidas « à titre privé les bandelettes et les prémices comme on fait pour les athlètes vainqueurs – ἰδίᾳ δὲ ἐταινίουν τε καὶ προσήρχοντο ὥσπερ ἀθλητῇ »[29]. Enfin, au livre II, à propos de l'épidémie, Thucydide semble définir un particulier, un profane, – ἰδιώτης – « par opposition à un spécialiste »[30] : « je laisse à chacun – médecin ou profane – le soin de dire son opinion sur la maladie [...] »[31].

Dans ces quatre exemples, l'emploi de termes grecs de la famille d'ἴδιος rend explicite la notion de privé ou de particulier. Le cas d'Alcibiade, agissant à titre privé, apparaît déjà moins isolé, et l'absence de commentaire émanant de Thucydide moins énigmatique, dans la mesure où il ne commente pas plus les occurrences que nous venons de citer que celle en rapport avec Alcibiade.

En fait, l'isolement d'Alcibiade est encore moindre. Car si Thucydide note ses agissements à titre privé en V, 43, au cours de la douzième année de la guerre (mars 420-février 419), il fait auparavant le même constat en V, 36, à propos de deux magistrats spartiates, les éphores Cléoboulos et Xénarès, au début de l'hiver de la onzième année de la guerre (avril 421-février 420). Or, ces deux exemples d'intervention privée présentent des similitudes[32]. Les deux Spartiates comme l'Athénien agissent ainsi au cours de négociations diplomatiques. Thucydide précise qu'ils représentent une mouvance politique hostile au traité de paix, et donc favorable à la reprise de la guerre.

---

26 I, 128, 3. Sur le caractère privé du voyage de Pausanias et la procédure de rappel très officielle – l'envoi d'un *skytale* – décidée par les éphores, voir *HCT* I, p. 433 et *CT* I, p. 217.

27 II, 67, 1.

28 Sur l'intérêt pour les Spartiates d'être accompagnés en Perse par un Argien, voir *HCT* II, p. 200.

29 IV, 121, 1. Sur la distinction entre honneurs publics et privés, voir *CT* II, p. 380-385. S. Hornblower voit dans l'attitude des gens de Skionè, un traitement semi-religieux de Brasidas de son vivant.

30 Voir la définition de P. Chantraine p. 455 : « ἰδιώτης n. "un particulier", par opposition à un magistrat, à un homme public, par opposition à un spécialiste (cf. Th. 2,48 καὶ ἰατρὸς καὶ ἰδιώτης) d'où "ignorant" ».

31 II, 48, 3 : Λεγέτω μὲν οὖν περὶ αὐτοῦ ὡς ἕκαστος γιγνώσκει καὶ ἰατρὸς καὶ ἰδιώτης.

32 Sur leurs différences, voir *infra*, p. 235-238.

Cependant, ils ne disposent pas de la majorité au sein de leur cité – ou peut-être d'une majorité suffisante dans le cas des deux Spartiates[33].

Dès lors, il est possible de réfléchir sur le mélange entre sphère privée et action publique dans les relations diplomatiques chez Thucydide en se fondant, en partie, sur ces deux occurrences du livre V. Cependant, limiter l'étude à ces deux seuls passages reviendrait à exclure les autres manifestations du particulier, nombreuses à ce moment de la guerre. En effet, avant d'introduire les deux Spartiates et l'Athénien, l'historien traite longuement des motivations et des desseins personnels de Cléon, de Brasidas, de Pleistoanax et de Nicias[34]. Parallèlement, des magistrats, comme Brasidas et Cléaridas, n'exécutent pas les ordres de leurs concitoyens et parfois agissent en dehors du cadre de leurs fonctions. L'intrusion du privé dans la diplomatie s'avère en fait fréquente, voire généralisée et systématique. En revanche son intensité varie. Elle posséderait des nuances qu'il est essentiel de distinguer. Il faut donc envisager une analyse plus progressive, c'est-à-dire en accord avec la gradation de l'intervention privée dans les affaires de la cité, telle qu'elle semble établie par l'auteur. Ainsi, l'immixtion du privé dans les affaires de la cité revêtirait trois formes : 1° les motivations privées qui poussent les citoyens à infléchir la politique de leur cité dans le cadre de leur fonction civique ; 2° les actions qui se situent en dehors d'attributions officielles, sans qu'il soit possible de saisir la part exacte entre intérêts privés et intérêts publics ; et enfin, 3° les interventions privées explicites, attestées par le vocabulaire.

1.2. Motivations personnelles, politiques intérieures et extérieures

Lorsque Thucydide introduit le traité de paix entre Athéniens et Spartiates, il en précise les causes : la première est d'ordre géopolitique et stratégique. Les revers des deux cités – Pylos et Sphactérie pour Sparte ; Amphipolis, puis Délion pour Athènes – ainsi que l'épuisement des ressources, conduisent à des calculs qui rendent évidente la nécessité d'une paix[35]. La seconde cause est d'ordre privé et relève de la politique intérieure.

33 Leur situation correspond en fait en tout point à la définition du concept du *privé* proposée par M. Casevitz (1998, p. 45) : « Le privé, c'est le "particulier" : il dépense à son échelon comme l'État dépense, il a un point de vue qui s'oppose ou, plus généralement, s'accorde au point de vue de l'intérêt commun (celui du *démos*, du *koinon*, voir les liturgies). **Le particulier, c'est la plus petite unité commune du public, du commun** ».

34 Voir V, 16-17, 1. Pour la bibliographie, voir Westlake 1968 ; 1989, p. 207-209.

35 Voir V, 14 ; 15, 1 : « En vertu de ces réflexions, les deux partis pensaient donc qu'il fallait conclure un accord – Ταῦτ'οὖν ἀμφοτέροις αὐτοῖς λογιζομένοις ἐδόκει ποιητέα εἶναι ἡ ξύμβασις ».

> Ἐπειδὴ δὲ καὶ ἡ ἐν Ἀμφιπόλει ἥσσα τοῖς Ἀθηναίοις ἐγεγένητο καὶ ἐτεθνήκει Κλέων τε καὶ Βρασίδας, οἵπερ ἀμφοτέρωθεν μάλιστα ἠναντιοῦντο τῇ εἰρήνῃ, **ὁ μὲν διὰ τὸ εὐτυχεῖν τε καὶ τιμᾶσθαι ἐκ τοῦ πολεμεῖν, ὁ δὲ γενομένης ἡσυχίας καταφανέστερος νομίζων ἂν εἶναι κακουργῶν καὶ ἀπιστότερος διαβάλλων, τότε δὴ ἑκατέρᾳ τῇ πόλει σπεύδοντες τὰ μάλιστα τὴν ἡγεμονίαν**[36] Πλειστοάναξ τε ὁ Παυσανίου, βασιλεὺς Λακεδαιμονίων, καὶ Νικίας ὁ Νικηράτου, πλεῖστα τῶν τότε εὖ φερόμενος ἐν στρατηγίαις, **πολλῷ δὴ μᾶλλον προυθυμοῦντο**.
>
> Or, par là-dessus, il y avait eu encore la défaite d'Amphipolis, pour les Athéniens, et la double mort de Cléon et de Brasidas, qui étaient, de part et d'autre, les principaux adversaires de la paix **(celui-ci parce qu'il réussissait à la guerre et en tirait de la gloire, l'autre parce qu'il pensait que le retour au calme rendrait plus manifestes ses méfaits et moins convaincantes ses calomnies) : à ce moment-là, dans les deux villes, les plus ardents à prendre la direction des affaires**, Pleistoanax, fils de Pausanias, roi de Sparte, et Nicias, fils de Nicératos, qui rencontrait alors plus de succès que personne dans le rôle de stratège, **montrèrent un empressement beaucoup plus grand**.[37]

Cette description de la politique intérieure d'Athènes et de Sparte est une clef de lecture essentielle pour appréhender les négociations diplomatiques que Thucydide s'apprête à rapporter. Car, dans les deux cités, et cela depuis le début de la guerre, deux principales "factions" s'opposent : celle en faveur de la guerre et celle en faveur de la paix[38]. Ces deux factions agissent dans leur intérêt et celui de leur(s) chef(s), mais aussi, dans une certaine mesure, en accord avec l'intérêt de leur cité, ou du moins l'idée qu'elles s'en font.

Dans ce contexte, paix et guerre sont aussi des projets et des programmes politiques qui permettent d'accéder « à la direction des affaires – *τὴν ἡγεμονίαν* (V, 16, 1) ». La volonté de Nicias, dans ce même passage, de « voir finies pour lui les épreuves (*πόνων πεπαῦσθαι*) tout en y mettant fin (*παῦσαι*) pour ses concitoyens » n'est pas neutre. Il répond à un intérêt athénien et à un intérêt plus personnel : le désir de « laisser le renom d'un homme qui a passé sa vie sans jamais faire de tort à l'État – *καταλιπεῖν ὄνομα ὡς οὐδὲν σφήλας τὴν πόλιν διεγένετο* ». Il en est de même pour Pleistoanax qui, « en butte aux attaques de ses ennemis – *ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν διαβαλλόμενος* » à cause de « son retour d'exil illégal – *κάθοδον παρανομηθεῖσαν* », a besoin d'une stabilité politique pour asseoir son autorité. L'intérêt de la cité n'est donc pas le seul élément pris en compte lorsqu'un citoyen se déclare pour la paix et agit en ce sens.

---

36 L'édition de cette phrase a été discutée. Voir *HCT* III, p. 661-663 ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* III (CUF), n. 16.1 p. 188 ; et *CT* II, p. 462-463. Il est très probable que Thucydide parle ici de l'ardeur de certains citoyens pour accéder « à la direction des affaires » dans leur cité, ce que S. Hornblower traduit par *leadership*, entendu non pas comme une position sociale, mais plutôt comme une influence exercée sur les concitoyens.

37 V, 16, 1.

38 Cette division en factions belliqueuse et pacifique n'est pas figée et ne correspond pas toujours à la dichotomie faite entre oligarques et démocrates. Oligarques comme démocrates peuvent se prononcer en faveur de la paix ou de la guerre en fonction du contexte.

Toutefois, il arrive également que les intérêts de ces factions belliqueuse et pacifiste se rejoignent momentanément. Nous en examinerons un cas antérieur de peu à la trêve, mais éclairant pour la période considérée. En 422, lorsque la trêve d'une année est établie. À Athènes, elle est souhaitée par ceux qui veulent poursuivre la guerre comme par ceux qui désirent négocier une paix :

> Les Athéniens pensaient qu'ainsi Brasidas ne pourrait plus détacher d'eux d'autres pays avant qu'ils n'aient fait à loisir leurs préparatifs ; en même temps, si les conditions étaient favorables, ils envisageaient de traiter pour l'avenir.[39]

Cette concomitance d'intérêts existe également à Sparte, peut-être de manière encore plus flagrante. Grâce à la contre-offensive de Brasidas en Thrace, les Spartiates peuvent à nouveau espérer négocier une paix, mais surtout obtenir la restitution des prisonniers de Pylos. La paix regroupe donc de nombreux partisans, et l'armistice est accepté. Cela n'empêche pas pour autant les Lacédémoniens de soutenir Brasidas qui, alors que la trêve est en vigueur, accueille et apporte une aide prudente, mais ferme à la défection de Skionè et à celle de Mendè[40], toutes deux soumises aux Athéniens. S'il est impossible de savoir dans quelle mesure Brasidas agit à titre privé[41], il est évident qu'il enfreint le traité, tout d'abord, dans le cas de la défection de Skionè :

> le fait est que la vérité sur la défection correspondait plutôt à l'appréciation d'Athènes : Skionè l'avait faite deux jours après la date [de la trêve].[42]

Le même constat s'impose pour celle de Mendè :

> Brasidas l'accueillit sans estimer se mettre dans son tort (ἀδικεῖν) du fait qu'elle s'était ralliée franchement pendant l'armistice, car il avait, de son côté, certaines infractions au traité à faire valoir contre Athènes ; cette circonstance avait même contribué à enhardir les gens de Mendè.[43]

Si l'initiative revient à Brasidas, les Spartiates se rangent à ses côtés et revendiquent, « sur la foi de Brasidas – Βρασίδᾳ πιστεύοντες[44] », leurs droits sur la cité de Skionè. Leur politique est alors double : d'une part, ils ont négocié un *statu quo*, d'autre part,

39 IV, 117, 1.

40 Voir IV, 120-123.

41 Les précautions prises par Brasidas pour ne pas être vu des Athéniens lors de son trajet en direction de Skionè ne constituent en aucun cas une preuve d'action privée. Il ignore à ce moment qu'une trêve a été conclue et applique donc des précautions habituelles en temps de guerre.

42 IV, 122, 6 : εἶχε δὲ καὶ ἡ ἀλήθεια περὶ τῆς ἀποστάσεως μᾶλλον ἢ οἱ Ἀθηναῖοι ἐδικαίουν.

43 IV, 123, 1-2. Thucydide ne précise pas ces « certaines infractions au traité » commises par les Athéniens. Selon H. D. Westlake (1968, p. 156), Thucydide sous-entend que Brasidas cherche ici une excuse pour justifier l'infraction qu'il a commise.

44 IV, 122, 4.

ils refusent de renoncer à la moindre position acquise, y compris en se parjurant. Cependant, cette politique double n'est pas nécessairement élaborée et réfléchie. Chacune des deux factions s'en satisfait. Ceux qui veulent la paix confortent, tant que Brasidas est victorieux, leurs positions en vue d'une négociation avec les Athéniens. Les projets de ceux qui veulent la guerre ne sont pas contrariés dans la mesure où Brasidas continue à agir librement malgré les décisions officielles[45]. La concomitance d'intérêts serait donc plus fortuite que pensée et organisée.

1.3. Sphère privée et magistratures

Après un bref retour à la guerre, la mort de Cléon et de Brasidas permet donc aux démarches diplomatiques engagées tout au long de la trêve d'aboutir[46]. Cependant, la paix qui en découle porte en elle les causes de sa fragilité, puis de son échec. Outre les luttes internes qui ont contribué à conclure la paix, les conditions mêmes du traité provoquent des contestations[47]. Lors de l'assemblée des alliés qui précède le texte du traité de paix, Thucydide indique que :

> à l'exception des Béotiens, des Corinthiens, des Éléens et des Mégariens, qui désapprouvaient la négociation, tous votèrent la paix[48].

Ce sont là les principaux alliés péloponnésiens qui refusent de se plier aux conditions de la paix telles qu'elles ont été négociées par les Spartiates et les Athéniens. Avec les Corinthiens, les Mégariens[49] et les Éléens, les Spartiates perdent la majeure partie des

45 Voir IV, 132, 3. Thucydide n'évoque aucune sanction prise à l'encontre de Brasidas par le pouvoir spartiate, mais cette absence ne permet pas de se prononcer quant à la situation exacte de Brasidas à ce moment précis. Toutefois, l'historien indique que des envoyés spartiates le rejoignirent avec pour mission « d'exercer, sur ordre des Lacédémoniens, un contrôle sur la situation » (IV, 122, 3). Parmi eux se trouvait Ischagoras qui apparaîtra dans le traité de paix, puis dans le traité d'alliance entre Sparte et Athènes. Il sera également chargé de transmettre les clauses du traité de paix en Thrace à Cléaridas, le successeur de Brasidas. Il faut donc supposer que les Lacédémoniens acceptent les initiatives de Brasidas, tout en limitant ses actions les plus audacieuses afin d'éviter une politique trop agressive. À propos des initiatives laissées aux commandants lors d'opérations éloignées de la cité voir, Westlake 1968, p. 309-310. L'auteur y développe tout particulièrement le cas atypique de Brasidas.

46 Voir IV, 119, 3.

47 Sur les raisons du mécontentement corinthien, voir V, 30, 2.

48 V, 17, 2.

49 Corinthiens et Mégariens avaient souscrit à la trêve d'un an. Thucydide nomme deux représentants corinthiens et deux mégariens à la fin du texte du traité. Mais la trêve n'entraînait qu'un *statu quo*, tandis que des exigences précises accompagnent la paix. Pour expliquer leur changement de politique, il faut supposer que ces conditions ont été décidées entre Athéniens

forces navales alliées ; avec les Béotiens, un des trois alliés fournissant la cavalerie[50]. Ce refus d'adhérer au traité se répand ensuite dans les cités chalcidiennes qui s'étaient livrées à Brasidas. Pour celles-là, le traité prévoit la restauration de l'autorité des Athéniens, sous couvert d'une autonomie[51] qui ne pourrait exister dans les faits. La contestation chalcidienne trouve un allié et un porte-parole en la personne de Cléaridas, le gouverneur spartiate d'Amphipolis.

> Λακεδαιμόνιοι [...] πέμψαντες ἐς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης πρέσβεις Ἰσχαγόραν καὶ Μηνᾶν καὶ Φιλοχαρίδαν ἐκέλευον τὸν Κλεαρίδαν τὴν Ἀμφίπολιν παραδιδόναι τοῖς Ἀθηναίοις καὶ τοὺς ἄλλους τὰς σπονδάς, ὡς εἴρητο ἑκάστοις, δέχεσθαι. Οἱ δ' οὐκ ἤθελον, νομίζοντες οὐκ ἐπιτηδείας εἶναι· **οὐδὲ ὁ Κλεαρίδας παρέδωκε τὴν πόλιν χαριζόμενος τοῖς Χαλκιδεῦσι, λέγων ὡς οὐ δυνατὸς εἴη βίᾳ ἐκείνων παραδιδόναι**.
>
> Les Lacédémoniens [...] envoyèrent comme ambassadeurs dans les régions de la côte thrace Ischagoras, Mènas et Philocharidas, pour dire à Cléaridas de remettre Amphipolis aux Athéniens et aux autres d'accepter le traité, dans les conditions prévues pour chacun. Mais ils s'y refusèrent, jugeant celui-ci peu satisfaisant ; **et Cléaridas, lui non plus, ne remit pas la ville, par égard pour les Chalcidiens, se déclarant hors d'état de la remettre contre leur gré**[52].

Thucydide fournit ici deux causes au choix de Cléaridas. Celle mise en avant par l'intéressé – λέγων ὡς – est d'ordre pratique. Les forces dont il dispose en Thrace seraient, selon lui, insuffisantes en qualité et/ou en nombre[53] pour forcer la restitution de la ville. Cela impliquerait que Cléaridas craint un mécontentement fort, une révolte

---

et Spartiates, sans consulter les cités alliées. L'hypothèse est probable dans la mesure où, selon Thucydide, les clauses de la paix constituent bien le véritable motif du mécontentement corinthien, car elles négligent leurs intérêts. Dans le cas des Corinthiens, les places perdues ne sont pas restituées. Dans le cas des Mégariens, le traité de paix laisse aux Athéniens la possession de Nisaïa, position stratégique aux portes de Mégare.

50 Voir II, 9.

51 Voir V, 18, 5-6.

52 V, 21, 1-2. Voir *HCT* II, p. 689-690 et *CT* II, p. 494.

53 Quelques remarques hypothétiques peuvent être réalisées sur cette question dans la mesure où Cléaridas succède à Brasidas à la tête de l'armée. D'une part, le corps expéditionnaire mené en Thrace par Brasidas comptait mille sept cents hoplites (IV, 78, 1), dont sept cents hilotes et des mercenaires recrutés dans le Péloponnèse (IV, 80, 5). Par deux fois les Spartiates envoyèrent des renforts. Le premier ne put passer en Thessalie (IV, 132, 2), le second rebroussa chemin en apprenant la défaite des Athéniens et la mort de Brasidas (V, 13). D'autre part, avant la dernière bataille d'Amphipolis, les forces de Brasidas sont à peu près égales en nombre à celles de Cléon, mais inférieures en qualité (V, 8, 2). Or, Cléon avait conduit en Thrace « mille deux cents hoplites et trois cents cavaliers d'Athènes ainsi que des forces alliées plus nombreuses, et trente navires » (V, 2, 1). À ce corps expéditionnaire, il faut ajouter des hoplites pris sur le contingent athénien assiégeant Skionè (V, 2, 2). Toutefois, deux inconnues majeures demeurent : 1° combien de locaux avaient rejoint les rangs de Brasidas ; 2° quels sont les effectifs chalcidiens qui s'opposeraient aux troupes de Cléaridas ?

peut-être, à l'encontre des troupes spartiates si celles-là organisaient la restitution. Mais Cléaridas agit surtout « par égard pour les Chalcidiens – χαριζόμενος τοῖς Χαλκιδεῦσι. » Cette seconde cause est plus importante que la première comme le comportement de Cléaridas le démontre ensuite. Non seulement il ne procède pas à cette restitution, mais il se rend à Sparte, accompagné d'ambassadeurs chalcidiens dans le but de se « justifier – ἀπολογησόμενος », « et aussi dans le désir de savoir si les termes de l'accord [peuvent] encore être modifiés – καὶ ἅμα βουλόμενος εἰδέναι εἰ ἔτι μετακινητὴ εἴη ἡ ὁμολογία. » Ce souhait de renégocier les termes de la paix pour les cités chalcidiennes constitue déjà une intervention qui se situe au-delà de ses prérogatives officielles. Une politique spartiate officieuse ne semble pas à l'origine de l'intervention de Cléaridas dans la mesure où il redoute une accusation. Ce dernier pourrait donc agir selon des intérêts qu'il estime être ceux de sa cité. Son refus préserverait l'autonomie des Chalcidiens, et donc la réputation de libérateurs de la Grèce que les Spartiates ont acquise grâce à Brasidas. Mais, il pourrait aussi agir pour des motifs personnels qui nous sont inconnus. Dans les deux cas, Cléaridas agit à l'encontre des décisions politiques prises par ses concitoyens, comme Brasidas avant lui. Ce constat n'avait pas échappé à Henry Dickinson Westlake :

> This passage is remarkable in that the presentation of Clearidas is so closely akin to the presentation of Brasidas in earlier passages, though without the same tone of admiration because his achievements were relatively insignificant. He is shown to have acted precisely as Brasidas would have been expected to have acted in similar circumstances, pursuing a policy divergent from that of the Spartan government and using a certain amount of deceit in order to accomplish his personal aims. He is, like Brasidas, contrasted with more conventional Spartans, and he shows an un-Spartan independence of thought. Above all, Thucydides claims knowledge, as in passages on Brasidas, of his inner feelings and the motives which led him to act as he did[54].

Quelles que soient ses motivations, Cléaridas trouve à Sparte une situation verrouillée :

> [...] il vit qu'ils avaient les mains liées et dut, quant à lui, repartir au plus tôt sur l'ordre des Lacédémoniens, qui le chargeaient, si possible, de remettre bel et bien la place, et, sinon, d'en ramener tous les Péloponnésiens qui s'y trouvaient[55].

Les Chalcidiens doivent accepter de se soumettre, de nouveau, à l'autorité des Athéniens et subir des représailles pour leur défection. Cléaridas, lui, ne semble pas sanctionné, mais repart pour organiser la restitution activement ou évacuer la ville, laissant les Chalcidiens affronter seuls les Athéniens et garantissant ainsi la neutralité des Spartiates. Le constat est révélateur. La paix a été négociée entre Athéniens et

54 Westlake 1989b, p. 81.

55 V, 21, 3.

Spartiates, sans jamais tenir compte de l'intérêt des alliés[56]. Les Spartiates ne reviennent pas sur les conditions stipulées dans le traité, mais sont dans l'incapacité de les imposer à leurs alliés[57]. Sous l'impulsion de la faction favorable à la paix, ils tentent de respecter les clauses du traité et choisissent même de renforcer leurs liens avec les Athéniens par une alliance[58]. Cette politique alimente et amplifie le mécontentement des alliés, soutenus à l'intérieur même de Sparte par l'action de Cléaridas.

Dès lors, et jusqu'au début de l'hiver de la onzième année de la guerre, les Athéniens et les Spartiates ne sont plus au centre du récit de Thucydide. Les relations diplomatiques sont menées par les Argiens, autrefois neutres, et les alliés mécontents des Spartiates, en particulier les Corinthiens. Elles conduisent à la formation d'une troisième grande alliance qui unit les Argiens, les Corinthiens, les Mantinéens et les Éléens. Il faut attendre l'introduction, consciente et réfléchie, de Cléoboulos et de Xénarès, puis d'Alcibiade pour voir les Spartiates et les Athéniens reprendre la main dans les relations diplomatiques.

1.4. Interventions privées et direction des affaires

Avec ces trois citoyens, Thucydide réintroduit dans son récit les factions spartiates (V, 36, 1) et athénienne (V, 43, 1) favorables à la guerre. Leurs principaux représentants recourent, dès leur première apparition, à l'intervention privée explicite comme moyen d'atteindre leurs objectifs politiques. Il s'agit pour eux de préparer et d'orienter la politique de leur cité lorsque les débats n'aboutissent pas en leur faveur.

1.4.1 À Sparte

La faction spartiate réapparaît avec un changement de politique intérieure. De nouveaux éphores sont élus, « différents de ceux sous la gestion de qui s'était conclu

56 Si Athéniens, Spartiates et alliés « ont, cité par cité, juré d'observer » (V, 18, 1) les conditions de la paix, la dernière clause du traité semble exclure les alliés des renégociations éventuelles : « En cas d'omission par l'une ou l'autre des deux parties et sur quelque sujet que ce soit, il devra être compatible avec les serments de recourir à de justes raisons et d'apporter, ensemble, une modification dans le sens qui conviendra conjointement aux Athéniens et aux Lacédémoniens » (V, 18, 11). Cette clause finale est la cause de bien des mécontentements parmi les Péloponnésiens, voir V, 29, 2-4.

57 Voir V, 35, 2-8.

58 Les objectifs de cette alliance sont multiples. Pour les Athéniens, il est important de conserver une relation stable avec les Spartiates tant que les territoires devant être restitués sont toujours aux mains des Péloponnésiens. Cette alliance est donc une garantie. Pour les Spartiates, il s'agit de s'assurer de la neutralité des Athéniens dans le cas d'une guerre avec les Argiens.

le traité, et parfois même opposés au traité[59]. » Parmi les cinq nouveaux éphores, Thucydide nomme seulement les deux qui sont les plus zélés à agir pour la guerre[60].

Après leur prise de fonctions, des négociations se tiennent à Sparte[61]. Elles regroupent des ambassades alliées, athénienne, béotienne et corinthienne, et elles ont pour sujet l'adhésion au traité par les cités alliées mécontentes et l'application des conditions de la paix. Alors qu'aucun accord n'est trouvé à l'issue des débats, les deux éphores interviennent à titre privé :

> ὡς ἀπῆσαν ἐπ'οἴκου, τοῖς Βοιωτοῖς καὶ Κορινθίοις Κλεόβουλος καὶ Ξενάρης, **οὗτοι οἵπερ τῶν ἐφόρων ἐβούλοντο μάλιστα διαλῦσαι τὰς σπονδάς, λόγους ποιοῦνται ἰδίους.**
>
> au moment où les ambassadeurs repartaient chez eux, les Béotiens et les Corinthiens reçoivent de Cléoboulos et de Xénarès, **ceux-là mêmes qui, parmi les éphores souhaitaient le plus la rupture du traité, des propositions privées**[62].

Par ces propositions privées, la faction spartiate cherche à atteindre deux objectifs. Avant tout, elle souhaite se rapprocher à nouveau des alliés qui avaient refusé la paix et qui, mécontents, agissaient contre les Spartiates. Puis, une fois de bonnes relations retrouvées, elle tentera de réunifier la ligue du Péloponnèse en lui adjoignant les Argiens. Le plan des éphores est en deux temps. Tout d'abord, Corinthiens et Béotiens se rapprocheraient des Argiens ; ensuite, une fois cette alliance constituée, les Spartiates y adhéreraient. Cette alliance représenterait un réel atout pour les Péloponnésiens. Les Spartiates éviteraient une guerre avec les Argiens et la péninsule formerait à nouveau un bloc solide[63] face à des Athéniens occupés à restaurer leur autorité en Thrace.

Là encore, si les propositions sont privées – et très probablement liées à des ambitions personnelles –, l'intérêt de la cité n'est pas non plus absent. Contrairement à Pausanias, les deux magistrats n'agissent pas uniquement pour eux. Ils sont les figures émergentes d'un groupe, « de ceux qui, à Sparte, étaient leurs amis – ὅσοι φίλοι ἦσαν αὐτοῖς τῶν Λακεδαιμονίων »[64], dont l'opinion diffère de celle de la majorité. Malgré les avantages

59 V, 36, 1.

60 Les trois autres éphores ne sont pas nommés, et leur politique exacte n'est pas non plus spécifiée.

61 Depuis le début de la paix, les Athéniens et les Spartiates ne cessent pas de se rencontrer ; toutefois, leurs discussions n'aboutirent jamais à un accord réel en raison des désaccords latents dus aux conditions de la paix.

62 V, 36, 1.

63 Une inconnue persiste toutefois dans cette équation : le comportement des Éléens et des Mantinéens. Leur rupture avec les Spartiates semble durable, mais cela ne permet pourtant pas de connaître leur réaction si les manœuvres de Cléoboulos et de Xénarès avaient réussi.

64 V, 37, 1.

stratégiques, le projet échoue avant même que la première étape commence. Les causes de cet échec se trouvent dans la confusion qui règne dans la ligue du Péloponnèse, confusion que le recours à la sphère privée amplifie, au point de donner à l'épisode[65] un dénouement inattendu qui s'expliquerait par la situation de chaque cité.

En effet, à Sparte, l'opinion est encore une fois partagée. La question des restitutions prévues par le traité de paix empêche toute politique claire et déterminée. Aucune majorité n'émerge pour, soit imposer aux alliés les choix spartiates, soit rompre avec les Athéniens au risque de ne pas récupérer Pylos. De leur côté, les alliés péloponnésiens ne forment pas un groupe homogène non plus. Les Corinthiens se sont compromis ouvertement avec les Argiens, les Mantinéens et les Éléens. Le refus des Chalcidiens de se livrer est un affront fait aux Spartiates, mais il les sert indirectement en forçant les Athéniens à mener des opérations militaires en Thrace. Les Mégariens sont dans une position difficile et ne peuvent se passer d'alliés sûrs pour les préserver des Athéniens. Quant aux Béotiens, ils adoptent une attitude intermédiaire. D'une part, ils détiennent Panacton, place à restituer aux Athéniens, et par conséquent les Spartiates ne peuvent les brusquer. D'autre part, leur territoire limitrophe de celui des Athéniens leur impose, comme pour les Mégariens, d'avoir des alliés sûrs et puissants. Ils ont donc montré leur mécontentement en refusant d'adhérer à la paix, mais sans jamais envisager une rupture franche avec les Spartiates. Par ailleurs, les Argiens, avec qui les Péloponnésiens devraient s'allier, ne sont pas tous acquis aux Lacédémoniens. Déjà alliés aux Mantinéens, aux Éléens et aux Corinthiens, ils n'ont pas encore abandonné l'idée de diriger une troisième ligue[66], une éventualité redoutée par les Spartiates avant même que la paix soit conclue[67].

65 On notera encore à cette occasion le style particulièrement travaillé et la mise en scène du passage : Corinthiens et Béotiens reçoivent des « propositions privées » à Sparte (V, 36) ; ils rencontrent des Argiens sur le chemin du retour (V, 37, 1-3) ; les béotarques sont satisfaits à l'annonce du projet spartiate (V, 37, 4) et s'accordent avec tous les autres alliés péloponnésiens mécontents dans le but d'agir ensemble désormais (V, 38, 1) – cette étape laisse entrevoir une reconsolidation de la ligue du Péloponnèse ; les conseils béotiens refusent tout rapprochement avec les Corinthiens (V, 38, 2-3) ; et enfin les Béotiens ne s'allient pas aux Argiens, tandis que les Corinthiens et les représentants venus de Thrace repartent (V, 38, 4).

66 Voir V, 37, 2-3. Si « deux Argiens des plus haut placés » interceptent les ambassadeurs corinthiens et béotiens et font une proposition que les Béotiens interprètent comme « [coïncidant] justement avec les instructions de leurs amis à Sparte », cette proposition est en fait assez différente : une fois les Béotiens inclus dans l'alliance entre Argiens, Corinthiens, Éléens et Mantinéens déjà en vigueur, « il leur serait facile soit d'être en guerre, soit d'être en paix, à leur gré, aussi bien avec Sparte, s'ils le décidaient en commun, qu'avec tout autre, en cas de besoin ». Un tel projet n'a pas une ressemblance si frappante – pour reprendre les mots de Th. Kelly (1972, p. 162) – avec celui des Spartiates. Voir *HCT* IV, p. 41-42.

67 Voir V, 14, 4.

Le dénouement se joue en Béotie. Une fois rentrés, les ambassadeurs transmettent, comme les deux éphores l'avaient demandé, leurs instructions « aux organismes publics[68] », dans ce cas précis aux béotarques qui, eux, ne relayent pas « les nouvelles de Sparte[69] » aux conseils de Béotie. De plus, avant de discuter de l'alliance avec les Argiens, les Péloponnésiens réfractaires au traité de paix proposent d'élaborer un accord préliminaire commun pour « se soutenir éventuellement en cas de besoin et de ne pas entrer en guerre ni conclure d'accord sans une décision collective[70]. » Or, ignorant le changement de politique des Spartiates et par peur de leur déplaire, les conseils de Béotie refusent l'idée même d'une clause de cause commune avec les Corinthiens[71]. Le dessein de Cléoboulos et de Xénarès avorte donc, et sans avoir jamais été soumis au vote. Désormais, les Spartiates dévoilent leur politique hostile aux Athéniens et retrouvent ainsi des relations meilleures avec leurs principaux alliés.

1.4.2. À Athènes

La faction athénienne favorable à la guerre réapparaît l'année suivante, alors que le jeu spartiate est plus affirmé. Entre l'intervention de Cléoboulos et de Xénarès et celle d'Alcibiade, la question des restitutions prévues par le traité de paix a de nouveau été débattue[72]. Les Béotiens ont accepté la restitution de Panacton à condition de conclure une nouvelle alliance avec les Spartiates. Cette alliance est interprétée par les Athéniens comme une infraction au traité de paix et aux engagements pris par les Spartiates[73]. Par ailleurs, les Béotiens ont procédé à la destruction des fortifications de Panacton avant son évacuation. Cette "restitution" constitue, toujours pour les Athéniens, une infraction au traité de paix, tandis que les Spartiates la considèrent comme conforme[74].

C'est dans ce contexte de tensions croissantes qu'Alcibiade intervient. Il est au centre des décisions et des actions de cette faction favorable à la guerre. En revanche,

68 V, 37, 1.
69 V, 38, 3.
70 V, 38, 1.
71 Voir V, 38, 3.
72 Voir V, 39, 2-3 ; 42.
73 Dans le traité de paix, puis dans le traité d'alliance, tels qu'ils sont rapportés par Thucydide, rien n'indique que les Spartiates n'avaient pas le droit de négocier des alliances directes (privées, particulières ?) – ξυμμαχίαν ἰδίαν (V, 39, 3) ; ἰδίᾳ ξυμμαχίαν (V, 42, 2) –, sans un accord commun avec les Athéniens. En revanche, les Spartiates auraient précédemment déclaré que « les peuples n'acceptant pas le traité y seraient contraints par une action commune – κοινῇ τοὺς μὴ δεχομένους τὰς σπονδὰς προσαναγκάσειν » (V, 42, 2).
74 Voir V, 42, 2. Le texte du traité ne spécifie pas l'état dans lequel la place doit être rendue. Il faudrait observer l'ensemble des restitutions faites sur toute la durée du conflit pour connaître partiellement les usages en vigueur.

contrairement à Cléoboulos et Xénarès, sa fonction exacte est floue. Thucydide ne lui attribue aucune magistrature avant le début de la treizième année de la guerre[75]. Deux certitudes ressortent de ce passage : Alcibiade jouit d'une *timè*, personnelle et familiale, qui fait de lui un personnage influent à Athènes[76] ; il bénéficie d'un réseau d'amis dans d'autres cités, et notamment dans le Péloponnèse[77].

Lui aussi recourt à l'intervention privée pour réaliser un projet politique. Là encore, la sphère privée apparaît comme un lieu *habituel* où une politique est préparée, en amont de la sphère publique.

> Πανταχόθεν τε νομίζων ἐλασσοῦσθαι **τό τε πρῶτον ἀντεῖπεν**, οὐ βεβαίους φάσκων εἶναι Λακεδαιμονίους, ἀλλ' ἵνα Ἀργείους σφίσι σπεισάμενοι ἐξέλωσι καὶ αὖθις ἐπ' Ἀθηναίους μόνους ἴωσι, τούτου ἕνεκα σπένδεσθαι αὐτούς, καὶ τότε, ἐπειδὴ ἡ διαφορὰ ἐγεγένητο, **πέμπει εὐθὺς ἐς Ἄργος ἰδίᾳ**, κελεύων ὡς τάχιστα ἐπὶ τὴν ξυμμαχίαν προκαλουμένους ἥκειν μετὰ Μαντινέων καὶ Ἠλείων, **ὡς καιροῦ ὄντος καὶ αὐτὸς ξυμπράξων τὰ μάλιστα**.
>
> Jugeant donc, à tous égards, sa place méconnue, **il avait dès le début émis des protestations**, déclarant que Sparte n'était pas sûre : elle voulait, grâce à son traité avec eux, abattre Argos, pour se retourner ensuite contre une Athènes isolée, et ne traitait, selon lui, que pour cela ; de même alors, une fois le différend intervenu, **il s'empressa d'envoyer un message privé à Argos**, invitant les gens de cette ville à se présenter au plus tôt avec des Mantinéens et des Éléens pour offrir leur alliance : **le moment, disait-il, était bon et lui-même servirait leur cause de toutes ses forces**[78].

---

75 Voir V, 52, 2. On sait, grâce au Pseudo-Andocide, qu'il fut l'un des dix *taktai* en 425. Mais aucune magistrature n'est attestée entre 425 et 419. Voir Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 11 et *IG* I³ 63. Sur le rôle d'Alcibiade dans la commission chargée de l'augmentation du tribut, voir l'étude toujours très utile de J. Hatzfeld (1951, p. 68-69).

76 Voir V, 43, 2.

77 Sur l'importance des cercles d'amis aristocratiques dans les relations diplomatiques chez Thucydide, voir Herman 1990.
Il n'est pas étonnant qu'Alcibiade commence sa carrière dans le domaine diplomatique lequel est, peut-être, une voie normale pour un jeune homme issu de grandes familles athéniennes. Son réseau pourrait également expliquer sa désignation comme *taktas* en 425/4.
Thucydide (VI, 29, 3 et 61, 3-5) et Isocrate (*Sur l'attelage*, 9) témoignent d'un réseau à Argos. Antiphon pourrait indiquer des liens avec Abydos ; tandis que Thucydide parle des contacts qu'Alcibiade possède à Milet (VIII, 17, 2).
L'épigraphie fournit également un indice sur des liens entre Alcibiade et des citoyens de Siphnos, isotèles à Athènes. En effet, l'*IG* I³ 227bis nous transmet un décret honorifique pour Polypeithe de Siphnos proposé par Alcibiade et daté de 422. La stèle a été découverte en 1988 ; son texte a été édité dans les *Addenda et corrigenda* à la page 956 du tome 2 de la troisième édition des *Inscriptiones Graecae* de l'Attique antérieures à 403. Il s'agit de l'action publique d'Alcibiade la plus ancienne attestée par l'épigraphie de manière explicite. Le décret propose d'honorer Polypeithe de Siphnos car il est un « homme bon » pour les Athéniens, comme avant lui son grand-père Kallaischros et son père Stesileides. Pour la bibliographie, se reporter au *SEG* 39.15 ; 41.9 et 50.45. Voir également *AO* p. 429.

78 V, 43, 3.

Alcibiade associe ici sphères publique et privée pour maintenir un contexte favorable et réunir les conditions requises pour mener à terme son projet. Agissant en dernier, il profite d'une situation aux rôles plus définis. La majorité des Athéniens est prête à basculer dans le camp de ceux qui veulent la guerre. Les Athéniens, malgré leur geste de bonne foi[79], n'ont retiré aucun avantage de la paix, et le parti de Nicias en ressort affaibli. Les hésitations spartiates, et surtout leur double jeu[80], ont irrité l'opinion publique athénienne. Par ailleurs, après l'échec de l'alliance entre Béotiens et Argiens, la peur de devenir un "pion isolé" s'empare des Argiens. Abandonnant l'idée d'une troisième ligue, ils sont désormais prêts à se rallier au plus vite aux Athéniens comme aux Spartiates. Les Mantinéens et les Éléens restent alliés des Argiens et opposés aux Spartiates, mais ils ne constituent pas une force suffisante pour s'opposer seuls aux Péloponnésiens. Alcibiade doit donc agir vite pour profiter d'un instant opportun – ὡς καιροῦ ὄντος. Publiquement, par ses discours devant l'assemblée, il maintient et exacerbe le mécontentement athénien. Grâce à un messager privé, il provoque la condition *sine qua non* : prouver aux Argiens le retour des Spartiates vers leurs anciens alliés, l'irritation des Athéniens et l'isolement futur des Argiens. Il obtient ainsi l'envoi, à Athènes, de représentants proposant une alliance. Le recours à la sphère privée lui permet d'éviter la multiplication des ambassades et des étapes intermédiaires. Il peut proposer une alliance et la soumettre au vote dans un délai court. Son projet allie vitesse et simplicité d'exécution. Malgré l'envoi d'ambassadeurs spartiates « passant pour être en bons termes avec Athènes »[81], alors même que les représentants argiens, éléens et mantinéens arrivent à

79 Voir V, 35, 4. Les Athéniens avaient rendu « les prisonniers de l'île » alors que les Spartiates n'avaient pas encore restitué les territoires mentionnés dans le traité.

80 V, 45, 4.

81 V, 44, 3. Il est difficile d'émettre des hypothèses sûres quant aux objectifs et au pouvoir réel de cette ambassade, et par conséquent sur la contre-mesure prise par Alcibiade. Par la persuasion, et là encore par le recours à une intervention privée, Alcibiade provoque l'échec de l'ambassade spartiate. Mais révèle-t-il ses contradictions ou bien les provoque-t-il ? L'épisode a suscité des interprétations multiples. R. B. Kebric y voit une entente secrète passée entre Alcibiade et Endios ; il suspecte une collusion de l'Athénien et du Spartiate pour faire échouer la paix. Mais le fait qu'ils aient pu rechercher la même fin – poursuivre la guerre – ne signifie pas qu'ils aient élaboré une action commune. J. Hatzfeld, au contraire, limite le rôle d'Alcibiade en avançant la fragilité des propositions qu'auraient pu faire les ambassadeurs spartiates. En fait, chaque détail du récit de Thucydide conduit à un grand nombre d'hypothèses. Par exemple, lorsqu'Alcibiade s'inquiète des propos tenus par les Spartiates devant la Boulè (V, 45, 1), Hatzfeld et Kebric supposent qu'il avait été informé directement par les ambassadeurs spartiates. La chose est envisageable puisqu'il se revendiquait comme leur *proxène*, et, de leur côté, les Spartiates voulurent peut-être se concilier ses faveurs en recourant cette fois à ses services. Toutefois, Alcibiade aurait pu être membre du conseil – hypothèse la moins probable –, mais aussi être informé par des *bouleutes* qui auraient été ses *amis politiques*. Ou, plus simplement encore, les pleins pouvoirs revendiqués par les Spartiates lors du conseil pouvaient figurer sur l'ordre du jour que les *bouleutes* préparèrent, selon l'usage en vigueur, pour l'assemblée. Voir Hatzfeld 1951, p. 87-93 ; Kebric 1976.

Athènes, les projets personnels et publics d'Alcibiade réussiront. Les Athéniens concluront un traité « de paix et alliance »[82] avec « les Argiens, les Mantinéens et les Éléens [...] agissant en leur nom et en celui des alliés auxquels ils commandent »[83]. Alcibiade accédera à la direction des affaires et exercera la stratégie en 419.

1.5. Conclusion partielle

Le livre V doit, selon nous, être lu comme un tout organisé, doté d'une structure et d'une mise en scène soignées, où le jeu de relation entre intérêts privés et actions publiques est un fil directeur essentiel. Alcibiade et ses interventions privées ne sont pas isolés, ils peuvent par conséquent faire l'objet d'une étude spécifique, mais toujours resituée dans son contexte, que nous avons tenté de définir ici. Car Alcibiade participe de la même tendance généralisée à mêler intérêts de la cité et intérêts plus personnels, sans que les motivations et les actions privées soient pour autant déconnectées de tout contexte civique et politique. En effet, lorsqu'ils interviennent, l'Athénien comme les deux Spartiates avant lui, sont les représentants les plus visibles d'un groupe de citoyens. Leurs actions ne sont pas seulement centrées sur une ambition personnelle, mais répondent également à des impératifs politiques. Ainsi, dans le cas d'Alcibiade, le recours au privé contribue au dénouement d'une situation inextricable : les Athéniens devaient faire face, d'une part, à la consolidation de la ligue péloponnésienne en cours, et d'autre part, à l'incapacité, alliée à un manque de volonté, des Spartiates à faire respecter les conditions de la paix.

Par ailleurs, une fois à la direction des affaires, leurs décisions sont aussi en accord avec l'intérêt de leurs cités. C'est le cas pour Xénarès[84] qui, ensuite, renforce l'alliance péloponnésienne[85] et tente de consolider les positions spartiates autour d'Héraclée Trachinienne, leur base pour les expéditions en direction de la Thrace, dans une bataille où il perd la vie[86]. C'est aussi le cas d'Alcibiade qui, au cours de sa première stratégie

82 V, 46, 5.

83 V, 47, 1. Pour le texte du traité, voir V, 47 en entier.

84 Dans le récit de Thucydide, le rôle de Cléoboulos se limite à l'épisode des propositions privées faites aux Corinthiens et aux Béotiens, en V, 36. Son nom est cité encore une fois, toujours aux côtés de Xénarès, lors du conseil béotien (V, 38).

85 Voir V, 46, 4. Xénarès ici encore n'agit pas seul : « ils [les Lacédémoniens] n'abandonneraient pas l'alliance béotienne – ce qui représentait une victoire de l'éphore Xénarès et de son entourage ainsi que des autres citoyens de mêmes sentiments – τὴν μὲν ξυμμαχίαν οἱ Λακεδαιμόνιοι Βοιωτοῖς οὐκ ἔφασαν ἀνήσειν, ἐπικρατούντων τῶν περὶ τὸν Ξενάρη τὸν ἔφορον ταῦτα γίγνεσθαι καὶ ὅσοι ἄλλοι τῆς αὐτῆς γνώμης ἦσαν ».

86 Voir V, 51.

(419/8), assoit la puissance athénienne dans le Péloponnèse par une politique de fortification des positions alliées[87]. Il organisera et préparera les mouillages nécessaires pour mener une guerre efficace contre les Spartiates.

Malgré cet aspect positif, les motivations personnelles, parce qu'elles impliquent des luttes internes permanentes, produisent aussi des politiques saccadées. L'exemple le plus frappant est celui des Athéniens chez qui les majorités ne sont jamais stables et pérennes, au moins à partir de 421. Nicias et Alcibiade, même lorsqu'ils exercent une magistrature, ne peuvent jamais mener une politique sur le long terme, car, à l'intérieur de leur propre cité, ils sont sans cesse mis à mal par le parti adverse et, à l'extérieur, ils doivent composer avec l'instabilité croissante qui règne dans certaines cités alliées, et en particulier Argos.

Pour toutes ces raisons, l'étude des relations entre intérêts privés et actions publiques pourrait être étendue à l'ensemble de l'œuvre[88], en raison de la place que Thucydide accorde à cette question – au moins en ce qui concerne les Athéniens – à la fin de son éloge de Périclès.

2. En 415, trahir par amour de la cité (τό φιλόπολι)

La fuite et la trahison d'Alcibiade sont peut-être les deux événements les plus connus de sa vie[89]. Nous l'avons dit, Thucydide dédie à leur justification un discours au style direct (VI, 89-92) prononcé par Alcibiade lui-même devant les Lacédémoniens[90]. L'Athénien y explique avec véhémence les raisons qui le poussent à se réfugier à Sparte et à y proposer ses services contre les Athéniens. Thucydide est le seul auteur à rapporter ces

87 Voir V, 52, 2. Voir également, Isocrate, *Sur l'attelage*, 15 ; Diodore de Sicile, XII, 80 ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 15, 6. La chronologie de Plutarque diffère toutefois de celle de Thucydide. Voir *infra* p. 344 n. 31 chap. 8.

88 Cette démarche pourrait éclairer certains problèmes d'édition, notamment celui que nous avons rappelé ici pour V, 16, 1. En effet, A. W. Gomme pressentait dans le τὴν ἡγεμονίαν la question de l'ambition personnelle : « Note that if τὴν ἡγεμονίαν is right, we again have a not very worthy motive, a mild exemple in fact of the party strife and personnal ambitions which could, on occasion, be so disastrous. » Malgré cette intuition, Gomme laissait cette question ouverte. Voir *HCT* III, p. 661.

89 La trahison d'Alcibiade constitue un cas unique pour le V^e^ siècle. Voir les conclusions d'A. Queyrel Bottineau (2010, p. 302).

90 Pour un commentaire de ce passage par des spécialistes d'Alcibiade, voir, en plus des références citées dans la suite du texte, Hatzfeld 1951, p. 209-213 et Ellis 1989, p. 65. Sur la nature et le déroulement de la trahison, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 118-149. Voir également *supra* p. 33-38.

propos[91]. Or, ce discours obéit à une construction rhétorique si travaillée que certains se sont demandé s'il n'est pas dû davantage au *kalamos* de Thucydide qu'aux paroles d'Alcibiade[92]. Comme nous l'avons souligné dans l'introduction, c'est cette spécificité thucydidéenne que nous souhaitons étudier ici, et tout particulièrement le double rôle de ce discours d'Alcibiade dans l'œuvre de Thucydide[93].

Le discours d'Alcibiade à Sparte possède en effet deux fonctions. La première est évidente : il s'agit de rapporter, dans le récit des événements, l'argumentation personnelle d'Alcibiade qui justifie ses choix et ses actions. Cette vocation du discours est comparable aux autres sources littéraires lorsqu'elles expliquent les raisons d'Alcibiade de fuir Athènes et de se mettre au service des Péloponnésiens. La seconde fonction est plus complexe à dégager dans la mesure où elle est liée à l'interprétation de ce passage par rapport à l'œuvre de Thucydide dans son ensemble. Ainsi, Simon Hornblower rappelle que ce discours est prononcé par Alcibiade et composé par Thucydide, « another exile », dont l'objectif est « to represent the speaker as to the maximum degree persuasive; for that purpose something very rhetorically strong must be given him »[94]. Il semble sous-entendre ici que le statut d'exilé de Thucydide a pu influencer l'auteur dans sa rédaction. Or, comme Jacqueline de Romilly le démontre, ce discours n'est pas une « allusion discrète au fait que d'autres exilés – comme l'historien lui-même – n'agissaient pas si mal : il semble plus normal de voir là l'aboutissement d'un thème préparé dans les livres antérieurs, et qui, au moment où Alcibiade passe à l'ennemi, mérite d'être mis en relief comme le symptôme d'une crise profonde. Les scandaleuses justifications de Phrynichos au livre VIII sont là pour le confirmer. Par-delà l'occasion, on voit donc encore une fois se dégager une signification d'ensemble : le thème de la lutte à mort entre deux camps devient un symptôme clairement dénoncé »[95]. C'est dans cette optique de division de la cité que nous étudions ici l'introduction et la conclusion du discours d'Alcibiade à Sparte.

---

91 Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 22) explique les motivations de la trahison avant l'arrivée à Sparte. Isocrate, qui construit la défense du fils d'Alcibiade, (*Sur l'attelage*, 9), en donne une explication partielle et orientée ; Diodore, lui, n'en dit rien lorsqu'il rapporte la fuite et la trahison.

92 Sur l'aspect rhétorique de ce discours voir *HCT* IV, p. 366. Westlake (1968, p. 226) rapproche l'argumentation d'Alcibiade des « methods of argument practised in the intellectual circles at Athens to which he had belonged ». Sur la construction selon la forme ABCA, voir *CT* III, p. 511-512. De son côté, P. J. Rhodes semble douter de la véracité des propos relatifs à l'amour de la cité. Il note tout d'abord « [...] once more, he [Thucydides] will not himself have heard the original », et poursuit un peu plus loin « If he [Alcibiades] did say that, it was a travesty of his behaviour in Athens » (Rhodes 2011, p. 51). Voir *infra*, p. 249-253.

93 Pour les événements factuels voir *supra* p. 35-38.

94 *CT* III, p. 516.

95 Romilly 2005, p. 144. De son côté, H. D. Westlake (1968, p. 225-226) présente ce discours comme « in a sens, the antithesis of the Funeral Speech; whereas the Funeral Speech portrays the way of

2.1. Premier niveau : une argumentation personnelle d'Alcibiade

Lorsqu'Alcibiade prend la parole à Sparte, des envoyés corinthiens et syracusains ont déjà plaidé pour une intervention des Lacédémoniens en Sicile. Avant de soutenir ces demandes, Alcibiade se justifie contre ce qu'il désigne comme « certaines attaques personnelles » injustifiées (τῆς ἐμῆς διαβολῆς) faites à Sparte contre lui[96]. Cette argumentation constitue toute la première partie de son exposé. Alcibiade y détaille ses actions passées, tout d'abord envers les Lacédémoniens, puis envers les Athéniens. Nous citons le texte et le commentons au fur et à mesure.

> Τῶν δ' ἐμῶν προγόνων τὴν προξενίαν ὑμῶν **κατά τι ἔγκλημα** ἀπειπόντων αὐτὸς ἐγὼ πάλιν ἀναλαμβάνων ἐθεράπευον ὑμᾶς ἄλλα τε καὶ περὶ τὴν ἐκ Πύλου ξυμφοράν. Καὶ **διατελοῦντός μου προθύμου** ὑμεῖς πρὸς Ἀθηναίους καταλλασσόμενοι **τοῖς μὲν ἐμοῖς ἐχθροῖς δύναμιν** δι' ἐκείνων πράξαντες, **ἐμοὶ δὲ ἀτιμίαν περιέθετε**. Καὶ διὰ ταῦτα **δικαίως ὑπ' ἐμοῦ** πρός τε τὰ Μαντινέων καὶ Ἀργείων τραπομένου καὶ ὅσα ἄλλα ἐνηντιούμην ὑμῖν **ἐβλάπτεσθε**· καὶ νῦν, εἴ τις καὶ τότε ἐν τῷ πάσχειν οὐκ εἰκότως ὠργίζετό μοι, **μετὰ τοῦ ἀληθοῦς σκοπῶν** ἀναπειθέσθω.
>
> Notre famille avait, sur je ne sais **quel grief**, renoncé au titre de « protectrice » de vos nationaux ; ce titre, je me suis, moi, employé de moi-même à le recouvrer par mes bons offices envers vous, notamment lors de la malheureuse affaire de Pylos. Cependant, sans que **mon ardeur** se fût démentie, ayant à faire votre paix avec Athènes, vous ne sûtes que donner **du crédit à mes ennemis** en traitant par leur entremise, et **moi m'humilier**. Ainsi **se justifient** les coups que je vous ai portés en me tournant du côté de Mantinée et d'Argos, et par le reste de mon opposition. Aussi aujourd'hui, s'il en est qui, alors, à subir ces coups, se soient, **à tort**, irrités contre moi, qu'ils voient les choses sous leur jour vrai, et reviennent sur leur sentiment.[97]

Avec cette introduction, Alcibiade rappelle qu'il appartient à une famille liée aux Lacédémoniens par la proxénie. Or, tous les membres de ce groupe ont eu, comme lui, à souffrir d'un mauvais comportement de la part des Lacédémoniens. Ses ancêtres ont renoncé à la proxénie, non pas sans raison, mais bien parce qu'ils avaient à se plaindre de leurs hôtes[98]. Cette plainte (ἔγκλημα) de ses ancêtres renforce, selon lui, le préjudice qu'il a subi à titre individuel lorsqu'il a voulu restaurer, de tout son zèle (πρόθυμος), le statut familial de proxène. Sa démonstration est claire. En refusant de négocier avec

---

life and the ideals of a whole city, this speech portrays the personnality of an individual ». Les deux lectures se rejoignent puisque ce sont les ambitions personnelles qui conduisent à la lutte à mort entre deux camps. Voir par exemple le cas de Phrynichos, prêt à tout pour se sauvegarder : VIII, 50-51 (échange de lettres de dénonciation pour discréditer Alcibiade) ; 68, 3 (choix de l'oligarchie pour se préserver d'Alcibiade qui connaît ses démarches à Samos auprès d'Astyochos) ; 90 (participation à une ambassade pour traiter à toute condition acceptable avec les Lacédémoniens).

96 VI, 89, 1.

97 VI, 89, 2-3.

98 À propos de la renonciation à la proxénie, A. Queyrel Bottineau (2010, p. 203-204 et p. 400 n. 473) avance d'autres hypothèses liées à la politique intérieure d'Athènes.

lui, les Lacédémoniens ont porté atteinte à son honneur et donc fragilisé sa position au sein d'Athènes. Alcibiade dénonce ici l'atteinte à sa *timè* et ses conséquences, c'est-à-dire l'accroissement de la puissance d'action (δύναμις) de ses ennemis[99] consentie intentionnellement par les Lacédémoniens. Selon lui, la δίκη est de son côté : il n'a pas commis de faute, contrairement aux Lacédémoniens[100] qui, de surcroît, ont manqué de discernement puisqu'ils ont affaibli celui qui était leur ami naturel à Athènes.

Ce sous-entendu sur la perspicacité insuffisante des Spartiates est exprimé plus clairement encore dans la suite du discours.

> Ἢ εἴ τις, διότι καὶ **τῷ δήμῳ** προσεκείμην μᾶλλον, χείρω με ἐνόμιζε, μηδ' οὕτως ἡγήσηται **ὀρθῶς ἄχθεσθαι**. **Τοῖς** γὰρ **τυράννοις** αἰεί ποτε διάφοροί ἐσμεν (πᾶν δὲ τὸ ἐναντιούμενον **τῷ δυναστεύοντι δῆμος** ὠνόμασται), καὶ ἀπ' ἐκείνου ξυμπαρέμεινεν **ἡ προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους**. Ἅμα δὲ καὶ τῆς πόλεως δημοκρατουμένης τὰ πολλὰ ἀνάγκη ἦν τοῖς παροῦσιν ἕπεσθαι. Τῆς δὲ ὑπαρχούσης ἀκολασίας ἐπειρώμεθα **μετριώτεροι ἐς τὰ πολιτικὰ εἶναι**. Ἄλλοι δ' ἦσαν καὶ ἐπὶ τῶν πάλαι καὶ νῦν οἳ **ἐπὶ τὰ πονηρότερα ἐξῆγον τὸν ὄχλον**· οἵπερ καὶ ἐμὲ ἐξήλασαν. Ἡμεῖς δὲ **τοῦ ξύμπαντος προέστημεν**, **δικαιοῦντες** ἐν ᾧ σχήματι μεγίστη ἡ πόλις ἐτύγχανε καὶ ἐλευθερωτάτη οὖσα καὶ ὅπερ ἐδέξατό τις, τοῦτο ξυνδιασῴζειν, ἐπεὶ δημοκρατίαν γε καὶ **ἐγιγνώσκομεν οἱ φρονοῦντές τι**, καὶ αὐτὸς οὐδενὸς ἂν χεῖρον, ὅσῳ καὶ λοιδορήσαιμι. Ἀλλὰ περὶ ὁμολογουμένης ἀνοίας οὐδὲν ἂν καινὸν λέγοιτο· καὶ τὸ μεθιστάναι αὐτὴν οὐκ ἐδόκει ἡμῖν ἀσφαλὲς εἶναι ὑμῶν πολεμίων προσκαθημένων.
>
> Ou bien si, encore, le fait que j'inclinais plutôt vers **la démocratie** me faisait juger défavorablement, que l'on ne croie pas, là non plus, avoir un **juste sujet d'humeur**. De tout temps, on le sait, nous avons combattu **les tyrans** ; or, tout ce qui fait opposition au pouvoir absolu est, d'un mot, **démocratie** ; c'est de là que nous est resté le titre de « **chefs du peuple** ». Et en même temps, notre cité étant en régime démocratique, il se trouvait nécessaire que, de façon générale, nous prenions la suite de ce qui était. Mais, dans le désordre régnant, **nous nous appliquions à garder, en politique, une plus grande modération**. Il s'en trouvait **d'autres** qui, de nos jours comme aux temps anciens, **égaraient misérablement la masse** : ce sont eux précisément qui m'ont chassé. Nous, nous étions **chefs du peuple en son ensemble**, et **nous nous faisions un devoir** de contribuer à maintenir une forme de gouvernement avec laquelle la cité connaissait le plus de puissance et le plus de liberté, et qui était aussi, pour chacun, un héritage. La démocratie, en effet, **nous savions, nous les gens sensés**, ce qu'elle vaut – et, tout aussi bien qu'un autre, d'autant même qu'elle [m'a fait le plus grand mal], je pourrais l'accabler. Mais d'une folie universellement reconnue pour telle, comment rien dire de nouveau ? La transformer cependant nous paraissait hasardeux quand vous étiez là, postés près de nous en ennemis.[101]

---

99 Alcibiade reste ici vague à propos de ses ennemis. Il est évident qu'il désigne à demi-mots Nicias. Il n'y a probablement pas nécessité à les nommer dans le discours, car Alcibiade installe ici un cadre. Pour conserver à son discours toute sa force, il ne doit pas s'attarder trop longtemps sur ce point. En outre, il désignera bientôt d'autres ennemis.

100 L'argumentation est bien entendu orientée. Il n'en demeure pas moins que la conception de la δίκη qu'il utilise ici n'est pas fondamentalement fausse. Voir à ce propos *HCT* IV, p. 361. Pour une argumentation similaire et une *captatio beneuolentiae*, voir le discours de Mytiléniens à Sparte, III, 9-14.

101 VI, 89, 3-6.

Ici, Alcibiade justifie son comportement vis-à-vis des Athéniens avec une circonspection prudente. S'adressant à un auditoire d'oligarques, il précise son rôle au sein de la démocratie athénienne en prenant soin de redéfinir, en deux temps, ce qu'est ce régime. Tout d'abord, il en donne une définition théorique et orientée. Puis, dans un second temps, il présente la démocratie athénienne dans les faits, selon qu'elle est conduite par de bons ou de mauvais dirigeants. Tout au long de cette explication, il continue de s'inscrire dans un parti et une tradition en invoquant, comme pour la proxénie, ses ancêtres et son groupe familial.

La définition théorique est réduite à son expression la plus simple. Il est démocrate puisqu'il s'oppose, comme depuis toujours dans sa famille, à la tyrannie. Ce faisant, il définit la démocratie comme étant le régime opposé à la tyrannie. Pour rendre plus explicite son propos, il glose : πᾶν δὲ τὸ ἐναντιούμενον τῷ δυναστεύοντι δῆμος ὠνόμασται ; on appelle *dèmos* [démocratie] tout ce qui s'oppose à la *dunasteia* [pouvoir absolu et arbitraire]. L'assimilation de la tyrannie à la *dunasteia* renvoie à la tyrannie d'Hippias[102], renversée par les Alcméonides exilés et les Lacédémoniens. Elle permet donc de rappeler à nouveau les liens ancestraux d'Alcibiade avec Sparte, mais également de rappeler discrètement le rôle de cette dernière dans l'instauration du régime démocratique à Athènes[103]. Plus encore, grâce à cette définition fondée sur une opposition binaire (démocratie *vs* tyrannie), Alcibiade évite soigneusement toute allusion à l'oligarchie. Il déplace le débat sur l'opposition, générale, des régimes oligarchiques et démocratiques, et cela alors même que nous savons par Thucydide que, depuis la *stasis* de Corcyre, oligarchie et démocratie s'affrontent de manière plus aiguë au sein des cités.

Dans sa définition pratique de la démocratie, Alcibiade explicite aussi le terme institutionnel δῆμος en donnant à voir ses deux facettes. D'un côté, il décrit sa lignée, ses ancêtres et lui-même, comme ceux qui ont, depuis l'abolition de la tyrannie, une prééminence et une autorité sur le plus grand nombre – la προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους[104].

---

102 Nous déduisons cela de l'assimilation de la tyrannie à la *dunasteia* qui ne peut renvoyer qu'aux pratiques autoritaires et vexatoires d'Hippias. Voir VI, 59. Le rapprochement tyrannie / *dunasteia* se trouve également en III, 62, 3 et VI, 38, 3. Il ne constitue pas pour autant une norme. Sur les difficultés à définir la *dunasteia* et ses liens avec l'oligarchie, voir Caire 2016, p. 55-58. Voir également *HCT* III, p. 362.

103 Voir VI, 53, 3 ; 59, 4. C'est peut-être là l'une des significations à donner à la longue digression des tyrannochtones (VI, 53-60).

104 Chez Thucydide, προστασία et προστάτης sont associés à δῆμος à 6 reprises (II, 65, 11 ; III, 75, 2 ; IV, 46, 4 ; 66, 3 ; VI, 35, 2 ; VIII, 89, 4) ; il faut y ajouter l'emploi du verbe προΐστημι avec δῆμος (VI, 28, 2 ; VIII, 65, 2). L'expression προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους n'est employé qu'une seule fois dans toute l'œuvre. Sur la traduction de l'expression *prostatès tou dèmou*, voir Fouchard 1997, p. 297-298.

Leur pratique de la démocratie revient à guider le peuple dans son ensemble (τοῦ ξύμπαντος)[105], avec modération dans les choses politiques (μετριώτεροι ἐς τὰ πολιτικὰ εἶναι). Alcibiade dépeint ici une démocratie empreinte de valeurs aristocratiques à laquelle il adhère par tradition familiale et par conviction personnelle : ceux qui sont avisés, c'est-à-dire auparavant ses ancêtres et aujourd'hui lui-même, ont fait le choix de préserver, malgré ses défauts et les coups injustes qu'il inflige, un régime politique qui garantit la puissance et la liberté à l'ensemble de la cité. Au contraire, ceux qui sont alors à la direction des affaires dévoient la démocratie en conduisant la populace (τὸν ὄχλον) vers le pire (ἐπὶ τὰ πονηρότερα) – avec là encore une opposition binaire, marquée par l'emploi du comparatif à valeur de superlatif. Il est clair qu'Alcibiade vise ici les démagogues qu'il rend, à raison, responsables de son exil[106].

Par cette double définition, théorique et pratique, Alcibiade s'inscrit implicitement parmi les *dunatoi* et les *chrestoi*. Il est un *chrèstos* (un homme utile) dans la mesure où il est utile à l'ensemble du corps civique[107]. Il est un *dunatos* (un homme puissant) car, par son origine et ses qualités, il est en position d'agir sur la scène politique athénienne[108]. À travers ses propos, se dessine en filigrane la figure thucydidéenne de Périclès qu'il ne peut pas invoquer et nommer devant un auditoire lacédémonien[109]. La justification personnelle s'entremêle à un éloge de la bonne démocratie qui met tout d'abord en valeur le portrait flatteur qu'Alcibiade dresse de lui-même et introduit ensuite les conseils relatifs à la guerre qu'Alcibiade donne en VI, 90-91. Car, en se présentant ainsi, Alcibiade poursuit un double objectif vis-à-vis des Lacédémoniens. D'une part, il les rassure sur son propre compte, d'autre part, il cherche à les effrayer par la tournure que la démocratie athénienne risque probablement de prendre en son absence. En se montrant comme un citoyen influent qui a choisi la démocratie

105 L'expression donne une valeur positive à *plèthos* qui devient synonyme de *dèmos* et opposé à *ochlos*. Sur l'évolution du sens de *plèthos*, voir Caire 2017, p. 127.

106 En VI, 28, 2, Thucydide précise que les ennemis d'Alcibiade s'opposaient à lui pour prendre la tête du *démos*. L'historien nomme Androclès en VIII, 65, 2 comme chef du peuple et responsable de l'exil d'Alcibiade.

107 Pour une définition des *chrèstoi*, voir Caire 2016, p. 154.

108 À propos des sens différents de *dunatoi*, voir Caire 2016, p. 152-153.

109 Pour E. Lévy (1976, p. 281), le discours de Sparte est « moins une attaque de la démocratie en général qu'un éloge de la démocratie modérée », c'est-à-dire « de type péricléen ». E. Caire (2017, p. 332 et n. 33) a souligné l'« exception notable » que constitue Alcibiade : « au V^e^ siècle, c'est donc de l'oligarchie que les "modérés" tentent de se démarquer, parce que c'est précisément par rapport à l'oligarchie qu'ils se situent », Alcibiade mis à part, lequel « situe l'action politique de sa famille du côté de la démocratie modérée, par opposition aux excès des démagogues ».

modérée[110], il prétend qu'il pouvait, lui, tenir le peuple en bride. Sans lui, héritier de cette tradition et l'un de ses plus illustres représentants, la démocratie athénienne ne peut que dériver en démocratie incontrôlable[111]. Le *plèthos* devient *ochlos*. Dans la guerre qui a déjà recommencé, à l'insu des Lacédémoniens[112], les Péloponnésiens devront affronter un ὄχλος non canalisé, imprévisible et extrémiste. Cela implique que, toujours selon Alcibiade, les Athéniens ne sont désormais plus guidés par des dirigeants qui, comme lui, sont capables de maîtriser la populace et d'entrer en négociations avec les Lacédémoniens lorsque cela est nécessaire. Il se présente dans un rôle de médiateur qu'il adoptera, du reste, de manière claire en 411.

2.2. Second niveau : une analyse de l'aggravation de la crise de la cité et une réflexion sur le "bon droit à trahir"

Dans son introduction, l'argumentation d'Alcibiade est orientée, mais elle obéit à une conception de la *dikè* habituelle et se trouve confirmée entre autres par le récit de Thucydide. Isolée du reste du discours, l'introduction du discours ne produirait pas une image négative du personnage. Aucun des propos exprimés n'implique une volonté de trahir, mais seulement la justification d'un exilé qui demande asile et refuge aux ennemis de sa cité. En revanche, les propos qui suivent, dans les chapitres 90 et 91, ne laissent planer aucun doute sur l'étendue de la trahison. Alcibiade y expose non seulement comment faire échouer l'expédition de Sicile, mais offre surtout aux Péloponnésiens le moyen de juguler l'approvisionnement de la ville d'Athènes. De même, telle qu'elle est reprise dans la conclusion du discours, la justification personnelle d'Alcibiade devient une véritable apologie de la trahison pour reprendre les mots de Jacqueline de Romilly. Avec impudence, Alcibiade ajoute à la justice (*dikè*), « l'amour de la cité » (τὸ φιλόπολι)[113] pour justifier les révélations qu'il vient de faire et les services qu'il se propose de rendre à l'avenir. Nous citons le texte :

> Καὶ χείρων οὐδενὶ ἀξιῶ δοκεῖν ὑμῶν εἶναι, εἰ τῇ ἐμαυτοῦ μετὰ τῶν πολεμιωτάτων **φιλόπολις** ποτε δοκῶν εἶναι νῦν ἐγκρατῶς ἐπέρχομαι, οὐδὲ ὑποπτεύεσθαί μου ἐς <u>τὴν φυγαδικὴν προθυμίαν</u> τὸν λόγον.

110 Cette partie de l'argumentation d'Alcibiade pourrait être en partie sincère, voir *infra* p. 268-269.

111 Cette démocratie dégénérée figure dans le *Politique* de Platon, mais « elle n'a pas de second nom » (302 c-d) ; le terme précis d'ochlocratie pour désigner la démocratie dégénérée apparaît chez Polybe (VI, 4, 6 ; 4, 10 ; 57, 9), peut-être à la suite de l'école péripatéticienne, mais sans que l'on sache à quel moment exact le terme est créé.

112 En VI, 90, 3, Alcibiade démontre que l'expédition de Sicile vise bien le Péloponnèse.

113 On ne trouve que trois occurrences de φιλόπολις chez Thucydide, dont deux dans le discours d'Alcibiade. La troisième se trouve dans le dernier discours de Périclès en II, 60, 5.

> Φυγάς τε γάρ εἰμι τῆς τῶν ἐξελασάντων πονηρίας, καὶ οὐ τῆς ὑμετέρας, ἣν πείθησθέ μοι, ὠφελίας· καὶ πολεμιώτεροι οὐχ οἱ τοὺς πολεμίους που βλάψαντες ὑμεῖς ἢ οἱ **τοὺς φίλους** ἀναγκάσαντες πολεμίους γενέσθαι. **Τό τε φιλόπολι** οὐκ **ἐν ᾧ ἀδικοῦμαι** ἔχω, ἀλλ' **ἐν ᾧ ἀσφαλῶς ἐπολιτεύθην**. Οὐδ' ἐπὶ πατρίδα οὖσαν ἔτι ἡγοῦμαι νῦν ἰέναι, πολὺ δὲ μᾶλλον τὴν οὐκ οὖσαν **ἀνακτᾶσθαι**[114]. Καὶ **φιλόπολις οὗτος ὀρθῶς**, οὐχ ὃς ἂν τὴν ἑαυτοῦ **ἀδίκως** ἀπολέσας μὴ ἐπίῃ, ἀλλ' ὃς ἂν ἐκ παντὸς τρόπου διὰ τὸ ἐπιθυμεῖν πειραθῇ αὐτὴν **ἀναλαβεῖν**.
>
> Et je demande que personne d'entre vous ne me juge défavorablement si, moi qui passais naguère pour avoir **l'amour du pays**, je marche aujourd'hui à toute force contre ma patrie avec ses plus grands ennemis ; que non plus l'ardeur de l'exilé ne crée pas de prévention contre mes paroles. Exilé, je le suis ; mais je me dérobe ainsi à la méchanceté de qui m'a chassé, non à la possibilité, si vous m'écoutez, de vous être utile. Et les plus grands ennemis d'Athènes, d'autre part, ne sont pas ceux qui, comme vous, visaient en elle l'ennemie, mais ceux qui ont contraint **ses amis** à lui devenir ennemis. Quant à l'**amour du pays**, je ne l'éprouve point là où l'on me **fait tort**, mais là où en sécurité j'exerçais mes droits politiques ; à mon sens, il n'est pas vrai que j'aie une patrie et qu'aujourd'hui je marche contre elle : bien plutôt elle a cessé d'être, et je veux la **reconquérir**. Et l'on a **vraiment l'amour du pays**, non pas quand, après l'avoir **injustement** perdu, on se refuse à marcher contre lui, mais quand par tous les moyens, dans l'ardeur de son désir, on s'efforce à le recouvrer.[115]

Ce sont ces mots qui sont à l'origine de la lecture d'ensemble que fait Jacqueline de Romilly du discours de Sparte. Pour elle, avec cette conclusion, Thucydide donne à voir l'intensification des luttes internes dans les cités et dénonce « la lutte à mort entre deux camps ». Nous souhaitons reprendre la remarque de Jacqueline de Romilly en la précisant sous un autre angle.

Dans un premier temps, il faut considérer le cas particulier d'Alcibiade et le rôle précis qu'il joue dans le processus d'aggravation de la crise de la cité. Indéniablement, le discours de Sparte démontre sa responsabilité dans la dégradation de la vie politique. À travers sa justification personnelle, Thucydide nous donne à voir l'ambition exacerbée d'Alcibiade. Il suffit de considérer l'ampleur de la définition qu'il donne de ses ennemis pour en avoir un aperçu. Pour lui, ses adversaires sont : 1° tous ceux qui ne sont pas favorables à une démocratie modérée comme il la définit devant les Lacédémoniens, et plus important encore, 2° tous ceux qui s'opposent à sa position de *prostatès tou dèmou*. Or, correspondent à ces critères un aristocrate comme Nicias, un démagogue comme Androclès, mais aussi les réseaux oligarchiques qui formeront les Quatre-Cents quatre ans plus tard[116]. Et cet Alcibiade, adversaire de tous ceux qui s'opposent à lui, quel que soit leur parti, est prêt à tout pour parvenir à ses fins. Quelques années auparavant, en 417/6,

114 Nous signalons l'importance du préverbe donnant le sens de reconquête ou de renaissance.
115 VI, 92, 2-4. Le texte de la conclusion se poursuit par un paragraphe dans lequel Alcibiade résume l'étendue des enjeux et du service qu'il peut rendre.
116 Isocrate (*Sur l'attelage*, 5) établit un lien direct entre l'exil d'Alcibiade et les oligarques de 411. Cette implication est confirmée par la description par Thucydide (VI, 61) de la situation séditieuse de 415, à Athènes comme chez ses proches alliés, et en particulier à Argos.

Alcibiade n'avait pas reculé devant une alliance avec Nicias et Phéax pour faire tomber l'ostracisme sur Hyperbolos, leur ennemi commun[117]. Cette fois, il est prêt à trahir. Dans les deux cas, il s'estime toujours dans son droit. Car c'est bien l'argumentation sur la *dikè* qui conduit Alcibiade à conclure qu'il a le droit de trahir. De la même manière qu'il était dans son droit de s'opposer aux Lacédémoniens en 420, Alcibiade s'estime en 415 dans son bon droit de reconquérir sa cité par les armes. Comme Anne Queyrel Bottineau le précise, la cité est un « objet personnel » pour Alcibiade, et il « veut à toute force conserver le rôle de dirigeant auquel sa naissance lui donne droit selon lui [...], commettant, dans son attachement égocentrique à la cité, une trahison que l'on pourrait appeler "active", à l'opposé de la trahison "passive" que constitue l'abandon de la cité dans le danger »[118]. Pour Alcibiade, sa cité ne peut exister sans lui, ni sous une autre forme que celle qu'il souhaite pour elle. Ici, l'amour de la patrie n'est pas défini dans le même sens que Périclès (l'intérêt supérieur de la cité), mais a pour critère l'intérêt d'un individu qui considère la cité comme un bien personnel, et même, d'après la métaphore de Thucydide dans son commentaire des événements de Corcyre, comme le prix d'une lutte entre ambitions rivales (ἆθλον) [III, 83,8][119].

*

Dans un second temps, il faut considérer la description de la vie politique athénienne contenue dans le discours de Sparte. Dans son introduction, Alcibiade dit que ce sont désormais les *poneroteroi* qui sont à la tête des Athéniens. Or, cette vision d'une Athènes où les *chrestoi* tombent désormais sous les coups des *poneroteroi* se trouve confirmée par le récit de Thucydide lorsqu'il relate le rappel d'Alcibiade.

> Οἱ γὰρ Ἀθηναῖοι, ἐπειδὴ ἡ στρατιὰ ἀπέπλευσεν, οὐδὲν ἧσσον ζήτησιν ἐποιοῦντο τῶν περὶ τὰ μυστήρια καὶ τῶν περὶ τοὺς Ἑρμᾶς δρασθέντων, καὶ οὐ δοκιμάζοντες **τοὺς μηνυτάς**, ἀλλὰ πάντα ὑπόπτως ἀποδεχόμενοι, διὰ **πονηρῶν ἀνθρώπων** πίστιν **πάνυ χρηστοὺς τῶν πολιτῶν** ξυλλαμβάνοντες κατέδουν, χρησιμώτερον ἡγούμενοι εἶναι βασανίσαι τὸ πρᾶγμα καὶ εὑρεῖν ἢ **διὰ μηνυτοῦ πονηρίαν** τινὰ καὶ **χρηστὸν δοκοῦντα** εἶναι αἰτιαθέντα ἀνέλεγκτον διαφυγεῖν.
>
> Les Athéniens, en effet, après le départ de l'armée, n'en avaient pas moins poursuivi l'enquête sur les faits relatifs aux mystères et aux Hermès. Sans regarder à la qualité **des dénonciateurs** et accueillant d'un esprit soupçonneux tous les dires, ils arrêtaient et jetaient en prison, sur la foi d'**individus tarés**, **des citoyens d'une parfaite honorabilité**, estimant plus utile d'examiner à fond

117 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 13 ; *Vie de Nicias*, 11. Thucydide (VIII, 73, 3) qualifie Hyperbolos de μοχθηρὸν ἄνθρωπον, « un malhonnête homme ». Pour Thucydide, il est clair qu'Hyperbolos fait partie des *ponèroi*. À propos d'Hyperbolos, et de la vision héritée de Thucydide et d'Aristophane, voir Brun 1987.

118 Queyrel Bottineau 2010, p. 85.

119 Queyrel Bottineau 2010, p. 82-84 et 138-139.

> l'affaire et de la tirer au clair, que de soustraire à l'enquête, pour **quelque tare du dénonciateur**, un citoyen – fût-il **honorablement réputé** – qui avait été mis en cause.[120]

Au livre VI, Thucydide décrit par touches les prémices d'une *stasis*. Certains des *chrestoi* sont accusés et condamnés, et les autres *chrestoi* préfèrent accorder foi au propos de sycophantes plutôt que de prendre du recul par rapport à l'affaire en cours. Ainsi, le discours de Sparte permet à Thucydide de montrer la responsabilité d'Alcibiade, tout en l'inscrivant dans le contexte des événements. On est frappé par la correspondance de la description de la situation politique par Alcibiade avec non seulement le récit de Thucydide, mais également celui d'Isocrate. Car la trahison d'Alcibiade est présentée comme la réponse – inappropriée – à une dichotomie de la cité en deux camps. Si la lutte à mort n'a pas encore commencé en 415, il y a sans aucun doute un nouvel échelon de gravi dans l'escalade de la violence qui fait écho au commentaire de la *stasis* de Corcyre[121]. Toutefois, si cette définition met en lumière les ambitions personnelles d'Alcibiade, il faut aussi en voir son corollaire qui est le morcellement de la scène politique athénienne en 415. Ceux qu'Alcibiade définit comme ses ennemis sont réellement des opposants politiques dont certains usent, dès avant sa fuite, de moyens séditieux pour retirer à Alcibiade le soutien de la majorité. De la même manière qu'Alcibiade avait fait alliance avec Nicias et Phéax pour éviter l'ostracisme et le faire tomber sur Hyperbolos, de même la campagne de désinformation qui conduit à la condamnation d'Alcibiade est conduite par une alliance "contre nature" d'éléments démagogiques et oligarchiques, si ce n'est effective et concertée, au moins dans les intérêts et les moyens.

Avant tout, il faut donc insister, croyons-nous, sur la vision binaire qu'Alcibiade instaure dans son introduction. Elle est bien entendu schématique et donc exagérée, mais elle correspond en partie à la réalité d'Athènes en 415. Dans sa description de la démocratie, Alcibiade met en place une opposition dichotomique entre deux partis, celui des modérés (les *metrioteroi*) et celui des mauvais (les *poneroteroi*). Il s'agit là d'une situation propice à la *stasis* comparable à celle que Thucydide a décrite précédemment à propos de Corcyre. La seule différence est que les Athéniens n'en sont pas encore venus à l'affrontement armé. Nous voyons cependant le mécanisme de la *stasis* se mettre en place au moment où la situation s'égare.

Contrairement à ce qui se produit au livre VIII, Alcibiade en 415 est un homme politique soutenu par une majorité fragile à l'assemblée. S'il est élu, il ne se distingue pas suffisamment de Nicias. Il n'est pas soutenu par les réseaux pré-oligarchiques de

120 VI, 53, 2.
121 III, 82, 3-8.

411, et à l'intérieur du camp démocratique, il a des adversaires. Un parallèle avec Phrynichos pourrait être envisagé. En 411, ce dernier se ralliera au parti oligarchique non par conviction, mais pour se sauvegarder individuellement. Il mettra de l'ardeur à servir un régime violent pour des motifs personnels. Leurs parcours ne sont pas similaires, mais les ressorts qui les conduisent à agir, pour Alcibiade en 415, et pour Phrynichos en 411, sont proches. La justification d'Alcibiade par l'amour de la patrie n'a pas, en fait, de quoi surprendre ; là encore, il s'agit d'une argumentation attendue dans ce contexte. Ainsi, outre la dénonciation de « la lutte à mort entre deux camps », Thucydide développe à travers le cas particulier d'Alcibiade une réflexion sur ce que l'on pourrait appeler le "bon droit à trahir"[122], pour un homme d'État en période de guerre, alors même que la cité est prise dans un mouvement de luttes internes. Selon Alcibiade, l'amour de la cité (τὸ φιλόπολι) ne s'entend pas par le respect habituel des lois pour celui qui, comme lui, subit l'*adikia*. Plus qu'une « apologie de la trahison », le discours de Sparte est une explication de la trahison. Thucydide ne l'approuve pas, mais comme à son habitude il en donne les causes, singulières et générales.

La trahison d'Alcibiade nous semble donc à examiner en la resituant dans un contexte d'ensemble. De la même manière, le discours de Sparte décrit certes l'ambition individualiste d'Alcibiade, mais l'inscrit indéniablement dans un contexte plus général. L'argumentation d'Alcibiade, avec sa volonté de retrouver – ou de restaurer – une patrie perdue (τὴν οὐκ οὖσαν **ἀνα**κτᾶσθαι) comporte certes une part de « vocabulaire spécieux » (III, 82, 8), mais elle contient également une description de la vie politique athénienne, qui se vérifie non seulement dans le récit de Thucydide, mais aussi par d'autres sources. Et elle ne va pas, comme nous le verrons ensuite, sans une part de conviction réelle, qui se manifeste de manière positive en 411 (VIII, 86).

2.3. VI, 89 et 92 : une argumentation d'Alcibiade ou de Thucydide ?

Alcibiade n'est ni le premier Athénien à se réfugier chez un ancien adversaire pour échapper à la colère de ses concitoyens, ni même le seul à souhaiter rentrer par les armes

122 L'expression n'est pas de Thucydide. Nous l'utilisons en raison des emplois répétés d'ἀδικεῖν et d'ἄδικος. Au IVe siècle, Platon (*Criton*, 51a-c) soulève la question similaire de la fuite, mais dans une perspective plus morale et philosophique qui s'inscrit dans son projet de disculpation de Socrate. Contrairement à Alcibiade, le maître n'est pas un homme politique qui argue d'un projet pour la cité. Criton ne lui propose pas non plus une trahison, mais simplement une fuite pour sauver sa vie, comme il aurait pu le faire en choisissant auparavant l'exil comme la loi le lui permettait. Pourtant, Socrate refuse. Pour le philosophe, un citoyen doit vénérer la cité et lui obéir en tout, car c'est là ce qui est juste. Là où Alcibiade use de la violence, son maître (chez Platon) la rejette comme impie envers la patrie.

dans sa cité. Comme nous l'avons dit, ses ancêtres avaient obtenu l'aide des Lacédémoniens pour rentrer à Athènes et renverser les Pisistratides[123]. De même, Thucydide décrit dans son premier livre le cas de Thémistocle qui, déjà ostracisé, avait pris pour base le Péloponnèse avant d'être banni pour trahison. Il avait alors gagné le royaume d'Admète, puis la Perse pour y proposer ses services[124]. Pourtant, Alcibiade se distingue de ces deux exemples. Alors que ses ancêtres constituaient un groupe, il est un individu isolé ; tout en se justifiant, Alcibiade vient pourtant de révéler comment faire échouer l'expédition de Sicile et juguler l'approvisionnement de la ville d'Athènes, tandis que Thémistocle n'entreprit rien contre sa patrie[125]. Au-delà de cette différence, Alcibiade se distingue de ces deux exemples par l'existence du discours que Thucydide rapporte. Nous n'avons aucun écrit de ce genre, ni pour les exilés alcméonides, ni pour Thémistocle. Or, nous l'avons vu au début de notre examen de la justification d'Alcibiade, la perfection de la construction rhétorique de ce discours a conduit une partie des commentateurs modernes à se poser la question de la paternité des propos. De notre côté, nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'attribuer à Thucydide une intervention plus importante dans ce discours que dans les autres discours de *La Guerre du Péloponnèse*. D'une part, d'un point de vue factuel, il n'y a pas véritablement lieu de remettre en cause la tenue d'un discours d'Alcibiade à Sparte. Réfugié, il fallait bien qu'il se fasse admettre dans la cité et qu'il se justifie. Les services et les conseils qu'il propose aux Péloponnésiens ne peuvent pas non plus être remis en question, puisque tout le corpus littéraire s'accorde sur ce point. D'autre part, il ne nous semble pas que l'argumentation construite par Alcibiade autour de la question de la δίκη et de la question du régime soit une production de Thucydide.

Sur ces points, il nous semble probable que la démonstration soit effectivement celle d'Alcibiade lui-même. D'une part, elle est logique : elle consiste à rejeter la faute du côté des adversaires et à démontrer qu'Alcibiade a toujours agi selon la δίκη – le procédé est identique dans le discours des Mytiléniens en 427. Tout comme il agissait avec justice

123 A. Queyrel Bottineau (2010, p. 110-111) compare le cas d'Alcibiade à celui de Pisistrate dans une catégorie qu'elle intitule « Marcher contre la patrie avec l'ennemi ». Elle rappelle en outre que les Alcméonides, dans la réalité, avaient « su s'accommoder du pouvoir [tyrannique] en place » (p. 155). Cela n'empêche pas le rapprochement que fait Alcibiade. Il ne compare pas les deux situations dans le détail, mais simplement le fait d'aller trouver les Lacédémoniens.

124 Voir I, 135-138. L'argumentation de Thémistocle pour se faire accepter par ses anciens ennemis est à l'opposé de celle d'Alcibiade. Si ce dernier revendique les actions qu'il a menées contre les Lacédémoniens par le passé, Thémistocle adopte l'attitude du supliant et se décrit comme « plus faible » (I, 136, 4 : πολλῷ ἀσθενεστέρου) lorsqu'il demande l'aide du roi des Molosses. De même, en proposant ses services à Artaxerxès I[er], le stratège de Salamine prétend en avoir rendu par le passé à Xerxès. Sur la trahison de Thémistocle, voir Queyrel Bottineau 2010, p. 186-194.

125 Pour Thucydide, le décès est dû à une maladie, mais l'historien rapporte également la possibilité d'un suicide pour ne pas avoir à tenir ses promesses. Voir I, 138, 4.

en s'opposant aux Lacédémoniens, il respecte la δίκη par son engagement démocratique. D'autre part, nous retrouvons le même système de défense repris dans d'autres sources. Au-delà de l'habileté du logographe et d'une probable reprise de la source thucydidéenne, Isocrate[126], dans le plaidoyer pour le fils d'Alcibiade, reproduit le même schéma sans croire qu'il pourrait être contesté ou mal reçu. Son argumentation oppose la *dikè*, du côté d'Alcibiade, à l'*hybris* de ses adversaires à Athènes. De là, l'orateur déduit qu'Alcibiade est dans la nécessité d'agir non pas contre les Athéniens, mais contre ses ennemis, lesquels ont été approuvés dans la circonstance et en l'absence d'Alcibiade par une majorité des citoyens. De même, lors de son retour en 407, Alcibiade rappelle dans des termes analogues devant l'assemblée et la Boulè l'injustice dont il a été la victime[127] ; plus probantes pour l'effectivité du discours tenu, sont les deux réserves marquées alors par Xénophon, peu favorable à Alcibiade : l'introduction du discours par ὡς et la mention de la réaction potentielle de l'auditoire, avec le risque qu'elle figure. Cela étant, il s'agit bien entendu, dans les deux cas, d'une argumentation orientée qui répond aux besoins de l'orateur, mais qui repose néanmoins sur des faits avérés. Enfin, le fait de se poser comme le représentant vivant d'une tradition familiale nous semble également attribuable à Alcibiade lui-même. Dans les faits, il est bien l'héritier le plus en vue des Alcméonides à cette époque.

Pour le discours de Sparte, l'apport de Thucydide réside probablement avant tout dans la place qu'il lui donne au sein de son œuvre, ainsi que dans certaines mises en valeur par la forme. Par exemple, l'historien accentue la tradition familiale d'Alcibiade par l'emploi alterné du pluriel et du singulier ; ou encore, quand il conclut la réponse d'Alcibiade aux critiques personnelles, et après l'avoir montré sans cesse au sein d'un groupe, il le fait s'effacer pour accorder la première place à ceux qui à Sparte veulent recevoir ses conseils :

> Καὶ τὰ μὲν ἐς τὰς ἐμὰς διαβολὰς τοιαῦτα ξυνέβη· περὶ δὲ ὧν ὑμῖν τε βουλευτέον καὶ ἐμοί, εἴ τι πλέον οἶδα, ἐσηγητέον, μάθετε ἤδη.
>
> Voilà ce qui a donné lieu aux attaques personnelles contre moi. Maintenant, apprenez sur quoi nous avons, vous, à délibérer, et moi, si j'en sais plus que d'autres, à vous apporter un avis.[128]

126 La nature et les objectifs du texte sont bien entendu apologétiques, tout comme le discours d'Alcibiade à Sparte.

127 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 20 : « … il se défendit de l'accusation d'impiété, se dit victime d'une injustice (ὡς ἀπολογησάμενος ὡς οὐκ ἠσεβήκει, εἰπὼν δὲ ὡς ἠδίκηται), et, après d'autres déclarations de ce genre, qui ne trouvèrent pas de contradiction, parce que l'Assemblée ne l'aurait pas supporté, il fut proclamé chef suprême avec pleins pouvoirs […] ».

128 VI, 90, 1.

Pour l'essentiel, l'apport de Thucydide, nous semble résider dans la subtilité de la construction rhétorique et surtout dans le réseau de liens que son lecteur établit ainsi dans la description de la *stasis* grandissante. Au-delà d'Alcibiade, c'est le mécanisme de celle-ci qui est décrit avec la mise en place d'ambitions contraires exacerbées. Enfin, la répétition dans la conclusion du qualificatif de φιλόπολις, par exemple, appelle aussi en contrepoint la description que Périclès donne de lui-même dans son dernier discours[129]. Le terme n'a peut-être pas été employé par Alcibiade lui-même, et Thucydide peut s'inspirer de ses paroles et les amplifier en forgeant ce mot. Toutefois, les propos sur l'amour de la cité obéissent à la même logique démonstrative que celle de l'argumentation sur la δίκη. Ils en sont le prolongement. L'amour de la cité est invoqué par Alcibiade pour montrer que sa vengeance, au-delà d'un objectif négatif – faire du mal à ses ennemis personnels et à sa cité qui les a soutenus –, prend aussi un aspect positif : son retour à Athènes et la renaissance de sa patrie[130]. En ajoutant à son argumentation sur la *dikè* celle sur l'amour de la patrie, la trahison devient au niveau personnel d'Alcibiade « la réparation d'une injustice », et pour ses auditeurs ou le lecteur de Thucydide « un acte méritoire [dans la logique d'Alcibiade], un moyen de l'emporter sur ce qui n'est qu'une faction adverse »[131]. L'usage du terme « méritoire » renvoie plus généralement à d'autres passages et à d'autres avertissements de l'historien : la qualité de Périclès déjà signalée (II, 60, 5) ; l'opposition entre Périclès et tous ses successeurs (II, 65), comme il relève aussi de la même ambivalence que « le vocabulaire spécieux » des dirigeants qui s'autorisent ainsi à faire du bien commun un prix à remporter (III, 82, 8). Et si Alcibiade n'est qu'un parmi ceux-là, il est aussi celui qui peut porter l'action (VI, 15, 4). Si, en tout état de cause, le degré d'intervention de Thucydide dans l'argumentation d'Alcibiade est flou depuis au moins le IXe siècle apr. J.-C., un compte rendu d'Himérius par Photios (Ἐκ τοῦ εἰς τοὺς ἑταίρους πατρίδος· τὸ προοίμιον / *D'un discours à ses compatriotes ; l'exorde*) témoigne du rapprochement et de la différence faits par Thucydide entre Alcibiade et son tuteur :

> Τίνα δὴ τῆς φύσεως τοῦδε γνωρίσματα; Ὀξὺς **φρόνησιν**, ὑψηλὸς **γνώμην**, εὖ ποιεῖν ἄοκνος, δημοτικὸς τὸν τρόπον· εἰ μὲν εἰπεῖν δέοι, τὸν Περικλέα νικῶν, εἰ δέ τι πρᾶξαι, τὸν Ἀλκιβιάδην μιμούμενος, μᾶλλον δὲ καὶ **φιλόπολις** [μᾶλλον δὲ] καὶ χρημάτων κρείττων, ὅπερ ἡ συγγραφὴ τὸν Περικλέα προσείρηκεν, ἐν δὲ τῷ πράττειν πολλῷ τοῦ Κλεινίου θερμότερος, ἁπάσης ἀτεχνῶς λύρας οὐ μεῖον πρὸς πᾶσαν πρᾶξιν εὐάρμοστος.
>
> Quels sont les signes à quoi se reconnaissent la personnalité du roi ? Une réflexion rapide, une pensée élevée, la volonté de faire le bien sans hésitation, la simplicité du caractère ; quand il fallait agir, il imitait Alcibiade ; mais il était encore davantage attaché à la cité et insensible à l'attrait des richesses, qualités que l'histoire attribue à Périclès ; dans l'action, il était beaucoup plus ardent

129 II, 60, 5.
130 Voir Queyrel Bottineau 2010, p. 131.
131 Queyrel Bottineau 2010, p. 133-134.

> que le fils de Clinias et, en un mot, il n'était pas moins accordé qu'une lyre à n'importe quelle action.[132]

De fait le qualificatif de φιλόπολις pour Alcibiade, en dehors de tout contexte, aurait de quoi surprendre, tandis que dans son sens premier, il s'accorde davantage avec la figure de Périclès telle que Thucydide la stylise[133], et telle qu'elle est transmise par le corpus littéraire[134].

3. En 411, contre la *stasis*

Nous l'avons dit dans les prolégomènes thucydidéens de notre étude, au livre VIII, le personnage d'Alcibiade semble évoluer. Cette impression a alimenté une controverse importante dans la bibliographie. Certains ont vu dans cette évolution la preuve d'une rencontre entre Thucydide et Alcibiade, lequel serait devenu un informateur de l'historien. Édouard Delebecque est le plus illustre représentant de cette interprétation. D'autres n'y ont vu qu'une évolution de façade qui ne montre que l'opportunisme incessant d'Alcibiade. Ils refusent tout contact entre Thucydide et Alcibiade. De notre côté, nous laissons de côté le débat sur une rencontre entre l'historien et Alcibiade. En fait, il n'est pas crucial, car comme Raymond Weil l'a précisé dans son édition[135], bon nombre des informations auraient pu être transmises par d'autres. L'idée d'Édouard Delebecque est donc séduisante, mais elle reste indémontrable. Ainsi, même si une rencontre entre les deux hommes est très probable, elle n'explique par à elle seule le récit de Thucydide.

En revanche, il nous semble important d'aborder différemment la question d'une évolution d'Alcibiade, en la centrant moins globalement sur Alcibiade lui-même, mais en remettant, comme nous avons pris le parti de le faire dans les études précédentes, les actions d'Alcibiade dans leurs contexte et situation(s) d'action respectifs au cours d'une période elle-même très mouvante. Nous reviendrons en particulier sur un passage controversé que l'on considère comme l'éloge d'Alcibiade, fait au livre VIII (VIII, 86). Nous citons la phrase qui a été la plus discutée :

---

132 Photios, *Bibliothèque*, 243, 374b.

133 Voir *infra* p. 317-322 chap. 7.

134 Plutarque (*Vie de Périclès*, 18, 3) qualifie Périclès de φιλοπολίτης. En revanche, le biographe ne transmet pas une image aussi positive de lui en ce qui concerne l'amour de l'argent, et certains autres aspects.

135 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* V (CUF), p. XVIII, lire également la p. XVII à propos des renseignements sur Sparte (VIII, 2 *sq*) alors que Thucydide a noté « le secret qui marque le régime (διὰ τῆς πολιτείας τὸ κρυπτὸν) » (V, 68, 2). En outre, Thucydide remarque la vantardise des hommes en général lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes.

> Καὶ δοκεῖ Ἀλκιβιάδης πρῶτον τότε καὶ οὐδενὸς ἔλασσον τὴν πόλιν ὠφελῆσαι· ὡρμημένων γὰρ τῶν ἐν Σάμῳ Ἀθηναίων πλεῖν ἐπὶ σφᾶς αὐτούς, ἐν ᾧ σαφέστατα Ἰωνίαν καὶ Ἑλλήσποντον εὐθὺς εἶχον οἱ πολέμιοι, κωλυτὴς γενέσθαι.
>
> Et il semble qu'Alcibiade pour la première fois à ce moment-là, et mieux que personne, rendit service à la cité : alors que les Athéniens de Samos aspiraient à se porter contre leurs concitoyens, ce qui de toute évidence livrait sur-le-champ à l'ennemi l'Ionie et l'Hellespont, il lui revint de les en empêcher.[136]

Le texte que nous reproduisons est celui qui a été édité et traduit par Raymond Weil, avec la collaboration de Jacqueline de Romilly. Il contient un sérieux problème d'édition en 86, 4, la leçon πρῶτον n'étant présente que dans le manuscrit B, au détriment de πρῶτος, que donnent les autres manuscrits. En choisissant πρῶτον, les éditeurs français s'inscrivent dans une longue tradition de correction de ce passage, la trace la plus ancienne de correction remontant au moins au manuscrit B lui-même, c'est-à-dire au XI^e^ siècle. Cette correction, peut-être justifiée, pose cependant deux problèmes : le premier est celui de l'autorité du manuscrit B, le second est lié de près à l'interprétation du passage.

L'importance du manuscrit B est clairement établie par la description de Jacqueline de Romilly elle-même : à partir de VI, 92, B, provenant d'« une source étrangère à l'ensemble des autres manuscrits anciens » (ACEFM), se distingue par un texte qui « repose en général sur une tradition proprement dite, qui est ancienne et souvent bonne ». L'helléniste incite néanmoins d'emblée à la prudence, en rappelant que l'on ne peut ni « apprécier la fidélité de B à cette source » ni la valeur de celle-ci, ajoutant que Carl Hude, par exemple, voyait dans le texte transmis un texte corrigé ; elle fait état des différents aléas de la transmission de cette tradition elle-même, et que, même compte tenu de la qualité de B, le choix entre ses leçons et les autres doit donc se faire, « *non auctoritate, sed judicio* »[137].

Mais il est des cas où le choix de la leçon fait intervenir aussi un problème d'interprétation (et c'est là le second problème), qui peut influer sur le sens et déplacer également les champs d'importance du texte, notamment ici le rôle du moment. À la suite de Jacqueline de Romilly[138], Raymond Weil argumente à son tour le choix de la leçon πρῶτον, d'une

136 VIII, 86, 1-4.

137 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* I (CUF), p. XIX-XX. Pour les principes de l'édition critique, voir p. XV-XXXIV, et sur le manuscrit B (*Vaticanus Gr.* 126), copié au XI^e^ siècle, p. XVIII-XX.

138 J. de Romilly avait déjà commenté ce problème et tranché pour la leçon πρῶτον bien avant la parution du livre VIII dans la CUF. Voir Romilly 1951, p. 194 n. 1.

part, en raison de la tautologie « qui s'explique mal chez Thucydide »[139], et d'autre part, à cause du jour sous lequel Thucydide présente Alcibiade au livre VIII « qui n'est pas uniformément favorable »[140]. Cela étant, il reconnaît le caractère peu fréquent de la construction πρῶτον τότε[141]. Avant eux, les éditeurs ou les traducteurs de langue française avaient éprouvé des difficultés dans l'établissement et la traduction de cette phrase. La plupart n'ont traduit que partiellement la phrase, en supprimant tout simplement πρῶτο-ν/-ς, et certains ne traduisent pas δοκεῖ [142]. Seule l'édition d'Édouard Delebecque propose de suivre la leçon πρῶτος avec tous les manuscrits et de rejeter la leçon πρῶτον de B, choix qui modifie l'interprétation du passage et semble accentuer l'éloge d'Alcibiade :

> Καὶ δοκεῖ Ἀλκιβιάδης πρῶτος τότε…
>
> Alcibiade, **avant quiconque à ce moment-là**, et mieux que quiconque, rendit service à la cité […][143].

Enfin, pour les anglophones, l'édition de la Lœb suit la leçon πρῶτος que Charles Forster traduit ainsi :

> And Alcibiades seems then **in an eminent degree**, and more than anyone else, to have benefited the state […]

---

139 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* V (CUF), p. 102, n. 86, 4. La tautologie est due à πρῶτος suivie de καὶ οὐδενὸς ἔλασσον.

140 Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* V (CUF), p. XVIII.

141 À ce propos voir également *HCT* V, p. 286-287. Pour A. Andrewes, la construction πρῶτον τότε n'est pas problématique. Ses arguments pour lire πρῶτον sont également différents : πρῶτος ne peut être admis que dans une énumération pour exprimer un ordre d'importance et une catégorisation, ce qui n'est pas le cas du texte de Thucydide ici. Voir également *CT* III, p. 1001-1002 qui poursuit le débat. P. Brun a néanmoins fait remarqué lors de la soutenance les similitudes d'expression entre VIII, 86 et III, 19 lorsque Thucydide parle de la première *eisphora*.

142 Nous avons consulté les principales traductions françaises que nous reproduisons ici :
- É.-A. Bétant (1878) : « En cette occasion, Alcibiade rendit à la patrie le service le plus signalé ».
- Ch. Lévesque (repris par A. Loiseau en 1935) et J.-B. Gail (1808) : « On peut regarder Alcibiade comme celui qui, dans cette conjecture, rendit le plus grand service à la république ».
- J. Voilquin 1966 : En cette occasion ce fut Alcibiade qui, semble-t-il, rendit à la cité le service le plus important ».
- D. Roussel 1964 : suit lui aussi la leçon πρῶτον : « Il semble bien qu'en cette occasion, Alcibiade ait pour la première fois rendu à son pays un service, et même un service éminent. »
- Seul Ch. Zevort (1883) traduit πρῶτος : « Dans cette occurrence, Alcibiade prit l'initiative et rendit à la république un service qui ne le cède à aucun autre ». Mais, comme É.-A. Bétant, Ch. Zevort ne traduit pas le δοκεῖ initial. Sur δοκεῖ voir *CT* III p. 1001.

143 Delebecque 1965, p. 175. Pour l'édition du texte par le même voir Delebecque 1967a, p. 103-105.

La dernière traduction comme la réserve sur la tautologie que formule Raymond Weil font apparaître le problème de ce conflit d'édition[144] : en suivant la leçon πρῶτος des manuscrits, on pense à un éloge marqué (et surtout définitif) d'Alcibiade par Thucydide ; au contraire, en adoptant πρῶτον, « pour la première fois », on marque une prise en compte de l'ensemble de son (mauvais) comportement passé à l'égard de la cité. Nous souhaitons de notre côté aborder autrement le problème en reprenant le texte sans tenir compte de l'interprétation du passage en fonction d'un éloge ou non d'Alcibiade : dans un premier temps, nous apporterons des remarques sur le contexte événementiel ; puis, nous reprendrons l'ensemble du passage dans sa structure, en lui ajoutant les paragraphes suivants et en le recontextualisant dans la suite des événements.

3.1. Alcibiade contre la *stasis* : VIII, 86 dans l'économie de l'œuvre

D'un point de vue strictement factuel, Thucydide indique qu'Alcibiade parvient à empêcher la flotte athénienne stationnée à Samos de s'embarquer pour affronter les Athéniens qui soutiennent l'oligarchie à Athènes même. En fait, l'opposition d'Alcibiade à une expédition contre les oligarques à Athènes a déjà été exprimée une première fois dans une assemblée composée uniquement des marins de Samos, juste après qu'ils l'ont élu stratège.

> En entendant cette déclaration parmi bien d'autres, les soldats le nommèrent stratège sur-le-champ en plus des stratèges précédents, et lui confièrent toutes les affaires ; leur propre salut et le châtiment des Quatre-Cents étaient soudain pour chacun l'objet d'une espérance qu'ils n'auraient échangée contre rien au monde, et même, ces propos les amenant à mépriser sur le moment ceux des ennemis qu'ils avaient devant eux, ils étaient déjà tout prêts à mettre le cap sur le Pirée. **Mais à cette expédition contre le Pirée, qui eût laissé derrière elle des ennemis plus proches, Alcibiade s'opposa absolument malgré l'insistance d'un grand nombre** – **ὁ δὲ τὸ μὲν ἐπὶ τὸν Πειραιᾶ πλεῖν** τοὺς ἐγγυτέρω πολεμίους ὑπολιπόντας **καὶ πάνυ διεκώλυσε**, πολλῶν ἐπειγομένων, τὰ δὲ τοῦ πολέμου πρῶτον ἔφη, ἐπειδὴ καὶ στρατηγὸς ᾑρητο, πλεύσας ὡς Τισσαφέρνην πράξειν –, et il déclara, puisqu'aussi bien on l'avait nommé stratège, qu'il s'occuperait d'abord de la guerre, en allant voir Tissapherne. Aussitôt après cette assemblée, il y partit, pour donner ainsi le sentiment d'une association totale avec lui et en même temps parce qu'il voulait accroître son propre prestige aux yeux de l'autre, lui montrer qu'on l'avait maintenant nommé stratège,

144 H.-D. Westlake avait tenté de trouver une ligne médiane qui adopterait la leçon πρῶτον sans pour autant donner au passage la valeur d'un jugement définitif sur Alcibiade. Ainsi, il propose de lire πρῶτον, mais émet l'hypothèse d'une omission de Thucydide. Nous le citons (Westlake 1958, p. 109 n. 1) : « He has omitted to insert some phrase limiting the application of this judgement to the immediate past: he is surely not giving a verdict on the whole previous career of Alcibiades but only on events of the last few months. He means that all the recent intrigues of Alcibiades had scarcely benefited his country but that here at least he was doing it a real service in successfully opposing the proposal to sail against the Four Hundred ».

> qu'il était donc maintenant en mesure de lui faire du bien ou du mal. Il se trouvait ainsi qu'Alcibiade cherchait à intimider les Athéniens au moyen de Tissapherne, et celui-ci au moyen des Athéniens.[145]

Cette élection comme stratège a lieu après un discours d'Alcibiade fraîchement arrivé à Samos. Comme souvent avec lui, les motivations personnelles, toujours présentes, ne sont pas éloignées de la décision politique. Il y a bien là aussi un service rendu à la cité, mais Thucydide précise bien qu'il recherche toujours à augmenter sa *timè*. En VIII, 86, tout au contraire, l'historien ne parle plus des motivations personnelles. Mais la différence entre les deux passages ne se limite pas à cela. Si en VIII, 82, Alcibiade s'oppose déjà à une expédition armée contre Athènes, il le fait pour des raisons militaires, et devant une assemblée qui ne se compose que des seuls Athéniens stationnés à Samos. Cependant, en VIII, 86, la situation est bien autre. Il parle devant les troupes de Samos, mais aussi devant des envoyés des Quatre-Cents, des Argiens et des Paraliens.

Les paragraphes 82 et 86 ne sont donc pas de simples répétitions. Ils ne démontrent pas non plus un état non retravaillé du texte. Il s'agit d'un service apparemment de même nature (les raisons tactiques sont semblables), mais rendu en fait dans des circonstances différentes sur lesquelles Thucydide met clairement l'accent : l'importance d'un moment décisif et la prise en compte de l'intérêt de la cité. En soi, cela n'infirmerait pas la leçon πρῶτον, si Thucydide ne mettait pas si nettement Alcibiade en valeur : le choix reste donc ouvert ou à préciser. En outre, le statut d'Alcibiade est différent dans les deux paragraphes. En VIII, 86, il doit affronter une majorité qui l'a élu stratège, mais qui a d'autres objectifs que lui, et des représentants de l'Athènes oligarchique, venus faire des propositions qu'il ne souhaite pas accepter, pour lui, mais avant tout dans l'intérêt (politique et militaire) de la cité. Nous retrouvons là le fil directeur établi par Thucydide au sujet des successeurs de Périclès, avec toutefois un rôle nouveau pour Alcibiade.

Dès VIII, 82, cette position d'Alcibiade contre une intervention militaire à Athènes constitue une évolution dans le commandement des troupes de Samos. Lorsque les Athéniens de Samos ont appris le renversement de la démocratie, Alcibiade n'est pas encore présent et ne dirige pas les affaires. Ce sont Thrasybule et Thrasylle qui occupent « la première place dans le mouvement » des démocrates modérés. S'ils ont empêché, compte tenu de la proximité de la flotte ennemie, que les Athéniens favorables à l'oligarchie et présents à Samos ne soient pas violentés, ils n'ont pas exclu, en tout cas ils ne se sont pas prononcés publiquement contre une action à l'encontre des Quatre-Cents.

145 VIII, 82

> Οἱ δὲ ἀκούοντες ἐπὶ τοὺς τὴν ὀλιγαρχίαν μάλιστα ποιήσαντας καὶ ἔτι τῶν ἄλλων τοὺς μετασχόντας τὸ μὲν πρῶτον ὥρμησαν βάλλειν, ἔπειτα μέντοι ὑπὸ τῶν διὰ μέσου κωλυθέντες καὶ διδαχθέντες μὴ τῶν πολεμίων ἀντιπρῴρων ἐγγὺς ἐφορμούντων ἀπολέσωσι τὰ πράγματα, ἐπαύσαντο. Μετὰ δὲ τοῦτο λαμπρῶς ἤδη ἐς δημοκρατίαν βουλόμενοι μεταστῆσαι τὰ ἐν τῇ Σάμῳ ὅ τε Θρασύβουλος ὁ τοῦ Λύκου καὶ Θράσυλος (οὗτοι γὰρ μάλιστα προειστήκεσαν τῆς μεταβολῆς) ὥρκωσαν πάντας τοὺς στρατιώτας τοὺς μεγίστους ὅρκους, καὶ αὐτοὺς τοὺς ἐκ τῆς ὀλιγαρχίας μάλιστα, ἢ μὴν δημοκρατήσεσθαί τε καὶ ὁμονοήσειν καὶ τὸν πρὸς Πελοποννησίους πόλεμον προθύμως διοίσειν καὶ τοῖς τετρακοσίοις πολέμιοί τε ἔσεσθαι καὶ οὐδὲν ἐπικηρυκεύσεσθαι. Ξυνώμνυσαν δὲ καὶ Σαμίων πάντες τὸν αὐτὸν ὅρκον οἱ ἐν τῇ ἡλικίᾳ, καὶ τὰ πράγματα πάντα καὶ τὰ ἀποβησόμενα ἐκ τῶν κινδύνων ξυνεκοινώσαντο οἱ στρατιῶται τοῖς Σαμίοις, νομίζοντες οὔτε ἐκείνοις ἀποστροφὴν σωτηρίας οὔτε σφίσιν εἶναι, ἀλλ', ἐάν τε οἱ τετρακόσιοι κρατήσωσιν ἐάν τε οἱ ἐκ Μιλήτου πολέμιοι, διαφθαρήσεσθαι.
>
> Leur première réaction, en l'entendant, fut de se ruer pour les frapper sur les principaux fauteurs de l'oligarchie et aussi sur tous les autres qui y avaient prêté la main ; mais là-dessus les modérés les retinrent en leur expliquant qu'il ne fallait pas compromettre la situation face à la flotte ennemie qui surveillait l'île de près ; ils y renoncèrent donc. Après cela, dans l'intention de rendre maintenant éclatant le retour de Samos à la démocratie, Thrasybule, fils de Lycos, et Thrasylle, qui avaient pris la première place dans le mouvement, firent prêter les serments les plus solennels par l'armée entière et surtout par les amis de l'oligarchie eux-mêmes : tous jurèrent de vivre en démocratie, de s'accorder, de mener énergiquement jusqu'à son terme la guerre contre les Péloponnésiens et, vis-à-vis des Quatre-Cents, de les traiter en ennemis sans leur envoyer de hérauts. À ce serment se joignirent aussi, dans les mêmes termes, tous les Samiens en âge de servir, et les soldats associèrent les Samiens à toutes les affaires et à ce qui résulterait des dangers courus, dans l'idée que, pour se sauver, ni les uns ni les autres n'avaient plus de recours ; que les Quatre-Cents l'emportent ou bien les ennemis installés à Milet, dans les deux cas ils étaient perdus.[146]

La différence est de taille. Si Thrasybule et Thrasylle ne mènent pas une expédition contre Athènes, ils déclarent, et avec eux tous les Athéniens de Samos et tous les Samiens, les Quatre-Cents comme des ennemis, avec qui toute négociation est impossible, ou en tout cas inenvisageable. Ils se créent ainsi eux-mêmes une guerre sur deux fronts en refusant toute négociation. La dernière phrase de Thucydide montre bien l'impasse des Athéniens de Samos à ce moment. Elle doit absolument être rappelée pour établir dans quel contexte Alcibiade corrige la situation et sert doublement la cité. Non seulement, il conserve les objectifs militaires, mais il évite ensuite la *stasis* et, se déclarant publiquement contre, il obtient l'adhésion de la majorité, permettant ainsi aux Athéniens de se concentrer sur le danger immédiat : la guerre en Ionie et la présence des ennemis à Milet. Dans la perspective de II, 65, on voit ici toute la différence que l'on peut établir entre Alcibiade d'une part, et des responsables comme Thrasybule et Thrasylle qui, aussi efficaces et modérés soient-ils, ne voient pas assez loin et ne possèdent pas la *dianoia*[147].

146 VIII, 75.

147 Sur les acceptions de διάνοια chez Thucydide, voir Huart 1973, p. 77 n. 1, 92, 118 n. 4 et 146.

3.2. Retour à VIII, 86 dans son intégralité

Nous n'avions cité que VIII, 86, 4 pour signaler le problème d'édition. Après avoir situé le service d'Alcibiade dans l'ensemble de l'œuvre, il est nécessaire de revenir à VIII, 86 dans son intégralité. Pour poursuivre notre explication de VIII, 86 dans l'économie générale de l'œuvre, nous proposons de considérer pour l'instant les deux leçons comme possibles en examinant les indications formelles du texte (structure générale et mises en valeur). Nous donnons le texte et sa traduction, mais en le découpant par séquences que nous commentons au fur et à mesure.

> Καὶ οἱ ἐκ τῆς Δήλου ἀπὸ τῶν τετρακοσίων [πρεσβευταί], οὓς τότε ἔπεμψαν παραμυθησομένους καὶ ἀναδιδάξοντας τοὺς ἐν τῇ Σάμῳ, ἀφικνοῦνται παρόντος τοῦ Ἀλκιβιάδου, καὶ ἐκκλησίας γενομένης λέγειν ἐπεχείρουν. Οἱ δὲ στρατιῶται τὸ μὲν πρῶτον οὐκ ἤθελον ἀκούειν, ἀλλ' ἀποκτείνειν ἐβόων τοὺς τὸν δῆμον καταλύοντας, ἔπειτα μέντοι μόλις ἡσυχάσαντες ἤκουσαν. Οἱ δ' ἀπήγγελλον ὡς οὔτε ἐπὶ διαφθορᾷ τῆς πόλεως ἡ μετάστασις γίγνοιτο, ἀλλ' ἐπὶ σωτηρίᾳ, οὔθ' ἵνα τοῖς πολεμίοις παραδοθῇ (ἐξεῖναι γάρ, ὅτε ἐσέβαλον ἤδη σφῶν ἀρχόντων, τοῦτο ποιῆσαι), τῶν τε πεντακισχιλίων ὅτι πάντες ἐν τῷ μέρει μεθέξουσιν, οἵ τε οἰκεῖοι αὐτῶν οὔθ' ὑβρίζονται, ὥσπερ Χαιρέας διαβάλλων ἀπήγγειλεν, οὔτε κακὸν ἔχουσιν οὐδέν, ἀλλ' ἐπὶ τοῖς σφετέροις αὐτῶν ἕκαστοι κατὰ χώραν μένουσιν. Ἄλλα τε πολλὰ εἰπόντων οὐδὲν μᾶλλον ἐσήκουον, ἀλλ' ἐχαλέπαινον καὶ γνώμας ἄλλοι ἄλλας ἔλεγον, μάλιστα δὲ ἐπὶ τὸν Πειραιᾶ πλεῖν.
>
> Il [Alcibiade] s'y trouvait quand arrivèrent de Délos les représentants que les Quatre-Cents avaient envoyés comme on sait pour rassurer et informer les gens de Samos ; il y eut une assemblée, où ils essayèrent de parler. Les soldats refusèrent d'abord de les écouter, en poussant des cris de mort contre les destructeurs de la démocratie, mais ensuite ils se calmèrent, non sans peine, et les écoutèrent. Les envoyés firent connaître que la révolution en cours avait pour but de sauver la cité, non de la perdre ; qu'elle ne voulait pas livrer Athènes à l'ennemi, car alors les Quatre-Cents auraient pu le faire lors de l'invasion, étant déjà au pouvoir ; que les Cinq mille participeraient tous aux affaires à leur tour, que les familles des soldats n'étaient victimes ni d'outrages, comme Chairéas l'avait affirmé calomnieusement, ni d'aucun mauvais traitement, chacun demeurant sur place en pleine possession de ses biens. Ils donnèrent beaucoup d'autres assurances, sans persuader pour autant les soldats ; ceux-ci le prenaient très mal, proposaient divers avis – mais surtout celui de mettre le cap sur le Pirée.[148]

Première séquence : une assemblée des citoyens hors d'Athènes, les marins s'étant constitués en *dèmos*[149]. Des représentants des Quatre-Cents, envoyés avec un ordre de mission précis et qui, compte tenu du temps de voyage, n'ont appris qu'en cours de route les événements de Samos, arrivent à Samos. Cette démarche révèle la séparation entre les Athéniens de Samos et les oligarques d'Athènes. La délégation, envoyée avant les événements de Samos, vient « pour rassurer l'armée » (VIII, 72, 1 et 2) et éviter une cassure institutionnelle (VIII, 72, 2). Bien qu'ils rappellent l'exagération de

148 VIII, 86, 1-4.

149 Pour d'autres exemples de cette pratique, voir VII, 72, 4.

Chairéas, ils se heurtent aux sujets de mécontentement et aux inquiétudes des soldats. On voit ici que les mesures décidées par Alcibiade en VIII, 82 sont sur le point d'être abandonnées puisqu'il est de nouveau question d'une expédition contre Athènes. La première séquence indique donc un contexte précis : les délégués oligarques parlent devant une assemblée formée par les Athéniens de Samos, sans les persuader. Le texte de Thucydide est un compte rendu au style indirect d'une assemblée athénienne, à la seule exception qu'elle n'a pas lieu dans la cité (VIII, 86, 3 et début de 4). Alcibiade intervient alors :

> Καὶ δοκεῖ Ἀλκιβιάδης **πρῶτο-ς[/-ν] τότε καὶ οὐδενὸς ἔλασσον** τὴν πόλιν ὠφελῆσαι· ὡρμημένων γὰρ τῶν ἐν Σάμῳ Ἀθηναίων πλεῖν ἐπὶ σφᾶς αὐτούς, ἐν ᾧ σαφέστατα Ἰωνίαν καὶ Ἑλλήσποντον εὐθὺς εἶχον οἱ πολέμιοι, κωλυτὴς γενέσθαι. Καὶ **ἐν τῷ τότε ἄλλος** μὲν **οὐδ'** ἂν **εἷς** ἱκανὸς ἐγένετο κατασχεῖν τὸν ὄχλον, **ἐκεῖνος** δὲ τοῦ τ' ἐπίπλου ἔπαυσε καὶ τοὺς ἰδίᾳ **τοῖς πρέσβεσιν** ὀργιζομένους λοιδορῶν ἀπέτρεπεν. **Αὐτὸς δὲ** ἀποκρινάμενος αὐτοῖς ἀπέπεμπεν, ὅτι τοὺς μὲν πεντακισχιλίους οὐ κωλύοι ἄρχειν, τοὺς μέντοι τετρακοσίους ἀπαλλάσσειν ἐκέλευεν αὐτοὺς καὶ καθιστάναι τὴν βουλὴν ὥσπερ καὶ πρότερον, τοὺς πεντακοσίους· εἰ δὲ ἐς εὐτέλειάν τι ξυντέτμηται ὥστε τοὺς στρατευομένους μᾶλλον ἔχειν τροφήν, πάνυ ἐπαινεῖν. Καὶ τἆλλα ἐκέλευεν ἀντέχειν καὶ μηδὲν ἐνδιδόναι τοῖς πολεμίοις· πρὸς μὲν γὰρ σφᾶς αὐτοὺς **σῳζομένης τῆς πόλεως** πολλὴν ἐλπίδα εἶναι καὶ ξυμβῆναι, εἰ δὲ ἅπαξ τὸ ἕτερον σφαλήσεται, ἢ τὸ ἐν Σάμῳ ἢ ἐκεῖνοι, **οὐδ' ὅτῳ διαλλαγήσεταί τις** ἔτι ἔσεσθαι.
>
> Et il semble qu'Alcibiade, **à ce moment-là**, **le premier** [**pour la première fois**] **et mieux que personne**, rendit service à la cité : alors que les Athéniens de Samos aspiraient à se porter contre leurs concitoyens, ce qui de toute évidence livrait sur-le-champ à l'ennemi l'Ionie et l'Hellespont, il lui revint de les en empêcher. **Dans cette circonstance où nul autre** n'aurait été capable de contenir la foule, **lui** sut à la fois faire abandonner l'opération et arrêter par des paroles cinglantes ceux qui tournaient contre les délégués des rancunes personnelles. **C'est lui en personne** qui répondit à la délégation, pour lui donner congé, qu'il ne s'opposait pas au pouvoir des Cinq mille, mais qu'il invitait les Athéniens à écarter les Quatre-Cents et à rétablir le Conseil dans les formes précédentes, celui des Cinq cents ; que si par des restrictions on avait économisé de quoi améliorer l'entretien des troupes, il les félicitait hautement. Et à tous égards, il les exhorta à tenir, à ne rien céder à l'ennemi, puisqu'entre eux, **pourvu que la cité fût sauve**, il y avait toute chance d'aboutir à un accord, tandis qu'une fois l'un des deux partis abattu, que ce fût celui de Samos ou celui de là-bas, on ne trouverait même plus **avec qui se réconcilier**.

Deuxième séquence : prise de parole d'Alcibiade. Thucydide rapporte au style indirect le discours d'Alcibiade. Nous transcrivons la structure de ce texte sous la forme d'un tableau :

Structure du discours au style indirect d'Alcibiade en VIII, 86

	Contexte	Discours / double service d'Alcibiade	Réserve de Thucydide
VIII, 86, 1	καὶ ἐκκλησίας γενομένης : une assemblée se réunit		
VIII, 86, 4	καὶ τότε : dans cette circonstance-là, d'une assemblée où deux factions s'opposent et où le dialogue est rompu	**Service 1 : πρῶτο-ς/-ν καὶ οὐδενὸς [...] ἐκεῖνος δὲ** **- nouvel arrêt d'une expédition contre le Pirée ;** **- rappel à l'ordre dans les rangs de l'assemblée pour que les marins ne se transforment pas en *ochlos* (condition du second service).**	δοκεῖ : exprime une réserve de Thucydide - soit envers sa source (exagération du rôle d'Alcibiade ?), - soit à propos de la chronologie des événements (qui propose en premier le consensus politique ?)
VIII, 86, 5	καὶ ἐν τῷ τότε : insistance de Thucydide sur le contexte exceptionnel		
VIII, 86, 6		**Service 2 : αὐτὸς δὲ proposition d'un régime modéré : retour à la Boulé et pouvoir réel des Cinq Mille**	
VIII, 86, 7		Conclusion : rappel des objectifs militaires et de la nécessité de la concorde entre les citoyens	

L'expression καὶ πρῶτος τότε καὶ οὐδενὸς ἔλασσον n'est pas une tautologie : être le premier à agir et agir mieux que les autres ne sont pas synonymes. Les trois répétitions de τότε montre l'importance accordée par Thucydide à un instant crucial : celui où les Athéniens de Samos refusent d'entendre les envoyés des Quatre-Cents, s'emportent et proposent de mettre les voiles vers le Pirée immédiatement. C'est à ce moment qu'Alcibiade prend la parole. L'expression πρῶτος καὶ οὐδενὸς ἔλασσον pourrait donc s'entendre littéralement ainsi : Alcibiade est le premier dans ce moment-là et dans cette nécessité à parler, et à faire une proposition bénéfique.

Dans la suite de la séquence, Thucydide insiste sur le caractère exceptionnel de l'action d'Alcibiade, et sa description rappelle celle de Périclès au livre II : Alcibiade, à ce moment précis, est celui qui parvient à contenir la foule (τὸν ὄχλον), mais également à faire cesser les querelles personnelles[150]. Certes, le style n'est pas exactement celui de Périclès. Il

150 Cf. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 26, 4-6, et le commentaire de Fr. Frazier (1993, p. 61). Le portrait dressé par le biographe est similaire au Périclès de Thucydide : un homme d'État qui sait résister à la colère du nombre, y compris de ceux qui l'ont élu, dans l'intérêt de tous.

insulte et invective, mais il convainc aussi de ne pas s'attaquer aux « ambassadeurs »[151]. Ainsi, Thucydide met en valeur Alcibiade à trois reprises dans le passage, et à une place forte (voir πρῶτο-ς[/-ν], ἐκεῖνος [laudatif], αὐτὸς). Le résultat de son action est là : la *stasis* est évitée et la foule est maîtrisée. Désormais, à la conduite de la guerre, Alcibiade ajoute un programme politique : la réconciliation des Athéniens dans un régime plus modéré. Sa description s'accorde avec les idées qu'il avait exprimées à Sparte et celles que Théramène mettra en œuvre à la chute des Quatre-Cents. Alcibiade veut produire un régime modéré qui mêle les institutions démocratiques traditionnelles (la Boulè) et le futur programme des oligarques modérés comme Théramène (suppression de la misthophorie, pouvoir réel des Cinq Mille)[152]. La troisième et dernière séquence de l'assemblée vient ensuite :

> Παρῆσαν δὲ καὶ Ἀργείων πρέσβεις, ἐπαγγελλόμενοι τῷ ἐν τῇ Σάμῳ τῶν Ἀθηναίων δήμῳ ὥστε βοηθεῖν· ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης ἐπαινέσας αὐτοὺς καὶ εἰπὼν ὅταν τις καλῇ παρεῖναι οὕτως ἀπέπεμπεν. Ἀφίκοντο δὲ οἱ Ἀργεῖοι μετὰ τῶν Παράλων, οἳ τότε ἐτάχθησαν ἐν τῇ στρατιώτιδι νηὶ ὑπὸ τῶν τετρακοσίων περιπλεῖν Εὔβοιαν, καὶ ἄγοντες Ἀθηναίων ἐς Λακεδαίμονα ἀπὸ τῶν τετρακοσίων [πεμπτοὺς] πρέσβεις, Λαισποδίαν καὶ Ἀριστοφῶντα καὶ Μελησίαν, [οἳ] ἐπειδὴ ἐγένοντο πλέοντες κατ' Ἄργος, τοὺς μὲν πρέσβεις ξυλλαβόντες τοῖς Ἀργείοις παρέδοσαν ὡς τῶν οὐχ ἥκιστα καταλυσάντων τὸν δῆμον ὄντας, αὐτοὶ δὲ οὐκέτι ἐς τὰς Ἀθήνας ἀφίκοντο, ἀλλ' ἄγοντες ἐκ τοῦ Ἄργους ἐς τὴν Σάμον τοὺς πρέσβεις ἀφικνοῦνται ἥπερ εἶχον τριήρει.
>
> Il y avait aussi là des envoyés d'Argos, venus offrir de l'aide aux démocrates athéniens de Samos ; Alcibiade les en félicita, leur dit d'intervenir quand on les appellerait et, sur cet avis, les congédia. Ces Argiens étaient arrivés avec les Paraliens qui, comme on sait, avaient reçu des Quatre-Cents l'ordre de croiser devant l'Eubée sur leur transport de troupes et qui, conduisant ensuite des Athéniens envoyés à Lacédémone par les Quatre-Cents – Laispodias, Aristophon et Mélésias –, s'étaient mutinés dans les eaux d'Argos : ils avaient arrêté les ambassadeurs, qu'ils avaient livrés aux Argiens comme particulièrement responsables du renversement de la démocratie ; et eux-mêmes n'étaient plus rentrés à Athènes : ils avaient pris à bord les délégués des Argiens, avec lesquels ils gagnèrent Samos sur la trière qu'ils avaient.[153]

Troisième séquence : les ordres donnés aux alliés. La dernière séquence donne des précisions sur l'ensemble de l'assemblée qui est décrite depuis le début de VIII, 86. Thucydide précise désormais que des envoyés d'Argos sont présents et participent aux débats. Il est difficile de savoir s'ils prennent la parole avant ou après la réponse

151 Ces envoyés n'ont jamais été désignés comme des ambassadeurs par Thucydide auparavant (VIII, 72, 1 : δέκα ἄνδρας παραμυθησομένους τὸ στρατόπεδον). Les mots τοῖς πρέσβεσιν sont-ils d'Alcibiade ? L'orateur recherche-t-il ici à contenir l'assemblée en rappelant le respect dû à des ambassadeurs ?

152 VIII, 92. Thucydide fait l'éloge de ce régime qui se montre mesuré, mais aussi décrète « le rappel d'Alcibiade et d'autres bannis avec lui » et envoie « tant auprès de lui qu'aux troupes de Samos, des messages leur demandant de prendre eux aussi les affaires en main ».

153 VIII, 86, 8-9.

d'Alcibiade que nous venons de décrire. Cela n'a pas grande importance en fait. S'ils ont parlé avant, Thucydide dissocie le discours d'Alcibiade en deux parties. En premier, il indique la réponse qui concerne la *stasis*, en second, il rapporte les propos qui s'adressent aux alliés, une fois le calme revenu et les Athéniens de Samos rangés du côté d'Alcibiade. S'ils parlent après, il s'agit d'un second discours d'Alcibiade. Quoi qu'il en soit, la réponse s'inscrit dans la droite ligne de celles faites aux Athéniens de Samos et aux envoyés des Quatre-Cents. Alcibiade agit en tant que stratège qui s'est vu confier toutes les affaires[154] : il félicite les alliés fidèles et, immédiatement, écarte leurs délégués. L'objectif est de maintenir son contrôle sur les Athéniens de Samos, de se conserver le soutien des Argiens, et d'éviter tout débordement, tant chez les Athéniens que chez leurs alliés. Dans cette réponse, comme dans l'appel à la concorde entre Athéniens, c'est bien la survie de l'*archè* qui préoccupe Alcibiade ici.

3.3. Portée de VIII, 86

Le problème d'édition qui a été relevé repose en réalité sur le sens que l'on veut accorder au passage. En choisissant πρῶτος, Édouard Delebecque recherchait à accroître le rôle d'Alcibiade et à donner au passage le statut d'éloge d'Alcibiade par Thucydide qui s'appliquerait à la vie d'Alcibiade dans son ensemble. Les éditeurs qui choisissent πρῶτον le font, de l'aveu même de Raymond Weil, pour ne pas donner ce statut à ce passage. En l'état, cette question d'édition devrait peut-être rester ouverte. Outre les choix des éditeurs et la préférence à accorder au manuscrit B ou aux autres, d'autres critères nous semblent nécessaires pour l'éclaircir.

Notre étude vise à proposer une troisième explication : il y a bien un éloge d'Alcibiade par Thucydide, mais il s'inscrit dans un contexte précis et ne s'étend pas à l'ensemble de sa vie. Il n'efface pas la trahison, la perte de deux armées en Sicile. Il n'est pas non plus une comparaison d'Alcibiade avec tous les grands hommes qui l'ont précédé et qu'il aurait dépassés par l'ampleur du service rendu. Lors de cette assemblée, Alcibiade oublie peut-être pour la première fois sa personne au profit de la cité, mais il est aussi le premier à agir ainsi dans le contexte de *stasis* de 411. De son côté, Thucydide semble émettre des réserves (δοκεῖ), mais cela est-il dû à la vantardise habituelle d'Alcibiade, ou bien à ses sources incertaines ou encore au fait que l'historien ne peut garantir qu'Alcibiade est le premier à proposer un compromis politique et une entente entre Athéniens ? Quoi qu'il en soit, Thucydide réagit en stratège : il note l'ampleur de vue et le service rendu (empêcher une erreur tactique fatale, sauver les marins, les démocrates,

154 VIII, 82.

puis la cité d'une *stasis*). Comme Françoise Frazier l'a remarqué, l'éloge d'Alcibiade par Thucydide est celui d'un homme qui « dans les heures troublées [...] donne toute sa mesure »[155]. Il illustre le paradoxe qu'est Alcibiade pour l'historien[156] : avant 415 à Athènes, son comportement était propice à l'émergence d'une *stasis* ; en 415 à Sparte, dans une situation d'exilé, de traître et de condamné à mort, il était prêt à combattre les Athéniens ; en 411, élu stratège par la démocratie à Samos, il veut mener la guerre et éviter la *stasis*. Néanmoins, si cet éloge de l'action d'Alcibiade, dans un moment donné, pourrait indiquer une amorce d'un changement essentiel du personnage, dans ses actions ou dans la vision de Thucydide, cela n'est pas certain. Dans les dernières pages de Thucydide, Alcibiade reste sujet à la forfanterie, même si ses actions pour relever la situation des Athéniens pourraient être nettement remarquées par l'historien[157].

4. Conclusion partielle : régimes politiques et pouvoir personnel

Le portrait d'Alcibiade que nous avons tâché d'établir au chapitre précédent et les actions politiques que nous venons d'analyser nous conduisent à examiner la question de l'adhésion d'Alcibiade au régime démocratique athénien. Mais cela ne peut se faire sans une prudence nécessaire à l'égard de lectures trop modernes des indications données par Thucydide.

L'historien, en effet, consigne certes la méfiance des Athéniens qui interprètent les actions – privées et publiques – d'Alcibiade comme le signe d'une aspiration tyrannique. De plus, Alcibiade est par deux fois suspecté de vouloir renverser le régime démocratique et en réformer la constitution pour établir une tyrannie, la première fois en 415, juste avant l'expédition de Sicile, et au-delà du cadre de l'œuvre de Thucydide cette fois, en 407, à la suite de son retour à Athènes. Ces deux épisodes présentent des similitudes apparentes. Tout d'abord, ils se produisent tous les deux

155 Frazier 1997, p. 247.

156 À l'issue de notre étude, il nous semble que VIII, 86 et VI, 15 ne s'opposent pas. Quelle que soit la datation retenue pour chacun des deux passages – une rédaction contemporaine des faits ou une révision *a posteriori* –, les deux textes peuvent cohabiter sans aucune contradiction. Une bonne gestion de la conduite de la guerre, antérieure ou pas à 411, n'est pas comparable au service rendu par Alcibiade lorsqu'il évite une *stasis* aux Athéniens. Dès lors, la dichotomie privé/public est, selon nous, un constat analytique, plutôt qu'une critique ou un jugement historique. Thucydide remarque que malgré les qualités d'Alcibiade, son ambition personnelle, et surtout son comportement *paranomique* ne peuvent que provoquer un mécontentement des citoyens, pour des motifs privés, au détriment de la chose publique.

157 Voir *infra* p. 418-423 chap. 9.

dans des circonstances similaires où : 1) Alcibiade semble être l'un des Athéniens les plus influents d'Athènes ; 2) il siège parmi les dix stratèges, avec le titre de *stratègos autokratôr*[158]. Cela étant, nous n'avons cependant aucune preuve d'une action précise d'Alcibiade visant à renverser la démocratie, mais seulement le témoignage de la méfiance d'une partie des Athéniens. Sur ce point, et malgré ces ressemblances, les deux épisodes ne sont pas identiques. Tout d'abord, la suspicion des Athéniens ne provient pas des mêmes groupes de citoyens ; en outre, le contexte différent de chaque période est lui aussi à considérer. Avant d'analyser ces deux épisodes, nous ajouterons à la liste des événements à prendre en compte deux autres éléments : d'une part, le discours d'Alcibiade à Sparte en 415 ; d'autre part, son rapprochement avec le camp des oligarques avant le renversement de la démocratie en 411.

4.1. Alcibiade tyran ?

4.1.1. Stratègos autokratôr *: une lecture moderne*

En premier lieu, il nous faut écarter un fait présent dans les deux épisodes et qui a été interprété, uniquement par des modernes, comme un indice d'aspiration tyrannique. En 415 comme en 407, Alcibiade est *stratègos autokratôr*. La première fois, Nicias et Lamachos ont le même titre. La seconde fois, il est le seul.

Le sens à donner à l'expression *stratègos autokratôr* est un débat déjà présent à la fin du XIX^e^ siècle comme en témoigne la monographie d'Amédée Hauvette-Besnault. Ainsi, une première interprétation avait été donnée par M. Arnold qui voyait dans les *stratègoi autokratores* des stratèges élus en dehors du collège habituel des dix stratèges « pour faire la guerre sans avoir à rendre compte de leurs actes, si ce n'est au peuple ». L'helléniste français avait déjà répondu à cette théorie en démontrant que ces stratèges doivent bien être comptés parmi le collège des dix. Selon lui, l'expression s'entend comme « des attributions bornées à un objet spécial, à une mission définie, ou bien une autorité absolue, mais toujours dans les limites de la compétence ordinaire des stratèges »[159].

158 Pour 415, le titre est indiqué par Thucydide (VI, 8, 2). En 407, Xénophon n'en use pas, mais présente Alcibiade comme proclamé ἁπάντων ἡγεμὼν αὐτοκράτωρ (« chef suprême »), en précisant « comme étant seul capable de rétablir la puissance que la ville possédait auparavant » (*Helléniques*, I, 4, 20). Pour le même épisode, Diodore de Sicile (XIII, 69, 3) et Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 33, 2, avec une légère variante αὐτοκράτωρ στρατηγός) choisissent l'expression *stratègos autokratôr* en y adjoignant καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν (« sur terre et sur mer »).

159 Pour les deux citations, Hauvette-Besnault 1885, p. 79. Pour une étude plus récente conduisant à le même limitation des pouvoirs des *stratègoi autokratores*, voir Boëldieu-Trévet 2007, p. 245-247.

Dans le cas particulier d'Alcibiade, le débat a été relancé par Cynzia Bearzot[160] dans un long article documenté qui précisait, grâce à l'épigraphie, le déroulement de l'élection des trois *stratègoi autokratores* de l'année 415/4. Cynzia Bearzot n'admet pas comme explication suffisante à la nomination de *stratègoi autokratores* l'ampleur et l'éloignement de l'objet de l'expédition. Plus important, elle démontre qu'Alcibiade est nommé *autokratôr* avant ses deux collègues au cours d'une première assemblée, tandis que chez Thucydide, les trois stratèges sont nommés *autokratores* lors d'une même assemblée. Selon l'helléniste, ajoutée à la suspicion des Athéniens, cette élection en deux temps est le signe manifeste de la volonté d'Alcibiade d'exercer un pouvoir de forme tyrannique.

Plusieurs objections peuvent être faites à cette interprétation. Tout d'abord, il faut considérer les missions des *stratègoi autokratores*. L'hypothèse d'un pouvoir illimité et étendu en dehors du champ d'action des stratèges nous semble exclue. L'usage du mot dans le domaine de la diplomatie, dans lequel les stratèges ont une part dans le cas d'une expédition aussi lointaine, montre clairement la limite du pouvoir des ambassadeurs qualifiés d'*autokratores*[161]. Aucun des trois stratèges de l'expédition n'est dispensé de rendre des comptes. Même Nicias, qui s'est opposé à celle-ci, n'envisage pas de retour à Athènes sans avoir réglé le conflit territorial qui concerne Ségeste. Ils sont donc bien envoyés avec un ordre de mission, certes avec une certaine latitude. Le caractère particulier de l'expédition nous semble expliquer à lui seul la mesure prise à titre exceptionnel de nommer un, puis trois *stratègoi autokratores* : d'une part, le théâtre des opérations est éloigné ; d'autre part, l'ordre de mission étant d'intervenir dans un conflit local, avec pour ambition de profiter de cette circonstance pour conquérir l'île entière, il semble naturel d'étendre quelque peu, mais dans le domaine de la conduite de la guerre uniquement, les pouvoirs accordés aux stratèges. De même, l'apport de l'épigraphie quant à une élection en deux temps s'accorde avec le récit général de Thucydide, sans qu'il soit nécessaire d'y voir la manifestation d'une ambition tyrannique. Alcibiade est élu en premier, car il est à l'origine du projet, qu'il veut le réaliser lui-même, et en disposant de tous les moyens disponibles. L'ajout des deux autres stratèges s'explique par l'argument fourni par Thucydide : modérer Alcibiade avec Nicias, et ajouter un homme de terrain en la personne de Lamachos.

Dans le cas de 407, l'élection est quant à elle justifiée par les circonstances mêmes ; et il ne semble pas qu'Alcibiade dispose d'un quelconque pouvoir qui serait non seulement

160 Bearzot 1988.

161 Brun 2017 qui cite en note Andocide, Paix, 33 ; Démosthène, Ambassade, 277 et Philochore, *FGrH*, 328 F 149. Voir également Cuniberti 2017.

étendu à un autre domaine que celui de la conduite de la guerre, mais supérieur en outre à celui des autres stratèges. Alcibiade demande simplement la possibilité de choisir parmi les neuf autres stratèges élus ses adjoints. Dans les deux cas, il nous semble donc que cette magistrature n'est pas liée à une ambition d'Alcibiade d'acquérir un pouvoir personnel au détriment des institutions démocratiques. On peut y voir son ambition de conduire la guerre, son sentiment d'être supérieur aux autres dans ce domaine, mais non une aspiration à la tyrannie.

4.1.2. Suspicions de tyrannie : quelle tyrannie ?

Selon nous, en 415 comme en 407, le point central dans cette question de la tyrannie n'est pas Alcibiade, mais les Athéniens qui le soupçonnent. Sur ce détail précis, les deux épisodes ne sont pas semblables. En 415, ce sentiment est présent chez les *polloi* qui sont manipulés par les adversaires politiques d'Alcibiade, ceux qui en le chassant veulent accéder à la position de *prostatai tou dèmou*. Nous l'avons dit[162], Thucydide nomme Androclès parmi eux *a posteriori*. Isocrate insinue que certains feront partie des Quatre-Cents. Les deux informations ne sont pas contradictoires. Phrynichos, avant d'être le partisan de l'oligarchie, est un stratège élu par la démocratie ; Pisandre a participé à l'enquête sur les sacrilèges de 415. Thucydide use lui-même de cette expression pour désigner certains des oligarques, moins engagés sur la voie de l'oligarchie absolue, qui fondent leur pouvoir sur le peuple. En 407, ce sont les plus puissants qui redoutent une tentation tyrannique, tandis que le peuple serait cette fois favorable à Alcibiade. Là où Xénophon montre une assemblée acquise à Alcibiade et ne supportant aucun contradicteur (I, 4, 20), Plutarque témoigne même d'une proposition d'un pouvoir tyrannique par la masse.

Cette distinction nous semble indiquer un sens différent à l'application du concept de tyrannie dans les deux épisodes. En 415, les manières – et son discours aussi – d'Alcibiade sont montrées comme les preuves d'une tyrannie, comprise comme une volonté d'usurper et de s'approprier un pouvoir et de l'exercer à l'encontre de toutes les composantes du peuple. En cela ce soupçon fait penser à la tyrannie des Pisistratides, avec le risque corollaire de la violence arbitraire exercée par Hippias. Mais pour être ostensible, le cas d'Alcibiade n'est pas unique, et le soupçon, visant toute personne qui se distingue trop par son influence ou son attitude, est fréquent et ancien. Il est même une arme politique entre grandes familles rivales pour persuader le *dèmos* et pour faire ostraciser un adversaire. En 407, la tyrannie que certains Athéniens redoutent est plutôt celle d'un Pisistrate, c'est-à-dire celle d'un homme porté par le *dèmos*, un démagogue au double sens du terme.

162 Voir *supra* p. 244.

La première des deux situations nous semble jugée par Thucydide comme étant le cas, fréquent, d'une impression de l'opinion publique, plus qu'une réalité. Hormis la mention sur l'adhésion totale de l'assemblée aux propos d'Alcibiade, qui pourrait représenter un facteur de risque, le texte de Xénophon, et surtout l'interprétation qu'en fait Plutarque[163], ne se prononce pas sur les intentions d'Alcibiade à l'égard d'un renversement des institutions. Mais concernant cette question, nous avons d'une part, des indices de réponse dans le comportement d'Alcibiade depuis 411, et d'autre part, l'absence même de toute tentative de renversement de la démocratie dans toutes les sources qui concernent la période[164].

Quelle que soit la forme de pouvoir que recherche Alcibiade, en 415 il fait peur à tous à cause de son comportement et parce qu'il prend trop d'ascendant sur l'assemblée. L'abandon de l'ostracisme a peut-être augmenté l'impression des Athéniens et contribué à recourir à l'arme politique que sont les scandales transformés en un complot contre la démocratie afin de provoquer un revirement *habituel* des Athéniens, plus ou moins manipulés[165].

4.2. Démocratie et oligarchie

Si la question de la tyrannie nous semble donc devoir être considérée non pas comme une aspiration d'Alcibiade, mais bien selon l'analyse de Thucydide comme une méfiance populaire pour 415, et une crainte des grandes familles et des rivaux politiques en 407, la question de l'oligarchie se pose en revanche d'elle-même. L'oligarchie joue un rôle à deux reprises dans la vie d'Alcibiade : lors du discours de Sparte en 415 ; et en 411, lors de sa tentative de retour.

163 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 34-35, 1. Le biographe pose la question : Αὐτὸς μὲν οὖν ἐκεῖνος ἦν εἶχε διάνοιαν περὶ τῆς τυραννίδος, ἄδηλόν ἐστιν· – « Que pensait-il lui-même de la tyrannie ? On l'ignore ». Sur la tyrannie proposée en 407, voir Frazier 1993, p. 55-56. Fr. Frazier remarque que Plutarque ne donne pas de réponse à la question qu'il pose. En revanche le désir de tyrannie vient bien du bas peuple. Le passage révèle selon elle la nécessité d'une monarchie pour l'empire, c'est-à-dire un pouvoir concentré sur un individu et la suspension des lois et des débats dans un souci d'efficacité. Le fait que la *paranomia* est, pour Plutarque, la seconde nature du tyran pourrait expliquer le jugement ambigü du biographe à propos d'Alcibiade, ainsi que le fait qu'il ne tranche jamais la question de la tyrannie en ce qui le concerne (voir Frazier 1993, p. 58).

164 Il nous semble même que des indices d'un comportement visant à se faire le garant de la démocratie, certes à des fins de communication, sont présents dans les sources épigraphiques et littéraires. Voir *infra* p. 291-298.

165 Voir *supra* p. 210.

Dans ces deux événements, il est nécessaire de distinguer les fluctuations conjoncturelles des constantes qui peuvent être dégagées. En 415, Alcibiade est condamné à mort, et il trouve refuge à Sparte. En 411, il veut rentrer à Athènes, et il choisit opportunément les réseaux oligarchiques, dont il était pourtant un adversaire en 415. Nous avons un bel exemple de son opportunisme politique, qui n'a rien à envier à celui de ses contemporains, à l'instar de Théramène, de Critias, mais aussi de Nicias.

En revanche, il y a également une constante. Dans son discours de Sparte, l'attaque contre la démocratie est réduite à une phrase[166] qui est, nous semble-t-il, un argument rhétorique lié à la situation de l'orateur et à la nature de son auditoire. Le discours dans son ensemble ne se réduit pas à cette formulation et semble contenir la définition de la démocratie par Alcibiade, laquelle ne correspond pas nécessairement à celle de tous les Athéniens. En demandant de l'aide aux Lacédémoniens, il exprime son désir : il veut rentrer et faire renaître sa cité ! Nous avons précédemment[167] examiné le paradoxe de demander à des oligarques de lui permettre non pas de rentrer pour renverser la démocratie et la remplacer par une oligarchie, mais bien de revenir pour chasser ses adversaires et restaurer sa démocratie. Il mérite cependant d'être souligné, et comme l'épisode de 411 le montre, il ne peut se résumer à une intervention de Thucydide qui changerait les propos d'Alcibiade.

Dans les deux épisodes (415 et 411), se trouve la même idée de la démocratie. À Samos, l'action d'Alcibiade est similaire au rôle qu'il prétendait exercer en 415 : il évite les dérives de l'*ochlos* et présente un programme politique proche d'une démocratie modérée[168] (le rétablissement de la *Boulè* dans sa forme démocratique, le conseil des Cinq-Cents, que les Quatre-Cents avaient supplantée ; la participation effective des Cinq Mille ; la suppression du *misthos* civique au profit des finances militaires). Ce programme semble proche de celui de Théramène dont Thucydide fait l'éloge : un corps civique actif restreint pour éviter les dérives de l'*ochlos*, mais une égalité pour les citoyens et, dans une certaine mesure, la participation de tous. Ainsi, qu'Alcibiade recherche un pouvoir proche de celui de Périclès est évident : il souhaite être, sinon le *prôtos tôn politôn*, ce qui ne lui correspond guère, au moins le *prostatès* reconnu *tou dèmou*. Avant l'expédition de Sicile, comme en 411, Alcibiade recherche cette place pour le pouvoir qu'elle lui procurerait aussi bien que pour conduire l'*archè* athénienne.

166 VI, 89, 6.
167 Voir *supra* p. 249.
168 Alcibiade se définissant par rapport à la démocratie et contre les démagogues, nous choisissons cette expression, et non pas celle d'oligarchie modérée.

Chapitre 6.
Amplification, rumeurs et indices à interpréter

Dans les deux précédents chapitres, nous avons étudié le comportement *paranomique* d'Alcibiade et sa lutte pour la première place dans la cité entre 425 et 411. À cette occasion, nous avons pu observer à quel point les sources postérieures sont nécessaires pour illustrer la *paranomia* et l'*hybris* – au sens juridique – d'Alcibiade. Les orateurs et les auteurs socratiques occupent une place importante. Encore plus éloignés temporellement du sujet, mais tout aussi essentiels sur ce point, nous trouvons Diodore de Sicile et Plutarque. L'historien rapporte par exemple les prémices de la fameuse affaire de l'attelage. Quant au biographe, sa *Vie d'Alcibiade* est remplie d'anecdotes. Néanmoins, dans tout ce corpus postérieur, nous trouvons aussi bien des faits probables que des exagérations et des inventions. Plutarque le note lui-même à propos des informations qu'il tire des invectives d'Antiphon qui sont contemporaines d'Alcibiade[1]. Mais, outre cette emphase idéologique et contemporaine, nous assistons, en effet, à partir du IVe siècle à une lecture à charge du personnage qui est alimentée par un jeu d'amplification de rumeurs ou d'anecdotes. Parallèlement, des faits avérés sont moins visibles, y compris dans la bibliographie scientifique. Ce sont ces exagérations et ces aspects moins fameux que nous souhaitons mettre ici en avant, afin de mieux faire la part de l'invention dans la biographie d'Alcibiade. Pour ce qui est de l'amplification de la lecture d'Alcibiade en mauvaise part, nous traitons deux exemples. Le premier est une invention d'un scholiaste qui s'adosse à la tentation tyrannique supposée d'Alcibiade. Le second s'inscrit dans un débat sur les responsabilités individuelles dans le

1 Voir Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 3, 2 et *supra* p. 78.

déclenchement de la guerre et l'émergence d'un Alcibiade qui devient le mauvais génie des Athéniens. Enfin, nous étudierons de près le retour d'Alcibiade en 407, en rapprochant du corpus des sources littéraires une inscription de la même année qui semble confirmer le tournant amorcé par Alcibiade en 411, au moins en ce qui concerne l'image publique qu'il souhaite se créer.

Pour ces trois exemples, nous suivons la même méthode. Tout d'abord, nous présentons le corpus des sources. Certaines sont très connues, tel le retour d'Alcibiade en 407 par Xénophon ou Plutarque ; d'autres ont été souvent laissées de côté par les commentateurs, par exemple la scholie à Aelius Aristide, le fragment d'Aristodème ou encore l'*IG* I^3 386. Nous reproduisons les textes essentiels, tandis que nous résumons les sources secondaires. Cette présentation s'accompagne de commentaires. Dans un deuxième temps, nous procédons à une brève analyse des faits où nous rappelons si nécessaire la position des spécialistes d'Alcibiade sur chaque question. Enfin, nous concluons en dégageant les apports de ces sources méconnues dans une étude d'Alcibiade.

1. Processus d'une lecture à charge

Nous ne traitons pas selon un ordre chronologique les deux exemples du processus d'amplification de la lecture à charge. En effet, pour la prétendue tentative de censure du théâtre comique, la source la plus ancienne semble être Douris de Samos ; nous savons au contraire que le discours sur les responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre du Péloponnèse remonte au moins à Éphore de Cumes. Notre choix s'explique par la nécessité de différencier les mécanismes à l'œuvre. Dans le cas du premier exemple, il s'agit d'un processus de surenchère, en partie lié à des difficultés d'interprétation, ainsi qu'à une méconnaissance de l'histoire de l'Athènes du V^e siècle. Dans le second, il s'agit davantage d'une lecture orientée *a posteriori* sur les causes de la guerre du Péloponnèse, qui pourrait être en partie liée à un discours plus idéologique hérité de Xénophon.

1.1. Censure de l'*onomasti komoidein* : une invention récente

Parmi les auteurs de la comédie attique, Eupolis semble être celui qui a le plus attaqué Alcibiade[2]. À tel point, qu'une tradition antique, bien postérieure au V^e siècle, a voulu voir ce dernier non seulement comme le commanditaire de la mort du comique, mais

2 Sur ce point, voir Storey 2003, p. 56-59 (sur le prétendu rôle d'Alcibiade dans la mort d'Eupolis) et 94-111 (sur la pièce intitulée les *Baptai*). Voir également *supra* p. 73-74.

également comme l'auteur d'un décret visant à interdire la satire des personnages publics représentés sur scène sous leur véritable identité. Cette théorie a peu retenu l'attention des spécialistes d'Alcibiade au XX^e^ siècle, parce qu'elle a été critiquée dès l'Antiquité. Cette question appartient en fait à la problématique plus vaste et complexe de l'*onomasti komoidein* – c'est-à-dire les moqueries sur des individus nommés explicitement – et de l'évolution du genre de la comédie attique. Nous n'avons pas pour objet de faire une nouvelle étude de ce thème[3], mais nous souhaitons le réintégrer dans l'étude d'Alcibiade dans la mesure où il illustre parfaitement les exagérations que l'on peut trouver dans le corpus des sources littéraires en ce qui concerne les visées *hybristiques* et antidémocratiques prêtées à Alcibiade.

1.1.1. Sources

Les sources concernant Alcibiade et Eupolis ont été recensées par Ian C. Storey dans sa monographie dédiée au poète comique. Elles sont au nombre de sept. Nous pouvons constater trois étapes successives. D'abord, Cicéron – et en fait avant lui Douris de Samos – attribue à Alcibiade l'assassinat d'Eupolis[4]. Puis, une scholie à Aelius Aristide répète cette accusation en l'expliquant par une allusion aux *Baptai* d'Eupolis et ajoute deux variantes de la cause de l'interdiction de l'*onomasti komoidein*. Enfin, Jean Tzétzès répète l'accusation d'homicide et attribue désormais toute la responsabilité de la censure à Alcibiade. Nous reproduisons les traductions de ces trois auteurs et nous résumons les autres.

1. Cicéron, *Lettres à Atticus*, VI, 1, 18 :

> *Nam illud de Flavio et fastis, si secus est, commune erratum est; et tu belle* ἠπόρησας *et nos publicam prope opinionem secuti sumus, ut multa apud Graecos. Quis enim non dixit* Εὔπολιν τὸν τῆς ἀρχαίας *ab Alcibiade navigante in Siciliam deiectum esse in mare? redarguit Eratosthenes; adfert enim quas ille post id tempus fabulas docuerit. Num idcirco Duris Samius, homo in historia diligens, quod cum multis erravit, irridetur?*
>
> Car pour ce que j'ai dit de Flavius et des fastes, si ce n'est pas exact, il s'agit d'une erreur commune ; tu *as été*, toi, joliment *embarrassé*, et de mon côté je n'ai fait que suivre l'opinion quasi officielle : il y a de nombreux cas de ce genre chez les Grecs. Qui, en effet, n'a dit qu'*Eupolis*, *celui de la comédie ancienne*, a été jeté à la mer par Alcibiade allant en Sicile ? Opinion qu'a réfutée Ératosthène, en

3 Pour l'analyse de ce problème général, nous renvoyons à Carrière 1979, p. 42-48, qui reste un ouvrage fondamental, et Lenfant 2003 qui a, entre autres, fait une synthèse précise des principaux travaux.

4 L. A. Tritle (*A New History of the Peloponnesian War*, Chichester, 2010, p. 150) pense qu'Eupolis n'a pas été noyé, mais simplement jeté à l'eau. Nous avons trouvé cette référence dans Rhodes 2011, p. 118. Nous ne souscrivons pas à cette explication, tout comme P. J. Rhodes.

invoquant les pièces que l'auteur en question a fait représenter postérieurement à ce temps-là. Mais raille-t-on Douris de Samos, historien consciencieux, pour s'être trompé avec beaucoup d'autres ?[5]

2. *Scholies aux satires de Juvénal*, II, 92 : Alcibiade a précipité Eupolis par-dessus bord.

3. *Scholies à Aelius Aristide*, Πρὸς Πλάτωνα ὑπὲρ τῶν τεττάρων, 117, 18 :

Κατηγορήσαντος δὲ τοῦ Κλέωνος Ἀριστοφάνους ὕβρεως, ἐτέθη νόμος μηκέτι ἐξεῖναι κωμῳδεῖν ὀνομαστί. Ἄλλοι δὲ λέγουσιν ὅτι ἐκωμῴδουν ὀνομαστὶ τοὺς ἄνδρας μέχρις Εὐπόλιδος. Περιεῖλε δὲ τοῦτο Ἀλκιβιάδης ὁ στρατηγὸς καὶ ῥήτωρ. Κωμῳδηθεὶς γὰρ παρὰ Εὐπόλιδος ἔρριψεν αὐτὸν ἐν τῇ θαλάττῃ ἐν Σικελίᾳ συστρατευόμενον εἰπὼν “Βάπτε με ἐν θυμέλῃσιν, ἐγὼ δέ σε κύμασι πόντου βαπτίζων ὀλέσω νάμασι πικροτάτοις.”

Après que Cléon eut intenté une action pour outrage à l'encontre d'Aristophane, une loi fut établie qui interdisait aux auteurs comiques les railleries nominatives. Selon d'autres, pourtant, les auteurs comiques usaient de railleries nominatives contre les personnes jusqu'à Eupolis, et c'est Alcibiade, qui était stratège et orateur, qui fit supprimer cette pratique. En effet, raillé dans une comédie d'Eupolis, il le fit jeter dans la mer, alors qu'il faisait campagne avec lui en Sicile : « Continue donc à m'arroser [de tes railleries] sur scène, lui dit-il, et moi, c'est en t'immergeant dans les flots de la mer que je te ferai périr dans des courants très saumâtres ! »[6]

4. *CGF* Platonios, I, 21 : Eupolis a été tué par celui dont il s'est moqué dans ses *Baptai*.

5. Themistios, Πενταετηρικός, 110 : Alcibiade a tué Eupolis que la loi autorisait à se moquer des autres en toute impunité.

6. Jean Tzétzès, *Prolegomena de comoedia Aristophanis*, I, 87-101 :

Οὕτως ἡ πρώτη κωμῳδία τὸ σκῶμμα εἶχεν ἀπαρακάλυπτον· ἐξήρκεσε δὲ τὸ ἀπαρακαλύπτως οὑτωσὶ κωμῳδεῖν μέχρις Εὐπόλιδος. Ἐπεὶ δ' οὗτος εἰς Ἀλκιβιάδην τὸν στρατηγὸν ἀπέρριψε σκῶμμα καὶ φανερῶς τὴν τραυλότητα τούτου διελοιδόρησεν – ἔτυχον δὲ τότε καὶ ταῖς τριήρεσιν ὄντες ὡς ναυμαχίας προσδοκωμένης – κελεύει τοῖς στρατιώταις, καὶ ἢ ἅπαξ ἐκβράττουσιν αὐτὸν εἰς τὴν θάλατταν καὶ ἀπώλετο, ἢ σχοίνῳ δεδεμένον ἀνάγοντες καὶ κατάγοντες ἦσαν εἰς θάλατταν καὶ τέλος περιέσωσαν τοῦτον τοῦ Ἀλκιβιάδου εἰπόντος αὐτῷ· “Βάπτε με σὺ θυμέλαις, ἐγὼ δέ σε κατακλύσω ὕδασιν ἁλμυρωτάτοις”. Καὶ ἢ οὕτως ἢ παντελῶς διεφθαρμένος τοῖς κύμασι τῆς τε φανερᾶς καὶ τῆς συμβολικῆς κωμῳδίας ἐπαύθη, ἢ τοῦ τοιούτου θανάτου περισωθεὶς οὐκέτι κωμῳδίαν μετῆλθεν ἀπαρακάλυπτον, ἀλλὰ ψήφισμα θέντος Ἀλκιβιάδου κωμῳδεῖν ἐσχηματισμένως καὶ μὴ προδήλως αὐτός τε ὁ Εὔπολις Κρατῖνός τε καὶ Φερεκράτης καὶ Πλάτων, οὐχ ὁ φιλόσοφος, Ἀριστοφάνης τε σὺν ἑτέροις τὰ συμβολικὰ μετεχειρίσαντο σκώμματα, καὶ ἡ δευτέρα κωμῳδία τῇ Ἀττικῇ ἀνεσκίρτησεν.

5 Il peut être utile de résumer brièvement le contexte général de la lettre de Cicéron afin d'expliquer sa référence à Alcibiade. Cicéron critique en fait l'arrière-petit-fils de Scipion l'Africain qui a commis l'erreur de faire ériger une statue pour célébrer son bisaïeul en tant que censeur, au lieu de consul. Cicéron estime cette erreur plus grave que celle qu'il a commise de son côté à propos de Flavius. Pour preuve, il la compare à celle de Douris de Samos qui a été relevée par Ératosthène, mais que personne ne lui reproche.

6 Trad. D. Battesti. On trouvera une traduction française partielle dans Lenfant 2003, p. 23.

> Ainsi, à ses débuts, la comédie comportait des railleries non déguisées, et se moquer ainsi sans déguisement était admis dans la comédie jusqu'à l'époque d'Eupolis. Mais après que celui-ci eut décoché une raillerie à l'encontre du stratège Alcibiade et qu'il lui eut manifestement fait outrage pour son bégaiement, Alcibiade donne un ordre à ses soldats – ce fut au moment où ils étaient tous deux avec leur flotte dans l'attente d'un combat naval –, et soit ils le jettent à la mer et il y périt, soit ils étaient là à le remonter et à le replonger dans la mer, attaché avec une corde, et puis ils finirent par l'épargner sur ces paroles d'Alcibiade : « Continue, toi, à me noyer d'injures sur tes scènes, et moi, je vais te submerger sous les eaux les plus salées ! » Et donc, ou bien ce fut ainsi qu'Eupolis, mort dans les flots, fut contraint de cesser sa comédie aux moqueries manifestes ou à clefs, ou que, sauvé d'une mort de ce type, il ne poursuivit plus dans la comédie où l'on se moquait sans déguisement. Ou bien, au contraire, ce fut après le décret pris par Alcibiade, selon lequel les attaques de la comédie devaient être allusives et non pas parfaitement claires, qu'Eupolis lui-même, Cratinos, Phérécrate et Platon – on ne parle pas du philosophe –, ainsi qu'Aristophane avec tous les autres, se lancèrent dans les railleries à clefs, si bien que la deuxième période de la comédie prit son essor en Attique.[7]

7. Anonymus Crameri II, 29-41 : l'auteur répète la teneur des propos de Jean Tzétzès.

1.1.2. Analyse des faits

Ces sources contiennent deux informations : d'une part, le conflit personnel entre Eupolis et Alcibiade qui aurait conduit à l'assassinat du poète comique par le stratège au cours de l'expédition de Sicile et, d'autre part, un décret proposé par Alcibiade et voté par les Athéniens visant à interdire l'*onomasti komoidein*. Pour l'instant, nous laissons de côté l'accusation d'homicide, notamment, car elle est incohérente d'un point de vue chronologique[8]. L'existence du décret suggéré par la scholie à Aelius Aristide et clairement indiqué par Jean Tzétzès doit en revanche être discutée et resituée dans la question plus large de la censure de la comédie attique. La tentative d'Alcibiade de censurer le théâtre comique ne serait pas la première. D'autres conflits et d'autres entreprises de censure l'ont précédée. Toutefois, dans cette succession de faits, il faut démêler le réel de l'invention postérieure. Pour ce faire, nous suivons et synthétisons ici les conclusions mesurées de Dominique Lenfant. Il faut voir comme réels et ayant existé trois faits que nous indiquons selon l'ordre chronologique :

- un décret en vigueur de 440/39 à 437/36 afin de modérer les critiques faites à l'encontre de la politique extérieure des Athéniens, à l'époque de la révolte de Samos[9], qui est dû à une réaction populaire ;
- les démêlés d'Aristophane et de Cléon[10], qui sont une réaction d'un individu à l'encontre d'un auteur ;

7 Trad. D. Battesti.
8 Sur les versions de la mort d'Eupolis voir Storey 2003, p. 56-60.
9 Voir *Scholies aux Acharniens*, 67. Pour l'interprétation, Lenfant 2003, p. 15-17.
10 Voir *Scholies aux Acharniens*, 378. Pour l'interprétation, Lenfant 2003, p. 7-12.

- et l'habitude de la comédie attique de ne pas s'attaquer à la cité ou au peuple lui-même, et encore moins en présence d'étrangers[11], qui est là encore une réaction populaire.

Au contraire, il faut considérer les propos relatifs à Alcibiade comme des inventions des scholiastes, au même titre qu'un autre décret proposé par Syracosios[12]. Concernant le cas d'Alcibiade en particulier, Dominique Lenfant a parfaitement résumé l'interprétation qui est la plus plausible : « L'épisode est de toute évidence fictif [...], non seulement pour des raisons chronologiques déjà soulignées par Ératosthène, mais parce qu'il est grotesque »[13]. Comme dans le cas de celui de Syracosios, le décret d'Alcibiade serait dû à la méthode des scholiastes dont Dominique Lenfant remarquait la « facilité à supputer des lois et des décrets »[14]. Toutefois, notre objet d'étude est différent du sien, et pour cette raison, la scholie à Aelius Aristide et le texte de Jean Tzétzès doivent être reconsidérés.

1.1.3. Apports de la scholie à Aelius Aristide et de Jean Tzétzès

Dans sa conclusion, Dominique Lenfant notait que ces décrets, en particulier celui de Syracosios, « [peuvent] intéresser l'histoire des scholies, mais certainement pas celle de l'Athènes classique »[15]. Nous souhaitons reprendre ce constat en lui apportant une nuance. Le récit de la mort d'Eupolis et le décret d'Alcibiade contre l'*onomasti komoidein* ne concernent pas la biographie de l'Athénien, nous semble-t-il, mais bien l'histoire de la construction littéraire du personnage. En effet, ils sont révélateurs de deux aspects de sa figure présents dans les sources dès Thucydide et que nous nous proposons d'étudier : d'une part, les motivations personnelles, et d'autre part, la suspicion d'un comportement antidémocratique et tyrannique.

Le décret proposé par Alcibiade pour restreindre la comédie est clairement l'invention d'un scholiaste, mais cette invention n'a pas été faite hors-sol. Certes, comme on le voit avec Cicéron, elle se fonde sur une anecdote erronée, rapportée dès l'époque de Douris de Samos. Or, sans l'analyse critique d'Ératosthène, rien ne distinguerait cette

11 Voir Ps.-Xénophon, *Constitution des Athéniens*, II, 18. Pour l'interprétation, Lenfant 2003, p. 12-14.

12 Voir *Scholies aux Oiseaux*, 1297. Le décret de Syracosios a davantage intéressé les commentateurs modernes que celui d'Alcibiade, mais son existence n'est pas plus certaine. Voir entre autres Carrière 1979, p. 45-46 et Lenfant 2003, p. 17-19.

13 Lenfant 2003, p. 23.

14 Lenfant 2003, p. 19. Pour D. Lenfant, les scholiastes lisent et interprètent des sources sans prendre de recul vis-à-vis d'elles et en méconnaissant en partie l'Athènes du V^e^ siècle. Ainsi, ils ont une tendance à inventer des décrets, car le théâtre comique véhicule une image des Athéniens prompts à sans cesse légiférer.

15 Lenfant 2003, p. 28.

version de la mort d'Eupolis de toutes les autres anecdotes relatives au comportement *hybristique* d'Alcibiade que nous trouvons par exemple chez Plutarque. Par ailleurs, tous ces faits curieux, faux ou non, sont en partie fondée sur la description du personnage par Thucydide, chez qui Alcibiade agit effectivement pour des motivations personnelles, de manière *paranomique*, et critique ouvertement la démocratie. Avec cette scholie à Aelius Aristide et le commentaire de Jean Tzétzès, nous constatons qu'il y a probablement une surenchère progressive des sources. Les anecdotes sur l'*hybris* – au sens juridique – s'appuient sur le récit de Thucydide et l'illustrent ; mais elles s'alimentent entre elles également. Outre la méthode du scholiaste mise en lumière par Dominique Lenfant, ces deux textes montrent également à quel degré Alcibiade est devenu, après plusieurs siècles, une figure-type de l'ambitieux antidémocratique. Dans ce cas précis, ces deux sources nous le montrent comme un citoyen violent et un législateur liberticide. Il s'agit là du même processus qui, par exemple, conduit Chateaubriand à le décrire comme un « tyran [qui] voulait faire sa couche avant de s'y reposer »[16].

1.2. Responsabilité individuelle dans le déclenchement de la guerre : une théorie alternative ancienne[17]

Dans son exposé des causes du conflit, Thucydide écarte toute responsabilité individuelle et rejette les causes invoquées – l'alliance avec Corcyre, le siège de Potidée et le décret mégarien[18]. Pour l'historien, « la cause la plus vraie est aussi la moins avouée (τὴν μὲν γὰρ ἀληθεστάτην πρόφασιν, ἀφανεστάτην δὲ λόγῳ) » : ce sont les Athéniens qui, « en s'accroissant, donnèrent de l'appréhension aux Lacédémoniens, les contraignant ainsi à la guerre »[19]. Au contraire, après la défaite finale de 404, la question des responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre ressurgit. Pour reprendre les mots d'Edmond Lévy, la guerre « se trouve désormais honnie, [et] le problème se pose d'en déterminer sérieusement les responsables »[20]. Au moment même des faits, Aristophane faisait déjà plusieurs reproches à Périclès sous forme de plaisanteries[21] qui seront « prises

16 Voir *supra*, p. 161-163.

17 Le texte qui suit est en partie issu d'une communication intitulée « Sources "intégrales" et fragmentaires : écarts et dissonances », prononcée lors des Journées d'initiation et de formation à la recherche sur l'Antiquité *Passeurs de savoir(s)* (Besançon, 18 octobre et 15-16 novembre 2012), organisées par M.-R. Guelfucci (ISTA EA 4011).

18 En 419/8, Alcibiade agit à la manière de Périclès en faisant inscrire « au bas de la stèle du traité avec Sparte que celle-ci n'avait pas respecté ses serments » (V, 56, 3).

19 I, 23, 6.

20 Lévy 1976, p. 48.

21 Aristophane, *Acharniens*, v. 524-539 et *Paix*, v. 605-614 (voir scholie v. 605).

aux sérieux par des historiens ou des grammairiens sans humour et ni esprit critique »[22]. Dans ces discours postérieurs sur les causes de la guerre, Alcibiade apparaît aux côtés de Périclès.

1.2.1. Sources

Chez Thucydide, il n'est pas question d'Alcibiade au moment du déclenchement de la guerre. Il n'y a que des indices implicites d'une responsabilité individuelle de Périclès. Pour l'historien, Périclès n'a pas causé la guerre, mais il a conforté les Athéniens dans leur décision d'entrer en guerre. Cela est perceptible dans les allusions faites par les Lacédémoniens à la souillure des Alcméonides[23], ainsi que dans les indications, que l'historien donne en très petit nombre, de l'hostilité d'une partie de l'opinion publique athénienne à l'encontre de Périclès[24]. Dans les allusions d'Aristophane, faites au moment même des évènements, Alcibiade n'apparaît pas non plus. La trace la plus ancienne d'une responsabilité d'Alcibiade remonterait à Éphore au IV^e^ siècle. Nous en possédons trois autres versions. La première est due à Plutarque, la deuxième se trouve dans une scholie à Thucydide, et la troisième à la fin d'un long fragment attribué à Aristodème de Nysa. Nous ajoutons également une anecdote de Xénophon qui n'est pas directement liée à cette question, mais qui présente des similitudes. Nous ne classons pas ces sources par ordre chronologique, mais selon une progression plus logique pour notre démonstration. Nous considérons donc tout d'abord Éphore qui est l'origine de cette tradition alternative, puis nous passons à Plutarque qui introduit une nouvelle variation, avant de revenir à Xénophon. Enfin, nous présentons la scholie à Thucydide et, en dernier, le fragment d'Aristodème qui constitue le principal apport de notre étude.

1. Éphore de Cumes (*FGrH* 70 fr. 196 = Diodore de Sicile, XII, 38-40).

La source la plus ancienne semble être Éphore de Cumes, repris par Diodore de Sicile dans son exposé des causes de la guerre du Péloponnèse. Le fragment est long. Il occupe

22 Lévy 1976, p. 49. Lévy relève entre autres Cléarque (*FHG* 35 = Athénée de Naucratis, XIII, 589d) ; Harpocration (*s. v. Aspasia*) qui cite Théophraste et Douris de Samos (*BNJ* 76 F 75) ; Souda (*s. v. Aspasia*) et Eusèbe (*Sync.*, 489, 3).

23 Voir I, 126-127. Le rôle individuel de Périclès est indiqué par Thucydide, mais l'historien ne l'explique pas par des motivations personnelles. Les Lacédémoniens invoquent cette souillure pour obtenir le banissement de Périclès qui était « l'homme le plus important de son temps, et il dirigeait la politique ; or, il s'opposait en tout aux Lacédémoniens et, sans tolérer de concessions, poussait les Athéniens à la guerre ».

24 Voir II, 21, 3 et surtout II, 59 où les Athéniens lui reprochent « de les avoir décidés à la guerre et d'être cause des malheurs dans lesquels ils étaient tombés ».

les sections 38 à 40 du livre XII de Diodore[25]. Le texte impute l'origine du conflit à Périclès qui, pour des motifs personnels et aidés par son entourage, a précipité les Athéniens dans la guerre contre les Péloponnésiens. Alcibiade est le premier de ces seconds rôles. Nous ne reproduisons que la partie du texte où il est question d'Alcibiade.

> Ἐπὶ δὲ τούτων Ἀθηναίοις καὶ Λακεδαιμονίοις ἐνέστη πόλεμος ὁ κληθεὶς Πελοποννησιακός, μακρότατος τῶν ἱστορημένων πολέμων. Ἀναγκαῖον δ' ἐστὶ καὶ τῆς ὑποκειμένης ἱστορίας οἰκεῖον [τὸ] προεκθέσθαι τὰς αἰτίας αὐτοῦ. Ἀθηναῖοι τῆς κατὰ θάλατταν ἡγεμονίας ἀντεχόμενοι τὰ ἐν Δήλῳ κοινῇ συνηγμένα χρήματα, τάλαντα σχεδὸν ὀκτακισχίλια, μετήνεγκαν εἰς τὰς Ἀθήνας καὶ παρέδωκαν φυλάττειν Περικλεῖ. Οὗτος δ' ἦν εὐγενείᾳ καὶ δόξῃ καὶ λόγου δεινότητι πολὺ προέχων τῶν πολιτῶν. Μετὰ δέ τινα χρόνον ἀνηλωκὼς ἀπ' αὐτῶν ἰδίᾳ πλῆθος ἱκανὸν χρημάτων καὶ λόγον ἀπαιτούμενος εἰς ἀρρωστίαν ἐνέπεσεν, οὐ δυνάμενος τῶν πεπιστευμένων ἀποδοῦναι τὸν ἀπολογισμόν. Ἀδημονοῦντος δ' αὐτοῦ περὶ τούτων, Ἀλκιβιάδης ὁ ἀδελφιδοῦς, ὀρφανὸς ὤν, τρεφόμενος παρ' αὐτῷ, παῖς ὢν τὴν ἡλικίαν, ἀφορμὴν αὐτῷ παρέσχετο τῆς περὶ τῶν χρημάτων ἀπολογίας. Θεωρῶν γὰρ τὸν θεῖον λυπούμενον ἐπηρώτησε τὴν αἰτίαν τῆς λύπης. Τοῦ δὲ Περικλέους εἰπόντος, ὅτι τὴν περὶ τῶν χρημάτων ἀπολογίαν αἰτούμενος ζητῶ πῶς ἂν δυναίμην ἀποδοῦναι τὸν περὶ τούτων λόγον τοῖς πολίταις, ὁ Ἀλκιβιάδης ἔφησε δεῖν αὐτὸν ζητεῖν μὴ πῶς ἀποδῷ τὸν λόγον, ἀλλὰ πῶς μὴ ἀποδῷ. Διόπερ Περικλῆς ἀποδεξάμενος τὴν τοῦ παιδὸς ἀπόφασιν ἐζήτει, δι' οὗ τρόπου τοὺς Ἀθηναίους δύναιτ' ἂν ἐμβαλεῖν εἰς μέγαν πόλεμον· οὕτω γὰρ μάλιστα ὑπελάμβανε διὰ τὴν ταραχὴν καὶ τοὺς τῆς πόλεως περισπασμοὺς καὶ φόβους ἐκφεύξεσθαι τὸν ἀκριβῆ λόγον τῶν χρημάτων. Πρὸς δὲ ταύτην τὴν ἀφορμὴν συνεβάλετ' αὐτῷ καὶ ταὐτόματον διὰ τοιαύτας αἰτίας.
>
> Cette année-là [c'est-à-dire en 431], s'engagea entre Athènes et Sparte la guerre dite du Péloponnèse, la plus longue des guerres qui aient été relatées. Nous devons d'abord, conformément aux buts de notre récit, en dégager les causes. Attachés à leur hégémonie maritime, les Athéniens avaient transféré dans leur cité le trésor de la communauté entreposé à Délos, soit environ huit mille talents, et ils en avaient confié la garde à Périclès. Celui-ci surpassait nettement ses concitoyens par sa haute naissance, sa gloire et son talent d'orateur. Or, au bout de quelque temps, comme il avait dépensé pour son usage personnel une assez grande partie de la somme et qu'on lui en demandait compte, il tomba malade, incapable de fournir une justification. Tandis qu'il se tourmentait pour cela, son neveu Alcibiade, un orphelin élevé chez lui, un enfant encore, lui trouva le moyen de se justifier : il avait remarqué le chagrin de son oncle et lui en demanda la raison. « C'est, répondit Périclès, qu'on me demande de justifier l'emploi de l'argent et je cherche comment je pourrais en rendre compte aux citoyens. » Il devait chercher, dit Alcibiade, non pas à en rendre compte, mais à ne pas le rendre. Périclès apprécia la repartie du jeune homme et chercha donc le moyen qui lui permettrait de lancer les Athéniens dans une grande guerre : ainsi, pensait-il, le désordre, les remous, la crainte qui s'empareraient de la cité lui éviteraient de rendre des comptes exacts. Outre cette occasion, le hasard l'aida ; voici comment.[26]

Dans la suite du fragment, l'auteur expose les affaires personnelles impliquant Périclès au début de la guerre : celle de Phidias[27], puis d'Anaxagore[28], avant d'en venir au

25 Les références du fragment dans l'édition de Jacoby sont *FGrHist.* 70, F 196. F. Jacoby le classe parmi ses « Fragmente ohne Buchtitel », dans la section « Vom Xerxeskrieg bis zum Peloponnenesischen Krieg » qu'il rapproche des F 63-67, soit des livres X à XV de l'*Histoire universelle* d'Éphore. C. Müller quant à lui attribuait ce même fragment au livre XIV d'Éphore, voir *FHG*.

26 Diodore de Sicile, XII, 38, 1-4.

27 Diodore de Sicile, XII, 39, 1-2.

28 Diodore de Sicile, XII, 39, 2-3.

décret des Mégariens[29]. Enfin, il rapporte l'argumentation de Périclès sur les atouts des Athéniens dans le cas d'une guerre[30] et cite Aristophane, ainsi qu'Eupolis, tant pour conclure son exposé des causes de la guerre[31].

Diodore nomme Éphore comme étant la source de son exposé des causes de la guerre[32]. D'une part, il n'y a aucune raison de ne pas attribuer l'ensemble du fragment à Éphore et, d'autre part, tout indique que Diodore ne suit pas le texte de Thucydide dans cet instant[33]. En revanche, il est plus difficile d'établir l'origine première des informations consignées par Éphore. Pour ce qui est de Phidias, d'Anaxagore ou du décret des Mégariens, l'historien du IVe siècle a pu les trouver, au moins partiellement, chez les auteurs comiques qu'il cite. En revanche, en ce qui concerne Alcibiade, nous en sommes réduits aux conjectures. Éphore a pu inventer cette anecdote et l'ajouter de lui-même, ou bien suivre des sources contemporaines écrites, comme une tradition orale, sans les nommer et dont aucune autre postérité ne nous serait parvenue. Godfrey Louis Barber pensait qu'Éphore utilisait lui-même une source en ce qui concerne la responsabilité d'Alcibiade[34]. Son hypothèse n'est pas inconcevable, dans la mesure où, nous le savons, nous ne connaissons que par fragments la littérature pamphlétaire du Ve siècle, qui pourtant devait être abondante et parfois émaner d'auteurs illustres, par exemple Antiphon[35]. Quelle que soit cette source, il faut remarquer qu'elle contient une erreur de généalogie. Éphore/Diodore transforme Alcibiade en un neveu de Périclès[36]. Nous ne retrouverons pas cette méprise dans les autres sources.

À la réserve indispensable qu'il faut conserver sur la question de la source originelle de cette anecdote s'ajoutent les difficultés propres à la compilation faite par Diodore dans les chapitres concernant le début de la guerre du Péloponnèse. Les erreurs de chronologie y sont multiples et importantes. Par exemple, Diodore annonce la mort du roi de Sparte Archidamos sous l'archontat de Cratès, en 434-433[37], mais il le nomme comme commandant des forces lacédémoniennes en 431, notamment lors

29 Diodore de Sicile, XII, 39, 4.
30 Diodore de Sicile, XII, 39, 5-40, 5.
31 Aristophane, *Paix*, v. 603-609 ; *Acharniens*, 530-531 ; *CAF* Eupolis, *Dèmes* fr. 94.
32 Diodore de Sicile, XII, 41, 1 : Αἰτίαι μὲν οὖν τοῦ Πελοποννησιακοῦ πολέμου τοιαῦταί τινες ὑπῆρξαν, ὡς Ἔφορος ἀνέγραψε – « Voilà donc en gros les causes de la guerre du Péloponnèse, telles que les a relatées Éphore ».
33 Il y fait allusion en XII, 37, 2 et semble le reprendre comme source à partir de 41, 1.
34 Barber 1935, p. 107.
35 Sur l'attribution des *Invectives contre Alcibiade* à Antiphon, voir *supra*, p. 77.
36 Diodore de Sicile, XII, 38, 3 : Ἀλκιβιάδης ὁ ἀδελφιδοῦς.
37 Voir Diodore de Sicile, XII, 35, 4. Pour un aperçu de ce problème voir la note de M. Casevitz p. 109-110 de l'édition de la CUF.

de l'invasion de l'Attique[38]. En fait, la chronologie de Diodore est intégralement en décalage avec celle de Thucydide[39].

2. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3 ; *Apophtegmes*, 186e et *Vie de Périclès*, 29-32.

Une anecdote similaire se trouve chez Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade* et dans les *Moralia*. Nous reproduisons dans le corps du texte le passage de la *Vie d'Alcibiade* et celui des *Moralia* dans la note.

> Περικλεῖ δὲ βουλόμενος ἐντυχεῖν, ἐπὶ θύρας ἦλθεν αὐτοῦ. Πυθόμενος δὲ μὴ σχολάζειν, ἀλλὰ σκοπεῖν καθ' ἑαυτὸν ὅπως ἀποδώσει λόγον Ἀθηναίοις, ἀπιὼν ὁ Ἀλκιβιάδης, "Εἶτα" ἔφη "βέλτιον οὐκ ἦν σκοπεῖν αὐτὸν ὅπως οὐκ ἀποδώσει [λόγον Ἀθηναίοις];"
>
> Un jour qu'il voulait voir Périclès, il vint à sa porte, mais on lui dit qu'il était occupé et qu'il examinait de quelle façon il rendrait des comptes aux Athéniens. « Ne ferait-il pas mieux, dit Alcibiade en s'en allant, de chercher les moyens de ne pas avoir à en rendre ? »[40]

Plutarque ne situe pas l'épisode dans la chronologie de la guerre du Péloponnèse et, surtout, ne le mentionne pas comme une cause du conflit. Il s'agit davantage de montrer la proximité entre Périclès et Alcibiade, et les dispositions antidémocratiques du jeune homme[41]. En fait, Plutarque expose les causes de la guerre dans sa *Vie de Périclès*. Il en donne une version différente de celle de Thucydide et note « qu'il n'est pas facile de déterminer » quelle fut l'origine de la guerre[42]. Après avoir rapporté le soutien des Athéniens aux Corcyréens, le biographe estime qu'il ne constitue pas une cause du conflit[43]. L'élément déclencheur est bien le décret des Mégariens, et la responsabilité individuelle en revient à Périclès. Pour l'expliquer, il cite dans un premier temps les

---

38 Voir Diodore de Sicile, XII, 42, 6.

39 M. Casevitz a relevé dans les notes de fin de volume de son édition du livre XII les différences chronologiques entre les récits de Thucydide et de Diodore. Le plus souvent, Diodore a un retard d'une année par rapport à l'Athénien. Voir par exemple le départ d'Hagnon après la mort de Périclès (XII, 46, 2), avant la mort de Périclès chez Thucydide ; ou encore la tentative de Cnémos sur le Pirée en 428-427 (XII, 49, 2), au lieu de 429-428.

40 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3.
Plutarque, *Apophtegmes des rois et des généraux*, 186e : Ἐλθὼν δ' ἐπὶ θύρας τοῦ Περικλέους καὶ πυθόμενος αὐτὸν μὴ σχολάζειν ἀλλὰ σκοπεῖν, ὅπως ἀποδώσει λόγους Ἀθηναίοις, 'οὐ βέλτιον' ἔφη 'σκοπεῖν ἦν, ὅπως οὐκ ἀποδώσει;' – « Étant venu à la porte de Périclès et ayant appris que celui-ci était occupé et qu'il examinait de quelle façon il rendrait des compte aux Athéniens, "Ne serait-ce pas mieux, dit-il, d'examiner de quelle façon il n'aura pas à en rendre ?" ».

41 Sur l'interprétation par Plutarque du comportement d'Alcibiade qui contrevient aux usages et aux lois voir le chapitre 4.

42 Plutarque, *Vie de Périclès*, 31, 1.

43 Plutarque, *Vie de Périclès*, 29. Dans la version de Plutarque, Archidamos parvient à apaiser tous les sujets de tension, à l'exception de celui entre les Athéniens et les Mégariens.

vers d'Aristophane (*Acharniens*, v. 524-527) à propos de l'enlèvement des courtisanes d'Aspasie par des Mégariens[44]. Puis, il s'attarde sur les motivations de Périclès.

> ὑπῆν μὲν οὖν τις ὡς ἔοικεν αὐτῷ καὶ ἰδία πρὸς τοὺς Μεγαρεῖς ἀπέχθεια, κοινὴν δὲ καὶ φανερὰν ποιησάμενος αἰτίαν κατ' αὐτῶν, ἀποτέμνεσθαι τὴν ἱερὰν ὀργάδα
>
> Il avait sûrement contre les Mégariens quelque motif secret de haine personnelle. Celui qu'il donna ouvertement au nom de l'État, c'est qu'ils s'étaient approprié une partie du territoire sacré.[45]

Si Plutarque fait une allusion à l'analyse de Thucydide[46], il rapporte non seulement des raisons plus personnelles[47], mais surtout il décrit en détail les démêlés judiciaires de trois proches de Périclès, Phidias tout d'abord[48], puis Aspasie[49], et enfin Anaxagore[50]. Les sources de Plutarque sont multiples. Outre Aristophane, il a consulté, directement ou non, des historiens[51], ainsi qu'Eschine le Socratique[52]. À l'issue de cet éclaircissement, Plutarque ne parvient pas à trancher et conclu : « telles furent, dit-on, les motifs pour lesquels il ne permit pas au peuple de céder aux Lacédémoniens ; mais la vérité reste incertaine »[53]. Il faut noter que, dans la *Vie de Périclès*, la réponse d'Alcibiade n'est pas intégrée au récit des affaires judiciaires dans lesquelles son tuteur est impliqué. Le jeune homme apparaît seulement après le début des hostilités et le début de l'épidémie de peste à Athènes, au moment où les Athéniens rappellent Périclès et l'élisent à nouveau stratège. Ce dernier, retiré de la vie publique depuis sa perte de la stratégie en 430[54], demeure chez lui, endeuillé et découragé à la suite du décès de son dernier fils légitime. Ce serait « Alcibiade et ses autres amis »[55] qui le décident à reparaître en public.

---

44 Plutarque *Vie de Périclès*, 30, 4. Chez Éphore/Diodore, nous ne trouvons que les v. 530-531 des *Acharniens*. Au contraire, Aristodème de Nysa reproduit le passage dans son intégralité en citant les v. 524-533.

45 Plutarque, *Vie de Périclès*, 30, 2.

46 Plutarque, *Vie de Périclès*, 31, 1 : « les uns disent que ce refus obstiné eut pour causes une noble fierté (φρονήματος μεγάλου) et le sentiment qu'il agissait pour le mieux (μετὰ γνώμης κατὰ τὸ βέλτιστον) ; car il ne considérait l'injonction des Lacédémoniens que comme une tentative pour voir jusqu'où iraient les concessions d'Athènes et l'acceptation éventuelle comme un aveu de faiblesse ». Voir I, 140, 4-5.

47 Plutarque, *Vie de Périclès*, 31, 1 : « l'effet d'une confiance présomptueuse (αὐθαδείᾳ), pour le plaisir de vaincre (καὶ φιλονικίᾳ) et pour montrer sa force (πρὸς ἔνδειξιν ἰσχύος) ».

48 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 31, 2-5.

49 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 32, 1 ; 5 (pour la conclusion de l'affaire).

50 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 32, 2-5.

51 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 31, 1.

52 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 32, 5. À propos du même voir aussi 24, 6.

53 Plutarque, *Vie de Périclès*, 32, 6.

54 Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 35, 4.

55 Plutarque, *Vie de Périclès*, 37, 1.

2bis. Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 40-46.

Le conseil d'Alcibiade à Périclès est à rapprocher, selon nous, d'un dialogue où, dès le IVe siècle, Xénophon met en scène Périclès et Alcibiade. Nous ne reproduisons pas ici l'intégralité du texte, car il n'est pas directement en lien avec le discours sur les causes de la guerre. En revanche, ce dialogue inventé à des fins rhétoriques illustre la lecture négative d'Alcibiade qui s'inscrit dans le contexte plus large de la disculpation de Socrate par les auteurs socratiques. Il peut être résumé ainsi. Dans un premier temps, Alcibiade aborde Périclès décrit comme son tuteur et « le dirigeant de la cité » (προστάτῃ δὲ τῆς πόλεως). Il prétend venir à lui pour apprendre ce qu'est une loi. Par une habile interrogation et un jeu de redéfinitions successives de la loi dans une démocratie, puis dans une oligarchie et enfin dans une tyrannie, Alcibiade mène peu à peu Périclès vers une opposition entre la persuasion en action (πείθειν, dans ses cinq occurrences : 3 fois πείσας, πείσαντες et πεῖσαν) et la violence (βία)[56]. Puis, en définissant la violence dans une tyrannie, dans une oligarchie et enfin dans une démocratie, Alcibiade tente de faire prononcer à Périclès une critique de la démocratie.

Louis-André Dorion a fait un commentaire précis de ce dialogue[57]. Il a notamment dégagé les intentions de son auteur dans des termes clairs que nous citons. « Alcibiade n'est pas un interlocuteur sincère puisque son véritable objectif n'est pas, contrairement à ce qu'il prétend, d'apprendre de Périclès en quoi consiste la loi. Le but qu'il poursuit, d'entrée de jeu, est de réfuter Périclès pour le simple plaisir de le tourner en ridicule, et c'est pour cette raison que cet entretien illustre un usage pervers de l'*elenchos*. Quant à l'ignorance de Périclès, elle n'est pas problématique puisque le but de Xénophon n'est pas de fournir un enseignement sur la nature de la loi, mais, tout simplement, d'illustrer l'insolence dont était capable un jeune homme qui ne fréquentait Socrate que pour acquérir la compétence propre à servir ses ambitions politiques »[58]. Bien qu'il ne soit pas question ici des responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre, ce dialogue inventé a pu alimenter le corpus postérieur. D'une part, Xénophon met en scène une proximité entre le tuteur et son pupille que seul Antiphon, pour les sources contemporaines, donne

56 Sur l'interprétation par Xénophon du comportement d'Alcibiade qui contrevient aux usages et aux lois voir le chapitre 4.

57 À propos du mauvais usage de l'*elenchos* par Alcibiade dans cet entretien, voir Xénophon, *Mémorables* I (CUF), p. CLX-CLXIX et les précieuses et longues notes complémentaires en fin de volume (notes 131 à 139, p. 105-109).

58 Xénophon, *Mémorables* I (CUF), n. 139, p. 108-109. L'insolence d'Alcibiade est contenue dans sa dernière réplique (*Mémorables*, I, 2, 46) : « Ah ! Périclès, si seulement j'avais pu te fréquenter alors que tu te surpassais toi-même en ces matières [les subtilités de ce genre de discussions] ! ». Sur la pratique de ce genre de discussion par Périclès voir Plutarque, *Vie de Périclès*, 36, 4-5.

à voir[59]. D'autre part, il insiste sur l'insolence manifeste d'Alcibiade dans cette relation, ainsi que sur les idées clairement antidémocratiques qu'il manifeste dès son plus jeune âge. Nous sommes face à une lecture idéologique du personnage qui s'inscrit dans une disculpation *a posteriori* de Socrate contre l'accusation de corruption de la jeunesse. Pour Xénophon, Alcibiade n'a pas été corrompu par Socrate, il était *hybristique* – c'est-à-dire prompt à outrager les autres – dès son enfance, et il n'a fréquenté Socrate que pour acquérir de nouveaux moyens à mettre au service de sa nature mauvaise.

3. *Scholie à Thucydide*, I, 67, 4.

> <λιμένων τε εἴργεσθαι κτέ:> Φασὶν ὅτι Περικλῆς μέλλων λόγον δοῦναι τῶν χρημάτων τοῦ ἀγάλματος, ὃ κατεσκεύασεν ὁ Φειδίας, ἠθύμει. Ἰδὼν οὖν αὐτὸν ὁ Ἀλκιβιάδης παῖς ὢν ἤρετο ὅ,τι ἀθυμεῖ. Τοῦ δὲ φήσαντος ὅτι Διὰ τοῦτο ἀθυμῶ, ὅπως δώσω λόγον τῶν χρημάτων, ἐκεῖνος φθάσας εἶπε· Μᾶλλον σκόπει ὅπως μὴ δώσεις. Ὁ δὲ ὑπολαβὼν τὸν λόγον εἰσάγει ψῆφον εἰς τὴν πόλιν κατὰ Μεγαρέων, ἀξιῶν αὐτοὺς εἴργεσθαι λιμένων καὶ ἀγορᾶς, καὶ τῶν Ἀθηναίων θορυβηθέντων[60] αὐτὸς ἐκφεύγει. Οἱ δέ φασιν ὅτι διὰ τοῦτο τὴν ψῆφον εἰσήγαγε, διότι οἱ Μεγαρεῖς Ἀσπασίαν τὴν διδάσκαλον Περικλέους ὕβρισαν, πόρνην αὐτὴν ἀποκαλέσαντες.[61]

Le scholiaste commente ici la plainte des Mégariens faite au congrès de Sparte. Ils reprochent aux Athéniens de leur avoir « contrairement au traité, interdit les ports de l'empire athénien et le marché de l'Attique »[62]. D'après le scholiaste, il y a deux versions pour expliquer la conduite de Périclès à propos de ce décret. La première (de φασὶν ὅτι Περικλῆς à θορυβηθέντων αὐτὸς ἐκφεύγει) est l'affaire de Phidias et le conseil d'Alcibiade. Elle est rapportée dans des termes plus proches d'Éphore/Diodore que de Plutarque chez qui, entre autres, le pupille ne répond pas directement à Périclès. La seconde (οἱ δέ φασιν ὅτι à la fin) n'est plus tirée d'Éphore/Diodore. Elle se rapproche de la *Vie de Périclès* (32, 1), mais ne lui est pas identique non plus. Comme Plutarque,

59 Sur les fragments d'Antiphon et la prudence qui est de mise avec eux, voir *supra* p. 76-78.

60 On remarquera l'usage du verbe θορυβέω au passif qui montre la force de persuasion de Périclès.

61 « Périclès, dit-on, au moment de rendre compte des dépenses faites pour la statue qui était l'œuvre de Phidias, était inquiet. Aussi en le voyant ainsi, Alcibiade, qui était encore un enfant, lui demanda-t-il la cause de son inquiétude : "Ce qui m'inquiète, lui répondit Périclès, c'est de savoir comment je vais rendre compte des dépenses…". Et Alcibiade, prenant les devants : "Cherche plutôt un moyen de ne pas en rendre compte !". Alors Périclès, qui avait saisi le propos, propose à la cité un vote contre les Mégariens, au prétexte qu'ils méritaient qu'on leur interdise l'accès aux ports et au marché ; et c'est ainsi, en ayant déchaîné les tumultes des Athéniens, qu'il se tire lui-même d'affaire. D'autres, cependant, disent que s'il proposa ce vote, ce fut parce que les Mégariens avaient fait du tort à Aspasie, le "maître au féminin" de Périclès, en la traitant de prostituée » (trad. M.-R. Guelfucci). Sur l'expression « maître au féminin », voir Loraux 2001.

62 I, 67, 4.

le scholiaste rappelle le rôle qu'aurait joué Aspasie, « maître de Périclès » – dans la tradition venue du *Ménéxène* –, mais il le fait en des termes plus précis.

4. Aristodème, *FGrH* 104 F1 (= *Codex Parisinus suppl. Graecus 607* fol. 83v-85r ; 86v–87v ; *BNJ* 104 F 1).

Il faut ajouter une dernière source qu'Édmond Lévy classe dans la « tradition postérieure »[63]. Il s'agit des dernières lignes (f. 87v, l. 8-39) du long fragment d'Aristodème[64]. Il présente des similitudes avec le fragment d'Éphore rapporté par Diodore de Sicile, mais il ne lui est pas identique. Son apport nous semble primordial. Nous reproduisons le texte édité par Felix Jacoby et présentons une traduction personnelle. Une traduction anglaise, à partir de l'édition de Felix Jacoby, et un commentaire ont été réalisés par France Pownall en 2009[65]. Nous en avons tenu compte dans notre présentation du fragment en intégrant des sauts de ligne qui clarifient le texte. Nous avons abrégé les deux citations d'Aristophane.

Ἐν δὲ τῶι αὐτῶι ἔτει οὕτω λύονται αἱ τῶν <λ> ἐτῶν σπονδαί, καὶ ἐνίσταται ὁ Πελοποννησιακὸς πόλεμος.
Αἰτίαι δὲ καὶ πλείονες φέρονται περὶ τοῦ πολέμου· πρώτη δὲ ἡ κατὰ Περικλέα. Φασὶ γὰρ ὅτι τῶν Ἀθηναίων κατασκευαζόντων τὴν ἐλεφαντίνην Ἀθηνᾶν καὶ ἀποδειξάντων ἐργεπιστάτην τὸν Περικλέα, τεχνίτην δὲ Φειδίαν, ἁλόντος τοῦ Φειδίου ἐπὶ νοσφισμῶι, εὐλαβηθεὶς ὁ Περικλῆς μὴ καὶ αὐτὸς εὐθύνας ἀπαιτηθῆι, βουλόμενος ἐκκλῖναι τὰς κρίσεις ἐπολιτεύσατο τὸν πόλεμον τοῦτον, γράψας τὸ κατὰ Μεγαρέων ψήφισμα. Διαπιστοῦται δὲ ταῦτα καὶ ὁ τῆς ἀρχαίας κωμωιδίας ποιητὴς λέγωνοὕτως (Aristoph. Friede 603)·
καὶ πάλιν ὑποβάς (Ach. 524)·
Φασὶ δὲ ὅτι τοῦ Περικλέους σκεπτομένου περὶ τῆς ἀποδόσεως τῶν λόγων ὑπὲρ τῆς ἐργεπιστασίας Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου, ἐπιτροπευόμενος ὑπ' αὐτοῦ εἶπεν· 'Μὴ σκέπτου πῶς ἀποδῶις τοὺς λόγους Ἀθηναίοις, ἀλλὰ πῶς μὴ ἀποδῶις.'
Δευτέρα δὲ αἰτία φέρεται καὶ Κερκυραίων καὶ Ἐπιδαμνίων τοιαύτη. Ἐπίδαμνος ἦν πόλις Κερκυραίων ἄποικος, ἡ δὲ Κέρκυρα Κορινθίων. Πλημμελούμενοι οὖν κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν καὶ ὑπερηφανευόμενοι ὑπὸ τῶν Κερκυραίων οἱ Ἐπιδάμνιοι, προσποιησάμενοι συμμάχους τοὺς Κορινθίους ὡς μητροπολίτας, ἐστράτευσαν ἐπὶ Κέρκυραν καὶ ἐπολέμουν. Πιεζόμενοι δὲ Κερκυραῖοι τῶι πολέμωι ἔπεμψαν περὶ συμμαχίας πρὸς Ἀθηναίους, ἔχοντες πολὺ ναυτικόν. Ὁμοίως δὲ καὶ οἱ Κορίνθιοι ἔπεμψαν πρὸς Ἀθηναίους, ἀξιοῦντες ἑαυτοῖς καὶ μὴ τοῖς Κερκυραίοις βοηθεῖν αὐτούς. Οἱ δὲ Ἀθηναῖοι εἵλοντο μᾶλλον βοηθεῖν τοῖς Κερκυραίοις· καὶ ἐναυμάχησαν τοῖς Κορινθίοις οὔσιν ἐνσπόνδοις. Καὶ διὰ τοῦτο αἱ σπονδαὶ ἐλύθησαν.
Τρίτη αἰτία φέρεται τοιαύτη. Ποτίδαια πόλις ἄποικος Κορινθίων ἦν ἐπὶ Θράικης. Ἐπὶ ταύτην ἔπεμψαν Ἀθηναῖοι, βουλόμενοι παραλαβεῖν αὐτήν. Οἱ δὲ Ποτιδαιᾶται προσέθεντο τοῖς Κορινθίοις,

63 Lévy 1976, p. 53.
64 Sur l'identification de cet auteur voir *supra* p. 119-122.
65 Voir *BNJ* 104 F 1 : http://dx.doi.org.janus.biu.sorbonne.fr/10.1163/1873-5363_bnj_a104.

καὶ διὰ τοῦτο μάχη ἐγένετο Ἀθηναίων καὶ Κορινθίων, καὶ ἐξεπολιόρκησαν <τὴν Ποτίδαιαν> οἱ Ἀθηναῖοι.
Τετάρτη αἰτία φέρεται ἡ καὶ ἀληθεστάτη. Οἱ Λακεδαιμόνιοι ὁρῶντες αὐξανομένους τοὺς Ἀθηναίους καὶ ναυσὶ καὶ χρήμασι καὶ ξυμμάχοις †

La même année, la paix de trente ans est rompue, et la guerre du Péloponnèse commence.
On rapporte un certain nombre de causes sur cette guerre, la première relative à Périclès. Au moment, dit-on, où les Athéniens édifiaient l'Athéna d'ivoire et avaient confié la supervision des travaux à Périclès et la maîtrise d'ouvrage à Phidias, et alors que Phidias avait été pris sur le fait et condamné pour détournement, Périclès prit ses précautions pour ne pas avoir, lui aussi, à rendre des comptes. Voulant détourner de lui les affaires judiciaires, il proposa le décret contre Mégare et fit de cette guerre une affaire politique. Cela est confirmé par le poète de l'ancienne comédie [Aristophane] qui dit ainsi :
[Suivent les v. 603-610 de la *Paix* d'Aristophane[66]]
Plus loin, le poète continue :
[Suivent les v. 524-533 des *Acharniens* d'Aristophane]
On dit [aussi] qu'au moment où Périclès préparait attentivement sa remise des comptes relative à sa supervision des travaux, Alcibiade, le fils de Clinias, son pupille, lui dit ces mots : « Ne cherche pas comment rendre des comptes aux Athéniens, mais plutôt comment ne pas leur en rendre ».
On rapporte une deuxième cause relative aux Corcyréens et Épidamniens, à peu près celle-ci : Épidamne était une colonie des Corcyréens, et Corcyre des Corinthiens. En cette occasion-là, les Épidamniens, offensés et traités avec arrogance par les Corcyréens, se concilièrent l'alliance de Corinthe, au titre de métropole ; ils lancèrent donc une expédition contre Corcyre et leur faisaient la guerre. Les Corcyréens, contraints à la guerre, envoyèrent une délégation aux Athéniens en vue d'une alliance – leur propre flotte était puissante. De la même manière, les Corinthiens envoyèrent une délégation aux Athéniens en leur demandant de les aider, eux, et non pas les Corcyréens. Mais les Athéniens choisirent d'aider plutôt les Corcyréens, et ils attaquèrent sur mer les Corinthiens avec qui ils étaient liés par des traités. C'est pour cette raison que les traités furent rompus.
On rapporte une troisième cause, à peu près celle-ci : Potidée était une colonie des Corinthiens en Thrace. Les Athéniens, qui voulaient s'en emparer, lui envoyèrent une délégation. Les Potidéates s'en remirent aux Corinthiens. C'est pour cela qu'un combat eut lieu entre les Athéniens et les Corinthiens, que les Athéniens assiégèrent Potidée et la forcèrent à capituler.
On rapporte une quatrième cause, qui est aussi la plus vraie. Les Lacédémoniens voyant les Athéniens accroître leur puissance en marine, en argent et en alliés † [67]

Avant de faire un commentaire plus détaillé, nous faisons quelques remarques essentielles à l'étude[68]. Aristodème utilise plusieurs sources pour établir les causes de la guerre. La première cause est proche du texte de Diodore/Éphore, avec toutefois une variante dans les premiers vers de la *Paix* d'Aristophane. Surtout, Aristodème cite davantage de vers des *Acharniens* qu'Éphore/Diodore ou Plutarque. Pour autant, Aristodème ne commente pas le rôle d'Aspasie comme le fait Plutarque. Mais, avant tout, Aristodème se distingue par sa structuration des causes de la guerre, si bien

66 Ch. Wescher indiquait des variantes entre le manuscrit et l'édition d'Aristophane. F. Jacoby en a fait une liste. Voir Wescher 1868, p. 187 et l'apparat critique de *FGrH* 104 F 1.
67 Trad. D. Battesti. Pour la traduction *princeps* en français, voir Wescher 1868, p. 187-188.
68 Pour une présentation du fragment et de son auteur, voir *supra* p. 119-122.

que l'on ne retrouve pas chez lui le doute qu'exprime Plutarque. Pour conclure ces remarques, nous consignons dans le tableau suivant les citations des auteurs comiques intégrées au discours des causes de la guerre chez Éphore/Diodore, Plutarque et Aristodème.

Citations des poètes comiques dans l'exposé des causes de la guerre par Éphore/Diodore, Plutarque et Aristodème de Nysa

	Aristophane, *Acharniens*	**Aristophane, *Paix***	**Eupolis, *Dèmes***
Éphore/Diodore	v. 530-531	v. 603-609	*CAF* Eupolis, *Dèmes* fr. 94
Plutarque, *Vie de Périclès*	v. 524-527		
Aristodème	v. 524-533	v. 603-610	

1.2.2. Analyse des faits

Diodore, Plutarque et Aristodème rapportent tous les trois la même anecdote, avec toutefois quelques variantes. Diodore semble lui accorder foi, tandis que Plutarque ne se prononce pas. Au contraire, Aristodème l'inclut dans une liste hiérarchisée des causes de la guerre. Les trois auteurs disposent de sources similaires, dont Éphore et Aristophane, mais ils les exploitent différemment. Quant à Xénophon, il invente un dialogue fictif à des fins démonstratives. Sa lecture d'Alcibiade apparaît avant tout idéologique.

Le fait rapporté – une prétendue influence d'Alcibiade sur Périclès dans le déclenchement de la guerre – a peu retenu l'attention des spécialistes. Certains n'ont jamais traité le problème. C'est le cas d'Edmund Bloedow (1973) et de Malcom F. McGregor (1965) qui commencent leur analyse en 420, ou encore de Henry D. Westlake (1968) qui ne s'écarte pas de son sujet centré sur l'individu chez Thucydide. Walter Ellis (1989) et Peter J. Rhodes (2011) n'en disent rien. Jacqueline de Romilly ne l'étudie pas dans son *Alcibiade* (1995), mais avait étudié le texte de Diodore dans son ouvrage sur l'impérialisme[69]. De son côté, Jean Hatzfeld s'est prononcé, mais uniquement à propos du texte de Diodore, en fait, laissant de côté Plutarque et Aristodème. L'historien français conclut que « nous pouvons sans scrupule désencombrer l'histoire d'Alcibiade de ce ragot invraisemblable et tardif »[70]. Son jugement est sévère, mais juste. Ce sont des faits qui n'intéressent pas la biographie d'Alcibiade. Toutefois, comme dans le cas de l'*onomasti komoidein*, cette anecdote présente un réel intérêt pour appréhender

69 Romilly 1951, p. 22 n. 4.
70 Hatzfeld 1951, p. 62.

la construction du personnage littéraire. À l'évidence, elle ne s'accorde pas avec les éléments biographiques présents dans le reste du corpus des sources littéraires ; mais elle témoigne de la transmission de lectures parallèles et postérieures dans lesquelles Alcibiade endosse une responsabilité qui ne se limite plus à l'expédition de Sicile, à l'occupation de Décélie ou au soulèvement de l'Ionie, mais qui est étendue à la guerre du Péloponnèse dans son ensemble. L'attitude à adopter face à cette théorie devient plus complexe lorsque l'on constate que la différence entre cette autre tradition et Thucydide ne se limite pas à cet ajout. Par exemple, alors que toutes les sources s'accordent sur la montée progressive de l'influence d'Alcibiade entre 425 et 421, Diodore est alors le seul à l'ignorer. Et s'il mentionne Alcibiade en XII, 38, lorsqu'il explique les causes de la guerre, il faut attendre le chapitre 78, soit en 419, pour le voir réapparaître, déjà stratège sans que Diodore ne nous apprenne quoi que ce soit de son parcours politique entre ces deux dates, passant ainsi sous silence son rôle majeur en 421/20 dans les négociations diplomatiques qui suivent la paix de Nicias. D'un autre côté, Diodore est parfois le seul à rapporter des faits absents des sources contemporaines. C'est le cas par exemple du transfert du trésor de la ligue de Délos[71]. Avec Plutarque, il donne une vision de Périclès très éloignée de celle de Thucydide qui ne dit rien des affaires judiciaires dans lesquelles Périclès et son entourage étaient impliqués.

Pour ces raisons, le fragment d'Éphore et celui d'Aristodème ne peuvent être rejetés. Pour ce qui est de la biographie d'Alcibiade, nous nous conformons à l'avis de Jean Hatzfeld, tout en le nuançant pour ce qui est du discours littéraire sur Alcibiade. Le « ragot » doit être écarté, mais non les textes qui en font mention. Ils doivent, nous semble-t-il, être étudiés non pas pour établir la vie d'Alcibiade, mais bien au contraire le discours qui s'élabore sur lui.

1.2.3. Apports du fragment d'Aristodème de Nysa

Nous l'avons dit, Aristodème se distingue d'Éphore/Diodore et de Plutarque parce qu'il inclut cette anecdote dans une liste des causes de la guerre qu'il structure et hiérarchise. Cette caractéristique nous semble indiquer une influence thucydidéenne. Or, ce fragment a peu retenu l'attention des commentateurs de Thucydide au XX^e^ siècle. Arnold W. Gomme n'en dit pas un mot, que ce soit dans son commentaire, ou dans sa longue et précise présentation des « Later writers »[72] où il étudie les fragments

71 Diodore de Sicile, XII, 38, 2.

72 *HCT* vol. I, p. 39-84. Pour Diodore en particulier, voir p. 51-54. Le commentateur ne cache pas sa déception face à cet auteur en écrivant au début du texte qu'il lui dédie : « Diodoros of Sicily is (alas!) of importance [...] ».

d'Éphore transmis par Diodore de Sicile. Simon Hornblower ne le mentionne pas non plus dans son commentaire. Pour les Français, Edmond Lévy l'aborde dans son analyse des responsabilités individuelles de Périclès[73]. Cette étude claire a, entre autres, le mérite de dresser un état des lieux précis des sources à ce sujet.

Sans nous livrer à un commentaire en détail du déclenchement de la guerre, nous présentons sous forme de tableau la version d'Aristodème et les parallèles qui peuvent être établis avec Thucydide et Diodore de Sicile.

Comparaison des causes de la guerre du Péloponnèse chez Aristodème, Thucydide et Éphore

	Aristodème	**Thucydide**	**Diodore [= Éphore]**
1re cause :			
Phidias,	*FGrH* 104 F1, 16		XII, 39, 1-2
Conseil d'Alcibiade,			XII, 38, 2-4
Anaxagore,			XII, 39, 2-
décret des Mégariens	*FGrH* 104 F1, 16	Cf. I, 67 ; 139	XII, 39, 3-5
2e cause : Corcyre	*FGrH* 104 F1, 17	I, 24-55	Cf. XII, 34 ; 37
3e cause : Potidée	*FGrH* 104 F1, 18	I, 56-66	Cf. XII, 33
4e cause : Puissance athénienne	*FGrH* 104 F1, 19	I, 23, 6	

Les trois références du tableau introduites par « cf. » (I, 67 ; 139 pour Thucydide ; XII, 34 ; 37, XII, 33 pour Diodore avec Éphore comme source) renvoient à un événement historique qui n'est pas présenté par l'auteur comme une cause, mais décrit au cours du récit.

Il faut noter qu'Aristodème ne suit pas intégralement Thucydide, mais ne reproduit pas non plus à l'identique l'anecdote d'Éphore. La première des causes de la guerre est proche de celles rapportées par Diodore, mais pas identique. Chez l'historien de Nysa, elle est abrégée et s'inscrit dans un autre contexte. Tandis que Diodore la met en relation avec un détournement des fonds publics par Périclès, avant d'en venir aux affaires de ses amis, Aristodème ne mentionne pas l'utilisation du trésor à des fins privées, mais utilise les propos d'Alcibiade comme conclusion de l'affaire de Phidias. Enfin, il ne mentionne pas Anaxagore et n'explique pas sa citation des *Acharniens* comme le fait Plutarque de son côté.

Plus importante est la structuration qu'Aristodème donne à son texte, et la hiérarchie des quatre causes de la guerre qu'il met en place. L'historien utilise toujours la même construction pour introduire les quatre causes, le verbe φέρειν associé au substantif αἰτίαι. Il en fait une énumération synthétique et claire qu'il numérote. En outre,

73 Lévy 1976, p. 48-49.

contrairement à Diodore qui, comme nous l'avons indiqué, ne présente ni Corcyre ni Potidée comme des causes – même alléguées – de la guerre, Aristodème se rapproche du texte de Thucydide lorsqu'il énonce les causes 2 à 4. En effet, si son exposé des causes est très schématique et condensé par rapport à celui de Thucydide, l'annonce de la quatrième cause avec la formule τετάρτη αἰτία φέρεται ἡ καὶ ἀληθεστάτη constitue un argument sérieux pour proposer Thucydide comme sa source initiale dans ce passage précis, en plus d'Aristophane et d'Éphore. Dans la dernière phrase du fragment, malheureusement incomplète, Aristodème n'utilise pas le vocabulaire de Thucydide, mais s'il ne le cite pas mot à mot, le sens est bien identique :

Comparaison de la cause « la plus vraie » de la guerre du Péloponnèse chez Thucydide et Aristodème

Thucydide, I, 23, 6	Aristodème
τὴν μὲν γὰρ ἀληθεστάτην πρόφασιν, ἀφανεστάτην δὲ λόγῳ, τοὺς Ἀθηναίους ἡγοῦμαι μεγάλους γιγνομένους καὶ φόβον παρέχοντας τοῖς Λακεδαιμονίοις ἀναγκάσαι ἐς τὸ πολεμεῖν· En fait, la cause la plus vraie est aussi la moins avouée : c'est à mon sens que les Athéniens, en s'accroissant, donnèrent de l'appréhension aux Lacédémoniens, les contraignant ainsi à la guerre.	τετάρτη αἰτία φέρεται ἡ καὶ ἀληθεστάτη. οἱ Λακεδαιμόνιοι ὁρῶντες αὐξανομένους τοὺς Ἀθηναίους καὶ ναυσὶ καὶ χρήμασι καὶ ξυμμάχοις † On rapporte une quatrième cause, la plus vraie de toutes. Les Lacédémoniens voyant les Athéniens s'agrandir en marine, en argent, en alliés †

Le fragment d'Aristodème rassemble, d'une part, l'analyse historique de Thucydide sur les causes de la guerre, et d'autre part, une version légèrement différente de la tradition transmise par Éphore. Cet historien, dont seules quelques pages nous sont parvenues, semble donc avoir choisi l'exhaustivité sans pour autant produire un récit confus et désorganisé[74]. Il nous semble même qu'il privilégie l'interprétation de Thucydide dans son exposé des causes[75]. Quelle que soit la datation retenue pour l'auteur[76], nous avons la preuve que la tradition commencée par Éphore au IVe siècle av. J.-C. se perpétue. Elle peut tantôt être reprise littéralement, c'est le cas de Diodore de Sicile, mais elle peut aussi être transmise sans que le compilateur lui accorde nécessairement foi, comme le fait Aristodème.

74 Il faut toutefois signaler d'importants problèmes chronologiques, comparables à ceux de Diodore de Sicile. À propos des erreurs d'Aristodème, voir *supra* p. 121-122.

75 Le fait que la cause de Thucydide soit reléguée à la dernière place ne constitue pas selon nous un argument pour accepter l'interprétation de Fr. Pownall (voir *BNJ*).

76 Ch. Wescher (1867a, p. 367) propose le Ier siècle av. J.-C., c'est-à-dire à la même époque que Diodore de Sicile ; tandis que Fr. Pownall, auteur de la notice du *BNJ*, suggère le IIe siècle apr. J.-C.

3. Indices d'un tournant dans l'image publique en 408/7

Nous avons vu dans le chapitre précédent l'amorce d'une évolution dans le comportement d'Alcibiade en 411. Cette évolution, déjà perceptible dans le récit de Thucydide, semble se confirmer au moment du retour d'Alcibiade à Athènes en 407. Nous en avons deux indices. Le plus connu est le texte de Xénophon rapportant son retour. Nous lui adjoignons l'*IG* I³ 386 qui témoigne d'un don d'Alcibiade à situer dans les quatre mois de sa présence à Athènes[77].

3.1. Sources

Nous possédons plusieurs versions du retour d'Alcibiade. La plus ancienne est de Xénophon. Les autres sont bien postérieures. Nous présentons dans un premier temps ces sources littéraires dans l'ordre chronologique. Nous donnons les traductions des passages les plus importants et nous résumons les autres. Enfin, nous indiquons l'inscription que nous commenterons.

1. Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 12-20.

Le récit du retour occupe les sections 12 à 20. Nous reproduisons la traduction de la seule section 20 qui concerne la procession d'Éleusis. Nous précisons ensuite le contexte qui a précédé ce retour selon Xénophon.

> ἐν δὲ τῇ βουλῇ καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ ἀπολογησάμενος ὡς οὐκ ἠσεβήκει, εἰπὼν δὲ ὡς ἠδίκηται, λεχθέντων δὲ καὶ ἄλλων τοιούτων καὶ οὐδενὸς ἀντειπόντος διὰ τὸ μὴ ἀνασχέσθαι ἂν τὴν ἐκκλησίαν, ἀναρρηθεὶς ἁπάντων ἡγεμὼν αὐτοκράτωρ, ὡς οἷός τε ὢν σῶσαι τὴν προτέραν τῆς πόλεως δύναμιν, πρότερον μὲν τὰ μυστήρια τῶν Ἀθηναίων κατὰ θάλατταν ἀγόντων διὰ τὸν πόλεμον, κατὰ γῆν ἐποίησεν ἐξαγαγὼν τοὺς στρατιώτας ἅπαντας.
>
> Au Conseil et à l'Assemblée, il se défendit de l'accusation d'impiété, se dit victime d'une injustice, et, après d'autres déclarations de ce genre, qui ne trouvèrent pas de contradiction, parce que l'Assemblée ne l'aurait pas supporté, il fut proclamé chef suprême avec pleins pouvoirs, comme étant seul capable de rétablir la puissance que la ville possédait auparavant : et tandis qu'avant son retour les Athéniens faisaient la procession des Mystères par mer, à cause de l'état de guerre, il la fit passer par terre, protégée par une sortie générale des troupes.[78]

Alcibiade ne revient à Athènes qu'après avoir appris que les Athéniens lui sont favorables et l'ont déjà élu stratège[79]. Néanmoins, Xénophon précise que l'opinion

77 La durée est indiquée par Xénophon (*Helléniques*, I, 4, 21).
78 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 20.
79 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 11-12.

publique athénienne est partagée. Certains lui sont favorables et se souviennent des machinations de ses adversaires qui ont conduit à son premier exil[80]. Pour ceux-là, Alcibiade est « le plus capable des citoyens »[81]. D'autres le voient toujours comme « la seule cause des maux passés »[82]. C'est un Alcibiade hésitant à descendre de son navire que Xénophon décrit. Il ne se décide qu'après avoir aperçu des membres de sa famille et ses amis.

2. Diodore de Sicile, XIII, 68-69.

Le retour d'Alcibiade occupe les sections 68 et 69. Dans la première, l'historien décrit le retour de tous les généraux athéniens qui ont repris le contrôle de Byzance et de l'Hellespont, à l'exception de Diodore et de Mantithéos qui demeurent sur place. Nous reproduisons le texte de la section 69 et nous commentons ensuite l'ensemble de la description du retour d'Alcibiade par Diodore.

> Ainsi, quand la flotte eut accosté, la foule se détourna vers le navire d'Alcibiade ; tous accueillaient l'homme qui en était descendu, en le congratulant tous ensemble tant pour ses succès et que pour son retour. Lui, reçut avec bienveillance ceux qui venaient en foule, puis fit réunir une assemblée ; après s'être longuement défendu de ce dont on l'accusait, il amena ceux qui étaient massés là à de si bonnes dispositions à son égard que tous s'accordèrent à reconnaître que la cité s'était mise dans son tort à propos des décrets prononcés contre lui. Ainsi, ils lui rendirent les propriétés qu'ils avaient confisquées, avant de jeter à la mer les stèles sur lesquelles étaient inscrites la sentence et toutes les autres décisions qui avaient été prises contre lui ; et ils votèrent que les Eumolpides, eux aussi, lèveraient rapidement la malédiction qu'ils avaient prononcée contre lui à l'époque où l'on avait cru qu'il avait profané les Mystères. Pour finir, ils le firent stratège avec les pleins pouvoirs sur terre comme sur mer et mirent entre ses mains la totalité de leurs forces. Ils choisirent aussi, mais avec son assentiment, d'autres stratèges que lui, Adimante et Thrasybule..[83]

Diodore ne tire probablement pas son récit de Xénophon, mais sa source n'est pas pour autant identifiable. Ici Alcibiade n'hésite pas. Son retour est grandiose. Tous les

80 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 13-16. J. Hatzfeld signale plusieurs lacunes dans les sections 13 et 16.

81 Une des lacunes signalées à la note précédente concerne justement cette phrase. J. Hatzfeld (CUF) édite : ὡς κράτιστος εἴη τῶν πολιτῶν καὶ μόνος † ἀπελογήθη ὡς οὐ δικαίως φύγοι et traduit : « les uns disaient (*optatif oblique*) qu'il était le plus le plus capable des citoyens et seul † ». Au contraire E. C. Marchant supprime ἀπελογήθη ὡς. Dans ce cas, l'édition du texte est : ὡς κράτιστος εἴη τῶν πολιτῶν καὶ μόνος [ἀπελογήθη ὡς] οὐ δικαίως φύγοι [...], et sa traduction : « le plus capable des citoyens et le seul qui avait été accusé injustement ». Enfin, L. Canfora (1982) a proposé une troisième solution dans laquelle il faudrait conserver ἀπελογήθη ὡς qui introduirait une apologie d'Alcibiade rapportée sous forme d'*oratio obliqua*. Cette dernière proviendrait en réalité des *Paraléipomènes* de Thucydide et aurait été mal insérée dans le récit de Xénophon.

82 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 17.

83 Diodore de Sicile, XIII, 69, trad. D. Battesti.

Athéniens viennent l'admirer, et c'est lui qui fait convoquer l'Assemblée devant laquelle il se justifie. L'historien dresse un portrait élogieux du stratège et décrit une opinion athénienne moins partagée que celle de Xénophon[84]. Les différences avec Xénophon ne s'arrêtent pas là. Ainsi, Diodore ne mentionne pas la procession d'Éleusis. En revanche, il témoigne des dispositions prises pour rétablir Alcibiade dans ses biens et mettre un terme à la malédiction prononcée contre lui en 415.

3. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 32-34 :

> Τότε δὲ τοῦ δήμου συνελθόντος εἰς ἐκκλησίαν παρελθὼν ὁ Ἀλκιβιάδης, καὶ τὰ μὲν αὑτοῦ πάθη κλαύσας καὶ ὀλοφυράμενος, ἐγκαλέσας δὲ μικρὰ καὶ μέτρια τῷ δήμῳ, τὸ δὲ σύμπαν ἀναθεὶς αὑτοῦ τινι τύχῃ πονηρᾷ καὶ φθονερῷ δαίμονι, πλεῖστα δ' εἰς ἐλπίδας τῶν πολιτῶν καὶ πρὸς τὸ θαρρεῖν διαλεχθεὶς καὶ παρορμήσας, στεφάνοις μὲν ἐστεφανώθη χρυσοῖς, ᾑρέθη δ' ἅμα καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν αὐτοκράτωρ στρατηγός. Ἐψηφίσαντο δὲ καὶ τὴν οὐσίαν ἀποδοῦναι αὐτῷ καὶ τὰς ἀρὰς ἀφοσιώσασθαι πάλιν Εὐμολπίδας καὶ Κήρυκας, ἃς ἐποιήσαντο τοῦ δήμου προστάξαντος. Ἀφοσιουμένων δὲ τῶν ἄλλων Θεόδωρος ὁ ἱεροφάντης "ἀλλ' ἐγώ" εἶπεν "οὐδὲ κατηρασάμην αὐτῷ κακὸν οὐδέν, εἰ μηδὲν ἀδικεῖ τὴν πόλιν."
> [...]
> Οὐ μὴν ἀλλὰ πάντων γεγονότων τῷ Ἀλκιβιάδῃ κατὰ γνώμην, καὶ πληρουμένων ἑκατὸν τριήρων αἷς αὖθις ἐκπλεῖν ἔμελλε, φιλοτιμία τις οὐκ ἀγεννὴς προσπεσοῦσα κατέσχεν αὐτὸν μέχρι μυστηρίων. ἀφ' οὗ γὰρ ἐπετειχίσθη Δεκέλεια καὶ τῶν εἰς Ἐλευσῖνα παρόδων ἐκράτουν οἱ πολέμιοι παρόντες, οὐδένα κόσμον εἶχεν ἡ τελετὴ πεμπομένη κατὰ θάλατταν, ἀλλὰ καὶ θυσίαι καὶ χορεῖαι καὶ πολλὰ τῶν δρωμένων καθ' ὁδὸν ἱερῶν, ὅταν ἐξελαύνωσι τὸν Ἴακχον, ὑπ' ἀνάγκης ἐξελείπετο. καλὸν οὖν ἐφαίνετο τῷ Ἀλκιβιάδῃ καὶ πρὸς θεῶν ὁσιότητα καὶ πρὸς ἀνθρώπων δόξαν ἀποδοῦναι τὸ πάτριον σχῆμα τοῖς ἱεροῖς, παραπέμψαντα πεζῇ τὴν τελετὴν καὶ δορυφορήσαντα παρὰ τοὺς πολεμίους· ἢ γὰρ ἀτρεμήσαντα κομιδῇ κολούσειν καὶ ταπεινώσειν τὸν Ἄγιν, ἢ μάχην ἱερὰν καὶ θεοφιλῆ περὶ τῶν ἁγιωτάτων καὶ μεγίστων ἐν ὄψει τῆς πατρίδος μαχεῖσθαι, καὶ πάντας ἕξειν μάρτυρας τοὺς πολίτας τῆς ἀνδραγαθίας. ὡς δὲ ταῦτ' ἔγνω καὶ προεῖπεν Εὐμολπίδαις καὶ Κήρυξι, σκοποὺς μὲν ἐπὶ τῶν ἄκρων ἐκάθισε καὶ προδρόμους τινὰς ἅμ' ἡμέρᾳ προεξέπεμψεν, ἱερεῖς δὲ καὶ μύστας καὶ μυσταγωγοὺς ἀναλαβὼν καὶ τοῖς ὅπλοις περικαλύψας, ἦγεν ἐν κόσμῳ καὶ μετὰ σιωπῆς, θέαμα σεμνὸν καὶ θεοπρεπὲς τὴν στρατηγίαν ἐκείνην ἐπιδεικνύμενος, ὑπὸ τῶν μὴ φθονούντων ἱεροφαντίαν καὶ μυσταγωγίαν προσαγορευομένην. μηδενὸς δὲ τῶν πολεμίων ἐπιθέσθαι τολμήσαντος, ἀσφαλῶς ἀπαγαγὼν εἰς τὴν πόλιν, ἤρθη μὲν αὐτὸς τῷ φρονήματι, καὶ τὴν στρατιὰν ἐπῆρεν ὡς ἄμαχον καὶ ἀήττητον οὖσαν ἐκείνου στρατηγοῦντος, τοὺς δὲ φορτικοὺς καὶ πένητας οὕτως ἐδημαγώγησεν, ὥστ' ἐρᾶν ἔρωτα θαυμαστὸν ὑπ' ἐκείνου τυραννεῖσθαι, καὶ λέγειν ἐνίους καὶ προσιέναι παρακελευομένους, ὅπως τοῦ φθόνου κρείττων γενόμενος καὶ καταβαλὼν ψηφίσματα καὶ νόμους καὶ φλυάρους ἀπολλύντας τὴν πόλιν ὡς ἂν πράξῃ καὶ χρήσηται τοῖς πράγμασι, μὴ δεδιὼς τοὺς συκοφάντας.

84 Voir Diodore de Sicile, XIII, 68, 5-6 : « Pour la fougue, il surpassait tout le monde ; il avait l'éloquence la plus puissante ; pour exercer la stratégie, il était le meilleur, pour l'audace le plus efficace. À le voir, il avait belle allure à l'extrême ; quant à sa personnalité, c'était celle d'un homme brillant et enclin aux grandes entreprises. En un mot, presque tout le monde se faisait une si grande idée de lui que l'on croyait qu'avec son retour à lui, le succès dans les affaires reviendrait lui aussi dans la cité. En outre, tout comme les Lacédémoniens l'emportaient tant qu'il menait la lutte à leurs côtés, ils espéraient pouvoir à leur tour redresser pleinement la situation en ayant, comme eux, cet homme-là à leurs côtés dans les combats. » (trad. D. Battesti).

> Le peuple s'étant alors rassemblé, Alcibiade monta à la tribune. Il déplora ses malheurs et gémit sur eux, n'adressa au peuple que des reproches légers et modérés, et mit tout sur le compte de sa malchance et d'une divinité jalouse. Puis il s'étendit longuement sur les espérances des citoyens et les exhorta à reprendre courage. On lui décerna des couronnes d'or, et il fut élu stratège à la fois sur terre et sur mer avec pleins pouvoirs. On vota que ses biens lui seraient rendus et que les Eumolpides et les Kéryces rétracteraient les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui sur l'ordre du peuple. Tous les rétractèrent, sauf l'hiérophante Théodoros qui déclara : « Pour moi, je ne l'ai maudit que s'il était coupable envers l'État. »[85]
> [...]
> Cependant tout avait réussi au gré d'Alcibiade, et l'on équipait cent trières avec lesquelles il devait reprendre la mer. Mais une ambition généreuse lui était venue, qui le retint jusqu'aux Mystères. Depuis que Décélie avait été fortifiée et que les ennemis qui s'y trouvaient étaient maîtres des chemins qui menaient à Éleusis, la procession solennelle se faisait par mer sans aucun apparat, car on était contraint d'omettre les sacrifices, les danses et beaucoup des rites que l'on accomplissait d'habitude sur la route quand on conduisait Iacchos hors d'Athènes. Alcibiade pensa donc qu'il serait beau, à la fois pour honorer les dieux et pour soigner sa réputation auprès des hommes, de rendre à cette fête son aspect traditionnel, en faisant la procession par terre et en la protégeant par les armes, quand elle passerait devant les ennemis. De la sorte, ou bien il discréditerait et humilierait profondément Agis, si celui-ci ne bougeait pas, ou bien il livrerait une bataille sainte et agréable aux dieux, pour la cause la plus sacrée et la plus noble sous les yeux de sa patrie, et il aurait tous ses concitoyens pour témoins de sa vaillance. Cette résolution une fois prise, il en fit part aux Eumolpides et aux Kéryces ; puis il plaça des sentinelles sur les hauteurs, envoya des éclaireurs, en avant à la pointe du jour ; enfin, prenant avec lui les prêtres, les mystes et les mystagogues, il les environna de ses troupes en armes et les conduisit en ordre et en silence. Cette expédition religieuse offrit un spectacle si auguste et s digne des dieux que ceux qui ne portaient pas envie à Alcibiade le saluèrent du nom d'hiérophante et de mystagogue. Aucun ennemi n'osa l'attaquer et il ramena la procession en sûreté dans la ville. Ce succès le remplit d'orgueil et exalta tellement son armée qu'elle se crut invincible et irrésistible tant qu'elle l'aurait pour stratège ; en outre, il gagna si bien l'affection du bas peuple et des pauvres qu'ils éprouvèrent un désir passionné de l'avoir pour tyran ; quelques-uns même lui en firent la proposition et vinrent l'exhorter à se mettre au-dessus de l'envie, à abolir les décrets, les lois et les bavardages qui perdaient la cité, afin de pouvoir agir et disposer des affaires sans craindre les sycophantes.[86]

Plutarque a consulté plusieurs sources qu'il nomme : Xénophon, Éphore, Théopompe, ainsi que Douris de Samos. La version du biographe est proche de celle de Xénophon dont, semble-t-il, Éphore et Théopompe devaient être proches également. Le biographe note des variantes présentes chez l'historien de Samos qu'il critique et auxquelles il n'accorde pas de crédit.

4. Cornélius Népos, *Alcibiade*, 6. Le retour d'Alcibiade est là aussi triomphal. Sa présence eclipse celle de Théramène et de Thrasybule qui ne reçoivent pas les mêmes honneurs que lui. Cornélius Népos ne parle pas de la procession d'Éleusis, mais il précise la restitution des biens et la levée de la malédiction par les Eumolpides.

85 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 33, 2-3.
86 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 34, 3-7.

5. Justin, *Histoire universelle*, V, 4. La description de Justin est proche de celle de Diodore de Sicile.

6. *IG* I³ 386 (col. III) l. 134 :

χσύλα ἐκ τ̄ον Ἀλκιβιάδο : Δ

Bois [de construction] venant d'Alcibiade : 10[87]

Cette inscription présente la liste des épistates d'Éleusis de 408/7 et indique du bois en provenance d'Alcibiade parmi les dons faits au sanctuaire.

L'*IG* I³ 386 a été étudiée en détail, de même que l'*IG* I³ 387[88], par Maureen B. Cavanaugh qui a fait une synthèse des différentes interprétations de la ligne que nous venons de citer[89]. Elle appartiendrait à une section de l'inscription qui s'étend des lignes 113 à 144, et, dans laquelle, sont regroupés une grande variété de matériels et d'outils « with no apparent organization »[90]. Plusieurs de ces objets donnés sont similaires à ceux confisqués aux condamnés de la mutilation des Hermès et de la parodie des Mystères[91]. Il est difficile d'établir si tous ces objets qui précèdent la formule ἐκ τ̄ον Ἀλκιβιάδο viennent d'Alcibiade, à l'exception du bois pour lequel le lien peut être établi avec certitude.

Trois hypothèses ont été émises en ce qui concerne la provenance de ce bois. D'une part, Russel Meiggs[92] avance qu'il vient de Macédoine, d'Italie ou d'Asie Mineure. D'autre part, Elizabeth G. Pemberton rapproche ce bois de celui qui est mentionné dans les décrets de confiscation de 415 (*IG* I³ 425 l. 9 = Pritchett V l. 7 ; *IG* I³ 426 l. 32 = Pritchett VI l. 39)[93] et conclut que ce bois provient très probablement des terres confisquées à Alcibiade. Maureen B. Cavanaugh suit cette seconde interprétation. Pour elle, il proviendrait des propriétés d'Alcibiade confisquées, à Athènes ou

87 Trad. D. Battesti.

88 Cavanaugh 1996, p. 99-209, avec une nouvelle édition des deux inscriptions présentées sur les quatre dernières planches du volume. Sur cet ouvrage et l'inscription, on pourra consulter les *SEG* 48, 31 et 48, 66.

89 Cavanaugh 1996, p. 181-182.

90 Cavanaugh 1996, p. 105.

91 M. E. Cavanaugh dénombre 5 entrées présentes entre les lignes 128 et 134 que l'on retrouve dans les *IG* I³ 421-430, ainsi qu'une citée par Pollux, X, 148. Pour Pollux, voir Pippin 1956.

92 Meiggs 1982, p. 209.

93 Pemberton 1981, p. 316 n. 67.

ailleurs[94], et aurait été vendu aux enchères[95], soit dans le cadre habituel d'une δημιόπρατα (confiscation pour sacrilège ou trahison, puis mise à l'encan), soit par les *epistatai*. Dans ce cas, il ne s'agirait pas d'un don, mais plutôt d'un acte d'hostilité de la part des autorités du sanctuaire. Pourtant, Elizabeth G. Pemberton admet d'elle-même une autre solution où le don serait fait par Alcibiade lui-même, hypothèse qu'Hugh Plommer a émise quelques années avant elle dans un compte rendu, en l'inscrivant dans un programme de construction pensé et voulu par Alcibiade[96].

3.2. Interprétation de la procession et du don au sanctuaire d'Éleusis

Xénophon est la source la plus ancienne, et probablement la plus sûre. Le retour d'Alcibiade y est moins triomphal que chez Douris de Samos, ainsi que chez Diodore de Sicile. Alcibiade observe tout d'abord le comportement des Athéniens depuis Gytheion. Puis, il gagne le Pirée. Xénophon est aussi la seule source contemporaine (ou proche) à mentionner la procession d'Éleusis[97].

Malgré l'inquiétude qui transparaît dans le texte de Xénophon, il faut aussi souligner la préparation avec laquelle Alcibiade arrive à Athènes. Il revient avec les marins de Samos qui l'ont élu stratège en 411. Comme Jacqueline de Romilly le souligne la cité ne peut pas faire autrement que de parler dans son sens.

Par cette procession terrestre, Alcibiade réalise un geste de communication fort et efficace. D'une part, il confirme la vision que la majorité de l'Assemblée a de lui. Il se montre comme le restaurateur de la puissance athénienne passée. D'autre part, à titre individuel, il s'attribue le rôle de protecteur du culte d'Éleusis, après avoir été accusé de l'avoir parodié. Il s'agit là d'un épisode connu, qui doit néanmoins être rappelé[98].

Dès l'Antiquité, sa décision de protéger la procession d'Éleusis et de la restaurer dans son ancienne forme est vue comme un acte de communication efficace. Plutarque va plus loin que Xénophon dans cette analyse. Les spécialistes se sont concentrés sur cet épisode de la procession, toutefois la communication d'Alcibiade à ce moment est plus soignée, nous semble-t-il, que le témoignage que nous en trouvons dans les sources

94 Dans sa conclusion, M. B. Cavanaugh semble davantage retenir une origine lointaine et exotique. Voir Cavanaugh 1996, p. 214.

95 Sur les difficultés et la lenteur d'une mise aux enchères après une confiscation, voir Lonis 1991, p. 95.

96 Plommer 1978, p. 664 et 667.

97 Il est probablement la source de Plutarque pour ce point.

98 Cf. Diodore de Sicile, XIII, 69, 2 et Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 33.

littéraires. En effet, les biographes d'Alcibiade n'ont pas traité le problème de l'*IG* I^3 386 et du don de bois qu'elle rapporte. Nous ne trouvons aucune mention de cette inscription chez Jean Hatzfeld (1940), Walter M. Ellis (1989), Jacqueline de Romilly (1995) ou encore Peter J. Rhodes (2011). Seules deux interprétations demeurent. D'une part, celle d'Elizabeth G. Pemberton et de Maureen B. Cavanaugh pour qui il ne s'agit pas d'un don volontaire, mais plutôt du produit de la vente aux enchères, ordonnée par les autorités du sanctuaire, des biens d'Alcibiade confisqués en 415. D'autre part, celle de Hugh Plommer pour qui ce don est un indice d'un programme de construction voulu par Alcibiade.

La première hypothèse s'appuie sur deux indications rapportées par Plutarque : 1° le refus du hiérophante Théodore de révoquer la malédiction de 415 ; 2° le désir des puissants d'éloigner Alcibiade détenant désormais « l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple ». Il y a sans nul doute une partie des Athéniens des classes élevées hostiles à Alcibiade. Toutefois, l'hypothèse nous semble instable. Tout d'abord, le refus du hiérophante repose sur le rappel d'une réserve très intéressante, la malédiction étant liée non à l'effectivité du sacrilège, mais à la culpabilité envers l'État. En outre, si elles ont procédé ainsi, les autorités du sanctuaire empêchèrent peut-être la restitution des confiscations de 415, mais elles ont aussi inscrit comme donataire un individu auquel elles souhaitaient nuire. Or Alcibiade venait de rétablir la procession d'Éleusis, geste qui lui avait plus particulièrement valu l'adhésion populaire. Dès lors, on comprend mal comment la position de donataire peut être vue comme un désavantage pour Alcibiade qui, de toute façon, s'est vu restituer d'autres propriétés en compensation des pertes de 415[99].

L'idée d'Hugh Plommer exige quant à elle d'entrer dans un long et ardu débat sur la datation du *Pompeion* d'Éleusis, non seulement pour ce qui est de sa construction effective, mais aussi en ce qui concerne les éventuels projets de construction abandonnés. Or, l'*IG* I^3 386 ne semble pas indiquer un projet de construction important.

De notre côté, nous pensons qu'un don volontaire d'Alcibiade n'est pas à exclure. Tout d'abord, la présence de bois n'implique pas obligatoirement un projet de construction important et comparable au *Pompeion*. Il peut tout à fait s'agir de matériaux de construction destinés à des rénovations ou des améliorations des bâtiments existants. Les objections d'Elizabeth G. Pemberton nous semblent donc excessives. Par ailleurs,

99 Pour R. Lonis (1991, p. 92-98), les restitutions des biens des exilés à Athènes étaient totales, mais consistaient en une « interdiction absolue de remettre en cause ces acquisitions [c'est-à-dire les biens confisqués et vendus à d'autres citoyens] et la restitution aux exilés de biens de valeur équivalente » (p. 96).

l'intérêt d'Alcibiade d'apparaître comme un donataire à titre personnel nous semble une explication aussi plausible qu'un geste d'hostilité orchestré par les autorités du sanctuaire. Dans tous les cas, elle peut, elle aussi, être soutenue grâce au texte de Plutarque et s'accorder avec les *IG* I³ 421-430 et l'*IG* I³ 386 l. 128-134. Pour ces raisons, nous proposons de lire ce don comme un acte qui s'inscrit dans la campagne de communication entreprise par Alcibiade vraissemblablement dès avant son retour à Athènes[100]. Alcibiade procéderait à ce don, puis une fois rentré, il se poserait, à des fins de propagande, en protecteur du sanctuaire d'Éleusis en rétablissant la procession. Quant à l'origine et aux modalités de ce don, les précédentes hypothèses peuvent être complétées de la manière suivante :

- Alcibiade ferait envoyer du bois (qu'il provienne ou non de ses propriétés anciennement confisquées).
  Il profiterait ici de l'opinion publique favorable à son égard quelques temps avant son retour et réaliserait un geste inhabituel à des fins de communication. Cela s'accorde avec Xénophon et Plutarque qui insistent tous les deux sur l'impossibilité de s'opposer ouvertement à Alcibiade à ce moment-là.
- Alcibiade obtient des autorités du sanctuaire de convertir en un don les biens qui lui ont été confisqués au profit du sanctuaire.
  Cette hypothèse serait cohérente avec les témoignages d'arrangement et de trafic que Plutarque rapporte[101].

Nous pensons, au vu de contexte, qu'un acte de communication intentionnel est plausible. En conséquence, c'est la première de nos deux hypothèses que nous retenons. Alcibiade cherche bien à redorer son image en se représentant lui-même comme le garant d'une pratique religieuse cohésive de la société athénienne[102], à laquelle il avait attenté auparavant selon ses ennemis.

100 Pour la datation de cette donation, nous suivons ici les observations faites par U. Fantasia le jour de la soutenance. Le bois étant déjà présent à Athènes lorsque les épistates de 408/7 sont entrés en fonction, il est probable que le don soit antérieur au retour d'Alcibiade.
101 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 12 (affaire de l'attelage).
102 Sur l'utilisation des mystères d'Éleusis en 407 comme moyen de rétablir un consensus dans la société athénienne, voir Prandi 1999.

Troisième partie
Conduire la guerre : stratégie, tactiques et économie

C'est là que l'activité de l'entendement quitte le domaine de la science exacte, de la logique et des mathématiques, et devient, au sens large du terme, un *art*, c'est-à-dire l'habileté à extraire d'une multitude infinie d'objets et de circonstances, par un jugement instinctif, le plus important et le plus décisif. Ce jugement instinctif consiste indiscutablement en une comparaison plus ou moins intuitive de choses et de relations qui écarte celles qui sont éloignées et secondaires et découvre celles qui sont plus proches et importantes, plus rapidement qu'elles le seraient par une déduction strictement logique.
Pour s'assurer de la quantité de moyens qu'il faut mobiliser pour la guerre, il faut considérer l'objet politique, à la fois de son propre point de vue et de celui de l'ennemi ; il faut examiner la puissance et la situation de l'État ennemi aussi bien que les nôtres : il faut considérer le caractère du gouvernement ennemi et celui de son peuple, et leurs capacités. Ces facteurs doivent être aussi considérés de notre côté ; il nous faut tenir compte des relations politiques des autres États et de l'effet que produira la guerre sur ces États. On comprend facilement que la détermination de ces diverses circonstances et de leurs diverses relations est un immense problème, qu'elle est un vrai trait du génie qui, placé devant eux, adopte vite la voie juste, alors que la simple étude académique ne permettrait pas du tout de maîtriser leur complexité.
En ce sens, Bonaparte avait tout à fait raison de dire que ce serait un problème d'algèbre devant lequel même un Newton resterait interdit.[1]

1 Carl von Clausewitz, *De la guerre*, VIII, chap. 3 B « Sur la grandeur du but de guerre et sur les efforts à fournir », trad. D. Naville.

Lignes directrices

Lorsqu'il émet un jugement sur Alcibiade, Thucydide rappelle les conséquences de son comportement *paranomique* sur l'opinion publique, mais il prend également soin de préciser qu'Alcibiade prenait les meilleures dispositions pour la conduite de la guerre (VI, 15, 4). Les commandements militaires d'Alcibiade n'ont pourtant rien de bien extraordinaire en apparence dans le texte de Thucydide. Ces premières années de stratégie sont souvent éclipsées par le grand dessein occidental, pour lequel le rôle d'Alcibiade se limitera à la conception et l'organisation du projet. En Sicile, Alcibiade ne participe que peu de temps à la tentative de réalisation. Les années après 411 sont davantage documentées, mais le récit de Thucydide s'arrête cette même année. C'est ensuite l'œuvre de Xénophon qui devient notre principal guide. Certes, Xénophon poursuit ici Thucydide et le prend pour modèle, mais il adopte un prisme différent de celui de son prédécesseur. À partir de ces sources, la bibliographie présente deux visions : il est souvent vu comme un innovateur, parfois comme un stratège médiocre.

Dans cette troisième et dernière partie de la thèse, nous proposons une étude renouvelée des actions d'Alcibiade relatives à la conduite de la guerre. Nous avons choisi de ne pas suivre un récit chronologique, mais plutôt d'avoir une approche thématique qui permet, selon nous, de mieux appréhender cet aspect du personnage.

Dans le chapitre sept, nous étudions ce qui pourrait être appelé la vision théorique de l'impérialisme, telle qu'elle est exprimée par Alcibiade. Sur cette question, Thucydide est la source principale et majeure. Dans un premier temps, nous commentons l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade. Puis, nous comparons les principes énoncés par Alcibiade en dressant un parallèle avec le dernier discours de Périclès (II, 59-64), avant de resituer cette politique dans le contexte de l'impérialisme athénien dans les Cyclades méridionales et les alliances en Sicile et dans le Péloponnèse. Enfin, nous achevons le chapitre par une réflexion sur le tournant stratégique parfois attribué à Alcibiade. Pour cela, nous commentons une remarque de Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 15, 7-8) à propos du serment des éphèbes athéniens.

Dans le chapitre huit, nous étudions à proprement parler les commandements militaires d'Alcibiade. Cette étude est organisée de manière thématique. Nous analysons dans un premier temps la campagne d'Alcibiade dans l'est du Péloponnèse en 419/8, et plus précisément dans la région d'Épidaure et d'Argos. Ensuite, nous réunissons dans une

même étude, dédiée au rôle majeur des détroits, la campagne de 419/8 dans l'ouest du Péloponnèse dans la région des Rhion et l'expédition de Sicile de 415. Pour cette dernière, nous détaillons la logique du territoire qui est perceptible dans le texte de Thucydide et confirmée par l'archéologie. Afin de mieux appréhender les actions d'Alcibiade, nous étudions avec précision la première expédition de Sicile. Ce chapitre s'achève par trois remarques sur la pratique de la guerre par Alcibiade : les ruses et les stratagèmes ; le renseignement et l'amplification oratoire à des fins rhétoriques ; et enfin, une question sur la signification d'un terme grec rare (αὐτερέται).

Dans le neuvième et dernier chapitre de cette thèse, nous étudions la question des finances militaires et les actions d'Alcibiade dans ce domaine. C'est un aspect qui a souvent occupé un second plan dans les travaux biographiques qui lui ont été dédiés. Pourtant, nous avons trois exemples précis d'interventions dans ce domaine. Dans un premier temps, nous étudions la réévaluation du tribut de 425/4 ; puis les financements perses en 411, et enfin la tentative de redressement économique de 411 à 407, amorcée dans le récit de Thucydide et qui se poursuit dans celui de Xénophon. Dans le cadre de notre étude des financements perses, outre le rôle individuel d'Alcibiade, nous étudions les enjeux territoriaux dont il use et nous analysons ses actions en les resituant dans un débat scientifique plus vaste auquel elles participent : les pratiques de la solde.

Chapitre 7. L'impérialisme d'Alcibiade : automatisme et représentation de l'*archè*

Parmi les grandes figures utilisées par Thucydide pour personnifier les débats sur la nature de l'impérialisme et de ses expressions, Alcibiade est très souvent cité en exemple : « rares furent les hommes d'État qui eurent le courage de présenter la vérité aux Athéniens aussi crûment que le fit Alcibiade »[1]. Pour reprendre les mots de Jacqueline de Romilly, c'est avec Alcibiade que « la politique impérialiste d'Athènes s'affirme sous sa forme la plus pure »[2]. En effet, dans son antilogie avec Nicias, le pupille de Périclès exprime avec une franchise limpide la lecture *réaliste* qu'il fait de l'impérialisme athénien à la veille de l'expédition de Sicile. Alors que commence ici notre troisième partie sur la conduite de la guerre par Alcibiade, nous nous devons de marquer un temps d'arrêt afin de procéder à un état des lieux du principe impérialiste formulé par Alcibiade.

La bibliographie de ce thème, tel qu'il est analysé et présenté par Thucydide, est importante, et notre étude n'a pas pour objet ce sujet précis. En outre, Jacqueline de Romilly l'a analysé en détail, et il n'est pas question ici de faire une synthèse de son *Thucydide et l'impérialisme athénien*. Nous ne remettons pas non plus en cause les conclusions de l'helléniste sur la *pleonexia* impérialiste d'Alcibiade.

1 Méautis 1964, p. 27.
2 Romilly 1951, p. 168.

Dans ce septième chapitre, nous souhaitons revenir sur certains points particuliers de l'impérialisme d'Alcibiade en adoptant un angle de vue différent pouvant conduire à le nuancer. Cet état des lieux nous servira de base pour le chapitre suivant, dans lequel nous étudierons les actes par lesquels ce principe impérialiste s'exprime[3].

Ainsi, dans un premier temps, nous étudions l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade en lui apportant une approche plus pratique. Notre objectif ici est double : d'une part, nous souhaitons approcher les réalités de l'*archè* correspondant aux théories des deux orateurs, d'autre part, nous souhaitons souligner un autre thème que celui de l'impérialisme qui est sous-jacent dans l'antilogie.

Dans un deuxième temps, nous élargissons notre spectre en situant l'impérialisme d'Alcibiade dans un contexte plus large : nous le rapprochons tout d'abord du dernier discours de Périclès, avant de considérer ses liens avec l'expansion de l'*archè* dans les Cyclades et la politique d'alliances menées par les Athéniens de 433 à 415.

Dans un troisième temps, nous commentons l'analyse de Jean Hatzfeld qui reconnaissait dans l'action d'Alcibiade une rupture partielle avec la thalassocratie athénienne de Thémistocle. Cette interprétation, en grande partie exacte, nous semble néanmoins nécessiter des nuances, dans la mesure où une remise en contexte des sources semble conduire à des conclusions moins définitives.

Enfin, dans une conclusion partielle, nous rappelons les liens forts qui existent entre la théorie impérialiste d'Alcibiade et les fondements de la thalassocratie athénienne, avant de proposer une hypothèse à propos du tournant qu'Alcibiade pourrait représenter.

1. La théorie impérialiste d'Alcibiade dans son antilogie avec Nicias

La théorie impérialiste d'Alcibiade est exposée dans son antilogie avec Nicias. Nous avons déjà commenté les passages de ces discours qui permettent d'établir un portrait d'Alcibiade, par un adversaire et par lui-même[4]. Nous étudions ici les éléments de ces discours où chacun des deux orateurs expose sa vision de l'impérialisme athénien : Nicias, celle de la consolidation ; Alcibiade celle de l'accroissement.

3 J. de Romilly (1951, p. 168-183) avait fait le choix inverse. Nous procédons avec ce nouvel ordre afin de mettre en lumière la cohérence des actions d'Alcibiade sur le terrain avec le principe impérialiste qu'il a défendu avant le départ pour la Sicile.

4 Voir *supra* p. 192-195 chap. 4.

1.1. Nature de l'antilogie

L'antilogie de Nicias et d'Alcibiade s'étend des chapitres 8 à 26 du livre VI et se compose de trois discours – deux de Nicias, séparés par une réponse d'Alcibiade. Au moment de ce débat, nous savons par Thucydide que la grande expédition de Sicile a déjà été votée, et les stratèges – Nicias, Alcibiade et Lamachos – désignés cinq jours auparavant[5]. L'antilogie est par conséquent un compte rendu remanié par Thucydide d'une séance ultérieure à la décision de partir en Sicile. Des exilés de Léontinoi et des représentants des Ségestains y sont présents et participent au débat[6]. Cette nouvelle assemblée devrait « délibérer sur les moyens d'assurer au plus vite l'armement des navires et voter aux généraux tout ce dont ils pourraient encore avoir besoin pour le départ de l'expédition »[7], mais Nicias et d'autres orateurs[8] détournent le débat afin de demander au prytane « une nouvelle délibération »[9], c'est-à-dire un vote contre l'expédition de Sicile.

La construction de l'échange est fine et ciselée. Le chapitre 8 établit le contexte. Vient ensuite le premier discours de Nicias (VI, 9-15) dont l'objectif avoué à demi-mots est de faire renoncer les Athéniens à l'expédition pour « veiller au maintien de votre situation [celle des Athéniens], et de ne pas mettre en péril, pour un avenir obscur, des avantages à portée de votre main »[10]. Dans le chapitre 15, Thucydide revient sur la

5 Diodore (XII, 83-84) réunit en une seule séance le débat sur l'expédition et celui de l'antilogie. Plutarque (*Vie de Nicias*, 12) ne précise pas le nombre de jours entre les deux assemblées, mais son récit est proche de celui de Thucydide. Il nomme Démostratos parmi les orateurs passés sous silence par l'historien athénien. Sur Démostratos, voir Aristophane, *Lysistrata*, 391-396. Pour l'épigraphie, voir *IG* I³ 93, dont l'association avec le texte de Thucydide est remise en cause par L. Kallet (voir *SEG* 48-56 et 51-33).

6 VI, 19, 1.

7 VI, 8, 3.

8 Avant le discours d'Alcibiade, Thucydide précise : « Des Athéniens qui vinrent à la tribune, la majorité conseillait de faire l'expédition et de ne pas rapporter le décret » (VI, 15, 1). Nicias n'est donc pas le seul à parler contre l'expédition et à faire cette demande, même s'il ne bénéficie pas du soutien de la majorité.

9 VI, 14. Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 18, 2-3) rapporte la tentative de Nicias, mais il place le vote des pleins pouvoirs aux stratèges après celle-là, contrairement à Thucydide.

10 VI, 9, 3 : En fait, Nicias avoue son véritable objectif en indiquant ce qu'il prétend ne pas faire dans son discours : καὶ πρὸς μὲν τοὺς τρόπους τοὺς ὑμετέρους ἀσθενὴς ἄν μου ὁ λόγος εἴη, εἰ τά τε ὑπάρχοντα σῴζειν παραινοίην καὶ μὴ τοῖς ἑτοίμοις περὶ τῶν ἀφανῶν καὶ μελλόντων κινδυνεύειν· ὡς δὲ οὔτε ἐν καιρῷ σπεύδετε οὔτε ῥᾴδιά ἐστι κατασχεῖν ἐφ' ἃ ὥρμησθε, ταῦτα διδάξω. – « Comme, en outre, avec votre caractère, mon discours, je le sais, ne porterait pas, si je vous conseillais de veiller au maintien de votre situation et de ne pas mettre en péril, pour un avenir obscur, des avantages à portée de votre main, j'entends seulement vous montrer, et que vous vous laissez entraîner mal à propos, et que, de l'objet qui vous passionne, il n'est pas aisé de se rendre maître ».

personnalité et la réputation d'Alcibiade[11], avant de rapporter son discours (VI, 16-18). Le chapitre 19 indique l'état d'esprit des Athéniens à ce moment du débat et introduit le dernier discours de Nicias (VI, 20-23). Son objectif reste inchangé, seule la méthode évolue. Il « se dit que peut-être l'idée des dispositions à prendre, s'il [insiste] sur leur ampleur, les [fera] changer d'avis »[12]. Cette volonté de Nicias de faire abandonner le projet d'expédition est répétée par Thucydide dans sa transition entre le dernier discours de Nicias et l'analyse de ses effets. L'historien ajoute alors à l'intérêt de la cité invoqué par Nicias, une motivation plus personnelle :

> Ο μὲν Νικίας τοσαῦτα εἶπε νομίζων τοὺς Ἀθηναίους τῷ πλήθει τῶν πραγμάτων ἢ ἀποτρέψειν ἤ, εἰ ἀναγκάζοιτο στρατεύεσθαι, μάλιστ' <ἂν> οὕτως ἀσφαλῶς ἐκπλεῦσαι.
>
> Voilà tout ce que dit Nicias. Son idée était que, par leur nombre, les mesures à prendre ou bien détourneraient les Athéniens de leur projet, ou bien, en tout cas s'il était contraint de faire l'expédition, lui permettraient de s'y engager avec plus de sécurité.[13]

Cet ajout contredit la déclaration de Nicias, faite au style direct au début de son premier discours : « moins que tout autre, je crains pour ma personne »[14]. S'il partage l'analyse de Nicias sur l'ampleur du projet et l'importance des moyens qu'il implique[15], l'historien reste également lucide sur la personnalité du principal orateur qui parle contre la conquête de la Sicile. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il le montre hésitant, ou prêt à se démettre de ses fonctions[16].

Le thème des motivations personnelles est ainsi perceptible dans l'ensemble de l'antilogie et ne se limite pas au seul Alcibiade. Il est également illustré par le conflit politicien qui oppose les deux hommes. Thucydide rappelle qu'Alcibiade et Nicias n'en sont pas à leur premier affrontement[17]. Nous avons déjà décrit le vocabulaire avec lequel Nicias attaque Alcibiade[18], mais il faut insister ici sur le fait que les reproches de

---

11 Comme nous l'avons montré, cette nouvelle description d'Alcibiade ne reproduit pas celle du livre V, mais montre au contraire l'aggravation de la *pleonexia* d'Alcibiade d'après Thucydide. Sur ce portrait en deux temps, voir *supra* p. 196-198 chap. 4.

12 VI, 19, 2.

13 VI, 24, 1.

14 VI, 9, 2 : ἧσσον ἑτέρων περὶ τῷ ἐμαυτοῦ σώματι ὀρρωδῶ.

15 VI, 1, 1 : « La plupart des Athéniens n'avaient pas idée de la grandeur de l'île ni du nombre de ses habitants, grecs et barbares ; et ils ne se rendaient pas compte qu'ils soulevaient une guerre à peine inférieure en importance à celle contre le Péloponnèse ».

16 Au moment des débats sur l'expédition à mener à Pylos et Sphactérie, Nicias se démet de son commandement et l'offre à Cléon. S'il recherche ici à mettre en difficulté Cléon, cela lui permet aussi de ne pas commander une opération difficile et risquée. Voir IV, 28.

17 VI, 15, 2. À rapprocher de l'épisode des négociations avec les Argiens : V, 43-46.

18 VI, 12, 2, voir *supra* p. 192-193 chap. 4.

Nicias visent aussi bien son adversaire personnel que ses soutiens[19]. À travers les deux orateurs, Thucydide exprime un conflit de partis. Les attaques sont d'ailleurs violentes. Malgré son annonce, Nicias ne se borne pas à parler des difficultés de l'expédition, mais ponctue son intervention par des piques et des mots assassins. De son côté, Alcibiade justifie sa désignation comme stratège et sa vie privée tout en rejetant la responsabilité de ce discours sur Nicias[20]. Il est vrai qu'Alcibiade se montre très intéressé par « la "manifestation" en tant que telle, [c'est-à-dire] la simple "apparition dans l'espace public" »[21]. Cornelius Castoriadis déduit de cette caractéristique une opposition entre, d'une part les « bâtisseurs » de la démocratie, Thémistocle et Périclès, et d'autre part, ses « fossoyeurs », Cléon et Alcibiade. Nous ne remettons pas en cause l'importance de l'apparition publique pour Alcibiade ; pour lui, montrer est une manière de prouver et d'imposer[22]. Toutefois, nous ne pensons pas que Nicias ne recherche pas lui aussi la « manifestation ». Lui non plus, il ne parvient pas à se faire accepter comme *prôtos anèr* par le *dèmos*[23], et l'intérêt personnel le guide tout autant qu'Alcibiade[24]. La virulence des échanges ne constitue pas pour autant un indice d'une soudaine dégradation de la vie publique athénienne. Les séances de l'assemblée pouvaient être houleuses et intenses, comme en témoignent les propos de Diodote à l'égard de Cléon[25] devant les citoyens athéniens, mais également en présence de représentants de Mytilène. En outre, il faut rappeler qu'en dehors des attaques personnelles, les deux orateurs de l'antilogie ne se distinguent pas par une impartialité et une objectivité parfaites. Leurs discours sont orientés, car ils doivent convaincre les Athéniens de se rallier à leur parti. Ainsi, Alcibiade présente une situation en Sicile favorable où chaque information n'est

19 Voir en particulier VI, 13.

20 VI, 16, 1 : ἀνάγκη γὰρ ἐντεῦθεν ἄρξασθαι, ἐπειδή μου Νικίας καθήψατο « [...] force m'est bien de commencer par là, puisque Nicias m'a pris à partie ». Sans prendre parti, Thucydide nous semble relever l'erreur commise par Nicias d'avoir attaqué aussi frontalement Alcibiade. En effet, entre les deux premiers discours, il rappelle l'opposition habituelle entre les deux hommes, mais présente aussi les propos d'Alcibiade comme une réponse provoquée par les propos malveillants de Nicias : καὶ ὅτι αὐτοῦ διαβόλως ἐμνήσθη « de plus, [Nicias] l'avait attaqué en passant » (VI, 15, 2).

21 Castoriadis 1986, p. 143.

22 Voir *infra* p. 317-322.

23 Castoriadis 2011, p. 283.

24 H. Houssaye (1873, II p. 19) l'avait déjà signalé.

25 Dès ses premiers mots (III, 42, 1-2), Diodote associe Cléon, sans le nommer, à la folie (ἄνοια), au manque d'éducation (ἀπαιδευσία), à un jugement limité (βραχύτης), avant de le traiter à deux reprises de sot (ἀσύνετος) et de l'accuser de penser à des intérêts personnels lorsqu'il refuse le débat.

ni intégralement fausse[26], ni complètement exacte[27]. Comme nous le verrons, Nicias agit de la même manière, y compris dans ses propos sur l'état de la ligue délienne.

Enfin, pour conclure nos propos préliminaires sur la nature de cette antilogie, il faut mettre en évidence l'intervention de Thucydide et le rôle qu'il donne aux deux premiers discours dans son projet historique général. Comme à son habitude, Thucydide recompose les discours et réécrit les propos des deux protagonistes, mais il nous semble que son intervention est avant tout perceptible dans le contexte qu'il établit autour de l'antilogie. Outre le procédé habituel d'effacer les autres orateurs[28] et de construire la démonstration autour d'individus antagonistes, Thucydide rapporte ici un débat dont l'issue factuelle est déjà connue depuis le livre II[29] et l'introduction du livre VI[30]. Ce choix renforce, nous semble-t-il, la dimension idéologique et théorique que Thucydide souhaite donner ici à ces discours, en même temps que le caractère inéluctable de l'expédition de Sicile[31]. Ainsi, outre cette dimension idéologique, Thucydide met également en lumière l'instabilité des décisions athéniennes et la division qui règne dans la cité à cet instant de la guerre : il nous montre deux politiques possédant chacune des partisans et des opposants, dont la rivalité des ambitions perturbe l'équilibre civique. Là encore, l'historien le fait en anticipant le résultat même des débats. L'antilogie s'achève en effet avec la victoire du parti d'Alcibiade pour ce qui est de la décision de maintenir l'expédition de Sicile[32], mais Thucydide annonce déjà l'exil de ce dernier[33], alors même qu'aucune des affaires de sacrilèges qui l'impliquent ne

26 Par exemple en VI, 17, 4, Alcibiade rapporte l'existence de *staseis* dans les cités siciliennes ; or une fois sur place, il semble bien que les Athéniens puissent lier des contacts et être soutenus depuis l'intérieur d'une cité par des factions minoritaires cherchant à prendre le pouvoir. Voir l'opération organisée par Alcibiade avec un soutien interne dans Messine : VI, 74, 1.

27 En VI, 17, 2-5, Alcibiade décrit une Sicile très divisée et insuffisamment armée. L'issue de l'expédition lui donnera tort, et les premières difficultés du corps expéditionnaire montrent une situation plus complexe et contrastée. Pour autant, dans le récit immédiat, le processus d'unification n'est pas encore achevé, et une politique commune n'existe pas encore en Sicile. Malgré les décisions prises pour se préparer à l'attaque athénienne (VI, 41), les cités siciliennes, y compris celles qui sont traditionnellement alliées à Syracuse, adoptent une attitude ambiguë dans un premier temps. Par exemple, Messine refuse l'alliance athénienne, mais ouvre un marché en dehors de la ville. Voir VI, 50, 1.

28 Voir *supra* p. 305 n. 5.

29 II, 65, 11-12.

30 VI, 1.

31 On pense alors à la prédiction prêtée par Platon à Socrate et qui conclut le *Premier Alcibiade* (135e) : « je vois la puissance de notre peuple et je redoute qu'elle ne l'emporte sur moi et sur toi ».

32 VI, 24, 2-5.

33 VI, 15, 4.

s'est produite. De cette manière, Thucydide signale que pour ce qui est des événements historiques, Alcibiade remporte ici une victoire provisoire et instable.

1.2. Opposition entre consolidation/Nicias et conquête/Alcibiade ?

Nous avons décrit et souligné la dimension idéologique de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade. Nous voudrions maintenant étudier plus en détail les deux théories antagonistes qu'elle exprime en apportant une légère nuance à l'analyse juste et précise de Jacqueline de Romilly. Selon l'helléniste, « Nicias, partisan de la prudence, veut consolider l'empire et non l'agrandir ; Alcibiade défend contre lui le principe même de la conquête, qui a permis l'établissement de l'empire, et qui est une nécessité pour Athènes : en ne s'accroissant pas, une cité comme elle risque de se perdre, et elle n'est pas maîtresse de limiter à son gré sa domination »[34]. Nous ne remettons pas en cause cette analyse synthétique des concepts impérialistes exprimés dans l'antilogie, mais nous souhaitons définir les réalités pratiques impliquées par les termes « consolider » et « accroître ».

Les deux conceptions de Nicias et Alcibiade sont exprimées dans les deux premiers discours de l'antilogie qui se répondent, avec des nuances dans la méthode suivie. Nous les représentons sous la forme d'un tableau afin de rendre visible la méthode des deux orateurs pour théoriser leur vision de l'*archè*.

34 Romilly 1951, p. 49-50.

Structure des deux premiers discours de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade

Nicias		Alcibiade	
VI, 9, 1	**Préambule :** nécessité de revenir sur la décision de partir en Sicile	VI, 16, 1	**Préambule :** droit au commandement et nécessité d'une défense personnelle
VI, 9, 2-3	**Objectif implicite :** « veiller au maintien de la situation »	VI, 16, 2-5	**Défense personnelle :** la conduite privée sert les intérêts publics ; les citoyens sont en concurrence et peuvent refuser l'égalité pour les honneurs
VI, 10, 1-4	**Difficulté 1 :** la paix est fragile en Grèce ; une guerre sur deux fronts est à craindre	VI, 16, 6-17, 1	**Fin de la défense personnelle :** bilan de l'action passée d'Alcibiade et perspective future ; attaque de Nicias sous couvert de compliment
VI, 10, 5	**Difficulté 2 :** l'empire est en partie révolté depuis plusieurs années	VI, 17, 2-6	**Réponse à la difficulté 1 :** - les Siciliens ne sont pas aussi forts qu'on le prétend ; - les Péloponnésiens sont inactifs ; si la guerre est à nouveau déclarée, ils seront tenus en respect par la flotte
VI, 11-12, 1	**Conduite à tenir :** - en Sicile, les Athéniens doivent laisser les Syracusains dominer et ne pas honorer leur alliance avec Ségeste ; - en Grèce, les ressources athéniennes doivent être consacrées aux Athéniens	VI, 18, 1-2	**Premier propos général :** en s'alliant, les Athéniens ont toujours un double objectif défensif et interventionniste
VI, 12, 2	**Attaque personnelle contre Alcibiade**	VI, 18, 3	**Deuxième propos général :** une cité dominante doit poursuivre ses conquêtes ou changer (accepter la domination d'autrui) ; tout contrôle est impossible
VI, 13, 1	**Attaque contre le parti d'Alcibiade :** appel à la raison des hommes d'âge mûr	VI, 18, 4-5	**Conduite à tenir :** - partir en Sicile et tenir ainsi les Péloponnésiens en respect ; - la flotte reste le fondement de la puissance d'Athènes
VI, 13, 2	**Proposition de vote :** - la requête des Ségestains sera rejetée ; - les Athéniens n'interviendront pas	VI, 18, 6-7	**Appel aux habitudes des Athéniens :** jeunes et vieux doivent s'associer ; l'inaction use, la lutte renforce
VI, 14	**Justification du nouveau vote :** agir en bon citoyen		

1.2.1. Consolidation de l'empire inapplicable de Nicias

Nicias expose sa vision de l'impérialisme dès l'introduction de son premier discours. Nous avons déjà cité ce texte brièvement sous un autre angle[35]. Nous y revenons maintenant :

> καὶ πρὸς μὲν τοὺς τρόπους τοὺς ὑμετέρους ἀσθενὴς ἂν μου ὁ λόγος εἴη, εἰ τά τε ὑπάρχοντα σῴζειν παραινοίην καὶ μὴ τοῖς ἑτοίμοις περὶ τῶν ἀφανῶν καὶ μελλόντων κινδυνεύειν· ὡς δὲ οὔτε ἐν καιρῷ σπεύδετε οὔτε ῥᾴδιά ἐστι κατασχεῖν ἐφ' ἃ ὥρμησθε, ταῦτα διδάξω.
>
> Comme, en outre, avec votre caractère, mon discours, je le sais, ne porterait pas, si je vous conseillais de veiller au maintien de votre situation et de ne pas mettre en péril, pour un avenir obscur, des avantages à portée de votre main, j'entends seulement vous montrer, et que vous vous laissez entraîner mal à propos, et que, de l'objet qui vous passionne, il n'est pas aisé de se rendre maître.[36]

La première fois qu'il exprime sa vision de l'impérialisme, Nicias ne la présente pas comme une théorie, mais plutôt comme une méthode qu'il choisirait pour convaincre les Athéniens de ne pas se rendre en Sicile. Après avoir montré les difficultés inhérentes à une guerre sur deux fronts, l'orateur répète ce précepte, mais cette fois dans des termes plus clairs et explicites, sans le réduire à une argumentation.

> ὥστε χρὴ σκοπεῖν τινὰ αὐτὰ καὶ μὴ μετεώρῳ τε <τῇ> πόλει ἀξιοῦν κινδυνεύειν καὶ ἀρχῆς ἄλλης ὀρέγεσθαι πρὶν ἣν ἔχομεν βεβαιωσώμεθα[37], εἰ Χαλκιδῆς γε οἱ ἐπὶ Θρᾴκης ἔτη τοσαῦτα ἀφεστῶτες ἀφ' ἡμῶν ἔτι ἀχείρωτοί εἰσι καὶ ἄλλοι τινὲς κατὰ τὰς ἠπείρους ἐνδοιαστῶς ἀκροῶνται.
>
> Dans ces conditions, on doit considérer les choses, et ne pas prendre sur soi de mettre la cité en péril quand elle est loin du port, ni aspirer à un nouvel empire avant d'avoir consolidé le nôtre, s'il est de fait que les Chalcidiens de la côte thrace, depuis tant d'années en dissidence, échappent encore à notre main, et que, ça et là, dans les pays continentaux, d'autres peuples n'obéissent que d'une façon douteuse.[38]

Ces propos contiennent effectivement une théorie de l'impérialisme fondée sur la consolidation comme Jacqueline de Romilly l'a souligné. Cette théorie se veut cependant confirmée par la mention de la révolte de la Chalcidique ; et la reprise en main des affaires athéniennes dans cette région serait alors le bon programme que Nicias oppose à la dangereuse conquête. Toutefois, il nous semble important de préciser que la révolte des Chalcidiens est en fait un argument de Nicias, et non pas une mise en œuvre pratique de sa

35 Voir *supra* p. 305.

36 VI, 9, 3. J. de Romilly (1951, p. 260) a mis en évidence que Nicias attaque ici le caractère des Athéniens prompts à l'action.

37 Sur l'usage du même verbe pour qualifier les actions des Athéniens en Sicile, voir *infra* p. 315.

38 VI, 10, 5.

théorie impérialiste. En effet, détaché d'Athènes lors de la prise d'Amphipolis par Brasidas en 424, le territoire de la Chalcidique n'a pas été réintégré dans l'empire en 421, et une trêve fragile perdure depuis six années déjà[39] sans qu'aucune action sérieuse n'ait été entreprise du côté des Athéniens. Deux années avant l'antilogie, Nicias renonça même à mener une expédition dans cette région[40]. Ce paradoxe du discours de Nicias a été brièvement relevé par Jean Hatzfeld qui rappelait le « peu d'empressement qu'il [Nicias] montra à mener, en 417, l'expédition contre Amphipolis »[41]. Ainsi, le programme que Nicias proposerait en 415 serait justement celui qu'il n'a pas appliqué en 417, malgré son mandat de stratège et la décision prise par l'assemblée. Cette observation a une double conséquence sur la lecture du premier discours de Nicias : d'une part, vis-à-vis de son auditoire, il fournit un argument spécieux dans l'unique dessein d'empêcher l'expédition de Sicile ; d'autre part, si l'on considère sa vision théorique de l'empire, nous devons dire qu'elle n'est adossée à aucune politique concrète qui permettrait de préserver l'empire déjà acquis. La nuance est de taille. Dans le débat avec Alcibiade, Nicias représente un impérialisme raisonné et modéré, mais inapplicable, en tout cas par lui. Il est avant tout le représentant d'un parti *pacifiste* qui non seulement souhaite éviter une nouvelle guerre contre les Péloponnésiens, mais également limiter les actions de la cité, au moins depuis 421. On comprend dès lors pourquoi Alcibiade répond au discours de Nicias sur le thème de l'inaction, et non pas sur celui de la consolidation.

1.2.2. Réponse d'Alcibiade

La réponse d'Alcibiade comporte deux parties apparemment distinctes. De VI, 16 à 17, 1, Alcibiade présente une défense personnelle qu'il appuie par une remarque générale sur la rivalité entre citoyens dans la recherche des honneurs[42]. Puis, de 17, 2 à la fin du discours, il expose sa vision de l'empire athénien et la nécessité de partir en Sicile. La théorie impérialiste dont il est le porte-voix se trouve exprimée sous la forme de deux considérations. Tout d'abord, il déclare :

> Τὸν γὰρ προύχοντα οὐ μόνον ἐπιόντα τις ἀμύνεται, ἀλλὰ καὶ ὅπως μὴ ἔπεισι προκαταλαμβάνει. Καὶ οὐκ ἔστιν ἡμῖν ταμιεύεσθαι ἐς ὅσον βουλόμεθα ἄρχειν, ἀλλ' ἀνάγκη, ἐπειδήπερ ἐν τῷδε καθέσταμεν, τοῖς μὲν ἐπιβουλεύειν, τοὺς δὲ μὴ ἀνιέναι, διὰ τὸ ἀρχθῆναι ἂν ὑφ' ἑτέρων αὐτοῖς κίνδυνον εἶναι, εἰ μὴ

39 VI, 7, 4.

40 V, 83.

41 Hatzfeld 1951, p. 148 n. 1. Sur l'expression κατὰ τὰς ἠπείρους, voir *HCT* IV, p. 233 pour qui « Nikias' rhetorical statement is of a type which cannot be effectively challenged », faute d'exemple précis à cette époque.

42 Ce thème était déjà en partie abordé par Périclès dans l'oraison funèbre (II, 37). Sur le rôle de ce passage dans le portrait d'Alcibiade, voir *supra* p. 193-194 chap. 4.

αὐτοὶ ἄλλων ἄρχοιμεν. Καὶ οὐκ ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἐπισκεπτέον ὑμῖν τοῖς ἄλλοις τὸ ἥσυχον, εἰ μὴ καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα ἐς τὸ ὁμοῖον μεταλήψεσθε.

[...] qui domine, point n'est besoin qu'il attaque pour qu'on s'en défende, on prend les devants pour que lui-même n'attaque pas. J'ajoute qu'il nous est impossible de régler, comme on fait d'un domaine, l'extension de notre empire, mais qu'au point où nous nous sommes mis, force nous est, ici, d'ourdir des menaces, là, de ne pas céder, car le risque est pour nous de tomber, le cas échéant, sous l'empire d'autrui, si nous n'en exercions pas nous-mêmes un sur d'autres ; et vous ne pouvez pas, vous, considérer le repos du même point de vue que les autres, si vous ne devez aussi renouveler, à l'instar des leurs, vos maximes de conduite.[43]

Pour reprendre les mots de Cornelius Castoriadis, « nous avons là un bel exemple de ce qu'est l'automatisme de l'expansion chez Thucydide »[44]. Un automatisme de l'*archè* qu'Alcibiade associe aux ἐπιτηδεύματα des Athéniens et qu'il oppose à la vision de Nicias recommandant de préférer le maintien à l'avenir obscur : ne pas « lâcher la proie pour l'ombre (ἑτοίμος – ἀφανῶν καί μελλόντων) »[45]. En théorisant cette forme de l'impérialisme pure, Alcibiade prévoit, contrairement à Périclès, une autre voie : s'ils ne souhaitent pas poursuivre leur politique de conquête, les Athéniens peuvent changer de mœurs. La démonstration est bien sûr rhétorique, et Alcibiade n'envisage pas sérieusement une évolution de ce type[46]. En fait, en rendant explicite cette porte de sortie, Alcibiade ne montre que plus clairement aux Athéniens l'impossibilité de choisir une politique autre qu'un impérialisme fondé sur et exprimé par la conquête. D'ailleurs dans sa conclusion, il apporte la – sa – réponse à la question de cette alternative.

Παράπαν τε γιγνώσκω πόλιν μὴ ἀπράγμονα τάχιστ' ἄν μοι δοκεῖν ἀπραγμοσύνης μεταβολῇ διαφθαρῆναι, καὶ τῶν ἀνθρώπων ἀσφαλέστατα τούτους οἰκεῖν οἳ ἄν τοῖς παροῦσιν ἤθεσι καὶ νόμοις, ἢν καὶ χείρω ᾖ, ἥκιστα διαφόρως πολιτεύωσιν.

Pour tout dire, enfin, je professe qu'à mon sens, une cité qui ne connaît pas l'inaction ne peut pas plus rapidement se perdre qu'en renonçant à l'action, et qu'il n'y a peuples plus en sécurité chez eux que ceux qui, dans leur politique, s'écartent le moins, fussent-elles mauvaises, des mœurs et coutumes qu'ils se sont faites.[47]

---

43 VI, 18, 2-3. Voir le commentaire de C. Castoriadis (2011, p. 284) : « ce n'est pas en notre pouvoir de thésauriser, de gérer comme un avare notre pouvoir. Au point où nous en sommes, il nous faut menacer les uns ou ne pas céder devant les autres, si nous n'exerçons pas l'empire sur les autres, nous risquons de tomber sous l'empire d'autrui ».

44 Castoriadis 2011, p. 284.

45 Romilly 1951, p. 175. Pour J. de Romilly, l'avertissement de Nicias est issu de la sagesse grecque, « c'est le mot de l'homme prudent : "un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras" » (p. 246 n. 2).

46 Voir Romilly 1951, p. 182. J. de Romilly rapproche donc Alcibiade de Cléon qui lui aussi envisage une alternative (III, 40, 4), contrairement à Périclès.

47 VI, 18, 7.

Il faut noter l'importance du verbe γιγνώσκειν, construit ici avec une infinitive, que l'on pourrait traduire par « J'ai la ferme opinion que [...] ». La traduction française par le verbe « professer » a le même sens, mais elle accentue le caractère déclaratif des propos d'Alcibiade : il déclare publiquement son opinion sur la notion d'empire. Toutefois, elle insiste moins sur la valeur de l'opinion qui est professée : or, il ne s'agit pas d'une croyance, ou d'une vague pensée, mais bien d'une opinion qui a été formée par une réflexion, une connaissance du sujet. Alcibiade conclut son discours en énonçant le principe qu'il vient d'argumenter. Le coup porté à l'argumentation de Nicias et à sa théorie est imparable. Pour une cité impérialiste, le risque le plus grand est de céder à l'ἀπραγμοσύνη, et non pas le désir de conquérir. Alcibiade reproche donc à Nicias, non pas sa théorie de la consolidation, mais son manque d'application pratique. Reformulée par Alcibiade, la théorie de Nicias montre toute sa contradiction : elle n'est pas celle de la consolidation, mais bien celle de l'immobilité[48].

Entre ces deux passages de son discours – le premier où il expose sa théorie, mais propose une alternative, et le second, où il montre l'inutilité, pour ne pas dire le risque plus grand qu'il y a à changer –, Alcibiade indique son programme politique : la conquête de la Sicile gardera en respect les Péloponnésiens, et la puissance des Athéniens sera toujours garantie par la flotte. En procédant de cette manière, Alcibiade ne commet pas l'erreur du premier discours de Nicias. Il expose une théorie adossée à un programme politique pratique. Certes, il ne le détaille pas à l'extrême, mais les deux s'accordent. Alors que Nicias prend un ton académique et plaintif[49], Alcibiade donne un ton sécurisant à son discours en rappelant les fondements de la puissance athénienne. Les cités, comme les hommes, sont des êtres agonistiques qui sont condamnés à poursuivre leur conquête pour ne pas tomber[50] ; il n'y a donc pas de danger à poursuivre, tant que les fondements l'*archè* de la cité sont préservés. Avant tout, Alcibiade reste le représentant de ceux qui depuis 421 veulent la guerre et l'accroissement de l'empire des Athéniens.

À la suite de Michel Menu, il faut rappeler « les dernières sentences chargées d'antithèses. Une cité qui devient moribonde à force de se laisser vieillir, c'est une cité vouée au repos (ἂν ἡσυχάζῃ), à l'usure (τρίψεσθαι), au déclin (ἐγγηράσεσθαι), à l'inaction (ἀπραγμοσύνης), à la stérilité des phrases (λόγῳ), à sa perte (διαφθαρῆναι). Inversement, une cité animée par

48 Lors du conseil des stratèges en Sicile, Alcibiade émet le même reproche, cette fois dans un contexte militaire, et non pas théorique. VI, 48, 1 : Ἀλκιβιάδης δὲ οὐκ ἔφη χρῆναι τοσαύτῃ δυνάμει ἐκπλεύσαντας αἰσχρῶς καὶ ἀπράκτους ἀπελθεῖν [...] – « Alcibiade en revanche soutenait qu'après avoir pris la mer avec des forces aussi importantes on ne pouvait s'en aller honteusement sans avoir rien fait ».

49 Sur le ton du discours de Nicias, voir *HCT* IV, p. 231.

50 Voir *infra* p. 319.

le dynamisme de la jeunesse, c'est une cité qui lutte sans cesse (ἀγωνιζομένην δὲ αἰεὶ), qui accroît son expérience (ἐμπειρίαν), qui se défend par des actes (ἔργῳ), qui ne connaît pas l'inaction (μὴ ἀπράγμονα), qui garantit sa sécurité (ἀσφαλέστατα), en un mot qui demeure fidèle à ses mœurs et coutumes politiques (ἤθεσι καὶ νόμοις [...] πολιτεύωσιν). Le trait final fait l'apologie d'un impérialisme expansionniste, représenté par Périclès dans son dernier discours, pérennisé par Alcibiade et la jeunesse qui l'appuie, en l'opposant à un impérialisme modéré jusqu'à la tiédeur, tel que le conçoit Nicias, approuvé par la classe de la vieillesse »[51]. Toujours selon lui, « par la supériorité qu'il lui attribue dans le *logos*, l'historien trahit peut-être son inclination pour la formulation des thèses d'Alcibiade, tout en mesurant l'ampleur de l'issue désastreuse du projet »[52]. Il ne semble pas évident que Thucydide accorde à Alcibiade une supériorité dans le *logos* que l'orateur n'aurait pas eu de lui-même au cours de cette assemblée. Il ne nous semble donc pas sûr que Thucydide incline vers cette expression de l'impérialisme athénien, tout en émettant des réserves sur sa conclusion désastreuse. En revanche, Thucydide, nous semble-t-il, s'il n'approuve pas l'automatisme de la conquête théorisé par Alcibiade, ne soutient pas non plus la position de Nicias.

1.3. Conclusion partielle

L'antilogie de Nicias et d'Alcibiade expose deux visions de l'impérialisme. La théorie de la consolidation s'entend dans une acception quasi médicale du terme : Nicias et son parti entendent que la cité reste en repos et soigne ses plaies sans mener d'opérations risquées. Celle d'Alcibiade, c'est-à-dire la conquête, entend poursuivre la tradition interventionniste des Athéniens, parfois par d'autres moyens. L'emploi du verbe βεβαιώσασθαι par Hermocrate sur la manière de faire des Athéniens est en ce sens intéressant[53].

51 Menu 1994, p. 139.

52 Menu 1994, p. 141.

53 Dans le discours de Camarine, Hermocrate déclare aux Siciliens : καὶ εἴ τῳ ἄρα παρέστηκε τὸν μὲν Συρακόσιον, ἑαυτὸν δ' οὐ πολέμιον εἶναι τῷ Ἀθηναίῳ, καὶ δεινὸν ἡγεῖται ὑπέρ γε τῆς ἐμῆς κινδυνεύειν, ἐνθυμηθήτω οὐ περὶ τῆς ἐμῆς μᾶλλον, ἐν ἴσῳ δὲ καὶ τῆς ἑαυτοῦ ἅμα ἐν τῇ ἐμῇ μαχούμενος, τοσούτῳ δὲ καὶ ἀσφαλέστερον ὅσῳ οὐ προδιεφθαρμένου ἐμοῦ, ἔχων δὲ ξύμμαχον ἐμὲ καὶ οὐκ ἐρῆμος ἀγωνιεῖται· τόν τε Ἀθηναῖον μὴ τὴν τοῦ Συρακοσίου ἔχθραν κολάσασθαι, τῇ δ' ἐμῇ προφάσει τὴν ἐκείνου φιλίαν οὐχ ἧσσον βεβαιώσασθαι βούλεσθαι. – « Et si l'un de vous, peut-être, s'arrête à cette idée que le Syracusain, mais non lui, constitue aux yeux de l'Athénien l'ennemi, et s'il trouve mauvais de courir des dangers pour moi, qu'il se mette bien dans l'esprit qu'il se battra chez moi, non point pour moi spécialement, mais pour lui tout aussi bien, et avec d'autant plus de sécurité que, si je n'ai pas d'abord été moi-même anéanti, il m'aura pour allié dans la lutte, et ne sera point

Nous retrouvons dans l'antilogie la même dichotomie de la société athénienne qu'en 421. Nicias représente toujours les *pacifistes*, et Alcibiade les *belliqueux*. Au moment de la paix de Nicias, ils s'affrontaient au sujet de la guerre contre les Péloponnésiens : le premier voulait la paix à tout prix, tandis que le second comprenait la paix comme une période de calme où les Athéniens pouvaient prendre l'avantage[54]. En 415, guerre et paix restent des programmes politiques[55] que les orateurs utilisent pour prendre la direction des affaires.

Au-delà de ce débat théorique sur l'impérialisme, l'antilogie fournit donc une photographie de la société athénienne en 415. Les mouvements qui l'agitent sont en partie inchangés depuis le début du conflit : les Athéniens restent partagés entre ceux qui veulent intervenir dans des conflits – dans l'espoir d'augmenter leur puissance – et ceux qui souhaitent préserver et administrer l'empire déjà acquis. Toutefois, avec l'annonce du vote conduisant à l'expédition de Sicile et, surtout, celle du futur exil d'Alcibiade bien avant que la cause soit révélée, il ressort du texte de Thucydide un autre thème : outre la division habituelle des Athéniens, en 415 le corps civique est travaillé par une crainte exacerbée de la tyrannie, qui sera bientôt utilisée dans la lutte pour la première place dans la cité, y compris dans des actions qui, comme la mutilation des Hermès, dépassent par leur gravité l'utilisation habituelle d'affaires judiciaires pour écarter un adversaire[56].

2. L'impérialisme d'Alcibiade dans le contexte historique

Après avoir défini la théorie impérialiste d'Alcibiade en fonction de celle de Nicias, considérée d'un point de vue plus pratique, nous traitons ici la problématique induite par l'expédition de Sicile. Par son ampleur, cette tentative de conquête constitue bien un tournant dans l'impérialisme athénien. De même, le discours d'Alcibiade s'il reprend des thèmes péricléens, montre un impérialisme plus exacerbé. Toutefois, le rôle exact d'Alcibiade dans ce tournant impérialiste de 415 est à préciser.

---

isolé ; au surplus, ce que l'Athénien veut, ce n'est point châtier l'hostilité du Syracusain, mais, au moins autant, me prendre pour prétexte, afin de consolider l'amitié de l'autre partie » (VI, 78, 1). Cf. l'usage du même verbe par Nicias en VI, 10, 5 à propos de la nécessité de consolider l'*archè* déjà possédée.

54 Voir *infra* p. 335-351 et 374 chap. 8.

55 Voir *supra* p. 232-238 chap. 5.

56 En faveur de cette vision, voir J. de Romilly (1951, p. 195) pour qui Thucydide a eu tendance, « après coup, à mettre plus en relief certains points, comme l'importance des troubles qui firent bannir Alcibiade, ou les réserves de puissance que devait montrer Athènes ».

2.1. Le modèle de Périclès selon Thucydide

Les thèmes abordés par Alcibiade sont proches de ceux du dernier discours de Périclès, mais aussi de certains éléments de l'oraison funèbre.

Deux thèmes de l'oraison funèbre se retrouvent dans le discours d'Alcibiade à Athènes : d'une part, le thème attendu de la construction de l'*archè* et le rôle des ancêtres ; d'autre part, une explication des ἐπιτηδεύματα des Athéniens[57]. Toutefois, l'oraison de Périclès et le discours d'Alcibiade se distinguent par leur contexte. L'oraison funèbre, très codifiée, ne répond pas au discours d'un autre orateur. Son auditoire large – des Athéniens, des métèques, mais aussi des étrangers – explique les propos de Périclès : il s'agit d'honorer les morts tombés à la guerre, de réconforter les familles et d'inciter la jeunesse à continuer la lutte en rappelant la gloire des ancêtres et celle de la cité. Comme Cornelius Castoriadis[58] le remarque, l'oraison funèbre est *xumphoron* ; elle nous montre l'image idéale d'Athènes. Dans ce contexte, les ἐπιτηδεύματα (« les occupations », « le genre de vie ») illustrent la tolérance – plus théorique que réelle – envers les citoyens différents. L'oraison funèbre devient le symbole de la grandeur d'Athènes et de l'union de tous au sein de la cité, qui garantit l'éducation des orphelins. Chacun y a sa place pourvu qu'il s'occupe de politique. Au contraire, l'antilogie sur l'expédition est un affrontement dialogique, qui plus est en trois actes. Les rappels faits à propos des habitudes des Athéniens ne sont pas une explication idéalisée tournée vers l'extérieur – et aussi vers le lecteur –, comme dans l'oraison funèbre, mais plutôt une argumentation personnelle destinée à se justifier devant l'assemblée des citoyens.

En outre, l'émulation vantée par Périclès dans l'oraison est différente de celle érigée par Alcibiade. Avec ce dernier, elle est si exacerbée que la conclusion de Périclès ne s'applique plus – peut-être ne s'était-elle, du reste, jamais appliquée, ou bien restait-elle toute relative ? Dans la conception présentée par Alcibiade, les ambitions privées prennent désormais une valeur positive. Elles sont l'expression de l'émulation des citoyens, c'est-à-dire d'une rivalité *normale* au sein de la cité dans le but d'exercer un commandement. Si cette compétition provoque des tensions, des jalousies et des rejets sur l'instant, elle est *a posteriori* justifiée et rétablie comme une bonne pratique par l'attitude des individus et des cités qui vantent les mérites de ceux qui ont agi

57 Sur l'usage du terme ἐπιτηδεύματα par Thucydide, voir les sept occurrences qui désignent :
- la conduite privée (II, 37, 2 ; VI, 15, 4, à propos d'Alcibiade ; VI, 29, 1) ;
- les mœurs d'un pays (I, 138, 2) ou les habitudes d'une cité (I, 71, 2, dans la comparaison des Corinthiens entre Athènes et Sparte ; VI, 18, 3)
- la conduite politique (I, 32, 3).

58 Castoriadis 2011, p. 135.

ainsi. Pour ce dernier point, le discours d'Alcibiade se rapproche davantage du dernier discours de Périclès (II, 64, 4-5), avec cependant une différence majeure : Périclès fait passer l'intérêt collectif avant celui de l'individu (II, 60, 2-3).

Concernant le second parallèle, Jacqueline de Romilly le récuse : « il se peut qu'une des phrases du discours d'Alcibiade ait été – dans un sens ou dans l'autre – mise en relation avec le dernier discours de Périclès ; mais l'antilogie, elle, a été construite selon des intentions qui sont indépendantes. Elle se rencontre avec lui, elle ne se réfère pas à lui »[59]. En effet, prise dans son ensemble, l'antilogie ne reprend pas et ne répond pas au dernier discours de Périclès. Toutefois, ce constat n'empêche pas l'existence d'un parallèle fort et conscient, nous semble-t-il, entre les propos de Périclès et ceux d'Alcibiade, qui procéderait des associations que peut créer Thucydide pour faire réfléchir son lecteur. Selon nous, le second pourrait avoir et revendiquer le premier pour modèle, sans pour autant parvenir à se hisser à son niveau, aux yeux de Thucydide. Nous nous proposons ici d'étudier les éléments convergents et divergents des deux hommes dans leur discours sur l'impérialisme tels que les rapporte Thucydide. Avant cela, précisons les contextes qui séparent ces deux discours : Périclès s'adresse aux Athéniens découragés après deux années de guerre et une épidémie de peste et souhaitant conclure une paix avec les Lacédémoniens ; au contraire, Alcibiade parle alors qu'une paix relative est en vigueur. Son argumentation est en partie similaire à celle de Périclès, mais là où le tuteur voulait rendre leur énergie et leur courage aux Athéniens dans les épreuves, le pupille veut convaincre ses concitoyens d'étendre l'*archè*, dans l'intérêt de la cité et dans le sien. Cette différence de contexte explique en partie, nous semble-t-il, l'évolution du raisonnement. Le parti de la tranquillité auquel Périclès s'opposait était un parti qui voulait renoncer à la lutte et conclure une paix, tandis que le parti de la tranquillité de Nicias est un parti immobiliste, après et en raison de la guerre d'Archidamos. Ce contexte pourrait en partie expliquer l'opposition des termes relevée par Jacqueline de Romilly : « Là où l'un déclare qu'il ne faut pas renoncer (ἐκστῆναι), l'autre refuse de se fixer des limites (ταμιεύεσθαι ἐς ὅσον βουλόμεθα ἄρχειν) : ce qu'il faut c'est agir contre les uns et ne pas relâcher les autres (τοῖς μὲν ἐπιβουλεύειν, τοὺς δὲ μὴ ἀνιέναι). Tous deux luttent donc contre les ἀπράγμονες, et par un raisonnement de forme semblable ; mais le sens précis de ce raisonnement est différent dans l'un et l'autre cas : les formules mêmes de Thucydide marquent avec précision (ce qui n'existait pas dans le cas de Cléon) le point exact où les deux politiques se séparent l'une de l'autre »[60].

59 Romilly 1951, p. 182-183.
60 Romilly 1951, p. 181.

Pour Alcibiade, comme pour Périclès et Cléon avant lui, l'*archè* est perçue comme une tyrannie mais ne peut être arrêtée[61], car la tranquillité est plus dangereuse que son exercice. Toutefois, la différence entre, d'une part, Périclès et Cléon, et d'autre part, Alcibiade, nous semble due à l'interprétation faite par Thucydide de la paix de Nicias : l'historien comprend – à raison – la paix de Nicias comme une période de guerre larvée. Ainsi, tels qu'ils sont présentés par Thucydide, Périclès maintient l'*archè* et mène une guerre d'usure – qui ne doit pas trop durer – ; dans une certaine mesure, en 427, Cléon fait de même : la répression de la révolte de Mytilène n'étant pas un acte de conquête, elle s'accorde – au moins sur le principe – avec les conseils de Périclès de conserver l'empire sans l'étendre.

Pour justifier la conquête, Alcibiade use, non seulement des mêmes raisonnements, mais reprend également les mêmes arguments que Périclès. Outre « la tradition des guerres médiques et des Cinquante Années » signalée par Jacqueline de Romilly[62], Alcibiade rappelle les fondements de la puissance athénienne. Toutefois, là où Périclès consentait à parler de la thalassocratie en termes de puissance très élogieux pour Athènes, et uniquement en raison de la démoralisation des Athéniens après deux ans de guerre et une épidémie[63], Alcibiade la montre comme une évidence permettant aux Athéniens d'entreprendre une nouvelle conquête, y compris dans l'éventualité où la guerre contre les Péloponnésiens reprendrait[64]. Non seulement, il montre la maîtrise traditionnelle de la mer par les Athéniens, mais il lui adjoint l'interventionnisme comme second fondement de la puissance des Athéniens :

> Τήν τε ἀρχὴν οὕτως ἐκτησάμεθα καὶ ἡμεῖς καὶ ὅσοι δὴ ἄλλοι ἦρξαν, παραγιγνόμενοι προθύμως τοῖς αἰεὶ ἢ βαρβάροις ἢ Ἕλλησιν ἐπικαλουμένοις, ἐπεὶ εἴ γε ἡσυχάζοιεν πάντες ἢ φυλοκρινοῖεν οἷς χρεὼν βοηθεῖν, βραχὺ ἄν τι προσκτώμενοι αὐτῇ περὶ αὐτῆς ἂν ταύτης μᾶλλον κινδυνεύοιμεν. Τὸν γὰρ προύχοντα οὐ μόνον ἐπιόντα τις ἀμύνεται, ἀλλὰ καὶ ὅπως μὴ ἔπεισι προκαταλαμβάνει.
>
> L'empire, enfin, nous ne l'avons pas acquis autrement, nous et les autres qui l'ont jamais exercé, qu'en nous rangeant avec empressement aux côtés de qui, barbares ou Grecs, faisait successivement appel à nous. Si tout le monde, en effet, se tenait en repos ou chicanait sur les races à qui on doit secours, nous y ajouterions bien peu et mettrions plutôt son existence même en péril : qui domine, point n'est besoin qu'il attaque pour qu'on s'en défende, on prend les devants pour que lui-même n'attaque pas.[65]

61 Pour Périclès, II, 63, 2 ; pour Cléon, III, 37, 2.
62 Romilly, 1951, p. 180.
63 II, 62, 2-3.
64 VI, 17, 8 et 18, 5.
65 VI, 18, 2.

Avec ce rappel historique, Alcibiade compare la situation de son temps avec l'Athènes des générations de Marathon et de la *pentécontaétie*[66] ; cependant, à la différence de Périclès, il appartient à une génération qui, sortant de la guerre d'Archidamos, n'a encore rien accompli pour parvenir à rivaliser avec les trois générations qui ont construit, agrandi et maintenu l'*archè*. Ainsi, Alcibiade se réclame bien comme Périclès « de tous ceux qui ont jamais exercé l'empire »[67], mais dans un contexte historique différent qui pourrait, selon nous, expliquer la proximité des raisonnements de Périclès et d'Alcibiade ainsi que leurs points de divergence.

Outre les nuances que nous venons de préciser, les deux principaux points sur lesquels les deux hommes et leurs théories s'opposent sont la démonstration, voire l'ostentation, du pouvoir des Athéniens et le portrait du dirigeant qui doit conduire cette *archè*. Comme nous l'avons montré dans notre étude de son portrait par Thucydide, Alcibiade se distingue par un souci maladif de l'image de soi, également présent dans sa conception de la manière d'exercer l'*archè* :

> Λογισάμενοι οὖν τάδε μᾶλλον αὐξήσειν, ἐπ' ἐκεῖνα ἦν ἴωμεν, ποιώμεθα τὸν πλοῦν, ἵνα Πελοποννησίων τε στορέσωμεν τὸ φρόνημα, εἰ δόξομεν ὑπεριδόντες τὴν ἐν τῷ παρόντι ἡσυχίαν καὶ ἐπὶ Σικελίαν

66 Le thème des ancêtres qui ont acquis l'*archè* est utilisé par Périclès dans son dernier discours pour motiver les Athéniens en proie au découragement, ainsi que dans l'oraison funèbre pour célébrer la grandeur de la cité.
Pour l'oraison funèbre, II, 36, 1-3 : Ἄρξομαι δὲ ἀπὸ τῶν προγόνων πρῶτον· [...] καὶ ἐκεῖνοί τε ἄξιοι ἐπαίνου καὶ ἔτι μᾶλλον οἱ πατέρες ἡμῶν· κτησάμενοι γὰρ πρὸς οἷς ἐδέξαντο ὅσην ἔχομεν ἀρχὴν οὐκ ἀπόνως ἡμῖν τοῖς νῦν προσκατέλιπον. τὰ δὲ πλείω αὐτῆς αὐτοὶ ἡμεῖς οἵδε οἱ νῦν ἔτι ὄντες μάλιστα ἐν τῇ καθεστηκυίᾳ ἡλικίᾳ ἐπηυξήσαμεν καὶ τὴν πόλιν τοῖς πᾶσι παρεσκευάσαμεν καὶ ἐς πόλεμον καὶ ἐς εἰρήνην αὐταρκεστάτην. – « Je commencerai en premier lieu, par nos ancêtres. [...] Et s'ils sont dignes d'être loués, nos pères le sont encore plus : ils ont ajouté à ce qu'ils avaient reçu tout l'empire que nous possédons et nous ont, non sans de dures peines, légué, à nous les hommes d'aujourd'hui, cet héritage accru. Pour ce qui est venu en plus, c'est à nous personnellement, la génération encore en pleine maturité, qu'en revient le développement, et nous avons mis la cité en état de se suffire pleinement en tout, pour la guerre comme pour la paix ».
Pour le dernier discours de Périclès, II, 62, 3 : τῶν τε πατέρων μὴ χείρους κατ' ἀμφότερα φανῆναι, οἳ μετὰ πόνων καὶ οὐ παρ' ἄλλων δεξάμενοι κατέσχον τε καὶ προσέτι διασώσαντες παρέδοσαν ὑμῖν αὐτά [...]. – « Ne vous montrez pas non plus doublement inférieurs à vos pères : parmi les souffrances, et sans avoir reçu ces biens d'aucun prédécesseur, ils en ont pris possession et, qui plus est, après les avoir préservés, ils vous les ont transmis [...] ».
Pour Alcibiade, VI, 17, 7 : οἱ γὰρ πατέρες ἡμῶν τοὺς αὐτοὺς τούτους οὕσπερ νῦν φασὶ πολεμίους ὑπολείποντας ἂν ἡμᾶς πλεῖν καὶ προσέτι τὸν Μῆδον ἐχθρὸν ἔχοντες τὴν ἀρχὴν ἐκτήσαντο, οὐκ ἄλλῳ τινὶ ἢ τῇ περιουσίᾳ τοῦ ναυτικοῦ ἰσχύοντες. – « Nos pères n'avaient-ils pas contre eux ces mêmes ennemis qu'on nous reproche de devoir laisser derrière nous en nous embarquant, et l'hostilité du Mède en plus, lorsqu'ils ont acquis l'empire, sans autre force que la supériorité numérique de leur flotte ? ».

67 Romilly 1951, p. 180.

πλεῦσαι· καὶ ἅμα ἢ τῆς Ἑλλάδος τῶν ἐκεῖ προσγενομένων πάσης τῷ εἰκότι ἄρξομεν, ἢ κακώσομέν γε Συρακοσίους, ἐν ᾧ καὶ αὐτοὶ καὶ οἱ ξύμμαχοι ὠφελησόμεθα.

Disons-nous donc qu'aller là-bas, ce sera plutôt nous grandir ici, et faisons l'expédition : notre but sera d'abord de rabattre l'orgueil du Péloponnèse, quand on nous verra dédaigner le repos où nous sommes pour faire voile contre la Sicile ; ce sera aussi, nous étant accrus de ce domaine lointain, ou bien – comme il est vraisemblable – d'étendre à la Grèce entière notre empire, ou tout au moins de porter un coup à Syracuse, en quoi nous servirons et nos intérêts et ceux de nos alliés.[68]

Contrairement à Périclès et à Cléon[69], Alcibiade présente la démonstration de la puissance comme équivalent à l'objectif matériel espéré dans le cadre d'une conquête. Cette remarque illustre à quel point Alcibiade confond son intérêt et celui de la cité et leur applique les mêmes règles et raisonnements : de la même manière qu'il recherche la manifestation de sa personne et son apparition dans l'espace publique, il la souhaite pour les Athéniens à l'échelle des cités. Cette immixtion de l'intérêt privé dans les affaires publiques, fondée sur une confusion sincère et volontaire entre l'individu et le groupe, constitue l'une des principales divergences – avec l'attrait pour l'argent – entre Périclès et Alcibiade. Si l'antilogie du livre VI est construite de manière indépendante et possède ses propres objectifs, un parallèle entre la description par Périclès du bon orateur conseillant les Athéniens sur la direction de l'*archè* et le discours d'Alcibiade en 415, tel qu'il est rapporté par Thucydide, nous semble possible :

Καίτοι ἐμοὶ τοιούτῳ ἀνδρὶ ὀργίζεσθε ὃς οὐδενὸς ἥσσων οἴομαι εἶναι γνῶναί τε τὰ δέοντα καὶ ἑρμηνεῦσαι ταῦτα, φιλόπολίς τε καὶ χρημάτων κρείσσων. Ὅ τε γὰρ γνοὺς καὶ μὴ σαφῶς διδάξας ἐν ἴσῳ καὶ εἰ μὴ ἐνεθυμήθη· ὅ τε ἔχων ἀμφότερα, τῇ δὲ πόλει δύσνους, οὐκ ἂν ὁμοίως τι οἰκείως φράζοι· προσόντος δὲ καὶ τοῦδε, χρήμασι δὲ νικωμένου, τὰ ξύμπαντα τούτου ἑνὸς ἂν πωλοῖτο. Ὥστ' εἴ μοι καὶ μέσως ἡγούμενοι μᾶλλον ἑτέρων προσεῖναι αὐτὰ πολεμεῖν ἐπείσθητε, οὐκ ἂν εἰκότως νῦν τοῦ γε ἀδικεῖν αἰτίαν φεροίμην.

En ma personne, pourtant, votre colère vise un homme qui, je crois, n'est inférieur à personne pour juger ce qu'il faut et le faire comprendre, qui de plus est patriote, et ne cède pas à l'argent. Tel qui juge bien, mais n'expose pas clairement, se trouve ramené au même cas que s'il n'avait pas conçu l'idée ; tel qui a les deux mérites, mais ne veut pas de bien à la cité, ne saurait s'expliquer avec la même communauté de points de vue ; et que ce dernier trait soit acquis, si l'homme est cependant dominé par l'argent, pour ce seul avantage il vendrait tout. Si, donc, au moment où vous avez suivi mon conseil d'entrer en guerre, vous considériez que ces mérites me distinguaient tant soit peu des autres, je ne saurais à bon droit aujourd'hui me voir accusé d'une conduite coupable.[70]

---

68 VI, 18, 4. Pour une description moins théorique des objectifs de l'expédition de Sicile, voir VI, 91, 2-3. Alcibiade annonce aux Lacédémoniens que l'expédition vise l'extension de l'*archè* à la Sicile, à l'Italie, à Carthage, au Péloponnèse et enfin à la Grèce tout entière.

69 L'argumentation de Cléon, dans le contexte très précis de la défection de Mytilène, ne présente pas la démonstration de la puissance comme étant au même niveau que l'intérêt de son exercice. Voir III, 39, 7-8.

70 II, 60, 5-7.

Ce portrait nous semble s'appliquer à Alcibiade, comme à Nicias. Selon Thucydide, Alcibiade est dominé par l'argent et confond son intérêt et celui de la cité ; il ne parle donc pas en 415 « avec la même communauté de points de vue – ὁμοίως τι οἰκείως ». Nicias est quant à lui un *"apragmôn"* pacifiste qui n'exprime pas son point de vue clairement. Là où Périclès recherchait avec l'*archè* l'intérêt de tous et prônait l'entente et les décisions collectives[71], Nicias et Alcibiade prétendraient rechercher l'intérêt de tous, le premier attisant les conflits pour emporter le vote[72], tandis que le second appelle à une décision collective – peut-être issue d'une conception sincère du fonctionnement de la cité –[73], mais dont l'application est pervertie par les intentions individualistes. Au-delà du conseil de Périclès assumant la haine qui accompagne l'exercice de l'*archè* et la possession de l'empire, et proposant de renoncer aux conquêtes tant que la guerre dure, l'impérialisme d'Alcibiade nous semble s'opposer à celui de Périclès avant tout par son excès de paraître et d'individualisme. La dérive mise en avant par Thucydide n'est pas nécessairement dans l'*hybris*-démesure (trop confiants, les Athéniens partent en Sicile), mais dans le fait que des arguments de puissance manifeste, auparavant utilisés pour répondre au découragement des Athéniens, sont désormais utilisés pour inciter à de nouvelles conquêtes.

2.2. L'accroissement avant 415 : les Cyclades méridionales et la politique d'alliances

Dans son discours, Alcibiade s'oppose donc à l'*apragmosunè* représentée par Nicias et le parti des pacifistes. En cela, il reprend un thème péricléen tout en le modifiant. L'opposition est réelle, et nous avons montré comment Nicias entend limiter l'*archè* à une gestion et une administration, y compris en n'appliquant pas le programme

71 II, 60, 1-7. Notons toutefois que le rappel aux décisions collectives est également une manière pour Périclès de se défendre face au mécontentement des Athéniens à son égard. S'il produit une description théorique du bon dirigeant de l'*archè*, Périclès est aussi un politicien.

72 VI, 13, 1.

73 VI, 18, 6 : καὶ νομίσατε νεότητα μὲν καὶ γῆρας ἄνευ ἀλλήλων μηδὲν δύνασθαι, ὁμοῦ δὲ τό τε φαῦλον καὶ τὸ μέσον καὶ τὸ πάνυ ἀκριβὲς ἂν ξυγκραθὲν μάλιστ' ἂν ἰσχύειν, καὶ τὴν πόλιν, ἐὰν μὲν ἡσυχάζῃ, τρίψεσθαί τε αὐτὴν περὶ αὑτὴν ὥσπερ καὶ ἄλλο τι, καὶ πάντων τὴν ἐπιστήμην ἐγγηράσεσθαι, ἀγωνιζομένην δὲ αἰεὶ προσλήψεσθαί τε τὴν ἐμπειρίαν καὶ τὸ ἀμύνεσθαι οὐ λόγῳ ἀλλ' ἔργῳ μᾶλλον ξύνηθες ἕξειν. – « Dites-vous pour cela que, l'une sans l'autre, jeunesse et vieillesse ne peuvent rien, mais que le vrai secret de la force est d'associer, en les mêlant, le moins bon, le moyen, et le vraiment parfait ; que, de plus, à se tenir en repos, notre cité s'usera, comme le reste, sur elle-même, tandis qu'en toutes choses ses connaissances déclineront ; mais qu'à lutter sans cesse, elle accroîtra son expérience en même temps qu'elle fortifiera en elle l'habitude de se défendre non par des phrases, mais par des actes ».
Sur l'expression τό φαῦλον, voir Romilly 2015, p. 152.

politique de consolidation qu'il prône. Dans les années qui précèdent l'antilogie, ceux qui partagent les positions d'Alcibiade se sont déjà opposés au parti des pacifistes. En dehors même de l'exemple de Cléon, nous avons deux exemples de l'action de ceux qui refusent l'*apragmosunè* : l'expansion de l'*archè* athénienne dans les Cyclades méridionales au cours de la guerre d'Archidamos ; et la politique des alliances menées tout au long de la guerre d'Archidamos et de la paix de Nicias.

2.2.1. Les Cyclades méridionales de 426 à 415

Chez Thucydide, l'expansion impérialiste dans les Cyclades méridionales est réduite à l'exemple de Mélos et de Théra. L'historien présente cette expansion en deux phases : une première expédition en 426/5, et une seconde en 416/5. Lors de la seconde, Thucydide par un dialogue dans lequel aucun individu n'est identifié attribue la responsabilité de cette expression de l'impérialisme non pas à un individu, mais à la cité dans son ensemble[74]. Nous savons par le Pseudo-Andocide qu'Alcibiade, lors des débats qui conduisent à la seconde expédition contre Mélos, joue un rôle important et se prononce probablement en faveur d'un châtiment des citoyens[75]. Si ces deux sources se concentrent sur l'année 416/5, l'épigraphie fait apparaître une situation plus complexe dans une zone géographique légèrement plus vaste.

En effet, au cours même de la guerre d'Archidamos, les Athéniens semblent reprendre très rapidement une politique impérialiste et conquérante dans leur espace maritime proche. Nicias lui-même a participé à cette politique d'expansion territoriale en menant une escadre de 60 navires et 2 000 hoplites contre Mélos en 426[76]. Il faut remarquer qu'à cette occasion les Athéniens n'envoient qu'une flotte de 30 navires contre le Péloponnèse. Les sources épigraphiques peuvent aider à comprendre cette importante différence de moyens entre, d'une part, un corps expéditionnaire dont la cible est une cité insulaire neutre, et d'autre part, une force armée dirigée contre les Péloponnésiens. En effet, si l'historien se focalise sur Mélos, l'épigraphie montre une tentative d'extension de l'empire généralisée à toutes les îles sud de l'archipel échappant encore à

74 V, 84-116. Outre le dialogue (85-111), nous indiquons le passage relatif à Mélos dans son intégralité, c'est-à-dire en incluant le récit dans lequel Thucydide précise les événements.

75 Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 22.

76 III, 91 ; 94, 1. La participation de Nicias en tant que stratège n'implique pas une approbation de sa part, comme elle ne l'exclut pas. Une extension de l'empire dans la partie méridionale des Cyclades pourrait tout à fait être une politique mesurée en accord avec les principes de Nicias. Quoi qu'il en soit, Nicias participe en 426 à une tentative d'extension de l'*archè*, alors même que la guerre avec les Péloponnésiens est encore en cours. Il ne semble donc pas être de l'avis de Périclès (II, 65, 7) qui avait conseillé de ne plus se livrer à cette forme d'impérialisme tout en menant une guerre contre les Lacédémoniens et leurs alliés.

l'*archè* des Athéniens. Outre Mélos et Théra[77], trois autres îles – Kimolos, Pholégandros et Sikinos – seraient concernées. Toutes les cinq semblent faire leur apparition dans les listes du tribut athénien lors de la réévaluation de 425/4[78]. Cela a conduit Grégory Bonnin à interpréter l'importance des moyens déployés en 426 contre Mélos comme une expédition qui viserait en fait l'ensemble de la partie méridionale de l'archipel[79]. Si l'hypothèse était confirmée, les Athéniens mèneraient une politique expansionniste à partir de 426/5, et l'expédition de 416 contre Mélos[80] en serait la prolongation logique.

2.2.2. La politique des alliances : de la Sicile au Péloponnèse

Dans son étude sur l'impérialisme d'Alcibiade, Jacqueline de Romilly considérait dans un premier temps la politique de l'alliance argienne et, dans un second, l'expédition de Sicile. Selon l'helléniste, l'alliance athénienne dans le Péloponnèse constituait un domaine distinct de celui de l'expédition de Sicile (c'est-à-dire, peut-être, diplomatique et non pas militaire) : une politique qui « tendait à reprendre la lutte contre Sparte, et elle était, pour cette raison même, une politique impérialiste »[81]. Le constat est juste, mais nous souhaitons le replacer dans un contexte historique plus large afin de ne pas considérer l'action d'Alcibiade de manière isolée.

La pratique de la *symmachia* et ses objectifs sont énoncés dans des termes clairs par Alcibiade :

> Ὥστε τί ἂν λέγοντες εἰκὸς ἢ αὐτοὶ ἀποκνοῖμεν ἢ πρὸς τοὺς ἐκεῖ ξυμμάχους σκηπτόμενοι μὴ βοηθοῖμεν; οἷς χρεών, ἐπειδή γε καὶ ξυνωμόσαμεν, ἐπαμύνειν, καὶ μὴ ἀντιτιθέναι ὅτι οὐδὲ ἐκεῖνοι ἡμῖν. Οὐ γὰρ ἵνα δεῦρο ἀντιβοηθῶσι προσεθέμεθα αὐτούς, ἀλλ' ἵνα τοῖς ἐκεῖ ἐχθροῖς ἡμῶν λυπηροὶ ὄντες δεῦρο κωλύωσιν αὐτοὺς ἐπιέναι.
>
> Que pourrions-nous, dès lors, raisonnablement alléguer, soit vis-à-vis de nous-mêmes pour reculer, soit comme excuse devant nos alliés de là-bas pour refuser de les secourir ? Engagés avec eux par des serments, nous les devons aider, sans leur opposer qu'eux-mêmes s'en dispensent bien envers nous. Notre but, en nous les attachant, était-il donc de les voir à leur tour nous aider ici, et non pas plutôt molester nos ennemis de là-bas, les empêchant ainsi de venir ici nous attaquer ?[82]

77 Théra n'est pas mentionnée lors de l'expédition de 426/5, mais Thucydide la cite comme étant la seule cité des Cyclades, avec Mélos, à être encore en dehors de la ligue de Délos au début de la guerre d'Archidamos (II, 9, 4).

78 *IG* I³ 71 A l. 87-91.

79 Bonnin 2015, p. 205 ; consulter également les p. 116-119 et 197-206.

80 V, 84, 1 ; 114.

81 Romilly 1951, p. 168.

82 VI, 18, 1. Suit immédiatement le passage sur l'interventionnisme qui a permis la construction de l'*archè*. Voir *supra* p. 319.

Cette définition du rôle des *symmachiai* dans l'*archè* athénienne doit être mise en relation avec l'alliance argienne, qui a d'ailleurs été citée par Alcibiade dans son introduction[83]. Elle participe de la politique impérialiste globale des Athéniens qui ne cessent de s'étendre par les voies de la diplomatie, avant comme pendant la guerre d'Archidamos. La seule zone de la Sicile et de l'Italie du Sud fournit six exemples de cet impérialisme diplomatique, et il nous semble essentiel d'inscrire l'alliance argienne dans la même démarche[84].

***Symmachia*, *philia* et proxénie de 433/2 à 418/7 : Sicile, Italie du Sud et Péloponnèse**

Datation	*Symmachia*, *philia* et proxénie	Sources
433/2	Alliance avec Rhégion et Léontinoi	*IG* I³ 53 et 54[a]
c. 430	Décret de proxène d'Archonidès d'Herbita Amitié avec Artas, roi des Messapiens	VII, 1, 4 ; cf. *IG* I³ 228[b] VI, 33, 3 ; cf. *IG* I³ 67
419/8	Alliance avec les Argiens, les Éléens et les Mantinéens	V, 47
418/7	Alliance avec Ségeste Alliance avec Halikyai	VI, 6, 2 et *IG* I³ 11[c] *IG* I³ 12
a. Sur la datation de ces deux inscriptions, voir *infra* p. 359. | **b.** Les deux inscriptions sont des renouvellements de cette proxénie et de cette *philia*. Sur les raisons qui conduisent à proposer une datation autour de 430 pour la version première et originelle de ces traités, voir Péré-Noguès 2016, p. 99-100. | **c.** Sur les difficultés à dater les *IG* I³ 11 et 12, voir *infra* p. 359 et 363.		

Dans une certaine mesure, Alcibiade s'inscrit là encore dans la tradition athénienne.

3. Un tournant de l'impérialisme : la conquête sur mer et sur terre ?

Outre l'automatisme de la conquête, Alcibiade est apparu pour certains commentateurs comme l'initiateur d'une évolution terrestre de l'impérialisme athénien. Ce thème a été mis en évidence par Jean Hatzfeld, à partir d'une remarque de Plutarque dans la *Vie d'Alcibiade* :

> Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῆς γῆς συνεβούλευεν ἀντέχεσθαι τοῖς Ἀθηναίοις καὶ τὸν ἐν Ἀγραύλου προβαλλόμενον ἀεὶ τοῖς ἐφήβοις ὅρκον ἔργῳ βεβαιοῦν. Ὀμνύουσι γὰρ ὅροις χρήσεσθαι τῆς Ἀττικῆς πυροῖς κριθαῖς ἀμπέλοις σύκαις ἐλαίαις, οἰκείαν ποιεῖσθαι διδασκόμενοι τὴν ἥμερον καὶ καρποφόρον.
>
> Cependant il conseillait aux Athéniens de s'attacher aussi à la terre et de confirmer par des actes le serment proposé chaque année aux éphèbes dans le sanctuaire d'Agraule. Ils jurent en effet de regarder le blé, l'orge, la vigne, le figuier, l'olivier comme les frontières de l'Attique, et on leur enseigne à considérer comme étant à eux la terre cultivée et fertile.[85]

83 VI, 16, 6.

84 Sur les objectifs stratégiques immédiats de cette alliance, voir *infra* p. 335-345 chap. 8.

85 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 15, 7-8. Cf. Cicéron, *De la République*, III, 9.

Dans son analyse, Jean Hatzfeld[86] rapprochait la formule de Plutarque ἀντέχεσθαι τῆς γῆς, « s'attacher aussi à la terre », de celle de Thucydide τῆς θαλάττης ἀνθεκτέα[87], « s'attacher à la mer », qui désigne la politique impérialiste de Thémistocle. De ce rapprochement et de la modification du sens du serment des éphèbes, le biographe d'Alcibiade en tirait une conclusion sur le nouvel impérialisme d'Alcibiade ; nous la citons intégralement pour mieux la commenter :

> Ce n'est pas qu'Alcibiade entendît se désintéresser des choses de la mer, ce qui eût été inconcevable pour un Athénien du V^e^ siècle ; mais le nouvel impérialisme dont il était, depuis la mort de Cléon, le représentant le plus voyant et le plus actif, songeait aussi à s'assurer, non seulement des alliances, mais des points d'expansion territoriale : l'occupation de Sphactérie avait été jusqu'ici la manifestation la plus brillante de cette politique. Et, dans quatre ans, le projet de la conquête sicilienne et le « grand dessein » qui en fut le complément, devaient montrer au monde qu'Athènes considérait en effet comme siennes toutes les terres où poussent les céréales, les oliviers, et le vin.[88]

Nous souscrivons à la première partie de l'analyse de Jean Hatzfeld : il y a dans les premières années de la guerre du Péloponnèse plusieurs tentatives pour fixer des positions athéniennes sur terre, et notamment dans le Péloponnèse. Cette politique est menée dès 431 par Périclès lui-même et se poursuit jusqu'à Alcibiade. Toutefois, le lien établi par Jean Hatzfeld entre le texte de Plutarque et l'expédition de Sicile nous semble à nuancer.

Une première précision doit être faite en ce qui concerne la déformation même du serment des éphèbes. Le texte du serment nous est en partie connu grâce à une inscription du milieu du IV^e^ siècle[89], tandis que d'autres versions sont présentes dans des sources littéraires[90]. Quelle que soit la datation de l'inscription, il est admis que le texte en lui-même est probablement plus ancien et remonterait, en grande partie,

86 Hatzfeld 1951, p. 100.

87 I, 93, 4 : « Il [Thémistocle] fut, en effet, le premier à oser dire qu'il fallait s'attacher à la mer, et tout de suite il travailla à préparer l'empire ».

88 Hatzfeld 1951, p. 100.

89 La datation n'est pas certaine. Voir notamment Daux 1965, p. 87 qui semble suivre la datation de M. Guarducci, soit 357-355, mais indique qu'elle pourrait être remontée à 371. P. Brun (2005, p. 193-194) mentionne la possibilité de la descendre après la bataille de Chéronée, au moment de la réforme de l'éphébie. Pour une édition de cette inscription, voir Tod 204, pour une traduction anglaise Fornara 57.

90 Le texte était cité par Lycurgue (*Contre Léocrate*, 77), mais les manuscrits ne l'ont pas conservé. Voir Stobée, *Florilegium*, 43, 48 et Pollux, VIII, 105-106. Les versions de Stobée et de Pollux sont incomplètes et s'achèvent par Ἵστορες θεοὶ τούτων pour Stobée, et Ἵστορες θεοὶ, Ἄγραυλος, Ἐνυάλιος, Ἄρης, Ζεύς, Θαλλώ, Αὐξώ, Ἡγεμόνη pour Pollux. Contrairement à l'inscription et à Plutarque, elles ne mentionnent pas le blé, l'orge, la vigne, le figuier, l'olivier et les frontières de l'Attique.

à l'établissement de l'éphébie. Louis Robert[91], dans la toute première édition du serment des éphèbes, avait démontré quelle est la déformation de la formule finale par Alcibiade : il prétend que les éphèbes jurent de considérer « le blé, l'orge, la vigne, le figuier, l'olivier comme les frontières de l'Attique » ; or, d'après l'inscription, le serment est prêté devant, c'est-à-dire par, les divinités et « les bornes de la patrie, les blés, les orges, les vignes, les oliviers, les figuiers ». Ainsi, avant Jean Hatzfeld, Louis Robert écrivait : « de la formule sibylline ainsi créée il [Alcibiade] tirait un appel à l'extension territoriale »[92]. Si la déformation du texte par Alcibiade et son appel à l'extension sont évidents, nous ne pouvons en conclure qu'Alcibiade introduit dans le serment des éphèbes une vision impérialiste qui en serait absente. En fait, le principe d'un accroissement de l'*archè* est exprimé dans l'inscription elle-même :

> Ἀμυνῶ δὲ καὶ ὑπὲρ ἱερῶν καὶ ὁσ|ίων, καὶ ο<ὐ>κ ἐλάττω παραδώσω τὴν πατρίδ||α, πλείω δὲ καὶ ἀρείω κατά τε ἐμαυτὸν κα|ὶ μετὰ ἁπάντων.[93]
>
> Je me battrai pour défendre les choses sacrées et saintes, je ne laisserai pas la patrie amoindrie mais au contraire plus grande et plus forte (que je ne l'ai reçue), de moi-même et avec tous.[94]

Il ne faut pas non plus surinterpréter le texte, et il s'agit là probablement du vœu habituel pour chaque génération envers celle qui suivra. Toutefois, comme Anne Queyrel Bottineau l'a rappelé, le serment des éphèbes « impose lui-même d'une certaine manière aux futurs citoyens l'exigence de contribuer à l'accroissement de la patrie »[95].

La seconde nuance à apporter aux conclusions de Jean Hatzfeld, ainsi qu'à celles de Louis Robert, est une remise en contexte de l'anecdote de Plutarque. La déformation du serment des éphèbes par Alcibiade intervient à la fin du récit de la bataille de Mantinée. Or, dans la section 15 de la *Vie d'Alcibiade*, Plutarque fait un récit très condensé de la quatorzième et de la quinzième année de la guerre (418/6). Pourtant, s'il est clair que les sous-sections 3 à 6 se placent chronologiquement après la bataille de Mantinée, cela n'est pas évident en ce qui concerne le passage sur le serment des éphèbes. En effet, il pourrait correspondre à des arguments déployés par Alcibiade non pas après la bataille de Mantinée, mais en 419/8, alors qu'il menait des opérations dans la région

91 Robert 1938.
92 Robert 1938, p. 306.
93 Tod 204, l. 9-11.
94 Brun 2005, p. 193 inscr. 104.
95 Queyrel Bottineau 2010, p. 239-240.

du Rhion et dans celle d'Épidaure[96]. Cette observation nous conduit à atténuer l'opposition tranchée que Jean Hatzfeld voyait entre Thémistocle et Alcibiade. Selon lui, « l'impérialisme du jeune stratège n'était pas tourné uniquement vers les choses de la mer, et [...] Alcibiade était disposé à suivre les enseignements de ses prédécesseurs immédiats, Périclès et Cléon, plutôt que ceux de Thémistocle »[97]. En fait, si Alcibiade s'inscrit effectivement dans la continuité des expériences menées, entre autres, par Périclès et Cléon, il ne rompt pas pour autant avec les préceptes de Thémistocle comme Jean Hatzfeld semble l'indiquer. En effet, s'il met en œuvre de nouveaux moyens dans le cadre de l'alliance argienne, et dans un contexte précis, Alcibiade s'inscrit dans l'évolution naturelle et nécessaire de l'*archè* athénienne dont les fondements restent la thalassocratie pour assurer la puissance et l'approvisionnement d'Athènes[98], ainsi que l'interventionnisme pour son expansion. Plutôt qu'une rupture, même partielle, avec la pensée de Thémistocle, nous proposons de voir Alcibiade comme un stratège qui participe à l'adaptation de la thalassocratie athénienne dans le cadre d'une guerre maritime et terrestre. En fait, Alcibiade, et avant lui Périclès, Cléon ou Démosthénès, applique la réciproque athénienne du conseil qu'Archidamos donnait aux Lacédémoniens au début du conflit : tandis que le roi spartiate conseillait de ne pas déclencher le conflit afin de doter l'alliance péloponnésienne de moyens financiers, de nouveaux alliés et d'une puissance maritime[99], Alcibiade veut, lui, étendre l'alliance des Athéniens, lui donner des positions terrestres sans lesquelles la thalassocratie reste inopérante dans les faits lorsque l'adversaire est avant tout une puissance terrestre. Ici comme dans l'antilogie, plus qu'une idée de conquête illimitée sur terre et sur mer, il y a probablement un automatisme de l'expansion devant être replacé dans l'évolution générale de la thalassocratie athénienne.

96 Sur le contexte général de la paix de Nicias qui permet une évolution temporaire de la stratégie athénienne, voir *infra* p. 342-345 chap. 8.

97 Hatzfeld 1951, p. 99.

98 VI, 17, 8 : καὶ νῦν οὔτε ἀνέλπιστοί πω μᾶλλον Πελοποννήσιοι ἐς ἡμᾶς ἐγένοντο, εἴ τε καὶ πάνυ ἔρρωνται, τὸ μὲν ἐς τὴν γῆν ἡμῶν ἐσβάλλειν, κἂν μὴ ἐκπλεύσωμεν, ἱκανοί εἰσι, τῷ δὲ ναυτικῷ οὐκ ἄν δύναιντο βλάπτειν· ὑπόλοιπον γὰρ ἡμῖν ἐστὶν ἀντίπαλον ναυτικόν. – « Aujourd'hui, il se trouve, d'une part, que les Péloponnésiens n'ont encore jamais, en ce qui nous concerne, nourri aussi peu d'espérances, et, à les supposer même pleins d'énergie, ils peuvent sans doute, même sans que nous fassions l'expédition, envahir notre territoire, mais leur flotte, en tout cas, ne saurait nous nuire : il nous en reste une qui vaut bien la leur ».

99 Voir I, 81-82.

4. Conclusion partielle

Avec cette brève étude des théories impérialistes d'Alcibiade, nous ne souhaitons pas remettre en cause les analyses de Jacqueline de Romilly, et en particulier l'opposition qu'elle établissait entre l'*archè* exercée par Périclès et celle proposée par Alcibiade. En revanche, nous avons voulu montrer que le tournant impérialiste attribué à Alcibiade doit être nuancé par une remise en contexte et une nouvelle lecture des sources.

Ainsi, dans le strict cadre de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade, les deux orateurs, et donc les deux théories qu'ils défendent, sont tous les deux héritiers d'une tradition de l'*archè* athénienne. Nicias, en prônant la consolidation, est le représentant des *apragmonès*, c'est-à-dire de ceux qui souhaitent limiter les interventions athéniennes en dehors de la cité et, depuis 421 au moins, éviter une nouvelle guerre avec les Péloponnésiens. Au contraire, Alcibiade prône l'intervention, sur mer et sur terre, sans pour autant rompre, ni en tout, ni partiellement, avec la tradition athénienne. Pour Alcibiade, l'*archè* reste avant tout la thalassocratie qui doit être adaptée en fonction de la lutte qui s'est engagée en 431 avec une puissance terrestre :

> Ο δὲ ἀσφαλές, καὶ μένειν, ἤν τι προχωρῇ, καὶ ἀπελθεῖν, αἱ νῆες παρέξουσιν· ναυκράτορες γὰρ ἐσόμεθα καὶ ξυμπάντων Σικελιωτῶν.
>
> Quant à la sécurité, soit que nous demeurions, si nous remportons quelque succès, soit que nous ayons à repartir, nos vaisseaux l'assureront : par la marine, nous aurons la maîtrise, fût-ce sur tous les Siciliens réunis.[100]

Cette importance de la flotte n'est pas un simple argument dans le discours d'Alcibiade, car elle s'exprime et se retrouve dans tous ses commandements, avant 415, comme en Sicile ou après[101]. De la même manière, la politique interventionniste d'Alcibiade s'inscrit, elle aussi, dans la pratique traditionnelle athénienne. En effet, dans le cas des alliances avec les Rhégiens et Léontins, de celles avec les Argiens, les Éléens et les Mantinéens, et enfin de celles avec les Ségestains et les Sikèles d'Halikyai, les Athéniens cherchent toujours à intervenir chez leurs alliés, sous prétexte de conflits locaux, et non pas à recevoir une aide chez eux. L'alliance sicilienne de 433/2 conduit à la première expédition de Sicile en 427/6[102], et celle du Péloponnèse en 419/8 à des opérations sur le territoire d'Épidaure[103]. Ainsi, l'impérialisme décrit par Alcibiade ne se limite pas à une définition conceptuelle – un appétit sans fin. Le stratège énonce également les

100 VI, 18, 5.
101 Voir notre étude *infra* p. 333-375 chap. 8.
102 III, 86.
103 V, 53-55.

fondements de ce principe. Néanmoins, s'il fallait reconnaître une inflexion faite par Alcibiade, elle serait, nous semble-t-il, dans la théorisation de la nécessité, non seulement de conquérir, mais surtout de sans cesse démontrer l'*archè*. Ainsi, l'intervention en Sicile de 415 défendue par Alcibiade se distingue des précédentes interventions de ce type. Pour la première expédition et les opérations dans le Péloponnèse, Thucydide présente les intentions athéniennes avant tout orientées contre le Péloponnèse[104], et de manière secondaire contre les territoires dans lesquels ils interviennent. Si Alcibiade semble reproduire ce schéma en 415, il ajoute aux éléments concrets une dimension plus abstraite, où l'image de la cité prend autant d'importance que ses réalisations. Ainsi donc, à l'interventionnisme traditionnel des Athéniens, Alcibiade agrège la nécessité de la démonstration de la puissance. De la même manière qu'il a besoin d'apparaître sur la scène publique et de montrer sa supériorité, les Athéniens doivent faire la preuve de leur force dans le concert des Cités États, à une période où la paix est certes instable, mais où, comme Alcibiade le remarque lui-même, et ce dans le même discours, « les Péloponnésiens n'ont encore jamais, en ce qui nous [les Athéniens] concerne, nourri aussi peu d'espérances »[105]. Cette dimension de l'image et du paraître nous semble être aussi importante que l'automatisme de la conquête, car elle est hissée par Alcibiade sur le même plan, si ce n'est au-dessus, que les objectifs matériels.

Enfin, le contexte de l'antilogie et l'atmosphère régnante à Athènes qu'elle retranscrit participent d'un thème que Thucydide développe en parallèle de celui de l'impérialisme et auquel il est lié. Ainsi, à travers l'affrontement dialogique de Nicias et d'Alcibiade, Thucydide montre non seulement les excès athéniens dans le désir de conquérir la Sicile, mais aussi la division de la cité sur la forme de l'*archè* et l'utilisation de ce débat dans les luttes internes pour la première place. Sur ce dernier point, l'historien met en avant les erreurs individuelles et collectives : Nicias attaque Alcibiade et une partie de la population frontalement ; Alcibiade se revendique comme le premier devant

104 Lors de la première expédition de Sicile, ils veulent empêcher un approvisionnement en blé des Péloponnésiens depuis la Sicile. Pour les objectifs recherchés par l'invasion du territoire d'Épidaure, voir *infra* p. 338-342 chap. 8.

105 VI, 17, 8. Pour J. de Romilly (1951, p. 178-179), l'intervention des Lacédémoniens en Sicile, et le retour à la guerre en Grèce, est principalement due à Alcibiade. Ainsi, VI, 17, 8 serait la suite logique de la sous-section 6 qui s'entendrait comme « une réserve, à laquelle la suite de l'œuvre donne un sens significatif. Alcibiade dit en effet que Sparte n'aidera pas Syracuse ἢν ὑμεῖς ὀρθῶς βουλεύησθε. Or ce qui rendit possible l'intervention lacédémonienne, ce fut, avec les erreurs de stratégie de Nicias, la présence à Sparte d'Alcibiade lui-même, qu'Athènes avait eu la folie de condamner ». L'analyse est exacte, mais peut être nuancée : comme aux livres I et V, en 415, les Corinthiens agissent encore au sein de l'alliance péloponnésienne pour pousser à la guerre (VI, 88, 7-9). La mise en avant d'Alcibiade par Thucydide n'implique pas un rôle moindre des Corinthiens.

les autres, et non plus parmi les autres, provoquant ainsi la suspicion généralisée des Athéniens ; ses adversaires s'apprêtent à agir pour prendre la première place et éliminer, par des manipulations, de la propagande et des procédés politiciens, le personnage gênant qu'il est. Au sein même de la cité, comme dans les relations internationales, les ambitions et les intérêts s'expriment désormais avec plus de force et d'intensité. Si pour l'impérialisme, Alcibiade s'exprime en termes crus, Euphémos à Camarine nous semble aller plus loin encore en liant la naissance même de l'*arch*è à la notion d'intérêt (VI, 83, 2-4). L'orateur déclare en effet :

> Ἀνδρὶ δὲ τυράννῳ ἢ πόλει ἀρχὴν ἐχούσῃ οὐδὲν ἄλογον ὅτι ξυμφέρον οὐδ' οἰκεῖον ὅτι μὴ πιστόν· πρὸς ἕκαστα δὲ δεῖ ἢ ἐχθρὸν ἢ φίλον μετὰ καιροῦ γίγνεσθαι. Καὶ ἡμᾶς τοῦτο ὠφελεῖ ἐνθάδε, οὐκ ἢν τοὺς φίλους κακώσωμεν, ἀλλ' ἢν οἱ ἐχθροὶ διὰ τὴν τῶν φίλων ῥώμην ἀδύνατοι ὦσιν.
>
> Or, pour un tyran ou pour une cité maîtresse d'un empire, il n'y a pas d'illogisme dans ce qui est avantageux, non plus que de véritable parenté là où rien n'offre garantie. On doit seulement savoir, selon les circonstances, agir avec à-propos, soit en ennemi, soit en ami ; et ce qui nous sert ici, ce n'est pas de maltraiter nos amis, c'est que la solidité de nos amis rende impuissants nos ennemis.[106]

Pourtant, si Euphémos reprend ici un langage péricléen[107], son discours ne s'adresse plus aux Athéniens, comme ceux de Périclès et d'Alcibiade, mais aux cités siciliennes qui sont l'objet même de la conquête entreprise.

106 VI, 85, 1.

107 II, 63, 2 : ὡς τυραννίδα γὰρ ἤδη ἔχετε αὐτήν, ἣν λαβεῖν μὲν ἄδικον δοκεῖ εἶναι, ἀφεῖναι δὲ ἐπικίνδυνον. – « D'ores et déjà, il constitue entre vos mains une tyrannie, dont l'acquisition semble injuste, mais l'abandon dangereux ».

Chapitre 8.
Les modes d'action et les moyens

Les commandements militaires d'Alcibiade sont peu nombreux chez Thucydide. Avant 415, l'historien rapporte deux années de stratégies : la première en 419/8 et la seconde en 417/6. Entre les deux, il mentionne une mission diplomatique à Argos, à l'époque de la bataille de Mantinée. Ces trois années sont peu détaillées par Thucydide. Alcibiade agit principalement dans le domaine de la diplomatie, et les opérations semblent limitées à des mouvements de troupes de faible envergure. En 415/4, Alcibiade accède une nouvelle fois à la stratégie, mais ne l'exerce que quelques mois, pendant lesquels l'expédition de Sicile est préparée, puis les premières opérations menées. Il faut ensuite attendre l'année 411 pour voir Alcibiade conduire une armée sur le terrain. Il s'agit de la campagne d'Ionie qu'il mène du côté des Péloponnésiens, avant de passer dans le camp des Athéniens de Samos. Ce n'est qu'à partir de cette époque que Thucydide détaille les commandements d'Alcibiade, et cela pour peu de temps puisque son récit s'arrête la même année. Xénophon devient alors notre source principale et semble poursuivre le tournant amorcé par Thucydide dans le portrait d'Alcibiade.

L'étude de ces campagnes présente plusieurs difficultés. Comme nous l'avons précisé dans nos prolégomènes, au livre V, Thucydide condense les événements militaires, à l'exception de la bataille de Mantinée. Ainsi, la campagne de 417/6 est rapportée en une phrase : « Alcibiade gagna Argos avec vingt navires ; il s'empara des Argiens qui semblaient encore suspects et partisans de Sparte, soit trois cents personnes, que les

Athéniens placèrent en résidence dans les îles voisines faisant partie de leur empire »[1]. Pour ce qui est de l'expédition de Sicile, Alcibiade étant rappelé à son début, il n'a pas le temps de conduire des opérations militaires de grande ampleur. Enfin, l'étude de la guerre en Ionie à partir de 411 souffre de la confusion générale qui règne, malgré l'exposé clair de Thucydide prenant en compte les différents théâtres d'opérations.

Dans ce chapitre, nous souhaitons réexaminer les opérations conduites dans le Péloponnèse en 419/8 et les premiers temps de l'expédition de Sicile, dans une approche renouvelée. Plutôt que de proposer une étude chronologique des événements, nous avons choisi une analyse thématique permettant de mieux faire apparaître la pensée stratégique générale et les moyens tactiques mis en œuvre. Afin de surmonter, au moins en partie, les difficultés signalées plus haut, nous faisons ressortir du récit de Thucydide les liens qui unissent les opérations menées par Alcibiade avec celles de ses prédécesseurs dans les mêmes zones géographiques. Cette méthode permet d'éclairer, et de mieux comprendre nous semble-t-il, les passages plus brefs de Thucydide à propos des actions d'Alcibiade. Nous concentrons notre analyse sur les deux cas les plus documentés. En premier lieu, nous étudions les opérations qui se tiennent dans la partie est du Péloponnèse, autour des cités d'Argos et d'Épidaure. Dans un second temps, nous réalisons une étude thématique de l'utilisation faite par Alcibiade des détroits, d'une part, au cours de la campagne péloponnésienne de 419/8, et d'autre part, dans le projet de l'expédition de Sicile et les débuts de son exécution.

Enfin, en conclusion de ce chapitre, nous traitons trois exemples de la pratique militaire d'Alcibiade qui se dégagent du texte de Thucydide. Avec le premier, nous étudions l'unique exemple d'un stratagème d'Alcibiade rapporté par Thucydide dans un contexte militaire et nous établissons un parallèle avec ceux qui lui sont attribués par Polyen. Le deuxième exemple illustre la corrélation qui existe entre le discours de Sparte et la situation en Sicile avant l'intervention péloponnésienne. Enfin, dans le troisième exemple, nous commentons le conseil donné à Sparte à propos de la Sicile, non pas d'un point de vue théorique, mais par une approche pratique fondée sur le vocabulaire de Thucydide.

1 V, 84, 1.

1. L'alliance argienne : opérations sur le territoire d'Épidaure

Nous avons décrit au chapitre 5 les échanges et les manœuvres diplomatiques qui conduisent à la conclusion de l'alliance athénienne dans le Péloponnèse[2]. Nous ne revenons donc pas sur ces aspects diplomatiques, mais nous étudions ici les actions mises en œuvre par Alcibiade dans le cadre de cette alliance au cours de l'année 419/8. Pendant un été, il tente de consolider cette alliance par des mesures énergiques à la fois chez les alliés et dans des conflits territoriaux qui peuvent servir la stratégie globale des Athéniens. Thucydide décrit ces opérations dans les chapitres 52 à 56 du livre V. Au chapitre 52, il consigne les premières opérations se déroulant dans la zone de Patras[3]. Dans le suivant, il rapporte une tentative athénienne et argienne contre Épidaure. Nous reproduisons d'ores et déjà les deux passages essentiels qui servent de base à l'étude qui suit.

> Τοῦ δ' αὐτοῦ θέρους Ἐπιδαυρίοις καὶ Ἀργείοις πόλεμος ἐγένετο, προφάσει μὲν περὶ τοῦ θύματος τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πυθαέως, ὃ δέον ἀπαγαγεῖν οὐκ ἀπέπεμπον ὑπὲρ βοταμίων Ἐπιδαύριοι (κυριώτατοι δὲ τοῦ ἱεροῦ ἦσαν Ἀργεῖοι)· ἐδόκει δὲ καὶ ἄνευ τῆς αἰτίας τὴν Ἐπίδαυρον τῷ τε Ἀλκιβιάδῃ καὶ τοῖς Ἀργείοις προσλαβεῖν, ἢν δύνωνται, τῆς τε Κορίνθου ἕνεκα ἡσυχίας καὶ ἐκ τῆς Αἰγίνης βραχυτέραν ἔσεσθαι τὴν βοήθειαν ἢ Σκύλλαιον περιπλεῖν τοῖς Ἀθηναίοις. Παρεσκευάζοντο οὖν οἱ Ἀργεῖοι ὡς αὐτοὶ ἐς τὴν Ἐπίδαυρον διὰ τοῦ θύματος τὴν ἔσπραξιν ἐσβαλοῦντες.
>
> Le même été, la guerre mit aux prises Épidaure et Argos. Officiellement, il s'agissait de la victime d'Apollon Pythaeus, que les Épidauriens auraient dû prélever chez eux pour leur droit de pâture et qu'ils n'avaient point envoyée (les Argiens avaient la haute main sur le sanctuaire) ; mais, en dehors même de ce grief, Alcibiade et les Argiens avaient l'idée de s'adjoindre, si possible, Épidaure : ainsi, tout à la fois, Corinthe resterait tranquille et les secours athéniens venant d'Égine auraient moins de chemin à faire qu'en contournant le cap Skyllaion. Les Argiens se préparaient donc à envahir seuls le territoire d'Épidaure, en réclamation de la victime due.[4]

Le chapitre 54 et le début du chapitre 55 concernent les prémices de deux expéditions lacédémoniennes dirigées contre Argos, mais avortées, ainsi que la réunion d'ambassadeurs péloponnésiens et athéniens à Mantinée. Ensuite, sont rapportées les dernières opérations militaires de l'été :

> Καὶ πεισθέντες ᾤχοντο καὶ τοὺς Ἀργείους ἀπήγαγον ἐκ τῆς Ἐπιδαυρίας. Ὕστερον δὲ ἐς τὸ αὐτὸ ξυνελθόντες οὐδ' ὣς ἐδυνήθησαν ξυμβῆναι, ἀλλ' οἱ Ἀργεῖοι πάλιν ἐς τὴν Ἐπιδαυρίαν ἐσέβαλον καὶ ἐδῄουν. Ἐξεστράτευσαν δὲ καὶ οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐς Καρύας, καὶ ὡς οὐδ' ἐνταῦθα τὰ διαβατήρια αὐτοῖς ἐγένετο, ἐπανεχώρησαν. Ἀργεῖοι δὲ τεμόντες τῆς Ἐπιδαυρίας ὡς τὸ τρίτον μέρος ἀπῆλθον ἐπ'

2 Voir *supra* p. 222-239.
3 Voir *infra* p. 345-350.
4 V, 53.

οἴκου. Καὶ Ἀθηναίων αὐτοῖς χίλιοι ἐβοήθησαν ὁπλῖται καὶ Ἀλκιβιάδης στρατηγός· πυθόμενος δὲ τοὺς Λακεδαιμονίους ἐξεστρατεῦσθαι, καὶ ὡς οὐδὲν ἔτι αὐτῶν ἔδει, ἀπῆλθεν. Καὶ τὸ θέρος οὕτω διῆλθεν.

[...] les Argiens envahirent donc à nouveau le territoire d'Épidaure, où ils exercèrent des ravages. Les Lacédémoniens partirent également en campagne et gagnèrent Caryai ; puis, comme, cette fois encore, les présages pour le passage de la frontière ne se manifestaient pas, ils prirent le chemin du retour. Les Argiens, après avoir mis au pillage environ le tiers du territoire d'Épidaure, rentrèrent chez eux. Mille hoplites athéniens étaient venus les soutenir, avec Alcibiade comme stratège : c'était lorsqu'il avait su les Lacédémoniens partis en campagne ; puis, comme on n'avait plus besoin d'eux, ils s'étaient retirés. Et l'été passa comme cela.[5]

Enfin, au chapitre 56, Thucydide indique les dernières mesures militaires et diplomatiques prises au cours de l'hiver. Les passages relatifs à l'action d'Alcibiade dans la région d'Argos sont donc très brefs. Ils pourraient être résumés par ces quelques mots : Alcibiade intervient dans un conflit territorial local, et toutes les actions militaires se résument à des mouvements de troupes, des pillages ou des saccages. Il s'agirait là d'une vision uniquement factuelle, dans laquelle nous considérerions uniquement les réalisations – c'est-à-dire des actions avortées –, et non pas les objectifs recherchés par le stratège. Cette campagne conduite par Alcibiade avant d'être étudiée en elle-même doit faire l'objet d'une remise en contexte générale.

1.1. Campagnes contre Épidaure avant 419

Le conflit entre Épidaure et Athènes n'est pas nouveau en 419. Avant le déclenchement de la guerre du Péloponnèse, les Épidauriens sont déjà des adversaires déclarés des Athéniens, dont ils ne sont séparés que par le golfe Saronique. Par exemple, lors du siège d'Épidamne, ils soutiennent les Corinthiens en leur envoyant cinq navires[6]. Dans les premières années de la guerre, les Athéniens mènent deux campagnes contre leur territoire. La première est dirigée par Périclès au cours de l'été de la deuxième année de la guerre (430/29)[7]. Alors que les Péloponnésiens occupent l'Attique, Périclès organise une expédition avec 100 navires, 4 000 hoplites et 300 cavaliers contre la péninsule. La première cible est Épidaure. Après avoir saccagé son territoire, il tente de s'emparer de la cité même, sans y parvenir. L'expédition se poursuit par le saccage des territoires de Trézène, d'Haliées et d'Hermionè, et enfin du πόλισμα de Prasies

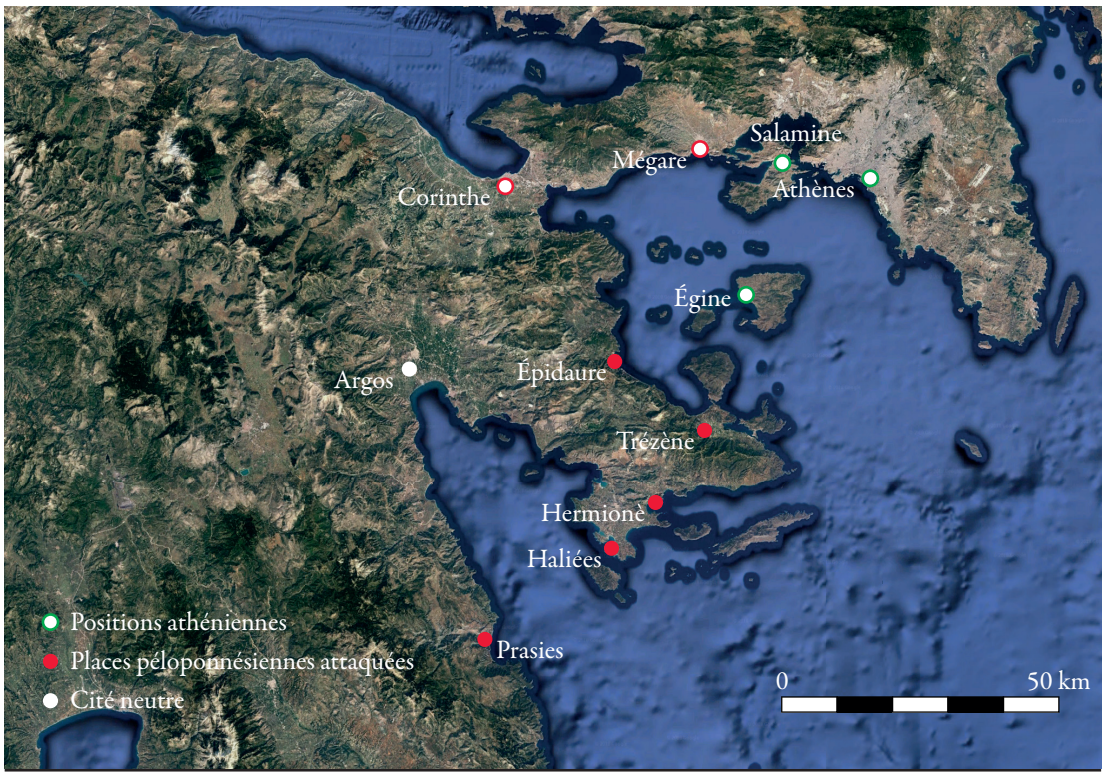
5 V, 55, 2-4.

6 I, 27. Auparavant, ils sont, avec les autres Péloponnésiens, alliés aux Éginètes (I, 105) et soutiennent la défection de Mégare (I, 114).

7 II, 56.

en Laconie. Dans ces opérations, les Athéniens ne semblent pas prendre de position durable dans le Péloponnèse, malgré l'investissement de la place de Prasies[8].

L'objectif de cette expédition n'est pas indiqué par Thucydide. En premier lieu, elle semble avant tout être une réponse à l'invasion de l'Attique[9] : en pillant le Péloponnèse, Périclès oblige les Péloponnésiens à se retirer ; mais cela n'explique pas l'espoir de prendre Épidaure. Pour Arnold Gomme, à travers Épidaure, Périclès viserait l'obtention d'une « way of direct access to Argos, neutral but at odds generally with the Peloponnese dominated by Sparta »[10]. Toutefois, ce raisonnement suivi par Arnold Gomme se fait *a posteriori* en identifiant un objectif qui n'existe probablement pas encore dans la configuration du Péloponnèse de 430/29[11]. Selon nous, la tentative contre Épidaure répond probablement à une action générale orientée contre les Corinthiens, comme l'expédition de 425/4 le montre, ainsi que celle d'Alcibiade en 419/8.



Carte 1. Campagne de Périclès dans le Péloponnèse (430/29)

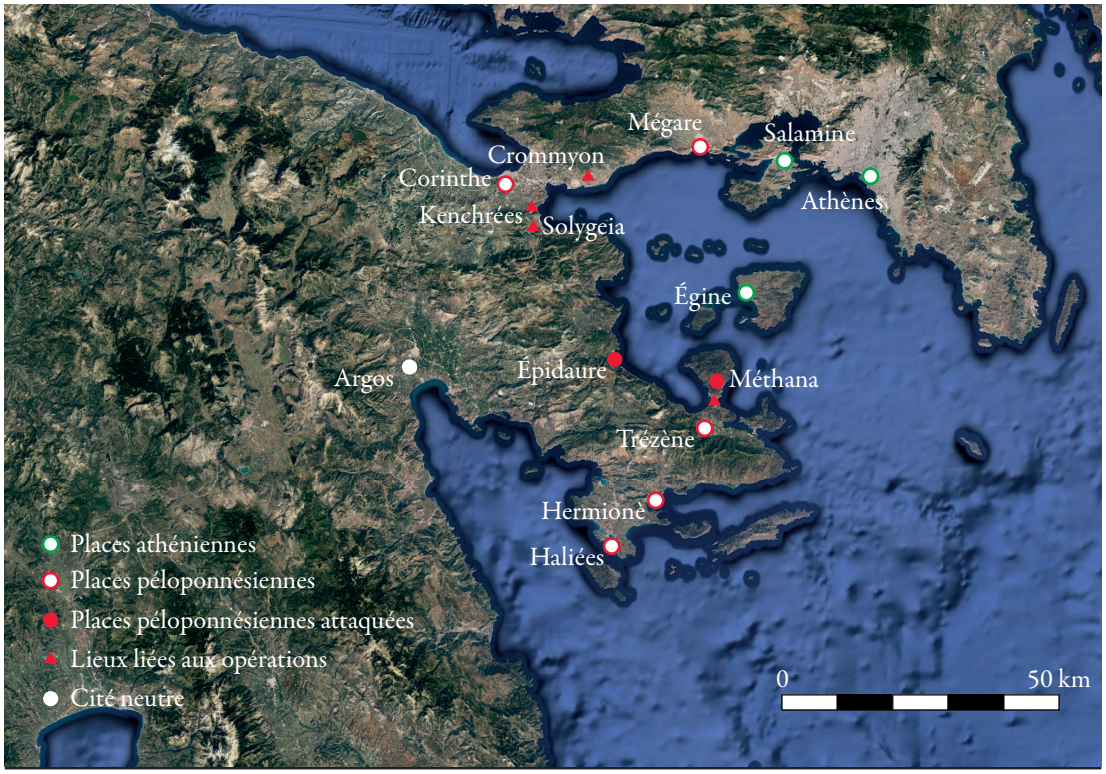
8 Prasies n'est pas mentionnée par la suite avant VI, 105 et n'apparaît donc pas dans la liste des places à restituer en 421.

9 II, 55.

10 *HCT* I, p. 163.

11 Dans sa synthèse des interprétations de ce passage, S. Hornblower (*CT* I, p. 328-329) a recensé les avis similaires à celui d'A. Gomme, et l'objection faite par G. Cawkwell (2011, p. 149-150) que nous rejoignons, en partie.

En effet, la deuxième expédition contre Épidaure, commandée par Nicias au cours de la septième année de guerre (425/4), est en fait une opération secondaire qui s'intercale entre une action de grande ampleur contre Corinthe et la prise de l'isthme de Méthana[12]. Le corps expéditionnaire athénien se compose alors de 80 navires, 2 000 hoplites, 200 cavaliers et des alliés de Milet, d'Andros et de Carystos. À l'issue de cette campagne, les Athéniens acquièrent une position qu'ils conservent et fortifient dans le but de « piller le pays de Trézène, d'Haliées et d'Épidaure »[13].



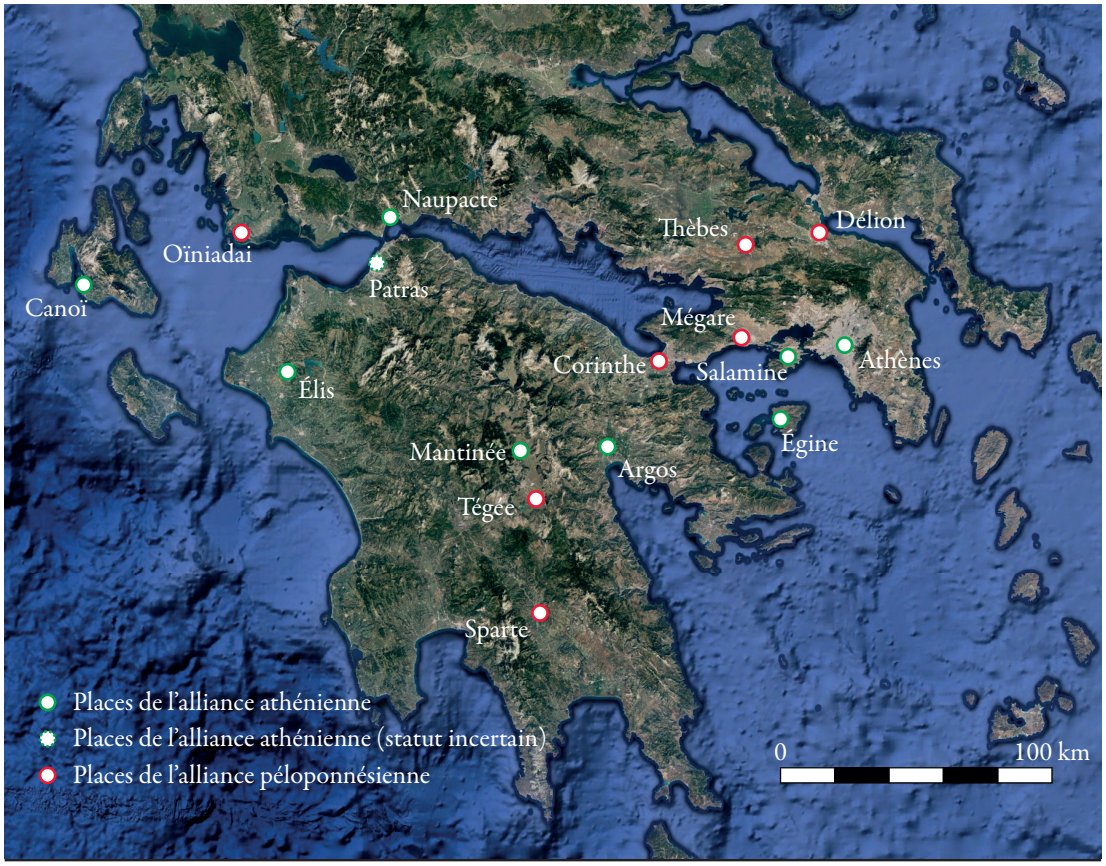
Carte 2. Campagne de Nicias dans le Péloponnèse (425/4)

1.2. Campagne d'Alcibiade : le contrôle des voies de communication

Les opérations conduites par Alcibiade sont donc la troisième intervention athénienne sur le territoire d'Épidaure. Le contexte géopolitique régional est alors bien différent de ceux de 430/29 et 425/4. À la suite du traité de paix de 421, la place de Méthana a été restituée aux Lacédémoniens[14]. Les Athéniens ne possèdent plus de position fortifiée sur le territoire ennemi, mais ils disposent désormais de cités alliées. Cependant,

12 IV, 42-45. Signalons que certains Argiens, malgré la neutralité de leur cité, jouent un rôle en faveur des Péloponnésiens. En effet, ils préviennent les Corinthiens de l'attaque athénienne.
13 IV, 45, 4.
14 V, 18, 7.

la paix et l'alliance conclue avec les Lacédémoniens excluent toute action militaire d'envergure. Les seules opérations envisageables doivent se limiter à des interventions dans des conflits territoriaux locaux qui s'expriment ici par un droit de pâture pour un sanctuaire contrôlé par les Argiens[15].



Carte 3. Situation initiale avant les opérations contre Épidaure en 419/8

De 431 à 421, les Athéniens ont cherché à implanter des bases fortifiées dans le Péloponnèse, en 419/8, ils disposent désormais de quatre cités : Patras[16], Élis, Mantinée et Argos. Cette évolution confère à la troisième intervention athénienne contre Épidaure un objectif différent de celui des deux précédentes. La première intervention visait à ravager des territoires péloponnésiens pour faire cesser l'occupation de l'Attique, et si possible à prendre pied dans la péninsule. La deuxième s'était conclue par l'acquisition d'une place à proximité d'Égine, et donc facile d'accès pour un transport de troupes. Cependant, Méthana donnait aux Athéniens un rayon d'action limité, allant d'Épidaure à Haliées.

15 Sur l'identification du sanctuaire et le sens de ce « droit de pâture », voir *CT* III, p. 140-142.

16 V, 52. Patras apparaît ici pour la première fois dans l'alliance athénienne dans le Péloponnèse. Elle n'avait été nommée ni au cours des négociations diplomatiques, ni dans le texte du traité d'alliance. Lors de la soutenance, U. Fantasia a discuté le statut de Patras qui pourrait soutenir en partie les Athéniens, sans être membre de l'alliance. Nous avons pris en compte cette nuance en modifiant notre carte.

Toutes les deux visaient probablement avant tout Corinthe. En 419, avec l'entrée des Argiens dans l'alliance athénienne, le centre de gravité se déplace légèrement vers l'ouest. En visant Épidaure, Alcibiade ne souhaite plus acquérir une première position, mais plutôt renforcer les positions athéniennes dans la partie est du Péloponnèse : en prenant la ville, ce sont aussi des voies de communication qu'il cherche à contrôler. Toutefois, ce nouvel objectif, rendu possible par une nouvelle configuration, n'efface pas celui des deux campagnes précédentes, au contraire, il s'y ajoute : Corinthe reste une des cibles de cette action.

Ainsi, le premier objectif, c'est-à-dire celui des deux précédentes expéditions, n'est pas détaillé par Thucydide qui l'indique par la simple mention : « Corinthe resterait tranquille ». Antony Andrewes y voyait « a transition to *oratio obliqua* », ce que Simon Hornblower conteste[17]. Les deux commentateurs ont fait la synthèse des principales hypothèses émises sur l'objectif stratégique recherché contre Corinthe. Pour le premier, la manœuvre vise l'espace maritime du golfe Saronique, dont la traversée par les Corinthiens était déjà compliquée selon lui. Pour le second, l'objectif est davantage terrestre. Il consisterait à acquérir une base à proximité de Corinthe pour acheminer une troupe d'hoplites dans une future opération qui ressemblerait à celle conduite par Nicias. En fait, il nous semble qu'il n'y a pas de raison de dissocier les aspects maritimes et terrestres dans cette opération. Les deux s'accordent. D'une part, Alcibiade vise un accroissement du contrôle du golfe Saronique : en prenant Épidaure, les Athéniens renforceraient leur maîtrise de cet espace maritime ; ils pourraient croiser entre Athènes, Salamine, Égine et la côte péloponnésienne. L'accès des Corinthiens à Cenchrées, leur port occidental, se verrait alors limité encore un peu plus. D'autre part, dans l'éventualité d'une attaque menée contre Corinthe, les Athéniens agiraient dans un contexte plus favorable. Ils disposeraient non seulement d'une base arrière permettant d'éviter un débarquement en territoire corinthien, mais surtout ils attaqueraient une cité ne bénéficiant plus du soutien militaire d'Épidaure et des renseignements d'Argos[18]. Selon nous, c'est donc la conjonction des deux – contrôle d'un espace maritime et d'une zone terrestre – qu'Alcibiade recherche. En outre, il nous semble surtout essentiel d'interpréter l'allusion à Corinthe comme la suite des opérations menées dans la partie occidentale du Péloponnèse, lesquelles seront bientôt étudiées[19]. La thèse d'un discours au style indirect d'Antony Andrewes pourrait ainsi être confirmée par notre hypothèse : Thucydide rapporterait ici de manière indirecte les propos d'Alcibiade expliquant sa stratégie. À travers les mots τῆς

17 Voir *HCT* IV p. 72-73 et *CT* III p. 142.
18 Voir *supra* p. 338 n. 12.
19 V, 52. Voir *infra* p. 345-350.

τε Κορίνθου ἕνεκα ἡσυχίας, nous proposons de voir le raisonnement général suivant : les Corinthiens ayant fait avorter les projets athéniens sur le Rhion, alors Alcibiade propose une opération contre Épidaure qui permettra d'isoler Corinthe et de la tenir en respect dans le futur[20].



Carte 4. Voie de communication maritime entre Athènes et Argos

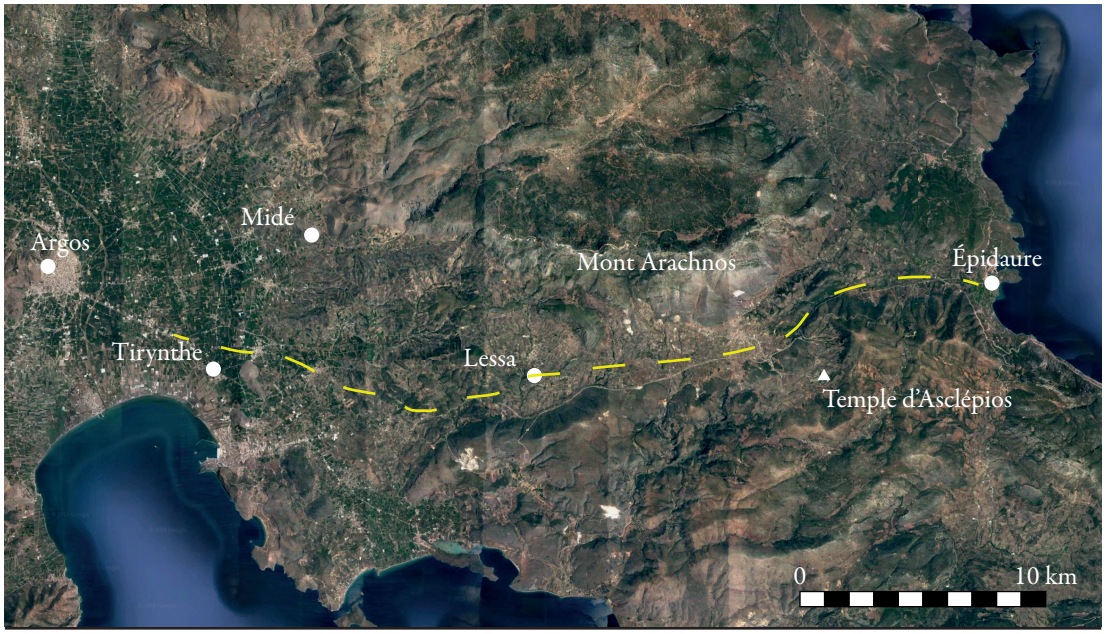
Les autres voies qu'Alcibiade cherche à contrôler sont terrestres. Il s'agit des routes qui permettent de passer d'Épidaure à Argos en évitant le contournement du cap Skyllaion[21]. Le contexte de l'opération indique clairement une opération visant à protéger Argos en cas d'attaque lacédémonienne. Les Athéniens pourraient passer directement d'Égine à Épidaure et de là marcher jusqu'à Argos. Selon Antony Andrewes[22], la voie maritime a été majoritairement utilisée jusqu'au milieu

20 P. J. Rhodes (2011, p. 34) écrit à propos des opérations autour d'Épidaure et de leur conséquence sur Corinthe : « 'in order to keep Corinth quiet' (though it is not easy to see how it would have that effect) ».

21 Un trajet aussi court que celui d'Égine à Argos permet probablement l'emploi de navires de transport de troupes plutôt que des trières. Si l'hypothèse est acceptée, cela signifie que les Athéniens seraient en mesure d'intervenir en Argolide, tout en mobilisant leur flotte sur un autre théâtre d'opérations. Sur les types de navires présents chez Thucydide, et leur capacité de transport, voir Kowalski 2014, p. 40-42.
Sur le cap Skyllaion, voir Strabon, VIII, 6, 1 qui confond probablement le cap méridional de l'Hermionide avec le cap oriental (voir Strabon, *Géographie* V [CUF], p. 150 n. 2).

22 *HCT* IV, p. 73.

du XX^e siècle pour relier Argos et Épidaure. Toujours selon lui, il n'y aurait qu'une seule voie de communication terrestre praticable aisément entre Épidaure et Argos : un défilé qui part de l'Asklépéion et conduit jusqu'à Argos. La description de la région par Pausanias[23] permet de préciser certaines étapes de cette voie de communication. Venant d'Épidaure, les Athéniens auraient emprunté une route partant de la côte et se seraient engagés dans le défilé à l'ouest en direction de l'Asklépéion. La route passerait à proximité du sanctuaire, à quelques kilomètres plus au Nord, et se poursuivrait dans le défilé vers l'Ouest, bordée au Nord par les deux sommets du mont Arachnos. Après une étape à Lessa, la route entrerait dans la plaine argienne, au sud de Midé, et se prolongerait jusqu'à Argos en passant au nord de Tirynthe[24].



Carte 5. Itinéraire terrestre entre Épidaure et Argos

1.3. Portée des événements

Le projet d'Alcibiade ne se concrétise pas. Les Argiens envahissent à deux reprises le territoire d'Épidaure, et la participation athénienne se résume à l'envoi de 1 000 hoplites qui ne prennent part à aucun combat. L'année suivante, Alcibiade n'est pas réélu comme stratège. Pour toutes ces raisons, l'opération contre Épidaure semble bien être un échec dont les causes ne sont pas dégagées clairement par Thucydide : d'une

23 Pausanias, *Description de la Grèce*, II, 25, 6-26, 1. Pausanias décrit l'itinéraire depuis Argos, et non pas depuis Épidaure comme nous le faisons.

24 Le parcours de cette voie dans la plaine argienne est confirmé par l'archéologie. Pour les voies à proximité de la cité, voir Pitéros 1998, p. 201 fig. 6.

part, son récit n'est pas fourni ; d'autre part, l'interprétation n'en est pas évidente. Des deux côtés, athénien comme lacédémonien, nous ne voyons pas de politique ferme. Ainsi, la première incursion argienne provoque un début de campagne chez les Lacédémoniens, mais ces derniers s'arrêtent finalement à la frontière de la Laconie pour des motifs religieux. Parallèlement, un congrès d'ambassadeurs se réunit à Mantinée « sur l'invitation des Athéniens »[25]. Si ces pourparlers contribuent à l'échec du coup contre Épidaure, l'objectif des Athéniens en l'organisant n'est pas indiqué par l'historien. Arnold Gomme y voyait l'action pacifique et modérée de Nicias, ce qu'Anthony Andrewes et Simon Hornblower ont contesté, attribuant la responsabilité de ce congrès à Alcibiade[26]. Les objections avancées par Anthony Andrewes et Simon Hornblower sont à prendre en considération, mais elles ne permettent pas une interprétation définitive du passage[27]. Il nous semble plus prudent de conclure que, s'il émane du parti d'Alcibiade, le congrès échappe au contrôle des Athéniens par l'action des Corinthiens ou par manque de coordination. Sous leur impulsion, les ambassadeurs décident de se rendre à Épidaure et empêchent les combats.

Si les causes de l'échec restent en partie troubles, l'envergure et l'importance du projet d'Alcibiade ne doivent pas être évaluées à partir de son insuccès, mais par les mesures lacédémoniennes prises au cours de l'hiver, et dans un second temps, par la continuation, sous d'autres formes, de son projet de protection d'Argos.

Dès l'hiver qui suit, les « Lacédémoniens, trompant l'attention des Athéniens, [font] passer par mer à Épidaure une garnison de trois cents hommes, avec Agésippidas pour les commander »[28]. Cette mesure défensive vise à s'assurer que la zone d'Épidaure restera dans l'alliance péloponnésienne[29].

---

25 V, 55, 1 : Ἀθηναίων παρακαλεσάντων.

26 Voir *HCT* IV, p. 76 et *CT* III, p. 146.

27 Le premier argument d'A. Andrewes et de S. Hornblower consiste à dire que le silence de Thucydide ne peut être interprété comme un manque d'information de sa part quant à l'action du parti pacifiste. A. Andrewes développe un autre argument plus convaincant : les Athéniens prépareraient ici les plaintes qu'ils exprimeront pendant l'hiver à l'encontre des Lacédémoniens. Ces objections sont convaincantes, mais elles n'excluent pas non plus l'action du parti des pacifistes, à Athènes comme à Sparte. En effet, A. Andrewes anticipe ici la chronologie en rapprochant les griefs exprimés au cours de l'hiver suivant par les Athéniens sous l'influence d'Alcibiade (V, 56), tout en interprétant le congrès de Corinthe grâce à l'ambassade de Nicias qui précède l'alliance argienne (V, 46), laquelle est sans aucun doute l'expression du parti pacifiste. De même, lorsque les Lacédémoniens avancent leur armée à la frontière (V, 54, 1-2) et se retirent pour des motifs religieux, une manipulation des oracles pour éviter un retour à la guerre pourrait être envisagée.

28 V, 56, 1.

29 Il faut noter la réaction d'Alcibiade similaire à celle de Périclès à la veille de la guerre d'Archidamos : « Aussi les Athéniens, sur l'avis d'Alcibiade, inscrivirent-ils au bas de la stèle du

L'année suivante, l'alliance athénienne dans le Péloponnèse est dissoute à la suite de la défaite de Mantinée. Les Argiens se séparent des Athéniens, et une oligarchie se met en place. Toutefois, en 417/6, après un retour à la démocratie, les Argiens s'allient de nouveau avec les Athéniens qui interviennent pour stabiliser les démocrates. La mesure de protection d'Argos souhaitée par Alcibiade se reproduit alors, mais sous une autre forme. Thucydide précise que la construction de Longs Murs est entreprise : « en cas d'un blocus sur terre, on pourrait ainsi avantageusement, avec les Athéniens, acheminer par mer le nécessaire »[30]. L'année suivante, c'est Alcibiade qui revient à Argos avec 20 trières pour prendre des otages dans le camp des oligarques. Plutarque réunit ces deux épisodes en un seul qu'il situe à la suite de la bataille de Mantinée :

> Αὖθις δὲ τῶν πολλῶν ἐξενεγκαμένων τὰ ὅπλα καὶ κρατησάντων, ἐπελθὼν ὁ Ἀλκιβιάδης τήν τε νίκην ἐβεβαίωσε τῷ δήμῳ, καὶ τὰ μακρὰ τείχη συνέπεισε καθεῖναι καὶ προσμείξαντας τῇ θαλάσσῃ τὴν πόλιν ἐξάψαι παντάπασι τῆς Ἀθηναίων δυνάμεως, καὶ τέκτονας καὶ λιθουργοὺς ἐκ τῶν Ἀθηνῶν ἐκόμισε καὶ πᾶσαν ἐνεδείκνυτο προθυμίαν, οὐχ ἧττον ἑαυτῷ κτώμενος ἢ τῇ πόλει χάριν καὶ ἰσχύν.
>
> Mais le peuple ayant repris les armes eut le dessus et Alcibiade étant survenu confirma la victoire. Il leur persuada alors de faire descendre leurs longs murs jusqu'à la mer et de rattacher ainsi leur ville complètement à la puissance d'Athènes. Il fit venir d'Athènes des charpentiers et des tailleurs de pierres et déploya une telle activité qu'il acquit autant de gratitude et d'influence pour lui-même que pour sa patrie.[31]

Cette fois les Athéniens, et Alcibiade d'après Plutarque, font le choix d'assurer la protection d'Argos par la voie maritime. En effet, en 417/6, les conditions ne sont plus propices à une tentative contre Épidaure. D'une part, le camp des Péloponnésiens s'est reformé autour des Lacédémoniens. D'autre part, à la suite de la bataille de Mantinée et des renversements de régime, les Athéniens ne disposent plus des appuis indispensables à une telle action. Le choix fait en 419/8 par Alcibiade apparaît alors lié à la perception d'un contexte favorable. La paix permet aux Athéniens d'intervenir dans la résurgence d'un conflit local et d'acheminer leurs troupes avec moins de risques. Nous pensons donc que son objectif réunit celui des deux précédentes opérations — acquérir une position dans le Péloponnèse et prendre l'avantage face à Corinthe dans le golfe

---

traité avec Sparte que celle-ci n'avait pas respecté ses serments ; et ils réinstallèrent les hilotes de Cranies à Pylos, pour mettre le pays au pillage » (V, 56, 3).

30 V, 82, 5. Dès le V^e^ siècle, la ville s'étendait loin dans la plaine et s'appuyait sur les deux collines au Nord, celle de Larisa et celle de l'"Aspis". Le rempart a été en partie retrouvé. Il est visible sur une des pentes de la colline Larisa. Pour la plaine, des tronçons ont été retrouvés au Sud. Le tracé est de la ville reste incertain. Pour une synthèse précise, voir Piérart 2003, en particulier les n. 22 et 23.

31 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 15, 4-5. La sous-section 6 qui suit cette citation rapporte les fortifications de Patras. Ce fait est probablement antérieur à l'épisode d'Argos. Nous voyons ici encore un exemple typique du procédé de concaténation thématique de la chronologie par Plutarque.

Saronique –, en lui ajoutant la protection d'un nouvel allié nécessaire dans le futur conflit avec les Lacédémoniens. Son échec l'année suivante aux élections peut être dû à un vote sanction, tandis que le parti de la paix, c'est-à-dire celui de Nicias, cherche probablement à éloigner de la direction des affaires un personnage aussi audacieux et belliqueux.

2. L'importance des détroits

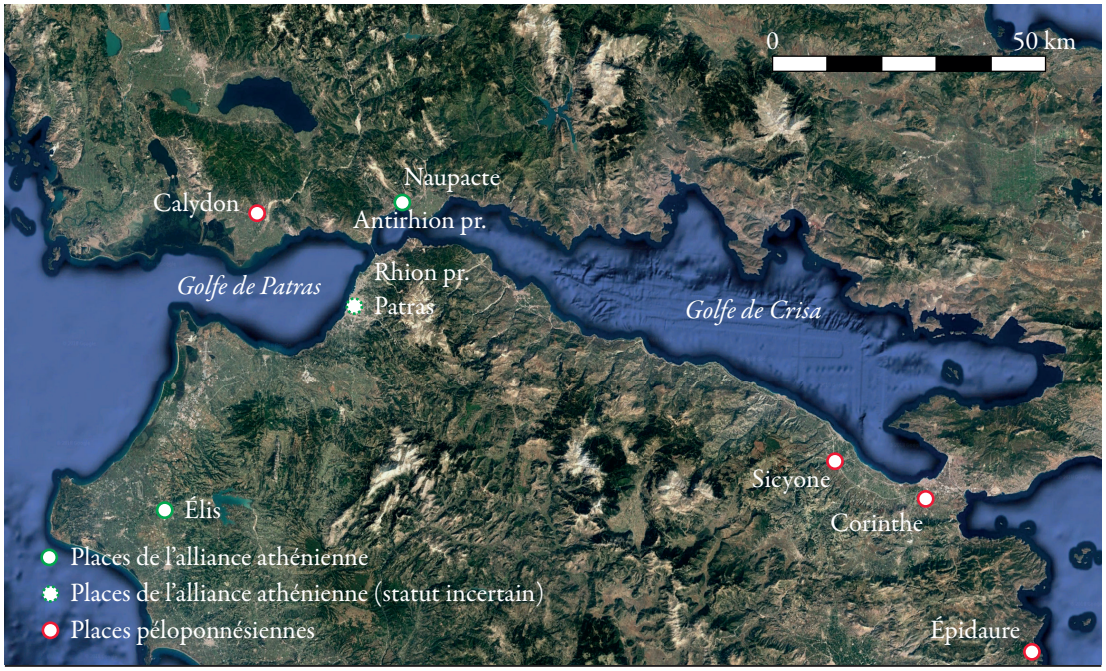
Les campagnes militaires de 419/8 – dans le Péloponnèse – et de 415/4 – en Sicile – présentent des similitudes. En effet, Alcibiade intervient dans des zones où les Athéniens ont déjà livré des combats et que Thucydide a, par conséquent, déjà décrites. Pour comprendre les mesures prises par le stratège, il est donc nécessaire de revenir sur des opérations plus anciennes et de remonter dans le texte de Thucydide. Outre cette corrélation, dans l'est du Péloponnèse comme en Sicile, le stratège accorde une place importante au contrôle des détroits. Le constat ressort du texte de Thucydide sans que l'historien s'attarde sur ce point, car il a déjà décrit ces zones de combat. Pour ces deux raisons, nous avons choisi d'étudier conjointement les opérations dans l'est du Péloponnèse et celles de Sicile.

2.1. Dans le Péloponnèse : le détroit du Rhion-Antirhion

Les opérations dans l'ouest du Péloponnèse sont légèrement antérieures à celles que nous venons d'étudier dans la région d'Épidaure et d'Argos. Elles ne font pas l'objet d'un récit détaillé par Thucydide :

> Καὶ τοῦ αὐτοῦ θέρους Ἀλκιβιάδης ὁ Κλεινίου στρατηγὸς ὢν Ἀθηναίων, Ἀργείων καὶ τῶν ξυμμάχων ξυμπρασσόντων, ἐλθὼν ἐς Πελοπόννησον μετ' ὀλίγων Ἀθηναίων ὁπλιτῶν καὶ τοξοτῶν καὶ τῶν αὐτόθεν ξυμμάχων παραλαβὼν τά τε ἄλλα ξυγκαθίστη περὶ τὴν ξυμμαχίαν διαπορευόμενος Πελοπόννησον τῇ στρατιᾷ, καὶ Πατρέας τε τείχη καθεῖναι ἔπεισεν ἐς θάλασσαν καὶ αὐτὸς ἕτερον διενοεῖτο τειχίσαι ἐπὶ τῷ Ῥίῳ τῷ Ἀχαϊκῷ. Κορίνθιοι δὲ καὶ Σικυώνιοι, καὶ οἷς ἦν ἐν βλάβῃ τειχισθὲν βοηθήσαντες διεκώλυσαν.
>
> Le même été, également, Alcibiade, fils de Clinias, qui était stratège à Athènes agissant en liaison avec les Argiens et leurs alliés, passa dans le Péloponnèse avec quelques hoplites et archers athéniens auxquels il joignit des troupes fournies sur place par les alliés, et prit diverses mesures d'organisation pour l'alliance, en parcourant le Péloponnèse avec son armée ; entre autres, il décida les gens de Patras à construire des murs menant à la mer, et lui-même méditait de dresser d'autres fortifications sur le Rhion d'Achaïe ; mais les Corinthiens, les Sicyoniens et tous ceux à qui de tels travaux de fortification portaient préjudice vinrent l'en empêcher.[32]

32 V, 52, 2.



Carte 6. Région du détroit du Rhion-Antirhion en 419/8

Comme les opérations autour d'Épidaure, le projet de fortification du Rhion d'Achaïe est interrompu dès ses prémices, et il est peu probable que de tels travaux aient été menés dans les années suivantes[33]. Toutefois, les intentions d'Alcibiade dans la région de Patras et du Rhion nous semblent se distinguer par la méthode de celles qui concernent Argos.

En premier lieu, la défense de la puissance locale alliée aux Athéniens, la cité de Patras, ne se fait pas par le contrôle des voies de communication terrestres, mais par la construction de Longs Murs. La position même de Patras explique ce choix de recourir au modèle traditionnel de la thalassocratie : étant trop éloignée d'Athènes, la liaison entre les deux cités ne peut être que maritime, y compris dans le contexte plus favorable de la paix de Nicias. Or, si aucune trace ne reste des Longs Murs d'Argos, ceux de Patras sont attestés non seulement par Plutarque[34], mais surtout par l'archéologie. Au XIX^e^ siècle, lors de l'expédition scientifique de Morée, des vestiges avaient été identifiés comme étant « la trace des longs murs qui unirent Patræ au port situé à l'occident de

33 Une fortification antique du promontoire n'est attestée ni par les sources littéraires, ni par l'archéologie puisque, d'après le ministère grec de la culture, aucune fouille n'a été entreprise dans l'enceinte fortifiée. Voir Υπουργείο Πολιτισμού και Αθλητισμού [consulté en juin 2016, http://odysseus.culture.gr/h/2/gh251.jsp?obj_id=1610].

34 *Vie d'Alcibiade*, 15, 6. Plutarque confirme le projet de construction, mais en le réunissant à celle des Longs Murs d'Argos. Voir *supra* p. 327-328.

la ville actuelle et près de la chapelle Saint-André »[35] ; et au XX^e siècle, l'archéologie a confirmé la construction de Longs Murs à Patras dans les années 420[36].

En second lieu, il faut considérer le projet de fortification du Rhion en remarquant que Thucydide est, sur ce point précis, notre unique source[37]. Les interprétations modernes ne s'accordent pas sur le sens exact de ce projet qui n'a pas toujours retenu l'attention des chercheurs[38]. Jean Hatzfeld voyait un projet global qui permettrait, « avec ces trois points stratégiques [Patras, Rhion et Naupacte], d'embouteiller, le cas échéant, une flotte ennemie dans le golfe »[39]. Pour l'helléniste, Alcibiade poursuivrait ici la politique entreprise avant la guerre du Péloponnèse par Périclès[40] et poursuivie un temps par Cléon en 425[41]. À l'opposé, Arnold Gomme écrivait à propos de ce même épisode « its daring, such as it was, its theatricality, and its small practical value, were alike characteristic of Alkibiades »[42]. D'autres comme Donald Kagan et Walter Ellis se sont montrés plus mesurés : le premier rappelant les difficultés rencontrées par Alcibiade dans cette opération[43], et le second remarquant simplement que « like his predecessors, Alcibiades also was unable to accomplish this ambitious project »[44]. Or, comme dans le cas d'Épidaure, le projet d'Alcibiade sur le Rhion ne doit pas être évalué à travers son échec, mais plutôt à travers la réaction immédiate qu'il provoque chez les Corinthiens et les Sicyoniens. Leur intervention en armes montre avant tout la dangerosité d'une installation athénienne fortifiée sur la côte d'Achaïe. En outre, le projet ne saurait être évalué sans une description préalable de la zone géographique et des opérations militaires qui s'y sont produites au cours de la guerre d'Archidamos.

Le détroit du Rhion est constitué par deux promontoires, au sud le Rhion d'Achaïe et au nord le Rhion de Molycréion, ou Antirhion. Ces deux caps forment une "porte", d'une largeur

35 Boblaye 1836, p. 22.

36 Hansen, Nielsen 2004, p. 483 (qui cite *Archaiologikon Deltion*, 52, 1997, chron. 273-275). Nous n'avons pu vérifier si ces deux références désignent le même lieu.

37 Ni Isocrate (*Sur l'attelage*, 15), ni Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 15 ; *La Gloire des Athéniens*, 351b) n'en font mention, alors qu'ils vantent tous les deux les opérations menées dans le Péloponnèse par Alcibiade. Sur une allusion possible à la campagne d'Alcibiade par Euripide dans *Ion*, v. 1592, voir *CT* III, p. 139.

38 Par exemple Bloedow 1973.

39 Hatzfeld 1951, p. 98. Cf. VII, 17 ; 19.

40 I, 111 ; 115.

41 IV, 21.

42 *HCT* IV, p. 70. P. J. Rhodes (2011, p. 34) semble suivre cet avis.

43 Kagan 1981, p. 79-82. D. Kagan, se fondant sur Plutarque, pense que Patras ne soutient pas intégralement la politique d'Alcibiade dans la région.

44 Ellis 1989, p. 41.

d'un peu plus de 1 900 m[45], qui séparent le golfe de Patras de celui de Corinthe. Au livre II, Thucydide précise que le Rhion de Molycréion était « un territoire ami d'Athènes »[46], tandis que celui d'Achaïe se trouvait non loin de Panormos, mouillage contrôlé par les Péloponnésiens. Strabon décrit également le Rhion, mais il le confond, en partie du moins, avec le cap Drépanon qui lui se trouve à l'est du Rhion d'Achaïe[47]. Les deux principales cités de la région sont Naupacte en Locride, sur la côte septentrionale, et Patras en Achaïe, sur la côte méridionale. À ces deux places s'ajoute Calydon qui fait face au golfe de Patras, au milieu de la côte Nord. Pour la période de la guerre du Péloponnèse, le détroit est cité explicitement dans des opérations militaires en 429[48] et 419[49], tandis que le triangle formé par Calydon-Patras-Naupacte est le théâtre de nombreuses actions[50].

Selon Arnold Gomme[51], les deux promontoires, même fortifiés, ne commandent pas l'entrée du golfe au point d'interdire la navigation à une flotte, car seule l'artillerie moderne pourrait assurer une maîtrise aussi importante. Le constat est en partie exact, mais il n'implique pas de minorer le rôle joué par ces deux promontoires à l'époque antique. Si la disposition de batteries d'artillerie sur chaque promontoire permettant de réaliser un tir croisé sur un adversaire qui entre ou sort du golfe de Corinthe paraissait

45 Cette mesure varie selon les sources antiques. Thucydide (II, 86, 3) évalue la distance à 7 stades, « autant que l'on puisse dire ». Strabon (VIII, 2, 3) indique 5 stades, tandis que le Pseudo-Scylax (35) lui en attribue 10. Voir les remarques de R. Baladié dans Strabon, *Géographie* V (CUF), p. 58, n. 3.

46 II, 86, 3 : τὸ Ῥῖον φίλιον τοῖς Ἀθηναίοις. En III, 102, 2, il ajoute : Μολύκρειον τὴν Κορινθίων μὲν ἀποικίαν, Ἀθηναίων δὲ ὑπήκοον (« Molycreion, colonie de Corinthe, mais sujette d'Athènes »).

47 Strabon, VIII, 2, 3. Toutefois, dans sa description des villes achaiennes (VIII, 7, 5), le géographe situe le détroit à 40 stades à l'est de Patras. Sans vouloir entrer dans le débat sur la valeur du stade ou les causes de variations du terrain, la distance actuelle de 7,4 kms divisée par 40 correspond à un stade de 185 m, soit un 1/10e du mille marin.

48 II, 84 ; 86 ; 92.

49 V, 52.

50 Nous répartissons ces opérations en trois catégories :
1) le blocus athénien à l'encontre du golfe de Corinthe : installation par les Athéniens des gens de l'Ithôme à Naupacte (I, 103) ; tentative de Brasidas et d'Alcidas pour le forcer (III, 69 ; 75) ; attaque de Naupacte (III, 100-102) ; 20 navires athéniens reviennent à Naupacte (III, 114) ; une flotte athénienne stationnée à Naupacte (IV, 13) ; les Athéniens maintiennent un blocus pour empêcher l'envoi d'une flotte corinthienne au secours de la Sicile (VII, 17 ; 19) ; les Corinthiens forcent le blocus et attaquent la flotte athénienne de Naupacte (VII, 31 ; 34 ; 36).
2) l'utilisation de Naupacte comme base arrière athénienne pour des expéditions : Asopios utilise Naupacte comme base vers l'Acarnanie (III, 7) ; Démosthènes en Étolie (III, 94 ; 96 ; 98) ; base arrière contre Anactorion (IV, 49) ; base arrière contre la Béotie (IV, 76).
3) le transfert de troupes : Euryloque traverse le golfe de Patras du sud vers le nord en direction de Calydon, il s'empare de Molycréion et part pour l'Acarnanie (III, 102) ; les Corinthiens traversent au niveau de Patras en direction de la côte nord (II, 33-34).

51 *HCT* IV, p. 70.

être, au XXe siècle, la seule forme de contrôle efficace d'un détroit, elle ne correspond pas à la pratique de la navigation du Ve siècle. Ainsi, la remarque d'Arnold Gomme fausse en partie la lecture que nous pouvons faire de cet épisode antique. Pour l'Antiquité, d'autres moyens existent et peuvent être mis en œuvre pour contrôler la navigation dans le golfe de Corinthe, certes avec moins de garanties que celles que procure l'artillerie. Tout d'abord, les conditions de navigations n'y sont pas aisées. Du côté ouest, Thucydide témoigne des vents violents qui peuvent souffler dans le golfe de Patras[52]. En 429, Phormion utilisa ces particularités météorologiques locales pour désorganiser la flotte corinthienne supérieure en nombre[53]. Des informations similaires sont rapportées par des sources techniques du XIXe siècle, avec quelques détails supplémentaires, qui nous permettent de mieux prendre la mesure de la difficulté des manœuvres à effectuer pour passer le détroit et entrer dans le golfe de Corinthe, même en temps de paix. Nous les citons :

> Remarques générales sur le golfe de Lépante.
> En entrant dans ce golfe avec un vent favorable, on doit se diriger à mi-chenal, entre les châteaux de Roumélie [Antirhion] et de Morée [Rhion], et venir ensuite graduellement vers le N. jusqu'à amener les deux mamelles du cap Papas par le milieu du château de Roumélie. On gouvernera ensuite dans ces marques jusqu'à ce qu'on ait passé le torrent de la Montagne sur la côte S. (il reste au S. 1/4 S. E. du compas du château de Lépante [Naupacte]). Cette route vous fera passer au N. d'un écueil qui s'étend vers le N. O. du torrent. Après avoir passé le torrent, venez vers le S. pour amener les deux mamelles par le château de Morée. En suivant alors ces marques on sera parfaitement dégagé de la pointe basse qui s'étend au S. E. du château de Lépante, et quand on sera par le travers de la pointe Aluki, on se trouvera dégagé de tout danger.
> Lorsqu'on entre dans le golfe avec un vent contraire, ce qui arrive souvent, et qu'il vente bon frais, il faut se tenir sous la côte de Patras jusqu'à ce qu'on puisse passer bien au vent du château de Roumélie, qui a un petit écueil qui s'étend au large, et continuer sa route jusqu'à la ville de Lépante. On pourra aller presque jusque par le travers de la ville. Un homme placé en vigie en tête de mât indiquera, par la vue de l'écueil, quand il faudra virer ; car il y a grand fond tout auprès de lui. On portera de là sur la côte S., jusqu'à ce que les deux mamelles du cap Papas touchent l'extrémité S. du château de Roumélie. Quand vous avez passé le torrent de la Montagne au S. 1/4 S. E. de Lépante, vous pouvez aller vers l'E. le long de la côte.
> Quand on est dans la baie de Lépante, et qu'on louvoie pour gagner vers l'E., il faut éviter d'ouvrir le pic de Zacoli de la pointe Aluki (qui en reste au N. O. 1/2 O. du compas), afin d'être dégagé de l'écueil qui se trouve à la pointe E. de la baie. Quand on est au large de la partie S. de la pointe basse, qui se trouve au S. E. du château de Lépante, on peut amener le pic de Zacoli par la terre basse qui s'étend à l'E. de la pointe Aluki ; les deux mamelles du cap Papas touchant l'extrémité S. du château de Roumélie, vous dégagent de la pointe, mais de très peu car il y a un récif qui s'étend à quelque distance, et auprès duquel on trouve grand fond. Lorsque l'on a passé cette pointe basse, les deux côtes sont saines et on peut s'avancer dans le golfe.
> Signé G. Biddlecombe. *Master* H. M. S. Talbot 1839[54].

52 Sur un autre témoignage de vents violents dans la zone du détroit, voir Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 46, où la barque de Thémisto est repoussée par une tempête vers le Rhion d'Achaïe.

53 II, 83-84. Pausanias (*Description de la Grèce*, X, 11, 6) témoigne d'une inscription mentionnant les mérites de Phormion et les dépouilles prises par les Athéniens aux Péloponnésiens en 429.

54 Ministère de la marine et des colonies 1841, p. 134-135.

Ainsi, s'engager dans le détroit en temps de guerre ne s'avérerait pas chose aisée, si l'adversaire contrôlait les deux promontoires par des fortifications. Dans cette configuration, une flotte ennemie souhaitant le traverser ne bénéficierait d'aucun mouillage sûr à proximité du détroit, tandis que celui qui contrôlerait les deux promontoires (et Patras) pourrait intervenir sur mer avec un soutien terrestre, comme le firent les Messéniens[55]. Nous pensons donc comme Jean Hatzfeld que l'objectif visé par Alcibiade est bien un renforcement du contrôle athénien du golfe de Corinthe, mais nous ne l'entendons pas de manière limitée à la navigation Est-Ouest. Outre ce contrôle maritime redouté par les Corinthiens[56], il est probable que la fortification des deux Rhion ait été également recherchée pour réduire les communications dans le sens Nord-Sud, et ainsi isoler le Péloponnèse du continent, comme un passage de Xénophon pourrait le laisser penser[57]. Ainsi, il nous semble que, comme Phormion[58], Alcibiade cherche ici à verrouiller le golfe de Crisa, et peut-être à isoler un peu plus encore le Péloponnèse du continent. Comme dans le cas des opérations contre Épidaure, l'audace du projet s'explique par le contexte favorable issu de la paix de Nicias et de l'alliance athénienne dans le Péloponnèse. Si en 429, Phormion avait la suprématie navale, il n'était pas libre de ses mouvements sur terre ; au contraire, Alcibiade bénéficie de positions amies de part et d'autre du détroit, au nord Naupacte et au sud Patras. Quant à l'échec de son projet, les facteurs sont en fait multiples. La vive réaction des Corinthiens et des Sicyoniens et la faiblesse des troupes qu'il commande l'expliquent en grande partie ; mais, outre ces deux facteurs, et les difficultés mises en évidence par Donald Kagan, la difficulté du projet en lui-même pourrait également être avancée[59].

---

55 II, 90, 6 : « mais, dans certains cas, les Messéniens se portèrent à l'aide, s'engagèrent en armes dans la mer et, étant montés à bord, purent, en se battant depuis les ponts, reprendre des bâtiments que déjà l'on était en train d'enlever ».

56 VII, 17 ; 19.

57 Xénophon, *Helléniques*, IV, 6, 14, où Agésilas ne peut emprunter le passage de Calydon contrôlé par les Athéniens et traverse le détroit des Rhion pour passer de l'Étolie au Péloponnèse. On pense aussi à la conquête mythique du Péloponnèse par les Héraclides, durant laquelle Témènos passa dans la péninsule par le détroit, voir Polyen, *Stratagèmes*, I, 9. Dans la bibliographie, à propos de l'importance des Rhion lors des tentatives d'invasion du Péloponnèse, voir Freitag 2000, p. 280-284.

58 II, 69 : « [...] vingt navires contournèrent le Péloponnèse, avec le stratège Phormion, qui, utilisant Naupacte comme base, montait la garde pour que personne ne pût sortir de Corinthe et du golfe de Crisa, ni y entrer [...] ».

59 En effet, il semble qu'il faille attendre 1499 et le règne du sultan Bajazet II pour voir se dresser les premières fortifications sur ces deux promontoires. Voir la communication toujours à paraître de N. Faucherre « Rhion/Antirhion, le verrou ottoman du golfe de Corinthe », lors du colloque international *Defensive Architecture in the Peloponnese (5th-15th Century)* qui s'est

2.2. En Sicile : le détroit de Messine[60]

Les opérations menées en Sicile dans la région de Messine permettent de dégager plus nettement encore le rôle et l'importance des détroits, non seulement dans la guerre du Péloponnèse, mais également dans les commandements d'Alcibiade. Le détroit de Messine est le théâtre d'opérations plus nombreuses et importantes que celui du Rhion, et Thucydide le décrit de manière plus détaillée, à deux reprises. Dans les deux textes, l'historien utilise le même mot pour le qualifier : προσβολή[61].

La première description apparaît au cours de l'expédition de 427/4, alors que les Syracusains prennent le contrôle de Messine. Elle semble être l'analyse des motivations syracusaines par Thucydide :

> Τοῦ δ' ἐπιγιγνομένου θέρους περὶ σίτου ἐκβολὴν Συρακοσίων δέκα νῆες πλεύσασαι καὶ Λοκρίδες ἴσαι Μεσσήνην τὴν ἐν Σικελίᾳ κατέλαβον, αὐτῶν ἐπαγαγομένων, καὶ ἀπέστη Μεσσήνη Ἀθηναίων. Ἔπραξαν δὲ τοῦτο μάλιστα οἱ μὲν Συρακόσιοι ὁρῶντες προσβολὴν ἔχον τὸ χωρίον τῆς Σικελίας καὶ φοβούμενοι τοὺς Ἀθηναίους μὴ ἐξ αὐτοῦ ὁρμώμενοί ποτε σφίσι μείζονι παρασκευῇ ἐπέλθωσιν, οἱ δὲ Λοκροὶ κατὰ ἔχθος τὸ Ῥηγίνων, βουλόμενοι ἀμφοτέρωθεν αὐτοὺς καταπολεμεῖν.
>
> L'été suivant, vers le temps où le blé forme ses épis, dix navires de Syracuse prirent la mer et, avec dix autres de Locres, allèrent occuper Messine en Sicile, à l'appel des habitants : Messine, alors, se détacha d'Athènes. Ce qui avait surtout poussé les Syracusains était la constatation que l'endroit commandait l'accès de la Sicile, et la crainte de voir les Athéniens utiliser un jour cette base pour venir les attaquer avec des forces plus importantes ; pour les Locriens, c'était leur haine envers les gens de Rhégion qu'ils voulaient écraser par une guerre menée des deux côtés à la fois.[62]

---

tenu au Alexandreio Conference Centre of Loutraki, Corinth Canal (September 30th-October 2nd 2011), et dont nous avons consulté le résumé.
Ces deux fortifications ottomanes, appelées par les auteurs occidentaux *château de Morée* (Rhion) et *château de Roumélie* (Antirhion) ont été attaquées par toutes les expéditions ayant pour objectif le contrôle du golfe de Corinthe, de l'expédition espagnole de 1532 à l'expédition française de 1828. Le siège de cette place forte par les Français en 1828 a laissé une description manuscrite des fortifications modernes, avec quelques commentaires sur la configuration générale du terrain. Voir le rapport du lieutenant-colonel V. Audoy, commandant le génie à la division d'expédition de Morée, intitulé *Relation du siège du château de Morée fait en 1828 par les troupes françaises du corps d'expédition, sous les ordres de S.S. le lieutenant général marquis de Maison* et consultable en ligne https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52500672d.

60 Le texte qui suit est en partie issu d'un article co-écrit avec L. Leclercq. Nous n'avons repris, et augmenté, que les éléments relatifs à notre recherche personnelle sur le détroit de Messine. Pour la version publiée, voir Battesti, Leclercq 2017.

61 Sur προςβολήν, voir la scholie à Thucydide : <προςβολήν> ἀντὶ τοῦ προσόρμισιν καὶ ἔφοδον τῆς Σικελίας ἢ πρὸς τὴν Σικελίαν. ἤγουν τόπον ἐπικαιρότατον, ἀφ' οὗ ἔστιν ἐξορμᾶν κατὰ τῆς Σικελίας. Consulter également *CT* II, p. 151 à propos du détroit de Messine à l'époque de Denys l'Ancien.

62 IV, 1, 1-2. Cf. Diodore de Sicile, XIV, 87, 1.

La seconde description est intégrée aux propos tenus par Alcibiade au cours du conseil des trois stratèges en Sicile. À ce titre, elle est révélatrice des idées personnelles d'Alcibiade quant à la conduite des opérations en Sicile[63] :

> Ἀλκιβιάδης δὲ οὐκ ἔφη χρῆναι τοσαύτῃ δυνάμει ἐκπλεύσαντας αἰσχρῶς καὶ ἀπράκτους ἀπελθεῖν, ἀλλ' ἔς τε τὰς πόλεις ἐπικηρυκεύεσθαι πλὴν Σελινοῦντος καὶ Συρακουσῶν τὰς ἄλλας, καὶ πειρᾶσθαι καὶ τοὺς Σικελοὺς τοὺς μὲν ἀφιστάναι ἀπὸ τῶν Συρακοσίων, τοὺς δὲ φίλους ποιεῖσθαι, ἵνα σῖτον καὶ στρατιὰν ἔχωσι, πρῶτον δὲ πείθειν Μεσσηνίους (ἐν πόρῳ γὰρ μάλιστα καὶ προσβολῇ εἶναι αὐτοὺς τῆς Σικελίας, καὶ λιμένα καὶ ἐφόρμησιν τῇ στρατιᾷ ἱκανωτάτην ἔσεσθαι)· προσαγαγομένους δὲ τὰς πόλεις, εἰδότας μεθ' ὧν τις πολεμήσει, οὕτως ἤδη Συρακούσαις καὶ Σελινοῦντι ἐπιχειρεῖν, ἢν μὴ οἱ μὲν Ἐγεσταίοις ξυμβαίνωσιν, οἱ δὲ Λεοντίνους ἐῶσι κατοικίζειν.
>
> Alcibiade en revanche soutenait qu'après avoir pris la mer avec des forces aussi importantes on ne pouvait s'en aller honteusement sans avoir rien fait. Ce qu'il fallait, c'était négocier dans les formes avec toutes les cités, sauf Sélinonte et Syracuse, et tâcher, à l'égard des Sikèles, les uns de les détacher de Syracuse, les autres de s'en faire des amis, pour avoir du blé et une armée ; mais on devait d'abord entraîner Messine (juste sur le détroit lorsqu'on aborde en Sicile elle fournirait à l'armée en même temps qu'un port, un excellent mouillage d'observation). Puis, quand on se serait concilié les cités, sachant avec qui chacun marcherait, alors, enfin, on s'attaquerait à Syracuse et à Sélinonte, à moins que cette dernière ne s'accordât avec Ségeste, et que l'autre ne laissât rétablir les Léontins.[64]

Outre ces deux passages, toutes les opérations qui se déroulent dans le détroit permettent d'approcher une autre réalité de ce lieu, moins perceptible chez Thucydide dans le cas du Rhion : un détroit ne se limite pas à un bras de mer entre deux promontoires, et sa maîtrise ne semble pas être garantie uniquement par une fortification isolée. Ainsi, avant toute étude du projet d'Alcibiade en Sicile, il est nécessaire de définir les réalités matérielles et géographiques de cet espace. Ce cadre établi, nous pourrons voir les opérations de la première expédition qui permettent de mieux comprendre les débuts de la seconde. Auparavant, précisons le contexte général des deux expéditions. Au cours de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens envoient à deux reprises un corps expéditionnaire en Sicile sous prétexte d'assister un allié dans un conflit local, mais avec l'espoir de conquérir un nouveau territoire qui, au début de la guerre du Péloponnèse, semble pourtant périphérique[65]. Durant la première tentative (427/4), les Athéniens

63 Sur la véracité des faits rapportés par Thucydide dans ce conseil, voir Hatzfeld 1951, p. 197 n. 2. L'auteur pense, contre G. de Sanctis, qu'il est probable que les taxiarques et les commandants des forces alliées aient été présents lors de ce conseil, « avec voix consultative, mais non délibérative », comme dans le conseil réuni plus tard en VII, 60. Ainsi, Thucydide aurait pu trouver ces informations précises auprès de plusieurs informateurs, et non pas uniquement d'Alcibiade.

64 VI, 48.

65 La Sicile et l'Italie sont éloignées des principaux théâtres d'opérations du début de la guerre du Péloponnèse, mais Thucydide fait de la route maritime qui conduit vers elles l'une des motivations des Athéniens dans leur alliance avec les Corcyréens. Par ailleurs, des alliances entre des cités italiennes ou siciliennes et les Athéniens ou les Spartiates sont attestées par les sources

dominent sur mer, mais ne parviennent pas à prendre le contrôle de l'île. À l'issue de la seconde (415/3), et ce malgré l'envoi d'un important corps expéditionnaire initial[66] suivi de renforts militaires et financiers importants[67], les Athéniens perdent temporairement la suprématie navale, et leur armée, enfermée sur l'île, est anéantie, hormis quelques rescapés[68].

2.2.1. Le détroit de Messine-Rhégion : une προσβολή *à définir*

Le détroit entre Messine et Rhégion est un centre névralgique lors des deux expéditions[69]. En 427, les troupes athéniennes stationnent à Rhégion[70] et occupent un temps Messine[71], avant que les Syracusains la reprennent, en « constatant que l'endroit commandait l'accès de la Sicile »[72] et y installent leur flotte. Puis, jusqu'en 424, Rhégion reste la principale base des Athéniens qui mènent de nouvelles actions contre Messine[73]. En 415, Rhégion ayant fermé ses portes, Alcibiade souhaite établir le corps expéditionnaire à Messine[74], mais, après son départ, la cité restera dans le camp des Syracusains[75]. Les Athéniens établissent alors leur flotte à Naxos, puis à Catane[76]. Par la suite, aucune bataille n'aura lieu dans le détroit, mais son rôle restera important. Il deviendra alors un nœud de communication essentiel dans l'itinéraire des corps expéditionnaires de Gylippe[77] et de Démosthénès[78], ainsi que pour l'approvisionnement des troupes athéniennes[79].

Ce lieu crucial constitue un espace singulier tant en raison de sa nature géographique – un détroit maritime –, que pour des raisons historiques – tout particulièrement l'extension et l'occupation territoriale des deux cités du détroit. Car un détroit est une voie de communication navale qui dissocie et à la fois met en contact deux espaces

épigraphiques et littéraires. L'Italie du Sud et la Sicile sont donc un espace à conquérir et un réservoir de forces (voir I, 36, 2 ; 44, 3 ; II, 7, 2 ; VI, 6).

66 VI, 43-44, 1.
67 VI, 94 ; VII, 16 ; 42.
68 VIII, 1, 1.
69 Sur l'importance du détroit dans la guerre du Péloponnèse, voir Ampolo 1987a.
70 III, 86, 5.
71 III, 90.
72 IV, 1, 2.
73 IV, 25-26.
74 VI, 48.
75 VI, 74.
76 VI, 50-51.
77 VII, 1.
78 VII, 35.
79 VII, 25.

terrestres et deux espaces maritimes[80]. Cette zone, dans laquelle tout déplacement est obligatoirement naval, est étroitement liée, au moins pour ce qui est de l'Antiquité, aux zones terrestres qui l'entourent[81]. En effet, posséder la suprématie navale, sans contrôler les deux littoraux, est insuffisant pour dominer un détroit et maîtriser les flux qui le traversent. Ce précepte apparaît chez Thucydide à propos du détroit de Messine, plus encore que dans le cas du détroit du Rhion que nous avons étudié[82]. Durant tout son mandat en Sicile, Lachès, par exemple, concentre son action autour de Rhégion et de Messine, ainsi il se maintient malgré un corps expéditionnaire peu important. Puis, lorsque Messine fera défection, les Athéniens conserveront la supériorité sur mer, sans pour autant parvenir à anéantir la flotte sicilienne, car cette dernière, même vaincue, parvient à regagner son port, tandis que les Athéniens sont trop peu nombreux pour réaliser un blocus maritime et un assaut terrestre des mouillages ennemis[83].

Deux cités sont donc installées dans ce détroit et le contrôlent depuis la terre. Toutefois, l'amplitude maximale de ce dernier ne se limite pas à deux espaces urbains, mais plutôt à l'ensemble des territoires des deux villes. Sur la rive orientale du détroit, la cité de Rhégion occupe un espace limité à l'ouest par la mer et à l'est par les pentes du massif de l'Aspromonte. Thucydide ne fournit pas de description topographique rigoureuse de la cité, mais précise seulement qu'un sanctuaire d'Artémis[84] se situait à l'extérieur de l'espace urbain, indication qui, selon Georges Vallet, s'accorde avec les traces archéologiques d'une enceinte antique déjà édifiée au Ve siècle[85].

80 Pour une vision du détroit de Messine comme une séparation ou une union entre Sicile et Italie, voir Vallet 1958, p. 383-387.

81 Ce lien découle en partie de la nature de la navigation antique qui dépend nécessairement de zones côtières fournissant les éléments indispensables à une flotte (mouillages naturels ou aménagés, ravitaillement en eau, en nourriture ou encore en matières premières pour l'entretien des bâtiments, points de surveillance etc.). Voir Amit 1965, p. 53-54. Du reste, comme le rappelle V. D. Hanson (2008, p. 437, n. 272), « les combats entre trières étaient souvent moins des batailles navales proprement dites que des opérations se déroulant à la fois sur mer et sur terre ». Voir II, 87, 6 ; VII, 34, 2 et 6 ; VII, 53 ; 69, 3 ; 70, 1. Cela est encore plus perceptible dans le cas d'un détroit.

82 Cf. Diodore de Sicile, XI, 21 où G. Vallet (1958, p. 363-365) voit, dans l'itinéraire terrestre de Gélon vers Himère, le contrôle total du détroit par Anaxilas.

83 IV, 25.

84 VI, 44, 3.

85 Vallet 1958, p. 125-131. Pour des données archéologiques plus récentes à propos de la topographie et des fortifications de Rhégion, voir Foti 1970, p. 159-160 ; Foti 1972, p. 421 ; et Tréziny 1999, qui fait une synthèse des recherches passées.



Carte 7. Topographie de Rhégion

Le territoire dont disposait Rhégion se constituait essentiellement de zones montagneuses et de quelques basses terres. Thucydide ne le détaille pas, toutefois il mentionne une localité contrôlée par Rhégion et surtout, en plusieurs occasions, un conflit frontalier qui oppose Rhégion et Locres[86]. Le toponyme, Πέτρα τῆς Ῥηγίνης[87], est difficile à exploiter. Il désignerait, sous un autre nom, Leucopétra située sur le cap Pelloro[88]. Le conflit territorial entre Rhégion et Locres est plus utile. S'il ne permet pas de fixer de manière précise une frontière, il situe une zone entourée par deux fleuves, l'Halex[89] et le Caïkinos, que les deux cités revendiquent. Les Rhégiens, avec les Athéniens, y mènent au moins trois opérations militaires au cours de la première expédition. Enfin, les sources archéologiques et littéraires permettraient de placer approximativement la frontière septentrionale entre Locres et Rhégion au niveau du fleuve antique Métauros (actuel Marro)[90]. Cependant, la partie du territoire rhégien

86 À propos de la haine des Locriens pour les Rhégiens : IV, 1 ; 24-25. Sur des attaques menées contre Locres par les Rhégiens et les Athéniens : III, 99 ; 103 ; 115.

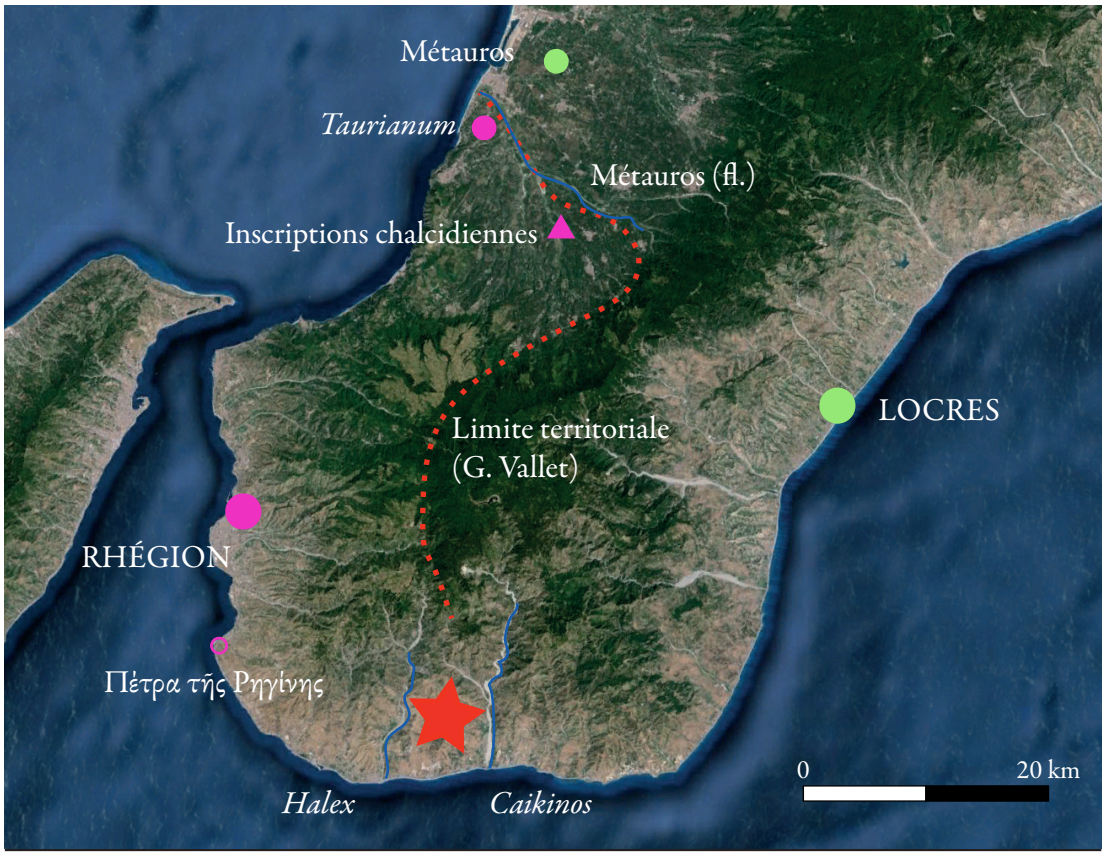
87 VII, 35.

88 Voir la synthèse des sources et de la bibliographie dans *HCT* IV, p. 417-418.

89 III, 99 ; 103 ; 115. Sur l'Halex comme frontière entre Rhégion et Locres, voir Timée (*FGrH* 566 F 43a-b) ; Strabon, VI, 1, 9 ; Denys le Périégète., v. 367. Mais Pausanias, VI, 6, 4 la place sur le Caïkinos. Cf. Diodore de Sicile, IV, 22, 5. Plusieurs hypothèses de localisation ont été formulées. Celle de G. Vallet (1958, p. 134-135), à savoir d'identifier l'Halex et le Caïkinos aux « deux plus larges torrents de la région – la Fiumara di Melito et la Fiumara di Amendolea » a été suivie ici.

90 Pour une synthèse, voir Vallet 1958, p. 135-137.

située au nord du détroit, au-delà de la ville actuelle de Scilla, ne semble pas avoir joué de rôle dans les expéditions athéniennes, du moins selon les sources dont nous disposons[91].



Carte 8. Le territoire de Rhégion dans la seconde moitié du Vᵉ siècle d'après les sources littéraires et archéologiques

Sur la côte occidentale du détroit, la cité de Messine dispose d'un espace plus restreint encore que celui de Rhégion. La ville antique est bordée par la mer à l'est et les Monts Péloritains à l'ouest. Les basses-terres sont réduites à une étroite bande, large d'un kilomètre et longue de dix. Le schéma urbain de Messine reste connu de manière lacunaire. Il est établi qu'il connut d'importantes variations au fil des siècles, mais les limites exactes de la cité restent floues[92]. Néanmoins, quel que soit le degré de précision de notre connaissance du schéma urbain, il est évident que Messine ne disposait pas

91 Thucydide situe une des étapes – entre Tarente et le détroit – de l'itinéraire de Gylippe par l'expression κατὰ τὸν Τεριναῖον κόλπον (VI, 104, 2), or la baie de Térina (actuelle Sant'Eufemia) est sur la côte ouest de la Calabre. Quel que soit le sens à donner au grec κατά, cet espace n'a aucun rôle particulier. Pour les propositions de correction, voir *HCT* IV, p. 377.

92 Depuis la thèse de G. Vallet, de nouvelles découvertes ont précisé les phases d'évolution de cet espace urbain. Voir Bacci 1998 ; et surtout les contributions relatives à Messine dans Gentili, Pinzone 2002.

d'un terroir suffisant, directement à l'extérieur de son enceinte. La cité a donc, très tôt après sa propre fondation selon Vallet[93], occupé l'espace agricole le plus proche d'elle : les basses-terres situées entre les Monts Péloritains et la mer Tyrrhénienne. La sécurité de cette zone agricole était assurée par un établissement fortifié nommé Mylai[94], sur l'actuel cap Milazzo[95]. Cette zone périphérique, éloignée d'environ 35 km du détroit, doit obligatoirement être prise en compte dans l'étude des expéditions athéniennes en Sicile, car c'est en l'occupant que Lachès parvient à s'emparer de Messine et ainsi du détroit[96]. Par ailleurs, la cité contrôlerait également la bande côtière située entre la marine de la commune actuelle Mili San Marco et le cap Sant'Alessio[97].



Carte 9. Structures de Messine : hypothèse des sources archéologiques

93 Voir Vallet 1958, p. 84.

94 Les sources littéraires ne s'accordent pas à propos du statut de Mylai. Φρούριον pour Thucydide, III, 90 (cf. VI, 62, 2 ; VII, 58, 2) ; Diodore de Sicile, XII, 54, 4-5 ; XIX, 65, 3 ; mais πολίχνιον (« une petite place ») pour Strabon, VI, 2, 1 et πόλις pour le Pseudo Scylax, 13 (cf. Diodore de Sicile, XIV, 87). Dans la bibliographie, voir entre autres pour un φρούριον : Vallet 1958, p. 84-85 et 116-117 ; pour une πόλις : Prestianni Giallombardo 2009, p. 275 n. 42 ; *SEG* 24, 313-314. Ces termes sont souvent difficiles à traduire : πολίχνη est, par exemple, un fort ou «un hameau» (L Bodin, VII, 4, 6 : « le hameau de l'Olymiéion » (ἐν τῷ Ὀλυμπιείῳ πολίχνῃ).

95 Selon G. Vallet (1958, p. 117), l'actuel fleuve Fantina, à environ 9 km du début du cap Milazzo, devait être la limite ouest maximale du territoire de Messine.

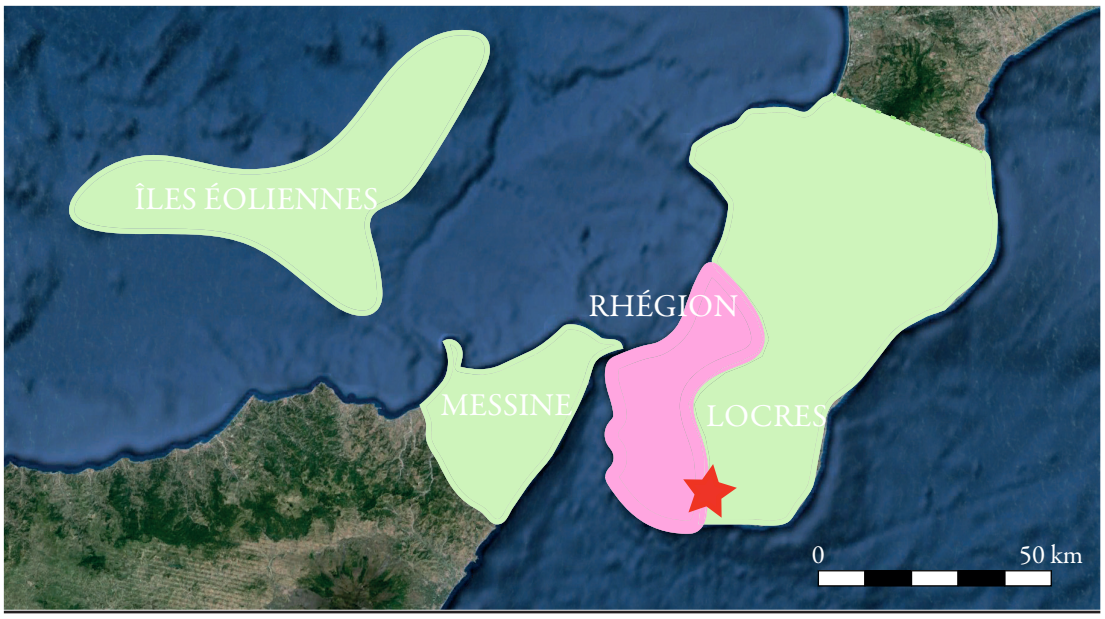
96 III, 90, 2-3 et *infra*, p. 359-362.

97 Voir Vallet 1958, p. 117. Ce cap serait la frontière entre le territoire de Naxos et celui de Messine, voir IV, 25.



Carte 10. Le territoire de Messine dans la seconde moitié du Ve siècle d'après les sources littéraires et archéologiques

Enfin, à la périphérie du détroit, se trouvent les îles éoliennes. Éloignées d'environ 60 km du détroit proprement dit, elles entretiennent néanmoins un contact étroit avec ce dernier, en particulier avec son versant occidental. En effet, des liens commerciaux semblent avoir uni Messine et les îles d'Éole[98], dont la principale, Lipari, n'est qu'à une trentaine de kilomètres du cap Milazzo[99], tandis que l'archipel est visible à l'œil nu depuis ce promontoire.



Carte 11. Configuration territoriale du détroit de Messine pendant la guerre d'Archidamos

98 Voir Spigo 2002, en particulier l'introduction sur le Ve siècle.

99 Sur les liens culturels entre les îles d'Éole et la région de Milazzo avant la colonisation grecque, voir Bernabò Brea 1957, p. 122-135.

2.2.2. Le détroit de Messine pendant la première expédition

Après avoir décrit le territoire du détroit de Messine à partir du texte de Thucydide, des autres sources littéraires, et des données archéologiques, nous traitons ici en détail la première expédition de Sicile. Cette étude préliminaire précise est nécessaire pour analyser et comprendre la stratégie défendue par Alcibiade en Sicile et les premières opérations menées sous ses ordres en 415/4. En effet, les deux expéditions présentent des similitudes du point de vue de la stratégie visant à contrôler le détroit, mais des différences de contexte expliquent les variations de tactiques.

En 427, les Athéniens interviennent dans un conflit local qui oppose Syracuse et Léontinoi, ainsi que leurs alliés. Ces cités n'ont pas encore pris part à la guerre du Péloponnèse, mais elles ne sont pas non plus neutres. En effet, les Léontins appellent à l'aide les Athéniens « en vertu de leur ancienne alliance »[100]. Or, deux documents épigraphiques attestent l'existence, au moins à partir de 433/2[101], de συμμαχίαι entre, d'une part, les Athéniens et, d'autre part, les Léontins (*IG* I^3 54) ainsi que les Rhégiens (*IG* I^3 53), qui assistent Léontinoi dans sa guerre contre Syracuse. Ces alliances, formées ou renouvelées à la veille de la guerre, pourraient être rapprochées des manœuvres diplomatiques décrites par Thucydide au début du livre II. En effet, si les Grecs d'Italie et de Sicile ne sont pas présents dans le catalogue des alliés, ils font toutefois partie, avec le Grand Roi et les autres barbares, des territoires "neutres" vers qui les deux belligérants se tournent dans l'espoir d'augmenter leurs forces[102]. Sans les nommer, Thucydide précise alors que des cités italiennes et siciliennes rejoignirent l'alliance lacédémonienne, mais sans pour autant prendre part au combat[103]. Plus tard,

100 VI, 86, 3. Cf. Diodore de Sicile, XII, 53-54, 3.

101 Les réinscriptions de certains passages des deux décrets indiqueraient le renouvellement d'une alliance ancienne (voir les commentaires de D. Lewis dans la troisième édition des *IG* de l'Attique antérieures à 403, vol. I fasc. I, p. 60-61), mais l'hypothèse d'une modification des deux inscriptions dans un but de propagande a été émise par Cataldi 1987. Par ailleurs, la proposition de G. Maddolli (1980, p. 68-69) de situer la première alliance avec Rhégion avant 454 repose sur une datation haute (458/7 ou 454/3) du décret d'alliance entre Athènes et Ségeste (*IG* I^3 11), tandis qu'une datation basse (418/7) serait désormais plus probable, voir *infra* p. 363.

102 II, 7, 1.

103 II, 7, 2. La forme exacte de cette alliance demeure inconnue. Selon Thucydide, les Lacédémoniens ne préconisaient pas une intervention armée dans le conflit, mais plutôt un soutien logistique – le projet de constituer une flotte pour le Péloponnèse (cf. Diodore de Sicile, XII, 41, 1) – et financier. Quoi qu'il en soit, les Péloponnésiens n'interviennent pas en Sicile avant 414. Voir *HCT* II, p. 7. Voir aussi, à propos du commerce du blé sicilien vers le Péloponnèse, III, 86, 4 ; Salmon 1984, p. 129-130.

en introduisant la première expédition de Sicile, l'historien indique quelles étaient ces cités : Syracuse et toutes les cités doriennes de Sicile, à l'exception de Camarine[104].

Thucydide reste la principale source de cette expédition, mais il limite son récit aux « actions les plus importantes »[105] impliquant des Athéniens. Diodore et quelques sources fragmentaires complètent sa description, mais des lacunes demeurent inévitables[106]. Deux phases, correspondant aux deux mandats de Lachès (hiver 427/6-hiver 426/5)[107], puis de Pythodore (hiver 426/5-été 424)[108], se dégagent du texte de Thucydide.

À son arrivée, Lachès commande une flotte proprement athénienne de seulement 20 navires. Deux cités grecques, Rhégion et Camarine, lui fournissent des renforts navals. Avec l'aide des alliés, Lachès prend le contrôle total du détroit en frappant les trois principales zones qui le composent. Tout d'abord, à la fin de l'hiver, il attaque les îles éoliennes, zone périphérique du détroit « en face du territoire des Sikèles et des Messéniens »[109]. Puis, il concentre ses forces sur la partie occidentale du détroit. En occupant Mylai[110], Lachès contraint la seconde cité du détroit à se ranger de son côté[111], tout en faisant l'économie d'un siège long et coûteux. Enfin, il affermit ses positions sur le côté oriental du détroit en débarquant sur le territoire de Locres et en emportant un περιπόλιον (« un fort de surveillance ») sur les rives de l'Halex[112].

---

104 Le choix de Camarine s'explique par son opposition à Syracuse et à Géla, voir IV, 65. Sur l'origine de ce conflit, voir De Luna 2009.

105 III, 90, 1.

106 Le texte attribué à Philistos (*FGrH* 577 F 2) s'accorde avec le récit de Thucydide et lui apporte même quelques précisions, comme les circonstances de la mort de Charoiadès, le rôle de Camarine ou encore la capture d'un navire athénien aux environs de Mégare Hybla que Thucydide ne raconte pas. Toutefois, il reste fragmentaire. Diodore de Sicile (XII, 53-54) s'intéresse davantage à l'ambassade de Gorgias qu'aux opérations militaires. Il les consigne brièvement jusqu'à la prise de Messine, puis mentionne l'arrivée du second corps expéditionnaire et la poursuite des combats sans les détailler. Un fragment de Timée (*FGrHist* 566 F 22) témoigne d'actions d'Eurymédon pour persuader les Siciliens de rejoindre l'alliance athénienne à la veille du congrès de Géla. Pour une comparaison de Thucydide avec les sources siciliennes, voir Fantasia 2010. Pour l'épigraphie, voir *IG* I³ 291 qui indiquerait des contributions financières versées aux Athéniens par des cités grecques ou indigènes de Sicile et d'Italie.

107 III, 86-115. Lachès est accompagné par Charoiadès, mais ce dernier meurt avant la prise de Messine.

108 III, 115-IV, 65.

109 III, 88, 3.

110 III, 90, 2-3.

111 III, 90, 4.

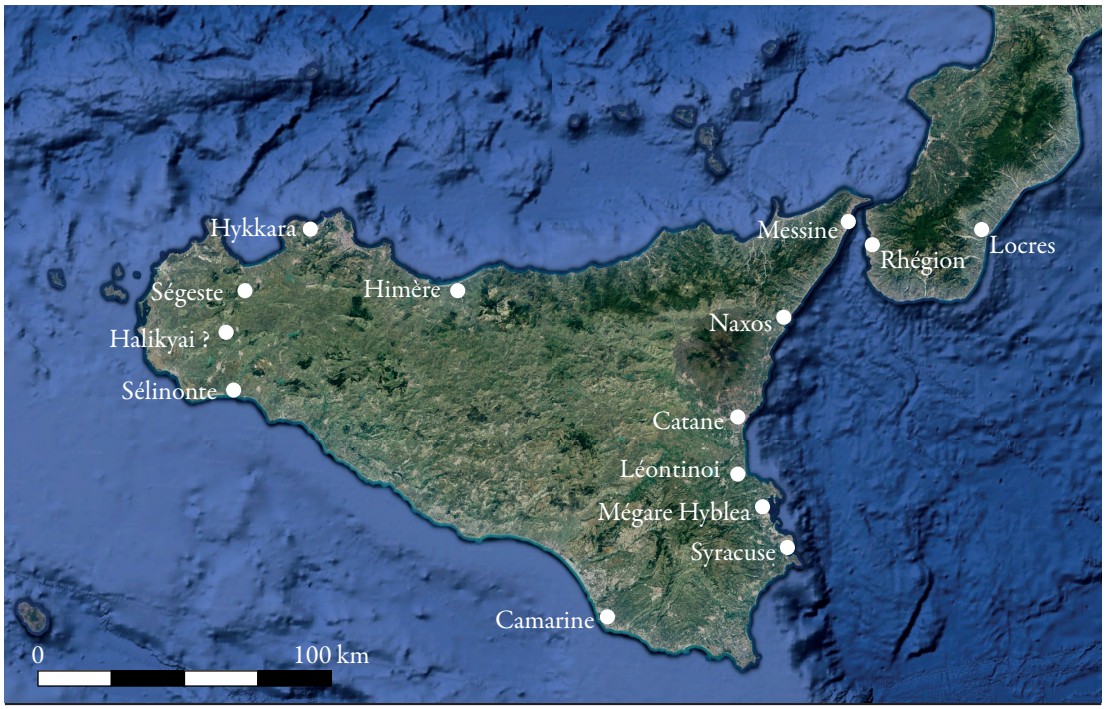
112 III, 99. Philistos (*FGrH* 577 F 2) rapporte d'abord une attaque près du Caïkinos, ensuite près de l'Halex. Il ne contredit pas pour autant Thucydide, car il est évident que Lachès mena plus d'opérations que celles consignées par Thucydide et Philistos.

Une fois Rhégion et Messine sous son contrôle, Lachès mène deux types d'opérations. D'une part, il poursuit ses raids dans les régions périphériques du détroit, contre Locres[113] et les îles d'Éole[114]. D'autre part, il élargit son champ d'action. Thucydide fournit deux exemples d'opérations éloignées du détroit. Le premier, dans l'est de la Sicile à environ 20 km du littoral, a pour objectif Inessa[115], une place sikèle (πόλισμα) contrôlée par Syracuse. Lachès se porte contre elle avec des troupes athéniennes, ses alliés grecs et tous les Sikèles révoltés contre Syracuse qui l'ont rejoint. Le second, sur la côte nord, est dirigé contre Himère[116]. Lachès y conduit sa flotte, tandis que ses alliés sikèles viennent par la terre. Au cours de ces deux opérations, les Athéniens disposent de nouveaux alliés, et en particulier de populations indigènes. Mais, malgré cette augmentation des moyens militaires et financiers[117], les effectifs athéniens propres sont insuffisants pour, à la fois, conserver leur mainmise sur le détroit[118] et s'imposer sur terre face aux Syracusains.

Lorsque Pythodore accoste en Sicile et succède à Lachès, Thucydide précise qu'Athéniens et Syracusains intensifient leur effort de guerre : « Les Syracusains [sont] déjà les maîtres sur terre et, si quelques navires [suffisent] à leur interdire la mer, ils [s'apprêtent] en réunissant une flotte à ne plus le tolérer »[119]. En réponse, les Athéniens ont voté un renfort de 40 navires[120]. Malgré cette décision, les Athéniens perdent progressivement tous les avantages conquis par Lachès. Plusieurs facteurs expliquent cela. Tout d'abord, la situation en Grèce perturbe le bon déroulement de l'expédition. La majeure partie des 40 navires fait escale à Pylos[121], puis à Corcyre afin de mettre un terme à la *stasis*[122] qui affaiblit le principal allié occidental d'Athènes. Durant tout l'été 425, les Athéniens mènent des opérations d'envergure contre le Péloponnèse, à Pylos et Sphactérie, mais aussi sur le territoire des Corinthiens[123], tandis qu'ils doivent également faire face à une

113 III, 103, 3.
114 III, 115, 1.
115 III, 103. La localisation d'Inessa est encore incertaine, probablement entre les communes actuelles de Centuripe et de Paternò. Voir notamment Rizza 1959. Cette place devait être limitrophe avec le territoire de Catane.
116 III, 115, 1.
117 Cf. *IG* I³ 291 datée *ca.* 415 par D. Lewis, mais que C. Ampolo (1987b), après réexamen, fait remonter à la période 427-424, ce qui s'accorde davantage avec le récit de Thucydide. Naxos, Catane, Rhégion et des Sikèles apparaîtraient sur l'inscription.
118 Pythodore devra à nouveau attaquer le περιπόλιον que les Locriens avaient donc repris à Lachès.
119 III, 115, 3.
120 Pythodore n'accoste cependant qu'avec quelques navires. Sophoclès et Eurymédon doivent le rejoindre avec le reste.
121 IV, 3-4 : 5 navires sont prélevés et confiés à Démosthénès.
122 IV, 46-48.
123 IV, 42-45.

révolte chalcidienne[124]. Mais c'est surtout la vigueur renouvelée des Syracusains et des Locriens qui compromet les projets athéniens. Appelés par les Messiniens, ils occupent la ville et reprennent le contrôle de la partie occidentale du détroit[125]. Désormais, ils agissent sur terre comme sur mer, et s'ils ne conquièrent pas la suprématie navale, ils instaurent dans les faits un *statu quo*. Les derniers combats rapportés par Thucydide révèlent cet équilibre qu'aucun des deux belligérants ne parvient à rompre. Ainsi dans le combat naval qui se produit dans le détroit, les Athéniens conservent la supériorité tactique, mais ne parviennent ni à anéantir la flotte sicilienne, ni à trouver de nouvelles bases terrestres. Contraints de se déplacer sans cesse pour empêcher les défections, les Athéniens ne parviennent à aucun résultat lorsqu'ils secondent sur terre leurs alliés. De son côté, la coalition sicilienne ne fait céder aucun des alliés des Athéniens, grecs comme sikèles[126]. Le choix de Pythodore d'attendre le renfort avant d'intervenir à nouveau aux côtés des alliés siciliens est révélateur. Thucydide arrête ici le récit détaillé des opérations militaires de cette expédition[127] et ne traitera pas les combats en Sicile qui reprendront avec l'arrivée de Sophocle et d'Eurymédon. La Sicile disparaît de son histoire jusqu'à l'intervention d'Hermocrate au congrès de Géla en 424 (IV, 58-65).



Carte 12. Carte générale de la Sicile pour les deux expéditions athéniennes

124 IV, 7.
125 IV, 1.
126 IV, 25.
127 IV, 48.

2.2.3. Le détroit de Messine au début de la seconde expédition

Nous n'étudions pas en détail toutes les opérations de la seconde expédition, car la plupart d'entre elles se déroulent après le départ d'Alcibiade. Nous limitons donc nos observations au contexte général de la seconde expédition et aux premières opérations menées en présence d'Alcibiade.

En 415, les Athéniens décident une nouvelle expédition toujours sous le prétexte d'intervenir dans un conflit local sicilien. Cette fois, ils viennent assister Ségeste[128], cité élyme hellénisée du nord-ouest de la Sicile en guerre avec Sélinonte, cité alliée des Syracusains. Les effectifs navals représentent plus du double de ceux de la première expédition : 134 trières, dont 60 rapides et 40 transports de troupes fournis par Athènes, et 2 pentécontères. Cette fois, les effectifs terrestres sont importants : 5 100 hoplites, athéniens et alliés, 480 archers, 700 frondeurs, 120 *psiloi*, mais à peine 30 cavaliers[129]. Il est difficile d'estimer avec précision quels sont les appuis locaux des Athéniens. En 424, le congrès de Géla[130] avait donné naissance à un accord entre Siciliens incluant les Athéniens ; mais l'idée de concorde et les concessions défendues par Hermocrate ne mirent pas un terme à tous les désaccords[131]. Ainsi, les Athéniens disposaient encore en 422 de soutiens : une partie du territoire des Léontins, une faction à Messine, deux cités – Camarine et Agrigente –, ainsi que des Sikèles[132]. Géla et Syracuse restaient hostiles. En revanche, une inscription attesterait une alliance avec Halikyai[133], une autre cité élyme située entre Ségeste et Sélinonte.

Les opérations militaires se composent de quatre phases :

- phase 1 : stratégie d'Alcibiade (VI, 42-61) ;
- phase 2 : stratégie conjointe de Nicias et Lamachos (VI, 62-93) ;
- phase 3 : début du siège de Syracuse et mort de Lamachos (VI, 94-105) ;
- phase 4 : intervention péloponnésienne en Sicile avec Gylippe (VII, 1-72).

---

128 La nature et la date à laquelle débuta cette alliance soulèvent un vaste problème historique. La bonne compréhension de VI, 6, 2 est ardue. Voir *CT* III, p. 303-307. Plusieurs difficultés apparaissent dans la plupart des tentatives pour concilier le passage de Thucydide avec l'*IG* I³ 11 contenant une alliance entre Athènes et Ségeste, mais pour laquelle deux principales datations (458/7 et 418/7) ont été proposées. Pour une vision de ce vaste problème épigraphique se référer au *SEG*. Pour une synthèse des sources concernant Ségeste, voir De Vido 1991.

129 VI, 43.

130 IV, 58-65.

131 Même immédiatement après l'accord : IV, 65, 1.

132 V, 4-5.

133 *IG* I³ 12. Ici encore la dation de l'inscription est complexe et incertaine.

Durant les trois premières, les Athéniens privilégient les opérations terrestres, et la flotte reste peu utilisée. Dans la première phase, le sous-emploi de la flotte nous semble être un choix délibéré d'Alcibiade. En effet, aucune cité, ni en Sicile, ni en Italie, n'accepte de les accueillir. Les Athéniens rencontrent donc dès leur arrivée des difficultés pour établir et financer[134] leur armée. Ainsi, la stratégie engagée par Alcibiade, avec le soutien de Lamachos, vise avant tout le contrôle du détroit et l'implantation de la flotte à Messine. Des trois stratèges, Alcibiade est le seul à rechercher à établir la flotte dans une base sûre et utile[135]. La réalisation de ce projet est prioritaire sur toute autre action, y compris par rapport au prétexte de l'expédition, c'est-à-dire le rétablissement des Léontins ou une intervention dans le conflit entre Sélinonte et Ségeste. Au contraire, Nicias ne souhaite qu'une action dirigée contre Sélinonte, en attendant une meilleure occasion, et ne soulève pas la question du mouillage[136]. Lamachos, avant de se rallier à Alcibiade, veut limiter l'usage de la flotte à un débarquement des troupes sur le territoire de Syracuse, avant de l'établir en arrière à Mégare Hybla, « alors déserte »[137].

Ainsi, toutes les opérations décrites par Thucydide dans les sections 50 à 52 constituent les premières étapes du plan d'Alcibiade : elles doivent conduire au contrôle du détroit, tout en assurant le financement et l'approvisionnement de la flotte.

134 VI, 46.

135 Le plan proposé s'accorde en tout point avec ses propos de l'antilogie du début du livre VI. Voir en particulier VI, 18, 5.

136 VI, 47.

137 VI, 49, 4 : τὰ Μέγαρα [...] ἃ ἦν ἐρῆμα. La position proposée par Lamachos nous semble peu sûre et peu utile aux Athéniens. Certes, la flotte serait proche de Syracuse, mais elle ne permettrait pas de contrôler le détroit. En outre, elle ne bénéficierait pas d'un approvisionnement aussi efficace que dans une cité habitée.

Opérations en Sicile sous la conduite d'Alcibiade

Références	Opérations
VI, 50, 1	Pourparlers avec Messine et ouverture d'un marché en dehors de la ville
VI, 50, 2	Division de la flotte en deux escadres dont une de 60 navires s'installant à Naxos, les autres restant sur le territoire de Rhégion
VI, 50, 3-5	Mission d'observation à Catane et à Syracuse
VI, 51	Prise de Catane par un stratagème d'Alcibiade : l'intégralité de la flotte est établie à Catane, tandis que Naxos soutient toujours les Athéniens
VI, 52, 1	Expédition décidée contre Syracuse et venue à Camarine : ces deux faits sont les seuls à ne pas être en lien avec le détroit. L'opération contre Syracuse est une réponse à un équipement de la flotte qui aurait lieu. Le périple jusqu'à Camarine est probablement dû à la recherche d'alliés. S. Hornblower (*CT* III, p. 428-432) explique l'appel de Camarine suivi d'un refus comme la preuve de l'action d'une faction minoritaire favorable aux Athéniens. Il n'est pas exclu que les Syracusains pratiquent la désinformation également.
VI, 52, 2	Opération de pillage du territoire de Syracuse
VI, 74, 1	Préparation de la prise de Messine grâce à une faction dans la cité

Le rappel d'Alcibiade compromet la bonne réalisation du projet[138]. En raison de son départ, les forces athéniennes sont réparties entre Nicias et Lamachos, tandis que l'objectif stratégique devient plus flou et incertain (VI, 62-93). À la fin de l'été, les Athéniens interviennent dans l'ouest de l'île[139] pour pallier le manque d'argent et d'alliés locaux. Puis, au début de l'hiver, ils mènent une action réussie contre Syracuse[140], mais la saison et la cavalerie syracusaine les empêchent d'engager un siège. Ils retournent donc prendre leurs quartiers d'hiver à Catane et Naxos, en effectuant toutefois une vaine tentative contre Messine[141]. Dans les affrontements, les Athéniens demeurent « les premiers Grecs par l'expérience »[142], tandis que les Syracusains se montrent inférieurs dans le combat hoplitique[143]. Pourtant, la flotte athénienne ne dispose toujours pas d'une base solide, et les stratèges attendent le printemps et des renforts en cavalerie pour agir[144].

138 VI, 74. L'importance du détroit de Messine dans la stratégie générale d'Alcibiade nous conduit à interpréter sa dénonciation du complot conduit par la faction favorable aux Athéniens comme un acte plus grave qu'une simple vengeance liée à la colère.
139 VI, 62.
140 VI, 63-71.
141 VI, 74. Malgré l'impossibilité de se voir livrer la ville, la flotte athénienne reste dans le détroit 13 jours, sans posséder aucune base véritable.
142 VI, 72, 3.
143 VI, 69, 1 ; VI, 98, 3 ; VII, 3, 3. Voir aussi VII, 63, 2, où l'affrontement récent (VII, 53, 2) « gave some substance to this optimistic generalization » comme le dit A. Gomme (*HCT* IV, p. 442).
144 VI, 74, 2. Les Athéniens avaient sous-estimé la nécessité d'une cavalerie nombreuse, malgré les avertissements de Nicias (VI, 20, 4 ; 21, 1 ; cf. 37, 1). Un second envoi sera demandé (VI, 88,

3. Trois aspects de la pratique de la guerre

Après avoir étudié les opérations conduites par Alcibiade sur trois théâtres d'opérations, nous souhaitons élargir ce chapitre en formulant trois brèves remarques sur sa pratique de la guerre. Dans un premier temps, nous tentons de rapprocher les stratagèmes rapportés par Polyen des événements historiques réellement attestés pour Alcibiade, nous verrons ensuite deux aspects présents chez Thucydide : d'une part, le renseignement, et d'autre part, la connaissance technique des corps d'armée.

3.1. Ruses et les stratagèmes : de Thucydide à Polyen

Pour Alcibiade, Thucydide rapporte un unique exemple d'une ruse ou d'un stratagème dans un contexte militaire. Il s'agit de la prise de Catane au début de l'expédition de Sicile dont nous reproduisons le récit :

> Καὶ ἐκκλησίας γενομένης τὴν μὲν στρατιὰν οὐκ ἐδέχοντο οἱ Καταναῖοι, τοὺς δὲ στρατηγοὺς ἐσελθόντας ἐκέλευον, εἴ τι βούλονται, εἰπεῖν. Καὶ λέγοντος τοῦ Ἀλκιβιάδου, καὶ τῶν ἐν τῇ πόλει πρὸς τὴν ἐκκλησίαν τετραμμένων, οἱ στρατιῶται πυλίδα τινὰ ἐνῳκοδομημένην κακῶς ἔλαθον διελόντες, καὶ ἐσελθόντες ἠγόραζον ἐς τὴν πόλιν. Τῶν δὲ Καταναίων οἱ μὲν τὰ τῶν Συρακοσίων φρονοῦντες, ὡς εἶδον τὸ στράτευμα ἔνδον, εὐθὺς περιδεεῖς γενόμενοι ὑπεξῆλθον οὐ πολλοί τινες, οἱ δὲ ἄλλοι ἐψηφίσαντό τε ξυμμαχίαν τοῖς Ἀθηναίοις καὶ τὸ ἄλλο στράτευμα ἐκέλευον ἐκ Ῥηγίου κομίζειν. Μετὰ δὲ τοῦτο διαπλεύσαντες οἱ Ἀθηναῖοι ἐς τὸ Ῥήγιον, πάσῃ ἤδη τῇ στρατιᾷ ἄραντες ἐς τὴν Κατάνην, ἐπειδὴ ἀφίκοντο, κατεσκευάζοντο τὸ στρατόπεδον.
>
> L'Assemblée s'étant réunie, les Catanéens, sans accueillir l'armée, invitent les stratèges à se présenter pour exposer leurs désirs. Alors, tandis qu'Alcibiade parlait et que l'attention des habitants était absorbée par l'Assemblée, les soldats enfoncent, sans qu'on les voie, une poterne imparfaitement aménagée dans la muraille, pénètrent à l'intérieur de la ville et se répandent sur le marché. Dès que les Catanéens partisans de Syracuse virent l'armée dans les murs, ils furent pris d'affolement et s'esquivèrent ; ils étaient peu nombreux. Les autres votèrent l'alliance avec les Athéniens, et les invitèrent à amener de Rhégion le reste de leur armée. Repassant alors à Rhégion, les Athéniens embarquent, cette fois, toutes leurs forces pour Catane, et, sitôt arrivés, y établissent leur camp.[145]

Bien que le mot στρατήγημα n'apparaisse pas littéralement, Polyen fait figurer cet épisode dans les stratagèmes qu'il attribue à Alcibiade[146]. Dans les faits, l'information est assez pauvre et ne nous apprend pas grand-chose : Alcibiade retient l'attention

6) ; les alliés siciliens fournirent également des cavaliers ou parfois des montures (VI, 98, 1). Sur l'importance de la cavalerie, voir Hanson 2008, p. 263-269 et 280-287.

145 VI, 51.

146 Polyen, *Stratagèmes*, I, 40, 4. Cf. Plutarque (*Vie d'Alcibiade*, 20) qui rapporte la prise de Catane, mais ne la détaille pas. Au XIX^e^ siècle, Alexandre Dumas père en fera un récit inexact et coloré dans *Le Speronare* (chap. VII Catane).

de la population, tandis que des Athéniens, sans doute sur ses ordres, enfoncent une poterne. Nous pouvons en déduire, d'une part, qu'Alcibiade est suffisamment éloquent pour retenir l'attention d'une assemblée, et d'autre part, que les murailles de la ville ont été observées ou sont connues afin de mener l'opération à bien. Le seul autre exemple d'une ruse rapporté par Thucydide au sujet d'Alcibiade est lié à un contexte oratoire et diplomatique[147]. Le peu de mention de stratagèmes ou de ruses ne doit pas être surinterprétée dans la mesure où Thucydide consacre peu de place aux premières opérations qu'Alcibiade a conduites, et son récit s'achève avec son retour à la tête de la flotte de Samos. Pour les opérations postérieures à 411, nous trouvons des exemples de stratagèmes chez Xénophon (dernier combat contre Mindaros)[148] et Plutarque (prise de Sélymbria)[149]. Au IIe siècle apr. J.-C., Polyen lui attribue neuf stratagèmes ; certains peuvent être replacés dans une chronologie ou un contexte précis en les comparant aux autres sources littéraires. Nous le faisons sous la forme d'un tableau :

Comparaisons des neuf stratagèmes d'Alcibiade chez Polyen aux autres sources littéraires

Polyen, I, 40	Sources alternatives	Thème	Datation
1 : Alcibiade éprouve la fiabilité de ses amis par un stratagème		Non militaire	?
2 : Ruse d'Alcibiade dans un raid naval		Militaire	Apocryphe ?
3 : Mesure pour assurer la sécurité d'Athènes pendant un siège des Lacédémoniens	Cf. Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 18-21 Cf. Frontin, *Stratagèmes*, III, 12, 1	Militaire	407 ?
4 : Prise de Catane en Sicile	VI, 51 Diodore, XIII, 4 Justin, IV, 3 Cf. Frontin, *Stratagèmes*, III, 2, 6 qui situe l'action à Agrigente	Militaire	415
5 : Ruse et raid contre Syracuse	VI, 64 Cf. Frontin, *Stratagèmes*, III, 6, 6	Militaire	Apocryphe
6 : Conseils de fortifier Décélie et d'envoyer des secours en Sicile	VI, 91-93 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 23, 1-2 Cornélius Népos, *Alcibiade*, 3 Justin, V, 1	Militaire	415
7 : Ruse contre les Syracusains		Militaire	Apocryphe ?
8 : Ruse contre Tiribaze (futur satrape)		Militaire	Apocryphe ?
9 : Ruse contre Mindaros à Cyzique	Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 11-18 ; 23 Cf. Frontin, *Stratagèmes*, II, 5, 44.	Militaire	411

147 V, 45, 2-3 : μηχανᾶται [...] τοιόνδε τι.
148 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 15.
149 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 30, 7.

Le premier stratagème est une ruse qui ne s'applique pas au domaine militaire, et qui d'ailleurs contredit en partie la vision que Plutarque a du manque de discernement d'Alcibiade quant au choix de son entourage[150]. Le quatrième illustre parfaitement la confusion que les auteurs antiques peuvent commettre : Polyen, comme Frontin avant lui, lui attribue une ruse de Nicias et de Lamachos et, qui plus est, mise en œuvre en Sicile après le départ d'Alcibiade[151]. Les stratagèmes 2, 7 et 8 décrivent des opérations militaires que nous ne pouvons pas dater et à propos desquelles nous devons rester prudents : par exemple, le dernier des trois se serait produit dans un combat contre Tiribaze que nous ne parvenons pas à situer[152].

Des quatre stratagèmes restants, deux sont présents chez Thucydide, et deux pourraient être rapprochés de Xénophon. Outre la prise de Catane, Polyen prend chez Thucydide les conseils d'Alcibiade dans son discours de Sparte. En revanche, la ruse contre Mindaros à Cyzique ne reproduit pas le texte de Xénophon. Pour l'historien d'Erchia, le stratagème d'Alcibiade réside essentiellement dans la dissimulation du nombre de ses navires. En fait, Polyen semble combiner plusieurs éléments du texte de Xénophon – l'arrivée de Théramène et de Thrasybule et la dissimulation du nombre des navires – pour ensuite décrire une manœuvre qui en est absente : Alcibiade simulerait une fuite pour attirer la flotte péloponnésienne. Enfin, le troisième stratagème explique des mesures prises pour la sécurité des murs d'Athènes que nous sommes tentés de rapprocher du retour d'Alcibiade en 407, et plus précisément des quatre mois au cours desquels il est présent à Athènes, tandis que l'Attique est occupée par les Péloponnésiens. Toutefois, ces éléments sont absents du texte de Xénophon.

Ce corpus ne contient certes aucun fait marquant, aucun grand stratagème révolutionnant l'art de la guerre ; néanmoins, il constitue, dans certains cas, une source crédible et offre la vision d'un Alcibiade homme de guerre, à qui les sources tardives prêtent désormais facilement.

150 Voir l'épisode qui conduit Alcibiade à accepter Antiochos dans son entourage, choix lourd de conséquence puisqu'il cause en partie le second exil du stratège. Voir Putarque, *Vie d'Alcibiade*, 10 et 35.

151 Frontin et Polyen réunissent peut-être en un seul événement le raid contre Syracuse en VI, 52 et celui en VI, 64.

152 Tiribaze est présent chez Xénophon (*Helléniques*, IV, 8, 12-17 ; V, 1, 6 ; 25 ; 28 ; 30), Diodore de Sicile (XIV, 27, 7 ; XV, 2 ; 4 ; 8-11) et Cornélius Népos (*Conon*, 5). Le fait le plus ancien remonte à 394, soit dix années après la mort d'Alcibiade. Nous ne savons rien de la carrière de Tiribaze avant cette date, et il est possible qu'il ait participé à la guerre en Ionie à l'époque où Alcibiade est revenu dans les affaires athéniennes.

3.2. Renseignement et amplification

Notre deuxième remarque sur la pratique de la guerre concerne les discours d'Alcibiade. Nous avons décrit comment, lorsqu'il se trouve dans la position d'un orateur qui doit convaincre une assemblée, Alcibiade déforme et amplifie les faits[153]. Dans l'antilogie du début du livre VI, il est clair qu'Alcibiade parle sans connaître tous les détails de la situation en Sicile. La découverte, une fois en Sicile, du subterfuge employé par Ségeste pour convaincre les ambassadeurs athéniens de ses capacités de financement en est une preuve.

Le discours de Sparte contient le même genre de renseignements à demi faux. En effet, si son analyse de la situation en Sicile est fine, Alcibiade mentionne un combat avec les Syracusains en ces termes :

> Συρακόσιοι δὲ μόνοι μάχῃ τε ἤδη πανδημεὶ ἡσσημένοι
>
> Mais les Syracusains à eux seuls, battus en masse au combat comme ils l'ont été [...][154]

Or, avant son départ, nous n'avons connaissance que d'une escarmouche impliquant des Syracusains. Alcibiade ne peut faire référence à celle-là dans ces termes. La présence d'envoyés syracusains à Sparte rend évident qu'il parle du combat qui a eu lieu après son départ sous le commandement de Nicias et de Lamachos[155]. Toutefois les propos d'Alcibiade paraissent bien exagérés par rapport au récit de ce combat par Thucydide. Cette propension à l'exagération dans le domaine oratoire n'implique pas une méconnaissance des faits et une incapacité sur le terrain, mais bien une force dans l'art de convaincre. L'arrivée de Gylippe, alors même que les Syracusains sont sur le point de discuter la paix et que les Siciliens ne font pas encore cause commune[156], confirme, non pas les propos d'Alcibiade sur le combat en Sicile, mais la réalité des points faibles qu'il grossit dans son discours.

3.3. Les αὐτερέται : questions sur un terme rare

Notre troisième et dernière remarque sur la pratique de la guerre concerne un terme peut-être technique utilisé par Alcibiade dans son conseil à propos de l'intervention lacédémonienne en Sicile. Nous citons le texte de Thucydide :

---

153 Voir *supra* p. 194 ; 214-215.
154 VI, 91, 2.
155 VI, 68-71.
156 VII, 1, 3 ; 2, 3.

> Ὥστε μὴ περὶ τῆς Σικελίας τις οἰέσθω μόνον βουλεύειν, ἀλλὰ καὶ περὶ τῆς Πελοποννήσου, εἰ μὴ ποιήσετε τάδε ἐν τάχει, στρατιάν τε ἐπὶ νεῶν πέμψετε τοιαύτην ἐκεῖσε οἵτινες αὐτερέται κομισθέντες καὶ ὁπλιτεύσουσιν εὐθύς, καὶ ὃ τῆς στρατιᾶς ἔτι χρησιμώτερον εἶναι νομίζω, ἄνδρα Σπαρτιάτην ἄρχοντα, ὡς ἂν τούς τε παρόντας ξυντάξῃ καὶ τοὺς μὴ ‘θέλοντας προσαναγκάσῃ· οὕτω γὰρ οἵ τε ὑπάρχοντες ὑμῖν φίλοι θαρσήσουσι μᾶλλον καὶ οἱ ἐνδοιάζοντες ἀδεέστερον προσίασιν.
>
> Que l'on ne s'imagine donc pas délibérer seulement sur la Sicile : il s'agit aussi du Péloponnèse, si vous n'exécutez sans délai les mesures suivantes, à savoir envoyer là-bas une armée de débarquement ainsi formée que, marins pendant la traversée, les hommes servent, aussitôt débarqués, comme hoplites ; de plus – ce que j'estime encore plus utile que l'armée – un Spartiate pour exercer le commandement, afin qu'il organise les concours acquis, et obtienne par la contrainte ceux que l'on refuse. Par ce moyen, les amis que vous comptez prendront confiance, et les hésitants n'auront plus peur de venir à vous.[157]

Ce texte contient une analyse stratégique – l'opportunité et la nécessité d'intervenir en Sicile et de mener une guerre sur deux fronts – et deux détails qui relèvent de la tactique et du domaine de la pratique militaire en général. L'envoi d'un chef spartiate pour fédérer et commander les troupes sur place a été remarqué et commenté dans la bibliographie, tout comme le conseil relatif à Décélie[158]. En revanche, la nature du corps expéditionnaire qu'Alcibiade conseille d'envoyer retient plus rarement l'attention[159], ou bien fait l'objet de commentaires qui, nous semble-t-il, n'accordent pas une attention suffisante aux détails du texte de Thucydide[160]. Or, les deux parties du conseil – l'envoi d'un chef et d'une armée constituée d'hommes qui servent comme marins pendant la traversée et, aussitôt débarqués, comme hoplites (καὶ ὁπλιτεύσουσιν εὐθύς), répond à la même exigence de vélocité. Pour Alcibiade, l'intervention des Lacédémoniens doit être rapide afin d'éviter l'effondrement du camp sicilien en le fédérant autour des Syracusains et en l'organisant par l'action d'un commandant expérimenté. Toutefois, cet envoi doit aussi répondre aux besoins des Siciliens sur place. Ainsi, le conseil d'Alcibiade ne se limite pas à une intervention rapide, mais indique également, nous semble-t-il, une démarche tactique et sans doute discrète.

Le vocabulaire même de Thucydide dans ce passage semble conforter cette dimension pratique du conseil d'Alcibiade. Les marins qui serviront comme hoplites sont désignés

157 VI, 91, 4.

158 Romilly 1995, p. 136-138 ; Rhodes 2011, p. 51-52.

159 Pour W. Ellis (1989, p. 66), « the Spartans did not send troops to Sicily, but they did send an officer there ». Le faible effectif et la nature même de cette troupe pourraient expliquer le peu d'attention que le biographe lui accorde.

160 Par exemple J. Hatzfeld (1941, p. 212) qui juge que Gylippe est envoyé « avec des forces navales dérisoires », avant d'ajouter en note « quatre vaisseaux – deux lacédémoniens et deux corinthiens – qui seront plus tard rejoints par une petite flotte de dix vaisseaux de Corinthe, deux de Leucade, trois d'Ambracie ».

par le mot αὐτερέται dont l'usage est rare, non seulement chez Thucydide, mais dans l'ensemble du corpus des sources littéraires grecques. Le *Thesaurus Linguae Graecae* ne recense que dix-sept occurrences : trois chez Thucydide, et quatorze pour les autres auteurs, dont trois lexicographes[161]. Pour Pierre Chantraine, le terme est un composé rare et s'entend comme un « soldat qui sert également comme rameur »[162]. L'emploi le plus ancien semble bien être celui fait par l'historien de la guerre du Péloponnèse. Outre le discours d'Alcibiade à Sparte (VI, 91, 4), le substantif αὐτερέτης désigne les combattants de l'expédition contre Troie (I, 10, 4) et les troupes menées par Pachès dans l'expédition contre Mytilène (III, 18, 4). Tous les manuscrits contiennent la même leçon pour les livres I et III ; seul le manuscrit g (*Parisiensis* 1736, vraisemblablement du XIV^e^ siècle) propose la leçon αὐθαιρέται pour le discours d'Alcibiade, sans que cette variante soit jamais retenue par les éditeurs. Au livre I, Thucydide compare l'expédition contre Troie à la guerre du Péloponnèse et qualifie ceux qui ont participé à la première : ils étaient à la fois rameurs et combattants (αὐτερέται δὲ ὅτι ἦσαν καὶ μάχιμοι πάντες), et il donne l'exemple de tous les rameurs-archers de Philoctète[163]. Au livre III, Thucydide désigne par ce mot mille hoplites, envoyés en renfort à Mytilène, qui prennent la rame eux-mêmes.

Plusieurs hypothèses ont été émises pour expliquer l'utilisation d'*auteretai* à la place d'une armée de marins ou d'hoplites, le plus souvent en se fondant sur l'utilisation du mot au livre III. Georg Busolt expliquait l'emploi d'hoplites comme rameurs comme la conséquence d'un manque de moyens financiers pour payer les rameurs réguliers, tandis qu'Arnold Gomme y voyait davantage une pénurie d'hommes[164]. De leur côté, les auteurs de *The Athenian Trireme* l'interprétaient comme une mesure d'urgence[165]

---

161 Voir avant tout :
- Pollux, *Onomasticon*, I, 95 : αὐτερέτης· οὕτω γὰρ Θουκυδίδης (I 10, III 18, VI 91) ὠνόμασε τοὺς καὶ ἐρέττοντας καὶ ἀπομαχομένους.
- Photios, *Lexicon*, (alpha 3202) : <Αὐτερέται>· οἱ ἐλαύνοντες καὶ μαχόμενοι. οἱ αὐτοὶ καὶ ἐρέται καὶ ὁπλῖται ; et Hésychios, *Lexicon*, (alpha 8380) : <αὐτερέται>· αὐτοὶ ἐρέσσοντες (Thuc. 1,10,4).
- Procope de Césarée, *De bellis*, III, 11, 16 : ἐν τούτοις δὴ Βυζάντιοι δισχίλιοι ἔπλεον, αὐτερέται πάντες· περίνεως γὰρ ἦν ἐν τούτοις οὐδείς. ; VIII, 20, 31 : περίνεως δὲ οὐκ ἦν ἐν τούτῳ τῷ στόλῳ, ἀλλ' αὐτερέται πάντες.
- Souda (alpha 4468) : <Αὐτερέται:> οἱ ἐλαύνοντες καὶ μαχόμενοι. οἱ αὐτοὶ καὶ ἐρέται καὶ ὁπλῖται.
- *Scholies à Thucydide*, I, 10, 4 : <αὐτερέται:> οἱ αὐτοὶ ἐρέται καὶ στρατιῶται Patm.

162 Chantraine 2005, p. 351.

163 Cf. Homère, *Iliade*, II, 719-720. Le texte épique comporte une précision qui peut être importante pour le rapprochement que fait Thucydide avec les rameurs-hoplites de son époque : cinquante marins avaient embarqué sur chaque navire, τόξων εὖ εἰδότες ἶφι (avec force, avec puissance) μάχεσθαι, « sachant parfaitement combattre avec l'arc ».

164 *HCT* II, p. 277 pour les deux références.

165 Morrison, Coates, Rankov 2000, p. 115. Suivis par Gabrielsen 2002, p. 86 n. 12.

qui s'accorde mieux avec le contexte dans lequel le mot est utilisé par Thucydide aux livres III et VI.

Dans le cas précis du conseil d'Alcibiade, le choix de recourir à des *auteretai* peut être précisé. La rapidité d'exécution est un facteur certain : les Lacédémoniens doivent agir vite pour faire passer un message fort aux Siciliens. Toutefois, la dimension tactique ne joue pas un rôle moindre. En premier lieu, la rapidité de l'intervention est aussi une condition nécessaire à sa faisabilité : les troupes lacédémoniennes doivent impérativement arriver en Sicile avant que les Athéniens ne prennent une position trop forte qui leur permettrait d'empêcher tout envoi de renforts. En outre, face aux effectifs athéniens là-bas (cent trières d'Athènes, cinquante de Lesbos et de Chios)[166], il est évident qu'une intervention navale est exclue. D'une part, la préparation d'une force navale péloponnésienne capable de rivaliser avec les Athéniens demanderait trop de temps et de moyens – ce à quoi les Lacédémoniens ne consentiraient probablement pas. D'autre part, les Siciliens doivent avant tout mener une guerre terrestre. En empêchant la chute de Syracuse et en affermissant le camp des Siciliens sur terre, Alcibiade conseille de retirer à la flotte athénienne sa subsistance. Cette dimension du conseil d'Alcibiade apparaît clairement lorsqu'il est mis en parallèle avec la conduite des opérations qu'il proposait de mener en Sicile. Dans son plan, la sécurité des Athéniens reposait sur la flotte pour laquelle il était essentiel d'acquérir un port sûr, tandis que la subsistance de l'armée serait assurée par les cités siciliennes, prises ou convaincues de se rallier, avant toute action contre Syracuse. À Sparte, Alcibiade inverse simplement les objectifs : puisque le détroit de Messine n'est pas contrôlé par les Athéniens – ce dont il s'est assuré en partant – il est primordial de sauvegarder Syracuse afin que les Athéniens s'engagent dans un siège long et difficile. Une fois dans cette situation, les forces siciliennes se coaliseront.

L'hypothèse de cette dimension tactique conduit à relire le texte de Thucydide, et en particulier le mot αὐτερέται. Comme dans le cas de Pachès au livre III, les troupes qui seront envoyées en Sicile sont clairement identifiées comme des troupes qui devront servir sur terre. Pour Alcibiade, nous le voyons avec l'expression καὶ ὁπλιτεύσουσιν εὐθύς, tandis que pour Pachès l'objectif même de l'opération – le siège de Mytilène – l'indique sans ambiguïté. Dans ces conditions, la notion de rapidité ou d'urgence ne nous semble pas être la seule cause à la présence du mot αὐτερέται. Le fait que les hommes soient avant tout des hoplites paraît jouer un rôle au moins aussi important.

166 VI, 31, 2.

Pour le choix du chef comme pour l'envoi de troupes, Alcibiade est entendu par les Lacédémoniens. Parvenu en Sicile, Gylippe accoste à Himère où il demande aux habitants de se rallier « en fournissant des armes à tous ceux des hommes d'équipage qui n'en avaient pas (les vaisseaux avaient été mis au sec à Himère) »[167]. Ce détail a conduit Herman T. Wallinga à voir dans les *auteretai* des « potential soldiers of fortune *par excellence* »[168]. De cette manière, il semble donner plus d'importance à la vitesse d'exécution du plan qu'à la nature des troupes envoyées. De notre côté, nous souhaitons, au contraire, rappeler d'un point de vue pratique l'étendue de la tâche des *auteretai*. Ces soldats effectuent un double service : ils rament pendant toute la traversée et, une fois arrivés à destination, ils servent *immédiatement* comme hoplites. Comme Vincent Gabrielsen l'a souligné à partir d'une remarque de Démosthène[169], ce double emploi exige des capacités physiques importantes[170], et au moins en partie un savoir-faire opérationnel pour assurer la bonne marche de la navigation. Dès lors ne faudrait-il pas voir dans le mot *auteretes* un terme issu du vocabulaire technique militaire qualifiant des hoplites capables d'assurer, en raison de circonstances urgentes et particulières, un double service de rameurs et d'hoplites ?[171] D'une part, ils devraient être efficaces comme rameurs pour assurer un transport rapide, et d'autre part, servir sans délai dans des opérations d'infanterie lourde ou encore de siège impliquant des efforts physiques importants. En effet, dans leur emploi par Pachès et Alcibiade, c'est bien l'utilisation d'une marine rapide et efficace conjuguée à une infanterie lourde qui est recherchée. En cela, ils seraient différents des *épibates*[172], mais également des marins équipés comme hoplites – ὁπλίσας τοὺς ναύτας, expression plus fréquente – qui répondraient à d'autres objectifs. Dans le cas des marins équipés en hoplites, en effet, le double service des *auteretai* ne semble pas s'appliquer. Thucydide

167 VII, 1, 3 : καὶ τοῖς ἐκ τῶν νεῶν τῶν σφετέρων ναύταις ὅσοι μὴ εἶχον ὅπλα παρασχεῖν (τὰς γὰρ ναῦς ἀνείλκυσαν ἐν Ἰμέρᾳ).
En VII, 1, 5, Thucydide donne le détail des troupes venues avec Gylippe : καὶ ὁ μὲν Γύλιππος ἀναλαβὼν τῶν τε σφετέρων ναυτῶν καὶ ἐπιβατῶν τοὺς ὡπλισμένους ἑπτακοσίους μάλιστα [...]. – « Cela réglé, Gylippe prend en main les matelots et soldats de bord que Pythen et lui amenaient – ceux qui étaient équipés, sept cents hommes environ [...] ».

168 Wallinga 1993, p. 79 n. 40. Nous accentuons par des italiques le texte de H T. Wallinga.

169 Démosthène, *Contre Polyclès*, 22 : « Nos troupes étaient à bout de forces : elles avaient effectué une longue traversée, elles avaient remorqué les vaisseaux de Thasos à Strymè [...] ».

170 Gabrielsen 1994, p. 119.

171 Voir Pollux qui les différencie, *Onomasticon* I, 95 : οἱ δ' ἐμπλέοντες κυβερνήτης, πρωράτης, ναύτης, ἐρέτης, τριηρίτης, πρόσκωπος, ἐπίκωπος, αὐτερέτης· οὕτω γὰρ Θουκυδίδης (I 10, III 18, VI 91) ὠνόμασε τοὺς καὶ ἐρέττοντας καὶ ἀπομαχομένους.

172 Pour les *épibates* chez Thucydide, voir III, 95, 2 ; VI, 32, 1 ; 43, 1 ; VII, 1, 5 ; 62, 4 ; 70, 3-5 ; VIII, 24, 2 ; 61, 2.

en fournit un exemple au livre VIII où Alcibiade use de ce procédé en Ionie[173], dans une opération contre Milet. Il débarque les marins péloponnésiens qui sont équipés en hoplites[174] et remplacés à bord par des marins de Chios. Cette manœuvre nous semble différente de celle qu'il conseille pour la Sicile. Ici, Alcibiade recherche probablement un double objectif : d'une part, disposer de la compétence navale la meilleure dans cette région, à ce titre les gens de Chios sont mieux qualifiés – et plus nombreux – que les marins péloponnésiens ; d'autre part, à titre personnel, ne pas être entouré que par des Péloponnésiens, mais également par des Ioniens parmi lesquels il dispose de réseaux. Les Péloponnésiens sont donc équipés comme hoplites et rentabilisés dans des opérations terrestres, le plus souvent en appui à des opérations navales[175]. Un rapprochement avec une source tardive – et non recensée dans le *Thesaurus Linguae Graecae* – nous semble plaider en faveur de notre analyse. Nous citons Hélène Bibicou chez qui nous avons trouvé cette référence :

> Constantin VII Porphyrogénète, dans une Novelle de l'année 955, fixe la valeur minima des biens immeubles d'un cavalier ou d'un marin (*ploïmos*) du thème de la mer Égée, de celui de Samos et de celui de Cibyrrhéotes, à 4 livres or : "Car ceux-ci étant *autostoloi*, équipés à leurs propres frais et *auteretai*, rameurs eux-mêmes, assurent un lourd service. Tandis que ceux qui servent dans la flotte impériale (de Constantinople = *vassilica ploïma*) et touchent une solde, et les autres marins, peuvent ne disposer de biens immobiliers que d'une valeur de 2 livres or, ce qui nous paraît être suffisant".[176]

Conclusion partielle

Avec ce chapitre, nous avons étudié en détail les commandements militaires d'Alcibiade jusqu'en 415[177]. Dans le Péloponnèse, comme en Sicile, les projets et les actions d'Alcibiade ne peuvent être appréhendés sans une étude, nécessaire et approfondie, des territoires et des événements historiques antérieurs, comme postérieurs.

---

173 VIII, 17.

174 Ces rameurs-hoplites sont ensuite placés sous les ordres de Pédaritos. Voir VIII, 32, 2.

175 Pour une pratique similaire, voir Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 24. Lire également les remarques philologiques de J.-B. Gail (*Œuvres complètes de Xénophon, traduites en françois et accompagnées du texte grec, de la version latine et de notes critiques* t. VII : *Contenant les variantes et observations sur le texte de Xénophon*, p. 424-425) à propos de Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 13.

176 Bibicou 1958, p. 331. Cette novelle de Constantin VII est présente dans J. Leunclavius, *Jus Greco-Romanum*, Marquard Freher, 1596. Voir « Constantini novella III. De militaribus fundi », p. 144-148 ; le passage cité se trouve à la p. 145.

177 Les premières opérations lors du retour d'Alcibiade dans le camp des Athéniens sont étudiées dans le dernier chapitre, en raison de leur aspect économique. Voir *infra* p. 419-421 chap. 9.

Au cours de ces deux campagnes (419/8 et 415), Alcibiade met en œuvre une stratégie fondée sur le rôle des détroits, dans laquelle la thalassocratie reste le principal outil de domination des Athéniens ; les initiatives sur terre sont toutes liées, quant à elles, à un contexte favorable qu'il perçoit et tente d'exploiter. Si à l'assemblée, il est celui qui a le plus d'ardeur (προθυμότατα), s'il peut faire des promesses inconsidérées pour se donner le premier rôle, il est aussi un commandant soucieux du ravitaillement, des mouillages, des voies de communication ou encore de la sécurité des alliés. Avec le Rhion, la route entre Épidaure et Argos, ou encore le détroit de Messine, Alcibiade apparaît avant tout comme un stratège capable, dès ses premiers commandements, de comprendre les mécanismes internes d'un territoire et les problématiques liées à sa maîtrise. Il faut souligner l'attention particulière qu'il apporte au choix du lieu pour se baser[178], preuve de sa *dianoia* et de son *phronèma*. Ainsi, plus qu'un tournant dans la forme de l'impérialisme athénien, nous pensons qu'Alcibiade tente de saisir des opportunités (*kairous*)[179].

Enfin, si l'hypothèse d'un terme technique se précisait pour le mot αὐτερέτης, son usage dans un discours d'Alcibiade pourrait constituer un indice d'une possible affinité de Thucydide avec Alcibiade : celle d'un historien, ancien stratège, qui est sensible aux compétences militaires et techniques d'un autre commandant. Même si Alcibiade cède trop souvent à l'ardeur du moment ou à un mauvais θύμος, il reste pour Thucydide un homme d'expérience qui connaît et s'intéresse à la chose militaire.

178 D'autres exemples peuvent être cités :
- Décélie : VI, 91, 6-7 ;
- Byzance qui s'accompagne de la mise en place d'un impôt sur la navigation. Voir Polybe, IV, 11 (cf. Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 22). Voir également *infra* p. 422-423 chap. 9.
- Aïgos-Potamos : Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 25-26 ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 36, 6.

179 Voir V, 43, 3, l'unique emploi du mot par Thucydide à propos d'Alcibiade.

Chapitre 9.
Les finances militaires

Dans le domaine des finances, Alcibiade est surtout connu pour ses dépenses privées somptueuses et le faste qu'il déploie dans ses chorégies. Les sources littéraires s'accordent toutes sur ses prodigalités et ses excès. Dans le domaine des finances publiques, une partie du corpus littéraire donne une image négative, à l'instar de Plutarque qui rapporte des malversations[1]. À cela s'ajoute l'image que nous avons des difficultés financières de la seconde expédition de Sicile – et sa fin désastreuse – qui laisse sur le personnage une marque indélébile : Alcibiade serait un va-t-en-guerre, prêt à s'engager dans toute expédition sans se soucier des problématiques financières dont il ne fait pas de cas dans son discours sur l'opportunité de partir en Sicile. À l'opposé, Nicias serait un stratège sage et prévoyant, à l'image de son second discours de l'antilogie où il commente les difficultés financières que les Athéniens rencontreront s'ils partent en Sicile[2]. Une fois sur place, Thucydide note cette différence entre, d'une part, Nicias, et d'autre part, Alcibiade et Lamachos, lorsque les trois stratèges découvrent l'incapacité des Ségestains à fournir les sommes promises pour l'entretien du corps expéditionnaire : « Nicias n'était pas sans s'y attendre ; mais ses deux collègues ne pouvaient même se l'expliquer »[3]. Toutefois, de ces difficultés financières de l'expédition et de l'absence de propos relatifs à l'économie dans son discours, nous ne pouvons pas déduire une méconnaissance ou une incompétence d'Alcibiade dans le domaine des finances militaires. L'absence d'allusion à l'économie dans son discours s'explique avant tout par l'objectif de cette intervention :

1 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 12 (affaire de l'attelage).
2 VI, 22.
3 VI, 46, 2.

convaincre les Athéniens de partir en Sicile. De même, la surprise face à la défection économique de Ségeste illustre surtout les difficultés pour un stratège d'organiser une campagne lointaine et d'envergure. Si Alcibiade est abusé, il l'est comme les orateurs impliqués dans l'organisation de l'expédition, ou encore comme Lamachos. Pour toutes ces raisons, les actions d'Alcibiade en lien avec les finances militaires retiennent en général peu l'attention des commentateurs ; elles n'ont pas fait l'objet d'une étude thématique et ne sont que peu mises en valeur dans les études biographiques. Pourtant, le domaine économique fait partie de l'activité quotidienne des stratèges, et il est peu probable qu'Alcibiade pense sérieusement échapper à l'exercice incontournable de la remise des comptes comme Xénophon et Plutarque le laissent entendre[4].

En dehors de l'expédition de Sicile, nous disposons en fait de sources, littéraires et épigraphiques, rapportant des actions d'Alcibiade dans le domaine des finances militaires. Ainsi, le Pseudo-Andocide mentionne une magistrature dans une procédure de réévaluation du tribut de la ligue de Délos ; Thucydide indique son rôle dans la diminution de la solde des Péloponnésiens appliquée par Tissapherne ; et le même historien, avec Xénophon, rapporte son action pour restaurer la politique fiscale athénienne à partir de 411. Dans ce dernier chapitre, nous souhaitons étudier le personnage sous cette dimension moins connue. Nous verrons dans un premier temps la *taxis phorou* de 425/4 ; ensuite les financements perses à partir de 413, intimement liés à des questions de souverainetés territoriales ; et enfin la tentative de restauration de la politique fiscale athénienne entre 411 et 407. Pour chacune de ces trois questions, il convient de réinscrire l'action d'Alcibiade dans un contexte général et d'étudier les problématiques scientifiques plus larges qui la concernent.

Avant de procéder à cette étude, deux rappels préliminaires s'imposent, tout d'abord, étudier les finances athéniennes nécessite de comprendre que l'économie considérée est bien différente de celle de notre temps. La notion de « budget prévisionnel » est absente de l'économie antique. Nous rappelons donc les précautions indispensables pour tout chercheur dans ce domaine : « les Grecs ne votaient pas ce que l'on appelle un budget. [À Athènes, au IV^e^ siècle,] on maîtrisait mal les recettes espérées et plus mal encore les dépenses, on faisait finalement ce que l'on pouvait, à charge pour la cité (et, dans le cas qui nous occupe, ses autorités militaires) de trouver l'argent nécessaire »[5]. De ce constat, Patrice Brun a tiré deux mises en garde méthodologiques : le manque d'argent pour une expédition n'implique pas un appauvrissement de la cité ; la situation d'Athènes au V^e^ siècle

4 Xénophon, *Mémorables*, I, 2, 40-46 ; Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 7, 3 (cf. *Apophtegmes des rois et des généraux*, 186e).

5 Brun 1999, p. 266.

constitue une exception et en aucun cas une norme. Ces avertissements faits à propos du IVe siècle peuvent être étendus à la fin du Ve siècle, à partir du moment où les Athéniens ne perçoivent plus le tribut dans des conditions normales. Le second rappel préliminaire que nous faisons concerne la multiplicité des sources de financements militaires tout au long de la guerre du Péloponnèse du côté des Athéniens. Outre le *phoros* versé par les alliés, la cité peut compter sur les triérarchies, des mesures exceptionnelles comme l'*eisphora*, mais aussi des contributions volontaires d'alliés qui ne sont pas membres de la ligue de Délos[6], et enfin la taxation et la prise de butin ou de rançon qui se produit chaque fois qu'une cité (re)passe sous le contrôle des Athéniens.

1. La *taxis phorou* de 424 : augmenter les contributions des alliés et adapter la politique fiscale des Athéniens

Nous l'avons vu dans notre introduction, le seul récit de Thucydide ne permet pas de retracer l'ensemble du parcours public d'Alcibiade. L'historien ne dit rien des fonctions occupées et des missions remplies avant les négociations de la paix de Nicias. Or, au moins une magistrature liée aux finances militaires est attestée par une unique source postérieure : le Pseudo-Andocide[7]. Selon lui, Alcibiade serait à l'origine d'une importante augmentation des contributions versées par les membres de la ligue délienne. Le ton du texte ne laisse pas de doute sur l'opinion de l'auteur quant à Alcibiade et à sa politique : l'augmentation du tribut est le premier méfait commis par Alcibiade contre la cité. Nous citons le passage :

> Α δὲ περὶ τὴν πόλιν εἴργασται καὶ τοὺς προσήκοντας καὶ τῶν ἄλλων ἀστῶν καὶ ξένων τοὺς ἐντυγχάνοντας, ἀποδείξω.
> Πρῶτον μὲν οὖν πείσας ὑμᾶς τὸν φόρον ταῖς πόλεσιν ἐξ ἀρχῆς τάξαι τὸν ὑπ' Ἀριστείδου πάντων δικαιότατα τεταγμένον, αἱρεθεὶς ἐπὶ τούτῳ δέκατος αὐτὸς μάλιστα διπλάσιον αὐτὸν ἑκάστοις τῶν συμμάχων ἐποίησεν, ἐπιδείξας δ' αὐτὸν φοβερὸν καὶ μέγα δυνάμενον ἰδίας ἀπὸ τῶν κοινῶν προσόδους κατεσκευάσατο. Σκέψασθε δὲ πῶς ἄν τις κακὰ μείζω τούτων κατασκευάσειεν, εἰ τῆς σωτηρίας ἡμῖν πάσης διὰ τῶν συμμάχων οὔσης, ὁμολογουμένως νῦν κάκιον ἢ πρότερον πραττόντων, τὸν φόρον ἑκάστοις διπλασιάσειεν.
>
> Mais ce qu'il [Alcibiade] a commis contre la Cité, contre ses parents, contre ceux des citoyens et des étrangers qui se sont trouvés sur son chemin, voilà ce que je vais exposer. D'abord il vous persuada

6 Voir l'*IG* I³ 291 et son analyse par C. Ampolo (1987b) qui identifie cette inscription comme le versement, entre 427 et 424, par trois cités grecques de Sicile et d'Italie (Naxos, Catane et Rhégion), ainsi que par des populations indigènes (Sikèles) de sommes relatives à la première expédition de Sicile. La nature de cette contribution tendrait à montrer qu'Athènes intervient comme un simple allié dans un conflit local. Voir Fantasia 2010, p. 303-305.

7 Nous ne revenons pas ici sur les hypothèses formulées quant à l'identification de l'auteur du texte, ou à sa date de composition. Voir *supra* p. 112-113.

> de fixer de nouveau le tribut des alliés qu'Aristide avait établi le plus justement du monde. Chargé de ce règlement avec neuf autres citoyens il porta le tribut à peu près au double pour chacune des cités alliées, et ayant ainsi montré quel homme redoutable et puissant il était, il sut des deniers publics se ménager des revenus personnels. Voyez si personne pourrait faire un mal plus grand que celui-là : alors que notre sauvegarde nous venait entièrement des alliés qui, sans conteste, étaient alors en moins bonne situation qu'auparavant, il doublait le tribut pour chacun d'eux ![8]

1.1. Datation et contexte

Malgré ses détails, le texte ne fournit aucune datation précise ; il convient donc dans un premier temps de situer cette augmentation du tribut dans un contexte chronologique. Un *terminus ante quem* peut être déduit à partir des éléments biographiques présents dans le *Contre Alcibiade*. Le fait le plus récent, rapporté explicitement, concerne une prisonnière mélienne qui donne un enfant à Alcibiade[9], épisode à placer probablement en 416/5, entre la reddition de Mélos et le départ d'Alcibiade pour la Sicile. Aucune allusion n'est faite à l'expédition de 415, ni aux affaires d'impiété de la même année, et encore moins à la guerre de Décélie. Tous les autres éléments biographiques sont antérieurs et se situent durant la guerre d'Archidamos et la paix de Nicias. Ainsi, à partir du seul *Contre Alcibiade*, l'augmentation doit être placée au début de la carrière d'Alcibiade, au cours de la guerre d'Archidamos ou de la paix de Nicias, et avec certitude avant 415[10].

Les autres sources littéraires qui mentionnent des réévaluations du tribut permettent d'affiner cette datation, sans pour autant procurer une solution sûre. Tout d'abord, Thucydide présente trois phases : le tribut de l'époque d'Aristide, celui au début de la guerre du Péloponnèse, et enfin un retour au tribut d'Aristide pour certaines cités au moment de la paix de Nicias[11]. Dans les *Acharniens*, jouées aux Lénéennes de 425,

---

8 Ps.-Andocide, 10-11. C'est à cet instant du plaidoyer que l'orateur commence son réquisitoire contre Alcibiade. Avec une brève introduction, il rappelle les nombreux méfaits d'ordre privé et annonce le véritable sujet de son discours : les crimes publics d'Alcibiade.

9 Ps. Andocide, *Contre Alcibiade*, 22-23. Repris par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 16, 5.

10 En outre, l'allusion au retour d'une guerre maritime avec les Lacédémoniens (Pseudo-Andocide, *Contre Alcibiade*, 12) situe le discours pendant une période de paix.

11 Selon lui, le tribut était de 460 talents annuels à l'époque d'Aristide (I, 96, 2), puis de 600 talents annuels au début de la guerre (II, 13, 3). Sur l'origine de ces 600 talents, voir *HCT* II, p. 17-20 ; 26-33. En 421 (V, 18, 5), Thucydide rapporte un retour au tribut d'Aristide pour au moins sept cités (Argilos, Stagiros, Acanthe, Skôlos, Olynthe et Spartôlos), élément qui n'implique pas une nouvelle augmentation depuis le début de la guerre, mais qui ne l'exclut pas non plus. D'après West 1925 et *ATL* III, p. 347-353 cette mesure pouvait s'étendre à d'autres alliés, hypothèse contestée par Meiggs 1972, p. 340-342, et plus récemment par Kallet-Marx 1993, p. 180-181. À propos de Skôlos, place inconnue qui pourrait être en réalité Stôlos, citée présente dans le corpus épigraphique du *phoros* athénien, voir *CT* II, p. 476-477.

et les *Cavaliers*, aux Lénéennes de 424, Aristophane parle des talents extorqués aux alliés par Cléon sans quantifier d'augmentation[12]. Andocide, orateur et adversaire d'Alcibiade, situe le montant total à plus de 1 200 talents au moment de la paix de Nicias[13], information répétée par Eschine[14]. Enfin Plutarque, qui a eu accès au Pseudo-Andocide, n'indique que trois paliers dans l'évolution du tribut : il avait été fixé par Aristide à 460 talents, puis augmenté par Périclès à 600 talents, et enfin par les successeurs de ce dernier jusqu'à 1 300 talents[15]. Nous transcrivons par ce tableau les données littéraires recueillies :

Les réévaluations du tribut selon les sources littéraires

Thucydide	Plutarque	Aristophane	Andocide et Eschine
Tribut d'Aristide (460 t.)			
Montant au début de la guerre (600 t.)	Augmentation par Périclès (600 t.)		
	Augmentation par les successeurs de Périclès (1 300 t.)	425/424 : allusions dans les *Acharniens* et dans les *Cavaliers*	
421 : retour au tribut d'Aristide pour certaines cités			Montant total à l'époque de la paix de Nicias (1 200 t.)

Ces sources présentent une vue plus nuancée et progressive de l'augmentation du tribut. Elles conduisent également à remonter au moins à 421 le *terminus ante quem* déduit à partir du seul *Contre Alcibiade*.

Outre ces sources littéraires, les sources épigraphiques de la ligue délienne constituent notre principal apport critique. Leur étude entreprise à partir du XIX^e^ siècle a conduit à reconsidérer les sources littéraires[16], en particulier en ce qui concerne la τάξις φορου, tant d'un point de vue comptable que de celui du fonctionnement institutionnel de la ligue. Ainsi, associant épigraphie et sources littéraires, Benjamin D. Meritt, Henry

12 Voir notamment Aristophane, *Acharniens*, v. 6 ; *Cavaliers*, v. 313. À propos du tribut et de Cléon chez Aristophane, voir *infra* p. 384.

13 Andocide, *Sur la Paix*, 9.

14 Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 175.

15 Plutarque, *Vie d'Aristide*, 24, 4. Ni dans la *Vie de Périclès*, ni dans celle d'Alcibiade, le biographe ne répète cette information.

16 Pour une synthèse historiographique des apports de l'épigraphie dans l'étude de l'empire athénien, voir Pébarthe 2011. Par exemple, seule l'épigraphie nous renseigne de manière substantielle sur le déplacement du *phoros* à Athènes en 454 (*IG* I³ 259), et les réformes institutionnelles qui l'accompagnèrent (*IG* I³ 34). Diodore (XII, 38, 2) et le fragment d'Aristodème mentionnent ce transfert brièvement, et *a posteriori* pour Diodore.

Th. Wade-Gery et Malcolm F. McGregor[17] ne dénombrent pas moins de 13 *assessments* entre 454 et 409 av. J.-C., une procédure qu'ils présentent comme habituelle et prévue tous les quatre ans par les institutions athéniennes[18]. Selon eux, la huitième τάξις φορου aurait eu lieu en 428/427, peu de temps après la mort de Périclès[19]. Elle pourrait donc être assimilée à une première augmentation décidée par ses successeurs et serait en lien avec le contexte militaire de cette année, à savoir le siège de Mytilène. La neuvième est attestée par l'*IG* I^3 71[20], un décret proposé par Thoudippos en 425/4. Selon Jean Hatzfeld[21], ce décret et la réévaluation du *Contre Alcibiade* sont un seul et même fait historique. Néanmoins, il n'existe pas de consensus sur ce point, y compris dans la bibliographie scientifique du début du XXI^e siècle. Avant l'historien français, Allen Brown West proposait de situer l'augmentation du tribut par Alcibiade en 418[22]. Son argument était le jeune âge d'Alcibiade qui ne lui permettrait pas de jouer un rôle politique dans une institution de la ligue délienne. En 1950, Benjamin D. Meritt, Henry Th. Wade-Gery et Malcolm Fr. McGregor rejetaient en partie l'hypothèse de West[23]. Un doublement du tribut postérieur à la paix de Nicias étant peu cohérent avec le reste du corpus, les trois auteurs maintenaient la datation de 425/4, mais excluaient toute participation d'Alcibiade, qualifiant le récit du Pseudo-Andocide de « nothing but a fabric of imagination ». Plus récemment, Lisa Kallet-Marx a repris la théorie d'Allen Brown West en plaçant en 418/7 la multiplication du tribut par deux[24].

Dans notre étude, nous suivons la datation proposée par Meritt, Wade-Gery et McGregor (425/4), sans retenir leurs réserves à propos de la participation d'Alcibiade. En effet, leurs arguments, comme ceux de West, sont fondés sur l'âge d'Alcibiade (environ 25 ans à cette époque), alors même que nous ne connaissons pas de manière sûre l'âge minimum en vigueur pour un *taktas*. Ils nous semblent trop incertains pour écarter intégralement le témoignage du Pseudo-Andocide, même s'il est partial

17 *ATL* III, p. 67-92.

18 Cf. Pseudo-Xénophon, *Constitution des Athéniens*, 3, 5.

19 Meritt, Wade-Gerry et McGregor émettent cette hypothèse à partir de Thucydide (III, 19) qui rapporte l'envoi d'une flotte pour collecter les contributions des alliés. Contre cette hypothèse d'associer de manière générale le départ de navires-collecteurs d'impôts à une τάξις φορου, voir Kallet-Marx 1993, p. 137 ; 160-164.

20 Pour un aperçu bibliographique sur cette inscription, se reporter à la notice de D. Lewis dans la troisième édition des *IG* de l'Attique antérieures à 403. Voir en particulier pour les anglo-saxons Merrit, West 1934, ainsi que les *ATL* ; en français, voir Béquignon, Will 1950, ces derniers s'intéressant davantage à l'aspect juridique de l'inscription.

21 Hatzfeld 1951, p. 68-69.

22 West 1926.

23 *ATL* III, p. 350-351.

24 Kallet 2004, p. 466, suivie plus récemment par Migeotte 2014, p. 440.

et postérieur, et ainsi exclure toute participation d'Alcibiade à l'augmentation de 425/4. Nous proposons donc de suivre dans les grandes lignes l'interprétation de Jean Hatzfeld, mais en lui apportant des nuances quant au rôle exact d'Alcibiade et à la vision de cette réévaluation par ses contemporains.

1.2. Responsabilité individuelle d'Alcibiade

Si le Pseudo-Andocide affirme avec conviction la subversion des institutions de la ligue délienne par Alcibiade, la responsabilité individuelle de ce dernier ne peut être établie avec certitude sur la seule foi d'un texte qui résume en quelques lignes une procédure complexe de l'alliance athénienne. Ici encore, l'apport de l'épigraphie est essentiel. Le décret à lui seul, proposé par un proche de Cléon à une date où ce dernier est le citoyen le plus influent d'Athènes, permet d'affirmer que si Alcibiade joue un rôle dans le processus exécutif, il est plus que probable qu'il ne soit pas à l'origine du projet. Pour autant, son implication ne peut être rejetée de manière aussi catégorique que le font West, Meritt, Wade-Gery et McGregor. Les mentions d'Alcibiade dans les pièces d'Aristophane de 427 et de 425 nous semblent un argument suffisant pour le reconnaître déjà à cette époque comme un jeune homme qui se lance en politique, et par conséquent pour accepter sa participation à la *taxis phorou* de 425/4. En outre, il semble probable qu'Alcibiade ait commencé sa carrière au sein des institutions athéniennes en charge de la ligue de Délos. Avant lui, son père aurait été à l'origine d'un décret réformant la levée du tribut ; à son tour, il mènerait une carrière politique par les mêmes voies[25]. Néanmoins, dans cette procédure, il n'est qu'un acteur, et non pas un décideur.

Nous lisons donc le Pseudo-Andocide comme une source à la fois partiale et orientée. D'une part, il attribue une responsabilité individuelle pleine et entière à Alcibiade[26] qui devient une personnification des excès de la ligue délienne que l'on oppose à la figure mesurée d'Aristide. D'autre part, le doublement du tribut présenté comme une politique fiscale agressive responsable de la défaite athénienne finale est un *topos* répandu au IV^e^ siècle[27] et une lecture *a posteriori* des événements. Les critiques

25 *IG* I³ 34. L'identification du proposant comme étant le père d'Alcibiade n'est pas sûre, mais plusieurs éléments concordent néanmoins (les mesures prises par le décret s'accordent avec le contexte des années qui séparent le transfert du trésor à Athènes [en 454] et la mort de Clinias à la bataille de Coronée [en 447]). Voir Brun 2005, p. 36-38 (inscr. 9).

26 Sur la perdurance jusqu'au II^e^ siècle apr. J.-C. de cette responsabilité individuelle, voir Aelius Aristide, *Discours*, III, 119.

27 Sur le *phoros* considéré au IV^e^ siècle comme responsable de la défaite de 404, voir Isocrate, *Paix*, VIII, 82 et *Panathénaïque*, XII, 63 ; 67-69. Voir également le décret d'Aristotélès (*IG* II² 43), daté de février-mars 377, dont les précisions « veulent souligner le contraste entre la nouvelle

contemporaines sont moins précises et affirmées ; et une étude serrée de la procédure de réévaluation de 425/4 montre l'implication de la majorité du corps civique et des institutions athéniennes dans cette politique fiscale. Ainsi, l'*IG* I³ 71 et les connaissances historiques actuelles conduisent à atténuer le rôle des individus dans cette procédure.

1.3. Responsabilités individuelles et responsabilité collective

La première nuance à apporter au jugement du Pseudo-Andocide est un rappel du contexte historique de la réévaluation de 425/4, non seulement sur le plan politique et militaire, mais également pour ce qui est de la situation des protagonistes. Thucydide et Aristophane présentent Cléon comme le citoyen le plus influent en 425. La même année, Démosthénès et lui ont mis fin au blocus de Sphactérie. En le montrant comme celui qui maltraite les alliés, Aristophane contribue à faire reconnaître le démagogue comme le véritable commanditaire de l'augmentation du tribut[28]. D'ailleurs, Thoudippos aurait été son gendre selon John Kenyon Davies[29]. Toutefois, Cléon n'est pas le seul à occuper l'espace public à cette époque. L'année suivante, en 424/3, Thucydide lui-même exercera la stratégie dans un collège où il côtoiera Cléon, Démosthénès, Lamachos ou encore Nicias[30]. Qu'ils aient été tous les quatre éloignés de la scène publique en 425/4 est plus qu'improbable. S'il est impossible de connaître leur attitude dans les débats qui conduisent à l'augmentation, leur rôle effectif dans l'augmentation en elle-même est sûr. En effet, une clause du décret de 425 attribue une fonction, au moins exécutive, aux stratèges dans le processus de collecte du tribut[31].

En fait, s'il est probable qu'une augmentation du tribut s'accorde avec la politique de Cléon, ou même avec le type de politique qu'Alcibiade mènera plus tard, l'affirmation du Pseudo-Andocide et les allusions d'Aristophane semblent insuffisantes pour fixer définitivement les implications et les responsabilités individuelles dans la paternité du projet. En revanche, les données épigraphiques permettent d'affirmer qu'au-delà des individus, de nombreuses institutions athéniennes y ont pris part. Aussi est-il peut-être plus exact de parler de politique de "parti", ou de groupe de citoyens, plutôt que d'une

---

Confédération et les pratiques spartiates (décarchies et harmostes), mais [...] cherchent aussi à rassurer ceux qui n'auraient pas tout à fait oublié les méthodes de la domination athénienne du Vᵉ siècle » (Carlier 1995, p. 46).

28 Pour une synthèse bibliographique récente, voir Lafargue 2013, n. 73 p. 217.

29 Voir *APF* 7252.

30 Pour une liste complète, voir *AO* p. 132-133.

31 *IG* I³ 71, l. 45-46. Y. Béquignon et Éd. Will (1950) ne restituent στρατηγὸς qu'à la ligne 46, et ἐπίσκοποι à la ligne 45, contre *ATL* I, II et Tod qui y restituent στρατηγοί. La restitution de la l. 46 est confortée par Thucydide, IV, 75 et le rôle de Lamachos en Mer Noire.

réforme orchestrée par un unique citoyen, qu'il s'agisse de Cléon ou d'Alcibiade. C'est en tout cas l'idée qui peut émerger à la suite des travaux d'Yves Béquignon et d'Édouard Will dont l'analyse[32], du point de vue des institutions, peut être schématisée ainsi, une fois le décret de Thoudippos approuvé par les Athéniens :

1. Établissement d'un projet de τάξις φόρου par les τάκται ;
2. Adoption, ou modification de ce projet par la *Boulè* ;
3. *Dokimasia* [...] de l'assiette du tribut par l'*Héliée*[33] ;
4. Au cours de l'opération 3, *diadikasiai* pour les cités ayant des objections, sur autorisation de l'*Ecclésia*. Les *eisagogeis* instruisent les *diadikasiai* et les défèrent devant l'*Héliée* ;
5. L'approbation de la τάξις φόρου par l'*Héliée* lui confère valeur exécutoire qui *oblige* les alliés envers les Athéniens.

Selon les deux savants, cette omniprésence de l'*Héliée* dans le décret de Thoudippos s'explique par le désir des législateurs « [d']entourer la *taxis phorou* de certaines garanties, rendues souhaitables par l'accroissement considérable du taux du tribut [...] : garanties pour les cités qui pouvaient se défendre devant l'*Héliée* contre une taxation excessive, garanties également pour Athènes, puisque la jurisprudence athénienne indique que toute décision sanctionnée par le tribunal populaire devenait, par là même, inattaquable »[34]. Dans les faits, il semblerait que la garantie profite en réalité aux Athéniens, car les contestations par les alliés dont nous avons trace se sont soldées par un échec[35].

1.4. Nature de l'augmentation : situation générale et cas particuliers

Après avoir replacé dans son cadre institutionnel la participation d'Alcibiade à la réévaluation de 425, il est nécessaire, avant de conclure, de dire quelques mots sur la nature de l'augmentation dont parle le *Contre Alcibiade*, en d'autres termes la quantification de l'alourdissement de la pression fiscale exercée par les Athéniens.

32 Béquignon, Will 1950, p. 24.

33 P. Brun a discuté au cours de la soutenance le rôle de l'*Héliée*. Si la participation des héliastes est reconnue, un débat demeure quant à sa nature (1. uniquement judiciaire dans le cas de contestation des alliés ; 2. politique, avec une participation systématique à l'établissement de l'assiette). Nous avons suivi ici l'interprétation d'Y. Béquignon et Éd. Will (1950, p. 14-27) qui voyaient dans l'*Héliée* non seulement une cour de justice, mais également « une véritable assemblée législative statuant en dernier ressort » (p. 20).

34 Béquignon, Will 1950, p. 27.

35 Antiphon aurait défendu la cause des gens de Samothrace et des Lindiens de Rhodes ; Prodicos de Céos serait venu parler au nom de ses concitoyens (Platon, *Hippias Majeur,* 282b). Voir Brun 2005, p. 59-60.

Le texte situe l'augmentation de 425/4 comme le doublement du tribut décidé par Aristide et la présente comme un facteur des difficultés athéniennes. Nous l'avons dit, le corpus littéraire rapporte une augmentation progressive du montant total du tribut, et sous-entend que l'augmentation est appliquée à tous les alliés. Or, si les données épigraphiques, même lacunaires, confirment cette tendance générale, elles font également apparaître une situation plus complexe dans laquelle les procédures de réévaluation du tribut devaient vraisemblablement étudier et prendre en compte des cas particuliers. L'exemple d'Argilos dans le district thrace est bien connu, et il est utile de le répéter ici sous la forme d'un tableau[36].

Évolution du tribut d'Argilos et évolution générale du montant total du tribut.

Tribut d'Argilos selon les données épigraphiques et Thucydide				**Tribut total de la ligue selon le corpus littéraire**		
Date	**Sources**	**Montant**	**Tendance depuis 454**	**Époque**	**Montant**	**Tendance depuis Aristide**
				Aristide	460 t.	
454/3	*IG* I³ 259 col. IV l. 22	10 t. 3 000 dr. [corrigé en 1 t. et 3 000 dr. dans *ATL* III]				
446-438/7	*IG* I³ 266 col. II l. 30 *IG* I³ 274 col. VI l. 15	1 t.	- 90,48 %[ou - 33,33 %]			
433/32	*IG* I³ 279 col. II l. 54	1 000 dr.	- 98,41 % [ou - 88,89%]			
432/31	*IG* I³ 280 col. II l. 37-67	Sans mention dans les listes complètes	- 100 %	Périclès	600 t.	+ 30,43 %
430/29 429/28	*IG* I³ 281 col. II l. 24 *IG* I³ 282 col. II l. 9.	1 000 dr	- 98,41 % [ou - 88,89%]			
425/24	*IG* I³ 71 col. III l. 177	Somme inconnue		Après Périclès	1 300 t.	+ 182,61 %
421/20	Thucydide, V, 18, 5	Tribut de l'époque d'Aristide				

36 Pour une synthèse récente de l'évolution du tribut d'Argilos on consultera Zannis 2014 (p. 438-440), volume très utile, qui contient les références bibliographiques majeures. On y trouvera également les données pour Bérgè, Chedrolos-Arrôlos, et Tragilos.

Sans procéder à un commentaire détaillé du tribut d'Argilos[37], nous rappelons les conclusions d'Angelos Zannis : les contributions de l'ensemble de la région du Strymon diminuent pour la période allant de 443 à 440, en raison d'une « modification dans la manière athénienne de percevoir des revenus, à savoir par la voie de l'installation et de l'exploitation directe[38] ». Cette diminution s'expliquerait par la baisse des revenus de ces cités, causée par une perte de contrôle de leurs territoires au profit des Athéniens. Malheureusement, l'absence d'information quant au montant demandé à Argilos lors de la réévaluation de 425 ne permet pas de poursuivre ce commentaire. De la même manière, l'évolution du tribut pour le district insulaire révèle lui aussi des disparités et des cas particuliers dans les évaluations successives[39]. On citera trois exemples[40] : celui de Carystos et Kythnos qui conservent le tribut de 425/4 pour la décennie 420-410 ; celui d'Imbros qui garde un tribut identique de 450 à 410 ; et enfin celui de Lemnos n'est pas augmenté en 425/4 et diminue après 420. La situation présentée par les sources littéraires apparaît alors comme une schématisation exacte dans les grandes lignes de la gestion du tribut athénien, mais cette augmentation du montant total du tribut n'empêche pas une diminution de la taxation dans certains cas particuliers[41].

1.5. Conclusion partielle

À l'issue de cet examen du Pseudo-Andocide confronté aux sources littéraires et épigraphiques relatives à l'évolution du tribut, nous proposons deux conclusions.

D'une part, pour ce qui est de la biographie d'Alcibiade, il faut se limiter aux seules informations probables du Pseudo-Andocide, dans la mesure où elles sont confirmées par l'*IG* I³ 71. Ainsi, nous proposons de voir Alcibiade comme un participant parmi d'autres à la réévaluation de 425/4, laquelle doit être replacée dans un contexte plus large. En d'autres termes, Alcibiade et neuf autres citoyens, tous choisis par la *Boulè*,

37 L'incertitude quant au montant payé en 454 est signalée dans le tableau entre crochets. Ses conséquences sur le taux de variation depuis 454 sont également indiquées entre crochets dans la colonne dédiée.

38 Zannis 2014, p. 439.

39 Pour un tableau synthétique des chiffres des décennies 450-440 et 420-410, ainsi que de la réévaluation de 425/4, voir Brun 2005, p. 35-36.

40 Voir également l'*IG* I³ 54 qui limite le *phoros* de Méthonè de Piérie à l'*aparkhè* (soit un soixantième du tribut), probablement dans l'intérêt des Athéniens qui semblent avoir besoin de cette alliance. Voir à ce sujet les commentaires de P. Brun (2005, p. 45-48).

41 Voir la synthèse faite par G. Bonnin (2015, p. 187-189) à propos du décret de Thoudippos dans les Cyclades.

dressent cette année-là la liste[42] des cités assujetties au *phoros* selon un protocole strictement encadré. Comme nous l'avons dit, cette première magistrature peut être rapprochée de la mention d'Alcibiade dans les *Acharniens*, et ne contredit pas pour autant le texte de Thucydide.

En outre, cette mesure d'augmentation du tribut doit être vue comme une évolution nécessaire causée par l'intensification des opérations militaires lointaines et la volonté, quasi collective, des Athéniens de faire peser cette pression financière sur les alliés. Les coûts élevés d'opérations comme le siège de Potidée (70 navires et 3 000 hommes maintenus pendant un an) et, plus encore, celui de Mytilène en 428, ont épuisé le trésor et conduit les Athéniens à organiser pour la première fois une *eisphora*, c'est-à-dire une contribution prélevée sur le capital mobilier et immobilier détenu par les citoyens ou les métèques au-delà d'un certain seuil[43]. Cette mesure d'exception se produit la même année que la défection de Mytilène, et « il est tout aussi évident que le relèvement du *phoros* en 425/4 [a] pour mobile majeur le désir des Athéniens d'éviter toute réapparition de la taxe directe » comme l'a souligné Patrice Brun[44].

En second lieu, pour ce qui est de la réception du personnage, le Pseudo-Andocide livre une nouvelle lecture d'Alcibiade qui diffère de celle des sources contemporaines. Pour la première fois, il personnifie les excès de l'impérialisme athénien, non pas dans ses désirs incessants de conquête, mais dans une réalité économique. Sa date de composition probable explique ce glissement. Au IVe siècle, les souvenirs des excès athéniens dans la fiscalité de la première ligue délienne constituent des arguments plus prégnants pour incriminer *a posteriori* un personnage public. De son côté, Thucydide fournit des exemples, plus significatifs sur l'instant, du contrôle de plus en plus resserré que les Athéniens exercent peu à peu sur le territoire des cités alliées. Nous en citons trois pour exemples : dès le début de la ligue, à propos du district de la Thrace, l'historien mentionne la révolte de Thasos causée par « un différend relatif aux marchés de la

42 *IG* I³ 71, l. 9 : pour *ATL* I, II et III : ἀναγραφσάντον ; contre ἐγγραφσάντον pour Béquignon, Will 1950.

43 Il s'agit de la première *eisphora* datable avec précision. Pour la guerre du Péloponnèse, cette mesure ne sera plus utilisée avant l'année 413, pour l'envoi du corps expéditionnaire de secours en Sicile sous les ordres de Démosthénès. Ensuite, deux autres *eisphorai* auront lieu entre 412 et 406. Pour les deux mentions incertaines d'une *eisphora* avant 428, voir *IG* I³ 41 (décret relatif aux clérouques athéniens d'Histiée [à propos de cette *IG*, voir *SEG* 32-3 et 34-14]) ; *IG* I³ 52 (décret de Callias, pour une synthèse récente des principaux problèmes de cette inscription, voir Brun 2005, p. 212-215 [inscr. 114]).

44 Brun 1983, p. 24.

côte thrace vis-à-vis, et aux mines, qu'y exploitaient les gens de l'île »[45]. La même année que le décret de Thoudippos, il rapporte la violation flagrante de l'autonomie de Chios par les Athéniens qui exigent la destruction de ses nouvelles murailles[46]. Un an plus tard, il rend compte de l'expédition à Héraclée de Lamachos à la tête d'une flotte composée de « navires de perceptions »[47] qu'Ugo Fantasia a rapprochée de la création d'un district de la Mer Noire lors de la réévaluation de 425[48].

2. Les financements perses

La deuxième intervention d'Alcibiade dans le domaine des finances militaires est attestée par Thucydide. Elle s'inscrit dans un problème plus vaste : les financements perses. Au livre VIII, c'est-à-dire à partir de 413, la guerre s'étend désormais à l'Ionie, et les questions financières deviennent récurrentes dans le récit de Thucydide[49]. Les cités alliées font appel aux Lacédémoniens qui cherchent des subsides pour soutenir les défections dans la ligue de Délos. Ils les trouvent auprès des Perses. Pour dégager le rôle exact d'Alcibiade dans cette question où les intervenants sont nombreux, il est nécessaire : 1° de préciser le contexte historique et les difficultés induites par le corpus ; 2° d'étudier la nature des financements perses ; 3° d'inscrire l'action dans un débat scientifique plus vaste relatif au vocabulaire thucydidéen pour les questions financières.

2.1. Les sources et leurs problèmes

Les Perses interviennent dans les huit dernières années de la guerre. Naturellement, il ne s'agit pas du premier contact entre les belligérants de la guerre du Péloponnèse et les autorités perses. Nous dressons dans les pages qui suivent le tableau de la situation qui conduit à l'entrée des Perses dans le conflit. Nous rappellerons brièvement les spécificités des sources ensuite.

45 I, 100, 2. La défection a lieu en 465. On voit ici un exemple similaire à ce dont parle A. Zannis à propos d'Argilos.

46 IV, 51.

47 IV, 75, 1: *τῶν ἀργυρολόγων νεῶν*. Ces navires sont commandés par trois stratèges. Démodocos et Aristide arrivent à Mytilène, tandis que Lamachos en conduit dix dans le Pont.

48 Voir Fantasia 2016.

49 Sur les questions financières du livre VIII, consulter Kallet 2001, p. 227-284.

2.1.1. Un passé flou et un contexte à établir

L'histoire des satrapies en contact avec l'empire athénien est mal connue, et nous ne pouvons dégager qu'un contexte assez vague. En 454, alors que les Athéniens profitent d'une révolte pour intervenir en Égypte, Artaxerxès mandate lui-même Mégabaze auprès des Spartiates avec pour mission de négocier une invasion de l'Attique en échange d'argent[50]. Malgré les sommes dépensées, les tractations s'avèrent infructueuses. En 440-439, Pissouthnès, satrape de la Carie, soutient la révolte des oligarques samiens[51]. Pendant la révolte de Mytilène, en 428, des émigrés d'Ionie et les Lesbiens participant à l'expédition péloponnésienne envisagent eux aussi une alliance avec Pissouthnès dans la guerre contre les Athéniens en Ionie[52]. Le navarque Alcidas en décide autrement, mais dans les faits le satrape soutient là encore un parti pro Mèdes parmi les révoltés[53]. Au cours de l'hiver de la septième année de guerre (425), les Spartiates tentent d'obtenir un financement perse, mais, à en croire Thucydide, leurs demandes ne sont pas claires. Ils ont multiplié les ambassades à tel point qu'Artaxerxès, ne comprenant pas les demandes lacédémoniennes, envoie Artaphernès pour ramener avec lui de nouveaux délégués[54]. Intercepté par les Athéniens, Artaphernès revient à Éphèse avec des représentants athéniens. L'épisode reste sans suite, car Artaxerxès est mort entre-temps, et les envoyés athéniens rentrent sans se rendre auprès de Darius II.

Avec l'accession au trône du fils d'Artaxerxès, la situation interne de l'empire perse se complexifie encore. Probablement entre 417 et 413, Pissouthnès entre en révolte contre le Roi et fait appel à des mercenaires athéniens[55]. C'est là qu'apparaît pour la première fois Tissapherne chargé par Darius II de réprimer la révolte, avec Spithradatès et Parmisès, avant de se voir confier la satrapie de Pissouthnès. La révolte de la Carie ne semble pas s'éteindre avec la chute de l'ancien satrape, puisque Amorgès, bâtard de Pissouthnès, la conduit toujours en 412 contre le nouveau satrape[56]. C'est dans ce contexte confus que l'intervention péloponnésienne en Ionie s'inscrit.

---

50 I, 109. Les tractations de Mégabaze avaient échoué, malgré les sommes dépensées.

51 I, 115.

52 III, 31.

53 Le jeu des Perses est alors assez difficile à saisir. Thucydide signale la prise de la ville haute de Colophon par Itamanès et ses barbares (III, 34, 1). Pissouthnès fournit à certains des réfugiés de Notion, le port de Colophon, « des auxiliaires arcadiens et barbares » ; tandis que « les partisans des Mèdes parmi les gens venus de la ville haute » se voient accorder le droit de cité par cette partie des réfugiés de Notion (III, 34, 2).

54 IV, 50.

55 Ctésias F15, 53 (= Photios, 47-56).

56 VIII, 5, 5. Les Athéniens semblent soutenir la révolte d'Amorgès, si l'on suit le reproche fait par Pisandre à Phrynichos en VIII, 54, 3.

À partir de 412, nous disposons d'une documentation plus riche. Peu de temps avant la révolte de Chios, deux satrapes, Tissapherne pour la Carie et Pharnabaze pour l'Hellespont, entrent en contact avec les Lacédémoniens. Leur choix est motivé par des questions mêlant souveraineté territoriale et économie. Les Athéniens contrôlent les cités grecques de Carie et de l'Hellespont, empêchant ainsi le paiement du tribut au Grand Roi. Or, les deux satrapes sont redevables du tribut des villes grecques de leurs régions vis-à-vis de Darius II. Leur objectif est donc d'obtenir une intervention militaire qui leur permettrait de rétablir leur autorité sur ces régions, et ainsi de percevoir le tribut[57]. Dans un second temps, chacun des deux souhaite également être l'artisan d'une alliance avec les Lacédémoniens, vraisemblablement recherchée par leur Roi.

L'ardeur avec laquelle les deux satrapes recherchent l'alliance des Péloponnésiens s'explique par la situation des Athéniens au lendemain du désastre de l'expédition de Sicile. Durant l'hiver qui suit l'anéantissement des forces athéniennes en Sicile, il y a dans toute la Grèce « une exaltation générale »[58]. Thucydide en détaille la manifestation pour chaque catégorie de cités dans le chapitre 2 du livre VIII : les neutres veulent désormais prendre part au conflit ; les alliés péloponnésiens, aux prises avec les Athéniens depuis 431, souhaitent « en terminer vite avec leurs longues épreuves » ; quant aux sujets des Athéniens, ils organisent leur défection, convaincus que l'impérialisme athénien vit ses derniers instants et n'accordant pas « aux Athéniens réduits à eux-mêmes la moindre chance de tenir l'été suivant » ; enfin, les Lacédémoniens attendent pour le printemps l'arrivée des forces navales siciliennes et espèrent déjà « exercer l'hégémonie sur la Grèce entière ». *A posteriori*, nous savons à quel point ces prévisions sont erronées. Sur l'instant, elles ne paraissent pas déraisonnables, et Thucydide s'applique à le rappeler lorsque la révolte de Chios connaît ses premières difficultés[59]. Les Perses analysent sans nul doute la situation avec ce même prisme, et l'irruption de Tissapherne et de Pharnabaze est intimement liée à ce contexte. L'instant est propice pour tous ces adversaires des Athéniens. C'est ainsi que commence une alliance réunissant autour d'un intérêt commun, la chute de

57 Tissapherne semble en proie à davantage de difficultés que Pharnabaze. En plus des Athéniens, il doit faire face à la révolte d'Amorgès.

58 VIII, 2, 1.

59 VIII, 24, 5 : « Et pour leur défection même – si l'on trouve que là ils [les gens de Chios] ne suivirent pas la conduite la plus sûre – ils n'osèrent pas agir avant d'avoir beaucoup de bons alliés avec qui risquer l'entreprise et de voir les Athéniens eux-mêmes admettre désormais, après le désastre de Sicile, que leur situation était décidément très mauvaise ; s'ils furent les victimes d'un de ces mécomptes que la vie réserve aux hommes, beaucoup partagèrent leur erreur, qui crurent de même que la puissance d'Athènes tomberait bientôt tout entière ».

l'hégémonie athénienne, des intérêts particuliers si divergents[60]. Cette alliance, dès son projet, n'est donc pas un bloc monolithique : les motivations de chacun diffèrent trop pour cela. Alors que les Lacédémoniens visent l'hégémonie, les membres de la ligue de Délos veulent se détacher des Athéniens, sans que l'on puisse dire réellement ce que recouvre cette expression. Leur recherche d'alliés montre qu'ils n'envisagent probablement pas une autonomie sans la protection d'une puissance extérieure[61]. Comme par le passé, des courants contraires existent sans nul doute à l'intérieur des cités de la Ligue de Délos, certains citoyens prônant l'autonomie, d'autres une "protection" des Spartiates ou encore celle des Perses. De tous ces projets, seul celui des Perses semble pouvoir être défini avec plus de certitude. Ils souhaitent restaurer leur autorité sur les territoires contrôlés par les Athéniens, c'est-à-dire précisément sur les membres de la ligue de Délos dont nous venons de parler.

2.1.2. Aspect des sources et étendue du problème

Pour les huit dernières années de la guerre du Péloponnèse, deux auteurs rapportent les faits afférents aux financements perses : Thucydide pour la période de 413 à 411 ; et Xénophon à partir de la fin du récit de Thucydide. Cependant, il semble clair que Thucydide dispose d'informations pour l'ensemble de la période, y compris celle dont il n'a pas fait le récit. En effet, il mentionne dans son éloge de Périclès « le concours, plus tard, de Cyrus, le fils du Grand roi, qui fournissait de l'argent aux Péloponnésiens pour leur flotte »[62]. Or, Cyrus n'intervient dans les faits qu'en 407[63], c'est-à-dire dans le récit de Xénophon. De fait, dans les *Helléniques*, c'est bien l'arrivée de Cyrus, et avec lui de Lysandre qui semble déterminante dans l'avantage pris par les Péloponnésiens.

Comme nous l'avons signalé dans notre introduction, le texte de Thucydide est d'un abord difficile. L'historien ne suit plus au livre VIII sa méthode chronologique habituelle. Dans le cas précis qui nous préoccupe, Thucydide indique le rôle joué par Alcibiade non pas dans le cours des événements, mais dans un ajout qui revient sur des événements passés et les précise. En effet, les événements des chapitres 45 à 54 sont simultanés à ceux des chapitres 29 à 44. Ce changement de méthode a pour conséquence l'impossibilité de situer de manière certaine la succession exacte des faits, et en particulier les conseils d'Alcibiade et leur application par Tissapherne.

60 Éd. Will (1972, p. 363) désigne par l'expression *membra disjecta* les alliés en défection, les Péloponnésiens et les Perses.

61 Cf. Diodore de Sicile, XIII, 42 où les habitants d'Antadros demandent aux Péloponnésiens de chasser la garnison perse de leur ville.

62 II, 65, 12.

63 Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 3.

En outre, chez Thucydide comme chez Xénophon, ces aspects financiers ne peuvent être dissociés des questions de souveraineté qui les accompagnent. En effet, dès le début des discussions, Thucydide met en relief la complexité des événements où s'entremêlent, d'une part, la nécessité immédiate de se procurer de l'argent pour envoyer et entretenir des expéditions lointaines, et d'autre part, sur un terme plus long, les implications politiques induites par les financements perses dans la revendication d'une hégémonie future. Les motivations personnelles des individus, Alcibiade entre autres, s'ajoutent à cette double dimension.

2.2. Termes d'un accord difficile avec les Péloponnésiens

En 413, dès les premiers pourparlers diplomatiques, les Perses sont divisés en deux partis, chacun agissant pour les mêmes motifs, mais sans conjonction des moyens et des intérêts[64]. Le satrape de Carie parle aux côtés des gens de Chios, tandis que Pharnabaze fait intervenir pour lui deux exilés grecs, Calligeitos de Mégare et Timagoras de Cyzique. Dans le cas de Tissapherne, Thucydide rapporte que les termes de la proposition contiennent une promesse de financement du corps expéditionnaire sans que le montant soit précisé pour autant[65]. De leur côté, les envoyés de Pharnabaze ont avec eux « une somme de vingt-cinq talents »[66]. À cet instant du conflit, les demandes d'aide affluent dans des proportions qui vont au-delà des capacités de soutien des Péloponnésiens[67]. Il s'agit donc pour eux d'évaluer la meilleure opportunité à saisir. Toujours présent à Sparte, Alcibiade soutient le parti des gens de Chios et de Tissapherne. Pour lui, comme pour les Lacédémoniens, l'objectif est d'utiliser l'or perse pour financer une campagne militaire péloponnésienne qui enlèvera l'Ionie aux Athéniens. Toutefois, les financements perses sont également liés à des questions de souveraineté territoriale. Avant de voir le rôle des individus, il est essentiel de considérer les relations entre une puissance qui finance une expédition d'un allié et celui-ci quand elle ne partage pas les objectifs réels de cet allié. Car l'expédition ne peut pas être dissociée des intrigues personnelles et du jeu diplomatique dense du livre VIII.

64 Une lutte d'influence entre les deux satrapes est évidente.
65 VIII, 5, 5.
66 VIII, 8, 1.
67 De son côté, Agis négocie avec les Lesbiens. VIII, 5, 4.

2.2.1. Les négociations successives

L'expédition en direction de Chios et d'Érythrées est décidée à la fin de la dix-neuvième année de la guerre (hiver 413/2)[68]. Du côté des Perses, c'est donc le parti de Tissapherne qui l'emporte. Thucydide signale à ce moment une alliance entre, d'une part, les Lacédémoniens, et, d'autre part, les gens de Chios et Érythrées. En revanche, la relation qui unit Tissapherne et les Lacédémoniens n'est pas fixée dans des termes clairs et définitifs au moment du départ de l'expédition. Elle fait l'objet de négociations que Thucydide signale en rapportant trois « traités » qu'il insère aux chapitres 18, 37 et 58 de son récit. En se fondant sur les remarques d'Arthur Geoffrey Woodhead, Raymond Weil[69] rappelait dans sa notice du livre VIII, avec concision et mesure, la valeur différente qu'il faut attribuer à ces trois documents. Nous souscrivons pleinement à son analyse et nous répétons après lui que les deux premiers documents « ne sont sans doute que des rédactions provisoires, établies au cours des négociations ». Ces trois textes successifs illustrent la volonté de Thucydide de « montrer les étapes de la négociation »[70]. À ces trois étapes du texte d'alliance, nous ajoutons un palier intermédiaire que constitue l'intervention de Lichas[71]. De cette manière, l'historien met en lumière la difficile construction de cette alliance. Il établit les désaccords et les infractions prévisibles que les premiers chapitres du livre VIII annoncent déjà.

Nous l'avons dit, la cause profonde de l'instabilité de cette alliance en construction est la divergence des intérêts de ses membres. Si tous se sont accordés sur la nécessité d'une intervention en Ionie, il faut répéter que leurs motivations diffèrent. Ce sont les tenants et les aboutissants de cette négociation qu'il convient donc d'établir avant tout. En d'autres termes, il s'agit de définir non seulement quel est le prix du service que les Perses demandent, mais également quelle est sa nature[72].

La première étape des négociations se place après la défection de Milet. Tissapherne représente son Roi, tandis que Chalcideus traite au nom des Lacédémoniens :

> Ἐπὶ τοῖσδε ξυμμαχίαν ἐποιήσαντο πρὸς βασιλέα καὶ Τισσαφέρνην Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι. Ὁπόσην χώραν καὶ πόλεις βασιλεὺς ἔχει καὶ οἱ πατέρες οἱ βασιλέως εἶχον, βασιλέως ἔστω· καὶ ἐκ

68 VIII, 6.

69 Weil 1972, p. XIX-XX. Voir également Woodhead 1970, p. 138.

70 La décision prise à Sparte ne concerne en fait que la réalisation d'une expédition sous-tendue par une alliance dont le principe est accepté sans contractualisation ferme et définitive, l'essentiel des négociations devant avoir lieu une fois sur place, et ensuite être ratifiée par les institutions lacédémoniennes.

71 VIII, 43, 2-4.

72 La question s'entend du côté lacédémonien (VIII, 43, 4 : renoncer à l'Ionie en échange d'un approvisionnement), comme du côté perse (VIII, 109 : rétablir leur autorité à moindres frais).

τούτων τῶν πόλεων ὁπόσα Ἀθηναίοις ἐφοίτα χρήματα ἢ ἄλλο τι, κωλυόντων κοινῇ βασιλεὺς καὶ Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι ὅπως μήτε χρήματα λαμβάνωσιν Ἀθηναῖοι μήτε ἄλλο μηδέν. Καὶ τὸν πόλεμον τὸν πρὸς Ἀθηναίους κοινῇ πολεμούντων βασιλεὺς καὶ Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι· καὶ κατάλυσιν τοῦ πολέμου πρὸς Ἀθηναίους μὴ ἐξέστω ποιεῖσθαι, ἢν μὴ ἀμφοτέροις δοκῇ, βασιλεῖ καὶ Λακεδαιμονίοις καὶ τοῖς ξυμμάχοις. Ἢν δέ τινες ἀφιστῶνται ἀπὸ βασιλέως, πολέμιοι ὄντων καὶ Λακεδαιμονίοις καὶ τοῖς ξυμμάχοις· καὶ ἤν τινες ἀφιστῶνται ἀπὸ Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ξυμμάχων, πολέμιοι ὄντων βασιλεῖ κατὰ ταὐτά.

Les Lacédémoniens et leurs alliés ont fait alliance avec le Roi et Tissapherne aux conditions suivantes. Tout le territoire et toutes les villes que possède le Roi et que possédaient ses pères appartiendront au Roi. Tout ce que les Athéniens tiraient de ces villes, en argent ou autrement, fera l'objet d'une opposition commune du Roi et de Lacédémone et ses alliés, pour que les Athéniens ne reçoivent ni argent ni rien d'autre. La guerre contre Athènes sera menée en commun par le Roi et par Lacédémone et ses alliés ; il ne sera pas permis de mettre fin à la guerre contre Athènes sans la décision des deux parties, le Roi et Lacédémone avec ses alliés. Quiconque fera défection dans l'empire du Roi sera l'ennemi de Lacédémone et ses alliés ; quiconque fera défection chez les Lacédémoniens et leurs alliés sera, de la même façon, l'ennemi du Roi.[73]

Les termes avantagent nettement les Perses qui revendiquent pour le Roi l'autorité sur tous les territoires « que possédaient ses pères »[74]. Dans toutes ces régions, les Perses et les Péloponnésiens conviennent de faire cesser tout tribut athénien. Enfin, cet accord provisoire ne contient aucune clause économique relative au financement promis par Tissapherne. Pourtant, ce financement est effectif, même si des désaccords apparaissent au début de l'hiver entre les stratèges péloponnésiens présents sur place et Tissapherne.[75] En effet, au cours de l'hiver qui suit la bataille de Milet, le satrape « [distribue] d'abord un mois de subsistance, selon l'engagement pris à Lacédémone, soit une drachme attique par homme sur tous les navires ; mais pour l'avenir, il ne [veut] donner que trois oboles, en attendant de poser la question au Roi ; si celui-ci le [veut], il [dit] qu'il [donnera] la drachme entière »[76]. Cette précision du montant incite à placer ici l'intervention d'Alcibiade que Thucydide rapportera dans la suite du récit[77]. Toutefois, il est difficile d'établir à quel moment Tissapherne met en pratique la décision annoncée à Milet. Au cours du même hiver, les Péloponnésiens ont « encore en abondance tout ce qu'il [faut] à leurs troupes ; en effet la solde [est] payée d'une manière suffisante et les soldats [disposent] du butin considérable de Iasos ; les Milésiens enfin [acceptent] avec ardeur les

73 VIII, 18.

74 La formulation vague permet aux Perses d'inclure dans leur revendication non seulement les cités grecques d'Ionie, mais également les îles de la mer Égée et le nord de la Grèce. C'est en tout cas la sensation des Spartiates, voir VIII, 36 et 43.

75 VIII, 29.

76 VIII, 29, 1 : καὶ μηνὸς μὲν τροφήν, ὥσπερ ὑπέστη ἐν τῇ Λακεδαίμονι, ἐς δραχμὴν Ἀττικὴν ἑκάστῳ πάσαις ταῖς ναυσὶ διέδωκε, τοῦ δὲ λοιποῦ χρόνου ἐβούλετο τριώβολον διδόναι, ἕως ἂν βασιλέα ἐπέρηται· ἢν δὲ κελεύῃ, δώσειν ἔφη ἐντελῆ τὴν δραχμήν.

77 VIII, 45.

charges de la guerre »[78]. Thucydide précise ici deux sources de financements : le butin de Iasos et les contributions des Milésiens et, d'autre part, une pratique : le paiement de la solde pour laquelle il n'indique pas de provenance[79]. Il peut s'agir des fonds déjà versés par Tissapherne et distribués au fur et à mesure par le commandement lacédémonien, ou bien Tissapherne n'a pas encore appliqué la réduction. Dans tous les cas, les relations entre le satrape et les Lacédémoniens se dégradent sans qu'elles soient rompues pour autant. À l'initiative des Lacédémoniens, Thériménès, qui a conduit la flotte péloponnésienne et sicilienne jusqu'en Ionie, élabore avec Tissapherne la deuxième version de l'accord.

> Ξυνθῆκαι Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ξυμμάχων πρὸς βασιλέα Δαρεῖον καὶ τοὺς παῖδας τοὺς βασιλέως καὶ Τισσαφέρνην, σπονδὰς εἶναι καὶ φιλίαν κατὰ τάδε. Ὁπόση χώρα καὶ πόλεις βασιλέως εἰσὶ Δαρείου ἢ τοῦ πατρὸς ἦσαν ἢ τῶν προγόνων, ἐπὶ ταύτας μὴ ἰέναι ἐπὶ πολέμῳ μηδὲ κακῷ μηδενὶ μήτε Λακεδαιμονίους μήτε τοὺς ξυμμάχους τοὺς Λακεδαιμονίων, μηδὲ φόρους πράσσεσθαι ἐκ τῶν πόλεων τούτων μήτε Λακεδαιμονίους μήτε τοὺς ξυμμάχους τοὺς Λακεδαιμονίων· μηδὲ Δαρεῖον βασιλέα μηδὲ ὧν βασιλεὺς ἄρχει ἐπὶ Λακεδαιμονίους μηδὲ τοὺς ξυμμάχους ἰέναι ἐπὶ πολέμῳ μηδὲ κακῷ μηδενί. Ἢν δέ τι δέωνται Λακεδαιμόνιοι ἢ οἱ ξύμμαχοι βασιλέως ἢ βασιλεὺς Λακεδαιμονίων ἢ τῶν ξυμμάχων, ὅτι ἂν πείθωσιν ἀλλήλους, τοῦτο ποιοῦσι καλῶς ἔχειν. Τὸν δὲ πόλεμον τὸν πρὸς Ἀθηναίους καὶ τοὺς ξυμμάχους κοινῇ ἀμφοτέρους πολεμεῖν· ἢν δὲ κατάλυσιν ποιῶνται, κοινῇ ἀμφοτέρους ποιεῖσθαι. Ὁπόση δ' ἂν στρατιὰ ἐν τῇ χώρᾳ τῇ βασιλέως ᾖ μεταπεμψαμένου βασιλέως, τὴν δαπάνην βασιλέα παρέχειν. Ἢν δέ τις τῶν πόλεων ὁπόσαι ξυνέθεντο βασιλεῖ ἐπὶ τὴν βασιλέως ἰῇ χώραν, τοὺς ἄλλους κωλύειν καὶ ἀμύνειν βασιλεῖ κατὰ τὸ δυνατόν· καὶ ἤν τις τῶν ἐν τῇ βασιλέως χώρᾳ ἢ ὅσης βασιλεὺς ἄρχει ἐπὶ τὴν Λακεδαιμονίων ἰῇ ἢ τῶν ξυμμάχων, βασιλεὺς κωλυέτω καὶ ἀμυνέτω κατὰ τὸ δυνατόν.
>
> Accord des Lacédémoniens et de leurs alliés avec le Roi Darius, les fils du Roi et Tissapherne, établissant la paix et l'amitié selon les conditions suivantes. Tout le territoire et les villes qui appartiennent au Roi Darius ou appartenaient à son père ou à ses aïeux ne seront l'objet d'aucune agression militaire ni d'aucun dommage de la part des Lacédémoniens ni de leurs alliés, et ces villes ne paieront pas de tributs ni aux Lacédémoniens ni à leurs alliés ; de leur côté le Roi Darius et ceux qu'il commande ne feront subir aucune agression militaire ni aucun dommage aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Pour toutes les demandes que les Lacédémoniens ou leurs alliés feront au Roi ou que le Roi fera aux Lacédémoniens ou à leurs alliés, ils n'auront qu'à se conformer aux décisions dont ils conviendront. La guerre contre les Athéniens et leurs alliés sera menée en commun par les deux parties ; si l'on veut y mettre fin, ce sera fait en commun par les deux parties. Toutes les troupes qui se trouveront sur le territoire du Roi à l'appel du Roi seront entretenues par le Roi. Si l'une des villes comprises dans cet accord avec le Roi attaque le territoire du Roi, les autres s'y opposeront et soutiendront le Roi autant qu'ils le pourront ; si quelqu'un sur le territoire du Roi ou dans les pays que commande le Roi attaque le territoire des Lacédémoniens ou de leurs alliés, le Roi devra s'y opposer et donner son soutien autant qu'il le pourra.[80]

---

78 VIII, 36, 1 : εὐπόρως ἔτι εἶχον ἅπαντα τὰ κατὰ τὸ στρατόπεδον· καὶ γὰρ μισθὸς ἐδίδοτο ἀρκούντως καὶ τὰ ἐκ τῆς Ἰάσου μεγάλα χρήματα διαρπασθέντα ὑπῆν τοῖς στρατιώταις, οἵ τε Μιλήσιοι προθύμως τὰ τοῦ πολέμου ἔφερον.

79 Thucydide a employé le mot τροφή pour désigner les sommes versées à Milet par Tissapherne et le mot μισθός pour parler des sommes distribuées aux soldats. Cette nuance n'implique pas, selon nous, une différence de provenance de l'argent, mais plutôt de l'usage qui en est fait. Voir *infra* p. 416-418.

80 VIII, 37.

Dans ce nouvel accord, s'ajoute une clause économique. L'engagement pris à Sparte de financer l'expédition est rappelé, sans pour autant préciser un montant. Néanmoins, cette clause ne se limite pas à un simple rappel ; elle est à double sens et s'applique aux deux parties : d'une part, au Roi qui doit financer l'armée qu'il a sollicitée ; d'autre part, aux Péloponnésiens dont les actions sur le terrain doivent être en adéquation avec les conditions fixées par cet accord. En d'autres termes, Tissapherne a promis un financement pour les troupes qu'il a appelées, c'est-à-dire celles qui réalisent l'expédition visant à faire cesser la domination athénienne en Carie et à restaurer l'autorité perse[81]. Ce deuxième document n'apparaît donc pas plus avantageux pour les Péloponnésiens sur la question de la souveraineté des territoires libérés des Athéniens. Selon Jean Hatzfeld ce « nouvel accord ne reconnaissait plus de façon explicite l'autorité du Roi sur les territoires et cités possédés autrefois par ses ancêtres ». L'historien interprétait ainsi l'interdiction pour les Lacédémoniens de lever un tribut sur les territoires libérés uniquement du point de vue des finances militaires : « les Lacédémoniens abandonnaient, en fait, à Tissapherne la direction financière de la campagne »[82]. Il nous paraît, au contraire, que les termes du premier accord sont non seulement répétés, mais en fait renforcés par l'interdiction de lever un autre tribut que celui destiné au Roi. Sur l'instant, la lecture de Jean Hatzfeld est exacte : si les Lacédémoniens ne peuvent lever de tribut, la seule source de financement de leur expédition est l'entretien promis par les Perses. Sur un terme plus long, et dans le cas d'une défaite athénienne, la clause a pour conséquence de libérer ces régions du joug athénien, pour les faire entrer sous celui des Perses. La suite du récit de Thucydide, en particulier les actions du Spartiate Lichas[83], fils d'Arcésilas, et la conclusion du troisième accord[84] s'accordent davantage avec cette lecture.

Lichas[85] n'a pas joué un rôle majeur depuis le début du conflit, mais il n'est pas non plus un inconnu. Proxène des Argiens, il avait été chargé de la reconduction de la trêve avec les Argiens pendant la paix de Nicias[86]. Il apparaît comme un personnage déterminé[87]

81 Avant ce deuxième accord, Tissapherne est davantage présent sur le théâtre des opérations, tandis qu'il semble s'en éloigner à partir de cette date.

82 Hatzfeld 1951, p. 230.

83 Voir VIII, 43.

84 Voir VIII, 58 et *infra* p. 399-400.

85 À son propos, voir Pouilloux, Salviat 1983. Également Hornblower 2000.

86 Voir V, 22.

87 Dans les négociations avec Tissapherne, Thucydide le décrit comme le plus attentif aux détails. Déjà au livre V, l'historien avait rapporté une anecdote où il se montre particulièrement ferme. Alors que les Lacédémoniens étaient exclus du sanctuaire d'Olympie, Lichas avait osé

et probablement hostile à Alcibiade[88]. Lichas arrive en Ionie avec vingt-sept navires « équipés par Lacédémone pour Pharnabaze »[89]. Il n'exerce pas un commandement militaire, mais fait partie des onze conseillers envoyés auprès d'Astyochos par les Lacédémoniens. À ce stade, les Spartiates n'excluent aucune possibilité. Les onze conseillers peuvent décider « d'envoyer à Pharnabaze dans l'Hellespont cette flotte, soit telle qu'elle [est], soit renforcée, soit encore réduite »[90]. Cet ordre de mission nous semble un indice pour voir l'alliance avec Tissapherne comme n'étant pas encore conclue dans les formes et fixée par un traité. En outre, les arguments avancés par Lichas pour contester les deux premiers accords montrent que ces négociations ne se limitent pas à une question financière, mais s'étendent bien à une dimension plus politique dans la mesure où, au-delà de la chute des Athéniens, chaque allié recherche le contrôle futur d'un territoire. Nous savons par Thucydide qu'Alcibiade perçoit cette dimension du problème avant que Lichas s'exprime[91].

> Ἅπασαι δ' ἤδη οὖσαι ἅμα ἐν τῇ Κνίδῳ αἱ τῶν Πελοποννησίων νῆες ἐπεσκευάζοντό τε εἴ τι ἔδει καὶ πρὸς τὸν Τισσαφέρνην (παρεγένετο γάρ) λόγους ἐποιοῦντο οἱ ἕνδεκα ἄνδρες τῶν Λακεδαιμονίων περί τε τῶν ἤδη πεπραγμένων, εἴ τι μὴ ἤρεσκεν αὐτοῖς, καὶ περὶ τοῦ μέλλοντος πολέμου, ὅτῳ τρόπῳ ἄριστα καὶ ξυμφορώτατα ἀμφοτέροις πολεμήσεται. μάλιστα δὲ ὁ Λίχας ἐσκόπει τὰ ποιούμενα, καὶ τὰς σπονδὰς οὐδετέρας, οὔτε τὰς Χαλκιδέως οὔτε τὰς Θηριμένους, ἔφη καλῶς ξυγκεῖσθαι, ἀλλὰ δεινὸν εἶναι εἰ χώρας ὅσης βασιλεὺς καὶ οἱ πρόγονοι ἦρξαν πρότερον, ταύτης καὶ νῦν ἀξιώσει κρατεῖν· ἐνεῖναι γὰρ καὶ νήσους ἁπάσας πάλιν δουλεύειν καὶ Θεσσαλίαν καὶ Λοκροὺς καὶ τὰ μέχρι Βοιωτῶν, καὶ ἀντ' ἐλευθερίας ἂν Μηδικὴν ἀρχὴν τοῖς Ἕλλησι τοὺς Λακεδαιμονίους περιθεῖναι. Ἑτέρας οὖν ἐκέλευε βελτίους σπένδεσθαι, ἢ ταύταις γε οὐ χρήσεσθαι, οὐδὲ τῆς τροφῆς ἐπὶ τούτοις δεῖσθαι οὐδέν. Ἀγανακτῶν δὲ ὁ μὲν Τισσαφέρνης ἀπεχώρησεν ἀπ' αὐτῶν δι' ὀργῆς καὶ ἄπρακτος [...].
>
> Tous réunis maintenant à Cnide, les navires péloponnésiens y reçurent les réparations nécessaires, tandis que les onze Lacédémoniens discutaient avec Tissapherne (car il était venu là) sur ce qui ne leur agréait pas dans les mesures antérieures et sur la façon de mener désormais la guerre au mieux dans l'intérêt des deux parties. Lichas surtout étudiait ce qui se faisait, et il déclara qu'aucune des deux conventions n'était bonne, ni celle de Chalcideus ni celle de Thériménès ; il trouvait scandaleux que le Roi pût prétendre être encore le maître de tout le territoire où ses ancêtres et lui-même avaient commandé auparavant, car cela impliquait que toutes les îles lui seraient de nouveau asservies, avec la Thessalie, avec la Locride, avec le pays jusqu'à la Béotie, et au lieu de la

---

revendiquer publiquement la victoire pour son attelage et avait été frappé par les rhabdouques. L'épisode avait fait craindre une intervention militaire des Spartiates ; Voir V, 50.

88 En sa qualité de proxène, c'est lui qui présente aux Argiens les propositions des Spartiates qui mirent fin, provisoirement, à leur alliance avec les Athéniens. À cette occasion, Alcibiade était également présent à Argos, et les deux orateurs s'opposèrent vraisemblablement devant l'assemblée argienne. Voir V, 76.

89 VIII, 39. Calligeitos de Mégare et Timagoras de Cyzique, les représentants de Pharnabaze, étaient restés à Sparte. Thucydide a annoncé cette expédition en VIII, 8.

90 VIII, 39, 2. Les conseillers peuvent également décider de relever Astyochos de son commandement.

91 VIII, 52. Voir *infra* p. 403.

liberté Sparte apporterait aux Grecs l'empire du Mède. Lichas réclamait donc que fût établie une nouvelle convention meilleure, disant qu'en tout cas ils n'appliqueraient pas celle-là, et qu'ils ne lui demandaient aucunement de les entretenir à ce prix. Tissapherne indigné les quitta en colère et sans rien conclure [...].[92]

Cette dénonciation des deux accords précédents ne semble pas impliquer une rupture définitive entre les Péloponnésiens et Tissapherne. En fait, chacun des deux partis reste sur ses positions et tente de trouver des solutions alternatives. Les Péloponnésiens semblent avoir l'intention de se passer des subsides perses. D'après l'historien, ils réorientent leur expédition vers Rhodes tant pour augmenter leur marine que pour acquérir là-bas de nouvelles ressources pour leur alliance et ainsi « entretenir leur flotte sans demander de fonds à Tissapherne »[93]. Ils prélèvent à Rhodes 32 talents. De son côté, Tissapherne mène une politique définie, dans le sens où il ne cherche plus désormais à donner les moyens à un camp de vaincre l'autre. Son rapprochement avec les Athéniens n'implique pas l'arrêt de ses échanges avec les Péloponnésiens. Si l'on accorde foi aux propos d'Alcibiade tenus devant l'ambassade athénienne de Pisandre, le satrape continue, certes moins qu'avant, de financer les troupes péloponnésiennes même après l'épisode de Cnide[94].

2.2.2. L'accord final

À la fin du même hiver (411), Tissapherne se tourne à nouveau vers les Péloponnésiens et fixe l'alliance dans ses termes définitifs. Nous citons le texte du traité rapporté par Thucydide :

Τρίτῳ καὶ δεκάτῳ ἔτει Δαρείου βασιλεύοντος, ἐφορεύοντος δὲ Ἀλεξιππίδα ἐν Λακεδαίμονι, ξυνθῆκαι ἐγένοντο ἐν Μαιάνδρου πεδίῳ Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ξυμμάχων πρὸς Τισσαφέρνην καὶ Ἱεραμένη καὶ τοὺς Φαρνάκου παῖδας περὶ τῶν βασιλέως πραγμάτων καὶ Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ξυμμάχων. Χώραν τὴν βασιλέως, ὅση τῆς Ἀσίας ἐστί, βασιλέως εἶναι· καὶ περὶ τῆς χώρας τῆς ἑαυτοῦ βουλευέτω βασιλεὺς ὅπως βούλεται. Λακεδαιμονίους δὲ καὶ τοὺς ξυμμάχους μὴ ἰέναι ἐπὶ χώραν τὴν βασιλέως ἐπὶ κακῷ μηδενί, μηδὲ βασιλέα ἐπὶ τὴν Λακεδαιμονίων χώραν μηδὲ τῶν ξυμμάχων ἐπὶ κακῷ μηδενί. Ἢν δέ τις Λακεδαιμονίων ἢ τῶν ξυμμάχων ἐπὶ κακῷ ἴῃ ἐπὶ τὴν βασιλέως χώραν, Λακεδαιμονίους καὶ τοὺς ξυμμάχους κωλύειν· καὶ ἤν τις ἐκ τῆς βασιλέως ἴῃ ἐπὶ κακῷ ἐπὶ Λακεδαιμονίους ἢ τοὺς ξυμμάχους, βασιλεὺς κωλυέτω. Τροφὴν δὲ ταῖς ναυσὶ ταῖς νῦν παρούσαις Τισσαφέρνην παρέχειν κατὰ τὰ ξυγκείμενα μέχρι ἂν αἱ νῆες αἱ βασιλέως ἔλθωσιν· Λακεδαιμονίους δὲ καὶ τοὺς ξυμμάχους, ἐπὴν αἱ βασιλέως νῆες ἀφίκωνται, τὰς ἑαυτῶν ναῦς, ἢν βούλωνται, τρέφειν ἐφ' ἑαυτοῖς εἶναι. Ἢν δὲ παρὰ Τισσαφέρνους λαμβάνειν ἐθέλωσι τὴν τροφήν, Τισσαφέρνην παρέχειν, Λακεδαιμονίους

92 VIII, 43, 2-4.

93 VIII, 44.

94 VIII, 53. Thucydide rapporte ici au style indirect les propos d'Alcibiade. Le discours est orienté, puisqu'il a pour objectif de convaincre la délégation athénienne de l'influence exercée par Alcibiade sur Tissapherne. Toutefois, cet argument sur les sommes données par Tissapherne peut être exact.

> δὲ καὶ τοὺς ξυμμάχους τελευτῶντος τοῦ πολέμου τὰ χρήματα Τισσαφέρνει ἀποδοῦναι ὁπόσα ἂν λάβωσιν. Ἐπὴν δὲ αἱ βασιλέως νῆες ἀφίκωνται, αἵ τε Λακεδαιμονίων νῆες καὶ αἱ τῶν ξυμμάχων καὶ αἱ βασιλέως κοινῇ τὸν πόλεμον πολεμούντων καθ' ὅτι ἂν Τισσαφέρνει δοκῇ καὶ Λακεδαιμονίοις καὶ τοῖς ξυμμάχοις. Ἢν δὲ καταλύειν βούλωνται πρὸς Ἀθηναίους, ἐν ὁμοίῳ καταλύεσθαι.'
> Αἱ μὲν σπονδαὶ αὗται ἐγένοντο, καὶ μετὰ ταῦτα παρεσκευάζετο Τισσαφέρνης τάς τε Φοινίσσας ναῦς ἄξων, ὥσπερ εἴρητο, καὶ τἆλλα ὅσαπερ ὑπέσχετο, καὶ ἐβούλετο παρασκευαζόμενος γοῦν δῆλος εἶναι·
>
> Dans la treizième année du règne de Darius, sous l'éphorat d'Alexippidas à Lacédémone, un accord a été conclu dans la plaine du Méandre entre Lacédémone et ses alliés d'une part, Tissapherne, Hiéraménès et les fils de Pharnace de l'autre, sur les affaires du Roi et de Lacédémone ainsi que de ses alliés. Tout le territoire royal qui est situé en Asie demeure la propriété du Roi ; le Roi devra pouvoir disposer à son gré de son territoire. Les Lacédémoniens et leurs alliés n'iront faire subir aucun dommage au territoire du Roi et le Roi n'ira faire subir aucun dommage au territoire de Lacédémone ou de ses alliés. Si l'un des Lacédémoniens ou de leurs alliés veut faire subir des dommages au territoire du Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés s'y opposeront ; et si un sujet du Roi veut faire subir des dommages aux Lacédémoniens ou à leurs alliés, le Roi devra s'y opposer. Tissapherne entretiendra dans les conditions convenues les navires actuellement présents, jusqu'à la venue des navires du Roi. Quand les navires du Roi seront arrivés, les Lacédémoniens et leurs alliés pourront, s'ils le désirent, entretenir à leurs propres frais leurs navires. Mais s'ils veulent que Tissapherne leur fournisse le montant de cet entretien, Tissapherne le leur procurera, et les Lacédémoniens et leurs alliés rendront à Tissapherne à la fin de la guerre toutes les sommes qu'ils auront reçues. Quand les navires du Roi seront arrivés, les navires des Lacédémoniens ainsi que ceux de leurs alliés et ceux du Roi devront mener la guerre en commun selon les décisions que prendront Tissapherne et Lacédémone ainsi que ses alliés. S'ils veulent traiter avec Athènes, ils ne traiteront que dans les mêmes conditions.
> Telle fut la convention solennellement conclue ; là-dessus, Tissapherne se prépara à amener les navires phéniciens, comme il était prévu, et à tenir tous ses autres engagements ; ou, du moins, il voulait montrer qu'il s'y préparait.[95]

Sur la question de la souveraineté territoriale, les recommandations de Lichas ont été suivies, et les négociations aboutissent à un consensus. Les prétentions perses sont réaffirmées, mais inscrites dans une zone géographique délimitée, l'Asie. S'ils acceptent cette clause, les Péloponnésiens ne semblent pas vouloir la respecter bien longtemps dans les faits[96].

Du côté des clauses économiques, là aussi, l'accord final est le produit d'un consensus. L'entretien reste à la charge de Tissapherne « dans les conditions convenues ». Que signifie la formule ? Une drachme, ou trois oboles ? Thucydide ne le précise pas, mais un passage de Xénophon pourrait faire référence à cet accord :

> [...] εἶναι δὲ καὶ τὰς συνθήκας οὕτως ἐχούσας, τριάκοντα μνᾶς ἑκάστῃ νηὶ τοῦ μηνὸς διδόναι, ὁπόσας ἂν βούλωνται τρέφειν Λακεδαιμόνιοι.

95 VIII, 58-59, 1.

96 Voir les paroles de Lichas en VIII, 84, 5 : « les Milésiens, comme tous les habitants du pays du Roi, devaient obéir comme des esclaves à Tissapherne dans tout ce qui ne passait pas la mesure, et le courtiser jusqu'à ce que la guerre fût menée à bonne fin. »

> [...] au reste, les conventions antérieures parlaient de trente mines par mois pour chaque vaisseau dont les Lacédémoniens voudraient entretenir l'équipage[97].

Xénophon nous semble parler des dernières συνθήκαι rapportées par Thucydide. Si l'hypothèse est admise, cela signifie que l'accord conclu à la fin de l'hiver 411 s'applique dans les mêmes termes jusqu'en 407, date à laquelle Lysandre souhaite renégocier les clauses financières. Un calcul n'est même pas nécessaire pour estimer la répartition de ces trente mines mensuelles puisque Xénophon précise lui-même qu'avant son passage à quatre oboles grâce à Lysandre, la solde s'élevait seulement à trois oboles[98].

Enfin, les συνθήκαι de 411 rappellent également les Péloponnésiens à un certain ordre. Leur intervention est désormais limitée dans le temps : ils contribuent à restaurer l'autorité perse, en attendant la venue d'une flotte perse qui prendra le relais[99]. Une fois cette flotte arrivée, les Péloponnésiens pourront rester dans la région et, soit entretenir leur flotte à leurs propres frais, soit en faire la demande à Tissapherne. Le traité définitif introduit donc une clause de financement sous la forme d'un prêt sans intérêt, consenti par Tissapherne et remboursable à la fin de la guerre.

2.3. Le rôle d'Alcibiade dans l'équation

Au fur et à mesure du récit reconstitué des tractations entre les Péloponnésiens et Tissapherne, nous avons signalé les principales interventions d'Alcibiade dans la première phase des négociations avec les Perses, et donné quelques indications sur la manière dont il semble suivre précisément les événements. Il est présent dès l'origine à Sparte et soutient le parti des gens de Chios et celui de Tissapherne. Une fois en Ionie, il agit pour les Péloponnésiens, avant de se rapprocher du satrape, probablement à l'époque de la bataille de Milet. Son changement d'attitude se produit entre la bataille de Milet et l'hiver 412/1. Nous considérons son action sous trois angles : 1° ses objectifs ; 2° ses conséquences pour les Péloponnésiens : et 3° l'information que nous pouvons en déduire au sujet d'Alcibiade.

2.3.1. Des objectifs multiples

En premier lieu, lorsqu'il se rapproche de Tissapherne, Alcibiade recherche avant tout à assurer sa propre sécurité. À part une allusion à Agis, Thucydide n'explique pas les raisons pour lesquelles les Péloponnésiens suspectent Alcibiade depuis la mort de

97 Xénophon, *Helléniques*, I, 5, 5.
98 Xénophon, I, 5, 7.
99 Tissapherne ne semble pas favorable à la venue de cette flotte. Voir VIII, 78 ; 87, 5-6.

Chalcideus[100]. Chez l'historien, en se retournant contre les Péloponnésiens, Alcibiade réagit aux mesures prises à son encontre. Les conseils qu'il donne au satrape sont donc une réponse à l'hostilité des Péloponnésiens, mais son geste ne semble pas être causé entièrement par cela. À l'ensemble de ces actions, l'historien attribue deux raisons :

> Ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης ταῦτα ἅμα μὲν τῷ Τισσαφέρνει καὶ [τῷ] βασιλεῖ, ὧν παρ' ἐκείνοις, ἄριστα εἶναι νομίζων παρῄνει, ἅμα δὲ τὴν ἑαυτοῦ κάθοδον ἐς τὴν πατρίδα ἐπιθεραπεύων, εἰδώς, εἰ μὴ διαφθερεῖ αὐτήν, ὅτι ἔσται ποτὲ αὐτῷ πείσαντι κατελθεῖν· πεῖσαι δ' ἂν ἐνόμιζε μάλιστα ἐκ τοῦ τοιούτου, εἰ Τισσαφέρνης φαίνοιτο αὐτῷ ἐπιτήδειος ὤν· ὅπερ καὶ ἐγένετο.
>
> Alcibiade avait deux raisons de donner ces conseils à Tissapherne et au Roi : il y voyait la meilleure solution pour eux, chez qui il était ; mais, en même temps, il voulait favoriser son retour dans sa patrie, sachant que, s'il n'allait pas jusqu'à la ruiner, il pourrait un jour la persuader de le rappeler ; or il pensait que le plus sûr moyen de la persuader, c'était justement de montrer ses bons rapports avec Tissapherne ; et ce fut bien ce qui arriva.

Son action est donc guidée à la fois par le désir de rentrer à Athènes et celui de donner le meilleur conseil à ceux chez qui il se trouve. La suite des événements nous permet de connaître les conséquences paradoxales de l'action d'Alcibiade, avant même qu'elles se produisent : pour pouvoir rentrer à Athènes, il a besoin de paraître l'ami de Tissapherne ; pour donner cette impression, il conseille à Tissapherne de ne donner la prépondérance ni aux Péloponnésiens, ni aux Athéniens.

Les projets d'Alcibiade se voient tous couronnés de succès : Tissapherne diminue son aide financière, et Alcibiade peut rentrer, dans un premier temps parmi les Athéniens de Samos. Thucydide présente alors Alcibiade comme le διδάσκαλος de Tissapherne[101] ; de son côté, Plutarque donne un portrait peu flatteur du satrape et des raisons qui permettent à Alcibiade de le séduire[102]. Toutefois, si l'influence d'Alcibiade est incontestable, elle est aussi limitée. Dans les faits, les Perses ne se rangeront pas durablement du côté des Athéniens, et la stratégie de l'usure conseillée par Alcibiade sera suivie bien après 411.

Outre ces deux objectifs – rentrer et donner le meilleur conseil –, Alcibiade en poursuit un autre qui est implicite : en conseillant de réduire la solde et de la payer de manière irrégulière, Alcibiade cherche également à mettre en difficulté les forces péloponnésiennes dans la région. Ayant déjà exercé des commandements militaires,

100 VIII, 45, 1.

101 VIII, 45, 2.

102 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 24, 5 : τὸ μὲν γὰρ πολύτροπον καὶ περιττὸν αὐτοῦ τῆς δεινότητος, οὐκ ὢν ἁπλοῦς, ἀλλὰ κακοήθης καὶ φιλοπόνηρος, ἐθαύμαζεν ὁ βάρβαρος· – « Sa souplesse et son habileté prestigieuse faisaient l'admiration du barbare, qui n'avait lui-même aucune droiture, mais beaucoup de méchanceté et de perversité ».

il est nous semble certain qu'Alcibiade n'ignore pas, non seulement les difficultés d'approvisionnement qu'il crée ainsi, mais également les problèmes de discipline qui se produiront dans les rangs des Péloponnésiens.

2.3.2. Conséquences de l'action d'Alcibiade pour les Péloponnésiens

Le troisième objectif d'Alcibiade – la déstabilisation économique des Péloponnésiens – illustre sa principale qualité dans le domaine militaire : le fait de percevoir les forces et les faiblesses de chaque camp, ainsi que les enjeux généraux d'une situation[103]. Ici, Alcibiade profite en fait d'un conflit qu'il n'a pas provoqué, mais qu'il sait utiliser efficacement[104]. Ainsi, la diminution de la solde devient une tactique efficace de la stratégie d'usure engagée par Tissapherne sur les conseils d'Alcibiade. Néanmoins, elle doit aussi être resituée dans un contexte plus large où les mesures prises par les Athéniens contribuent tout autant aux difficultés des Péloponnésiens et à l'inversion de l'équilibre des forces en présence.

a. Chez Thucydide : un rôle avéré, mais limité

En premier lieu, les variations de montant et l'irrégularité des paiements de la solde sont progressives. Nous indiquons dans le tableau suivant les passages où il est question de la solde, en les replaçant dans la chronologie des événements :

Chronologie de l'évolution de la solde péloponnésienne au livre VIII

VIII, 45-46 :	Alcibiade persuade Tissapherne de réduire la solde et de la payer de manière irrégulière
VIII, 48, 3 :	Espoirs athéniens d'obtenir une solde payée par les Perses
VIII, 29, 2 :	La solde passe d'une drachme à 3,27 oboles, par la suite elle devra être réduite à 3 oboles, sauf contrordre du Roi
VIII, 50 :	Lettres de dénonciation de Phrynichos et d'Alcibiade adressées à Astyochos
VIII, 36 :	La solde est encore « suffisante » et l'armée dispose du butin de Iasos
VIII, 83-85 :	Refus de Tissapherne de payer la solde, et révolte contre Astyochos

Lors de la première réduction de la solde, Thucydide ne détaille pas les conséquences au niveau de la troupe, mais dans le cercle de commandement :

> Ἑρμοκράτους δὲ ἀντειπόντος τοῦ Συρακοσίου στρατηγοῦ (ὁ γὰρ Θηριμένης οὐ ναύαρχος ὤν, ἀλλ' Ἀστυόχῳ παραδοῦναι τὰς ναῦς ξυμπλέων μαλακὸς ἦν περὶ τοῦ μισθοῦ) ὅμως δὲ παρὰ πέντε ναῦς πλέον ἀνδρὶ ἑκάστῳ ἢ τρεῖς ὀβολοὶ ὡμολογήθησαν. Ἐς γὰρ πέντε ναῦς καὶ πεντήκοντα τριάκοντα

103 Sur cette qualité dans le domaine militaire, voir *supra* p. 333-365 et 374-375 chap. 8.

104 Pour convaincre Tissapherne, Alcibiade lui montre la volonté des Lacédémoniens de libérer la totalité des cités (VIII, 52), et cela avant que Lichas n'exprime clairement cette politique devant Tissapherne (VIII, 43, 3).

τάλαντα ἐδίδου τοῦ μηνός· καὶ τοῖς ἄλλοις, ὅσῳ πλείους νῆες ἦσαν τούτου τοῦ ἀριθμοῦ, κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον τοῦτον ἐδίδοτο.

Devant l'opposition du stratège syracusain Hermocrate (car Thériménès, qui n'était pas navarque et ne se trouvait à bord que pour remettre la flotte à Astyochos, manquait de fermeté pour ce qui était de la solde), on s'accorda néanmoins pour distribuer, outre trois oboles par homme, une somme correspondant à cinq navires de plus. Tissapherne donnait en effet trente talents par mois pour cinquante-cinq navires ; et aux hommes en excédent, dans la mesure où ce nombre de navires était dépassé, il donnait une solde calculée selon ce même rapport.[105]

Hormis ce conflit qui oppose certains stratèges alliés au commandement lacédémonien, la mesure n'a pas d'effet immédiat, ni sur la discipline militaire, ni sur la conduite de la guerre. Cela s'explique en partie par l'action d'Hermocrate qui a réussi à limiter la diminution, mais également par les ressources financières acquises auparavant[106] : d'une part, le butin de Iasos et, d'autre part, l'important soutien financier des Milésiens. L'opération décidée contre Rhodes montre bien la détermination des Péloponnésiens qui, certes, cherchent des financements alternatifs à ceux de Tissapherne, mais peuvent encore mener des opérations d'envergure.

D'après l'analyse de Thucydide, les effets sont plus lents et insidieux. Outre la diminution des moyens financiers, le satrape repousse surtout les combats navals que les Péloponnésiens veulent livrer[107]. Les équilibres s'inversent véritablement avec l'arrivée des stratèges athéniens Léon et Diomédon[108]. À partir de cet instant, la situation militaire des Péloponnésiens change. Le transfert de la flotte athénienne de Côs vers Chalcè et la défaite de Pédaritos à Chios modifient les équilibres et compromettent pour la première fois la situation des Péloponnésiens. Avec l'intensification du blocus de Chios, les effets de la réduction de la solde sur la troupe se manifestent pour la première fois.

ἔτι δὲ ἐφοβεῖτο μάλιστα μὴ τῆς τροφῆς ζητήσει πορθήσωσι τὴν ἤπειρον. Πάντων οὖν τούτων λογισμῷ καὶ προνοίᾳ, ὥσπερ ἐβούλετο ἐπανισοῦν τοὺς Ἕλληνας πρὸς ἀλλήλους, μεταπεμψάμενος οὖν τοὺς Πελοποννησίους τροφήν τε αὐτοῖς δίδωσι καὶ σπονδὰς τρίτας τάσδε σπένδεται.

[...] il craignait en effet que, faute des ressources nécessaires à une flotte nombreuse, ils ne fussent dans l'alternative de livrer aux Athéniens une bataille navale où ils risquaient la défaite, ou de perdre leurs équipages, ce qui donnerait aux Athéniens, mais sans son concours, ce qu'ils voulaient.

105 VIII, 29, 2. Pour une explication de l'accord passé par Tissapherne, voir la note correspondante dans Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* V (CUF), p. 96. R. Weil calcule que le montant de la nouvelle solde s'élève à 3,27 oboles par homme.
106 VIII, 36.
107 VIII, 46, 5.
108 VIII, 55.

> En outre il [Tissapherne] redoutait surtout de voir les Péloponnésiens piller le continent pour trouver leur subsistance.[109]

Si un nouvel accord permet au satrape de temporiser, ses deux craintes se produisent tout de même l'une après l'autre. Tout d'abord, en VIII, 78, le mécontentement de l'armée oblige Astyochos à risquer un combat près du Cap Mycale que les Athéniens refusent. Mais le mécontentement réapparaît au chapitre 83. Les Péloponnésiens ne prennent pas part à la défense de Milet, lors de l'attaque athénienne, ce qui entraîne un nouveau refus de Tissapherne de payer la solde. Il y a cette fois collusion entre la troupe et « certaines personnalités ».

> Καὶ ξυνιστάμενοι κατ' ἀλλήλους οἵἀπερ καὶ πρότερον οἱ στρατιῶται ἀνελογίζοντο καί τινες καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἀξίων λόγου ἀνθρώπων καὶ οὐ μόνον τὸ στρατιωτικόν, ὡς οὔτε μισθὸν ἐντελῆ πώποτε λάβοιεν, τό τε διδόμενον βραχὺ καὶ οὐδὲ τοῦτο ξυνεχῶς· καὶ εἰ μή τις ἢ διαναυμαχήσει ἢ ἀπαλλάξεται ὅθεν τροφὴν ἕξει, ἀπολεῖψειν τοὺς ἀνθρώπους τὰς ναῦς· πάντων τε Ἀστύοχον εἶναι αἴτιον ἐπιφέροντα ὀργὰς Τισσαφέρνει διὰ ἴδια κέρδη.
>
> Formant des groupes, les soldats faisaient les mêmes réflexions que précédemment — il y avait avec eux certaines personnalités, et pas seulement la troupe ; ils disaient qu'ils n'avaient jamais reçu de solde complète, que ce qu'on leur donnait était maigre et n'était même pas payé régulièrement ; il fallait livrer un combat naval décisif ou aller chercher ailleurs de quoi vivre, sinon les équipages déserteraient ; et le responsable de tout, c'était Astyochos, qui se prêtait aux humeurs de Tissapherne par intérêt personnel.[110]

L'épisode qui suit montre le désordre et la division qui règnent dans les rangs des Péloponnésiens. Si Astyochos canalise sur lui tous les mécontentements, les Péloponnésiens ne s'accordent pas sur la conduite à tenir. Les Milésiens, soutenus par les alliés, attaquent une position tenue par les troupes de Tissapherne provoquant la désapprobation violente de Lichas. Seule l'arrivée d'un nouveau commandant, Mindaros, permet d'apaiser temporairement la situation. Mais le conflit est suffisamment profond pour provoquer l'envoi d'ambassadeurs chargés d'arbitrer le conflit à Sparte.

Chez Thucydide, les effets de la diminution de la solde sont donc à modérer, soit que l'historien ne lui accorde pas une importance aussi grande, soit que les autres causes qu'il rapporte expliquent davantage les difficultés des Péloponnésiens. L'interruption de son récit ne permet pas de trancher cette problématique.

109 VIII, 57, 1.
110 VIII, 83, 3.

b. Le récit continué par Xénophon

Comme nous l'avons dit, une étude limitée à Thucydide ne permet pas une vue complète des effets de la diminution de la solde dans l'armée péloponnésienne. Son récit s'achève de manière brutale, et ce n'est qu'avec celui de Xénophon[111] que nous pouvons connaître la fin de ces événements.

Pharnabaze que Thucydide introduit de manière positive, ne joue pas un rôle plus clair que Tissapherne. Allié et financier des Péloponnésiens, le satrape de l'Hellespont soutient lui aussi les Athéniens, au moins partiellement, en 408[112]. La même année, le siège de Byzance rend compte de la confusion qui règne une nouvelle fois sur le théâtre des opérations. Alors que les Athéniens et Pharnabaze concluent un accord financier, on voit l'harmoste lacédémonien Cléarque quitter Byzance pour demander à Pharnabaze le paiement de la solde promise[113]. Toutefois, à cette époque, Alcibiade – et les Athéniens en général – semble déjà s'être tourné vers d'autres sources de financements que nous étudierons ensuite[114].

Au printemps 407, l'arrivée de deux nouveaux protagonistes, Lysandre et Cyrus, apaise un temps les relations entre les Péloponnésiens et les Perses. Le discours rassurant de Cyrus[115] et la négociation de Lysandre[116] aboutissent au paiement de l'arriéré de la solde et d'un mois d'avance, qui rend leur ardeur aux troupes et provoque le découragement des Athéniens. Néanmoins, cette conclusion est aussi heureuse que provisoire. Ce sont encore des conflits individuels et des circonstances militaires qui compromettent la situation des Péloponnésiens. D'une part, l'arrivée de Callicratidas qui succède à Lysandre fait ressurgir la division interne et les luttes personnelles des Péloponnésiens[117]. Car, alors que Cyrus suspend le paiement de la solde, Callicratidas se tourne à son tour vers d'autres sources de financements[118]. D'autre part, la défaite péloponnésienne aux Arginuses place une nouvelle fois le corps expéditionnaire dans une situation sans approvisionnement.

---

111 Xénophon fournit davantage d'exemples de conséquences d'une faible solde. Pour des exemples postérieurs à 403, voir notamment *Helléniques*, III, 2, 28 ; V, 1, 13 ; 24.

112 Par exemple, Xénophon, *Helléniques*, I, 3, 8, où Pharnabaze doit donner 20 talents aux Athéniens.

113 Xénophon, *Helléniques*, I, 3, 17.

114 Voir *infra* p. 418-423.

115 Xénophon, *Helléniques*, I, 5, 3. Cyrus vient à leur rencontre avec 500 talents, promet d'engager sa fortune personnelle et d'utiliser jusqu'au trône d'argent et d'or sur lequel il est assis.

116 Xénophon, *Helléniques*, I, 5, 4-6. Après le refus de Cyrus de payer une drachme, Lysandre obtient l'addition d'une obole par homme et par jour. La solde passe donc à 4 oboles.

117 Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 1-5.

118 Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 8-12 : Callicratidas demande aux Milésiens de financer l'armée, en attendant des fonds lacédémoniens ; 13-15 : il pille Méthymna.

L'année 406 semble être la plus rude pour ce qui est de la subsistance de l'armée. Basés à Chios sous le commandement d'Étéonicos[119], les Péloponnésiens ne perçoivent plus une solde militaire, mais un μισθός qui vient rémunérer leurs services en tant que « manœuvres dans l'arrière-pays »[120]. Cet expédient cesse avec l'arrivée de l'hiver où les soldats, démunis de toute subsistance, en viennent à tenter une révolte : Étéonicos conserve la maîtrise de son armée en réprimant la mutinerie, mais surtout en demandant une contribution aux gens de Chios[121]. Les difficultés liées au paiement de la solde cesseront enfin avec le retour de Lysandre[122].

2.3.3. La solde : un indice d'une connaissance des finances militaires ?

Nous venons d'étudier la diminution de la solde en 411 et ses répercussions pratiques. Une autre approche, plus théorique, peut être menée. En effet, si la notion de budget prévisionnel est absente de l'économie militaire antique, certains postes budgétaires se retrouvent dans toutes les expéditions et sont bien connus des Athéniens du V^e^ siècle. C'est le cas de la rémunération des soldats, citoyens comme mercenaires. C'est aussi le cas de l'entretien et de l'approvisionnement des armées en campagne. Plutôt que de fournir des rations alimentaires[123], les cités fournissent l'approvisionnement sous forme numéraire, à charge pour le soldat d'acheter sa subsistance dans les marchés qui suivent l'armée ou que les villes mettent à leur disposition. Dès lors, l'approvisionnement ne peut être vu comme un élément logistique, mais fait partie intégrante, comme la solde, des questions financières et économiques.

Nous l'avons dit, ces deux postes de dépenses – la rémunération des soldats et leur approvisionnement – se trouvent particulièrement discutés par Thucydide au livre VIII. Nous souhaitons donc considérer les conseils d'Alcibiade à propos de la solde non pas du point de vue de leurs conséquences, mais sous un angle plus théorique et biographique. En effet, l'épisode peut aussi nous renseigner sur les connaissances d'Alcibiade dans le domaine des finances militaires.

> [καὶ διδάσκαλος πάντων γιγνόμενος] τήν τε μισθοφορὰν ξυνέτεμεν, ἀντὶ δραχμῆς Ἀττικῆς ὥστε τριώβολον καὶ τοῦτο μὴ ξυνεχῶς δίδοσθαι, λέγειν κελεύων τὸν Τισσαφέρνην πρὸς αὐτοὺς ὡς

119 Sur Étéonicos, voir VIII, 23, 4 et Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 36-38.

120 Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 1 : ἀπό τε τῆς ὥρας ἐτρέφοντο καὶ ἐργαζόμενοι μισθοῦ κατὰ τὴν χώραν.

121 Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 5. Étéonicos demande cette contribution pour éviter les pillages. Cf. Xénophon, *Helléniques*, III, 1, 28 ; V, 1, 13 ; 24 ; V, 3, 25 ; VI, 2, 16 ; VII, 34, 16.

122 Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 12-15.

123 Le projet d'emporter en Sicile du blé et d'emmener des meuniers semble bien être une exception pour l'époque. Voir VI, 22.

> Ἀθηναῖοι ἐκ πλέονος χρόνου ἐπιστήμονες ὄντες τοῦ ναυτικοῦ τριώβολον τοῖς ἑαυτῶν διδόασιν, οὐ τοσοῦτον πενίᾳ ὅσον ἵνα αὐτῶν μὴ οἱ ναῦται ἐκ περιουσίας ὑβρίζοντες οἱ μὲν τὰ σώματα χείρω ἔχωσι δαπανῶντες ἐς τοιαῦτα ἀφ' ὧν ἡ ἀσθένεια ξυμβαίνει, οἱ δὲ τὰς ναῦς ἀπολείπωσιν οὐχ ὑπολιπόντες ἐς ὁμηρείαν τὸν προσοφειλόμενον μισθόν·
>
> [...] il fit, d'abord, réduire la solde, d'une drachme attique à trois oboles, et encore versées irrégulièrement ; à ce propos il conseillait à Tissapherne de leur dire que les Athéniens, avec leur expérience plus ancienne de la marine, donnaient trois oboles à leurs propres équipages, moins par pénurie que pour empêcher l'abondance de griser leurs hommes, qui risqueraient soit de compromettre leur état physique par des dépenses d'un genre nuisible à la santé, soit de quitter leurs navires sans laisser derrière eux le gage qu'est un arriéré de solde [...][124]

Alcibiade fournit ici à Tissapherne un argument pour justifier la diminution de la solde. Selon l'interprétation du passage qui est faite, les propos d'Alcibiade peuvent être fallacieux, ou au contraire révéler un homme de guerre qui connaît les habitudes et les usages dans ce domaine[125].

La question de la solde dépasse le cadre de notre sujet et mériterait une étude à part entière. Nous nous contentons donc de poser ici son cadre dans les limites des nécessités de notre recherche. Il s'agit pour nous, en premier lieu, d'analyser les arguments fournis par Alcibiade à Tissapherne. Dans un second temps, nous replaçons ces renseignements dans le contexte plus général de la guerre du Péloponnèse rapportée par Thucydide. Ce cadre général, nous permet de commenter la véracité des informations relatives aux modalités de la solde telles qu'elles sont indiquées par Alcibiade.

a. À propos du bon usage de la solde

D'un point de vue pratique, Alcibiade justifie l'habitude des Athéniens de verser la solde en plusieurs fois par la nécessité de maintenir la discipline. Ces versements d'arriérés sont des moyens de pression qui permettent aux commandants d'une troupe de prévenir les désertions dans toutes les acceptions du terme[126]. L'argument pourrait se limiter à un principe moral – l'abondance provoque les comportements *hybristiques* – si Thucydide, dans sa retranscription de la lettre de Nicias au livre VII à propos de la corruption des triérarques, n'avait pas fourni un exemple concret de l'effet des soldes trop importantes sur l'attitude des soldats.

---

124 VIII, 45, 2.

125 Pour cette discussion scientifique sur le montant habituel de la solde, voir la synthèse dans *HCT* V, p. 97-99 et *infra* p. 414-418.

126 La traduction de R. Weil conserve le sens précis du texte grec. Le verbe « déserter », dans un contexte militaire, possède lui aussi un sens large : « abandonner son poste, quitter illégalement l'armée et, par extension, trahir » (*TLFi*). L'abandon de poste n'implique pas un départ durable de l'armée et peut prendre des allures bien différentes. Voir Lysias, *Contre Alcibiade pour abandon de poste*, et en particulier l'emploi du verbe ἀπολείπω dans le § 15.

καὶ οἱ ξένοι οἱ μὲν ἀναγκαστοὶ ἐσβάντες εὐθὺς κατὰ τὰς πόλεις ἀποχωροῦσιν, οἱ δὲ ὑπὸ μεγάλου μισθοῦ τὸ πρῶτον ἐπαρθέντες καὶ οἰόμενοι χρηματιεῖσθαι μᾶλλον ἢ μαχεῖσθαι, ἐπειδὴ παρὰ γνώμην ναυτικόν τε δὴ καὶ τἆλλα ἀπὸ τῶν πολεμίων ἀνθεστῶτα ὁρῶσιν, οἱ μὲν ἐπ' αὐτομολίας προφάσει ἀπέρχονται, οἱ δὲ ὡς ἕκαστοι δύνανται (πολλὴ δ' ἡ Σικελία), εἰσὶ δ' οἳ καὶ αὐτοὶ ἐμπορευόμενοι ἀνδράποδα Ὑκκαρικὰ ἀντεμβιβάσαι ὑπὲρ σφῶν πείσαντες τοὺς τριηράρχους τὴν ἀκρίβειαν τοῦ ναυτικοῦ ἀφῄρηνται.

pour ce qui est des étrangers, les uns, qui avaient été embarqués de force, à peine arrivés, se dispersaient dans les villes ; d'autres s'étaient laissé griser au début par la forte paye et croyaient plutôt devoir faire des affaires que se battre : depuis que, contre leur attente, pour la marine aussi bien que pour le reste, il y a résistance de l'ennemi, ceux-là s'en vont, les uns sous des prétextes de désertion, les autres chacun comme il peut, et la Sicile est grande ! D'aucuns même, pour être libres de faire du commerce, ont embarqué à leur place, en gagnant les triérarques, des prisonniers d'Hyccara et faussé ainsi complètement l'organisme naval.[127]

Ici, les soldats ne sont pas des citoyens athéniens, mais des étrangers[128]. La critique de Nicias est fondée sur un raisonnement moraliste. Les fortes soldes attirent des individus cupides et vénaux qui, par conséquent, ne peuvent être des soldats loyaux et disciplinés. Une fois sur le théâtre des opérations, ils oublient le motif de leur présence et agissent en commerçants, plutôt qu'en soldats. Un autre parallèle peut être fait entre les conseils d'Alcibiade au livre VIII et la lettre que Nicias fait parvenir à l'Assemblée pour y être lue. Au livre VIII, Tissapherne achète l'approbation des triérarques lorsqu'il réduit le paiement de la solde. En Sicile, Nicias rapporte qu'ils se sont laissés corrompre par les mercenaires et ont ainsi contribué à la désorganisation de l'armée[129].

b. Μισθός : état des lieux chez Thucydide

Dans les discours qui conduisent à la déclaration de guerre entre les Athéniens et les Péloponnésiens, les Corinthiens remarquent le lien étroit qui existe entre la puissance

127 VII, 13, 2.

128 Probablement des Mantinéens, des Arcadiens, des Étoliens ou des Crétois qui accompagnent l'expédition comme mercenaires. Thucydide signale aussi des Tyrrhéniens et des Iapygiens. Voir VII, 57, 9 et 11. Quelle que soit leur nationalité, il faut dire, non sans une certaine ironie, qu'ils sont ceux-là même dont Nicias voulait louer les services par une solde, ou bien gagner à la cause des Athéniens. Voir VI, 22.

129 Outre les dépenses habituelles de cette liturgie militaire, avant leur départ pour la Sicile, les triérarques athéniens ont décidé le versement d'indemnités complémentaires pour les rameurs du premier rang. Nous avons ici un bel exemple des moyens illégaux dont les triérarques disposent pour rentrer dans leurs frais.
Dans sa lettre, Nicias ne décrit pas le comportement des citoyens-soldats de base et ne s'attache qu'aux étrangers et aux triérarques. Il est probable que la corruption existe à tous les niveaux de l'armée, et pas seulement parmi les mercenaires et les officiers. Néanmoins, la solde plus forte des mercenaires semble leur donner une marge de manœuvre que le simple citoyen-soldat n'a pas obligatoirement. Il en est de même pour les officiers.

d'Athènes et les ressources financières qui lui permettent d'entretenir une flotte. Pour inverser cette situation, ils proposent à leurs alliés un emprunt exceptionnel sur les trésors de Delphes et d'Olympie afin de financer « une solde supérieure »[130] qui permettrait de débaucher les services des marins étrangers jusqu'ici employés par les Athéniens. Périclès répond à cette éventualité dans son discours du livre I. Selon le stratège, la puissance d'Athènes ne repose pas sur des marins étrangers que l'on pourrait attirer par une solde supérieure, mais plutôt sur des citoyens athéniens : « nos pilotes sont des citoyens, et, pour les autres fonctions à bord, nous fournissons plus de gens, et meilleurs, que tout le reste de la Grèce »[131]. En outre, il estime peu probable le ralliement de ces étrangers « pour le plaisir de toucher quelques jours une forte solde (μεγάλου μισθοῦ) » au risque de se voir bannis par les Athéniens. De fait, si l'emploi de mercenaires est attesté[132], la puissance d'Athènes repose avant tout sur ses citoyens. Ce sont eux qui composent le gros des troupes dans chaque opération militaire. Comme nous l'avons dit, ces forces armées "nationales" ne sont pas pour autant gratuites. Le substantif μισθός désigne cette solde que la cité verse à ses citoyens-soldats, aussi bien qu'aux mercenaires. Ses dérivés qualifient le fait de donner ou de percevoir cette rémunération[133]. Chez Thucydide, ils sont principalement utilisés dans un contexte militaire[134].

130 I, 121, 3 : μισθῷ μείζονι.

131 I, 143.

132 Pour les Athéniens, voir les intentions de Nicias pour l'expédition de Sicile (VI, 22), les mercenaires participant à cette expédition (VI, 43, 1 ; VII, 57, 3 ; 57, 9 et 57, 11) ou encore l'emploi d'une troupe de peltastes thraces (VII, 27). Voir également I, 35, 4 (les Corcyréens reprochent aux Corinthiens de recruter des mercenaires chez eux) ; III, 109, 2 (Démosthénès veut réduire le nombre de ses adversaires aux seuls Ambraciotes et à leurs mercenaires) ; VII, 58, 3 (mercenaires envoyés par Corinthe en Sicile).

133 À propos de μισθοφορητέον et de μισθοφορεῖν, absents dans notre tableau, voir *infra* p. 410 n. 133.

134 Seules deux occurrences de μισθός désignent la rémunération de fonctions civiques. Voir VIII, 69, 4 et 97, 1. À rapprocher de l'emploi de μισθοφορητέον en VIII, 65, 3 : « Enfin un programme avait été élaboré au grand jour, prévoyant que seuls les services militaires comporteraient une indemnité [...] », et de μισθοφορεῖν en VIII, 67, 3 : « [...] on proposa de mettre fin aux pouvoirs de tous les magistrats de l'ordre existant, de supprimer les indemnités [...] ».

Μισθός, μισθοφορά et μισθοφόρος chez Thucydide dans un contexte militaire

Livres	μισθός	μισθοφορά	μισθοφόρος
I	31, 1 60, 1 121, 3 143, 1 143, 2		35, 4
II	96, 2		
III	17, 3		109, 2
IV	80, 5 124, 4		
V	6, 2		
VI	8, 1 22, 1 31, 3 31, 5	24, 3	43, 1
VII	13, 2 25, 7 57, 9 × 2		57, 3 ; 9 ; 11 58, 3
VIII	29, 2 36, 1 45, 2 45, 6 46, 1 48, 3 83, 3 84, 2 85, 3	45, 2 50, 3	
Total	**27**	**3**	**7**

Il faut affiner ce relevé en séparant, d'une part, la rémunération des mercenaires[135], et d'autre part, celle des citoyens-soldats. Le substantif μισθοφόρος désigne exclusivement des mercenaires. Pour μισθός, toutes les occurrences du livre I[136] décrivent le recrutement

135 Le mercenariat est régi par des règles différentes, la solde étant fixée pour une durée définie ; chaque renouvellement de contrat étant une occasion de négocier une augmentation. Pour une explication de ce fonctionnement, consulter Descat 1995. À propos des mercenaires pendant la guerre du Péloponnèse, voir Marinovitch 1988, p. 19-23.

136 Outre le cas déjà évoqué du discours des Corinthiens (I, 121, 3) et de la réponse de Périclès (I, 143, 1-2), on voit les Corinthiens mettre en pratique la politique qu'ils proposent à leurs alliés (I, 31, 1 et 60, 1).

de marins étrangers, assimilables à des mercenaires. L'unique emploi du livre II désigne des mercenaires au service du roi Sitalcès[137], tandis que les deux occurrences du livre IV évoquent des mercenaires levés par Brasidas dans le Péloponnèse[138] et des mercenaires illyriens au service de Perdiccas[139]. Au livre V, ce sont les Athéniens qui emploient des mercenaires thraces engagés par Cléon dans son expédition pour reprendre Amphipolis[140]. Enfin, une occurrence du livre VI[141] et trois du livre VII[142] portent sur les mercenaires combattant pour les Athéniens en Sicile. L'unique emploi de μισθοφορά au livre VI se distingue, selon nous, des deux occurrences du livre VIII. Il est intégré à une analyse des motifs de l'expédition de Sicile. Selon l'historien, la grande masse des soldats y est favorable « dans l'espoir de rapporter, sur le moment, de l'argent, et d'acquérir de surcroît (à l'État) une puissance qui leur garantirait des soldes indéfinies »[143]. Dans cette interprétation, l'extension de la δύναμις de la cité est voulue dans l'objectif d'un enrichissement personnel. L'espoir d'une rémunération perpétuelle devient le moteur des citoyens-soldats[144]. Les occurrences restantes désignent toutes le paiement d'une solde à des citoyens-soldats. Sans grande surprise, elles sont toutes liées à des expéditions lointaines et longues où la gestion financière se révèle particulièrement ardue. Il s'agit du siège de Potidée, de l'expédition de Sicile et de l'intervention péloponnésienne en Ionie.

137 II, 96, 2.

138 IV, 80, 5.

139 IV, 124, 4. Nous reviendrons plus tard sur cette expédition à propos des modalités de financement d'une expédition lointaine par un allié étranger.

140 V, 6, 2.

141 En VI, 22, 1, Nicias souligne l'importance de leur recrutement.

142 VII, 13, 2 et 57, 9 (deux occurrences). À propos de VII, 13, 2, voir *supra* p. 408-409 sur l'excès de solde.

143 Ὁ δὲ πολὺς ὅμιλος καὶ στρατιώτης ἔν τε τῷ παρόντι ἀργύριον οἴσειν καὶ προσκτήσεσθαι δύναμιν ὅθεν ἀίδιον μισθοφορὰν ὑπάρξειν. Nos remarques ne remettent pas en cause la traduction de L. Bodin.

144 Ce sont des citoyens-soldats qui espèrent cette rémunération ; le contexte indiquerait donc un μισθός militaire, et non pas civique ; mais le caractère infini de ce *misthos* nous semble poser problème. La cité rémunère ses soldats uniquement dans le cadre d'opérations militaires qui sont nécessairement limitées dans le temps. Ici, Thucydide nous semble critiquer une dérive des citoyens-soldats qui recherchent l'enrichissement personnel, soit à la manière des mercenaires, soit à la manière de rentiers de leur cité. Voir Kallet-Marx 2001, 43-45, pour qui Thucydide, dans ce passage, associe une nouvelle fois l'argent à la passion. Cette critique est à rapprocher de celle faite par Aristophane (*Acharniens*, v. 595-619) à l'encontre des profiteurs de la guerre (des stratèges ou des ambassadeurs). Le comique oppose Dicéopolis, « Cœur-de-soldat » (Στρατωνίδης), à Lamachos, « Sire de la Haute-Paie » (Μισθαρχίδης) touchant une bonne solde. Dans ce cas, Aristophane oppose la faible paie des simples soldats à celles des stratèges.

Μισθός et μισθοφορά chez Thucydide dans un contexte militaire (hors mercenariat)

	μισθός	μισθοφορά
Siège de Potidée	III, 17, 3	
Expédition de Sicile	VI, 8, 1 VI, 31, 3 et 5 VII, 25, 7	
Intervention péloponnésienne en Ionie	VIII, 29, 2 VIII, 36, 1 VIII, 45-46 VIII, 48, 3 VIII, 83-84 VIII, 85, 3	VIII, 45, 2 VIII, 50, 3

Nous avons ici un aperçu très diversifié du μισθός. Pour Potidée, il est question de la charge économique que représente la solde d'une armée de siège aussi loin d'Athènes. Outre la rémunération des soldats, la cité prend également en charge une somme équivalente pour les serviteurs qui les accompagnent. Les seuls hoplites, pendant la période de mobilisation la plus grande, représentent à eux seuls une solde quotidienne de 4 600 drachmes[145].

Pour la Sicile, Thucydide dresse un tableau plus précis du financement de l'expédition et des dépenses qu'elle génère pour la cité. Par son ampleur, elle dépasse toutes les campagnes qui l'ont précédée[146]. Trois sources de financement l'alimentent : les alliés ségestains[147], la cité[148] et les particuliers[149]. Parmi les dépenses militaires se trouve la drachme quotidienne allouée par la cité. À ce μισθός ἐκ δημοσίου s'ajoute une ἐπιφορά, décidée par les triérarques, pour les rameurs du premier rang dès le départ

145 Thucydide annonce un premier contingent de 3 000 hoplites auquel s'ajoute le renfort de 1 600 hoplites conduits par Phormion. À la solde des hoplites, il faudrait ajouter celle des ὑπηρέται dont nous ne connaissons pas le nombre avec certitude, à moins d'admettre que chaque hoplite dispose d'un ὑπηρέτης.

146 Ce ne sont pas les effectifs engagés qui expliquent ce constat de Thucydide, mais bien l'éloignement du théâtre des opérations et le soin apporté aux préparatifs. Voir VI, 31, 2-3. Thucydide compte dans le total des dépenses ce qui est pris par les soldats et les marchands pour échanger en Sicile (voir VI, 31, 5). À proprement parler, ce dernier point ne fait pas partie du financement de l'expédition et des dépenses militaires abordées dans ce chapitre.

147 VI, 8, 1.

148 VI, 31, 5.

149 Le financement par les particuliers ne se limite pas à la liturgie militaire des triérarques. Les échelons les plus bas de l'armée financent l'expédition à leur niveau, d'une part, en préparant et en entretenant leur matériel propre (voir VI, 31, 3 et 5), d'autre part, en apportant en Sicile « tout l'argent qu'en dehors de la solde fournie par le Trésor, chacun avait dû normalement se ménager pour son entretien au cours d'une longue campagne » (VI, 31, 5).

de l'expédition. Enfin, au cours des opérations dans le port de Syracuse[150], Thucydide mentionne également un μισθός exceptionnel qui rémunère les soldats qui participent à des opérations dangereuses ou demandant des compétences particulières. Ainsi, en dehors du μισθός ἐκ δημοσίου, les commandants doivent disposer de moyens financiers leur permettant de motiver certains soldats pour des missions atypiques.

Avec le livre VIII, l'importance du μισθός s'accroît, mais la perception que nous en avons se complexifie. En effet, Thucydide traite la rémunération des citoyens-soldats dans un problème plus large. D'une part, il s'agit d'une rémunération promise et payée par une puissance étrangère, les Perses, à une coalition grecque, les Lacédémoniens et leurs alliés, appelée pour intervenir en Ionie. Les intérêts nationaux s'entremêlent dans un jeu où il n'est pas rare que les individus changent de position en fonction de leurs intérêts personnels. D'autre part, les difficultés de paiement de la solde permettent à Thucydide de décrire le fonctionnement d'une armée lorsque la solde n'est pas ou mal payée. Or, l'historien change parfois de vocabulaire, sans pour autant que l'on puisse conclure à une synonymie exacte entre les différents mots choisis[151].

c. Modalités du μισθός ἐκ δημοσίου : montant(s) et paiement(s)

Les données chiffrées relatives à la solde chez Thucydide forment un corpus très réduit. Trois types de troupes y sont représentés. Les références des livres III, VI et VIII indiquent le montant d'une solde journalière pour des troupes athéniennes. Les deux autres sont des cas particuliers. Il s'agit pour le livre V, non pas d'une solde compète, mais d'une indemnité de nourriture versée par une cité à son allié, selon les conditions définies par une *symmachia*[152] ; et pour le livre VII, de mercenaires thraces employés par les Athéniens.

150 VII, 25, 7 : « La partie cachée de l'estacade fut celle qui donna le plus de mal. Quelques-uns des pilots avaient été plantés de façon à ne pas émerger de la mer, et il y avait danger à s'en approcher, de crainte, faute de les voir, d'y clouer son navire comme sur un récif ; mais, ceux-là aussi, moyennant salaire, des plongeurs venaient, entre deux eaux, les scier. Les Syracusains n'en refirent pas moins leur estacade. »

151 Voir Kallet-Marx 2001, p. 295-307. L. Kallet a montré que Thucydide peut tout à fait répéter le même mot sans souci stylistique. Selon l'auteur, *misthos* est un terme plus précis que Thucydide emploie principalement pour les Athéniens, tandis que *trophè* et *chrèmata* sont plus génériques.

152 À propos de ce cas précis, voir *infra* p. 416.

Montants de la solde journalière chez Thucydide

Date et contexte	Flotte	Troupes terrestres	Références
Siège de Potidée		2 dr. / hoplite (1 pour l'hoplite, 1 pour son ὑπηρέτης)	III, 17
Traité d'alliance Athènes – Argos – Mantinée – Élis		Au-delà de 30 jours de présence : 3 ob. éginétiques / hoplite ou troupes légères ou archer 1 dr. éginétique / cavalier	V, 47, 6
Expédition de Sicile	1 dr. / homme d'équipage		VI, 31, 3
Mercenaires (1 300 Thraces arrivés trop tard pour partir en Sicile)		1 dr. / peltaste	VII, 27, 2
Expédition péloponnésienne financée par Tissapherne	3 ob. / matelot + « la solde qui reste due »		VIII, 45

Pour le siège de Potidée, les préparatifs de l'expédition de Sicile et l'emploi de mercenaires thraces, Thucydide indique une solde d'une drachme par jour et par homme, quelle que soit la nature des troupes. Il faut être mesuré dans les conclusions que l'on peut faire à partir de ce constat. Il semble probable que le μισθός ἐκ δημοσίου soit identique pour l'infanterie, lourde comme légère, et la marine[153]. Il serait logique qu'il soit supérieur pour la cavalerie dans la mesure où le cavalier doit se procurer la nourriture pour lui et sa monture[154]. Pour ce qui est des mercenaires, cet unique exemple d'une solde égale à celle des citoyens-soldats ne contredit pas les fortes soldes que Thucydide évoque aux livres I et VI. Les mercenaires peuvent tout à fait percevoir tantôt une solde égale, tantôt une solde supérieure au gré des négociations.

La dernière occurrence, dans laquelle Alcibiade intervient, fournit quelques détails sur les modalités de paiement de ce μισθός. Nous l'avons déjà citée dans son intégralité, nous reproduisons donc uniquement le passage contenant ces informations précises :

> [Alcibiade] fit, d'abord, réduire la solde, d'une drachme attique à trois oboles, et encore versées irrégulièrement ; à ce propos il conseillait à Tissapherne de leur dire [aux Péloponnésiens] que les Athéniens, avec leur expérience plus ancienne de la marine, donnaient trois oboles à leurs

153 Thucydide indique toujours une somme identique pour tous les individus. Il est probable que le μισθός ἐκ δημοσίου dont il parle est celui de la troupe. Il est vraisemblable que les officiers ou certains postes dans l'armée perçoivent une solde plus importante. Par Aristophane (*Acharniens*, v. 595-619), nous savons que la solde des stratèges est de 3 drachmes.

154 En V, 47, 6, la dotation de la cavalerie représente le double de celle de l'infanterie.

> propres équipages, moins par pénurie que pour empêcher l'abondance de griser leurs hommes, qui risqueraient soit de compromettre leur état physique par des dépenses d'un genre nuisible à la santé, soit de quitter leurs navires sans laisser derrière eux le gage qu'est un arriéré de solde ;[155]

Ces trois oboles ont été interprétées comme le signe d'une réduction de la solde des Athéniens causée par les difficultés financières de la cité à partir de la fortification de Décélie. Toutefois, Christophe Flament a rappelé l'importance de la dernière phrase qui donne un autre sens au passage dans sa globalité. Selon lui, il faut comprendre que le paiement de la solde ne se fait pas de manière intégrale. Une somme de trois oboles par jour permet aux troupes d'acheter leur nourriture quotidienne. Les trois oboles restantes sont données ultérieurement et complètent le premier versement. La solde s'élèverait bien à une drachme dans sa totalité, mais les soldats ne perçoivent pas cette drachme entière par jour de service, mais elle est distribuée en plusieurs fois. Ainsi, la distinction du IVe siècle entre « les gages (μισθός) et l'allocation de nourriture (σιτηρέσιον) » existait déjà probablement au Ve siècle, « même si elle ne se traduisait pas encore aussi nettement dans le vocabulaire »[156]. Cette distinction nous semble se retrouver dans le traité de l'alliance athénienne dans le Péloponnèse.

> Pour les troupes envoyées comme secours, la cité qui les enverra devra fournir des vivres pour une période allant jusqu'à trente jours (παρεχέτω μέχρι μὲν τριάκοντα ἡμερῶν σῖτον) après leur arrivée dans le pays ayant notifié leur appel ; et de même lors de leur retour ; mais, si elle veut employer ces troupes plus longtemps, la cité qui les aura appelées devra leur fournir des vivres (διδότω σῖτον) : soit, chaque jour, trois oboles éginétiques par hoplite, par soldat des troupes légères et par archer, une drachme éginétique par cavalier.[157]

Toutefois, dans le cas précis de la solde distribuée aux Péloponnésiens par Tissapherne, il faut apporter deux modérations à ces conclusions sur la subdivision de la solde en deux sommes et sur le montant réservé à la subsistance.

En premier lieu, nous l'avons dit, le vocabulaire thucydidéen n'est pas aussi précis que celui du IVe siècle. Il contient des ambiguïtés que l'on peut remarquer sans pour autant parvenir à résoudre la contradiction qu'elles impliquent. Ainsi, lorsque Tissapherne annonce sa décision de diminuer le montant de son financement, Thucydide n'emploie pas le mot μισθός, mais τροφή :

155 VIII, 45, 2.

156 Flament 2007, p. 141-142. Avec la même interprétation, et avant Chr. Flament, voir Will 1975, p. 432-434. Sur les autres théories proposant de voir ici une réduction de la solde à partir de 413, voir la bibliographie de Chr. Flament. Voir également Boëldieu-Trevet 2007, p. 186 et *CT* III, p. 887-888.

157 V, 47, 6.

> Tissapherne remonta à Milet et distribua d'abord un mois de subsistance (καὶ μηνὸς μὲν τροφήν), selon l'engagement pris à Lacédémone, soit une drachme attique par homme sur tous les navires (ἐς δραχμὴν Ἀττικὴν ἑκάστῳ πάσαις ταῖς ναυσὶ διέδωκε) ; mais pour l'avenir, il ne voulait donner que trois oboles [...].[158]

C'est « un mois de subsistance »[159] que Tissapherne distribue, et non pas un mois de solde ; cependant, la somme journalière par homme convenue auparavant à Sparte s'élevait à une drachme et non pas à trois oboles. Dès lors, on est réduit à des hypothèses pour expliquer la nature et la différence de trois oboles de cette *trophè* promise[160]. Le satrape joue-t-il sur les mots ? Ou bien estime-t-il qu'il ne doit que la *trophè* et non plus le *misthos* puisque les troupes appartiennent à une armée alliée ? La *trophè* désignerait alors la subsistance de l'armée dans son ensemble, tandis que le *misthos* désignerait la rémunération des individus.

---

158 VIII, 29, 1.

159 Pour les occurrences de τροφή chez Thucydide, voir entre autres : VI, 47, 1 (*trophè* demandée aux Ségestains selon leur engagement) ; VI, 93, 4 (envoi en Sicile de renfort et de moyens pour la *trophè*) ; VII, 48, 5 (impossibilité de réduire la *trophè* des forces athéniennes sans mettre en danger la situation en Sicile) ; VIII, 43, 4 (prix à payer en échange de la *trophè* promise par Tissapherne) ; VIII, 45, 6 (si la *trophè* du Roi parvient, alors le *misthos* sera mieux payé) ; VIII, 46, 5 (*trophè* insuffisante de Tissapherne) ; VIII, 57, 1-2 (Tissapherne accepte de fournir la *trophè* à la flotte péloponnésienne) ; VIII, 58, 5-6 (accord final relatif à la *trophè* des Perses) ; VIII, 78, 1 (reproches d'Astyochos en raison de la *trophè* insuffisante) ; VIII, 80, 2 (promesse de Pharnabaze de fournir la *trophè*) ; VIII, 81, 3 (Alcibiade promet d'obtenir la *trophè* de Tissapherne) ; VIII, 83, 3 (mécontentement des Péloponnésiens à propos du *misthos* incomplet et de la nécessité de trouver ailleurs leur *trophè*) ; VIII, 86, 6 (Alcibiade approuve la suppression du *misthos* pour les magistratures, si elle permet d'améliorer la *trophè* de l'armée) ; VIII, 87, 1-3 (Tissapherne continue de compromettre la *trophè* des Péloponnésiens) ; VIII, 99, 1 (les Péloponnésiens de Milet ne perçoivent plus de *trophè*).
Le verbe τρέφειν désigne l'entretien d'une armée au sens large, son ravitaillement. Hormis dans le discours d'Archidamos (I, 81, 4), l'oraison funèbre (II, 44, 1 et 46, 1) et au moment de la reddition de Platées (III, 52, 3), il est toujours utilisé pour des expéditions lointaines :
- expédition de Brasidas en Chalcidique : IV, 80, 1 (les alliés sont prêts à faire défection et à entretenir les troupes lacédémoniennes qu'ils appellent) ; IV, 83, 5 (financement assuré pour moitié par Perdiccas).
- expédition de Sicile : VII, 14, 3 (lettre de Nicias au sujet des cités d'Italie qui alimentent les troupes athéniennes) ; VII, 49, 2 (proposition de Démosthénès de se livrer au pillage pour assurer la subsistance).
- guerre en Ionie : VIII, 44, 1 (décision des Péloponnésiens d'aller à Rhodes pour financer la guerre) ; VIII, 58, 6 (traité d'alliance entre les Perses et les Lacédémoniens qui devront entretenir leur flotte à leurs propres frais une fois la flotte phénicienne parvenue).

160 En VIII, 5, Thucydide utilise aussi τροφή pour désigner le financement promis par Tissapherne. Toutefois, en VIII, 36, lorsqu'il commente cette première diminution il emploie le mot μισθός.

En outre, il est probable que dans cette expédition lointaine, l'indemnité alimentaire habituelle de trois oboles soit insuffisante pour garantir aux soldats une subsistance suffisante. En partant pour la Sicile, les soldats athéniens avaient emporté, sur leur fortune personnelle, de quoi subvenir à leurs besoins[161] ; les soldats présents en Ionie ont ces mêmes besoins supplémentaires. À ce sujet, Thucydide n'est pas une source assez précise, et nous trouvons chez Xénophon des postes de dépenses absents du récit de son prédécesseur[162]. Ainsi, à travers l'argumentation d'Alcibiade recontextualisée dans l'ensemble de l'œuvre de Thucydide, il semble bien possible de percevoir une réalité pratique : un montant habituel du *misthos* et ses modalités de paiement ; cependant, les expéditions lointaines et longues constituent également des cas particuliers dans lesquelles les besoins des soldats sont supérieurs à l'habitude. Dès lors, plus qu'une norme, les propos d'Alcibiade nous semblent présenter une habitude réelle, mais moyenne qui ne correspond en aucun cas – et bien entendu à dessein – aux réalités des besoins péloponnésiens en Ionie.

3. Redressement de la politique fiscale dans l'empire

À partir de son élection comme stratège par les marins de Samos, Alcibiade concentre toute son action sur le redressement de la situation militaire des Athéniens. Lors de la prise de pouvoir par les Quatre-Cents, nous avons vu comment Alcibiade insiste sur l'importance de concentrer les efforts de toute la cité – oligarques et démocrates – dans le conflit avec les Péloponnésiens, prônant ainsi la possibilité d'une concorde future[163]. Si l'intention d'accorder la priorité aux affaires militaires est répétée à plusieurs reprises, nous n'avons qu'un très bref compte rendu par Thucydide des premières opérations engagées. Après s'être rendu à Caunos et Phasélis pour arrêter la flotte phénicienne[164], Alcibiade regagne Samos et se dirige ensuite contre Halicarnasse et Côs ; le récit de Thucydide s'arrête alors. Dans les *Helléniques*, Xénophon rapporte lui aussi les objectifs financiers qui accompagnent chaque mouvement de troupes tactique. Cette importance accordée aux financements de la guerre s'explique en

161 Voir VI, 31, 5.

162 Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 12, qui témoigne de frais de route d'un montant de 5 drachmes par matelot.

163 VIII, 86. Pour notre commentaire, voir *supra* p. 253-263 chap. 5.

164 Sur l'analyse de cet épisode, voir Delebecque 1967b. Voir également Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 26, 7-9.
Pendant le périple d'Alcibiade, les opérations en Ionie sont menées par Thrasybule et Thrasylle (VIII, 99-107).

partie par l'instabilité des subsides perses[165], qu'Alcibiade a lui-même contribué à établir ; toutefois, ses décisions montrent également, selon nous, une réelle recherche d'efficacité et d'optimisation des finances athéniennes, dont l'objectif à terme serait la restauration de l'*archè* athénienne et la diminution des contributions faites par les Athéniens eux-mêmes.

3.1. Rétablir les contributions des alliés

Pour le récit de Thucydide, les faits sont peu nombreux et ne seraient pas significatifs sans les *Helléniques* de Xénophon :

> Κατέπλευσε δὲ ὑπὸ τοὺς αὐτοὺς χρόνους τούτους καὶ ὁ Ἀλκιβιάδης ταῖς τρισὶ καὶ δέκα ναυσὶν ἀπὸ τῆς Καύνου καὶ Φασήλιδος ἐς τὴν Σάμον, ἀγγέλλων ὅτι τάς τε Φοινίσσας ναῦς ἀποστρέψειε Πελοποννησίοις ὥστε μὴ ἐλθεῖν καὶ τὸν Τισσαφέρνην ὅτι φίλον πεποιήκοι μᾶλλον Ἀθηναίοις ἢ πρότερον. Καὶ πληρώσας ναῦς ἐννέα πρὸς αἷς εἶχεν Ἁλικαρνασσέας τε πολλὰ χρήματα ἐξέπραξε καὶ Κῶν ἐτείχισεν. Ταῦτα δὲ πράξας καὶ ἄρχοντα ἐν τῇ Κῷ καταστήσας πρὸς τὸ μετόπωρον ἤδη ἐς τὴν Σάμον κατέπλευσεν.
>
> Vers cette même époque Alcibiade, de son côté, avait ramené ses treize navires de Phasélis et Caunos à Samos, avec la nouvelle qu'il avait empêché la flotte phénicienne de rejoindre les Péloponnésiens et que maintenant, grâce à lui, Tissapherne avait plus d'amitié qu'auparavant pour Athènes. Après avoir équipé neuf vaisseaux de plus, il alla exiger d'Halicarnasse une grosse somme et fortifia Côs. Cela fait, après avoir installé un commandant à Côs, il regagna Samos, à l'approche de l'arrière-saison.[166]

D'Halicarnasse, Thucydide ne donne aucun détail dans son histoire, si ce n'est que la ville sert de refuge aux Péloponnésiens commandés par Astyochos avant l'expédition contre Rhodes[167]. Nous savons par l'épigraphie que cette cité est membre de la ligue de Délos, au sein du district carien, intégré au district ionien à partir de 438. Thucydide ne précise pas la somme prélevée par Alcibiade à cette occasion[168], pas plus qu'il n'avait mentionné la défection de cette cité au début de la guerre d'Ionie. Diodore de Sicile rapporte lui aussi un prélèvement d'argent fait à Halicarnasse sans

165 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 14.

166 VIII, 108, 1-2.

167 VIII, 42, 4. Nous utilisons l'expédition contre Rhodes comme repère chronologique, car elle est utilisée par Thucydide pour situer le récit parallèle à réintégrer dans la chronologie générale. Sur ce point, voir *supra* p. 52-54.

168 Le montant total semble élevé si l'on se fie à l'expression πολλὰ χρήματα. Pour les autres occurrences de l'association de ces deux termes, voir I, 86, 3 (discours de Sthénélaidas : abondance d'argent et de navires des Athéniens) ; VI, 46, 4 (« trésors » montrés à Ségeste) ; VII, 24, 2 (butins des Athéniens pris par les Syracusains) ; VII, 47, 4 (Démosthène conseille de partir et de ne plus dépenser l'argent de la cité dans ces proportions) ; VIII, 28, 3 (butin fait à Iasos).

le quantifier (εἰσεπράξατο χρήματα), auquel il ajoute le pillage de Méropide[169]. Dans son commentaire, Anthony Andrewes mentionne l'*IG* I^3 103 (anciennement *IG* I^2 110a) montrant ainsi qu'Halicarnasse reste acquise aux Athéniens en 410/9, et cela malgré l'extorsion d'Alcibiade. L'emploi du verbe ἐκπράττεσθαι par Thucydide – pour la première et la dernière fois de son histoire – explique le qualificatif choisi par le commentateur : une « exaction », qui s'entend au sens premier du mot en français[170]. Thucydide indiquerait donc qu'Alcibiade prélève à Halicarnasse plus que le montant habituellement dû par la cité : Alcibiade ne rétablirait pas le *phoros*, mais taxerait les cités alliées pour financer la guerre.

Au début des *Helléniques*, Alcibiade répète à cinq reprises ce même genre d'opération. Nous en faisons un relevé sous la forme d'un tableau.

Prélèvements faits dans les cités par Alcibiade chez Xénophon

Helléniques	Cités ou régions "taxées"
I, 1, 20 : χρήματα πολλὰ λαβὼνπαρὰ τῶν Κυζικηνῶν	Cyzique[a]
I, 1, 21 : χρήματα δὲ ἔδοσαν	Sélymbria[b]
I, 3, 3 : ἐλθὼν εἰς τοὺς Βιθυνοὺς ἀπήτει τὰ τῶν Καλχηδονίων χρήματα· εἰ δὲ μή, πολεμήσειν ἔφη αὐτοῖς. οἱ δὲ ἀπέδοσαν.	[Chalcédoine] : les biens confiés aux Bithyniens sont réclamés par les Athéniens
I, 3, 8 : ἐκ τούτου δὲ Ἀλκιβιάδης μὲν ᾤχετο εἰς τὸν Ἑλλήσποντον καὶ εἰς Χερρόνησον χρήματα πράξων·	Hellespont et Chersonèse[c]
I, 4, 8 : ἐκεῖθεν δὲ συλλέξας ἑκατὸν τάλαντα ἦκεν εἰς τὴν Σάμον.	Golfe céramique, en Carie[d]
a. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 51, 8 : ἀναρίθμητον δὲ πλῆθος λαφύρων ἤθροισαν. | **b**. Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 21, où les gens de Sélymbria refusent l'accès aux troupes athéniennes, mais leur donnent de l'argent. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 66, 4 qui inverse la prise de Sélymbria et celle de Chalcédoine. | **c**. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 66, 3. | **d**. Sur la briéveté du récit de Xénophon et l'importance de cet épisode, voir Robertson 1980, p. 286-290.	

Après la guerre du Péloponnèse, Lysias témoignera de l'importance des sommes qu'Alcibiade prélève alors, manifestement dans des proportions plus élevées que les autres stratèges en activité à la même époque et mettant en œuvre les mêmes mesures[171]. Or, Xénophon rapporte en détail la taxation des Chalcédoniens qui est mise en œuvre par les autres stratèges, alors qu'Alcibiade est à Sélymbria.

> Ἐκ τούτου δὲ Ἀλκιβιάδης μὲν ᾤχετο εἰς τὸν Ἑλλήσποντον καὶ εἰς Χερρόνησον χρήματα πράξων· οἱ δὲ λοιποὶ στρατηγοὶ συνεχώρησαν πρὸς Φαρνάβαζον ὑπὲρ Καλχηδόνος εἴκοσι τάλαντα δοῦναι Ἀθηναίοις Φαρνάβαζον καὶ ὡς βασιλέα πρέσβεις Ἀθηναίων ἀναγαγεῖν, καὶ ὅρκους ἔδοσαν καὶ

169 Diodore de Sicile, XIII, 42.
170 Nous citons la définition du *TLFi* : « Action d'exiger, généralement par la force, le payement de ce qui n'est pas dû ou de plus qu'il n'est dû ».
171 Lysias, *Sur les biens d'Aristophane*, 52.

ἔλαβον παρὰ Φαρναβάζου ὑποτελεῖν τὸν φόρον Καλχηδονίους Ἀθηναίοις ὅσονπερ εἰώθεσαν καὶ τὰ ὀφειλόμενα χρήματα ἀποδοῦναι, Ἀθηναίους δὲ μὴ πολεμεῖν Καλχηδονίοις, ἕως ἂν οἱ παρὰ βασιλέως πρέσβεις ἔλθωσιν. Ἀλκιβιάδης δὲ τοῖς ὅρκοις οὐκ ἐτύγχανε παρών [...]

Là-dessus Alcibiade partit pour chercher de l'argent dans l'Hellespont et la Chersonnèse ; quant aux autres stratèges ils firent une convention avec Pharnabaze qui, dans l'intérêt de la ville de Chalcédoine, s'engagea à donner vingt talents aux Athéniens, et à amener leurs ambassadeurs auprès du Roi ; puis on échangea les serment avec Pharnabaze : les gens de Chios devaient payer aux Athéniens le tribut habituel, et verser l'arriéré ; les Athéniens ne devaient pas combattre les gens de Chalcédoine, jusqu'au retour des ambassadeurs, envoyés auprès du Roi. Alcibiade n'assistait pas à l'échange de serment [...][172].

Contrairement aux cinq exemples précédents (Halicarnasse ; Cyzique ; Sélymbria ; Chalcédoine ; région de l'Hellespont et de la Chersonèse), les Athéniens renoncent ici à une action armée contre la ville, non pas en échange d'un paiement immédiat, mais parce que la cité retourne – au moins temporairement – sous leur autorité, c'est-à-dire qu'elle est à nouveau redevable du *phoros*, avec paiement de l'arriéré[173]. L'insistance de Pharnabaze à voir le serment prêté par Alcibiade lui-même montre bien que, s'il n'est pas présent lors de l'opération, il est identifié comme le premier des stratèges athéniens à ce moment. Dès lors, il nous semble que les taxations menées depuis 411, dont la première est rapportée par Thucydide, peuvent être vues à la fois comme une mesure d'urgence – financer la guerre sur l'instant –, mais également comme la première étape d'une restauration de l'*archè* athénienne en Ionie. Ainsi, nous ne pensons pas que la loyauté d'Halicarnasse demeure malgré l'exaction d'Alcibiade[174], mais au contraire, qu'Halicarnasse réintègre la ligue de Délos en acceptant de payer une forte somme aux troupes athéniennes qui pourraient correspondre au paiement du tribut et, dans le cas des cités qui ont fait défection, au versement du tribut normal et des arriérés, comme Xénophon l'indique à propos de Chalcédoine. Cette hypothèse s'accorderait avec l'intention des Athéniens de Samos, en 411, de percevoir directement le tribut[175].

---

172 Xénophon, *Helléniques*, I, 3, 8-9. Nous voyons ici se produire la même problématique liée à la souveraineté territoriale : dans l'alliance entre les Perses et les Lacédémoniens, la soumission d'un territoire à un tribut avait pour conséquence logique la sujétion de ce dernier à l'autorité des Perses ou des Lacédémoniens.

173 Nous savons que le *phoros* avait été supprimé en 413 et remplacé par une taxe de 5 % sur le trafic maritime des cités sujettes, voir VII, 28, 4.

174 Alcibiade utilise sans doute son armée comme argument pour inciter les alliés à payer, néanmoins la restauration de l'*archè* se fait également par la diplomatie. Ainsi, il n'y a pas obligatoirement d'opposition à faire entre l'action d'Alcibiade (VIII, 108) et le décret honorant Halicarnasse (*IG* I^3 103), comme le suggère A. Andrewes. De la même manière, lorsque Sélymbria est taxée par Alcibiade (Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 21), la même année, sur la proposition d'Alcibiade, les Athéniens ratifient une alliance avec cette cité et relachent les otages qu'ils avaient pris. Voir *IG* I^3 118.

175 VIII, 76, 4 : « Puisqu'ils possédaient en effet l'ensemble de la flotte, ils pourraient tout d'abord obliger les autres cités de l'empire à fournir l'argent exactement comme s'ils avaient Athènes pour centre (cela pour deux raisons : avec Samos, ils disposaient d'une cité qui n'était pas faible, puisqu'elle

3.2. Alléger les contributions des Athéniens

Outre les prélèvements faits sur les cités, Xénophon rapporte l'instauration par les Athéniens d'un nouveau type de financement. En 410, après la bataille de Cyzique, ils érigent un δεκατευτήριον. Nous citons le texte de Xénophon :

> ἐντεῦθεν δ' ἀφικόμενοι τῆς Καλχηδονίας εἰς Χρυσόπολιν ἐτείχισαν αὐτήν, καὶ δεκατευτήριον κατεσκεύασαν ἐν αὐτῇ, καὶ τὴν δεκάτην ἐξέλεγον τῶν ἐκ τοῦ Πόντου πλοίων, καὶ φυλακὴν ἐγκαταλιπόντες ναῦς τριάκοντα καὶ στρατηγὼ δύο, Θηραμένην καὶ Εὔμαχον, τοῦ τε χωρίου ἐπιμελεῖσθαι καὶ τῶν ἐκπλεόντων πλοίων καὶ εἴ τι ἄλλο δύναιντο βλάπτειν τοὺς πολεμίους.
>
> [...] arrivés à Chrysopolis, sur le territoire de Chalcédoine, ils [les Athéniens] fortifièrent la place, organisèrent une douane, et se mirent à lever la dîme sur les vaisseaux qui venaient du Pont-Euxin : ils laissèrent aussi comme garde trente vaisseaux sous le commandement de deux stratèges, Théramène et Eumachos, avec mission de surveiller la place ainsi que les vaisseaux sortant du détroit, et de faire d'ailleurs tout le mal possible à l'ennemi »[176].

L'historien d'Erchia utilise un pluriel et ne nomme aucun individu comme étant à l'origine de ce projet. Le même épisode rapporté par Polybe et Diodore de Sicile semble indiquer une réalité légèrement différente. En premier lieu, Polybe commente l'installation de ce poste de douane sur le territoire de Chrysopolis. Selon l'historien, l'emplacement du comptoir s'explique par les courants du Détroit qui ramènent les navires vers Chrysopolis, quel que soit le sens de navigation ; pour lui, la paternité de cette décision revient à Alcibiade[177]. Selon Diodore de Sicile[178], ce sont bien tous les stratèges athéniens qui décident l'installation de ce poste de douanes, mais Alcibiade semble jouer un rôle supérieur aux autres : depuis son élection à Samos, il exercerait un certain ascendant sur les autres stratèges au sein du collège.

---

avait failli de très peu, quand elle avait fait la guerre à Athènes, lui enlever l'empire de la mer ; puis pour leurs opérations contre l'ennemi, ils auraient la même base qu'auparavant) ; et en second lieu, possédant la flotte, ils pouvaient mieux que les gens de la ville se procurer le nécessaire ».

176 Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 22. La même mesure sera répétée en 390 par Thrasybule. Voir Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 27 et 31.

177 Polybe, *Histoires*, IV, 44, 3-4 : ἐκ Καλχηδόνος γὰρ οἱ βουλόμενοι διαίρειν εἰς Βυζάντιον οὐ δύνανται πλεῖν κατ' εὐθεῖαν διὰ τὸν μεταξὺ ῥοῦν, ἀλλὰ παράγουσιν ἐπί τε τὴν Βοῦν καὶ τὴν καλουμένην Χρυσόπολιν, ἣν Ἀθηναῖοι τότε κατασχόντες Ἀλκιβιάδου γνώμῃ παραγωγιάζειν ἐπεβάλοντο πρῶτον τοὺς εἰς Πόντον πλέοντας, τὸ δ' ἔμπροσθεν ἀφιᾶσι κατὰ ῥοῦν, ᾧ φέρονται κατ' ἀνάγκην πρὸς τὸ Βυζάντιον.
« La preuve de ce que j'avance : ceux qui veulent faire voile de Chalcédoine vers Byzance ne peuvent naviguer en ligne droite à cause du courant central, mais remontent vers *la Vache* et l'endroit appelé Chrysopolis (que les Athéniens occupèrent sur les conseils d'Alcibiade et où ils imposèrent des droits à ceux qui naviguaient vers le Pont) – puis, à cet endroit, s'abandonnent au courant, qui les porte forcément vers Byzance ».

178 Diodore de Sicile, XIII, 64, 2-4.

Pour Jean Hatzfeld, l'installation de ces hellespontophylaques est une mesure nouvelle[179]. Toutefois, dans une brève note, Alexender Rubel s'est fondé sur l'*IG* I³ 61 pour montrer que les Athéniens pratiqueraient déjà cet impôt à partir de 426[180]. Sans entrer dans ce débat, nous nous contentons de rappeler la forte mainmise des Athéniens sur le détroit et le contrôle des importations de blé dès la fin du VI^e^ siècle[181]. Qu'il innove en créant une nouvelle taxe, ou bien qu'il en réactive ou en généralise une plus ancienne, nous semble moins important que l'objectif qu'Alcibiade recherche. En effet, cette taxation du commerce s'inscrit dans le même objectif que les pillages menés par Alcibiade et Thrasybule sur les territoires perses mêmes et dont Diodore témoigne : les stratèges en Ionie veulent financer la guerre tout en allégeant les contributions demandées aux Athéniens[182].

Conclusion partielle

La carrière politique et militaire d'Alcibiade ne peut être considérée sans une étude de ses actions dans le domaine des finances militaires. Malgré l'orientation des sources – tout particulièrement du Pseudo-Andocide – et les informations lacunaires transmises – les rares détails présents chez Thucydide en VIII, 108 –, il nous semble évident qu'Alcibiade connaît les enjeux économiques de la guerre du Péloponnèse, et cela dès le début de sa carrière.

Ainsi, en proposant d'accepter la participation d'Alcibiade à la réévaluation de 425/4, parmi les dix *taktai*, nous ne souhaitons pas lui donner le rôle principal dans cette mesure, sans pour autant chercher à attribuer l'entière responsabilité de cette mesure à un individu en particulier, comme Thoudippos ou Cléon, certes à l'origine de cette proposition. Si cette augmentation peut être vue sur l'instant, par les alliés et par certains Athéniens – à l'instar d'Aristophane –, comme une mesure oppressive, elle est aussi une réponse logique à l'*eisphora* de 428 et aux dépenses sans cesse croissantes de la guerre dont la plupart des Athéniens semblent être conscients, si l'on accepte les conclusions d'Édouard Will et d'Yves Béquignon. Alcibiade n'est donc pas l'initiateur

179 Voir les notes de J. Hatzfeld dans l'édition de Xénophon, *Helléniques* I (CUF), p. 32 n. 2.
180 Rubel 2002. Pour l'*IG* I³ 61, voir Brun 2005, p. 45-48 (inscr. 15).
181 Voir la synthèse claire d'A. Bresson (2008, p. 215-216) pour qui les hellespontophylaques contrôlaient les navires empruntant le détroit : toute livraison à des ennemis était proscrite, tandis que les cités pouvaient commercer dans la limite des licences accordées par les Athéniens : « c'était là un moyen de pression direct sur les cités, puisque tout manquement à Athènes pouvait avoir pour conséquence immédiate la fermeture de l'approvisionnement en grain du Pont ».
182 Diodore de Sicile, XIII, 64, 4 : βουλόμενοι κουφίσαι τὸν δῆμον τῶν εἰσφορῶν. À propos de la troisième *eisphora* de la guerre du Péloponnèse, à situer entre 412 et 410, voir Brun 1983, p. 25.

de la réévaluation de 425/4, mais il doit être présenté comme un acteur, et son âge ne nous semble pas un argument suffisant pour l'en écarter ou modifier la date de cette mesure. En participant à ce processus, Alcibiade agit probablement, comme la plupart de ses concitoyens, pour améliorer les finances de la guerre, et non pas pour écraser les alliés. Toutefois, son intérêt personnel le guide également, mais dans des termes différents de ceux présentés dans le Pseudo-Andocide : d'une part, Alcibiade a probablement été redevable de l'*eisphora* de 428, comme beaucoup d'autres Athéniens, et d'autre part, cette procédure est aussi pour lui un moyen de se lancer en politique.

Avec les opérations en Ionie, Thucydide, Xénophon et Diodore montrent Alcibiade sous un jour moins connu par la critique moderne, mais dont les Athéniens du IV^e^ siècle semblaient se souvenir encore : à partir de 411, Alcibiade n'est pas seulement le stratège invaincu, il est celui qui coordonne les opérations et tente de redresser les finances athéniennes par des mesures multiples : paiement du tribut normal et des arriérés, pillage, taxation commerciale. Outre le caractère d'urgence – le financement immédiat des opérations sur le terrain –, les actions d'Alcibiade nous semblent être les étapes préliminaires d'un projet de restauration de l'*archè* athénienne et de son mode de fonctionnement traditionnel : le rétablissement du *phoros* et la limitation des *eisphorai*. Ainsi, de la même manière que l'*eisphora* de 428 est suivie par une augmentation du tribut, celle de 411 a pour suite une taxation commerciale et de nouveaux pillages ; tandis que l'argent prélevé en grande quantité dans chaque cité pourrait être une manière de percevoir le tribut en prenant en compte l'arriéré.

Enfin, la diminution de la solde et la stratégie de la double usure conseillées par Alcibiade montrent un nouvel exemple de ses capacités à prendre les meilleures décisions quel que soit le camp dans lequel il se trouve. Toutefois, en traitant la question de la solde également d'un point de vue théorique, et avec toutes les réserves dues à la problématique du vocabulaire thucydidéen dans ce domaine, nous avons voulu montrer que l'argument d'Alcibiade pourrait bien être fondé sur une connaissance exacte de la pratique athénienne. Dans le domaine des finances militaires, comme dans les opérations tactiques[183], les sources nous montrent un Alcibiade compétent et attentif, bien loin de l'homme pressé qu'il peut être dans d'autres circonstances.

183 Voir *supra* p. 335-351 et 363-366 chap. 8.

Conclusion
en forme de synthèse d'étape

Au terme de cette thèse, nous n'avons pas pour dessein de réhabiliter Alcibiade. Il n'existe pas à son propos de légende noire similaire à celles d'Hyperbolos ou de Cléon ; tandis que les sources littéraires sont principalement négatives sur ces derniers, plusieurs opinions cohabitent au sujet d'Alcibiade, et le corpus contient une véritable dualité. Ainsi, il reste un homme orgueilleux, intéressé et opportuniste, et à l'issue de notre lecture renouvelée des sources antiques, nous ne faisons pas de lui un homme providentiel. En revanche, nous souhaitons nuancer son image en rappelant qu'elle est avant tout le fruit de prismes de lecture nombreux et à facettes : en premier lieu, ceux des sources littéraires antiques ; ensuite, ceux des interprétations modernes. Parallèlement à ces prismes, nous avons voulu relever la permanence de problèmes d'édition ou de méthode(s) qui doivent encore faire l'objet de débats. Chaque fois que cela était nécessaire, à la fin des différents chapitres comme au cours du texte, nous avons dressé des conclusions partielles qui dégagent les difficultés des sources et nos hypothèses. Dans cette conclusion, brève parce qu'elle nous semble être une étape qui appelle d'ores et déjà des recherches complémentaires, nous ne souhaitons donc pas fixer une figure d'Alcibiade, mais plutôt dresser une synthèse des principales questions que nous avons discutées en précisant les réponses que nous proposons.

Dans un premier temps, nous avons montré par une relecture d'un important corpus la nécessité de prendre en compte le prisme des sources. Nombre d'informations transmises par les textes antiques s'intègrent dans des débats vastes, comme dans des projets philosophiques d'ensemble. Dans notre examen préliminaire des sources et de leur réception (chapitres 1 à 3), nous avons donné plusieurs exemples de ces prismes.

Pour les sources contemporaines et les sources proches, nous avons traité le cas des sources judiciaires et des auteurs socratiques. Pour les sources postérieures, nous avons étudié par exemple Plutarque sans nous limiter à sa *Vie d'Alcibiade*, mais au contraire en tentant une approche globale des *Vies* et des *Moralia*. Ensuite, dans notre sixième chapitre, nous avons traité plus en détail deux exemples de ces prismes : le décret de l'*onomasti komoidein* et, plus important encore, la question des responsabilités individuelles dans le déclenchement de la guerre. Ces deux informations avaient été peu mobilisées dans les biographies sur Alcibiade. Elles illustrent pourtant parfaitement le processus d'amplification qui anime notre corpus littéraire. Au-delà du débat de spécialistes sur une scholie ou un fragment peu connu, l'étude de ces deux faits nous incite à la prudence lorsque nous abordons des thèmes célèbres de la vie d'Alcibiade. Par exemple, sa proximité avec Périclès est avant tout rapportée par les sources socratiques, avant d'être reprise par les historiens postérieurs. Dans les deux cas, il s'agit d'une information qui est probablement exacte sur le fond : Périclès a été le tuteur d'Alcibiade ; mais qui n'est pas exempte non plus d'une interprétation orientée : la responsabilité de Périclès (et donc d'Alcibiade), soit dans le déclin des institutions démocratiques, soit dans le déclenchement de la guerre du Péloponnèse.

Dans un deuxième temps, nous souhaitons rappeler l'ambivalence du portrait d'Alcibiade, mais également la complexité de son élaboration par Thucydide. Par nos interprétations de Thucydide, nous avons souligné que ce portrait contrasté demeure dans son œuvre, sans en limiter la cause à une sympathie entre l'historien et le stratège. Cette interprétation, intéressante et fondée sur des affinités repérables, nous semble trop réductrice dans la mesure où elle ne rend pas suffisamment compte, d'une part, de la méthode de Thucydide, et d'autre part, des réalités qu'il décrit. Ainsi, dans notre quatrième chapitre, nous avons montré que Thucydide élabore un portrait en mêlant des éléments différents : un autoportrait (VI, 16 ; 89 ; 92), un portrait dressé par un adversaire, Nicias (VI, 12, 3 ; 13), et des jugements personnels qui concernent non seulement Alcibiade, mais aussi l'opinion publique de l'époque (entre autres, VI, 15 ; 28). S'il procède ainsi, c'est que cette description d'Alcibiade s'intègre à un thème plus vaste, celui de la lutte pour la première place, dans lequel il nous semble difficile de reconnaître une lecture positive d'Alcibiade par Thucydide. Les champs lexicaux (la *philotimia*, la *philonikia* doublée de *to prothumon*, en lien évident avec le thème de la recherche de l'*archè* qui divise et perd une cité [II, 65 ; III, 82], et la *paranomia*, qui caractérise Alcibiade) semblent des éléments suffisamment clairs pour écarter l'hypothèse d'un Thucydide séduit par le personnage, et cela quelle que soit la période considérée. Au contraire, il nous semble que Thucydide reconnaît en lui, au début de sa carrière, les indices d'un comportement propice à l'instauration d'une *stasis*, et

continue à voir en lui un homme politique manipulateur, intéressé et présomptueux jusqu'à la hâblerie. Toutefois ce jugement s'inscrit également dans la description d'une cité en guerre, où des bouleversements se produisent sans cesse. Nous avons analysé dans notre cinquième chapitre cette dimension de l'action d'Alcibiade décrite par Thucydide à travers trois instants de sa vie : les échanges diplomatiques en 419/8, le discours de Sparte en 415 et le retour dans le camp athénien en 411. Avec la première période, nous avons replacé Alcibiade dans le contexte historique tel qu'il est décrit par Thucydide. Ce faisant nous avons nuancé, non pas l'opinion que Thucydide se fait de lui, mais une certaine vision moderne d'Alcibiade : il n'est pas le seul homme politique, à Athènes comme à Sparte, à user de réseaux privés pour servir son intérêt personnel et le programme politique qu'il ambitionne pour sa cité. Ce thème est présent avant même l'apparition d'Alcibiade et nous semble correspondre à une réalité de la pratique politique grecque du V^e^ siècle. Les deux autres instants, le discours à Sparte en 415 et celui à Samos en 411, contiennent, selon nous, la description des idées politiques d'Alcibiade reformulées par Thucydide. L'intervention de Thucydide est incontestable, comme dans l'intégralité de son œuvre, mais nous ne l'interprétons pas comme une prise de position favorable à Alcibiade. Ces deux épisodes illustrent avant tout le paradoxe qu'est Alcibiade pour Thucydide. En effet, parallèlement au diagnostic de Thucydide sur l'ambition d'Alcibiade, l'historien est le témoin, d'une part, d'un programme politique modéré, et d'autre part, du refus de se livrer à une *stasis*. Si nous devions établir un premier lien de sympathie entre les deux hommes, nous proposerions celui-là. Tous les deux se rejoignent dans leur adhésion à un régime modéré qui s'apparente à celui de Théramène. Les propos d'Alcibiade au livre VI sur la nécessité de contenir l'*ochlos*, et au livre VIII, leur mise en pratique qui s'accompagne d'un discours où Alcibiade rappelle la nécessité de dialoguer au sein de la cité afin d'éviter une *stasis* délétère et de ne pas aggraver la situation militaire des Athéniens constituent la première explication de l'ambivalence d'Alcibiade chez Thucydide.

Une seconde explication à cette sympathie contrastée envers Alcibiade se trouve dans le domaine militaire : l'historien le dit lui-même, Alcibiade prenait les meilleures dispositions pour la guerre (VI, 15, 2-4). La critique moderne a souvent des difficultés à appréhender la portée de ce jugement. Il nous semble important de dissocier ici la question de l'action militaire de celle de l'impérialisme. Selon nous, ce jugement ne constitue pas une défense du personnage par rapport à l'expédition de Sicile ; il s'agit plutôt d'un jugement exprimé par un expert envers un autre praticien du même domaine. Avec cette phrase, Thucydide se prononce avant tout sur les compétences de stratège d'Alcibiade, tant dans le domaine théorique que dans la pratique. Notre huitième chapitre traite des raisons pour lesquelles Thucydide peut reconnaître en

Alcibiade un stratège compétent, même lorsque ses actions s'intègrent à un projet impérialiste excessif selon l'historien, ou encore lorsque ses commandements ne font pas l'objet d'un compte rendu détaillé. Pour remédier à ces deux difficultés que semble poser le texte, nous avons adopté une démarche nouvelle en liant les actions d'Alcibiade à celles de ses prédécesseurs dans les zones concernées et en tentant d'appréhender les différentes réalités de ces territoires grâce, non seulement aux sources littéraires, mais également à l'archéologie. Nous avons étayé les principales étapes de notre démonstration par une production cartographique qui illustre les résultats de notre recherche. Ainsi, nous avons établi que l'action d'Alcibiade peut être comprise comme la continuation logique de la stratégie athénienne à un instant où de nouvelles conditions permettent d'élargir l'envergure des projets antérieurs. Cela est particulièrement perceptible pour l'alliance argienne : la paix, certes instable, et la possibilité d'intervenir dans des conflits locaux au sein même du Péloponnèse, tout en disposant désormais d'alliés sur place, est un fait essentiel qu'il faut établir avant toute analyse des actions d'Alcibiade proprement dites. Nous n'oublions pas l'échec final des opérations de 419/8, mais ces dernières n'impliquent ni de mauvais projets, ni une incompétence dans leur réalisation. Au contraire, les tentatives contre Épidaure et dans la zone du Rhion montrent un stratège qui tente de contenir l'adversaire dans un espace restreint et contrôlé par les Athéniens. La conjoncture lui permet de mener des actions d'une envergure inédite, tout en étant probablement une des causes de l'échec : la paix permet aux Athéniens d'intervenir et en même temps semble rendre difficile toute action. Le plan de l'expédition de Sicile, tel qu'il est exposé par Alcibiade montre également une compréhension du terrain et la connaissance des opérations athéniennes de la première expédition de Sicile. Thucydide souligne lui-même le rôle majeur des détroits dans le contrôle d'un espace maritime et terrestre, et en particulier celui de Messine. Dans le plan d'Alcibiade, l'historien peut tout à fait reconnaître la vision claire et l'expérience d'un homme de guerre, tout en désapprouvant le projet global d'expédition.

Enfin, au-delà de ce portrait ambigu, nous avons voulu montrer les difficultés qui subsistent dans l'étude d'Alcibiade, tant sur un plan méthodologique que pour ce qui est de la connaissance historique générale de son époque. Ainsi, certains problèmes d'édition, et tout particulièrement celui de VIII, 86, ont semblé liés à l'influence d'une interprétation d'ensemble ou insuffisamment présents dans les travaux biographiques entrepris auparavant. Pourtant, ils doivent sans cesse être rediscutés et définis de manière préalable à toute interprétation. Nous avons tenté d'appliquer le même processus à l'épigraphie à propos de l'*IG* I^3 386 qui, rapprochée des textes de Xénophon et de Plutarque, vient, selon nous, enrichir la biographie d'Alcibiade avec un fait peu

mis en valeur et peu exploité par les travaux universitaires. Notre dernier chapitre sur les finances militaires répond au même souhait de venir éclairer les sources littéraires par l'épigraphie et inversement. La dimension économique de l'action d'Alcibiade nous semblait également trop peu présente. Pourtant, elle faisait sans nul doute partie de ses missions au quotidien. Les difficultés que nous y signalons – les manques du corpus littéraire, mais aussi épigraphique, dans la connaissance de l'évolution exacte du tribut au cas par cas ; et plus encore, les incertitudes qui demeurent dans la question des financements perses et de la pratique de la solde – montrent toute la complexité à saisir dans son intégralité un homme d'État athénien du V^e^ siècle, quel qu'il soit, et la nécessité de parfois déplacer notre analyse de l'individu aux institutions et à la société prise dans son ensemble.

Annexe 1. *Hybris* chez Thucydide

Le tableau ci-dessous présente une classification d'ὕβρις et de ses dérivés chez Thucydide. Nous avons repris les catégories établies par Nick Fisher pour l'Athènes classique[1]. Les occurrences qui répondent à plusieurs critères sont indiquées entre crochets dans la catégorie secondaire.

	ὕβρις	ὑβρίζειν	ἐξυβρίζειν	ἐφυβρίζειν
Généralisation : *hybris* comme cause d'une infraction	III, 39, 5 III, 45, 4		[III, 39, 5]	
Insubordination et indiscipline		VIII, 45, 2		
Insulte				VI, 63, 3
Régime politique	III, 84, 1			
Sacrilège	IV, 98, 5 VI, 28, 2			
Viol		VI, 57, 3 VIII, 74, 3 VIII, 86, 3		
Violence conduisant à la guerre		I, 68, 2 [IV, 18, 2]	[I, 84, 2]	
Violence contre une cité sujette	I, 38, 5			
Violence d'une cité impérialiste liée à un excès de confiance	II, 65, 9	IV, 18, 2	I, 84, 2	
Violence d'une cité sujette		I, 38, 2	[III, 39, 5]	

1 Fisher 1992, p. 86-150.

Annexe 2. Éléments biographiques et *exempla* dans les *Moralia*

Éléments biographiques dans les *Moralia*

Citation	
Comment on peut s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu, 84d	Sur le rôle de la philosophie d'après Alcibiade
Détails biographiques	
Comment s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu, 80d	Difficulté à parler en public comme Démosthène
Étiologies romaines, 275d	Refus d'une prêtresse de maudire Alcibiade en 415
Le Démon de Socrate, 581 e-f	Anecdote sur la bataille de Délion
Propos de table, 621 c	Référence à la parodie des Mystères
Préceptes politiques, 804 a	Anecdote sur l'éloquence
[Ps.-Plutarque] *Vies des dix orateurs*, 832 c-e	Alcibiade, élève du père d'Antiphon et pratiquant la même éloquence que lui
Relation avec Socrate	
Les moyens de distinguer le flatteur d'avec l'ami, 69 f	Relation sincère avec Socrate
La fortune ou la vertu d'Alexandre, 328 c	Mauvais élève de Socrate, comme Critias et Clitophon
Ibid., 333a	Alcibiade amant de Socrate
Propos de table, 632 b	Jalousie de Socrate envers Agathon
Ibid., 710 c	Référence au *Banquet* de Platon

Exempla dans les _Moralia_

Exempla	
Du bavardage, 513 b-c	*Exemplum* sans relation réelle avec le personnage historique
Préceptes politiques, 823 d	Supériorité de la philosophie

Annexe 3.
Principales sources antiques citées à la Renaissance

Auteur	Références	Auteurs modernes
Aristophane	*Guêpes*, v. 45-46	Érasme, *Adages*, 551
Athénée	525b	Érasme, *Adages*, 693
	533e	Érasme, *Adages*, 3009
Diogène Laërce	II, 21	Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VII, 2
	II, 36	Montaigne, *Essais*, III, 13
Platon	*Banquet*, 212d	Érasme, *Adages*, 1973
	Banquet, 213c	Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VII, 2
	Banquet, 214b	Érasme, *Adages*, 2753
	Banquet, 215a sqq.	Érasme, *Adages*, 1611 ; 2201 ; *Éloge de la folie*, 29 ; *Correspondance*, À Lambert Grunnius (Londres, août 1516) Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VII, 2 Rabelais, *Gargantua*, « Prologue »
	Banquet, 217e	Érasme, *Adages*, 617 ; *Éloge de la folie*, 36
	Banquet, 218e	Érasme, *Adages*, 101
	Banquet, 220b-221c	Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VII, 2
	Banquet, 221a-c	Érasme, *La préparation à la mort* Montaigne, *Essais*, III, 6
	Banquet, 222b-c	Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VII, 2 ; 16

Auteur	Références	Auteurs modernes
	Protagoras, 309a	Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, VI, 10
	Protagoras, 347c-e	Montaigne, *Essais*, III, 13 [citation erronée]
Plutarque	*Moralia*	
	Apophtegmes des Rois, 186d	Montaigne, *Essais*, II, 36
	Apophtegmes des Rois, 186e	Érasme, *Adages*, 2398
	Vies parallèles	
	Vie d'Alcibiade, 1, 6	Érasme, *Adages*, 1753
	Vie d'Alcibiade, 2, 5-7	Érasme, *Adages*, 632 ; 2148 [citation erronée]
	Vie d'Alcibiade, 4, 3	Érasme, *Adages*, 1126
	Vie d'Alcibiade, 5-6	Érasme, *Adages*, 2398
	Vie d'Alcibiade, 7, 1	Montaigne, *Essais*, II, 36
	Vie d'Alcibiade, 16, 9	Shakespeare, *La Vie de Timon d'Athènes*, Act. IV, Sc. III, 54
	Vie d'Alcibiade, 22, 2	Érasme, *Adages*, 453
	Vie d'Alcibiade, 23, 3-5	Érasme, *Adages*, 93 Montaigne, *Essais*, I, 25
Thucydide	VI, 9	Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 16
	VI, 92, 5	Érasme, *Adages*, 3440

Annexe 4.
Livrets d'opéra dédiés à Alcibiade

Les livrets d'opéra ne pouvaient être étudiés dans cette thèse. Nous en avons dressé une première liste, présentée ici par ordre chronologique. Cette dernière illustre la permanence de l'utilisation littéraire d'Alcibiade tout au long de l'époque moderne.

- En 1680, Marc'Antonio Ziani composa la musique de l'opéra italien *L'Alcibiade*. Aureelio Aureli en composa le livret. Il fut représenté au Teatro SS Giovanni e Paolo de Venise. Le manuscrit est conservé à la Biblioteca Marciana (Collection Contarini).
- En 1697, Agostino Steffani composa lui aussi la musique d'un opéra *Alcibiade*, mais chanté en allemand et représenté à Hambourg.
- En 1699, Ballarotti, en collaboration avec François Gasparini, composa la musique de l'opéra *L'Alcibiade, o violenza d'amore*, représenté à Venise.
- En 1803-1804, Henri François Du-molard écrit les paroles d'un opéra-comique intitulé *Une heure d'Alcibiade*. La musique est composée par M. Taix. La première représentation eut lieu le 15 ventôse de l'An XII, soit le 6 mars 1804, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes Élèves.
- En 1824, les paroles écrites par Cuvelier de Trie et J.-M. Barouillet, et la musique de Louis-Alexandre Piccini, pour l'opéra *Alcibiade solitaire*, opéra en deux actes.
- En 1825, Jacques Cordella composa la musique d'un *Alcibiade*, représenté au théâtre de la Fenice à Venise.
- En 1829, Scribe écrivit les paroles, et C.-L.-J. Hanssens composa la musique, d'un opéra qui fut représenté à Bruxelles.

Abréviations

AO	Develin R., *Athenian Officials 684-312 BC*, Cambridge, 1989.
APF	Davies J. K., *Athenian propertied families 600-300 B.C.*, Oxford, 1971.
ATL	Meritt B. D., Wade-Gery H. T., McGregor M. F., *The Athenian Tribute Lists*, vol. I, Cambridge [Mass.], 1939 ; vol. II-IV, Princeton, 1949-1953.
BNJ	*Brill's New Jacoby*.
CAF	Kock T., *Comicorum Atticorum fragmenta*, vol. I-III, Leipzig, 1880-1888.
CGF	Kaibel G., *Comicorum Græcorum fragmenta* I, Berlin, 1899.
CT	Hornblower S., *A Commentary on Thucydides*, vol. I-III, Oxford, 1997-2008.
IG	*Inscriptiones Graecae*.
IG I³	Lewis D., *Inscriptiones Atticae Euclidis anno anteriores*, vol. I-III, ed. tertia, Berlin, 1994.
D	Voltaire, *Correspondance and related documents*, definitive edition by Th. Besterman, Œuvres complètes de Voltaire / Complete works of Voltaire 85-135 (Genève, Banbury, Oxford 1968-1977).
DPhA	R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, 7 vol., Paris, 1989-2018.
FEC	*Folia Electronica Classica* (http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/DEFAULT.HTM).
FGrH	F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, Leiden, 1923.
FHG	Müller C., Müller Th. (éds), *Fragmenta Historicum Graecorum*, 5. vol., Paris, 1849-1885.
Fornara	C.W. Fornara, *Translated Documents of Greece and Rome* I : *Archaic Times to the End of the Peloponesian War*, Cambridge, 1985.
Handerson	*Aristophanes* V: *Fragments*, edited and translated by J. Handerson, Oxford (Loeb Classical Library), 2008.
HCT	Gomme A. W., Andrewes A., Dover K. J., *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. I-V, Oxford, 1959-1981.
PA	J. Kirchner, *Prosopographie Attica*, I-II, Berlin, 1901-3.
Pritchett	K. W. Pritchett, « The Attic Stelai, Part I », *Hesperia*, 22(4), 1953, p. 225-299.
SEG	*Supplementum Epigraphicum Graecum*.

Storey	*Fragments of old comedy*, 3 vol. edited and translated by Ian C. Storey, Oxford (Loeb Classical Library), 2011.
TLFi	*Trésor de la Langue Française informatisé* [en ligne : http://atilf.atilf.fr/ ou http://www.cnrtl.fr/definition/]
Tod	M. N. Tod, *A selection of Greeks Historical Inscriptions*, vol. I-II, Oxford, 1948.

Les abréviations de nom de revue suivent les normes de *L'Année philologique*.

Bibliographie

Sont uniquement présents dans cette bibliographie les ouvrages cités explicitement dans le corps du texte. N'y figurent pas ceux qui ont été consultés et non cités. Les notices des différentes éditions des sources anciennes ont été consultées systématiquement et également citées dans le corps du texte.

Sources littéraires anciennes

Éditions et traductions de Thucydide

Collection des Universités de France

La Guerre du Péloponnèse I : *Livre I*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris (CUF), 1953.

La Guerre du Péloponnèse II-1 : *Livre II*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris (CUF), 1962.

La Guerre du Péloponnèse II-2 : *Livre III*, texte établi et traduit par R. Weil avec la collaboration de J. de Romilly, Paris (CUF), 1969.

La Guerre du Péloponnèse III : *Livres IV-V*, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris (CUF), 1967.

La Guerre du Péloponnèse IV : *Livres VI-VII*, texte établi et traduit par L. Bodin et J. de Romilly, Paris (CUF), 1955.

La Guerre du Péloponnèse V : *Livre VIII*, texte établi et traduit par R. Weil avec la collaboration de J. de Romilly, Paris (CUF), 1972.

Éditions (avec ou sans traduction)

Bekker I. (1868), *Thucydidis De bello peloponnesiaco libri octo*, Berolini.

Forster Ch., *Thucydides, History of Peloponnesian War*, 4 vol., with an english translation, Cambridge [Ma.], Classical Lœb, 1919-1923.

Traductions françaises

Barguet A., Roussel D. (1964), *Hérodote Thucydide. Œuvres compètes*, traduction d'Hérodote par A. Barguet, de Thucydide par D. Roussel, Paris.

Bétant É.-A. (1878), *Histoire de la guerre du Péloponnèse de Thucydide*, traduction, Paris.

Gail J.-B. (1808), *Histoire grecque de Thucydide, traduite en français, accompagnée de notes supplémentaires aux deux volumes de critiques, de cartes géographiques et d'estampes*, 2 vol., traduction, Paris.

Lévesque Ch. (1935), *Histoire de Thucydide*, traduction revue par A. Loiseau, Paris.

Voilquin J. (1966), *Thucydide. Histoire de la guerre du Péloponnèse*, 2 vol., traduction, Paris.

Zévort Ch. (1883), *Thucydide. Histoire de la guerre du Péloponnèse*, 2 vol., traduction, Paris [4e éd.].

Traduction anglaise

Strassler R. B. (1996), *The Landmark Thucydides. A comprehensive guide to The Peloponnesian War*, traduction de R. Crawley, révisée et annotée par R. B. Strassler, New York.

Autres sources littéraires

Andocide, *Discours*, texte établi et traduit par G. Dalmeyda, Paris, 2002 (CUF) [4e tirage].

Antiphon, *Antiphon the Sophist. The Fragments*, edited with introduction, translation, and commentary by G. J. Pendrick, Cambridge, 2002.

Aristophane, *Comédies* I : *Introduction, Les Acharniens, Les Cavaliers, Les Nuées*, texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, édition revue et corrigée par J. Irigoin, Paris (CUF), 2002.

Aristophane, *Comédies* II : *Les Guêpes, La Paix*, texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, Paris (CUF), 2013.

Aristophane, *Comédies* IV : *Les Thesmophories, Les Grenouilles*, texte établie par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, Paris (CUF), 2012.

Aristophane, *Fragments*, edited and translated by J. Henderson, London (Lœb), 2007 [5e vol.].

Aristote, *Histoire des animaux* II : *Livres V-VII*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris (CUF), 1968.

Aristote, *Organon* IV : *Les Seconds analytiques*, texte traduit par J. Tricot, Paris, 1970.

Aristote, *Poétique*, texte établi et traduit par J. Hardy, Paris (CUF), 1932.

Aristote, *Rhétorique* II : *Livre II*, texte établi et traduit par M. Dufour, Paris (CUF), 1938.

Athénée de Naucratis, *The Learned Banqueters* (8 vols), edited and translated by D. Olson, Cambridge [Ma.] (Loeb Classical Library), 2007-2012.

Cicéron, *Correspondance* IV, texte établi et traduit par L.-A. Constans et J. Bayet, Paris (CUF), 1950.

Cornélius Népos, *Œuvres*, texte établi et traduit par A.-M. Guillemin, Paris (CUF), 1961.

Ctésias de Cnide, *La Perse, L'Inde, Autres fragments*, texte établi, traduit et commenté par D. Lenfant, Paris (CUF), 2004.

Démosthène, *Plaidoyers politiques* I : *Contre Androtion, Contre la loi de Leptine, Contre Timocrate*, texte établi et traduit par O. Navarre et P. Orsini, Paris (CUF), 1968.

Démosthène, *Plaidoyers politiques* II : *Contre Midias, Contre Aristocrate*, texte établi et traduit par J. Humbert et L. Gernet, Paris (CUF), 1959.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* VII : *Livre XII*, texte établi et traduit par M. Casevitz, Paris (CUF), 1972.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* IX : *Livre XIV*, texte établi et traduit par E. R. Bennett, M. Bonnet, sous la direction de Fr. Chamoux, Paris (CUF), 1997.

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* XIV : *Livre XIX*, texte établi et traduit par Fr. Bizière, sous la direction de Fr. Chamoux, Paris (CUF), 1975.

Diodore de Sicile, *The Library of History*, V : *Book XII (chap. 41-84), Book XIII*, with an english translation by C. H. Oldfather, Cambridge [Ma.] (Lœb), 1977.

Eschine, *Discours* I : *Contre Timarque, Sur l'Ambassade infidèle*, texte établi et traduit par V. Martin et G. de Budé, Paris (CUF), 1927.

Isocrate, *Discours* I : *Contre Euthynous, Contre Callimachos, Contre Lokhitès, Sur l'attelage, Trapézitique, Éginétique, À Démonicos, Contre les sophistes, Hélène, Busiris*, texte établi et traduit par G. Mathieu et É. Brémond, Paris (CUF), 1956.

Isocrate, *Discours* IV : *Philippe, Panathénaïque, Lettres, Fragments*, texte établi et traduit par G. Mathieu et É. Brémond, Paris (CUF), 1962.

Justin, *Abrégé des "Histoires philippiques" de Trogue Pompée*, texte établi et traduit par B. Mineo, notes historiques de G. Zecchini, Paris (CUF), 2016.

Lycurgue, *Contre Léocrate, Fragments*, texte établi et traduit par F. Durrbach, Paris (CUF), 1971.

Lysias, *Discours* I : *Discours I-XV*, texte établi et traduit par L. Gernet, M. Bizos, Paris (CUF), 1955.

Lysias, *Discours* II : *Discours XVI-XXXV et fragments*, texte établi et traduit par L. Gernet, M. Bizos, Paris (CUF), 1955.

Pausanias, *Description of Greece*, 4 vol. with an English transl. by W. H. S. Jones and H. A. Ormerod, Cambridge [Ma.] (Lœb), 1977-1988.

Photios, *Bibliothèque* VI : *Codices 242-245*, texte établi et traduit par R. Henry, Paris (CUF), 1971.

Platon, *Œuvres complètes* I : *Hippias majeur, Alcibiade, Apologie de Socrate, Euthyphron, Criton*, texte établi et traduit par M. Croiset, Paris (CUF), 1970.

Platon, *Œuvres complètes* III-1 : *Protagoras*, texte établi et traduit par A. Croiset et L. Bodin, Paris (CUF), 1955.

Platon, *Œuvres complètes* IV-2 : *Le Banquet*, texte établi et traduit par L. Robin, Paris (CUF), 1958.

Platon, *Œuvres complètes* V : *Ion, Ménexène, Euthydème*, texte établi et traduit par L. Méridier, Paris (CUF), 1964.

Platon, *Œuvres complètes* VII-1 : *La République livres IV-VII*, texte établi et traduit par É. Chambry, Paris, 1967 (CUF).

Platon, *"Gorgias" de Platon, suivi de "L'Éloge d'Hélène" de Gorgias*, traduit par St. Marchand et P. Ponchon, Paris, 2016.

Plutarque, *Œuvres morales* I-2 : *Traités 3 à 9 [Comment écouter - Moyens de distinguer le flatteur d'avec l'ami - Comment s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu - Comment tirer profit de ses ennemis - De la pluralité d'amis - De la fortune - De la vertu et du vice]*, texte établi et traduit par R. Klaerr, A. Philippon et J. Sirinelli, Paris (CUF), 1989.

Plutarque, *Œuvres morales* III : *Traités 15 et 16 [Apophtegmes de rois et de généraux – Apophtegmes laconiens]*, texte établi et traduit par F. Fuhrmann, Paris (CUF), 1988.

Plutarque, *Œuvres morales* IV : *Traités 17 à 19 [Conduites méritoires des femmes - Étiologies romaines - Étiologies grecques - Parallèles mineurs]*, texte établi et traduit par J. Boulogne, Paris (CUF), 2002.

Plutarque, *Œuvres morales* V-1 : *Traités 20 à 22 [La fortune des Romains - La fortune ou la vertu d'Alexandre - La gloire des Athéniens]*, texte établi et traduit par F. Frazier et C. Froidefond, Paris (CUF), 1990.

Plutarque, *Œuvres morales* VII-1 : *Traités 27 à 36 [La Vertu peut-elle s'enseigner ? - De la vertu morale - Du contrôle de la colère - De la tranquillité de l'âme - De l'amour fraternel - De l'amour de la progéniture et autres traités]*, texte établi et traduit par J. Dumortier, Paris (CUF), 1975.

Plutarque, *Œuvres morales* VII-2 : *Traités 37 à 41 [De l'amour des richesses - De la fausse honte - De l'envie et de la haine - Comment se louer soi-même sans exciter l'envie - Sur les délais de la justice divine]*, texte établi et traduit par R. Klaerr et Y. Vernière, Paris (CUF), 1974.

Plutarque, *Œuvres morales* VIII : *Traités 42 à 45 [Du destin - Le Démon de Socrate - De l'exil - Consolation à sa femme]*, Paris (CUF), 1980.

Plutarque, *Œuvres morales* IX-1 : *Traité 46 [Propos de Table (Livres I-III)]*, texte établi et traduit par F. Fuhrmann, Paris (CUF), 1996.

Plutarque, *Œuvres morales* IX-3 : *Traité 46 [Propos de Table (Livres VII-IX)]*, texte établi et traduit par F. Frazier et J. Sirinelli, Paris (CUF), 1972.

Plutarque, *Œuvres morales* X : *Traités 47 et 48 [Dialogue sur l'amour - Histoires d'amour]*, texte établi et traduit par M. Cuvigny et R. Flacelière, Paris (CUF), 1980.

Plutarque, *Œuvres morales* XI-1 : *Traités 49 à 51 [Le Philosophe doit surtout s'entretenir avec les grands - À un chef mal éduqué - Si la politique est l'affaire des vieillards]*, texte établi et traduit par M. Cuvigny, Paris (CUF), 1984.

Plutarque, *Œuvres morales* XI-2 : *Traités 52 et 53 [Préceptes politiques - Sur la monarchie, la démocratie et l'oligarchie]*, texte établi et traduit par J.-Cl. Carrière et M. Cuvigny, Paris (CUF), 1984.

Plutarque, *Œuvres morales* XII-1 : *Traités 54 à 57 [Il ne faut pas s'endetter - Vies des dix orateurs - Comparaison d'Aristophane et de Ménandre - De la malignité d'Hérodote]*, texte établi et traduit par M. Cuvigny et G. Lachenaud, Paris (CUF), 1981.

Plutarque, *Vies* I : *Thésée – Romulus, Lycurgue – Numa*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1958.

Plutarque, *Vies* III : *Périclès – Fabius Maximus, Alcibiade – Coriolan*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1964.

Plutarque, *Vies* IV : *Timoléon – Paul-Émile, Pélopidas – Marcellus*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1967.

Plutarque, *Vies* V : *Aristide – Caton l'Ancien, Philopoemen – Flaminius*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1969.

Plutarque, *Vies* VI : *Pyrrhos – Marius, Lysandre – Sylla*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1971.

Plutarque, *Vies* VII : *Cimon – Lucullus, Nicias – Crassus*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1972

Plutarque, *Vies* VIII : *Sertorius – Eumène, Agésilas – Pompée*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1973.

Plutarque, *Vies* X : Phocion – Caton le Jeune, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1976.

Plutarque, *Vies* XII : *Démosthène – Cicéron*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1976.

Plutarque, *Vies* XIII : *Démétrios – Antoine*, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1977.

Polybe, *Histoires* IV : *Livre IV*, texte établi et traduit par J. de Foucault, Paris (CUF), 1972.

Polyen, *Gli stratagemmi di Polieno*, introd., trad. e note critiche di El. Bianco, Alessandria, 1997.

Proclus, *Sur le Premier Alcibiade de Platon*, texte établie et traduit par A. Ph. Segonds, vol. I (1985) et II (1986), Paris (CUF).

Pseudo-Xénophon, *Constitution des Athéniens*, texte établi et traduit par D. Lenfant, Paris (CUF), 2017.

Sophistes, *Les Sophistes* I : *Protagoras, Gorgias, Antiphon, Xéniade, Lycophron, Prodicos, L'Anonyme de Jamblique : fragments et témoignages, Critias*, sous la direction de J.-Fr. Pradeau, Paris, 2009.

Strabon, *Géographie* III : *Livres V et VI*, texte établi et traduit par Fr. Lasserre, Paris (CUF), 1967.

Strabon, *Géographie* V : *Livre VIII*, texte établi et traduit par R. Baladié, Paris (CUF), 1978.

Xénophon, *Mémorables* I : *Introduction générale, Livre I*, texte établi par M. Bandini et traduit par L.-A. Dorion, Paris (CUF), 2000.

Xénophon, *Helléniques* I : *Livres I-III*, texte établi et traduit par J. Hatzfeld, Paris (CUF), 1949.

Dictionnaires

Chantraine P. (2005), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris [1re édition 1968].

Liddell S., Scott R., Jones H. S. (1996), *A Greek–English Lexicon*, Oxford.

Articles et ouvrages

Adcock F. E. (1947),« Ἐπιτειχισμός in the Archidamian war », *CR*, 61(1), p. 2-7.

Alesse Fr. (2005), « Fonti socratische e stoiche nella *Vita Alcibiadis* », dans Blois, Bons, Kessels *et al.* 2005 vol. II, p. 187-197.

Amit M. (1965), *Athens and the sea. A Study in Athenian sea-power*, Bruxelles.

Ampolo C. (1987a), « La funzione dello Stretto nella vicenda politica fino al termine della guerra del Peloponneso », dans *Lo Stretto: crocevia di culture*, *Atti del XXVI Convegno di studi sulla Magna Grecia*, Taranto, p. 45-71.

Ampolo C. (1987b), « I contributi alla prima spedizione ateniese in Sicilia (427-424 a.C.) », *PP*, 42, p. 5-11.

Aulotte R. (1965), *Amyot et Plutarque : la tradition des "Moralia" au XVI^e siècle*, Genève.

Aurenche O. (1974), *Les Groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros. Remarques sur la vie politique athénienne en 415 av. J.-C.*, Paris.

Babelon J. (1935), *Alcibiade 450-404 av. J.-C.*, Paris.

Bacci G. M. (1998), « Zancle: un aggiornamento », dans M. Bats et B. d'Agostino B (dir.), *Euboica. L'Eubea e la presenza euboica in Calcidia e in Occidente*, Napoli, p. 387-392.

Barbafieri C. (2004), « D'une prétendue molesse : galanterie et modernité de Campistron », *Littéraures classiques*, 52 – automne 2004 (*Campistron et consorts : tragédie et opéra en France (1680-1733)*, éd. par J.-P. Grosperrin), p. 165-192.

Barber G. L. (1935), *The Historian Ephorus*, Cambridge.

Battesti D. (2013), « Intervenir à titre privé dans la diplomatie de sa cité. L'exemple de la paix de Nicias chez Thucydide », *DHA*, supp. 9, p. 39-57.

Battesti D., Leclercq L. (2017), « Les expéditions athéniennes en Sicile, ou la difficulté pour une marine de garder sa supériorité », dans P. Arnaud, Ph. de Souza (dir.), *The Sea in History* I :*The Ancient World / La Mer dans l'Histoire* I : *L'Antiquité*, Woodbridge, p. 443-460.

Bearzot C. (1999), « Euripide, Trasibulo e il dibattito sul richiamo di Alcibiade », dans Luppino-Manes 1999, p. 29-47.

Bearzot C. (1988), « Strategia autocratica e aspirazioni tiranniche. Il caso di Alcibiade », *Prometheus*, 14, p. 39-57.

Béquignon Y., Will Éd. (1950), « Observations sur le décret de 425 relatif à la taxation du tribut », *RA*, 35, p. 5-34.

Bernabò Brea L. (1957), *Sicily before the Greeks*, London.

Bertrand J.-M. (2007), « À propos de l'identification des personnes dans la cité athénienne classique », dans Couvenhes, Milanezi 2007, p. 201-214.

Bibicou H. (1958), « Problèmes de la marine byzantine », *Annales*, 13(2), p. 327-338.

Bloedow E. F. (1992), « Alcibiade "brillant" or "intelligent" », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 41, p. 139-157.

Bloedow E. F. (1991a), « *Alcibiades*: a review article », *AHB*, 5, p. 17-29 [compte rendu de Ellis 1989]

Bloedow E. F. (1991b), « “An Alexander in the wrong place”: Alcibiades “the ablest of all the sons of Athens”? », *SCO*, 41, p. 1991-216.

Bloedow E. F. (1991c), « On “nurturing lions in the state”: Alcibiades’ entry on the political stage in Athens », *Klio*, 73, p. 49-65.

Bleodow E. F. (1991d), « Phrynichus the “intelligent” Athenian », *AHB*, 5, p. 89-100.

Bloedow E.F. (1973), *Alcibiades reexamined*, Wiesbaden.

Blois, Bons, Kessels *et al.* (dir) (2005), *The Statesman in Pultarch’s works* I : *Plutarch’s statesman and his aftermath: political, philosophical* ; II : *The statesman in Plutarch’s Greek & Roman “lives”*, Leiden-Boston.

Boblaye É. Le Puillon de (1836), *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée*, Paris.

Bocksberger S. (1981), « Un ajout dans le discours d’Athènes d’Alcibiade : Thucydide, VI, 16, 4-5 », *Études de lettres*, 4(2), p. 37-56.

Boëldieu-Trevet J. (2007), *Commander dans le monde grec au V^e siècle avant notre ère*, Besançon.

Bonnin G. (2015), *De Naxos à Amorgos : l’impérialisme athénien vu des Cyclades à l’époque classique*, Bordeaux.

Bouvier D. (2010), « Thucydide et Voltaire : enjeux et constructions d’une filiation problématique », dans Fromentin, Gotteland et Payen 2010, p. 693-706.

Bresson A. (2008), *L’Économie de la Grèce et des cités (fin V^e-I^er siècle a.C.)* II : *Les espaces de l’échange*, Paris.

Brun P. (2017), « Du choix des ambassadeurs dans la cité d’Athènes : l’exemple de l’ambassade de 346 », dans Guelfucci, Queyrel Bottineau 2017, p. 659-676.

Brun P. (2005), *Impérialisme et démocratie à Athènes. Inscriptions de l’époque classique*, Paris.

Brun P. (1999), « Le financement des opérations militaires dans la guerre des cités (V^e-VI^e siècles) », dans P. Brun (éd.), *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490-322)*, Paris.

Brun P. (1987), « Hyperbolos, la création d'une “légende noire” », *DHA*, 13, p. 183-198.

Brun P. (1983), *“Eisphora”, “Syntaxis”, “Stratiotika”. Recherches sur les finances militaires d'Athènes au IV^e siècle av. J.-C.*, Besançon.

Brunt P. A. (1952), « Thucydides and Alcibiades », *REG*, 65(304-305), p. 59-96.

Burelli Bergese L. (1990), « In margine a Thuc., 5, 47, 6 (il triobolo 'eginetico') », *ASNP*, 20-4, p. 767-777.

Caire E. (2017), « Entre démocratie et oligarchie. Les enjeux politiques de la définition du *dèmos* à Athènes au V^e^ siècle », *Cahiers d'études romanes*, 17 [= Th. Picquet, P. Gandoulphe, G. Gómez (ed.), *Le peuple : téhories, discours et représentations*, actes du colloque international, 10-12 mars 2016 Aix-en-Provence], p. 41-55.

Caire E. (2016), *Penser l'oligarchie à Athènes aux V^e^ et IV^e^ siècles. Aspects d'une idéologie*, Paris.

Canfora L. (1994), *Histoire de la littérature grecque : d'Homère à Aristote*, Paris.

Canfora L. (1982), « L'"Apologie" d'Alcibiade », *REG*, 95(450-451), p. 140-144.

Carlier P. (1995), *Le IV^e^ siècle grec : jusqu'à la mort d'Alexandre*, Paris.

Carrière J.-Cl. (1983), *Le carnaval et la politique. Une introduction à la comédie grecque suivie d'un choix de fragments*, Besançon [2^e^ édition].

Casevitz M. (1998), « Note sur le vocabulaire du privé et du public », *Ktèma*, 23, p. 39-46.

Castoriadis C. (2011), *Ce qui fait la Grèce* III : *Thucydide, la force et le droit (séminaires 1984-1985)*, Paris.

Castoriadis C. (1986), « La *polis* grecque et la création de la démocratie », *Le Débat*, Paris, p. 126-144.

Cataldi S. (1987), « I prescritti dei trattati ateniesi con Reggio e Leontini », *AAT*, 121, p. 63-72.

Cavaillé J.-P. (2006), « Antonio Rocco, Alcibiade enfant à l'école. Clandestinité, irréligion et sodomie », *Tangence*, 81 (*Libertinage et clandestinité à l'âge classique*, éd. par S. Charles), p. 15-38.

Chaniotis A., Ducrey P. (dir.) (2002), *Army and Power in the Ancient World*, Stuttgart.

Cawkwell G. (2011), « Thucydides' Judgment of Periclean Strategy », dans *Cyrene to Chaeronea: Selected Essays on Ancient Greek History*, Oxford, p. 134-150 [= *YCS*, 24, 1967, p. 53-70 et consultable en ligne : http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:osobl/9780199593286.001.0001/acprof-9780199593286-chapter-8]

Couvenhes J. Chr., Milanezi S. (dir.) (2007), *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, actes du colloque international (Tours 7 et 8 mars 2005), Tours.

Cuénin M. (1979), *Madame de Villedieu (Marie-Catherine Desjardins 1640-1683) : roman et société sous Louis XIV*, thèse de doctorat soutenue en 1976 à Paris IV.

Cuniberti G. (2017), « Traître ou bienfaiteur ? Le citoyen « spécial » devant le peuple et la loi d'Athènes », dans Guelfucci, Queyrel Bottineau 2017, p. 677-693.

Daubies M. (1975), « Edmund F. Bloedow, *Alcibiades reexamined* », *AC*, 44(1), p. 342-344.

Daux G. (1965), « Deux stèles d'Acharnes », dans *Charistīrion eis Anastásion K. Orlándon*, t. I, Athènes, p. 78-90.

Daux G. (1937), « Alcibiade, proxène de Lacédémone (Thuc. V, 43, 2 et VI, 89, 2) », dans *Mélanges offerts à A.M. Desrousseaux par ses amis et ses élèves*, Paris, p. 117-122.

Delaunois M. (1978), « Les leçons d'Alcibiade », *Les Études classiques*, 46(2), p. 113-126.

Delebecque, Éd. (1975), « Alcibiade selon le Xénophon des *Helléniques* », dans *Actes du IX^e^ Congrès de l'Association Guillaume Budé*, Paris, p. 177-183.

Delebecque Éd. (1967a), *Thucydide livre VIII*, Aix-en-Provence.

Delebecque Éd. (1967b), « Une fable d'Alcibiade sur le mythe d'une flotte (Thucydide, VIII, 108) », *Annales de la faculté des lettres et des sciences humaines d'Aix*, 43, p. 13-41.

Delebecque Éd. (1967c), « Alcibiade au théâtre d'Athènes à la fin de la guerre du Péloponnèse », *Dionisio: Rivista Trimestriale di Studi sul Teatro Antico*, 41, p. 354-362.

Delebecque Éd. (1965), *Thucydide et Alcibiade*, Aix-en-Provence.

De Luna M. E. (2009), « Camarina sub-colonia di Siracusa: dalla fondazione al conflitto », dans Lombardo, Frisone 2009, p. 75-86.

Déprats J.-M. (éd.) (2002), *Shakespeare. Œuvres complètes* II : *Tragédies* II : *Le roi Lear, Timon d'Athènes, Antoine et Cléopâtre, Coriolan*, Paris.

Descat R. (1995), « Marché et tribut : l'approvisionnement des Dix-Mille », *Pallas. Revue d'études antiques*, 43, p. 99-108.

Desgraves L. (1991), *Montesquieu. Pensées ; Le Spicilège*, Paris.

De Vido S. (dir.) (1991), « Appendice », *ASNP*, XXI (3-4), p. 929-994.

Dittenberger W. 1902, « Die Familie Des Alkibiades' », *Hermes*, 37, p. 1-13.

Duff T. E., « The First Five Anecdotes of Plutarch's *Life of Alcibiades* », dans Blois, Bons, Kessels *et al.* 2005 vol. II, p. 157-166.

Ellis W. M. (1989), *Alcibiades*, London-New York.

Fantasia U. (2016), « Les inconvénients de l'histoire universelle : la Grèce du V^e^ siècle dans l'*Épitomé* de Justin », communication prononcée à l'Université de Franche-Comté dans le cadre du colloque transfrontalier et international *Passeurs de savoirs*, organisé à Besançon les 26-28 septembre 2013 par le Pôle Recherche-Formation de l'ISTA (Actes en attente de parution). [Une version élargie et mise à jour est accessible en ligne : http://www.academia.edu/34914923/Les_inconvénients_de_l_histoire_universelle_la_Grèce_du_Ve_siècle_dans_l_Épitomé_de_Justin]

Fantasia U. (2010), « Strategie militari e strategie narrative in Tucidide: la Grecia occidentale nella guerra archidamica », *CEA*, 47, p. 283-327.

Fisher N. R. E (1992), *Hybris. A study in the Values of Honour and Shame in Ancient Greece*, Warminster.

Flament Chr. (2007), *Une économie monétarisée : Athènes à l'époque classique (440-338). Contribution à l'étude du phénomène monétaire en Grèce ancienne*, Louvain-Namur-Paris-Dudley Ma.

Fontana A., Tabet X. (2004), *Machiavel. Discours sur la première décade de Tite-Live*, Paris.

Fornara Ch. (1975), « Edmund F. Bloedow. *Alcibiade Reexamined*. (Historia: Einzelschriften 21) Wiesbaden: Franz Steiner Verlag GmbH. 1973. Pp. 90. DM 24 », *The American Historical Review*, 80(3), p. 618.

Foti G. (1972), « L'attività archeologica in Calabria », dans *Le genti non greche della Magna Grecia*, *Atti del XI Convegno di studi isulla Magna Grecia*, Napoli, p. 421-432.

Foti G. (1970), « L'attività archeologica in Calabria », dans *La Magna Grecia nel mondo ellenistico*, *Atti del IX Convegno di studi sulla Magna Grecia*, Napoli, p. 159-169.

Fouchard A. (1997), *Aristocratie et démocratie. Idéologies et sociétés en Grèce ancienne*, Besançon.

Frazier Fr. (2001), « Prestige et autorité de l'homme d'État chez Thucydide », *Ktèma*, 26, p. 237-256.

Frazier Fr. (1997), « Réunion et délibération. La représentation des assemblées chez Thucydide », *Ktèma*, 22, p. 239-255.

Frazier Fr. (1996), *Histoire et morale dans les "Vies parallèles" de Plutarque*, Paris.

Frazier Fr. (1993), « Remarques autour du pouvoir personnel dans les *Vies Parallèles* de Plutarque », *Ktèma*, 18, p. 49-66.

Freitag K. (2000), *Der Golf von Korinth. Historisch-topographische Untersuchungen von der Archaik bis in das 1. Jh. V. Chr.*, München.

Fromentin V., Gotteland S. Payen P. (dir.) (2010), *Ombres de Thucydide la réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*, actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mars 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008, Bordeaux.

Furley W.D. (1989), « Andokides IV ('Against Alkibiades'): Fact or Fiction? », *Hermes*, 117, p. 138-156.

Fustel de Coulanges N. D. (1927), *La Cité antique*, Paris.

Gabrielsen V. (2002), « The Impact of Armed Forces on Government and Politics in Archaic and Classical Greek Poleis: A Response to Hans van Wees », dans Chaniotis, Ducrey 2002, p. 83-98.

Gabrielsen V. (1994), *Financing the Athenian fleet: public taxation and social relations*, Baltimore.

Gentili B., Pinzone A. (dir.) (2002), *Messina e Reggio nell'antichità: storia, società, cultura*, Messina.

Giraud J.-M. (1998), « L'Alcibiade de Thucydide et de Xénophon », *Mètis*, 13, p. 383-400.

Glotz G. (1948), *Histoire grecque* II : *La Grèce au V^e siècle*, avec la collaboration de R. Cohen, Paris [4^e édition].

Glotz G. (1928), *La Cité grecque*, Paris.

Gouhier H. (1983), *Rousseau et Voltaire. Portraits dans deux miroirs*, Paris.

Gribble D. (1997), « Rhetoric and History in [Andocides] 4, against Alcibiades », *CQ*, 47(2), p. 367-391.

Gribble D. (1999), *Alcibiades and Athens. A Study in Literary Presentation*, Oxford.

Gros É. (1926), *Philippe Quinault : sa vie, son œuvre*, Paris.

Grote G. (1866), *Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération d'Alexandre le Grand*, tomes VIII-XII, Paris [trad. de A.-L. de Sadous].

Guelfucci M.-R. (2018), « Eschine, *Contre Timarque* », dans P. Sauzeau et M.-R. Guelfucci, *Silves grecques 2018-2019 : Homère, "Odyssée", chants XIII et XIV, Eschine, "Contre Timarque"*, Neuilly, p. 135-248.

Guelfucci M.-R., Queyrel Bottineau A. (dir.) (2017), *Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité*,Besançon (= *DHA*, supp. 17).

Hamel D. (2012), *The Mutilation of the Herms. Unpacking an Ancient Mystery*.

Hansen M. H, Nielsen Th. H. (éds) (2004), *An inventory of archaic and classical « poleis »*, Oxford-New York.

Hanson V. D. (2008), *La guerre du Péloponnèse*, Paris.

Hatzfeld J. (1951), *Alcibiade. Étude sur l'histoire d'Athènes à la fin du V^e siècle*, Paris [2^e édition].

Hauvette-Besnault A. (1885), *Les stratèges athéniens*, Paris.

Heftner H. (2000), « Zur Datierung der Ostrakisierung des Hyperbolos », *RSA*, n° 30, p. 27-45.

Hemmerdinger B. (1948), « La division en livres de Thucydide », *REG*, 61, p. 104-117.

Herman G. (1990), « Treaties and Alliances in the World of Thucydides », *PCPhS*, 36, p. 83-102.

Hornblower S. (2010), *Thucydidean Themes*, Oxford.

Hornblower S. (2000), « Thucydides, Xenophon, and Lichas: were the Spartans excluded from the Olympic Games from 420 to 400 B.C.? », *Phoenix*, 54 (3-4), p. 212-225 [reproduit dans Hornblower 2010].

Houssaye H. (1873), *Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des Trente tyrans*, vol. I-II, Paris.

Huart P. (1973), *ΓΝΩΜΗ chez Thucydide et ses contemporains (Sophocle, Euripide, Antiphon, Andocide, Aristophane). Contribution à l'histoire des idées à Athènes dans la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C.*, Paris.

Humm M. (2005), « Pythagore, Numa et la Concorde : La dimension idéologique de la réforme des tribus d'Appius Claudius Caecus », dans *Appius Claudius Caecus : La République accomplie*, Rome, p. 541-600.

Kagan D. (1981), *The Peace of Nicias and the Sicilian expedition*, Ithaca-London.

Kagan D. (1962), « Argive Politics and Policy after the Peace of Nicias », *CPh*, 57(4), p. 209-218.

Kagan D. (1960), « Corinthian Diplomacy after the Peace of Nicias », *AJPh*, 81(3), p. 291-310.

Kallet L. (2004), « Epigraphic Geography: The Tribute Quota Fragments Assigned to 421/0-415/4 B.C. », *Hesperia*, 73(4), p. 465-496.

Kallet L. (2001), *Money and the Corrosion of Power in Thucydides: The Sicilian Expedition and its Aftermath*, Berkeley.

Kallet-Marx L. (1993), *Money, Expense and Naval Power in Thucydides' History 1-5. 24*, Berkeley.

Kebric R. B. (1976), « Implications of Alcibiades'Relationship with Endius », *Mnemosyne*, 29(1), p. 72-78

Kelly Th. (1974), « Argive Foreign Policy in the Fifth Century B.C. », *CPh*, 69(2), p. 81-99.

Kelly Th. (1972), « Cleobulus, Xenares, and Thucydides' Account of the Demolition of Panactum », *Historia: Zeitschrift fu ̈ r Alte Geschichte*, 81(3), p. 159-169.

Kowalski J.-M. (2014), « Thucydide, témoin des opérations navales dans la première phase de la guerre du Péloponnèse (431-415 av. J.-C.) », *DHA*, 40(1), p. 27-51.

Lafargue Ph. (2013), *Cléon. Le guerrier d'Athéna*, Bordeaux.

Lang M. L. 1990, *The Athenian agora: results of the excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens, XXV: Ostraka*, Princeton.

Langlois E. 1896, « Archipiada », dans *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*, Mâcon, p. 173-179.

Larivée A. (2005), « Malaise dans la cité. *Éros* et tyrannie au livre IX de la *République* », dans M. Dixsaut (dir.), *Études sur la "République" de Platon* 1 : *De la justice. Éducation, psychologie, politique*, avec la coll. d'A. Larivée, Paris, p. 168-197.

Laurens P. (2002), *Marsile Ficin. Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'amour*, Paris.

Legon R. P. (1969), « The Peace of Nicias », *Journal of Peace Research*, 6(4), p. 323-334.

Lévêque P., Vidal-Naquet P. (1964), *Clisthène l'Athénien*, Paris.

Lenfant D. (2003), « Des décrets contre la satire : une invention de scholiaste ? (Pseudo-Xén. II, 18, *schol. Ach.* 67, *schol. Av.* 1297) », *Ktèma*, 28, p. 5-31.

Lévy Éd. (2009), « Remarques thucydidéennes », *Ktèma*, 34, p. 399-419.

Lévy Éd. (1976), *Athènes devant la défaite de 404. Histoire d'une crise idéologique*, Paris.

Loicq-Berger M.-P. (2005), « Survie d'un lion : Alcibiade. 1re partie : le dossier littéraire », *FEC*, 10 (http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/10/Lion/Lion1.html).

Lombardo M., Frisone F. (dir.) (2009), *Colonie di colonie: le fondazioni sub-coloniali greche tra colonizzazione e colonialismo*, Taranto.

Lonis R. (1991), « La réintégration des exilés politiques en Grèce : le problèmes des biens », dans P. Goukowsky et Cl. Brixhe (dir.), *Hellénika Symmikta. Histoire, archéologie, épigraphie*, Nancy, p. 91-109.

Loraux N. (2001), « Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 13, p. 17-42

Luppino-Manes E. (cura di) (1999), *Aspirazione al concenso e azione politica in alcuni contesti di fine V sec. a. C.: il caso di Alcibiade*, seminario interdisciplinare Cattedre di Storia Greca e di Epigrafia Greca (Chietti, 12-13 marzo 1997), Alessandria.

— dont « J. de Romilly, *Alcibiade*, trad. it., Milano 1997 (pp. 206 + note) », p. 103-108.

Luria S. (1926) « Eine Politische Schrift des Redners Antiphon aus Rhamnus », *Hermes*, 61(3), p. 343-348.

Macé A. (éd.) (2012), *Choses privées et chose publique en Grèce ancienne. Genèse et structure d' un système de classification*, Grenoble.

Maddolli G. (1980), « Il VI e V secolo », dans E. Gabba, G. Vallet (dir.), *La Sicilia antica*, II vol. 1, Napoli, p. 1-102.

Maillard J.-F., Kecskeméti J., Portalier M. (1995), *L'Europe des humanistes (XIVe-XVIIe siècles)*, Paris.

Marinovitch L. P. (1988), *Le mercenariat grec au IVe siècle avant notre ère et la crise de la "polis"*, Besançon [traduction française par J. et Y. Garlan de *Grečeskoe naëmničestvo IV v. do n.è. i krizis polisa*, Moscou, 1975].

McBrayer G. A. (2017), « Corrupting the Youth: Xenophon and Plato on Socrates and Alcibiades », *Kentron*, 33, p. 75-90.

McGregor M. F. (1965), « The Genius of Alkibiades », *Phoenix*, 23, p. 269-277.

Méautis G. (1964), *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Neuchâtel-Paris.

Meiggs R. (1982), *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World*, Oxford.

Meiggs R. (1972), *The Athenian Empire*, Oxford.

Menu M. (1994), « Thucydide (VI, 9-18) : Rhétorique, sociologie et politique », dans J.-M. Galy et A. Thivel (dir.), *La Rhétorique grecque*, actes du colloque "Octave Navarre", 3e colloque international sur la pensée antique organisé par le CRHI (17-19 décembre 1992), Nice, p. 131-145.

Meritt B. D. (1932), *Athenian financial documents of the fifth century*, Ann Arbor.

Meritt B.D., West A.B. (1934), *The athenian assessment of 425 B.C.*, Ann Arbor.

Mervaud Chr. (1985), *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des lumières 1736-1778*, Oxford.

Michelet J. (1833), *Histoire romaine* I : *République*, Paris [2e édition revue et augmentée].

Migeotte L. (2014), *Les Finances des cités grecques aux périodes classique et hellénistique*, Paris.

Ministère de la marine et des colonies (1841), *Annales maritimes et coloniales*, t. I, 25e année, 2e s., 1841.

Moggi M. (1993), « I "Proxenoi" e la guerra nel V secolo a. C. », dans Éd. Frézouls, A. Jacquemin (éds), *Les relations internationales dans l'antiquité*, actes du colloque de Strasbourg (15-17 juin 1993), Paris, p. 143-159.

Morrison J. S., Coates J. F., Rankov N. B. (2000), *The Athenian Trireme. The History and Reconstruction of an Ancient Greek Warship*, Cambridge [Seconde édition].

Mossé Cl. (1995), « Chateaubriand et la démocratie athénienne », dans P. Lévêque, J.-P. Vernant, Sp. Spathis (éds), *Clisthène et la démocratie athénienne. Actes du Colloque de la Sorbonne tenu le 15 janvier 1994*, Besançon, p. 37-47.

Nestle W. (1942), *Vom Mythos zum Logos, die Selbstentfaltung des griechischen Denkens von Homer bis auf die Sophistik und Sokrates*, Stuttgart, p. 371-400.

Nývlt P. (2014), « *Alcibiades: Athenian Playboy, General and Traitor* by P. J. RHODES; *Alkibiades: Staatsmann und Feldherr* by HERBERT HEFTNER », *Listy filologické / Folia philologica*, 137 (1/2), p. 167-170.

Orfanos Ch., « Cléon romanesque », dans Fromentin, Gotteland et Payen 2010, p. 601-612.

Pacini C. (2005-2008), *Alcibiade tra letteratura e storia. Studio sulle rappresentazioni letterarie di Alcibiade con una appendice sull'omonima Vita plutarchea*, tesi di dottorato in filologia greca, coor. Pr. R. Tosi. Consultable en ligne : http://amsdottorato.unibo.it/2090/1/Pacini_Costanza_TESI.pdf

Pébarte Chr. (2011), « L'empire athénien est-il toujours un empire comme les autres ? », *DHA*, supp. 5, *La notion d'empire dans les mondes antiques. Bilan historiographique* (Journée de printemps de la SOPHAU, 29 mai 2010)., p. 55-88.

Pemberton E. G. (1981), « Dedications by Alkibiades and Thrasyboulos », *ABSA*, 76, p. 309-321.

Péré-Noguès S. (2016), « Les symmachies en Sicile des expéditions d'Athènes à la stratégie de Timoléon », *DHA*, supp. 16, p. 97-112.

Piérart M. (2003), « Genèse et développement d'une ville à l'ancienne : Argos », dans M. Reddé (éd.), *La naissance de la ville dans l'Antiquité*, Paris, p. 49-70.

Pippin A. (1956), « The *Demioprata* of Pollux X », *Hesperia*, 25, p. 318-328.

Pitéros Chr. I. (1998), « Συμβολή στην αργειακή τοπογραφία. Χώρος, οχυρώσεις, τοπογραφία και προβλήματα », dans A. Pariente et G. Touchais (éd.), *Argos et l'Argolide. Topographie et urbanisme*, p. 179-211 [avec un résumé détaillé en français p. 197-198].

Plommer H. (1978), « *Das Pompeion und seine Nachfolgerbauten* by Wolfram Hoepfner, F. W. Hamdorf, J. Frel, A. Hönle, G. Hübner, Chr. Mortzos and J. Touratsolou », *Gnomon*, 50(7), p. 662-667.

Pontier P. (2010), « Grote et la réception de Thucydide en France sous la II^e^ République et le Second Empire », dans Fromentin, Gotteland et Payen 2010, p. 635-648.

Pontier P. (2006), *Trouble et ordre chez Platon et Xénophon*, Paris.

Pouilloux J., Salviat Fr. (1983), « Lichas, Lacédémonien, archonte à Thasos, et le livre VIII de Thucydide », *CRAI*, 127-2, p. 376-403.

Pownall Fr., « Aristodemos (104) », dans *BNJ*. Ressource en ligne : http://referenceworks.brillonline.com.janus.biu.sorbonne.fr/entries/brill-s-new-jacoby/aristodemos-104-a104

Prandi L. (1999), « Alla ricerca del consenso perduto. Alcibiade e i Misteri Eleusini », dans Luppino-Manes 1999, p. 49-56.

Prestianni Giallombardo A. M. (2009), « Zancle e le colonie zanclee », dans Lombardo, Frisone 2009, p. 267-276.

Pretalli M. (2013), « Su bon usage des Anciens. L'espionnage technique chez les militaires italiens au XVI^e siècle », *DHA*, supp. 9, p. 231-249.

Price J. J. (2001), *Thucydides and Internal War*, Cambridge.

Pritchett K. W. (1953), « The Attic Stelai, Part I », *Hesperia*, 22(4), p. 225-299.

Queyrel Bottineau A. (2010), *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du v^e siècle*, Bordeaux.

Queyrel A. (2007) « Dissimulation, ententes politiques et revirements dans l'Athènes du v^e siècle », dans Couvenhes, Milanezi 2007, p. 75-139.

Raubitschek A. E. (1975), « Edmund F. Bleodow, *Alcibiades Reexamined*. (Historia – Einzelschriften, 21.) Wiesbaden: Franz Steiner Verlag. 1973. Pp. 90. DM 24 (paper) », *The Classical World*, 68(6), p. 391.

Raubitschek A. E. (1948), « The Case against Alcibiades (Andocides IV) », *TAPhA*, 79, p. 191-210.

Rhodes P. J. (2011), *Alcibiades: Athenian playboy, general and traitor*, Barnsley.

Rhodes P. J. (1994), « The Ostracism of Hyperbolus », dans R. Osborne, S. Hornblower (eds), *Ritual, Finance, Politics. Athenian Democratic Accounts Presentend to David Lewis*, Oxford, p. 85-98.

Rizza G. (1959), « Scoperta di una città antica sulle rive del Simeto: Etna-Inessa? », *PP*, 14, p. 465-474.

Robert L. (1938), « Le serment des éphèbes athéniens », dans Robert L., *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, p. 296-307.

Robertson N. (1980), « The Sequence of Events in the Aegean in 408 and 407 B.C. », *Historia*, 29(3), p. 282–301.

Roman Ag. (2012), « Thucydide », dans Macé 2012, p. 341-366.

Romilly J. de (2005), L'Invention de l'histoire politique chez Thucydide, Paris.

— dont « Les problèmes de politique intérieure dans l'œuvre de Thucydide » p. 133-146.

— dont « Alcibiade et le mélange entre jeunes et vieux. Politique et médecine », p. 147-156.

— dont « Le thème du prestige dans l'œuvre de Thucydide », p. 175-190.

Romilly J. de (1995), *Alcibiade ou les dangers de l'ambition*, Paris.

Romilly J. de (1954), « Les modérés athéniens vers le milieu du IVe siècle : échos et concordances », *REG*, 67(316-318), p. 327-354.

Romilly J. de (1951), *Thucydide et l'impérialisme athénien : la pensée de l'historien et la genèse de l'œuvre*, Paris [2e édition].

Rubel A. (2002), « Droits de douane et Empire. Les Athéniens dans le Bosphore », dans M. Faudot, Arl. Fraysse et Ev. Geny, *Pont Euxin et commerce : la genèse de la "route de la soie". Actes du IXe Symposium de Vani (Colchide, 1999)*, Besançon, PUFC.

Sakkélion (1877), « Εκ των ανεκδότων της Πατμιακής Βιβλιοθήκης. Scholies de Démosthène et d'Eschine d'après un manuscrit inédit de Patmos », *BCH*, 1, p. 137-155.

Salcedo Parrondo M. (2005), « Retórica visual y carácter político, *Alc.* 10: un modelo negativo de *enargeia* », dans Blois, Bons, Kessels *et al.* 2005 vol. II, p. 179-186.

Salmon E. T. (1946), « The belated Spartan occupation of Decelea. An explanation », *CR*, 60(1), p. 13-14.

Salmon J. B. (1984), *Wealthy Corinth. A History of the City to 338 B.C.*, Oxford.

Schmitt-Pantel P. (2009), *Hommes illustres : moeurs et politique à Athènes au Ve siècle*, Paris.

Schmitt-Pantel P. (2007), « L'entrée dans la vie publique des "hommes illustres" à Athènes au Ve siècle à partir des *Vies* de Plutarque », dans Couvenhes et Milanezi 2007, p. 57-73.

Schmitt-Pantel P., Polignac F. de (éd.) (1998), *Public et Privé en Grèce ancienne : lieux, conduites, pratiques*, [= *Ktèma*, 23].

Schubert Ch. (2014), « Aristodemos (Codex Parisinus Supplementum Graecum 607, fol. 83v-85r ; 86v–87v) : ein neuer griechischer Atthidograph? », *Klio*, 96(1), p. 1-25.

Seager R. (1976), « After the Peace of Nicias: Diplomacy and Policy, 421-416 B.C. », *CQ*, 26(2), p. 249-269.

Séchan L. (1966), « Deux grandes figures athéniennes : Thucydide, Alcibiade », *REG*, 79 (374-375), p. 482-494.

Spigo U. (2002), « Rapporti fra Lipari e l'area dello Stretto di Messina nel IV secolo a.C. e nella prima età ellenistica », dans Gentili, Pinzone 2002, p. 48-82.

Storey I. C. (2003), *Eupolis. Poet of old comedy*, Oxford.

Stuttard D. (2018), *Nemesis. Alcibiades and the fall of Athens*, Cambridge [Mass.].

Thuasne L. 1911, *Villon et Rabelais. Notes et commentaires*, Paris, p. 22-39.

Tréziny H. (1999), « Les fortifications grecques en Occident à l'époque classique (491-322 av. J.-C.) », *Pallas*, 51, p. 241-282.

Vallet G. (1958), *Rhégion et Zancle. Histoire, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*, Paris.

Vanderpool E. 1952, « The Ostracism of the Elder Alkibiades' », *Hesperia*, 21, p. 1-8.

Verdegem S. (2005), « *De Gloria Alcibiadis*. Alcibiades' Military Value and its Relation to his *Doxa* in Plutarch's *Alcibiades* », dans Blois, Bons, Kessels *et al*. 2005 vol. II, p. 167-178.

Vickers M.J. (2008), *Sophocles and Alcibiades: Athenian politics in ancient Greek literature*, Stocksfield.

Vickers M.J. (2000), « Alcibiades and Aspasia: notes on the Hippolytus », *DHA*, 26(2), p. 7-17.

Vickers M.J. (1999), « Alcibiades and Melos: Thucydides 5, 84-116 », *Historia*, 48, p. 265-281.

Vickers M.J. (1995), « Alcibiades at Sparta: Aristophanes Birds », *CQ*, 45/2, p. 339-354.

Vickers M.J. (1994), « Alcibiades and Critias in the Gorgias: Plato's "fine satire" », *DHA*, 20(2), p. 85-112.

Vickers M.J. (1993), « Alcibiades in Cloudedoverland », dans R.M. Rosen, J. Farrel (éds), *Nomodeiktes: Greek studies in honor of Martin Ostwald*, Ann Arbor (Mich.), p. 603-618.

Vickers M.J. (1989a), « Alcibiades on stage: Thesmophoriazusae and Helen », *Historia*, 38, p. 41-65.

Vickers M.J. (1989b), « Alcibiades on stage: Aristophanes' Birds », *Historia*, 38, p. 267-299.

Vickers M.J. (1987), « Alcibiades on stage: Philoctetes and Cyclops », *Historia*, 36, p. 171-197.

Wallinga H. T. (1993), *Ships and sea-power before the great Persian War: the ancestry of the ancient triteme*, Leiden-New York.

Weil H. (1893), « Les Hermocopides et le peuple d'Athènes », *REG*, 6(23), p. 317-321.

Weil R. (1983), « Socrate au début des *Helléniques* », dans *Mélanges Édouard Delebecque*, Aix-en-Provence, p. 467-475.

Weil R. (1974), « Les documents dans l'œuvre de Thucydide », *L'information littéraire*, 26, p. 24-32.

Wescher Ch. (1867a), « Fragments inédits de l'historien grec Aristodème. Partie 1 », *RA*, 16, p. 363-368.

Wescher Ch. (1867b), *Poliorcétique des Grecs. Traités théoriques, récits historiques*, Paris.

Wescher Ch. (1868), « Fragments inédits de l'historien grec Aristodème. Partie 2 », *RA*, 17, p. 177-188.

West A.B. (1925), « Aristidean tribute in the assessment of 412 B. C. », *AJA*, 29, p. 135-152.

West A.B. (1926), « The last assessment of the Athenian Empire », *TAPhA*, 57, p. 60-70.

Westlake H. D. (1989), *Studies on Thucydides and Greek history*, Bristol.

Westlake H. D. (1971), « Thucydides and the Uneasy Peace – A Study in Political Incompetence », *CQ*, 21(2), p. 315-325.

Westlake H. D. (1968), *Individuals in Thucydides*, Cambridge.

Westlake H. D. (1958), « Thucydides 2. 65. 11 », *CQ*, 8(1), p. 102-110.

Westlake H. D. (1940), « Corinth and the Argive Coalition », *AJPh*, 61, n° 4, p. 413-421.

Will Éd. (1975), « Notes sur ΜΙΣΘΟΣ », dans J. Bingen, G. Cambier et G. Nachtergael (éds), *Le monde grec : pensée, littérature, histoire, documents : hommages à Claire Préaux*, Bruxelles.

Will Éd. (1972), *Le Monde grec et l'orient* I : *Le V^e siècle (510-403)*, Paris.

Woodhead A. G. (1970), *Thucydides on the Nature of Power*, Cambridge [Mass.].

Zannis A. (2014), *Le Pays entre le Strymon et le Nestos : géographie et histoire (VII-IV^e siècle avant J.-C.)*, Athènes.

Index général

Abydos 47, 48, 64, 83
Acanthe 380
Achille 92, 117
adikia 194, 249
Adimante 73
Agatharchos 202
Agathon 94
Agèsilas 124-126
Agèsippidas 343
Agis 22, 38, 39, 124, 189, 214, 393, 401
Ajax 117
akolasia 212
Alcamène 39
Alcibiade de Phégonte 58, 75, 100, 102, 137
Alcibiade fils 75, 81, 87, 88, 89, 90
Alcibiade, grand-père d'Alcibiade 113
Alcidas 390
Alcméonide 45, 115, 111, 128-129, 133, 135, 137-138
Alexippidas 400
Amorgès 390, 391
Amphipolis 23, 54, 223, 226, 227, 230, 412
Amycla 92
Anaxagore 279, 280, 282, 289
Andocide 78, 80, 81, 87
Androclès 30, 43
Andros 73, 338
Antiphon 69, 76-78, 80, 82, 204, 211-212, 215, 385
Antirhion 345, 347, 349, 350, 351
Antisthène 91-92, 199, 211-212
Antoine 124
Anytos 83, 93, 103, 126, 214
Aïgos-Potamos 49, 84, 103, 375
aparkhè 387
apragmosunè 322
Arachnos, mont 342
archè 182, 186, 192-193, 195, 199-200, 207, 215-216, 303-304, 309, 313-314, 316-325, 327-330
Archènomos 73
Archestratès 84
Archestratidès 89
Archidamos 54, 380, 417
Archippos 70, 73, 75, 76, 87
Archonidès d'Herbita 325
Argilos 380, 386-387, 389
Arginuses, bataille des 47, 49, 72, 101
Argos 22-24, 29, 34, 54, 63, 187, 220, 222-224, 232-235, 237, 257, 262-263, 333-337, 339-346, 375, 398, 415
Aristide 380, 381, 383, 386, 389
Aristodème de Nysa 118
Aristophane 70, 275
Aristophon 213, 262
Aristote 117
Artaphernès 390
Artas, roi des Messapiens 325
Artaxerxès 390
Artaxerxès II 153
Asklépèion 342
Aspasie 282, 284, 285, 286
Aspis 344
Aspromonte 354
Astyochos 40, 42, 398, 403-405, 417, 419
Athénagoras 31, 198
autereta 371-374
Axiochos 96
Bajazet II, sultan 350
Barthélemy, Jean-Jacques 67

Bérgè 386
Bithyniens 420
Brasidas 198, 223, 225-231, 412, 417
Byzance 48, 103, 292, 406, 422
Callaischros 78
Callias 85, 95, 115, 121, 128, 135, 137
Callias, décret de 388
Calliclès 99-100, 171
Callicratidas 406
Calligeitos de Mégare 393, 398
Calydon 348, 350
Camarine 33, 315, 331
Campistron, Jean-Galbert de 150, 152, 153, 154
Caôkinos, fleuve 355, 360
Cardia 47
Carie 390-391, 393, 397
Carthage 164, 188, 197, 321
Caryai 336
Carystos 338, 387
Catane 32-34, 164, 172, 353, 361, 365-368, 379
Catherine II de Russie 160
Caunos 191, 418, 419
Cenchrées 340
Chairéas 204
Chalcè 404
Chalcédoine 48, 64, 420- 422
Chalcideus 39-41, 53, 189, 394, 398, 402
Chalcidiens 223, 230-231, 234, 311
Chalcidique 23, 417
Chariclès 30, 88, 89, 108
Charmide 47, 78
Charoiadès 360
Chateaubriand 277
Chateaubriand, François-René de 67, 161-163, 172, 175, 277
Chedrolos-Arrôlos 386
Chéronée, bataille de 326
Chersonèse 48-49, 103, 420-421
Chios 39-40, 189, 372, 374, 389, 391, 393-394, 401, 404, 407, 421
chrèstos 244
Chrysopolis 422
Cimon 92, 94, 100, 121, 125-127, 172
Cinq Mille 261-262, 269
Clausewitz, Carl von 54
Clazomènes 40, 47, 49, 61
Cléandridas 37
Cléarchos 39
Cléaridas 226, 229-231
Cléarque 406
Cléoboulos 225, 232-233, 235-236, 238
Cléon 15, 18, 27, 75-76, 106, 124, 166-170, 173, 221, 226-227, 229-230, 275, 306-307, 313, 318-319, 321, 323, 326, 328, 347, 381, 383-384, 412, 423, 425
Cléophon 62, 73, 79, 85
Clinias 19, 57, 58, 62-63, 383
Clinias, cousin d'Alcibiade 96
Clinias, frère d'Alcibiade 95
Clisthène 128, 130, 133, 135
Cnémos 281
Cnide 398-399
Colophon 390
Conon 84, 114
Constantin VII Porphyrogénète 67
Corcyre 30, 361
Corcyre, alliance avec 277, 286, 289-290
Corcyre, *stasis* de 183, 195, 198
Corinthe 223-224, 229, 232-235, 238 335, 338, 340-341, 343-344, 348, 350-351, 370
Coriolan 201-202, 214
Coronée, bataille de 383
Cranies 21, 63, 344
Crébillon, Claude-Prosper Jolyot de 67
Crisa, golfe de 350
Critias 47, 69, 76, 78-80, 83, 89, 93, 95, 104-108, 269
Criton 249
Côs 44, 47, 404, 418, 419
Cyclades 304, 322-324
Cyllène 34
Cyrus 49, 220, 392, 406
Cyzique 48, 64, 122, 420, 421, 422
Dacier, Mme 65
Darius 174
Darius II 390-391, 396, 400
Décélie 36-39, 288, 294
Deiniadas 40
Deinomachè 115, 133, 135, 137
Délion 46, 63, 93, 145, 165, 171
Délion, bataille de 119
Démosthène 115, 116, 124
Démosthénès 348, 353, 361, 384, 388, 410, 417
Démostratos 305
Denys de Syracuse 114
Diderot, Denis 142, 155, 156
dikè 245, 247, 251-252
démosios 224
Diodore de Sicile 118
Diodote 198, 307
Diognétos 87
Diomédès 88
Diomédon 40, 43, 404
Dion 223
Douris de Samos 79
Drépanon, cap 348
dunasteia 243
dunatos 244
Égine 335, 339-341
eisphora 388, 423, 424
Éléens 233, 234
elenchos 283

Éleusis, épistates d' 295
Éleusis, mystères d' 291
Éleusis, Pompeion d' 297
Éleusis, procession d' 201, 291, 293-294, 296-297
Élis 220, 223-224, 229, 232, 234, 236-237, 415
Encyclopédie 154-156, 175
Endios 20, 39, 189
Éole, îles d' 358, 361
Épaminondas 125-126
Éphèse 390
Éphore de Cumes 118
épibates 373
Épidaure 21-23, 63, 328-330, 334-344, 346-347, 350, 375, 428
ἐπιτηδεύματα 313, 317
Erasinidès 84
Érythrées 40, 394
Eschine 115, 116
Étéonicos 407
Érasme 141, 143-144, 146, 149, 175
Étéonicos 407
Eumachos 422
Eumolpides 294
Eupatrides 111, 128-132, 135
Euphémos 331
Eupolis 70, 73-76, 107, 272-277, 280, 287
Eurybiade 162
Eurymédon 360-362
Euryptolémos 102
Euthydème 94, 96, 104
Évalas 40
Ficin, Marsile 141, 149
Flaminius 124, 125
Frédéric II de Prusse 158-159
Fustel de Coulanges, Numas Denis 163-164
Gaulle, Charles de 12
Géla 360, 362-363
Gélon 354
génésis 97, 98
Glotz, Gustave 139-140, 163, 165, 170-174
Gorgias 99, 150, 171
Grote, George 139-140, 163, 165-170, 174
Gylippe 37-38, 353, 356, 363, 369-370, 373
Gytheion 296
Hagnon 281
Halex, fleuve 355, 360
Halicarnasse 44, 47, 418-419, 421
Haliées 336, 338-339
Halikyai 325, 329, 363
Hellanicos 121
Hellespont 39, 47-48, 391, 398, 406, 420-421
Héraclée Trachinienne 223, 238
Héraion 22
Hermès, mutilation des 18, 24, 27-30, 50, 59-60, 86-87, 102, 189, 194, 206, 210, 295
Hermionè 225, 336
Hermionide 341
Hermocopides 61
Hermocrate 9, 31, 198, 315, 362-363, 404
Hérodote 153, 162, 173-174
Himère 354, 361, 373
Hipparque 174
Hippias 95, 174, 243, 267
Hippoclès 62
Hipponicos 91, 115, 128, 135, 137
hippotrophia 184
Hitler, Adolf 12
Homère 145, 160
hybris 9, 11-12, 91, 106, 182, 189, 203-213
Hyperbolos 18, 23, 62, 112, 124, 158, 167, 425
Iasos 395, 403-404, 419
idios 224
Inessa 361
Isocrate 80, 89-91
Italie 321, 325
Italie du Sud 353
Jaucourt, Louis de 155-158
kairos 202, 216
Kérykes 128, 137, 294
koinos 224
Kythnos 387
Lachès 22, 63, 187, 196, 354, 357, 360-361
Laispodias 262
Lamachos 25, 32, 172, 305, 363365, 368369, 377, 384, 389, 412
Lampsaque 48
Larisa 344
Léon 20, 43, 404
Léontinoi 305, 325, 359
Lépante 349
Lesbos 39-40
Lessa 342
Leuctres 100
Lichas 22, 394, 397-398, 400, 403, 405
Lipari 358
Locres 31, 351, 355, 360-361
Longs Murs 344, 346
Louis XIV 150
Lumières 149, 154, 158, 161, 175
Lysandre 79, 104, 117, 123-125, 152, 205, 392, 401, 406-407
Lysias 80, 82, 87, 89-90
Lysimachos 116
Machiavel, Nicolas 141-143, 149, 158, 175
Mantinée 415
Mantinée 220, 223-224, 232-234, 236-237, 335, 339, 343-344, 415
Mantinée, bataille de 21-23, 194-195, 327, 333, 344
Mantithéos 292
Marat 162

Marathon 174
Mégabaze 390
Mégaclès 113, 133, 137
Mégare 221, 229, 234, 336
Mégare Hybla 364
Mégariens, décret des 280-281, 289
Mélésias 262
Mélos 24, 54, 63, 112
Mendè 228
Méropide 420
Messine 32, 34-35, 172, 308, 351-354, 356-361, 363-365, 372, 375, 428
Métauros, fleuve 355
Méthana 338, 339
Méthonè de Piérie 387
metrioteroi 248
Michelet, Jules 163-165
Midé 342
Midias 115, 116, 128
Milet 40, 41, 53, 338, 374, 394-396, 401, 405, 417
Miltiade 126-127
Mindaros 367-368
μισθός 396, 407, 410-417
Montaigne, Michel de 141, 143, 145-146, 149, 155
Montesquieu 145, 154-155, 158
Mycale, cap 405
Myrmex 73
Myrrhinikos 62
Mystères, parodie des 18, 24, 27-30, 59-61, 75, 86-87, 90, 189, 206-209, 295
Mytilène 307, 319, 321, 382, 388-390
Naupacte 347-350
Naxos 32, 379
Naxos (en sicile) 353, 357, 361, 365
némésis 11, 182
Nicias 16, 20, 23-27, 32, 35-37, 62-63, 113, 123-125, 142-144, 158, 164-165, 167-169, 171-172, 184-188, 192-197, 215, 303-307, 309-311, 313-316, 318-319, 322-323, 328-330, 338, 340, 343, 345-346, 350, 363-365, 368-369, 377, 379-382, 384, 408-410, 412, 417, 426
Nicias, paix de 19, 21, 54, 56, 112, 124, 380, 397
Nicomachos 73
Nicostratos 22, 63
Nisaïa 230
Notion 49, 56, 64, 102, 104, 107, 390
ochlos 244-245, 261, 269
Olympie, victoires d'Alcibiade à 113
Olympiodore 150
Olynthe 223, 380
onomasti komoidein 272-273, 275-276, 287
Pachès 371-373
Panacton 20
Paralienne 84
paranomia 10, 28, 182, 189, 203, 209-213, 426
Parmisès 390
Patras 335, 339, 344-350
Pausanias 120, 122, 209, 224-225, 227, 233
Pédaritos 404
Pelloro, cap 355
Pélopidas 124, 125, 126
pentécontaétie 17
Perdiccas 412, 417
Périclès 45, 76, 94-95, 100, 108, 120-121, 123-125, 128, 133, 135, 138, 183, 197, 200, 203, 207-208, 220, 239, 244-245, 247, 252-253, 257, 261, 269, 277-284, 286-287, 289, 303-304, 307, 312-313, 315, 317-323, 326, 328-329, 336-337, 343, 347, 426
Πέτρα τῆς Ῥηγίνης 355
Pharnabaze 39, 41, 48, 64, 153, 205
Phasélis 191, 418, 419
Phéax 62, 112
Phérécrate 70, 73-74
Phidias 279-280, 282, 284, 286, 289
philarchos 97
Philinos 62
Philippe de Macédoine 114
Philocharidas 20
Philoctète 371
philodoxia 213
philokerdia 202
philoneikia 200
philonikia 10, 192, 196-198, 201-202, 208, 426
φιλόπολις 36
φιλόπολι, τό 36
philotimia 10, 193, 195-196, 198, 200-202, 208, 212-213, 426
philotimon 97
Phormion 349, 350, 413
phoros 380-381, 384, 387-389, 421-422, 424
Phrynichos 14, 30, 41-43, 162, 173, 189-190, 215, 240-241, 249, 267, 390, 403
Pisandre 30, 267, 390-391, 44
Pisistrate 172
Pissouthnès 390
Platées 417
Platon 78, 91-94
Pleistoanax 226-227
pleonexia 192, 195-196, 198
plèthos 244
polloi 267
Polos 99
Polybe 118
Polycrate 78, 82-83, 93, 96, 104
Polyen 142
Polypeithe de Siphnos 236
Pompée 120, 128
poneroteroi 247, 248

Pont-Euxin 422
Potidée 46, 63, 165, 171, 413, 415
Potidée, siège de 277, 286, 289-290, 388, 412, 415
Prasies 336-337
Proclus 95, 97, 141, 150
Prodicos de Céos 385
prodosia 219
pronoia 13
προσβολή 351, 353
prostatès tou démou 246
Protagoras 95
prothumon, *to* 10, 426
prôtos tôn politôn 269
Pseudo-Andocide 111-113
Pylos 20-21, 63, 226, 228, 234, 241, 306, 344, 361
Pythodore 360-361
Quatre Cents 30, 41, 43, 72, 77, 79-80, 90, 162, 173, 188, 204, 246, 256-263, 267, 269, 418
Quinault, Philippe 150, 152
Renaissance 140, 142, 147, 149, 175
Rhégion 31, 325, 351, 353-356, 359-361, 365-366, 379
Rhion 21, 341, 345-347, 349-352, 354, 375, 428
Rhodes 385, 399, 404, 417, 419
Richelieu, duc de 158-160
Salaminienne 28, 30, 33-35
Samos 16, 40, 42-44, 47-48, 51, 53, 64, 79, 86-87, 115-116, 121, 219-220, 254, 256-264, 269
sanctuaire d'Artémis (à Rhégion) 354
Sardes 47
Scambonide 57-58, 62
Ségeste 25, 31, 310, 325, 352, 359, 363-364, 369
Sélinonte 32, 352, 363-364
Sélymbria 48-49, 61, 367, 420-421
serment des éphèbes 325-327
Shakespeare, William 141, 146-150
Sicyoniens 345, 347, 350
Sikèles 329, 352, 360-361, 363, 379
Siphes 46
Sitalcès 412
Skionè 223, 225, 228, 230
Skôlos 380
Skyllaion, cap 335, 341
skytale 225
Socrate 45, 46, 78, 81, 83, 89, 91, 93-101, 104-108, 117, 141, 144-145, 150-151, 154, 156, 158-159, 165, 171, 249, 283
Sophocle 362
Spartôlos 380
Sphactérie 226, 306, 326, 384
Spithradatès 390
Stagiros 380
stasis 10, 43, 220, 222, 243, 248, 252-253, 256, 258, 262-264, 426
stratégos autokratôr 84
Strombichidès 40
Strymon 387
Syracosios, décret de 276
Syracuse 32-33, 36, 164, 308, 321, 330, 351-352, 359-361, 363-368, 372
taktas 382
Tarente 31
Tauréas 202
taxis phorou 378-379, 383, 385
Teisias 81, 88, 89, 91
thalassocratie 304, 319, 328, 329
thambos 9
Thasos 388
Thébains 221
Thémisto 349
Thémistocle 35, 94, 100, 116, 120, 122, 125-127, 153, 160-162, 166, 172, 250, 304, 307, 326, 328
Théodoros 294
Théramène 44, 47, 77-79, 103, 105, 262, 269, 294, 422-423
Thériménès 396, 398, 404
Thoudippos 46, 382, 384-385, 387, 389, 423
Thourioi 33-35, 113
Thrasybule 43-44, 47, 103, 105, 294, 418, 422-423
Thrasyclès 40
Thrasylle 48, 64, 84, 102
thumos 208
Thyssos 223
Timagoras de Cyzique 393, 398
Timaia 126, 189
Timandra 148, 151
Timarque 116
timè 194-196, 236, 242, 257
Timon d'Athènes 124
Tiribaze 367-368
Tirynthe 342
Tissapherne 18, 24, 39, 41-43, 47, 53, 63, 190-191, 201, 205, 215, 378, 390-406, 408-409, 415-417, 419
tolma 9
Tragilos 386
Trente 30, 79, 81, 88-89, 103, 108
Trézène 336, 338
Tyrannoctones 28, 33, 45
Villedieu, Madame de 150, 151
Villon, François 140
Voltaire 154, 158, 159, 160, 161, 162
Xénarès 225, 232-233, 235, 236, 238
Xénophon 91-93, 100
Xerxès 250
Xerxès Ier 153

Table des cartes, des figures et des tableaux

Structure du livre V de Thucydide 54
Formule onomastique pour Alcibiade dans l'épigraphie attique antérieure à 403 av. J.-C. 59
Classification des inscriptions attiques mentionnant Alcibiade 61
Repères chronologiques de la vie d'Alcibiade 63
Liste des affaires judiciaires identifiables 81
Réponses de Lysias à Isocrate 88
Double portrait de Critias et d'Alcibiade dans les *Mémorables* 106
Critias et Alcibiade après leur rupture avec Socrate dans les *Mémorables* 107
Portrait négatif dans les *Moralia* 126
Portrait positif de l'homme d'action dans les *Moralia* 126
Figure 1. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon J. Kirchner 129
Figure 2. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon W. Dittenberger 130
Figure 3. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon E. Vanderpool 131
Figure 4. Ascendants Eupatrides d'Alcibiade, selon J. K. Davies 132
Figure 5. Ascendants Alcméonides d'Alcibiade, selon J. Kirchner 134
Figure 6. Ascendants Alcméonides d'Alcibiade, selon J. K. Davies 136
Table de correspondance (*PA* et *APF*) 137
Articles de l'*Encyclopédie* mentionnant Alcibiade 156
Actions hybristiques dans la *Vie d'Alcibiade* et la *Comparaison d'Alcibiade et de Coriolan* de Plutarque 214
Structure du discours au style indirect d'Alcibiade en VIII, 86 261
Citations des poètes comiques dans l'exposé des causes de la guerre par Éphore/Diodore, Plutarque et Aristodème de Nysa 287
Comparaison des causes de la guerre du Péloponnèse chez Aristodème, Thucydide et Éphore 289

Comparaison de la cause « la plus vraie » de la guerre du Péloponnèse chez Thucydide et Aristodème 290
Structure des deux premiers discours de l'antilogie de Nicias et d'Alcibiade 310
Symmachia, *philia* et proxénie de 433/2 à 418/7 :
Sicile, Italie du Sud et Péloponnèse 325
Carte 1. Campagne de Périclès dans le Péloponnèse (430/29) 337
Carte 2. Campagne de Nicias dans le Péloponnèse (425/4) 338
Carte 3. Situation initiale avant les opérations contre Épidaure en 419/8 339
Carte 4. Voie de communication maritime entre Athènes et Argos 341
Carte 5. Itinéraire terrestre entre Épidaure et Argos 342
Carte 6. Région du détroit du Rhion-Antirhion en 419/8 346
Carte 7. Topographie de Rhégion 355
Carte 8. Le territoire de Rhégion dans la seconde moitié du Ve siècle d'après les sources littéraires et archéologiques 356
Carte 9. Structures de Messine : hypothèse des sources archéologiques 357
Carte 10. Le territoire de Messine dans la seconde moitié du Ve siècle d'après les sources littéraires et archéologiques 358
Carte 11. Configuration territoriale du détroit de Messine pendant la guerre d'Archidamos 358
Carte 12. Carte générale de la Sicile pour les deux expéditions athéniennes 362
Opérations en Sicile sous la conduite d'Alcibiade 365
Comparaisons des neuf stratagèmes d'Alcibiade chez Polyen aux autres sources littéraires 367
Les réévaluations du tribut selon les sources littéraires 381
Évolution du tribut d'Argilos et évolution générale du montant total du tribut. 386
Chronologie de l'évolution de la solde péloponnésienne au livre VIII 403
Μισθός, μισθοφορά et μισθοφόρος chez Thucydide dans un contexte militaire . . . 411
Μισθός et μισθοφορά chez Thucydide dans un contexte militaire (hors mercenariat) 413
Montants de la solde journalière chez Thucydide 415
Prélèvements faits dans les cités par Alcibiade chez Xénophon 420
Hybris chez Thucydide 431
Éléments biographiques dans les *Moralia* 433
Exempla dans les *Moralia* 434

Table des matières

Avertissements 5
Sommaire 7

Introduction 9
Prolégomènes à l'étude : les données thucydidéennes sur Alcibiade 17
1. La vie d'Alcibiade par Thucydide 19
1.1. Débuts en politique 19
1.2. Projet d'expédition en Sicile 24
1.3. Mutilation des Hermès et parodie des Mystères 27
1.4. Premières opérations en Sicile 30
1.5. Rappel et début de la vie de transfuge 33
1.6. À Sparte, un conseiller utile, mais suspecté 35
1.7. En Ionie, un commandant sur le théâtre des opérations. 39
1.8. Auprès de Tissapherne, un jeu trouble 41
1.9. Négociation d'un retour 43
2. Les faits présents dans les autres sources et absents chez Thucydide . . . 44
2.1. Avant l'été 420. 45
2.1.1. De la naissance au citoyen-soldat 45
2.1.2. Première magistrature : la réévaluation du tribut de 425/4 . . . 46
2.1.3. Entourage et cercles socratiques 46
2.2. Après 411 : l'exposé des faits par Xénophon 47
3. Bilan provisoire des sources 50
3.1. Sources alternatives 50
3.2. Caractéristiques du portrait thucydidéen d'Alcibiade 51
3.2.1. Propriétés intrinsèques 51
3.2.2. Problèmes méthodologiques 52
a. Chronologie du livre VIII 52
b. Sujet et densité du livre V 54
3.2.3. Problèmes d'interprétation. 56
3.3. L'archéologie : une autre source contemporaine 57
3.3.1. L'épigraphie 58
3.3.2. Les *ostraca* 62

Première partie. Alcibiade et le prisme des sources : La construction d'une figure

Prismes littéraires, réception moderne et historiographie

Lignes directrices 66

Chapitre 1. Les sources contemporaines et les sources proches 69
1. Les sources contemporaines 69
1.1. La comédie attique : entre critique politique et caricature 70
1.1.1. Aristophane 70
1.1.2. Les comiques fragmentaires 73
1.2. Les fragments d'Antiphon et de Critias 76
1.2.1. Antiphon, oligarque et auteur d'un pamphlet 76
1.2.2. Critias, allié temporaire 78
Conclusion partielle 79
2. Les sources proches 80
2.1. Les pamphlets, sources des orateurs (Polycrate ; Lysias, Πρὸς Ἀλκιβιάδην ὑστέρῳ) 82
2.2. Les affaires judiciaires 83
2.2.1. Des affaires de second plan qui s'étalent sur quinze années 83
a. Lysias, Défense d'un anonyme accusé de corruption. 83
b. Lysias, Sur les biens d'Aristophane défense contre le Trésor 85
2.2.2. Des affaires anciennes qui ressurgissent 86
a. Andocide, la parodie des Mystères et la mutilation des Hermès . . 86
b. Des affaires de famille : Alcibiade, père et fils, devant la justice . . 87
1. L'affaire de l'attelage 88
2. Le fils devant la justice. 89
3. Isocrate et Lysias : deux portraits antagonistes 90
2.3. Les auteurs socratiques et le procès de Socrate 91
2.3.1. Hétérogénéité du corpus des Socratiques 91
2.3.2. Les fragments d'Antisthène 92
2.3.3. Le cas de Platon et de Xénophon 93
a. Platon 94
1. Une défense classique : Alcibiade s'est éloigné de Socrate 95
Le *Protagoras* 95
Le *Banquet* 96
2. L'*Euthydème* : la responsabilité des mauvaises influences 96
3. La critique de l'Athènes démocratique 97
Le *Premier Alcibiade* 97
Le *Gorgias*. 99
b. Xénophon. 100
1. *Helléniques*. 101
2. *Mémorables* 104
Conclusion partielle 109

Chapitre 2. Les sources postérieures. 111
1. Un cas d'école : le Pseudo-Andocide. 112
2. Alcibiade, comme *exemplum* 114
2.1. Chez les orateurs (Isocrate, Démosthène, Eschine) 114

2.2. Avec Aristote 117
3. Le point de vue des historiens postérieurs :
Diodore de Sicile, Aristodème de Nysa et Polybe 118
3.1. Diodore et Aristodème : témoins d'Éphore. 118
3.2. Polybe 122
3.3. Conclusion partielle. 122
4. Plutarque, un cas à part 123
5. La prosopographie : illustration de la confusion des sources littéraires . . 128
5.1. Les Eupatrides 129
5.2. Les Alcméonides 133

Chapitre 3. La construction d'une figure. Esquisse de la réception littéraire moderne et d'historiographie 139
1. La Renaissance. 140
1.1. Marsile Ficin, commentateur de Platon 141
1.2. Machiavel, penseur politique et auteur militaire. 142
1.3. Érasme et Montaigne, deux humanistes multipliant les sources. . . . 143
1.4. Shakespeare et la recréation d'un personnage de théâtre. 146
1.5. Synthèse pour la Renaissance 149
2. Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles 149
2.1. Un personnage érotique et sensuel 150
2.1.1. Un exemple de littérature satirique 150
2.1.2. Trois exemples de littératures galantes 151
2.1.3. Synthèse 154
2.2. Les Lumières. 154
2.2.1. Montesquieu 154
2.2.2. L'*Encyclopédie* 155
2.2.3. Voltaire 158
2.2.4. Synthèse 161
3. Chateaubriand et l'analogie entre deux révolutions. 161
4. Esquisse d'historiographie 163
4.1. Comparaisons et exemples historiques 163
4.2. Les *Histoires grecques* de George Grote et de Gustave Glotz 165
4.2.1. George Grote (*Histoire de la Grèce*) 165
4.2.2. Gustave Glotz (*La Cité antique* ; *Histoire grecque*) 170
5. Conclusion générale sur l'influence des sources 175

Deuxième partie
Le citoyen et sa cité : Alcibiade en démocratie

Lignes directrices 178

Chapitre 4. La description du citoyen : un portrait ambivalent 181

1. Recension et classification des passages de Thucydide 183
1.1. Portrait par un adversaire et autoportrait 184
1.2. Avertissements de Thucydide 186
1.3. Analyse et jugement de l'historien dans le cas particulier d'une situation de *stasis*. 188
1.4. Compléments du jugement personnel au fil du récit 188
2. La volonté d'*archè* d'Alcibiade : indices de *pleonexia* et *philonikia* 192
2.1. Alcibiade selon Nicias, Alcibiade par lui-même : VI, 12 et 16 192
2.2. Deux avertissements de Thucydide : V, 43 et VI, 15 196
2.3. Échos de ce portrait : Platon lu par Proclus, Plutarque, la *philotimia* 198
3. *Hybris* et *paranomia* 203
3.1. *Hybris* : outrage, violence et démesure 203
3.1.1. L'*hybris* chez Thucydide : les acceptions en rapport avec Alcibiade 204
a. Le viol 204
b. L'insubordination et l'indiscipline des soldats 205
c. Le crime d'impiété. 206
3.1.2. *Hybris* et *archè* : allusion à Alcibiade et interprétation 207
3.1.3. Définition de l'*hybris* 208
3.2. *Paranomia* : en marge des lois et des usages. 209
3.3. *Hybris* et *paranomia* d'Alcibiade chez les autres auteurs 211
4. La « hâblerie » 214
5. Conclusion partielle : éléments paradoxaux du portrait d'Alcibiade et nouvelle approche 215

Chapitre 5. Le jeu des ambitions
au service d'une cité prisedans les bouleversements 219
1. Pendant une paix trouble, agir par des réseaux privés. 222
1.1. Actions et intérêts privés chez Thucydide 224
1.2. Motivations personnelles, politiques intérieures et extérieures 226
1.3. Sphère privée et magistratures. 229
1.4. Interventions privées et direction des affaires 232
1.4.1 À Sparte 232
1.4.2. À Athènes 235
1.5. Conclusion partielle. 238
2. En 415, trahir par amour de la cité (τὸ φιλόπολι). 239
2.1. Premier niveau : une argumentation personnelle d'Alcibiade 241
2.2. Second niveau : une analyse de l'aggravation de la crise de la cité et une réflexion sur le "bon droit à trahir" 245
2.3. VI, 89 et 92 : une argumentation d'Alcibiade ou de Thucydide ? . . . 249
3. En 411, contre la *stasis* 253
3.1. Alcibiade contre la stasis : VIII, 86 dans l'économie de l'œuvre. . . . 256
3.2. Retour à VIII, 86 dans son intégralité. 259
3.3. Portée de VIII, 86 263

4. Conclusion partielle : régimes politiques et pouvoir personnel. 264
4.1. Alcibiade tyran ? 265
4.1.1. *Stratègos autokratôr* : une lecture moderne 265
4.1.2. Suspicions de tyrannie : quelle tyrannie ? 267
4.2. Démocratie et oligarchie 268

Chapitre 6. Amplification, rumeurs et indices à interpréter. 271
1. Processus d'une lecture à charge 272
1.1. Censure de l'*onomasti komoidein* : une invention récente. 273
1.1.1. Sources 273
1.1.2. Analyse des faits 275
1.1.3. Apports de la scholie à Aelius Aristide et de Jean Tzétzès. 276
1.2. Responsabilité individuelle dans le déclenchement de la guerre : une théorie alternative ancienne. 277
1.2.1. Sources. 278
1.2.2. Analyse des faits 287
1.2.3. Apports du fragment d'Aristodème de Nysa 288
3. Indices d'un tournant dans l'image publique en 408/7 291
3.1. Sources 291
3.2. Interprétation de la procession et du don au sanctuaire d'Éleusis . . 296

Troisième partie
Conduire la guerre : stratégie, tactiques et économie

Lignes directrices 300

Chapitre 7. L'impérialisme d'Alcibiade : automatisme et représentation de l'*archè* 303
1. La théorie impérialiste d'Alcibiade dans son antilogie avec Nicias 304
1.1. Nature de l'antilogie 305
1.2. Opposition entre consolidation/Nicias et conquête/Alcibiade ? . . . 309
1.2.1. Consolidation de l'empire inapplicable de Nicias 311
1.2.2. Réponse d'Alcibiade 312
1.3. Conclusion partielle. 315
2. L'impérialisme d'Alcibiade dans le contexte historique 316
2.1. Le modèle de Périclès selon Thucydide 317
2.2. L'accroissement avant 415 : les Cyclades méridionales et la politique d'alliances 322
2.2.1. Les Cyclades méridionales de 426 à 415 323
2.2.2. La politique des alliances : de la Sicile au Péloponnèse 324
3. Un tournant de l'impérialisme : la conquête sur mer et sur terre ? 325
4. Conclusion partielle 329

Chapitre 8. Les modes d'action et les moyens 333
1. L'alliance argienne : opérations sur le territoire d'Épidaure 335
1.1. Campagnes contre Épidaure avant 419. 336
1.2. Campagne d'Alcibiade : le contrôle des voies de communication. . . 338
1.3. Portée des événements 342
2. L'importance des détroits 345
2.1. Dans le Péloponnèse : le détroit du Rhion-Antirhion. 345
2.2. En Sicile : le détroit de Messine. 351
2.2.1. Le détroit de Messine-Rhégion : une προσβολή à définir 353
2.2.2. Le détroit de Messine pendant la première expédition 359
2.2.3. Le détroit de Messine au début de la seconde expédition 363
3. Trois aspects de la pratique de la guerre 366
3.1. Ruses et les stratagèmes : de Thucydide à Polyen 366
3.2. Renseignement et amplification 369
3.3. Les αὐτερέται : questions sur un terme rare 369
Conclusion partielle. 374

Chapitre 9. Les finances militaires. 377
1. La *taxis phorou* de 424 : augmenter les contributions des alliés et adapter la politique fiscale des Athéniens 379
1.1. Datation et contexte. 380
1.2. Responsabilité individuelle d'Alcibiade 383
1.3. Responsabilités individuelles et responsabilité collective 384
1.4. Nature de l'augmentation : situation générale et cas particuliers . . . 385
1.5. Conclusion partielle. 387
2. Les financements perses 389
2.1. Les sources et leurs problèmes. 389
2.1.1. Un passé flou et un contexte à établir. 390
2.1.2. Aspect des sources et étendue du problème 392
2.2. Termes d'un accord difficile avec les Péloponnésiens 393
2.2.1. Les négociations successives 394
2.2.2. L'accord final. 399
2.3. Le rôle d'Alcibiade dans l'équation 401
2.3.1. Des objectifs multiples 401
2.3.2. Conséquences de l'action d'Alcibiade pour les Péloponnésiens . 403
a. Chez Thucydide : un rôle avéré, mais limité. 403
b. Le récit continué par Xénophon. 406
2.3.3. La solde : un indice d'une connaissance des finances militaires ? 407
a. À propos du bon usage de la solde. 408
b. Μισθός : état des lieux chez Thucydide. 409
c. Modalités du μισθός ἐκ δημοσίου : montant(s) et paiement(s). . . 414
3. Redressement de la politique fiscale dans l'empire 418
3.1. Rétablir les contributions des alliés. 419

3.2. Alléger les contributions des Athéniens 422
Conclusion partielle. 423

Conclusion en forme de synthèse d'étape 425

Annexe 1. *Hybris* chez Thucydide 431

Annexe 2. Éléments biographiques et *exempla* dans les *Moralia* 433

Annexe 3. Principales sources antiques citées à la Renaissance 435

Annexe 4. Livrets d'opéra dédiés à Alcibiade 437

Abréviations 439

Bibliographie 441
Sources littéraires anciennes 441
Éditions et traductions de Thucydide. 441
Collection des Universités de France 441
Éditions (avec ou sans traduction) 442
Traductions françaises. 442
Traduction anglaise 442
Autres sources littéraires 442
Dictionnaires. 447
Articles et ouvrages 447

Index général. 463

Thèse de doctorat

Daniel BATTESTI

Alcibiade entre *hybris* et *tolma* (entre démesure et audace) chez Thucydide ? Approche critique des sources

Alcibiades, between *hybris* and *tolma* (between immoderation and boldness) in Thucydides' work? A critical approach of sources

Résumé

L'objet de cette thèse de doctorat est un homme d'État (diplomate, politique et stratège) de la guerre du Péloponnèse qui a marqué la production littéraire de son siècle, avant de devenir une figure historique présente dans la littérature grecque et latine jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive. Son dessein n'est pas de composer une nouvelle biographie d'Alcibiade, mais de proposer une étude renouvelée du personnage en prenant en considération les spécificités du corpus littéraire (genres, aspects fragmentaires, éloignement chronologique, idéologies etc.) et en intégrant les sources archéologiques et épigraphiques, trop peu mobilisées dans les précédentes études biographiques.
Le titre de la thèse, Alcibiade entre *hybris* et *tolma* (entre démesure et audace) chez Thucydide, décrit par les termes grecs eux-mêmes l'ambivalence du portrait d'Alcibiade dans le corpus des sources littéraires. Il est l'homme des excès, de la démesure, des violences, de l'audace et des grands projets. Son sous-titre, Approche critique des sources, indique la nécessité d'un réexamen détaillé d'un vaste corpus de textes antiques. Nous démontrons cette nécessité dans notre introduction, tout en établissant les problèmes inhérents au texte de Thucydide.

Mots-clefs

Alcibiade, Thucydide, *hybris*, démesure, outrage, audace, diplomatie, guerre du Péloponnèse, impérialisme, réception littéraire, historiographie.

Abstract

The subject of this PhD is actually a stateman (a diplomat, a politician, a strategist) of the Peloponnesian war who influenced the literary production of his century even before he became a historical figure in Greek and Latin literature, up until late Antiquity. The purpose of this dissertation is not to write a new biography of Alcibiades but to carry out a renewed study of the character by taking into account the specificities of the literary body of works (genres, fragmentary aspects, distance in time, ideologies, etc.) and integrating archaeological and epigraphic sources which have been sidelined too often in previous biographies.
The dissertation's title itself, Alcibiades, between *hybris* and *tolma* (between immoderation and boldness) in Thucydides' work describes even in Greek the ambivalence of Alcibiades' portrait in literary sources. He is a man of excess, of transgression, of violence, of boldness and great perspectives. The subtitle, A critical approach of sources, indicates that it is necessary to reexamine in a detailed way a vast and detailed body of works. The introduction shows that this reexamination is necessary, though it also shows how difficult it is to study Thucydides' text.

Key Words

Alcibiades, Thucydides, *hybris*, immoderation, transgression, boldness, diplomacy, Peloponnesian War, imperialism; Literary Reception, historiography.

UBFC UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

Université Bourgogne Franche-Comté
32, avenue de l'Observatoire
25000Besançon

ECOLE DOCTORALE SEPT